



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. II. A. 573





CONFESSIONS

D E

S. AUGUSTIN,

TRADUITES EN FRANÇOIS

Par M. ARNAULD D'ANDILLY ;

A V E C

**LE TRAITÉ DE LA VIE HEUREUSE
DU MÊME SAINT.**

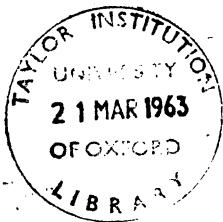


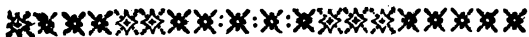
A BRUXELLES ;

PAR LA COMPAGNIE.



M. DCC. LXXIII.





AVIS AU LECTEUR.

MOn cher Lecteur, je n'estime pas avoir besoin d'un long discours pour vous recommander l'excellence & l'utilité de l'ouvrage que je vous présente. Le seul nom de saint Augustin donne du respect pour tous ceux qu'il nous a laissés. Mais entre tous les Livres qu'il a écrits, il n'y en a point qui soit plus connu, & qui de tout temps ait mérité une estime plus générale, & une révérence plus particuliere, que celui de ses Confessions. C'est le témoignage que ce Saint même, le plus humble de tous les hommes, nous a rendu, en nous assurant qu'entre tous ses ouvrages il n'y en avoit point qui fût tant lu que celui-là, ni qui plût davantage aux personnes de piété.

Et certes si l'unique fin des Livres de dévotion doit être d'élever à Dieu l'esprit & le cœur de ceux qui les lisent, & beaucoup plus encore le cœur que l'esprit, puisque toute la connoissance du monde, sans l'amour & la charité, ne rend pas plus saint, mais plus superbe, il est difficile d'en rencontrer aucun, après les Ecritures divines, qui produise plus puissamment cet effet que ces Confessions admirables, & qui répande dans les ames une lumière plus pure, & une chaleur plus vive & plus pénétrante. Aussi a-ce été le dessein de ce grand Saint en les écrivant, comme il le témoigne lui-même par ces paroles, qui sont mieux voir que tout ce qu'on en sauroit dire, le vrai esprit de cet ouvrage, & le fruit qu'on en doit tirer. Les treize livres de mes Confessions, dit-il, sont employés à louer Dieu, dans le souvenir des péchés que j'ai commis, & dans la reconnaissance des graces qu'il lui a plu de me faire; & ils élèvent vers lui l'esprit & le cœur des hommes. Au moins est-ce l'effet qu'ils ont produit dans moi-même lorsque je les ai composés, & qu'ils y pro-

duisent encore lorsque je les lis. Les autres en auront telle opinion qu'il lui plaira : mais je fais bien que plusieurs personnes de piété les ont fort aimés, & les aiment encore beaucoup.

Ainsi nous voyons que cet esprit tout brûlant de l'amour divin en a fait une telle effusion dans cet ouvrage, que ce travail a été tout ensemble, & un effet de sa charité, & une nouvelle cause qui l'a redoublée ; & que si par-tout ailleurs il paroît des étincelles de ce feu céleste qui le consumoit, il en paroît ici des flammes qui sont capables d'échauffer les plus froids, & de fondre la glace des âmes les plus endurcies. On ne le voit nulle part plus fervent, plus animé, plus rempli de zèle, plus détaché de la terre, & plus soupirant vers le ciel ; plus dans les larmes, & plus dans la joie ; plus humble, & plus magnanime ; plus abaissé dans lui-même, & plus élevé en Dieu ; & pour tout dire en un mot, plus saint Augustin. Et il ne faut pas s'en étonner (comme il me souvient de l'avoir autrefois oui dire à un grand personnage, dont la mémoire répand tous les jours de plus en plus une odeur de bénédiction dans l'Eglise) puisque parlant seulement aux hommes dans ses autres Livres, il a été obligé de s'accommoder aux hommes & de se rabaisser dans des pensées plus ordinaires & dans un langage plus humain ; au lieu que dans celui-ci, ne parlant qu'à Dieu, il a parlé d'une manière toute divine ; & comme il pouvoit dire avec saint Paul *sive mente excedimus Deo, sive sobrii sumus vobis*, il a oublié toute la retenue dont il avoit accoutumé d'user pour se proportionner à la faiblesse des hommes, afin de suivre devant Dieu l'excès de son zèle, & s'abandonner tout entier aux ravissements de son amour, n'y ayant rien de plus visible que cet ouvrage n'est qu'un ouvrage d'amour.

Soit qu'il déplore les désordres & les égarements de sa jeunesse, & que par une humilité inconcevable, il se charge de la honte & de la confusion

Avis au Lecteur.

de ses péchés , non devant quelques personnes , ou même devant tout son peuple , mais devant toute la terre & toute la postérité. Soit qu'il bénisse son libérateur , & qu'après avoir fait connoître la grandeur de sa misere , il en relève d'autant plus la miséricorde de celui qui l'en a tiré , & la vertu toute-puissante de cette grace victorieuse qui avoit rompu en un moment toutes ses chaînes , & qui le destinant déjà pour être son illustre défenseur , lui avoit fait ressentir par sa propre expérience ce qu'il devoit un jour si divinement soutenir au nom de toute l'Eglise. Soit que portant cette vue , que la nature & l'Esprit saint avoient rendue si claire & si pénétrante , jusques dans les replis les plus cachés de son ame , pour y découvrir les moindres défauts & les moindres foiblesses qui pouvoient y être restées , & qu'examinant sa nouvelle vie avec une sévérité de censeur , après avoir condamné sa vie ancienne avec une rigueur de Juge , il dépeigne en lui-même , sans y penser , l'un des plus excellents modeles de la vertu & de la perfection chrétienne , en faisant voir combien ces trois sources empoisonnées de tous les péchés des hommes , le desir de la volupté , la curiosité inquiète de savoir , & l'amour de la grandeur & de la gloire étoient taries dans son cœur. Soit enfin que pour nous apprendre ce qui pouvoit occuper cette grande ame , que nulle créature n'occupoit plus , il nous fasse part de ses chastes & innocentes délices , comme il les nomme lui-même , c'est-à-dire de cette heureuse familiarité qu'il avoit avec Dieu dans ses Ecritures , en travaillant à découvrir les trésors ineffables qui y sont cachés , & se nourrissant avec une sainte avidité de cette mâne céleste , il imprime de cette sorte cet esprit d'amour & de charité qui est l'ame de la Loi nouvelle , qu'il semble que ce soit l'amour même qui nous parle par sa bouche , & qui enseigne à tous les hommes quel est le bonheur d'aimer celui qu'on ne sauroit ne point aimer sans se rendre ~~mi-~~

féralable en cela même qu'on ne l'aime point.

Mais plus ce Livre est admirable , plus il est difficile d'en conserver toutes les beautés & toutes les graces en lui faisant changer de langue. Je n'ai garde aussi de me promettre de l'avoir fait ; mais ce que je puis assurer , c'est que j'ai fait tout ce qui m'a été possible pour être au moins très-fidèle , si je n'ai pas été assez éloquent , & pour m'éloigner de telle sorte de cette basse servitude qui , en s'attachant trop aux mots & à la terre , fait des copies difformes & monstrueuses des plus beaux originaux , en pensant les leur rendre plus semblables , que je ne tombasse pas dans une autre extrémité qui n'est pas moins vicieuse , qui est de se donner la liberté d'ajouter & de retrancher au sens des Auteurs , sous prétexte de les faire parler plus élégamment.

C'est pourquoi aussi , pour m'assurer encore mieux des véritables pensées de ce grand Saint , j'ai prié quelques-uns de mes amis de prendre la peine de revoir ce Livre sur les manuscrits ; ce qu'ayant fait avec grand soin sur neuf , fort bons & fort anciens , j'y ai trouvé quelques corrections importantes que j'ai suivies dans cette traduction. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si elle n'est pas conforme en quelques endroits aux éditions vulgaires ; mais j'espère que bientôt on en donnera une au public , revue sur ces manuscrits , qui sera plus exacte & plus correcte que toutes celles qui ont paru jusqu'ici.

Je souhaite , mon cher Lecteur , que ce feu de l'amour divin , qui a embrasé le cœur de saint Augustin , & qui lui a fait produire un si excellent ouvrage , jette de si vives étincelles dans le vôtre , qu'il l'enflamme du desir de renoncer à l'affection de tous les biens & de tous les plaisirs périssables , pour n'aspirer plus qu'à des richesses & à des félicités éternelles ; & j'espère de votre charité que vous ne me refuserez pas de demander à Dieu dans vos prières la même grace pour moi.

CONFESIONS



CONFESSIONS

DE

S. AUGUSTIN.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Il admire comment Dieu étant si grand, & l'homme si bas & si misérable, il ose entreprendre de le louer.



EIGNEUR, votre grandeur est infinie, & les plus hautes louanges sont infiniment au-dessous de vous. Votre puissance n'a point de limites, & votre sagesse est sans mesure & sans bornes; & cependant un homme ose vous louer, lui qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, qui est accablé du poids de sa misérable & de sa mortelle condition, & qui publie par cet état si funeste le crime qu'il a commis, & la justice avec laquelle vous résistez aux superbes. Un homme, dis-je, qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, ose entreprendre de vous louer. Et c'est vous-même, ô mon Dieu! qui lui inspirez cette pensée, & lui faites goûter un plaisir secret dans ces louanges qu'il vous donne, parce que vous nous avez créés pour vous, & que notre cœur est toujours agité de trouble & d'inquiétude.

A

tude jusqu'à ce qu'il trouve son repos en vous.

Donnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, la lumière qui m'est nécessaire pour discerner si la première action de l'homme est de vous invoquer ou de vous louer, & si la connoissance de votre divinité précède l'invocation de votre nom. Mais qui pourroit vous invoquer sans vous connoître, puisque si l'on ne vous connoît pas, on est capable d'invoquer au lieu de vous un autre que vous ? Ou plutôt vous invoque-t-on afin que l'on vous connoisse plus clairement, quoique l'on vous connoisse déjà obscurément par la foi, selon ces paroles de votre Apôtre : Comment les hommes invoqueront-ils celui auquel ils ne croient pas ? & comment croiront-ils en celui qui ne leur a point été annoncé ? Le Prophete aussi nous enseigne que ceux qui cherchent le Seigneur le loueront, parce que ceux qui le cherchent le trouvent, & l'ayant trouvé ils le louent. Que je vous cherche donc, mon Dieu, en vous invoquant, & que je vous invoque en croyant en vous, qui nous avez été annoncé. Seigneur, la foi que vous m'avez donnée vous invoque, la foi que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre Fils, & par le ministère des prédicateurs de votre parole.

C H A P I T R E I I.

Il prie Dieu de venir en lui, & montre que Dieu est en l'homme, & l'homme en Dieu.

MAis comment invoquerai-je mon Dieu ? comment invoquerai-je mon Seigneur, puisqu'en l'invoquant il semble que je l'appelle afin qu'il vienne dans moi ? Et y a-t-il quelque lieu en moi où puisse venir mon Dieu, le Dieu véritable, le Dieu qui a créé le ciel & la terre ? Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait en moi quelque chose qui soit capable de vous comprendre, & même le ciel & la terre que vous avez créés, & dans

DE SAINT AUGUSTIN , Liv. I.

lesquels vous m'avez créé , sont-ils capables de vous comprendre ?

Mais puisque tout ce qui est ne seroit point sans vous , ne semble-t-il pas que tout ce qui est vous comprend en soi ; & ainsi , puisque je suis du nombre des choses qui ont un être , comment puis-je vous demander que vous veniez en moi , puisque je ne serois pas si vous n'étiez point en moi ? Cependant , comment vous comprendrois-je , puisque vous êtes même dans les enfers , où je ne suis pas ; & que , selon votre parole sacrée , si je descends dans l'enfer je vous y trouverai ?

Je ne serois donc point , mon Dieu , je ne serois point du tout , si vous n'étiez point en moi. Ou ne dois-je point dire plutôt que je ne serois point , si je n'étois point en vous , de qui procedent toutes choses , par-qui subsistent toutes choses , & en qui sont contenues toutes choses ? Cela est ainsi , Seigneur , cela est ainsi. Où vous priai-je donc de venir quand je vous invoque , puisqu'il est constant que je suis en vous ? & de quel lieu viendrez-vous en moi ? Car où pourrois-je me retirer hors du ciel & de la terre , afin que mon Dieu , qui remplit le ciel & la terre , pût de-là venir en moi ?

C H A P I T R E I I I .

Dieu est par-tout , & tout entier en chaque chose.

E ciel & la terre vous renferment-ils donc en eux , Seigneur , parce que vous les remplissez ? Ou les remplissez-vous de telle sorte , qu'il reste encore quelque chose de vous après que vous les avez remplis , parce qu'ils ne peuvent vous renfermer tous en eux ? Que si cela est , mon Dieu , où répandez-vous ce qui reste ainsi de vous après que vous en avez rempli le ciel & la terre ? Mais n'est-ce point une pensée plus digne de votre grandeur , de croire que vous n'avez pas besoin d'être contenu par quelque chose , vous qui contenez

toutes choses , parce que vous ne les remplissez de vous qu'en les contenant en vous ? Car les vases qui sont pleins de vous ne vous tiennent pas renfermé en eux , & arrêté par leur circonférence , comme ils tiennent & arrêtent l'eau dont ils sont remplis , puisqu'encore qu'ils se brisent vous ne vous répandez point. Et lorsque vous vous répandez sur nous , vous ne tombez pas comme une liqueur qui est répandue ; mais vous nous élevez vers vous , & vous ne vous écoulez pas ; mais vous nous rassemblez & réunissez en vous.

Mais remplissant ainsi toutes choses dans cette vaste étendue de votre être infini & universel , les remplissez-vous toutes de cette universalité de votre être ? Ou parce qu'elles ne peuvent toutes vous comprendre tout entier , ne comprennent-elles que quelques parties de vous ; & est-ce la même partie de vous qu'elles comprennent toutes ensemble ? Ou chacune d'elles en comprend-elle une en particulier , les plus grandes une plus grande , les plus petites une plus petite , comme s'il pouvoit y avoir en vous de plus grandes & de plus petites parties ? Ou ne devons-nous pas dire plutôt que vous êtes tout entier en toutes choses , & que nulle d'elles néanmoins ne vous comprend tout entier ?

C H A P I T R E I V.

Il décrit d'une manière admirable la grandeur de la toute-puissance de Dieu.

QU'êtes-vous donc , ô mon Dieu ! qu'êtes-vous ? sinon le Dieu & le maître de toutes les créatures ? Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur ? Y a-t-il un autre Dieu que celui que nous adorons ? C'est vous , Seigneur , dont la Majesté suprême est accompagnée d'une suprême bonté , & qui n'avez pas seulement une très-grande puissance , mais une toute-puissance qui est infinie. C'est vous qui êtes également très-miséricordieux ,

DE SAINT AUGUSTIN, Liv. I.

& très-juste ; qui étant très-présent par-tout , êtes néanmoins très-invisible & très-caché en tous lieux , & n'êtes pas moins aimable par votre parfaite & souveraine beauté , que redoutable par votre force invincible. C'est vous , ô mon Dieu ! qui , subsistant dans un être toujours immobile , & toujours le même , êtes néanmoins toujours incompréhensible : qui bien que vous soyez immuable , causez tous les changemens & toutes les révolutions du monde ; & qui , n'étant ni nouveau , ni ancien , ni jeune , ni vieux , renouvelez toutes choses , & faites vieillir & sécher au même-temps toute la force & la vigueur des superbes , sans qu'ils sentent votre main qui les fait tomber dans la défaillance. C'est vous , Seigneur , qui agissez sans cesse , & ne laissez pas de demeurer dans un repos éternel , & qui , bien que vous soyez incapable d'aucune indigence , avez soin toutefois de recueillir le fruit de vos dons. C'est vous qui nous soutenez dans votre main , qui nous remplissez de votre esprit , & qui nous couvrez de votre protection. C'est vous qui nous créez de nouveau en nous tirant du néant de notre péché : qui nous nourrissez par votre parole , & qui nous perfectionnez peu à peu par l'accroissement de votre grace. C'est vous enfin qui nous cherchez après que nous nous sommes perdus , comme si vous aviez quelque besoin de nous trouver.

Vous aimez , Seigneur , mais vous aimez sans trouble & sans passion. Vous êtes jaloux , mais vous êtes exempt des craintes & des inquiétudes de la jalousie. Vous vous repentez , mais votre repentance est sans douleur & sans tristesse. Vous vous mettez en colere , mais il n'y a rien de plus calme ni de plus tranquille que votre colere. Vous changez vos ouvrages , mais vous ne changez point vos desseins & vos conseils. Vous recouvrez ce que vous n'avez jamais vu perdre. Vous êtes comblé de richesses , & vous aimez les grands gains comme si vous étiez pauvre. Vous n'êtes point

avare, & vous exigez toutefois l'intérêt & l'usage des dons que vous dispensez aux hommes. Quoique personne ne puisse rien posséder qui ne soit à vous, on ne laisse pas de vous donner plus que vous ne demandez, afin que vous soyez redevable. Vous rendez ce que vous devez, sans être obligé à aucune dette; & vous remettez ce qu'on vous doit, sans rien perdre de ce que vous remettez.

Mais quelle proportion y a-t-il, mon Dieu, entre ce que vous êtes & ce que je viens de dire de vous? ô mon Seigneur! ô ma vie! ô mes chères & saintes délices! Et que dit-on de grand de votre divine Majesté, lorsqu'on en dit les plus grandes choses? Combien donc sont malheureux ceux qui ne parlent point du tout de vous, ô mon Dieu! puisque ceux-mêmes qui parlent le plus sont des muets, s'ils ne parlent de vous.

C H A P I T R E V.

Il demande à Dieu son amour, & le pardon de ses péchés.

Qui me fera la grâce, Seigneur, de me reposer en vous? Qui me fera la grâce de vous voir venir dans mon cœur, & l'enivrer du vin céleste de votre amour, afin que je perde le souvenir de mes maux, & je vous embrasse de toutes les puissances de mon ame, comme mon seul & unique bien? Qu'est-ce que vous m'êtes, ô mon Dieu? Eclairez-moi par votre miséricorde, afin que je puisse dire: Et moi, Seigneur, que vous suis-je, pour m'honorer d'un commandement aussi doux & aussi agréable qu'est celui de vous aimer, & pour ne pouvoir souffrir que j'y manque sans vous mettre en colère contre moi, & sans me menacer de grandes misères? Hélas! Seigneur, n'est-ce pas une assez grande misère que de ne vous point aimer? Mais je vous conjure par votre bonté, ô mon Dieu! de me dire ce que vous m'êtes. Je vous

DE SAINT AUGUSTIN, Liv. I.

Sonjurer de dire à mon ame : je suis ton Sauveur ; & de lui dire en sorte que je l'entende. Je tiens en votre présence les oreilles de mon cœur toutes prêtes pour écouter cette favorable parole. Ouvrez-les, mon Dieu, & dites à mon ame : Je suis ton Sauveur. Que je coure après cette voix, & que vous ayant trouvé, je me tienne attaché à vous. Ne me cachez pas la beauté de votre visage. Que je meure à moi-même afin de le voir, de peur que je ne meure pour jamais si je ne le voyois pas.

La maison de mon ame est bien-étroite & bien petite pour un hôte aussi grand que vous, ô mon Seigneur & mon Dieu ! mais je vous prie de l'accroître, afin qu'il soit capable de vous recevoir. Elle tombe en ruine : mais je vous prie de la réparer. Il y a des choses qui peuvent offenser vos yeux ; je le fais & je le confesse : mais qui peut la rendre nette que vous seul, & à qui puis-je recourir qu'à vous ? Purifiez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, de mes offenses secrètes & cachées, & ne m'impurez point celles d'autrui. Je crois, & c'est pour cela que je parle avec quelque confiance. Vous savez, Seigneur, quelle est ma foi en votre miséricorde ; & c'est elle qui me fait croire qu'après que je me suis accusé de mes crimes en votre présence, vous m'avez remis la malice de mon cœur. Mais je ne veux point contester avec vous, qui êtes & mon juge & la vérité. Je ne veux pas me tromper moi-même, ni m'exposer au péril de me voir convaincu de péché & de mensonge. Je ne conteste donc point avec vous, mon Dieu ; car si vous vouliez examiner avec rigueur les péchés des hommes, qui pourroit subsister devant le Tribunal de votre Justice ?



C H A P I T R E V I.

Il décrit le commencement de son enfance . & parle ensuite d'une manière très-haute de la Providence & de l'éternité de Dieu.

Que si je ne puis , Seigneur , parler à votre Justice , permettez au moins que je parle à votre miséricorde , bien que je ne sois que terre & que cendre. Permettez-moi de parler , puisque c'est à votre clémence & à votre bonté que j'adresse mes paroles , & non à un homme qui se moquerait peut-être de moi. Il se peut faire néanmoins que vous vous en moquiez vous-même ; mais j'espère que si vous vous moquez de mes paroles , vous aurez pitié de ma misère. Je commencerai donc , Seigneur , en vous déclarant d'abord que j'ignore d'où je suis venu en ce monde , en cette vie misérable , à laquelle je ne fais si je dois donner le nom d'une vie mortelle , ou plutôt d'une mort vivante ; en même-temps que j'y suis entré , j'y ai été reçu entre les bras de votre miséricorde , ainsi que je l'appris des deux personnes dont vous vous êtes servi pour me faire naître , n'ayant pu par-moi-même en avoir aucun souvenir.

Etant venu monde , je goûtai les premières délices des enfants en goûtant la douceur du lait. Mais ce n'étoit ni ma mere ni mes nourrices qui en remplissoient leurs mamelles. C'étoit vous , Seigneur , c'étoit vous seul qui me donniez par leur entremise la nourriture dont j'avois besoin , selon l'ordre naturel que vous avez établi , & selon les richesses de votre bonté & de votre Providence , qui étend ses soins jusques dans les principes les plus cachés , & les causes les plus secrètes de la subsistance de vos créatures. C'est vous qui me donniez cet instinct de ne vouloir pas prendre plus de lait qu'il ne vous plaisoit de m'en donner , & qui inspiriez à celles qui me nourrissoient la volonté

de me donner ce qu'elles recevoient de vous. Car elles se portoient , par une affection bien réglée ; à me donner avec plénitude ce qu'elles recevoient de vous avec abondance , & elles se soulageoient en me le donnant. Elles tiroient un bien pour elles-mêmes du bien que je recevois d'elles , ou plutôt de vous par elles , puisque vous êtes l'auteur de tous les biens , ô mon Dieu ! & que je vous dois toute la conservation de ma vie : ce que j'ai bien remarqué depuis , toutes ces faveurs que vous nous faites au-dedans & au-dehors de nous , ayant été comme une voix qui m'a annoncé cette vérité. Mais dans ces premiers temps de mon enfance , je ne savois que sucer le lait , goûter avec joie ce qui contenoit mes sens , & pleurer lorsque je sentois quelque douleur. Il ne se passa guère de jours que je commençois à rire : d'abord c'étoit en dormant , & puis étant éveillé , comme je l'ai appris des personnes qui avoient soin de m'élever , & ne pouvant me souvenir de ce qui se passoit en moi en cet âge , j'ai cru être qu'elles m'en ont dit , parce qu'on remarque tous les jours les mêmes choses aux autres enfants.

Peu à peu je m'accoutumai à remarquer le lieu où j'étois , & à vouloir faire connoître mes desirs à ceux qui pouvoient les exécuter ; mais je me trouvois le plus souvent dans l'impuissance de le faire , parce que mes desirs étoient au-dedans de moi , au lieu que ces personnes étoient au-dehors , & ne pouvoient , par aucun de leurs sens , pénétrer jusques dans mon ame. J'étois réduit alors à me tourmenter , à remuer mes pieds & mes bras , & à jeter divers cris , tâchant de rendre ces signes les plus conformes que je pouvois à mes volontés ; mais en outre que je faisois peu de ces signes , selon mon peu de pouvoir en ce petit âge , ceux que je faisois avoient si peu de rapport aux mouvemens de mon cœur , qu'ils n'étoient pas capables de faire comprendre mon intention ; & quand on ne m'obéissoit pas , ou parce qu'on ne m'entendoit point ,

ou de peur que ce que je voulois ne me fit mal ; je me dépitais de ce que des personnes âgées , qui avoient toute autorité sur moi , n'étoient pas soumises absolument à tous mes desirs ; de ce que des personnes libres ne se rendoient pas esclaves de mes volontés ; & n'ayant pas la force de me venger d'eux , j'avois recours aux larmes & me vengeois en pleurant. J'ai remarqué toutes ces choses dans les enfants dont j'ai observé les actions ; & ces enfants dans leur ignorance m'ont fait beaucoup mieux connoître ce qui s'est passé en moi , lorsque j'étois aussi petit qu'eux , que ceux qui m'ont élevé ne me l'ont appris avec toute la connoissance qu'ils en avoient.

Depuis ce temps plusieurs années se sont écoulées , & mon enfance est morte sans que je cesse d'être vivant. Mais vous , Seigneur , non-seulement vous êtes toujours vivant , mais rien ne meurt jamais en vous , parce qu'avant tous les temps , & généralement avant toutes choses , vous étiez toujours , & vous étiez toujours Dieu & le Seigneur de toutes les créatures que vous avez tirées du néant. Car toutes les choses mobiles & passageres ont dans vous une cause qui ne passe point & est immobile ; toutes les choses muables ont dans vous une origine immuable , & toutes les choses privées de raison & temporelles ont des raisons vivantes & éternelles.

Seigneur , ne dédaignez pas , s'il vous plaît , & comme Dieu tout-puissant , de parler à votre serviteur qui vous offre sa priere , & comme Pere des miséricordes , de répondre à un pécheur misérable. Je prends la hardiesse de vous demander si mon enfance a succédé à quelqu'autre âge qui fût fini avant elle ; & si cet autre âge est celui que j'ai passé dans le ventre de ma mere , & dont j'ai oui dire , quelque chose , ayant vu moi-même des femmes durant leur grossesse. Mais encore qu'étois-je avant que d'être conçu ? Avois-je quelque être & étois-je quelque part ? Je vous prie de me le dire.

mon Dieu ! ô mon amour ! car ni mon pere , ni ma mere , ni l'expérience des autres , ni ma mémoire , n'ont pu m'apprendre rien sur ce point. Mais ne vous moquez-vous point de moi , lorsque je vous fais ces questions , vous qui me commandez seulement de vous louer des choses dont j'ai connoissance , & de vous en rendre l'honneur & la gloire ? Je vous glorifie , Seigneur du ciel & de la terre , & je me confesse redevable à votre bonté des commencements de ma vie & de mon enfance , dont je n'ai aucun souvenir , & dont vous ne donnez aucune connoissance aux hommes , que parce qu'ils ne peuvent juger ce qui s'est passé dans eux-mêmes en remarquant ce qui se passe dans les autres , & qu'ils peuvent apprendre plusieurs choses qui leur sont arrivées dans ce premier âge , en ajoutant croyance au rapport que lui en font des nourrices & de simples femmes. Enfin j'étois , & je vivois déjà en ce temps de mon enfance , & je cherchois des signes pour faire connoître aux autres mes desirs & mes volontés.

De qui , Seigneur , une telle créature peut-elle recevoir l'être & la vie , sinon de vous ? Quelqu'un peut-il se rendre le créateur de soi-même ? Et y a-t-il une autre source d'où l'être & la vie puissent découler sur nous que votre toute-puissance , qui nous tire du néant ; que vous , mon Dieu , en qui l'être & la vie ne sont qu'une même chose , parce que vous êtes tout ensemble , & le souverain être & la souveraine vie ? Car vous êtes l'être suprême , & vous ne changez jamais. Le jour présent ne se passe point en vous qui êtes toujours immuable & toujours le même ; & toujours c'est en vous-même qu'il se passe , parce que tous les temps sont en vous aussi-bien que toutes les autres choses du monde , & qu'ils ne pourroient suivre leurs révolutions ordinaires , s'ils ne trouvoient en vous l'affermissement immobile de leur mouvement & de leur cours. Ainsi , Seigneur , parce que vos années ne peuvent finir , elles ne sont qu'un jour qui dure.

toujours , & qui n'est ni passé ni futur , mais tous jours présent. Et combien de nos jours & des jours de nos ancêtres ont-ils déjà passé par ce même jour immuable qui est en vous , dont ils ont reçu la mesure de leur être qui est si borné & si imparfait ? Et combien d'autres jours passeront encore par ce même jour qui réglera toujours leur cours & leur donnera le peu d'être qui leur est propre ? Mais vous , Seigneur , vous êtes toujours le même , & l'on peut dire de vous que vous avez fait aujourd'hui tout ce que vous avez fait hier & dans les siècles passés ; & que vous ferez aujourd'hui tout ce que vous ferez demain , & dans tous les siècles à venir , parce que vous n'agissez que dans ce grand jour de l'éternité , qui contient en soi la durée de tous les temps , & n'est précédé ni suivi par aucun jour.

Il y en aura peut-être qui ne pourront comprendre cette vérité ; mais qu'y puis-je faire ? Qu'ils ne laissent pas de se réjouir avec moi , & de s'écrier : quelle est cette haute & ineffable merveille ! Qu'ils se réjouissent même de leur ignorance , & qu'ils s'estiment heureux de ne pouvoir vous trouver , mon Dieu , puisqu'ils vous trouvent en effet lorsqu'ils ne vous trouvent point , votre grandeur infinie étant cause qu'ils ne peuvent vous trouver ; au lieu que s'ils vous trouvent selon leur imagination & leurs idées , ils ne vous trouvent pas en vous trouvant , puisqu'ils ne sauroient trouver , par une intelligence fine & bornée , comme est la leur , un Dieu infini & incompréhensible comme vous êtes.

C H A P I T R E V I I.

Il montre que l'enfance même est sujette à divers péchés.

Seigneur , faites-nous miséricorde. Malheur sur les péchés des hommes. Et cependant c'est un homme & un pécheur qui vous parle , & vous ne

Ne laissez pas d'avoir compassion de sa misere , parce que vous êtes l'Auteur de son être & que vous n'êtes pas l'Auteur des péchés qu'il a commis. Qui me pourra dire quels ont été les péchés de mon enfance ? Car votre esprit saint nous a déclaré dans les Ecritures que nul n'est exempt de péché en votre présence , non pas même l'enfant qui n'a vécu sur la terre que durant l'espace d'un jour. Qui me les racontera ? Ne sera-ce point quelque enfant dans lequel je puisse remarquer les choses qui se sont passées dans moi-même , & dont je ne saurois me souvenir ?

En quoi donc pouvois-je pécher alors ? Etoit-ce en ce que je pleurois dans l'ardeur & dans l'impatience de tetter ? Car si j'étois maintenant aussi âpre & aussi ardent à manger des viandes , que j'étois alors à sucer le lait , on se moqueroit de moi , & l'on me reprendroit avec très-grande raison. Ces actions que je faisois méritoient donc d'être reprises ; mais parce que je n'eusse pas entendu ceux qui m'eussent voulu reprendre , ni la raison , ni la coutume ne permettoient pas que l'on m'en reprît. Aussi nous nous défaisons de ces promptitudes & de ces impatiences à mesure que nous avançons dans l'âge : ce qui témoigne qu'elles sont mauvaises ; puisqu'on ne voit point d'homme de jugement qui voulant retrancher d'une chose ce qui la rend défectueuse , en retranche ce qui est bon. N'est-il pas vrai qu'en cet âge même , quoique si tendre , un enfant fait mal de demander avec tant d'ardeur & avec larmes des choses qui lui sont nuisibles , de se dépiter & de s'agrir contre ceux qui ne lui sont point soumis , contre des personnes libres , & que leur âge avancé lui doit rendre vénérables , contre son pere & sa mere & contre tant d'autres qui sont incomparablement plus sages que lui ; & de s'efforcer même , autant qu'il peut , de les blesser en les frappant , parce qu'ils ne veulent pas faire tout ce qu'ils désirent d'eux , & qu'ils ne lui obéissent pas aveuglément en des choses qui lui seroient pernicieuses ?

Ainsi la foiblesse du corps est innocente dans les enfants ; mais l'esprit des enfants n'est pas innocent. J'en ai vu un que j'ai remarqué particulièrement avoir été si jaloux & si envieux , qu'il en étoit devenu tout pâle , & que ne sachant pas même encore parler , il ne laissa pas de regarder avec colere & avec aigreur un autre enfant qui tettoit la même nourrice que lui. Ce qui est si ordinaire & si connu de tout le monde , que les meres & les nourrices prétendent expier ces fautes de leurs enfants par je ne fais quels remedes superstitieux. Mais , peut-on se persuader qu'un enfant soit innocent , lorsque trouvant dans les mamelles de sa nourrice une source très-abondante de lait , & qu'étant si riche , pour le dire ainsi , de ce premier bien de la nature qu'il y en a assez pour lui & pour un autre , il en est néanmoins si avare , qu'il ne peut souffrir qu'un autre enfant , aussi foible & aussi jeune que lui , qui a un extrême besoin de cet unique secours de son indigence & de cette seule nourriture qui peut conserver sa vie , entre en partage avec lui , & reçoive ce qu'il a de trop ? On souffre toutefois avec douceur , & même avec tendresse , ces injustices & ces passions en ces petites créatures , quoique ce soient des défauts qui ne sont pas de peu d'importance , parce qu'on sait qu'ils passeront avec l'âge ; autrement on n'auroit pas raison de les souffrir ; & c'est pourquoi aussi l'on ne peut les pardonner aux personnes plus âgées.

C'est donc à vous , ô mon Seigneur & mon Dieu ! que je dois rendre de justes louanges , comme à l'Auteur de la vie , qui donnez aux enfants un corps enrichi de ses organes , composé de ses membres , & orné de l'éclat & de la beauté de ses linéaments & de sa figure , & qui avoit imprimé dans toutes ses puissances naturelles comme un instinct & un mouvement actif & secret , qui lui fait employer tous ses efforts pour conserver l'intégrité & la perfection de ses parties. C'est avec raison que vous m'ordonnez , mon Dieu , de vous bénir

& de vous glorifier pour tous ces dons que j'ai reçus de votre libéralité, & de chanter des cantiques de louanges en l'honneur de votre nom si grand & si ineffable. Car vous seriez toujours reconnu comme le Dieu tout-puissant, & dont la bonté n'est pas moins infinie que la puissance, quand vous n'auriez produit que ces beaux & ces excellents ouvrages que nul n'est capable de produire que vous seul, qui êtes cette unité indivisible d'où procèdent toutes les diverses qualités des êtres, cette beauté originelle dont reluisent quelques traits dans toutes les beautés de la nature, & cette loi vivante & souveraine qui regle tout l'ordre de l'Univers.

Je n'ai parlé de ce premier âge, mon Dieu, que pour marquer les premières obligations dont je vous suis redevable. Car du reste, à peine puis-je me résoudre à le compter comme une partie de la vie que j'ai passée en ce monde, puisque je ne me souviens point d'avoir vécu durant tout ce tems; que je n'en ai pu rien savoir que ce que j'en ai appris par le témoignage & par le rapport des autres, & par ce que j'en ai pu remarquer moi-même dans les enfants, quoique d'ailleurs ces conjectures soient très-fidèles & très-assurées; puisqu'enfin, pour ce qui regarde ma propre connoissance & mon souvenir, il ne m'en reste non plus d'idée que de celui que j'ai passé dans le ventre de ma mere, & qui sont tous deux ensevelis pour moi dans l'obscurité des mêmes ténèbres. Que si j'ai été conçu dans l'iniquité, & si le péché étoit en moi lorsque ma mere me nourrissoit en son sein, dites, je vous prie, à votre serviteur, à mon Seigneur & mon Dieu! en quel temps & en quel lieu j'ai pu jamais avoir été innocent. Mais j'ai assez parlé de cet âge, & en vain je m'y arrêteroïs davantage, puisqu'il n'en reste aucune trace dans mon esprit.

C H A P I T R E V I I I .

Il décrit de quelle sorte les enfants apprennent à parler.

DE l'enfance je suis passé dans l'âge qu'on appelle puérile , ou plutôt cet âge est venu à moi & a succédé à l'enfance , qui , à parler proprement , ne s'en étoit pas allée , (car où seroit-elle allée ?) mais qui toutefois n'étoit plus , puisque je n'étois plus ce petit enfant qui ne parloit point , mais un enfant un peu plus grand qui savoit déjà parler. Je me souviens de cet âge , & j'ai remarqué depuis de quelle sorte j'avois appris à parler ; car je n'ai eu personne qui m'ait fait apprendre des mots avec quelque ordre & quelque méthode , ainsi que l'on fit bientôt après , lorsqu'on m'apprit à connoître les lettres pour m'apprendre à lire. Mais lorsque me servant de divers cris , de différents accents de la voix & de plusieurs mouvements du corps pour découvrir la pensée & le desir de mon cœur , afin qu'on fit ce que je voulois , je ne pouvois exprimer tous mes sentiments , & les rendre intelligibles à ceux à qui je desirois les faire entendre : je commençai par l'intelligence naturelle que vous m'avez donnée , mon Dieu , à prendre peine de retenir & d'imprimer fortement dans ma mémoire les noms & les mots que j'entendois dire aux personnes qui me parloient ; & lorsqu'ensuite de la parole qu'ils avoient dite , ils s'avançoient vers quelque chose , je remarquois & retenois qu'elle s'appelloit du nom qu'ils lui donnoient lorsqu'ils la vouloient montrer : & je jugeois qu'ils la vouloient montrer en considérant les mouvements qu'ils faisoient du corps ; ces gestes étant comme des paroles naturelles , communes à toutes les nations , qui se forment par des signes ou de la tête ou des yeux , par les actions des autres parties du corps , & par le ton de la voix qui découvre le desir de l'ame dans tout ce qu'elle

demande , on veut avoir , on rejette , on fuit.

Ainsi entendant redire souvent les mêmes paroles , dont chacune étant arrangée selon sa place naturelle dans les différents discours que l'on tenoit devant moi , je remarquois peu-à-peu ce qu'elles signifioient ; & ayant accoutumé ma langue à les prononcer , je m'en servois pour faire connoître ce que j'avois dans le cœur. Je commençai de cette sorte à me servir des mêmes signes que les autres pour leur déclarer mes sentiments ; & j'entrai plus avant dans la société de cette vie pleine de tant d'orages & de tempêtes , demeurant soumis en tout à l'autorité de mon pere & de ma mere , & obéissant encore aux personnes avancées en âge qui me gouvernoient.

CHAPITRE IX.

Il parle de l'aversion pour l'étude ; de l'amour du jeu , & de la crainte des châtimens qui sont ordinaires aux enfans.

N'Ai-je pas sujet , mon Dieu , de déplorer les miseres & les tromperies que j'ai éprouvées en cet âge , puisqu'on ne me propofoit point d'autre regle de bien vivre , que de suivre la conduite & les avertissements de ceux qui ne travailloient qu'à m'inspirer le desir & l'ambition de paroître un jour avec éclat dans le monde , & d'exceller en cet art de l'éloquence qui fait acquérir de l'honneur parmi les hommes , & des richesses fausses & trompeuses ? De-là on m'envoya à l'école pour apprendre à lire. J'ignorois absolument à quoi ce travail & cette étude me pouvoient servir ; mais mon ignorance n'empêchoit pas que je ne fusse châtié de ma négligence & de ma paresse. Car la sévérité de cette exacte discipline étoit louée des personnes âgées , & l'exemple aussi-bien que le grand nombre de ceux qui dans leur enfance avoient passé par ces chemins âpres & difficiles , nous tenoient

lieu d'une loi & d'une nécessité d'y passer comme eux ; étant aussi contrainsts d'essuyer les peines & les sueurs de cette dure & longue carrière de nos études , & de gémir sous le joug des travaux & des douleurs , qui se font multipliés de cette sorte sur la postérité du premier homme.

Pendant ces exercices de mon enfance , je fis rencontre de quelques-uns de vos serviteurs qui vous invoquoient dans leurs prieres ; & j'appris d'eux (autant que je pouvois être capable de concevoir quelque'idée de vous) que vous étiez quelque chose de grand & de sublime , & qu'en-core que vous fussiez caché à nos sens , vous pou-viez exaucer nos prieres & nous secourir. Ensuite de quoi je commençai , tout enfant que j'étois , à vous demander l'assistance , & à m'adresser à vous comme à mon refuge & à mon asyle ; j'apprenois à ma langue bégayante à vous invoquer ; & quoi-que je fusse petit , l'affection avec laquelle je vous priois d'empêcher que je n'eusse point le fouet à l'école n'étoit pas petite. Or , il arrivoit souvent que vous n'exauciez pas ma priere : (ce que vous laissez pour mon bien) & alors les personnes âgées , & même mon pere & ma mere , qui n'eus-sent pas voulu qu'il me fût arrivé aucun mal , se prioient de mes douleurs , qu'ils considéroient comme de légères peines , & qui passaient dans mon esprit pour le plus grand & le plus redoutable de tous mes maux.

Seigneur , se peut-il trouver quelqu'un qui , sans avoir rien de l'insensibilité de quelques natu-rels stupides , que l'on voit supporter les tour-ments avec une dureté inébranlable , ait un si grand cœur , une ame si généreuse & si héroïque , & soit attaché à vous comme une affection si puis-sante ? Se peut-il , dis-je , trouver un homme qui , s'étant consacré à votre service , soit tellement élevé au-dessus de l'infirmité humaine par la gran-deur de son zele , & par la fermeté de son coura-ge , qu'il se moque des chevalets , des ongles de

fer, & des autres especes de gênes & de tortures dont l'horreur fait trembler les hommes dans toute la terre, & les porte à vous demander avec un humble frémissement qu'il vous plaise les en garantir ? Et que non-seulement il se rit de ces supplices, mais se moque même de ceux qui les appréhendent avec tant d'effroi, comme mon pere & ma mere se moquoient des châtimens & de ces peines que je recevois de mes maîtres ? Car il est vrai que je ne les appréhendois pas moins que les hommes appréhendent les plus grands supplices, & qu'ils ne vous demandent pas avec plus d'ardeur de les en délivrer, que je vous conjurois d'éloigner de moi ces tourmens de petits enfans. Mais je ne laissois pas d'être coupable de paresse & de négligence, ou en écrivant moins, ou en lisant moins, ou en apprenant moins mes leçons que je ne devois.

Car je ne manquois pas, Seigneur, ni d'esprit, ni de mémoire : & votre bonté a voulu que j'en eusse assez pour cet âge. Je ne manquois que d'affection à l'étude, laquelle étoit bannie de mon cœur par la passion du jeu qui me possédoit, & qui étoit la premiere cause de tous les traitemens rigoureux que je souffrois. Cependant ceux qui punissoient en moi cette passion, étoient possédés d'une pareille. Car les niaiseries des hommes passent pour des affaires importantes ; & celles des enfans, au contraire, sont punies par ceux mêmes qui les imitent ; sans que nul ait pitié ni des enfans, ni des hommes qui sont encore plus enfans qu'eux. Et certes un Juge équitable peut-il approuver que je fusse puni avec rigueur, à cause que je jouois à la paume en un âge où l'on est enchanté de ce divertissement, & que ce jeu retardoit un peu le progrès que j'eusse pu faire dans les lettres humaines & dans les sciences séculieres, lesquelles ne doivent elles-mêmes me servir un jour que d'un peu d'esprit, plus indigne de la sagesse & de la gravité d'un homme, que ce plaisir

des sens ne l'étoit de la foiblesse & de la légèreté d'un enfant ? Et ce maître qui me châtoit , agissoit-il lui-même avec plus de modération & de retenue que moi , puisque lorsqu'il étoit vaincu en quelque petite dispute par un homme de sa profession , il étoit plus ému de dépit & de jalousie , que je n'étois lorsqu'un de mes compagnons m'avoit gagné une partie à la paume ?

C H A P I T R E X.

Il explique de quelle sorte l'amour du jeu des fables & des spectacles le rendoit paresseux dans ses études.

JE péchois néanmoins contre vous , mon Dieu ; qui avez non-seulement établi un ordre immuable dans les choses naturelles que vous avez toutes créées , mais qui réglez même les désordres du péché , dont vous n'êtes point l'auteur. Je péchois en désobéissant aux commandemens de mes parents & de mes maîtres , puisque de quelque esprit qu'ils fussent poussés touchant mes études je pouvois toujours , lorsque je serois avancé en âge , me servir utilement des lettres & des sciences qu'ils désiroient que j'apprissse. Car ma désobéissance ne venoit pas de sagesse , ni du choix que j'eusse fait de quelque exercice plus excellent & plus saint : mais elle n'avoit point d'autre source que la passion du jeu , que l'amour de ces exercices de divertissement & de plaisir , où je me piquois d'honneur de remporter toujours la victoire ; & les délices que je trouvois dans le récit de quelques fables & de quelques aventures feintes & imaginaires qui , me charmant par l'oreille & flattant ma curiosité , en redoubloient l'ardeur , & la faisoient passer ensuite de mes oreilles dans mes yeux : parce qu'elles allumoient en moi un desir violent de voir ces spectacles que l'on représente sur les théâtres , d'assister à ces jeux publics qui

servent de divertissement aux personnes plus âgées. En quoi toutefois il est remarquable , qu'à cause que les Magistrats qui les font représenter , possèdent les premières charges & les plus éminentes dignités , il n'y a presque point de pere qui ne désire de voir ses enfants élevés à ce haut degré d'honneur auquel est attaché le pouvoir de faire jouer ces comédies. Et cependant ils souffrent volontiers qu'on les châtie , lorsque pour se trouver à ces jeux ils se détournent de leurs études , par lesquelles néanmoins ils souhaitent qu'ils se rendent capables de monter aux plus grands honneurs de la République , pour avoir le droit de donner au Peuple le plaisir de ces spectacles. Seigneur , regardez avec les yeux de votre miséricorde ces misères de la vanité des hommes. Délivrez-en , s'il vous plaît , ceux qui vous invoquent déjà comme moi , & délivrez-en aussi ceux qui ne vous invoquent pas encore , afin qu'ils vous invoquent , & que vous acheviez de les en délivrer entièrement.

CHAPITRE XI.

Il décrit de quelle sorte étant tombé malade dans son enfance , il désira d'être baptisé : & ce qui porta sa mere à différer son Baptême.

ETant encore dans l'enfance , j'avois entendu parler de la vie éternelle qui nous a été promise par le Mystere de l'Incarnation de J. C. votre Fils & notre Seigneur , qui est venu guérir notre orgueil par son humilité prodigieuse. Et ma mere ne m'eut pas plutôt mis au monde , qu'agissant comme une personne qui avoit une ferme espérance en vous , elle eut le soin de me faire marquer du signe de la croix sur le front en me mettant au nombre des Cathécumenes , & de me faire goûter ce sel divin & mystérieux qui est une figure de la vraie sagesse.

Vous savez , Seigneur , que lorsque j'étois encore enfant , je me trouvai un jour surpris d'une douleur d'estomac , & pressé d'un étouffement si soudain & si violent , qu'on me croyois prêt de rendre l'esprit. Vous savez , dis-je , mon Dieu , vous qui dès-lors m'aviez pris en votre garde , avec quelle ferveur & quelle foi je demandai à recevoir le Baptême de J. C. votre Fils , qui est mon Seigneur & mon Dieu , & que j'en conjurai la tendresse & la charité de ma mere , & de la mere commune de tous les Fideles , qui est votre Eglise. Vous savez combien ma mere fut troublée dans la surprise d'un mal si subtil & si mortel ; que son cœur chaste se pressant de m'enfanter comme une seconde fois , en me procurant par la foi la vie éternelle , elle se sentoit plus animée d'ardeur & d'amour pour me mettre ainsi dans le ciel , qu'elle ne l'avoit été pour me mettre au monde , & qu'elle se hâtoit pour donner ordre à me faire recevoir les Sacrements divins & salutaires , afin que je fusse purifié de mes péchés en faisant profession de croire en vous , Jesus mon Sauveur. Mais dans ce même temps je me trouvai soulagé ; & mon mal diminuant , on différa de me laver dans les eaux sacrées du Baptême , parce qu'on croyoit qu'il étoit comme impossible que , recouvrant la santé , je ne me souillasse encore par de nouvelles offenses , & que l'on craignoit de m'exposer à ce danger , parce que les crimes auxquels on retombe après avoir été plongé dans ce bain céleste , sont beaucoup plus grands & plus périlleux que ceux que l'on a commis avant que d'être baptisé.

Ainsi je crus dès-lors en vous , aussi-bien que ma mere & toute notre famille. Et il ne restoit plus que mon pere qui ne croyoit pas encore , & qui ne put néanmoins par ses persuasions surmonter dans mon esprit l'autorité si légitime que ma mere y avoit acquise par son insigne piété , ni me détourner par son exemple de croire en vous &

en Jesus-Christ. Car elle travailloit sans cesse à ce que je vous eusse plutôt pour père, vous qui êtes mon Dieu & mon Créateur, que celui par lequel vous m'aviez donné la vie. Et votre grace la soutenoit & l'assistoit en ce dessein, la rendant plus forte & plus puissante que son mari, à qui elle ne laissoit pas, quoiqu'elle fût beaucoup meilleure que lui, d'être soumise en toutes choses, parce qu'en cela même c'étoit à vous qu'elle étoit soumise, puisque c'est vous qui lui commandiez de lui obéir.

Pardonnez-moi, s'il vous plaît, mon Dieu; le desir que j'ai de savoir, si toutefois vous voulez bien que je le sache, par quel conseil on différera alors de me baptiser, & s'il m'étoit utile que l'on m'eût ainsi comme abandonné à moi-même, & donné comme une pleine & entière liberté de me laisser aller aux vices & aux péchés. Car si ce n'étoit pas me donner cette liberté, d'où vient qu'encore aujourd'hui nous entendons si souvent retentir à nos oreilles cette parole commune sur le sujet de toutes sortes de personnes : Laissez-le, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé ? Quoique pour ce qui regarde la santé du corps, nous ne disons pas. Laissez-le, qu'il se blesse de nouveau, s'il veut, il n'est pas encore guéri.

Combien donc eût-il mieux valu qu'on n'eût pas retardé davantage à me procurer la guérison de mon ame, & que j'eusse employé tous mes efforts, aussi-bien que mes parents tous leurs soins, afin que je pusse conserver, par le secours de votre puissance, la santé spirituelle que j'eusse reçue par le don de votre grace ? il est sans doute que cette conduite m'eût été plus avantageuse que l'autre. Mais quoi ! il étoit si aisé de voir qu'au sortir de mon enfance j'allois être exposé à tant de violentes tentations, & agité de tant de flots & de tant d'orages, que ma mere, qui les prévoyoit bien, aimoit mieux abandonner à tous ces

périls cette terre qui pouvoit recevoir un jour la forme de l'homme nouveau, que l'image même & la forme divine que j'aurois reçue au baptême,

C H A P I T R E X I I .

Combien Dieu faisoit tourner à son bien la contrainte dont on usoit envers lui pour le faire étudier.

Ainsi dans tout ce temps de mon enfance, que l'on n'appréhendoit pas tant pour moi que celui de la jeunesse où j'entrerais depuis, je n'avois point d'affection pour l'étude des lettres humaines, & avois une aversion étrange de la sévérité avec laquelle on me pressoit de m'y appliquer. Mais on ne s'arrêtoit pas à mon inclination & à ma mollesse, & l'on me pressoit toujours : de sorte qu'on me faisoit du bien, sans que néanmoins je fisse bien, puisque l'éloignement que j'avois de tout travail m'eût empêché de rien apprendre si l'on ne m'y eût contraint, & que nul ne fait bien action, quoique bonne, s'il ne la fait volontairement. Ceux mêmes qui me pressoient d'étudier ne faisoient pas bien ce qu'ils faisoient : mais vous, ô mon Dieu ! me faisiez du bien par eux lorsqu'ils faisoient mal, puisqu'ils n'avoient point d'autre but dans mes études que de me donner le moyen de rassasier un jour deux passions toutes deux insatiables, dont l'une trouve en effet l'indigence & la pauvreté dans les richesses, & l'autre l'ignominie & la honte dans la gloire.

C'étoit ainsi, Seigneur, que vous qui savez le nombre des cheveux de notre tête, faisiez servir à mon avantage & à mon bien les fautes que je commettois en refusant d'étudier. Car je méritois bien d'être châtié, puisque n'étant encore que petit enfant, j'étois déjà si grand pécheur. D'où il paroît que vous me faisiez du bien par ceux qui n'en faisoient

foient pas , & que vous trouviez dans moi-même de quoi venger les péchés que je commettois moi-même. Car c'est un ordre immuable de votre sagesse, ô mon Dieu ! que toute ame dérégée trouve sa peine dans ses propres dérèglements.

CHAPITRE XIII.

De la vanité des fables & des fictions poétiques, qu'il aimoit avec passion.

JE ne suis pas encore tout-à-fait bien éclairci d'où procédoit l'aversion que j'avois pour la langue grecque , laquelle on me montrait en mon enfance. Car pour ce qui est de la latine , je l'aimois : mais je n'en aimois pas ce que les premiers maîtres enseignent. J'en aimois seulement ce que montrent ceux qu'on appelle Grammairiens , ne trouvant pas moins de dégoût ni moins de difficulté en ces premières instructions , où l'on apprend à lire , à écrire & à compter , qu'en la langue Grecque. Et quelle étoit la cause de ce mouvement en moi , sinon le péché & la vanité qui étoient répandus dans toute ma vie ; sinon la corruption de ma chair & de ma sensualité ; sinon le dérèglement de mon esprit , qui étoit volage & léger , sans solidité & sans arrêt , puisque ces premières connoissances des enfants , qui sont qu'encore aujourd'hui je puis lire tout ce qui est écrit , & écrire tout ce que je veux , étoient plus certaines , & en cela meilleures que ces secondes , où j'étois obligé de me souvenir des vaines & fabuleuses aventures d'un Prince errant , tel qu'étoit Enée , lorsque j'oubliois mes égarements & mes erreurs ; & où l'on m'enseignoit à pleurer la mort de Didon , à cause qu'elle s'étoit tuée par un transport violent de son amour , cependant que j'étois si misérable que de regarder d'un œil sec la mort que je me donnois à moi-même , en m'attachant à ces fictions , & en m'éloignant de vous , mon Dieu , qui êtes ma vie ! Car y a-t-il

il une plus grande misère que d'être misérable, sans reconnoître & sans plaindre soi-même sa propre misère ? que de pleurer la mort de Didon, laquelle est venue de l'excès de son amour pour Enée ; & de ne pleurer pas sa propre mort qui vient du défaut d'amour pour vous ?

Je ne vous aimois pas, ô mon Dieu ! vous qui êtes la lumière de mon cœur, la nourriture intérieure de mon esprit, & l'époux qui soutenez & fortifiez mon ame : je ne vous aimois pas, & j'étois séparé de vous comme par un adulateur spirituel : & dans cette fornication j'entendois de tous côtés retentir cette voix à mes oreilles : Courage, courage. Car l'amour qu'on a pour le monde est un amour d'adulateur qui nous éloigne de vous. Et l'on nous crie : Courage, courage, afin qu'étant hommes comme les autres, nous ayons honte de n'être pas aussi enchantés de ce fol amour, & aussi perdus que le sont les autres. Au lieu de pleurer une aussi grande misère, je pleurois la mort de Didon, qui s'étoit portée à cette dernière extrémité de se tuer elle-même, en même-temps que je me portois à cette bassesse de m'attacher aux dernières de vos créatures, au lieu de m'attacher à vous, ô mon Dieu ! & qu'étant tout terrestre, je me tournois toujours vers la terre. Ainsi d'une part j'étois ému de douleur lorsqu'on me défendoit de lire ces vers où la fin tragique de cette Princesse est représentée ; & de l'autre, je ne les pouvois lire sans en être ému de douleur. Voilà les folies auxquelles on donne le nom de belles lettres, & de la partie la plus noble & la plus utile de la Grammaire ; les premières instructions qui nous apprennent à lire & à écrire, étant tenues pour basses & méprisables en comparaison de ces secondes.

Mais que votre vérité, mon Dieu, dise maintenant, & crie au fond de mon ame : On se trompe ; ces premières instructions sont beaucoup meilleures & plus utiles que les autres ; car j'oublierois plus volontiers aujourd'hui les travaux d'Enée &

toutes les autres fables , que la science de lire & d'écrire. Je fais néanmoins qu'il y a des toiles tendues sur les portes des écoles de Grammairiens ; mais on les doit plutôt considérer comme des rideaux qui couvrent la vanité de leurs erreurs , que comme des voiles qui cachent la vérité de leurs mystères , afin de les rendre plus vénérables.

Au reste , je me soucie peu qu'ils s'élèvent & qu'ils crient contre moi ; je ne les crains point , mon Dieu , lorsque je vous confesse les choses qui me viennent en l'esprit , & que je prends plaisir à marquer mes fautes , & à reconnoître le mauvais chemin que j'ai suivi , afin de m'échauffer davantage dans l'amour de vos saintes voies. Que ces vendeurs ou ces acheteurs de cette partie de lettres humaines ne m'attaquent pas puisqu'il si je leur demande s'il est vrai qu'Enée soit autrefois venu à Carthage , selon que Virgile le dit , les moins habiles d'entr'eux me répondront qu'ils n'en savent rien , & les plus savants avoueront qu'il n'y fut jamais. Mais si je leur demande avec quelles lettres on écrit le nom d'Enée , tous ceux qui savent lire me répondront selon la vérité , & selon que les hommes , par un commun consentement , ont réglé la forme & l'usage de ces caracteres. Que si je leur demande aussi lequel des deux il vaudroit mieux oublier , ou l'art de lire & d'écrire , ou les fictions des Poëtes , & duquel des deux on sentiroit plus la privation & le défaut dans le commerce de la vie civile ; qui ne voit ce que répondront tous ceux qui n'ont pas entièrement perdu la raison ?

Je péchois donc dans mon enfance , lorsque l'amour de ces choses vaines me les faisoit préférer à celles qui sont solides & utiles ; ou pour mieux dire , lorsque j'aimois les unes , & que je haïssois les autres , ne pouvant souffrir qu'avec peine & avec dégoût qu'on répétât si souvent , un & un sont deux , deux & deux sont quatre : & prenant au contraire un très-grand plaisir à repaître mon esprit de ces spectacles vains & imaginaires d'un cheval de bois

rempli de soldats armés, de l'embrasement de Troye, & de l'ombre de Creuse.

C H A P I T R E X I V.

Son aversion pour l'étude de la langue Grecque.

MAis d'où vient que j'avois tant d'aversion de la langue grecque, quoiqu'elle soit pleine de semblables contes ? Car Homere excelle dans ces inventions fabuleuses, & charme l'esprit par ses agréables rêveries. Je n'y trouvois néanmoins que du dégoût lorsque j'étois encore enfant. Et je crois que les enfants nés en Grece, à qui l'on fait apprendre Virgile avec non moins de difficulté & de peine que j'en ressentois en apprenant Homere, ne trouvent pas plus de dégoût en la magnificence de ces vers latins, que j'en trouvois à la beauté de ces grecs.

La difficulté que je rencontrois dans l'étude de cette langue étrangere mêloit comme une espece d'amertume dans la douceur de ces fables, d'ailleurs si ingénieuses & si charmantes. Car, comme ce langage m'étoit entièrement inconnu, on employoit la rigueur des menaces & des châtimens pour me forcer à l'apprendre. Ce n'est pas que la langue latine ne m'eût été aussi inconnue lorsque j'étois à la mamelle : mais remarquant moi-même ce que chaque mot signifioit, je l'appris non-seulement sans qu'on employât aucune rudesse ni aucune sévérité pour m'y obliger, mais même parmi les caresses de mes nourrices, parmi les divertissemens que me donnoient ceux qui prenoient plaisir à me faire rire, & parmi les jeux & les passe-temps dont ils m'amusoient.

Ainsi, j'appris le latin sans y être porté par aucune crainte de la peine, en étant pressé au dedans de moi par l'envie de produire & comme d'enfanter au dehors les pensées que j'avois conçues dans mon esprit & dans mon cœur ; & ne le pouvant faire

qu'avec l'aide des paroles, j'apprenois à parler en entendant parler les autres, & formois mon langage sur le leur, sans en recevoir aucune instruction d'eux. D'où il paroît qu'on apprend plus aisément ces sortes de choses par une curiosité libre, volontaire & naturelle, que par une impression de crainte & une violence étrangère. Mais votre sagesse, ô mon Dieu ! renferme dans les bornes de vos loix cette curiosité, qui n'est que trop libre d'elle-même, en retenant par cette crainte ses débordements & ses excès. Et cet ordre admirable de votre justice s'étend depuis les petites peines dont on punit les enfants jusqu'aux plus grands supplices qui peuvent exercer la patience des Martyrs. C'est ainsi que par ces amertumes salutaires vous nous rappelez à vous, en nous rejetant de cette douceur pernicieuse & de ce plaisir funeste qui nous avoit éloigné de vous.

CHAPITRE XV.

Prière à Dieu.

Seigneur, exaucez ma prière, afin que je ne succombe point sous les châtimens de votre sévérité paternelle, & que je ne cesse jamais de vous rendre des actions de grâces pour cette infinie miséricorde par laquelle vous m'avez tiré de tous mes dérèglemens. Faites, s'il vous plaît, que je trouve un plaisir & une douceur qui passe, sans comparaison, tous ces faux plaisirs dont j'étois esclave : que je vous aime d'un amour ferme & inébranlable ; & que je me tienne toujours à votre main toute-puissante, m'y attachant avec toutes les forces de mon cœur & de mon ame, afin que vous me préserviez de toutes sortes de tentations jusqu'à la fin de ma vie.

Seigneur, vous êtes mon Roi & mon Dieu, que tout ce que j'ai appris d'utile dans mon enfance soit consacré à votre service. Si je sais parler, si je sais

lire, si je fais écrire, si je fais compter, que tout cela ne soit employé que pour votre honneur & pour votre gloire. Car, quant aux choses vaines que j'ai apprises, vous m'avez châtié des fautes que je commettois en y prenant trop de plaisir, & vous m'avez depuis pardonné ces fautes.

Ce n'est pas que je n'aie appris plusieurs paroles utiles parmi ces folies; mais on le pourroit aussi bien apprendre en des lectures plus serieuses, & ce seroit une voie sûre pour bien instruire les enfants.

C H A P I T R E X V I.

Contre les fables impudiques.

MAis malheur à toi, torrent funeste de la coutume ! Qui peut avoir assez de force pour résister ? Ne te sécheras-tu jamais ? Jusqu'à quand entraîneras-tu les enfants d'Eve dans cette vaste & si périlleuse mer, dont à peine se peuvent sauver ceux-mêmes que la passent sur le bord de la Croix de Jesus-Christ ! N'ai-je pas vu dans ces livres que tu autorises un Jupiter tonnant & un adultère tout ensemble ? Ce n'est pas que la puissance divine pût jamais être jointe avec une si infâme corruption ; mais ils ont faussement armé de foudres un homme vraiment souillé de vices & de crimes, afin que l'autorité que lui donneroit son tonnerre imaginaire portât les hommes à l'imiter dans un adultère véritable. Et qui est celui de ces maîtres des lettres humaines qui considère avec l'attention qu'il devroit ce qu'un Auteur nourri comme eux dans ces sciences profanes & dans la religion du paganisme, a écrit dans ses livres contre les imaginations des Poètes qu'ils estiment tant, & qui s'étant fait cette objection : on me dira peut-être qu'Homère feignoit ces choses, qu'il attribuoit aux Dieux les mouvements & les passions des hommes, répond aussi-tôt : il auroit mieux fait de rendre les hommes semblables aux Dieux, que de rendre

ainsi les Dieux semblables aux hommes. Mais nous pouvons dire avec plus de vérité , que ce Poëte en effet inventoit ces choses , & qu'il les inventoit afin qu'attribuant aux Dieux des actions criminelles , elles ne passassent plus pour des crimes , & que ceux qui les commettroient à l'avenir semblassent imiter plutôt les Dieux célestes & tout-puissans , que des hommes perdus & des scélérats.

Et néanmoins , ô fleuve infernal ! les hommes ne laissent pas de se plonger avec plaisir dans tes eaux si sales & si corrompues , & ils donnent même des récompenses à ceux qui leur apprennent ces folies si dangereuses. On les met en honneur & en crédit , comme des choses grandes & importantes , & on les enseigne publiquement & à la vue des Magistrats , qui ordonnent des gages à ces Professeurs publics , outre ce qu'ils peuvent recevoir de ceux qu'ils instruisent. Et après cela , fleuve malheureux , tu fais encore retentir le bruit de tes flots & des cailloux qu'ils entraînent ; & nous entendons ces personnes qui nous crient : c'est dans ces livres que l'on apprend la pureté de la langue : c'est dans ces livres qu'il faut tirer cette éloquence qui est si nécessaire pour persuader ce que l'on désire , & pour exprimer avec grace ses avis & ses sentimens. Naurions-nous donc jamais su ce que signifient ces mots : une pluie d'or , le sein d'une femme , une tromperie , les voûtes du ciel , & les autres que nous lisons , dans un endroit de l'Eunuque de Térence , si ce Poëte ne nous eût représenté un jeune homme vicieux & débauché , qui racontant une action infame qu'il avoit commise , dit qu'il avoit été enflammé à la commettre par l'exemple de Jupiter même , ayant remarqué dans un tableau peint sur la muraille , que ce Dieu avoit fait descendre , une pluie d'or dans le sein de Danaë , & avoit ainsi trompé cette femme ? Mais voyez un peu de quelle sorte il s'anime lui-même à satisfaire sa brutale passion , comme ayant pour maître & pour modele celui que le ciel adore. Un Dieu , dit-il ,

l'a bien voulu faire. Mais quel Dieu ! Celui qui fait trembler les voûtes du ciel par le bruit de son tonnerre. Et moi , qui ne suis qu'un des moindres d'entre les hommes , j'aurois honte d'imiter le plus grand des Dieux ! Non certes , aussi l'ai-je imité , & avec joie.

N'est-il pas très-vrai de dire que cette honteuse description n'étoit nullement nécessaire pour nous faire apprendre ces paroles avec plus de facilité : mais que ces paroles au contraire sont très-propres pour faire commettre aux hommes cette infamie détestable avec plus de hardiesse ? Je ne condamne point les paroles , que je considère en elles-mêmes comme des vases riches & précieux. Je condamne seulement la corruption du vin qui est enfermé dans ces coupes d'or , que ces Docteurs , qui étoient ivres eux-mêmes , nous présentoient , voulant nous enivrer aussi-bien qu'eux , & le voulant jusqu'à nous châtier sévèrement si nous refusions d'en boire , sans qu'il nous fût permis d'en appeler au jugement d'un homme sobre. Cependant , mon Dieu , qui me faites la grace de reconnoître devant vous les désordres de ma vie passée , sans appréhender la rigueur de votre justice , j'ai appris très-volontiers toutes ces folies : je les apprenois avec plaisir , misérable que j'étois , & c'étoit ce qui me faisoit passer pour un enfant de grande espérance.

C H A P I T R E X V I I .

Il se plaint de la vanité qu'on lui donnoit en l'exercant à imiter en prose les pensées des Poètes , & à les réciter en public.

PErmettez , mon Dieu , que je marque ici combien j'usois mal de la raison & de l'intelligence qu'il vous a plu me donner , en reconnoissant combien je me tourmentoais l'esprit , & l'occupois avec effort & avec violence dans ces folies & ces égarements ridicules , lorsqu'on m'obligeoit d'exprimer

en prose les paroles ardentes & enflammées de la Junon de Virgile , qui , dans le transport de sa colere , se plaint en elle-même de ce qu'elle ne pouvoit empêcher le Roi des Troyens d'arriver en Italie ; & qu'on m'excitoit à ce travail , soit par l'honneur des louanges qu'on me faisoit désirer , ou par la honte du blâme qu'on me faisoit fuir , ou par la rigueur des châtimens qu'on me faisoit craindre. Je savois bien que Junon n'avoit jamais dit ces paroles ; mais on nous contraignoit de nous égarer pour suivre ces fictions poétiques , & de représenter en notre style ce que le poète décrit dans ses vers. Ercelui-là remportoit le prix & la gloire d'avoir excellé sur tous les autres , qui , selon l'éminence & la dignité de ces personnes imaginaires , dont ils représentent les passions , avoit animé plus puissamment leur colere & leurs plaintes , qui les avoit fait paroître plus vives & plus naturelles , & qui avoit soutenu la force du raisonnement & des pensées par des expressions plus propres & plus élégantes. Mais , hélas , ô mon Dieu ! ô ma véritable vie ! qu'y avoit-il de solide dans ces vaines acclamations , & en ces faux applaudissemens qu'on me donnoit lorsque j'avois mieux récité ces déclamations fabuleuses que plusieurs de mes compagnons ? Ces récompenses d'honneur étoient-elles autre chose que du vent & de la fumée ? & n'y avoit-il point d'autres sujets où mon esprit & ma langue pussent s'exercer ? Ne les pouvois-je pas employer , Seigneur , à réciter & à chanter vos louanges , que vous avez vous-même dictées dans vos Ecritures saintes , qui eussent soutenu & affermi la mobilité légère & volage de mon cœur , comme les branches des arbres soutiennent & arrêtent les pampres de vignes qui y sont entrelassés & attachés ; qui l'eussent empêché de s'évaporer & de se perdre dans le vague de ces chimériques rêveries , & d'être la proie & le jouet des esprits impurs qui volent dans l'air ? Car il y a plusieurs manieres de sacrifier aux anges rebelles.

CHAPITRE XVIII.

*Que les hommes ont plus de soin d'observer les loix
des Grammairiens que celles de Dieu.*

MAis qui peut trouver étrange, mon Dieu ; que je m'emportasse de la sorte en des amusements si frivoles, & qu'en me détachant de vous, qui habitez dans le fond du cœur, je me répandisse tout au-dehors, puisqu'on ne me proposoit à imiter que des personnes, qui décrivant quelque action louable qu'ils eussent faite, n'eussent pu laisser échapper un mot barbare, ou quelque faute contre les regles de la Grammaire, sans rougir lorsqu'ils en étoient repris, & sans en recevoir une extrême confusion, & qui au contraire traçant un tableau de leurs débauches & de leurs dérèglements, avec un discours exact dans ses paroles, justes dans sa structure & magnifique dans ses ornements & dans ses pensées, étoient écoutés avec applaudissement, & s'élevoient dans une estime présomptueuse de leur suffisance !

Seigneur, vous voyez ces choses, & en les voyant vous vous taisez, parce que votre patience est invincible, & que votre miséricorde est infinie, quoique l'une & l'autre soient inséparables de votre justice. Que si vous vous taisez pour un temps, votre silence ne durera pas toujours, & vous retirerez dès-maintenant de la profondeur de cet abyme l'ame qui vous cherche, qui sent un desir & comme une soif ardente de ces délices sacrées que vous faites goûter en vous, & dont le cœur vous dit sans cesse : Seigneur, j'ai cherché votre visage, & je le chercherai toujours. Mais, c'est au contraire être éloigné de votre divin visage, que d'être dans la nuit sombre & ténébreuse de ses passions. Car ce n'est point par le mouvement du corps ni par les espaces des lieux que nous nous éloignons de vous, Seigneur, ou que nous retour-

~~sons~~ à vous. Et lorsque nous lisons dans l'Evangile, que le plus jeune de vos deux fils s'en alla dans une terre éloignée, nous ne devons pas nous imaginer qu'il monta sur des chevaux, ou sur un charriot, ou sur un vaisseau, ou qu'il vola par l'air avec des ailes visibles, ou enfin qu'il fit un long voyage à pied en marchant sur la terre, à l'ordinaire des hommes; mais que s'étant éloigné de vous par le mouvement du cœur, il dissipa dans ses profusions & dans ses débauches les biens qu'il avoit reçus de vous. Car vous lui aviez assez témoigné votre bonté paternelle, en lui accordant d'abord le bien qu'il vous demandoit pour vous quitter; mais vous la lui témoignâtes encore beaucoup davantage, lorsque revenant à vous dans son extrême misère, vous le reçûtes avec tant de tendresse & d'affection. Voilà de quelle sorte il s'étoit plongé dans les dérèglements d'une passion ténébreuse; & c'étoit ainsi qu'il s'étoit éloigné de la lumière de votre visage.

Considérez ce désordre, O mon Seigneur & mon Dieu! & considérez-le, comme vous faites, avec patience & avec douceur. Les hommes ont un soin prodigieux d'observer toutes les loix & toutes les regles du discours, qui s'étendent jusqu'aux moindres mots, & jusqu'aux syllabes mêmes, & qui leur ont été prescrites par de simples hommes comme eux. Et en même temps ils foulent aux pieds les loix & les regles éternelles du salut, qu'ils ont reçues de votre divine Majesté. Ce qui se passe dans un tel excès, que si un homme qui fait profession de savoir ou d'enseigner ces regles de la Grammaire établies par un long usage, prononce en latin, ce nom d'homme, sans marquer l'aspiration dans sa premiere syllabe, il blesse davantage l'esprit de ceux qui l'écoutent ~~qu'on~~, violant vos regles divines, il portoit une haine mortelle à un homme, lequel il est obligé d'aimer en qualité d'homme; comme étant homme lui-même. Ils ne considerent pas que lorsqu'un homme en hait un autre, il se fait sans comparaison plus de mal par cette

haine que ne lui en pourroit faire l'ennemi le plus barbare , & qu'il ne sauroit exercer tant de cruauté contre celui qu'il veut perdre , qu'il en exerce contre soi-même par cette passion violente qui lui déchire le cœur.

Et certes , combien cette loi de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit , est-elle plus profondément gravée dans notre ame que toutes ces loix & ces regles du langage ne le sont dans les livres des Auteurs des Rhétorique ? Et cependant on viole sans scrupule cette première , & l'on observe ces autres loix très-religieusement. Que votre conduite est admirable & secrète , ô Dieu de gloire & de majesté ! qui demeurez en silence au plus haut des cieux , & qui , selon la loi éternelle & immuable de votre justice , répandez de justes aveuglements sur les passions injustes ! Lorsqu'un homme qui a dessein de passer pour éloquent parle devant un Juge en présence de tout un peuple , & qu'il poursuit avec une animosité furieuse la condamnation de celui qu'il hait , il a un soin merveilleux de conduire si bien toutes ses paroles , qu'il ne lui en échappe pas une seule qui puisse blesser les regles de l'art , & qu'importe tant soit peu l'oreille de ses auditeurs , & en même temps il ne se met point en peine de régler son esprit , ni d'arrêter la fureur qui le transporte , par laquelle il blesse la loi naturelle , & étant homme , s'efforce de faire perdre la vie à un homme.

C H A P I T R E X I X.

Des dérèglements des enfans , qui passent ensuite dans les âges plus avancés.

J'E commençois dès-lors , mon Dieu , d'entrer insensiblement dans tous ces désordres. Mon esprit recevoit déjà toutes les semences qui devoient produire un jour ces fruits malheureux , craignant beaucoup plus de faire une faute contre la Gram-

maire, que je n'avois soin, après l'avoir faite, de ne concevoir point de jalousie contre ceux qui n'en faisoient pas. Je reconnois, mon Dieu, & je confesse devant vous ces dérèglements de mon enfance, dans lesquels j'étois néanmoins loué de ceux qui avoient sur moi une autorité absolue, que je ne connoissois point alors d'autre règle pour bien vivre que de leur plaire. Car je ne voyois point cet abyme d'ordure & de puanteur où je m'étois si misérablement plongé en m'éloignant de votre présence. Et y avoit-il alors rien de plus impur & de plus corrompu que moi, puisqu'encore que ces personnes fussent si peu réglées, je ne laissois pas de les offenser par mes dérèglements, l'amour du jeu, la passion violente de voir les spectacles & le désir d'imiter ensuite & de représenter les niaiseries que j'avois vues, me portant à tromper & mon précepteur, & mes maîtres, & mon pere & ma mere, par un nombre infini de mensonges.

Je prenois aussi, ou plutôt je dérobois plusieurs choses au logis, & dessus la table de mon pere, ou pour satisfaire l'intempérance de ma bouche, ou pour avoir de quoi donner aux enfants qui me venoient le plaisir que je prenois de jouer avec eux, quoiqu'eux-mêmes n'y en prissent pas moins que moi. Et souvent lorsque nous jouions ensemble, j'usois de surprise & de tromperie pour remporter le prix & comme une espee de victoire dans ces jeux, tant j'étois possédé du vain désir d'avoir toujours l'avantage au-dessus des autres. Et cependant les voulant bien tromper de la sorte, je ne voulois nullement souffrir qu'ils me trompassent de même. Je criois contre eux, & les accablois de reproches & d'injures lorsque je les y avois surpris; & quand ils m'y surprenoient, je me mettois en colere au lieu de céder.

Est-ce-là cette prétendue innocence des enfants Il n'y en a point en eux, Seigneur, il n'y en a point, mon Dieu; & je vous demande pardon encore aujourd'hui d'avoir été du nombre de ces innocents.

CONFESIONS

Car c'est cette même & cette première corruption de leur esprit & de leur cœur qui passe ensuite dans tout le reste de leur vie. Tels qu'ils ont été à l'égard de leurs précepteurs & de leurs maîtres, ils le sont à l'égard des Rois & des Magistrats : après avoir commis de petites injustices pour avoir des noix, des balles & des moineaux, ils en commettent de grandes pour amasser de l'argent, pour acquérir de belles maisons, & pour avoir un grand nombre de serviteurs. Leur dérèglement croît avec l'âge, comme les grands supplices que les loix ordonnent succèdent aux légères peines des enfants. Ainsi, mon Dieu & mon Roi, lorsque vous avez dit dans l'Evangile : que le royaume du ciel est pour ceux qui ressembleront aux enfants, vous n'avez pas proposé l'innocence de leur esprit pour un modèle de vertu, mais seulement la petitesse de leur corps comme l'image de l'humilité.

CHAPITRE XX.

Il rend grace à Dieu des biens qu'il avoit reçus de lui dans son enfance.

Cependant, mon Dieu, je vous rends grâces, à vous qui avez créé l'Univers par votre bonté toute-puissante, & qui le gouvernez par votre admirable sagesse. Je vous rends grâces, Seigneur, & je reconnois que je vous serois infiniment obligé, quand vous ne m'auriez donné autre chose que ce que nous avons dans notre enfance. Car enfin j'avois l'être, la vie, le sentiment ; & tout ce qui étoit en moi tendoit à me conserver, & marquoit, par cette conspiration générale de toutes les parties de la nature à une même fin, cette unique, souveraine & ineffable, dont j'avois tiré mon origine. J'étois porté, par un instinct gravé dans mon ame, à entretenir tous mes sens dans leur intégrité naturelle ; & parmi toutes ces petites choses & ces pensées proportionnées à ma petitesse, je prenois plaisir

Et à connoître la vérité ; je ne pouvois souffrir que l'on me trompât ; j'avois grande mémoire ; j'apprenois à bien parler ; j'étois sensible à l'amour qu'on me témoignoît ; je fuyois la douleur, le déshonneur & l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle créature qui ne soit digne d'admiration & de louange ?

Mais toutes ces choses sont des dons que j'ai reçus de mon Dieu. Ce n'est point moi qui me les suis données à moi-même. Elles sont bonnes, & elles composent toutes ensemble la perfection de mon être. Et par conséquent celui qui m'a créé est souverainement bon : il est lui-même tout mon bien ; & c'est lui à qui je rends grâces avec joie de tous ces biens dont je jouissois dès-lors, quoique je ne fusse qu'un enfant. Car toute la cause de mon dérèglement venoit de ce que je recherchois les plaisirs, les grandeurs & la vérité, non dans celui qui est le Créateur, mais dans les créatures qu'il a faites, soit dans moi-même, soit dans les autres ; & qu'ainsi je tombois dans les maux, dans la confusion & dans l'erreur. Je vous rends grâces, mon Dieu, qui êtes seul toutes mes délices, toute ma gloire & tout mon appui : je vous rends grâces de tous vos dons. Mais conservez-les-moi, s'il vous plaît, comme il vous a plu de me les donner. Car c'est ainsi que vous me conservez-moi-même, que tous les biens que vous avez renfermé en moi croîtront & se perfectionneront de plus en plus, & que je vivrai en assurance avec vous, après avoir reçu l'être & la vie de vous.



L I V R E I I.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à raconter les désordres de sa jeunesse.

IL faut maintenant que je raconte mes impuretés, & passées & ces voluptés charnelles qui ont corrompu la chasteté de mon âme. Et ce qui me porte

à ce récit n'est pas que je les aime, Seigneur; mais c'est au contraire afin que je continue à vous aimer toujours davantage. Car je vous aime, ô mon Dieu, & j'aime l'amour que j'ai pour vous; & c'est par le mouvement de cet amour que je veux repasser dans ma mémoire avec amertume & avec regret les désordres de ma jeunesse, afin que ce souvenir amer & cuisant serve à me faire goûter d'une manière encore plus sensible les douceurs ineffables que je trouve en vous, & qui ne sont ni trompeuses, comme les fausses douceurs de la terre, ni funestes comme ses malheureux plaisirs; ni passagères & périssables comme ses vaines délices; mais qui sont solides, heureuses & assurées. C'est vous, mon Dieu, qui assemblez & réunissez en votre seul & unique amour toutes les puissances de mon esprit & de mon cœur; que le vice & les passions avoient divisées en tant de parties, lorsque m'éloignant de votre unité suprême, je me suis répandu dans la multiplicité des créatures, & me suis égaré en tant de routes perdues. Car en la fleur de ma jeunesse je brûlois d'ardeur & de passion pour me rassasier des voluptés basses & terrestres, & je me suis débordé en beaucoup de sales amours qui cherchent à se cacher dans les ténèbres. Ainsi la beauté de mon âme s'est flétrie, & je n'étois plus que corruption & pourriture devant vos yeux, pendant que je me plaisois en moi-même & que je n'avois point de plus grand plaisir que de plaire aux yeux des hommes.

C H A P I T R E I I.

Qu'à l'âge de seize ans il se laissa emporter dans les débauches.

J'E mettois mon plus grand plaisir à aimer & à être aimé. Mais je ne demeuroid pas dans les bornes de l'amitié chaste & lumineuse, où les seuls esprits s'entr'aident d'une manière spirituelle. Les vapeurs grossières & impures qui s'élevoient de la boue &

du limon de ma chair & des bouillons de ma jeunesse, obscurcissoient mon cœur, & l'offusquoient de telle sorte, qu'il ne pouvoit discerner la sérénité pure & resplendissante d'une affection légitime, d'avec les images ténébreuses d'un amour infame. Ces deux causes, qui se mêloient ensemble, allumoient en moi le feu d'une brutale concupiscence, emportoient la foiblesse de mon âge dans les déréglemens violents des passions, comme au travers des rochers & des précipices, & la plongeoiient dans le gouffre des crimes honteux.

Votre colere étoit enflammée contre moi, Seigneur, & je n'en avois aucun sentiment. Car pour punition de mon orgueil, le bruit que faisoient les chaînes de ma captivité misérable m'avoit rendu sourd à votre voix; je m'éloignois de vous, & vous me laissiez aller. Mon cœur étoit tout brûlant, tout bouillant & tout écumant d'impudicité; il se répandoit, il se débordoit, il se fondoit en débâches. Et cependant, Seigneur, vous vous taisiez. O mon Dieu / qui avez si tard rempli mon ame d'une sainte joie, vous demeuriez alors dans le silence, & je m'éloignois toujours de vous, en m'avancant de plus en plus dans les passions sensuelles, aussi stériles en vrais biens que fécondes en miseres & en douleur. Mais quoique je fusse dans l'état du monde le plus vil & le plus abject, je ne laissois pas d'être superbe dans ma bassesse, & quoique je me lassasse en marchant toujours dans l'iniquité, je ne laissois pas d'être inquiet & agité dans ma lassitude.

Qui eût pu, Seigneur, modérer alors mes peines en me faisant user légitimement des beautés fuyantes & passageres des créatures sensibles & corporelles, & en renfermant dans de justes bornes la liberté vague & indiscrete de jouir de ce qu'il y a de doux & de délicieux à nos sens, afin qu'au moins les flots impétueux de ma jeunesse ne s'étendissent point au-delà des bords & du rivage de l'union conjugale, si je ne pouvois encore jouir du calme & de la tranquillité dont jouissent les personnes ver-

rueuses , qui n'ont pour but dans l'usage du mariage la génération des enfants , selon que votre nous l'a ordonné , Seigneur , vous qui ne dédaignez pas de former nos corps pour conserver la race des hommes , & dont la main favorable peut adoucir la pointe des épines de notre concupiscence , lesquelles on n'auroit point connues dans le Paradis terrestre. Car vous êtes tout-puissant , & tout prêt à nous venir en aide , lors même que nous sommes éloignés de vous.

Mais d'autre part je devois écouter avec plus d'attention le bruit de ces paroles célestes , & cette voix de tonnerre que vous avez fait sortir de la bouche de votre Apôtre comme d'une nuée toute divine : les personnes mariées souffriront des afflictions en la chair ; & je désire vous épargner ces peines & ces déplaisirs. Il est avantageux à l'homme de ne point toucher de femme. Et un peu après celui qui n'a point de femme ne pense qu'aux choses de Dieu , & aux moyens de plaire à Dieu ; lieu que celui qui est marié pense aux choses de ce monde , & aux moyens de plaire à sa femme. Mais je devois me rendre plus attentif à écouter ces excellentes paroles , & en me privant de ces plaisirs charnels & profanes pour le Royaume des Cieux , me mettre en état d'attendre à jouir dans la félicité du paradis des délices toutes pures & toutes célestes de vos saints & ineffables embrassements.

Mais , hélas ! les chaleurs ardentes de la jeunesse me transporterent tellement hors de moi-même que je vous abandonnai , Seigneur , pour suivre l'impétuosité de mes inclinations vicieuses. Je ne tins point mon innocence dans les bornes légitimes du mariage. Mais en violant votre loi , je n'évitai pas vos châtimens. (Et qui est l'homme sur la terre qui puisse les éviter !) J'éprouvois toujours l'absence de votre présence par les peines & les plaies secrètes dont vous me frappiez pour mon salut ; & ce traitement étoit d'autant plus doux , qu'il paroît plus sévère. Vous répandiez sur tous mes plaisirs déréglés des dégoûts pleins d'amertume , afin

m'engager par ce moyen à chercher d'autres plaisirs qui fussent sans dégoûts & sans déplaisirs. Mais où les pouvois-je trouver hors de vous, mon Dieu, qui seignez que l'accomplissement de vos préceptes est accompagné de quelque peine, comme dit votre Prophete, qui ne nous blessez que pour nous guérir, & ne nous tuez que pour nous empêcher de mourir en nous séparant de vous ?

Où étois-je, Seigneur, & combien dans cet exil me trouvois-je éloigné des délices de votre sainte maison, en cette seizieme année de mon âge, où la volupté commença à dominer tyranniquement sur moi, où je me rendis esclave de cette impérieuse maîtresse, de cette folle & violente passion, qui, à la honte des hommes, regne avec tant de licence dans le monde, quoiqu'elle soit condamnée par vos loix si saintes & si redoutables ? Lorsque j'étois prêt à périr dans cette tempête, mon pere & ma mere n'eurent point le soin de me faire entrer dans le port du mariage ; mais ils pensoient seulement à me faire apprendre à bien parler, & à me rendre capable de persuader les hommes par mon éloquence.

CHAPITRE III.

Qu'étant retourné chez lui, il se laissa emporter dans les débauches, nonobstant les remontrances de sa mere. Des fautes qu'on avoit faites dans son éducation.

J'Avois en cette année discontinué mes études, parce qu'étant revenu d'une ville proche du lieu de ma naissance, nommée Madauce, où l'on m'envoya d'abord pour apprendre les lettres humaines & les principes de l'éloquence, j'attendois qu'on eût préparé l'argent nécessaire pour un voyage plus long que n'avoit été ce premier ; mon pere se disposant de m'envoyer à Carthage, plutôt par un effort de l'ambition qu'il avoit pour moi, que par le pouvoir que son bien lui en donnât, n'étant qu'un

d'adultère. Mais ces remontrances passaient dans mon esprit pour des remontrances de femmes , & il me sembloit qu'il m'eût été honteux de les suivre. Cependant je ne m'apercevois pas qu'elles étoient d'un Dieu , & qu'elles venoient de vous ; au lieu que je m'imaginois que vous vous taisiez , & qu'elle seule me parloit , c'étoit vous-même qui me parliez ainsi par elle , & c'étoit vous-même que je méprisois en elle : que je méprisois , dis-je , moi qui étois son fils , & qui étois votre serviteur & le fils de votre servante. Mais alors j'étois dans une profonde ignorance de toutes choses , & je courois dans le précipice avec un tel aveuglement , qu'étant parmi ceux de mon âge , qui se vantoient publiquement de leurs excès & de leurs débauches , & qui s'en glorifioient d'autant plus qu'elles étoient plus infâmes & plus criminelles , j'avois honte de n'être pas aussi corrompu que les autres , & je me portois avec ardeur dans le péché , non-seulement pour trouver quelque plaisir en le commettant , mais encore pour être loué de l'avoir commis. Qu'y a-t-il dans le monde qui soit digne de blâme que le vice ? Et cependant , par un renversement étrange , c'étoit la crainte même du blâme qui me portoit à me rendre vicieux. Et lorsque je n'avois rien fait qui pût égaler les débauches des plus perdus , je faisois semblant de l'avoir fait pour ne paroître pas d'autant plus vil & plus méprisable que je serois plus chaste & plus innocent.

Voilà , Seigneur , quels étoient ceux en la compagnie desquels je marchois dans le chemin large de la Babylone de ce monde , me roulant dans sa fange & dans sa boue comme dans des eaux de senteur & des parfums précieux. L'ennemi des hommes me fouloit aux pieds invisiblement , & me plongeait dans le centre de la corruption du péché , afin que je ne pusse jamais m'en retirer , & il me séduisoit , parce que je voulois bien être séduit. Aussi ma mère , qui étoit déjà sortie du milieu de Babylone , mais qui néanmoins marchait encore lentement dans

le chemin de la piété , eût bien le soin de m'avertir d'être chaste : mais elle n'en eut pas assez de veiller sur ma conduite après ce que mon pere lui eut dit de moi , & de donner des bornes à mes passions , dont elle prévoyoit la violence , en les resserrant dans les bornes d'un légitime mariage , si elles ne pouvoient être entièrement étouffées. Ainsi , elle ne se mit pas assez en peine de remédier à mon mal en me mariant , parce qu'elle appréhendoit que , m'engageant dans les liens du mariage , on ne ruinât toute l'espérance qu'on avoit conçue de moi. Je ne dis pas l'espérance de la vie future qu'elle attendoit de votre miséricorde , mais l'espérance que je deviendrois un jour habile dans les belles-lettres ; ce que mon pere & ma mere désiroient tous deux avec une passion immodérée , quoique pour des causes bien différentes. Car mon pere le désiroit , parce qu'il ne pensoit presque point du tout à vous , & qu'il formoit sur moi des desseins & des prétentions imaginaires ; & ma mere le désiroit , parce qu'elle croyoit que ces sciences que l'on fait apprendre d'ordinaire aux jeunes gens , non-seulement ne me nuiroient pas , mais me serviroient pour pouvoir vous connoître & me donner tout à vous.

C'est , autant que je m'en puis ressouvenir , le jugement le plus véritable que je puis porter de la disposition où mon pere & ma mere étoient alors. Mais de plus , au lieu de me conduire avec une sévérité tempérée par la discrétion & par la douceur , ils me lâchoient la bride dans mes divertissements , me donnant une liberté qui passoit jusques dans l'excès & dans la licence , & me laissant emporter au dérèglement de mes différentes passions. Ainsi mes ténèbres croissant toujours de plus en plus , il s'élevait dans mon esprit comme un brouillard épais qui me déroboit la claire lumière de votre éternelle vérité : & mon ame se fortifioit toujours , ou pour user du terme sacré de l'Ecriture , s'engraissoit encore davantage dans la corruption & dans le mal.

C H A P I T R E I V.

D'un larcin qu'il fit avec quelques-uns de ses compagnons.

VOUS condamnez le larcin , mon Dieu , & ne le condamnez pas seulement par votre Loi gravée sur la pierre , mais par une Loi encore plus ancienne que vous avez écrite dans le fond des cœurs , & que la malice de l'homme ne peut effacer. Car qui est le voleur qui ne trouve point mauvais qu'on le vole ? & qui est le riche qui ne juge point coupable un pauvre qui lui dérobe son argent , lors même qu'il n'y est poussé que par son extrême misère ! Et cependant , mon Dieu , j'ai voulu commettre un larcin , & je l'ai commis en effet , non par le besoin & la nécessité où je me visse réduit , mais par un pur dégoût de la justice , & par un excès & un comble d'iniquité. Car j'ai dérobé des choses dont j'étois si éloigné de manquer , qu'il y en avoit chez nous en grande abondance , & de meilleures même que celles que je dérobois. J'ai dérobé sans rien chercher dans le larcin que le larcin même , & voulant plutôt me repaître de la laideur du vice , que du fruit de l'action vicieuse. Il y avoit un poirier près de la vigne de mon pere , dont les poires n'étoient ni fort belles à la vue , ni fort délicieuses au goût. Nous nous en allâmes une troupe de méchants enfans , après avoir joué ensemble jusqu'à minuit , comme ce désordre n'est que trop commun : nous nous en allâmes , dis-je , secouer l'arbre pour emporter tout ce qu'il y avoit de fruit. Et nous nous en revînmes tout chargés de poires , non pour les manger , mais seulement pour les prendre , quand on les eût dû jeter aux porceaux , (quoique nous en mangeâmes quelque peu) nous contentant du plaisir que nous trouvions à faire ce qui nous étoit défendu.

Mon Dieu , voici mon cœur devant vous : voici mon

mon cœur dont il vous a plu avoir pitié lorsqu'il étoit dans le profond de l'abyme. Qu'il vous dise maintenant ce qu'il recherchoit dans cette action, ce qui le portoit à se rendre coupable gratuitement, & sans avoir aucun sujet de sa malice que sa malice même. Car j'ai aimé cette malice, toute honteuse qu'elle étoit; j'ai aimé à me perdre; j'ai aimé mon péché; je ne dis pas seulement ce que je désirois d'avoir par le péché, mais le péché en soi & dans sa difformité naturelle. Etrange corruption de l'âme, ô mon Dieu! qui se détachant de vous, dont la fermeté immobile est son unique soutien, devient ensuite si aveugle & si dérégulée, qu'elle ne fait pas seulement, pour satisfaire sa passion, des choses honteuses & infames; mais qu'elle trouve sa propre satisfaction dans sa honte même & son infamie.

CHAPITRE V.

Que les péchés & les crimes ne se commettent d'ordinaire que par le desir d'acquérir les biens de ce monde, ou par la crainte de les perdre.

CAR encore quand on aime le corps, on y trouve quelque grace & quelque beauté. L'or & l'argent ont un lustre & un éclat qui leur est propre. L'attouchement trouve un rapport & une proportion qui lui plaît; & enfin, chacun de nos sens se porte naturellement vers son objet par une certaine convenance qui l'y attire. L'honneur du monde, le pouvoir de commander, la gloire de vaincre & d'avoir l'avantage sur les autres, ont aussi un attrait & un élèvement qui éblouit & qui allume le feu de la vengeance dans l'esprit des hommes. Et néanmoins le desir d'avoir toutes ces choses ne nous doit jamais détourner de l'obéissance que nous vous devons, ni nous faire violer votre sainte Loi. Cette vie même dont nous vivons sur la terre, a quelque chose qui nous charme, parce qu'elle est belle en son genre, & qu'elle a une proportion & un rap-

port avec les beautés d'ici-bas , qui sont les moindres & les dernières de toutes. Les hommes trouvent encore une douceur particulière dans l'amitié qui les unit ensemble par un lien si étroit & si agréable , ne faisant qu'une ame de plusieurs ames.

C'est pour ces choses , ou d'autres semblables que les péchés se commettent d'ordinaire , lorsque les hommes se portent vers elles avec une affection déréglée. Ils sont si passionnés pour acquérir ces derniers de tous les biens , qu'ils abandonnent le plus excellents & les plus nobles , les plus suprêmes , vous-même , ô mon Dieu , votre vérité & votre Loi. Car toutes ces choses d'ici-bas donnent aussi de la satisfaction & du plaisir ; mais non pas comme mon Dieu , qui est le Créateur de l'Univers , en qui seul le juste trouve sa joie , & qui est le bien unique & les chastes délices des ames pures. Ainsi , lorsque l'on s'informe de quelque crime , & qu'on en recherche la cause , on ne croit pas d'ordinaire qu'un homme en ait été susceptible , s'il ne paroît y avoir pu être poussé par l'envie d'acquiescer ou par la crainte de perdre quelqu'un de ces biens que nous avons déjà dit être les derniers de tous les biens. Car ils ont en effet leurs graces & leurs beautés , quoique si on les compare à ces biens suprêmes & à ces richesses éternelles , qui seules produisent une véritable félicité , ils n'aient rien que de bas & de méprisable.

Il a tué un homme , nous dira-t-on de quelqu'un. Pourquoi ! Parce qu'il aimoit sa femme , ou qu'il avoit dessein sur sa terre , ou qu'il lui vouloit prendre son bien pour avoir de quoi subsister , ou qu'il craignoit qu'il ne lui prît ce qu'il avoit , ou qu'ayant été offensé , il s'est laissé transporter à l'ardeur de la vengeance. Que si l'on nous disoit : il a tué un homme sans sujet , pour avoir seulement le plaisir de tuer un homme , cela nous paroîtroit incroyable. Aussi lorsque nous lisons dans l'histoire d'un homme brutal & cruel au dernier point , qu'il étoit méchant & qu'il tuoit des hommes par un divertissement

abominable & de gaieté de cœur, la cause néanmoins est marquée au même endroit, de peur, dit cet Historien, que s'il donnoit quelque relâche à sa cruauté, sa main sanguinaire & son esprit furieux ne perdissent cette longue habitude de faire des meurtres. Que si vous recherchez encore la cause de cette conduite si inhumaine, vous trouverez qu'il ne s'exerçoit & ne se fortifioit ainsi dans le mal, qu'afin de pouvoir ensuite se rendre maître de Rome, s'élever aux charges, commander aux armées, & posséder de grandes richesses, & tout ensemble pour s'affranchir de l'assujettissement des loix, & de cet état misérable où il se trouvoit réduit par la ruine entière de sa maison, & par la crainte des peines si justement dues aux crimes que sa conscience lui reprochoit. Ainsi ce Catilina même dont nous parlons, n'a pas aimé proprement les homicides comme homicides, mais comme un moyen d'acquérir les choses qu'il se proposoit pour sa fin en répandant le sang des hommes.

CHAPITRE VI.

Il montre excellemment qu'il se trouve dans les péchés une fausse imitation de Dieu ; & il la cherche dans son larcin.

Que pouvois-je donc aimer en toi, ô malheureux larcin ! malheureux crime que je commis alors durant la nuit, étant âgé de seize ans ? Car tu ne pouvois pas avoir rien de beau étant un larcin. Et je ne fais même pourquoi je t'adresse ma parole, puisque tu n'as point d'être véritable. Ces poires que nous dérobaâmes étoient belles, parce qu'elles étoient votre créature, ô mon Dieu ! Créateur de toutes choses, infiniment beau & infiniment bon, qui êtes le souverain bien & le seul véritable bien de mon ame. Ces poires, comme je dis, étoient belles : mais, hélas ! misérable que j'étois, je ne les désirois pas à cause de leur beauté, puisqu'en ayant

quantité d'autres beaucoup meilleures , je n'aimois dans celles-ci que le plaisir que j'avois de les dérober : car je ne les ens pas plutôt cueillies , que je les jettai , sans qu'il m'en restât d'autre satisfaction que celle de mon péché & de ma malice , qui me tenoit lieu d'un festin délicieux. Que si j'en mangeai quelqu'une , je n'y trouvai du goût que parce que le crime étoit une espece d'assaisonnement qui me rendoit doux & agréable ce que j'en mangeois.

Et maintenant , mon Dieu , je cherche ce qui m'a pu plaire dans ce larcin , & je n'y trouve aucune apparence de beauté. Je ne dis pas seulement de cette beauté qui reluit dans la prudence & dans la justice , ni même de celle qui paroît dans l'esprit & la mémoire de l'homme , & dans toutes les fonctions de ses sens , & de cette vie qui lui est commune avec les plantes. Je ne parle pas non plus de cette beauté que nous remarquons dans les astres & dans les étoiles , qui brillent chacune en leur place avec un ordre & une harmonie merveilleuse , ni de celle encore qui se voit dans la terre & dans la mer , en cette multitude innombrable de plantes & d'animaux qui se succèdent les uns aux autres par une génération continuelle. Je parle de cette beauté imaginaire dont le péché couvre & déguise la laideur , & je n'en trouve aucune dans cette action.

Car il se trouve dans les vices mêmes une image obscure , ou plutôt une ombre des biens solides , qui trompe les hommes par une fausse apparence de beauté. Ainsi l'orgueil n'a pour but que la grandeur & l'élevation : & vous seul, mon Dieu , êtes souverainement grand & infiniment élevé au-dessus de toutes choses. L'ambition aspire aux honneurs & à la gloire : & vous seul méritez un honneur suprême , & êtes environné de gloire dans l'éternité. La cruauté des tyrans ne tend qu'à se faire craindre ; mais qui mérite d'être craint que vous seul, mon Dieu , dont le pouvoir absolu comprend si généralement tous les temps , tous les lieux , & toutes les créatures , que , quoi que l'on fasse pour

par quelque chose de vos mains , il est impossible de l'enlever par surprise , ni de la ravir par violence. L'amour infame se veut rendre agréable par ses caresses : mais il n'y a point de douceur ni de tendresse égale à celle de votre amour ; & rien ne mérite d'être aimé avec tant d'ardeur , ni ne rend si heureux ceux qui l'aiment que votre vérité , qui est plus belle sans comparaison & plus éclatante que toutes les plus belles choses du monde. La curiosité veut passer pour la science , parce qu'elle désire tout savoir ; mais vous seul , mon Dieu , savez tout , & rien n'est caché à votre lumière. L'ignorance même & l'indiscrétion se couvrent du nom de simplicité & d'innocence , parce que vous êtes le plus simple de tous les êtres , & que rien n'est pur ni innocent comme vous , toutes vos œuvres rendant un témoignage public que vous êtes ennemi de toute corruption & de tout mal. La paresse semble ne désirer que le repos : & où se trouve le repos assuré & véritable que dans le Seigneur ? Le luxe & la superfluité veulent passer pour richesse & pour abondance : mais vous êtes seul la source abondante & inépuisable d'une douceur toute céleste & incorruptible. La prodigalité veut paroître libérale & magnifique ; mais c'est vous qui répandez toutes sortes de biens sur les hommes avec une libéralité & une magnificence vraiment divine. L'avarice veut posséder de grands trésors , & vous les possédez tous. L'envie dispute de la prééminence & de l'excellence ; & qu'y a-t-il d'éminent & de sublime qui ne soit pas en comparaison de vous ? La colere veut se venger , mais vous seul savez vous venger avec une souveraine justice. La crainte se trouve surprise dans la vue d'un accident subit & inopiné ; elle tremble pour ce qu'elle aime , & elle tâche de s'assurer contre les maux en prevenant les périls : mais pour vous , mon Dieu , que vous peut-il arriver qui vous surprenne ? qui vous peut ôter ce que vous aimez ? & où trouvera-t-on hors de vous un ferme repos & une pleine assurance ?

La tristesse se dessèche & se consume dans le regret des choses qu'elle a perdues , & que le cœur avoit aimées avec passion , parce qu'elle voudroit qu'on ne lui ôtat rien de tout ce qu'elle possède , comme il est impossible de vous rien ôter de ce que vous possédez. Ainsi l'ame devenant adultère se sépare de vous , qui êtes son époux unique , pour s'abandonner à l'affection des créatures , & elle s'efforce de trouver hors de vous les biens qu'elle ne peut posséder tout purs & sans mélange , que lorsqu'elle retourne à vous.

En cette sorte , mon Dieu , ceux-mêmes qui s'éloignent de vous & qui s'élèvent contre vous par leurs péchés , ne laissent pas de s'efforcer au milieu de leur dérèglement , de vous devenir semblables en quelque chose , quoique d'une manière criminelle. C'est ce qui fait voir à tout le monde que vous êtes le principe & l'auteur souverain de tous les êtres , puisque votre créature ne peut s'écarter tellement de vous , qui êtes la beauté suprême , qu'elle n'en conserve quelques ombres , & qu'elle ne fasse paroître dans la difformité même quelques traits confus qui marquent le doigt de son Créateur. Qu'ai-je donc pu aimer dans ce larcin , & en quoi ai-je voulu me rendre semblable à mon Dieu , même par une fausse & criminelle ressemblance ? Est-ce que déroband de la sorte durant la nuit , j'ai pris plaisir à violer la justice par une secrète tromperie , je ne le pouvois faire par une puissance souveraine , voulant paroître faussement libre lorsque j'étois véritablement esclave , & me flattant dans ce pouvoir que j'avois de faire impunement ce qui ne m'étoit pas permis de faire , comme dans une image noire & ténébreuse de la toute-puissance divine ?



CHAPITRE VII.

Il loue Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il a commis , & l'a empêché d'en commettre plusieurs autres.

O Esclave malheureux qui fuit son maître , & qui n'embrasse qu'une ombre au lieu des biens véritables qu'il a quittés ! O corruption étrange ! ô vie monstrueuse ! ô abyme de mort ! Est-il possible que je n'aie pris plaisir à faire ce qui étoit injuste , que parce qu'il étoit injuste ? Comment pourrai-je jamais assez reconnoître votre infinie miséricorde , mon Dieu , de ce que je repasse maintenant tous ces désordres dans mon esprit , sans que pour cela mon ame se trouble dans l'appréhension de votre justice ? Que je vous aime , Seigneur , que je vous rende mille actions de grâces , & que je bénisse sans cesse votre souveraine Majesté , de ce qu'il vous a plu me pardonner tant d'injustices & tant de crimes que j'ai commis. Je reconnois que votre miséricorde & votre grace , amollissant la dureté de mon cœur , a fait fondre mes péchés comme la glace se fond au soleil. Je reconnois que c'est votre grace qui m'a empêché de faire tout le mal que je n'ai point fait. Car y a-t-il quelque désordre dont je ne fusse capable , puisque j'ai bien pu prendre plaisir à commettre une mauvaise action pour le seul plaisir de la commettre ? Ainsi j'avoue , mon Dieu , que vous m'avez tout pardonné généralement , tant les maux que j'ai commis par moi-même , que ceux que je n'ai point commis ; parce que vous ne m'avez pas abandonné à moi-même.

Qui est l'homme qui , considérant bien sa misère & sa foiblesse , osera attribuer à ses propres forces sa chasteté & son innocence qu'il aura conservée , & se croira moins obligé de vous aimer que ceux à qui vous avez pardonné davantage , comme n'ayant pas eu besoin de cette miséricorde par la-

quelle vous faites graces aux grands pécheurs qui se convertissent & quittent leur mauvaise vie ? Que celui donc qui aura été si heureux que de suivre la voie par laquelle vous l'aurez appelé à vous, d'éviter tous ces désordres dont je me ressouviens maintenant & qui pourra lire dans ce livre où j'en fais une confession publique, ne se moque pas de moi en me voyant tombé dans de si extrêmes maladies, puisque le même Médecin qui m'en a guéri est celui qui l'a préservé d'être malade, ou plutôt qui a fait qu'il fût moins malade. Et qu'ainsi non-seulement il ne vous en aime pas moins, mais qu'il vous en aime encore davantage : reconnoissant que cette main favorable & toute-puissante qui referme les blessures profondes de mes péchés, est la même qui a rendu son ame impénétrable aux atteintes mortelles du péché.

C H A P I T R E V I I I.

Qu'il avoit aimé en ce larcin le plaisir de le commettre en compagnie.

Quel avantage ai-je donc tiré alors, misérable que j'étois, de ces actions criminelles, dont la pensée seule me fait rougir maintenant, & particulièrement du larcin, dans lequel je n'ai rien aimé que le larcin même, c'est-à-dire que le néant, puisque le péché n'est autre chose, en quoi ma misère étoit d'autant plus extrême ? Et néanmoins je n'aurois pas fait le larcin étant seul. Je me souviens fort bien de la disposition d'esprit dans laquelle j'étois alors, & je vois clairement que je ne l'aurois jamais fait étant seul. C'est donc la compagnie des autres que j'ai aimée ; & ainsi il n'est pas vrai que je n'aie rien aimé dans cette action que le larcin ; mais au contraire ce que j'y aimois n'étoit rien en effet, puisque même ce que je viens de dire n'est encore qu'un néant.

Qu'est-ce donc dans la vérité que le fond de ce

désordre : & qui me l'enseignera , sinon celui qui répand la lumière dans mon ame , & qui perce au travers de son obscurité & de ses ombres ? Car recherchant encore de plus près la cause de cette action , examinant la disposition de mon esprit , & sondant le fond de mon cœur , il me semble que si je n'eusse aimé que ces poires , & si je n'eusse eu d'autre dessein que d'en manger , j'eusse pu commettre ce larcin étant seul , pour satisfaire ainsi mon intempérance. Et cependant je trouve au contraire que ce qui allumoit en moi ce desir , étoit que nous avions fait tous ensemble cette partie , & que nous nous animions l'un l'autre dans ce dessein. Ainsi je n'étois point poussé par le plaisir que j'eusse de manger ces poires , mais par le plaisir que je prenois à les dérober , & ce plaisir ne venoit que de ce que nous les déroptions en compagnie.

CHAPITRE IX.

Combien l'exemple & la compagnie font commettre de péchés que l'on ne commettrait point seul.

Quelle étoit donc cette disposition d'esprit où je me trouvois alors ? Je sais qu'elle étoit très-honteuse & très-dérégée , & que j'étois bien misérable d'être tombé dans un si étrange dérèglement. Mais encore quelle étoit cette disposition ? Hélas ! qui peut pénétrer la profondeur des péchés , selon l'oracle de l'Ecriture ? Ce n'étoit autre chose , sinon que nous riyons en nous-mêmes , & que nous sentions un plaisir dans le fond du cœur de ce que nous trompions ceux à qui étoit ce poirier , qui ne s'attendoient nullement que nous leurussions ainsi enlever leurs poires , & qui en seroient sans doute très-sensiblement touchés. Pourquoi donc le plaisir que je prenois en cette action venoit-il de ce que je la faisois en la compagnie des autres ? Est-ce à cause qu'on n'est pas si porté à rire & à se réjouir lorsqu'on est seul ? Mais quoiqu'il soit vrai que cela

48 C O N F E S S I O N S

arrive plus rarement , nous voyons néanmoins quelquefois qu'un homme qui est tout seul s'éclate de rire , s'il lui vient tout d'un coup en la pensée , qu s'il se présente à ses yeux quelque chose d'extraordinairement plaisant. Mais , quoi qu'il en soit , il est toujours vrai qu'étant seul je n'eusse jamais fait cette action. C'est ce que je peux dire très-assurément.

Mon Dieu , vous voyez devant vous ce vif & ce véritable souvenir que j'ai encore de l'état où j'étois alors. Il est certain que si j'avois été seul je n'aurois point commis ce larcin , puisque je n'étois pas porté à le commettre par l'amour que j'eusse pour la chose que je dérobois , mais par le plaisir même de la dérober ; & à moins que d'être en compagnie , je n'eusse pris aucun plaisir à le faire , & ne l'eusse jamais fait. O amitié pernicieuse & ennemie de la vertu ! est-ce ainsi que tu séduis malheureusement les esprits ? Est-ce ainsi que tu leur inspires une secrète envie de nuire aux autres ? Est-ce ainsi que tu fais passer pour un jeu & pour un divertissement cette injustice par laquelle nous volons le bien d'un homme sans y être poussés , ni par la vengeance , puisqu'il ne nous a fait aucun tort , ni par le gain , puisqu'il ne nous en revient aucun avantage ; mais seulement parce qu'on se dit l'un à l'autre : allons , faisons , & que l'on a honte de n'avoir pas perdu toute honte.

C H A P I T R E X.

Il déteste son péché , & desire de se reposer en Dieu.

Qui peut débrouiller cette confusion & ce cahos ? Qui peut développer tant de plis & tant de replis qui se trouvent dans une action si déréglée ? Mais pourquoi m'arrêter de la sorte sur un objet si honteux & si difforme ? Je ne veux plus le regarder , je ne veux plus y penser. C'est vous que je veux , justice éternelle , innocence souve-

aine, dont la beauté est incomparable, dont les graces font les délices des yeux chastes, dont la jouissance comble l'ame d'un plaisir céleste, sans lui causer le moindre dégoût. C'est dans vous que l'on trouve une paix profonde, une vie exempte d'agitation & de trouble. Celui qui entre dans vous entre dans la joie de son Seigneur, & il n'aura plus rien à craindre, puisqu'il ne lui peut manquer aucun bien, étant uni au souverain bien. Je me suis détaché de vous, mon Dieu, durant ma jeunesse, de vous qui êtes seul le soutien & l'affermissement des ames. Je vous ai abandonné malheureusement pour m'aller perdre dans des routes égarées; & devenant moi-même à moi-même une terre stérile & infructueuse, je suis tombé dans le comble de la pauvreté & de la misère.



LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Etant allé à Carthage pour y achever ses études, il se laissa emporter à l'amour déshonnéte.

JE vins à Carthage, où je me trouvai aussi-tôt environné de toutes parts des feux de l'amour infame. Je n'aimois pas encore, mais je désirois d'aimer; & dans ma pauvreté & mon indigence des biens du Ciel, laquelle étoit d'autant plus grande qu'elle étoit plus secrète & plus cachée à mes yeux, je me voulois mal de ce que je n'étois pas encore assez pauvre. Comme je désirois d'aimer, je cherchai un objet que je pusse aimer. Les chemins purs, & où il ne se rencontroit point de pièges & de périls, m'étoient devenus odieux. Mon cœur étoit tout sec & tout affamé dans la privation & le besoin où il étoit de cette nourriture intérieure, qui êtes vous-même, mon Dieu; mais je ne sento-

point cette faim spirituelle, & je n'étois touché d'aucun desir pour cet aliment céleste & incorruptible. Ainsi le peu de soin que j'avois de le rechercher ne procédoit pas de mon abondance, mais de ma nécessité; & mon dégoût ne venoit pas de ce que j'en fusse rassasié & rempli, mais au contraire de ce que j'en étois trop dépourvu & trop vuide. Ce défaut de la seule bonne nourriture que mon âme pût recevoir, l'avoit rendue toute languissante & toute malade; & comme elle étoit couverte d'ulcères, elle se jettoit misérablement hors d'elle-même, souhaitant d'adoucir l'ardeur & l'inflammation de ses plaies en goûtant les plaisirs voluptueux de l'attouchement des créatures sensibles & animées, pour lesquelles on a d'autant plus d'amour qu'elles sont vivantes, & qu'on n'aimerait point si elles ne l'étoient pas. Ce qui faisoit que je trouvois plus de délices & plus de douceurs à aimer & à être aimé, lorsque je possédois entièrement la personne qui m'aimoit, & qu'elle s'étoit toute donnée à moi.

C'étoit ainsi que je corrompois la source de l'amitié par les ordures & les impuretés de mes débauches, & que je ternissois la splendeur & la lumière par les vapeurs infernales qui sortoient comme de l'abyme de mes passions charnelles & vicieuses. Cependant lorsque j'étois si difforme & si infame, je ne travaillois par une excessive vanité qu'à paroître agréable & honnête homme, & je tombai dans les filets de l'amour où je desirois tant de tomber & d'être pris. Je ne saurois, mon Dieu, vous bénir assez de votre miséricorde; lorsque je me souviens combien par votre bonté vous mêlâtes de fiel & d'amertume dans la douceur sensuelle que je goûtois. Car aussi-tôt que je me vis aimé selon mon desir, que j'eus obtenu en secret la jouissance de ce que j'aimois, & que je fus ravi de me voir lié avec les nœuds de l'amour, je me vis aussi-tôt cruellement déchiré comme avec des verges de fer toutes brûlantes par les jalousies, les soupçons, les craintes, les coleres & les piques.

CHAPITRE II.

Il déplore l'amour qu'il avoit pour les comédies , & le plaisir qu'il sentoît à y être ému de douleur.

J'Avois aussi en même temps une passion violente pour les spectacles du théâtre , qui étoient pleins des images de mes misères , & des flammes amoureuses qui entretenoient le feu qui me dévorait. Mais quel est ce motif qui fait que les hommes y courent avec tant d'ardeur , & qu'ils veulent ressentir de la tristesse en regardant des choses funestes & tragiques, qu'ils ne voudroient pas néanmoins souffrir ? Car les spectateurs veulent ressentir de la douleur , & cette douleur est leur joie. D'où vient cela , sinon d'une étrange maladie d'esprit ? Puisqu'on est d'autant plus touché de ces aventures poétiques , que l'on est moins guéri de ces passions , que d'ailleurs on appelle misère le mal que l'on souffre en sa personne , & miséricorde la compassion qu'on a des malheurs des autres. Mais quelle compassion peut-on avoir des choses feintes & représentées sur un théâtre , puisque l'on n'y excite pas l'auditeur à secourir les foibles & les opprimés , que l'on le convie seulement à s'affliger de leur infortune ; de sorte qu'il est d'autant plus satisfait des acteurs , qu'ils l'ont plus touché de regret & d'affliction ; & que si ces sujets tragiques & ces malheurs véritables ou supposés sont représentés avec si peu de grâces & d'industrie qu'il ne s'en afflige pas , il sort tout dégoûté & tout irrité contre les Comédiens. Que si au contraire il est touché de douleur , il demeure attentif & pleure , étant en même temps dans la joie & dans les larmes. Mais puisque tous les hommes naturellement désirent de se réjouir , comment peuvent-ils aimer ces larmes & ces douleurs ? N'est-ce point qu'encore que l'homme ne prenne pas plaisir à être dans la misère , il prend plaisir néanmoins à être touché de miséricorde.

de ; & qu'à cause qu'il ne peut être touché de ce mouvement sans en ressentir de la douleur , il arrive , par une suite nécessaire , qu'il chérit & qu'il aime ces douleurs ?

Ces larmes procedent donc de la source de l'amour naturel que nous nous portons les uns aux autres. Mais où vont les eaux de cette source & où coulent-elles ? Elles vont fondre dans un torrent de poix bouillante , d'où sortent les violentes ardeurs de ces noires , & de ces sales voluptés : & c'est en ces actions vicieuses que cet amour se convertit & se change par son propre mouvement , lorsqu'il s'écarte & s'éloigne de la pureté céleste du vrai amour. Devons-nous donc rejeter les mouvements de miséricorde & de compassion ? Nullement. Et il faut demeurer d'accord qu'il y a des rencontres où l'on peut aimer les douleurs. Mais , ô mon ame ! garde-toi de l'impureté, Mets-toi sous la protection de mon Dieu , du Dieu de nos Peres , qui doit être loué & glorifié dans l'éternité des siècles. Garde-toi , mon ame , de l'impureté d'une compassion folle. Car il y en a une sage & raisonnable , dont je ne laisse pas d'être touché maintenant. Mais alors je prenois part à la joie des amants de théâtre , lorsque par leurs artifices ils faisoient réussir leurs impudiques desirs , quoiqu'il n'y eût rien que de feint dans ces représentations & ces spectacles. Et lorsque ces amants étoient contraints de se séparer , je m'affligeois avec eux , comme si j'eusse été touché de compassion , & toutefois je ne trouvois pas moins de plaisir dans l'un que dans l'autre.

Mais aujourd'hui j'ai plus de compassion de celui qui se réjouit dans ces excès & dans ces vices , que de celui qui s'afflige dans la perte qu'il a faite d'une volupté pernicieuse & d'une félicité misérable. Voilà ce qu'on doit appeller une vraie miséricorde. Mais en celle-là ce n'est pas la douleur que nous ressentons des maux d'autrui qui nous donne du plaisir. Car encore que celui qui ressent de la douleur en voyant la misere de son prochain , lui rend un

devoir de charité qui est louable ; néanmoins celui qui est véritablement miséricordieux aimeroit mieux n'avoir point de sujet de ressentir cette douleur. Et il est aussi peu possible qu'il puisse désirer qu'il y ait des misérables , afin d'avoir sujet d'exercer sa miséricorde , comme il est peu possible que sa bonté même puisse être si malicieuse , que la bienveillance nous porte à vouloir du mal à notre prochain.

Aussi il y a bien quelque douleur que l'on peut permettre ; mais il n'y en a point que l'on doive aimer. Ce que vous nous faites bien voir , ô mon Seigneur & mon Dieu ! puisque vous , qui aimez les âmes incomparablement davantage & plus purement que nous ne les aimons , exercez sur elles des miséricordes d'autant plus grandes & plus parfaites , que vous ne pouvez être touché d'aucune douleur. Mais qui est celui qui est capable d'une si haute perfection ? Et moi , au contraire , j'étois alors si misérable que j'aimois à être touché de quelque douleur & en cherchois les sujets , n'y ayant aucunes actions des Comédiens qui me plussent tant & qui me charmassent davantage que lorsqu'ils me tiroient des larmes des yeux par la représentation de quelques malheurs étrangers & fabuleux qu'ils représentoient sur le théâtre. Et faut-il s'en étonner , puisqu'étant alors une brebis malheureuse qui s'étoit égarée en quittant votre troupeau , parce que je ne pouvois souffrir votre conduite , je me trouvois comme tout couvert de gale ?

Voilà d'où procédoit cet amour que j'avois pour les douleurs , lequel toutefois n'étoit pas tel que j'eusse désiré qu'elles eussent passé plus avant dans mon cœur & dans mon âme. Car je n'eusse pas aimé à souffrir les choses que j'aimois à regarder : mais j'étois bien aise que le récit & la représentation qui s'en faisoit devant moi m'égratignât un peu la peau , pour le dire ainsi , quoiqu'ensuite , comme il arrive à ceux qui se grattent avec les ongles , cette satisfaction passagère me causât une enflure pleine d'inflammation , d'où sortoit du sang cor-

rompu & de la boue. Telle étoit alors ma vie ; mais peut-on l'appeller une vie , mon Dieu !

C H A P I T R E I I I .

Il parle encore de ses amours , & de l'éloignement qu'il avoit de l'insolence des jeunes gens de Carthage.

SEigneur , votre miséricorde ne m'abandonnoit. Point dans tous ces désordres , & je crois pouvoir dire qu'elle voloit , bien que de fort loin , au-dessus & tout à l'entour de moi , comme pour me couvrir de ses ailes. Hélas ! combien me suis-je séché & consumé dans le vice ? combien ai-je suivi une curiosité sacrilège , qui , en m'éloignant de vous , me conduisoit dans la bassesse des créatures & dans les tromperies & les enchantements des démons , auxquels je sacrifiois mes actions criminelles ? & en tout cela j'éprouvois vos châtimens. Mon impudence passa même jusqu'à ce point , qu'en l'une de vos fêtes les plus solennelles , & dans votre propre église , j'osai concevoir des desirs damnables pour une personne , & traiter avec elle un accord funeste , qui ne pouvoit produire que des fruits de la mort & de l'enfer. Vous m'en châtiâtes après très-sévèrement , mais non pas à proportion de mon crime : tant vous êtes grand en miséricorde , ô mon Dieu ! vous qui étiez mon seul & mon unique refuge dans le commerce que j'avois alors avec ces insignes & ces épouvantables pécheurs , parmi lesquels je m'égarois & me perdois , errant çà & là , la tête levée , m'éloignant toujours de vous , quittant votre voie sainte pour suivre les miennes , toutes corrompues , & aimant une fausse liberté , qui n'est en effet qu'un malheureux esclavage.

Ces études que l'on nomme les occupations des honnêtes gens , me conduisoient d'elles-mêmes au barreau , vers lequel je commençois déjà à jeter

les yeux , dans l'ambition d'y exceller , & d'y recevoir d'autant plus de louange & de gloire que j'aurais mieux par mon éloquence faire passer le mensonge pour la vérité : tant est grand l'aveuglement des hommes , qui tirent même des sujets de vanité & de gloire de leur propre aveuglement. Je tenois déjà le premier rang dans les écoles de Rhétorique ; ce qui me caufoit une joie mêlée de présomption , & me rendoit tout enflé d'orgueil. Vous savez néanmoins , Seigneur , que j'étois plus retenu & plus modéré que les autres , & très-éloigné des folies & des insolences de ces jeunes fous & débauchés qui font gloire de ce nom , & le font passer entr'eux pour un terme de galanterie , quoique leurs actions soient toutes pleines d'une malignité diabolique. Je vivois néanmoins parmi eux ayant une espèce de pudeur , qui venoit plutôt d'impudence que de retenue , de ce que je ne leur ressemblois pas. Je me plaisois quelquefois en leur compagnie , & aux témoignages d'amitié qu'ils me rendoient , bien que j'eusse toujours en horreur leurs actions , c'est-à-dire , cette malice noire & cette licence débordée avec laquelle ils insultoient à la modestie des nouveaux venus & des étrangers qu'ils couvroient de confusion & de honte , se jouant d'eux pour avoir le plaisir de les troubler & de les mettre en désordre , & nourrissant de ces moqueries sanglantes & injurieuses la malignité de leurs divertissements & de leurs réjouissances. En quoi ils imitoient parfaitement les actions des démons , & faisoient voir qu'on avoit raison de les appeller des fous & des insensés. Car ils étoient véritablement fous & perdus de jugement , aussi bien que de conscience , puisqu'ils donnoient lieu à ces esprits infernaux de se moquer d'eux invisiblement , & de les tromper par leur secrète séduction , en leur inspirant ce malheureux plaisir qu'ils prenoient à se moquer des autres & à les tromper.

C H A P I T R E I V.

Qu'à l'âge de dix-neuf ans la lecture d'un livre de Cicéron lui inspira un violent amour pour la sagesse.

C'Etoit parmi ces personnes qu'étant encore fort jeune , j'étudiois les livres de l'éloquence en laquelle je souhaitois d'exceller par cette fin damnable & malheureuse de l'ambition , qui ne travaille que pour s'élever dans l'éclat & dans la gloire , & n'établit les fondemens de ses plus solides joies que sur le vuide de la vanité. Dans le cours de cette étude , & selon l'ordre qu'on tient pour apprendre cette science , j'étois arrivé à la lecture d'un livre de Cicéron , que cet Orateur fameux , duquel néanmoins presque tous les hommes admirent plus la langue que le cœur. Mais ce Livre , qui porte le titre d'Hortense , & contient une exhortation à la Philosophie , me toucha de telle sorte qu'il changea mes affections , & ensuite les prières que je vous faisois , mon Dieu , & m'inspira d'autres pensées & d'autres desirs. Je commençai aussitôt à mépriser toutes les vaines espérances de la terre ; je brûlois d'un amour ardent & d'une passion incroyable d'acquérir cette sagesse immortelle , & j'avois déjà commencé à m'élever afin de retourner à vous. Car je ne lisois pas ce Livre pour polir mon style , ce qui étoit le fruit que ma mère avoit pour but en m'entretenant dans les études , mais pour nourrir mon esprit : & y considérant plus le sens que les termes , & l'excellence du sujet qu'il traite , que la noblesse des paroles , je demeurai persuadé de la doctrine qu'il y enseigne. J'étois alors en ma dix-neuvième année , & il y avoit plus de deux ans que j'avois perdu mon pere.

Combien brûlois-je , mon Dieu , combien brûlois-je du desir de me détacher des choses basses & terrestres , afin de m'élever vers vous , sans que je fusse toutefois à quoi tendoit cet amour que vous

me donniez pour la sagesse ? Car c'est en vous que se trouve la sagesse , & cet amour de la sagesse est appelé par les Grecs Philosophie : & c'étoit à l'amour de cette science que ce Livre m'emflammoit.

Il y en a toutefois qui s'en servent pour tromper les hommes , en colorant & en couvrant leurs erreurs de l'éclat & de la beauté d'un nom si grand & si vénérable. Cet Auteur dans ce Traité a parlé presque de tous ceux qui de son temps & dans les siècles passés ont été tenus pour Philosophes : & en lisant ce discours on reconnoît la vérité de cet avertissement salutaire que votre esprit Saint nous a donné par la bouche de votre fidele serviteur , lorsqu'il dit : Prenez garde que personne ne vous trompe par la Philosophie & par de vaines subtilités , en suivant plutôt les traditions des hommes & les maximes du monde , que l'Esprit de Jesus-Christ , en qui la plénitude de la Divinité réside corporellement.

Vous savez , mon Dieu , vous qui êtes la lumière de mon cœur , que ces paroles de votre Apôtre n'étoient pas encore alors venues à ma connoissance : & la seule chose qui me plaisoit en ce discours de Cicéron , étoit qu'il m'exhortoit puissamment à aimer & à rechercher , à acquérir & à embrasser , non une secte particulière de Sages & de Philosophes , mais la sagesse même quelle qu'elle pût être. J'en étois tout ravi & tout embrasé ; & la seule chose qui me refroidissoit un peu dans une si grande ardeur , étoit que je ne voyois point de Nom de JESUS écrit dans ce Livre. Car par votre miséricorde , mon Dieu , ce nom de mon Sauveur votre Fils étoit entré dans mon cœur dès mes plus tendres années avec le lait de ma mere ; il y étoit demeuré gravé si profondément , que tous les discours où je ne trouvois point ce nom , quelque remplis d'éloquence , de doctrine & de vérités qu'ils fussent , ne me ravissoient pas entièrement.

C H A P I T R E V.

[Que son orgueil lui donna du dégoût pour l'Ecriture Sainte , à cause de la simplicité de son style.]

DAns cette pensée je résolus de m'appliquer à lire l'Ecriture Sainte , pour connoître ce que c'étoit. Et je reconnus par expérience , & non par lumiere , que c'est un Livre qui ne peut être pénétré par les superbes , ni entendu par les enfants ; qui paroissant bas dans l'entrée , se trouve fort élevé dans la suite , & dont la doctrine est voilée de mysteres & de figures. Je n'étois pas capable d'entrer dans des secrets si sublimes , ni de m'abaisser pour goûter son élocution , qui est simple & humble. Car je n'en faisois pas alors le même jugement qu'aujourd'hui , & elle me sembloit indigne d'être comparée à la majesté du style de Cicéron. Mon orgueil méprisoit sa simplicité , & mes yeux n'étoient pas assez clairs ni assez perçants pour découvrir ses beautés cachées. Il est vrai que paroissant basse pour s'accommoder aux humbles & aux petits, elle croit avec eux , & se trouve plus élevée à mesure qu'ils s'avancent : mais je dédaignois d'être petit , la vanité dont j'étois enflé me faisant croire que j'étois grand.

C H A P I T R E VI.

Comme il tomba dans l'hérésie des Manichéens.

ETrant en cet état je tombai dans les erreurs d'une secte d'hommes superbes & insensés , qui étoient très-charnels & très-grands parleurs. Leurs paroles étoient un piège du diable , & comme un charme & un enchantement composé du mélange des lettres de votre nom , du Nom de notre Sauveur Jesus-Christ , & de celui du Saint Esprit consolateur de nos ames. Ils avoient à toute heure ces

nom en la bouche ; mais leur langue en proféroit seulement le son , sans que leur cœur fût rempli des vérités qu'ils signifient. Le nom de la vérité étoit aussi continuellement sur leurs levres : ils m'en parloient sans cesse , mais elle n'étoit point en eux. Car ils ne disoient que des choses fausses , non-seulement de vous qui êtes véritablement la vérité , mais aussi des éléments & des créatures du monde , qui sont les ouvrages de vos mains , dont les Philosophes mêmes ont dit beaucoup de choses très-vraies , mais au-delà desquelles je devois passer par le mouvement de votre amour , qui me devoit mener jusqu'à vous , ô mon Pere ! qui êtes la bonté souveraine & la beauté suprême , qui est l'idée & le principe de toutes les beautés du monde.

O vérité ! vérité ! combien soupirois-je dès-lors vers vous du plus profond de mon ame , quand ces hommes vous nommoient si souvent , & me parloient si souvent de vous , mais seulement en l'air ; quoique ce fût en plusieurs volumes ? Dans cette fin & ce desir que j'avois de me rassasier de vous , ils me présentoient , au lieu de vous , le soleil & la lune , qui véritablement sont d'excellents ouvrages de votre puissance ; mais vos ouvrages , & non pas vous-même , ni les premiers de vos ouvrages , puisque les créatures spirituelles sont plus excellentes que vos créatures corporelles , quoique toutes éclairantes de lumières & toutes célestes.

Mais je ne cherchois pas même ces premières de vos créatures. C'étoit vous seul que je cherchois , ô vérité ! qui n'êtes capable ni d'être changée , ni d'être obscurcie. J'avois faim & soif de vous connoître ; & au lieu de vous , après m'avoir présenté le soleil , ils me présentoient encore des fantômes lumineux , qui n'ayant rien que de faux , & n'arrêtant l'esprit que par l'acoutumance qu'il a de s'attacher aux choses sensibles , méritent encore moins d'être aimés que ce soleil , qui au moins est véritable , & tel qu'il paroît à nos yeux. Toutefois parce que je croyois que ce fût vous , je me re-

païssois de ces viandes creuses , mais non pas avec avidité , parce qu'alors je n'y trouvois pas le même goût que l'on trouve en vous. Aussi n'êtes-vous rien moins que toutes ces vaines fictions , qui au lieu de me nourrir ne servoient qu'à m'épuiser davantage.

Les viandes que l'on voit en songe sont très-semblables à celles que l'on nous présente lorsque nous sommes éveillés , & toutefois elles ne nourrissent pas ceux qui dorment , parce qu'ils dorment. Mais ces chimères n'étoient en rien semblables à vous , ainsi que vous nous l'avez fait voir depuis , parce que c'étoient des fantômes corporels & des corps imaginaires , qui n'ont pas un être solide & réel , comme ces véritables corps , soit célestes ou élémentaires , que nous voyons de nos yeux ; & que les bêtes & les oiseaux voient aussi comme nous. Et quoique ces corps subsistent plus véritablement en eux-mêmes que dans notre imagination , lorsque notre pensée nous les représente , néanmoins nous approchons plus près de la vérité en nous les imaginant tels qu'ils sont , que lorsque nous prenons sujet de ceux-là de nous en imaginer d'autres beaucoup plus grands , & même infinis , lesquels en effet ne sont point du tout. Tels étoient ces vains fantômes dont je me repaïssois alors sans m'en pouvoir rassasier.

Mais vous , mon amour , en qui je trouve d'autant plus de force que l'excès de mon affection me fait tomber dans la défaillance & dans la langueur , vous n'êtes ni ces corps que nous voyons , quoique célestes , ni ceux que nous ne pouvons voir d'ici-bas , puisque ce ne sont que vos créatures , & que ce ne sont pas les plus excellentes. Combien donc êtes-vous éloigné des fantômes que je me figurais alors , de ces fantômes corporels , qui ne sont en aucune sorte ; puisque les images des corps qui ont l'être , ont beaucoup plus de vérité que ces fantômes ; que les corps en ont encore plus que les images , & que l'ame qui est la vie de ces corps

DE SAINT AUGUSTIN, Liv. III. 79

en a beaucoup plus que ces mêmes corps : & que vous n'êtes néanmoins ni ces images ni ces corps , ni même l'ame qui les anime , & qui les surpasse de beaucoup en excellence. Mais , ô vie de mon ame ! vous êtes la vie des ames , la vie des vies , qui vivez par vous-même , & qui ne changez jamais. Où étiez-vous donc alors à mon égard , ô mon Dieu ! & combien étiez-vous éloigné de moi ? Mais je ne l'étois pas moins de vous dans ce malheureux exil , où , comme un enfant prodigue , je ne pouvois pas seulement me rassasier du gland dont je paissais les pourceaux.

Combien les fables des Grammairiens & des Poëtes valent-elles mieux que ces dangereuses tromperies ? Et combien les vers qui nous représentent une Médée qui vole , sont-ils moins périlleux que ces cinq éléments fantastiques qu'on me déguisoit en tant de diverses manieres , pour y trouver du rapport avec ces cinq autres ténébreux qui ne sont point , & qui tuent l'ame de ceux qui les croient ? car la poésie en elle-même , l'art de faire des vers peut être mis au nombre des choses qui sont capables de donner quelque nourriture à notre esprit. Et quant à ces vers qui représentent une Médée qui vole , je les récitais & les entendois réciter aux autres , mais sans prendre cette fable pour autre chose que pour une fable ; au lieu que j'ai ajouté foi à ces périlleuses tromperies.

Hélas ! malheureux que j'étois ! par quels degrés me suis-je laissé tomber dans la profondeur de cet abyme ? N'étoit-ce pas en me tourmentant & en m'agitant par l'ignorance de la vérité , lors , mon Dieu , (car je vous confesse ma faute , à vous qui avez eu pitié de moi quand je ne vous la confessois pas encore) lors , dis-je , mon Dieu , que je vous cherchois , non par cette lumière d'esprit & d'intelligence que vous m'avez donnée par dessus les bêtes , mais par les organes de mes sens corporels qui n'ont pour objet que les choses extérieures , au lieu que vous êtes plus intérieur à mon ame que

ce qu'elle a de plus caché au-dedans d'elle , & que vous êtes plus élevé que ce qu'elle a de plus haut & de plus sublime dans ses pensées. Je tombai entre les mains de cette femme audacieuse & impudente , dont Salomon parle dans son énigme , qui étant assise à l'entrée de la porte , cria aux passants : Mangez hardiment de ce pain que j'ai fait cuire en cachette , & buvez de cette eau que j'ai dérobée. Cette femme me trompa , parce qu'elle ne me trouva pas renfermé dans moi-même , mais répandu au dehors dans les objets de mes yeux charnels , & repassant par mon imagination les images qu'ils avoient reçus avec une si grande avidité.

CH A P I T R E V I I.

Il refute les erreurs des Manichéens touchant la nature de Dieu , & la vertu des anciens Patriarches.

J'E ne connoissois pas encore alors cette nature invisible , qui seule possède un être véritable & souverain : & je ne m'estimois pas peu habile lorsque je me laissois emporter aux vaines subtilités de ces maîtres impertinents qui venoient demander de quel principe le mal procédoit ; si Dieu étoit renfermé dans le cercle si étroit d'une forme corporelle ; s'il avoit des cheveux & des ongles , & si ces anciens Patriarches qui avoient plusieurs femmes en même-temps , qui tuoient des hommes , & qui sacrifioient des animaux , devoient passer pour des personnes justes & vertueuses. Car étant ignorant comme j'étois , je me trouvois surpris par ces questions ; mon esprit se remplissoit de troubles & de nuages ; & m'éloignant de la vérité , je m'imaginois m'avancer vers elle , parce que je ne savois pas que le mal n'est autre chose que la privation du bien , qui n'est proprement que le néant. Et comment l'eussé-je su , puisque mon œil ne pouvant connoître que les corps qui se présentoient à lui , mon esprit ne pouvoit rien comprendre

prendre au-delà des images corporelles , & des fantômes que mon imagination se figuroit ?

Je ne savois pas que Dieu est un pur esprit qui n'a point de membres, qui n'a ni longueur ni largeur , ni cette étendue qui est propre au corps ; parce qu'un corps est toujours moins grand dans sa partie que dans son tout ; & qu'encore qu'il fût infini , il seroit toujours moins grand dans un certain espace que toute son étendue infinie ; ne pouvant jamais être tout entier en chaque lieu , ce qui n'est propre qu'à Dieu & aux natures spirituelles. J'ignorois aussi ce qu'il y a en nous qui nous rend semblables à Dieu , & en quelle sorte l'Écriture a raison de dire que nous avons été créés à son image. Je ne connoissois point cette justice intérieure & véritable , qui ne juge pas selon la coutume , mais selon la loi très-juste du Dieu tout-puissant , & qui ordonne des pratiques différentes selon les diverses rencontres des temps & les différentes qualités des nations , quoiqu'elle demeure la même dans tous les temps & dans toutes les nations. Je ne considérois pas que c'est par cette justice qu'on a été justes Abraham , Isaac , Jacob , Moïse & David , & tous ces autres grands Patriarches , qui ont été loués par la bouche de Dieu même ; & que s'ils passent dans l'esprit de quelques ignorants pour des personnes injustes & déréglées , c'est parce qu'ils jugent humainement de ces divins hommes , & qu'ils mesurent par leurs actions & par leur coutume particulière la conduite générale de tous les hommes. De même que si quelqu'un , qui n'auroit jamais oui dire comment il se faut armer , en entrant dans un arsenal se couvrirait la tête avec des greves & des cuissars , & s'armoit les jambes & les cuisses avec un casque , puis se plaindroit ensuite que ces armes seroient mal faites. Ou comme si un jour où l'on auroit défendu de tenir marché l'après-dinée , quelqu'un s'offensoit de ce qu'il ne lui seroit pas permis de vendre alors ce qu'il auroit pu vendre le matin. Ou enfin

comme si quelqu'un trouvoit étrange que dans une maison quelques serviteurs maniaient des vaisselles auxuelles celui qui donne à boire ne doit pas toucher, ou que l'on défendît de faire à la table ce que l'on peut faire derrière les portes, & qu'il trouvât mauvais que dans une maison, & parmi les serviteurs d'un même maître, toutes les choses ne fussent pas également mises ni à tous ni en tous lieux.

C'est ce que font ces personnes qui ne peuvent souffrir qu'on leur dise que ce qui a été permis aux anciens justes dans leur siècle, ne l'est plus à gens de bien de celui-ci, parce que Dieu, se diversifiant des temps, leur a commandé des choses ; alors qu'il ne nous commande plus aujourd'hui quoiqu'ils aient été soumis, aussi-bien que nous à son éternelle justice. Et néanmoins ils n'ont de peine à comprendre que dans un même lieu le même habillement qui est propre à l'un de ses membres ne l'est pas à l'autre ; que dans un même lieu ce qui a été permis le matin ne l'est plus au soir ; que dans une même maison l'on souffre & l'on commande même de faire en un endroit ce que l'on défend & l'on punit lorsqu'on le fait en un autre. Ainsi la justice de Dieu est immuable, parce qu'elle est éternelle ; mais les temps changent, parce qu'ils s'écoulent sans cesse & que leur être n'est qu'une perpétuelle révolution. C'est ce que les hommes ont peine à comprendre, d'autant qu'ils vivent si peu, & étant accoutumés aux loix d'un même pays, ils ne peuvent accorder avec ce qu'ils voient tous les jours ces rencontres & ces événements si différents qu'ils n'ont pu voir dans la suite de tous les siècles, & qui s'étendent par toutes les provinces du monde ; au lieu qu'ils sont témoins eux-mêmes de ce qui convient & ne convient dans les heures d'un même jour, dans les membres d'un même corps & dans les endroits différents d'un même logis. C'est pourquoi ils se soumettent à cet ordre humain & sensible, dont ils recon-

Tent l'utilité par leur propre expérience ; & ils accusent au contraire l'ordre de la providence de Dieu , parce qu'ils ne peuvent voir cette chaîne merveilleuse de tant d'effets différents, qui découvrent son ineffable sagesse dans la liaison & dans le rapport que toutes parties ont ensemble.

Je ne savois point alors ces vérités ; je ne faisois aucune réflexion sur ces choses , & je ne m'appercevois point d'une si grande lumière , quoiqu'elle me frappât les yeux , & qu'elle jettât des rayons de toutes parts. Je ne considérois pas que lorsque je faisois des vers , il ne m'étoit pas permis de mettre toute sorte de pieds par-tout où j'aurois voulu les mettre ; mais que je devois les placer différemment selon les différentes especes de vers : & que dans un même vers je ne pouvois pas répéter toujours le même pied , quoique néanmoins l'art de poésie , par lequel je réglois toutes les mesures des syllabes , demeurât indivisible en soi-même. Qu'ainsi la justice suprême de Dieu , à laquelle toutes les ames saintes sont soumises , devoit en une manière , sans comparaison plus sublime & plus excellente , renfermer en elle-même toutes les loix différentes qu'elle peut donner aux hommes , & qu'elle demeure toujours la même , quoiqu'elle ne leur commande pas toujours la même chose , & qu'elle diversifie ses ordonnances selon la diversité des personnes & des temps. C'est ce qui me portoit dans l'aveuglement où j'étois , & me faisoit blâmer ces saints Patriarches , qui non-seulement ont usé des choses présentes , selon l'instinct & le commandement exprès qu'ils avoient reçu de Dieu ; mais qui ont même annoncé les choses futures par la lumière divine dont il a éclairé leurs ames.



C H A P I T R E V I I I .

*Que ce qui est contre la nature ne peut être permis ;
mais ce qui est contre la coutume & les loix des
hommes devient permis quand Dieu le commande.*

MAis comme il y a des loix très-justes qui peuvent changer , il y en a d'autres qui ne changent jamais. Car peut-on s'imaginer , ou quelque temps dans l'ordre des siècles , ou quelque lieu dans le monde , auquel il ne soit pas juste d'aimer Dieu de tout son cœur , de toute son ame , de tout son esprit , & son prochain comme soi-même ? Et ainsi les crimes infames & contraires à la nature , tels qu'étoient ceux de Sodome , doivent être rejetés avec exécration , & punis avec sévérité en quelque temps & en quelque lieu que ce puisse être. Et quand tous les hommes de la terre s'accorderoient à les commettre , ils seroient tous coupables également selon les regles de la Loi éternelle & immuable : l'homme ayant été créé dans un tel état , que ces actions ne peuvent jamais être légitimes. Car c'est violer la société que nous devons avoir avec Dieu , que de souiller ainsi par ce dérèglement brutal & abominable la pureté de la nature dont il est l'auteur.

Quant aux fautes que l'on commet contre les coutumes des pays , elles se doivent éviter selon que les mœurs différentes des peuples nous y obligent , sans que les citoyens ou les étrangers se donnent la liberté de violer un ordre établi par un long usage , ou par les loix d'une ville ou de tout autre peuple : puisqu'il est certain que les hommes dans le gouvernement civil composoient ensemble un même corps , & qu'une partie est toujours difforme , lorsqu'elle est disproportionnée à son tout.

Mais quand Dieu commande quelque chose contre les loix & les coutumes de quelque pays , on doit ou le faire quand il n'auroit jamais été fait , ou

se renouveler quand il auroit été discontinué , ou l'établir quand il n'auroit jamais été établi. Car s'il est permis à un Roi de faire dans une ville qui lui est sujette quelque ordonnance que ni lui ni ses prédécesseurs n'auroient jamais faite auparavant , & si on lui obéit sans violer l'ordre de cette ville , ou plutôt si ce seroit violer ce même ordre que de ne lui pas obéir , étant une loi générale parmi tous les hommes , que chaque peuple doit obéir à son Roi ; avec combien plus de raison devons-nous obéir à Dieu avec une soumission parfaite , lui qui est le Monarque souverain de toutes les créatures ? Que si dans la société de la vie humaine , on préfère toujours les puissances supérieures aux inférieures , qui ne voit que Dieu doit être sans comparaison préféré à tous , étant infiniment élevé au-dessus de tous ?

Ce que nous avons dit des crimes infames qui ne peuvent jamais être permis , se doit dire aussi de ceux qui se commettent contre le prochain avec un desir de lui nuire , ou par des paroles outrageuses , ou par des actions injustes & violentes , soit que celui qui l'offense veuille se venger , comme un ennemi se venge de son ennemi ; soit qu'il ait dessein d'en tirer quelque bien & quelque avantage , comme un voleur qui vole un passant ; soit qu'il tâche de se délivrer d'un mal qu'il appréhende , comme lorsque l'on attaque celui que l'on craint ; soit qu'il soit poussé d'envie , comme un misérable est jaloux du bonheur d'un homme plus heureux que lui , ou comme celui qui , étant dans un état avantageux , porte envie à ceux qui lui donnent sujet de craindre qu'ils ne deviennent ses égaux , ou à ceux qu'il voit avec regret l'être déjà devenus ; soit enfin qu'il trouve un plaisir sensible dans le mal d'autrui , qui est l'esprit de ceux qui se plaisent à voir les combats sanglants des gladiateurs , ou à se railler & se jouer de tout le monde.

Voilà les sources des péchés des hommes , qui naissent tous de ces trois concupiscences marquées par l'Écriture , de l'élévation de l'orgueil , de la

curiosité des spectacles , & des plaisirs bas & sensuels , soit qu'un homme soit possédé seulement de l'une de ces passions , ou de deux , ou de toutes les trois ensemble. C'est ainsi , mon Dieu , qui vous approchez autant de nous par votre souveraine bonté , que vous êtes élevé au-dessus de nous par votre souveraine puissance , que tous les désordres de la vie humaine violent votre Décalogue divin , (qui est cette harpe mystérieuse à dix cordes) les dix commandemens que vous avez gravés sur les tables de la Loi , dont les trois premiers regardent les fautes que l'on peut commettre contre vous , & les sept autres , celles que l'on commet contre le prochain.

Mais comment est-ce , mon Dieu , que ces péchés se commettent contre vous ? Qu'y a-t-il qui vous regarde dans les crimes infames des hommes , par lesquels ils se corrompent eux-mêmes , puisque vous êtes entièrement incorruptible ? & que vous pouvez nuire les injustices & les violences qu'ils font à leur prochain , puisqu'il est impossible que l'on vous fasse aucun mal ? Vous ne laissez pas néanmoins de punir les fautes que les hommes commettent contre eux-mêmes , parce qu'ils péchent tout ensemble contre vous & contre leurs propres ames , & que leur iniquité , selon l'Écriture , retombe sur eux ; ou lorsqu'ils corrompent la nature que vous avez créée , & qu'ils renversent tout l'ordre que vous y avez établi ; ou lorsqu'ils usent avec excès des choses qui leur sont permises , ou qu'ils abusent d'eux-mêmes pour satisfaire leur passion brutale en violant la loi naturelle ; ou lorsqu'ils se soulèvent contre vous par la révolte de leurs esprits & par les blasphêmes de leurs paroles , & qu'ils veulent résister à votre puissance qui les presse , & à l'aiguillon qui les pique , pour user des termes de l'Écriture , ou enfin lorsque rompant les liens de la société civile , qui tend au bien général & universel , ils divisent les esprits par des partialités , ou les unissent avec eux par des factions , pour exécuter leurs en-

treprises téméraires , & pour satisfaire à leurs intérêts particuliers , ou en détournant les maux qu'ils craignent , ou en se procurant les biens qu'ils désirent.

Ce sont les désordres où les hommes se précipitent , lorsqu'ils vous abandonnent , mon Dieu , qui êtes la source de la vie , & le seul & véritable Créateur & modérateur du monde : & qu'au lieu d'aimer la vie éternelle qui doit être commune à tous , ils se portent par un mouvement superbe de l'amour-propre vers un faux bien qu'ils se rendent particulier , & qu'ils veulent posséder tous seuls. Mais , comme nous nous séparons d'avec vous par une volonté superbe , nous retournons aussi à vous par la piété d'un cœur humble , & ensuite vous nous guérissez de ces habitudes vicieuses & corrompues dans lesquelles nous avons languï si long-temps ; vous nous pardonnez nos fautes lorsque nous les reconnaissons ; vous exaucez nos gémissements lorsque nous soupirons dans notre esclavage ; & vous rompez les chaînes dans lesquelles nous nous sommes engagés volontairement , pourvu que notre ame ne s'élève plus contre vous par l'audace d'une fautive liberté , dans laquelle aimant plus un faux bien qu'elle se rend propre , que vous qui êtes le seul bien véritable & la source universelle de tous les biens , elle perd tout en vous perdant , pour avoir désiré quelque chose de plus que vous , lorsqu'elle possédoit tout en vous possédant.

CHAPITRE IX.

Que les jugements de Dieu sont souvent différents de ceux des hommes , touchant les actions bonnes ou mauvaises.

MAis outre ce grand nombre de crimes dont nous venons de parler , qui blessent ou l'honnêteté par leur infamie , ou l'équité par leur injustice , il y en a d'autres que ceux qui en savent bien juger , blâment dans la vue de la perfection dont ils

sont encore éloignés , & qu'ils louent en même temps dans l'espérance des fruits que ces commencements sont capables de produire , comme on loue les bleds qui semblent promettre beaucoup , quoiqu'ils ne soient encore qu'en herbe. Il y a aussi des actions qui paroissent semblables à ces deux especes de crimes que je viens de rapporter , & qui sont innocentes néanmoins , parce qu'elles ne blessent , mon Dieu , ni votre loi éternelle , ni la société humaine & la justice civile : comme lorsque des personnes ont usé des choses de cette vie en une manière qui étoit conforme à leurs temps , sans qu'on ait sujet de croire qu'ils l'aient fait par intempérance ou par avarice , & que d'autres ont puni les coupables par l'autorité d'une puissance légitime , avec un desir de corriger les excès des hommes , sans qu'on ait aussi sujet de croire qu'ils l'aient fait par un mouvement de vengeance & de cruauté. Ainsi il y a plusieurs actions que les hommes ont jugé dignes d'être condamnées , que vous avez néanmoins autorisées par votre approbation divine : comme il y en a plusieurs que les hommes approuvent & relèvent par leurs louanges , que vous condamnez néanmoins par votre équitable jugement , parce que souvent l'intention de celui qui agit , & les circonstances particulieres & secretes du temps auquel il agit , rendent une action toute autre qu'elle ne semble être à ceux qui ne la considerent que par l'apparence.

Mais lorsque vous commandez une chose toute extraordinaire , & que vous aviez auparavant défendue , qui doute que l'on ne doive vous obéir , quand bien vous ne découvririez pas aux hommes les raisons sublimes de votre commandement , ou qu'il se trouveroit contraire à quelques loix de la société humaine , puisque la justice de toute société consiste à vous obéir ? Ainsi il faut faire tout ce que vous commandez : mais heureux sont ceux qui savent que c'est vous qui le commandez. Car tout ce que les anciens Patriarches ont fait qui paroît nou-

DE SAINT AUGUSTIN , Liv. III. 31
veau & extraordinaire , ils l'ont fait ou pour s'accommoder au temps auquel ils vivoient , ou pour tracer dans leurs actions une image des choses futures.

CHAPITRE X.

Réveries des Manichéens touchant les fruits de la terre.

MAis comme je ne savois point alors ces vérités , je me moquois de ces grands Prophetes & de ces hommes divins qui vous ont servi avec tant de pureté : Et que faisois-je , mon Dieu , en me moquant d'eux , sinon de me rendre digne d'être moqué de vous , m'étant laissé tomber peu à peu dans des rêveries prodigieuses , jusqu'à m'imaginer que lorsqu'on cueille une figue , elle pleure avec des larmes de lait , aussi-bien que le figuier qui l'a produite , & que néanmoins si l'un de ceux que les Manichéens appellent saints & élus eût mangé cette même figue , non après l'avoir cueillie lui-même , ce qui , selon leurs maximes l'eût rendu coupable , mais l'ayant trouvée cueillie par le crime d'un autre , il pouvoit dehors en ouvrant la bouche , ou en soupirant dans la priere , de petits Anges , ou plutôt de petites parties de Dieu même , de Dieu souverain & véritable , qui fussent toujours demeurées unies & comme liées à ce fruit , si elles n'en eussent été détachées par les dents de cet élu & par la chaleur de son estomac ! Et mon aveuglement étoit crû jusqu'à tel point , que je me figurois qu'il valoit mieux avoir compassion des fruits de la terre , que des hommes mêmes pour lesquels ils ont été créés. Car si quelqu'un qui n'eût pas été Manichéen m'en eût demandé , j'eusse cru que ce fruit , que je lui aurois donné , auroit été comme condamné à un supplice capital.

C H A P I T R E X I.

Prieres & larmes de sainte Monique pour la conversion de son fils. Révélation qu'elle en eut en songe neuf ans auparavant qu'elle arrivât.

VOilà l'abyme dans lequel je m'étois plongé. vous avez étendu votre main du haut du Ciel pour me retirer des profondes ténèbres où j'étois enseveli. Ma mere cependant me pleuroit avec une douleur plus sensible que les meres pleurent leurs enfants, lorsqu'elles les voient porter en terre. Car elle me voyoit mort devant vous, & elle le voyoit par l'œil de la foi, & par la lumière de l'esprit que vous aviez répandu en elle. Aussi, mon Dieu, vous avez écouté ses vœux, & vous n'avez point méprisé ses larmes, dont elle versoit des torrents en votre présence dans tous les lieux où elle offroit sa priere. Vous l'avez exaucée dès-lors, & l'en avez comme assurée par ce songe que vous seul sans doute lui envoyâtes, & qui la consola de telle sorte, qu'elle me permit de demeurer avec elle & de manger à sa table : ce qu'elle avoit commencé quelque temps auparavant de ne vouloir pas, tant elle avoit en horreur l'hérésie détestable que je soutenois.

Il lui sembla donc qu'étant debout sur une longue regle de bois, & étant toute triste & toute accablée de douleur, elle vit venir à elle un jeune homme étincelant de lumière, qui, avec un visage gai & souriant, lui demanda le sujet de son affliction & de ses larmes continuelles; mais d'une manière qui témoignoit assez qu'il ne le faisoit pas tant pour s'en informer, que pour la consoler & pour l'instruire. Sur quoi lui ayant répondu, qu'elle déplorait la perte de mon ame, il lui commanda de ne se plus mettre en peine, & de considérer que j'étois au même lieu où elle étoit : qu'alors regardant attentivement, elle s'aperçut que j'étois prêt d'elle sur cette même regle. Et d'où cette consolation lui pou-

voit-elle venir , mon Dieu , sinon de ce que vous daigniez prêter l'oreille à la voix & aux gémissements de son cœur ?

O Dieu éternel ! qui n'admirera votre puissance infinie & votre bonté égale à votre puissance , voyant que vous avez autant de soin du moindre de nous , que si vous n'aviez à conduire que lui seul , & que vous avez autant de soin de tous les hommes ensemble , que de chaque homme en particulier ? Mais ne fîtes-vous pas voir encore l'impression de votre esprit dans son ame , lorsque me racontant ce songe , comme je tâchois de l'interpréter à mon avantage , en lui disant qu'il lui marquoit qu'elle pourroit être un jour de mon sentiment , & non pas que je dusse être du sien , elle me répondit sur le champ sans hésiter : cela ne peut être , parce qu'il ne m'a pas dit : considérez que vous êtes où il est ; mais considérez qu'il est où vous êtes ! Je vous confesse , mon Dieu , ce qui m'arriva pour lors , autant que je m'en puis souvenir , & ce que j'ai dit souvent depuis , que cette réponse si soudaine de ma mere , par laquelle , sans se troubler du faux sens que j'avois donné à ses paroles , lequel avoit tant d'apparence de vérité , elle dissipa ce nuage en un moment , & vit tout d'un coup ce qui n'étoit pas si aisé à découvrir , & dont je ne m'étois pas aperçu moi-même avant qu'elle me l'eût dit. Cette réponse , dis-je , me toucha dès-lors beaucoup davantage que n'avoit fait le songe & la vision dont il vous plut de favoriser sa piété , ayant voulu , pour la consoler dans sa douleur , lui faire voir tant de temps auparavant une image de la joie dont vous deviez la combler un jour.

Car depuis il s'est passé presque neuf années , durant lesquelles je suis demeuré dans cet abyme de fange & de boue , & dans ces ténèbres de l'erreur , tâchant souvent de me relever , & tombant toujours encore plus bas. Et durant tout ce temps , mon Dieu , cette veuve chaste , sobre & dévote , telle que vous les aimez , ne cessa point de gémir

pour moi devant vous, s'animant de telle sorte par la vive espérance de vos promesses, que bien-loin d'en devenir plus négligente, elle ne donna jamais ni de relâche à ses soupirs, ni de treve à ses larmes, ni de fin à ses vœux & à ses prières. Vous receviez favorablement le sacrifice qu'elle vous offroit pour moi, & néanmoins vous me laissiez plonger de plus en plus dans cette nuit ténébreuse de l'impiété & de l'erreur.

C H A P I T R E X I I .

Belle parole d'un Evêque à sainte Monique touchant la conversion de son fils.

MAIS vous ne vous êtes pas contenté, mon Dieu, de lui avoir donné cette première parole pour gage de vos bienfaits, vous lui en avez encore donné une seconde en une occasion que je raconterai maintenant, puisqu'elle me revient dans la mémoire. Car je passe beaucoup de choses, ou parce qu'elles se sont effacées de mon esprit, ou parce que je me hâte de venir bientôt aux faveurs principales que j'ai reçues de vous, pour lesquelles je me sens pressé de vous rendre de très-humbles actions de grâces. Vous lui avez donc parlé encore une fois par un bon Evêque nourri dans le sein de votre Eglise & dans la connoissance de vos Ecritures. Elle le supplioit un jour de prendre la peine de conférer avec moi pour combattre mes erreurs & me détromper de mes fausses opinions en m'instruisant de la vérité; ce qu'elle faisoit toujours lorsqu'elle rencontroit des personnes qui en étoient capables. Mais ce sage Prélat s'en excusa (& certes avec beaucoup de prudence, ainsi que je l'ai reconnu depuis) & lui répondit que j'étois encore trop indocile, parce que la nouveauté de cette hérésie m'avoit rempli de présomption & de vanité, & que j'avois déjà embarrassé plusieurs personnes ignorantes par la vaine subtilité de mes questions, ainsi

qu'elle-même le lui avoit raconté. Laissez-le , lui dit ce saint homme : contentez-vous de bien prier Dieu pour lui , & vous verrez qu'il reconnoitra lui-même l'erreur & l'impiété de ces hérésies par la lecture de leurs propres livres.

Il lui conta ensuite que sa mere , qui étoit aussi tombée dans l'erreur de la même secte , l'ayant donné tout petit aux Manichéens afin de l'instruire , il avoit non-seulement lu , mais transcrit presque tous leurs ouvrages ; & que sans que personne se mit en peine de disputer contre lui , ou de le convaincre par des arguments , il avoit découvert de lui-même combien cette hérésie étoit détestable , & qu'ensuite il l'avoit abandonnée. Ce qu'ayant dit à ma mere , & voyant qu'après cela néanmoins elle ne se rendoit pas , mais qu'elle le pressoit avec beaucoup plus d'instance , & fondant en larmes le conjuroit de me voir & d'entrer en discours avec moi , il lui répondit enfin , comme importuné de ses prières : Allez & continuez de faire ce que vous faites ; car il est impossible qu'un fils , pleuré avec tant de larmes , périsse jamais. Ce qu'elle reçut , ainsi qu'elle me l'a témoigné souvent , avec la même confiance que si Dieu le lui eût dit de sa propre bouche.



LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

*Durant neuf ans il étoit trompé & trompoit les autres ;
ne suivant que l'erreur & la vanité.*

DURANT ce temps de neuf ans , qui s'écoula depuis la dix-neuvième année de mon âge jusqu'à la vingt-huitième , j'étois séduit , & je séduisois les autres ; j'étois trompé & je trompois les autres dans le dérèglement de mes différentes passions. Je les trompois en public par ces sciences qu'on nomme

les belles-lettres , & je les trompois en secret par le faux nom de Religion. Mon orgueil agissoit en l'un , ma superstition dans l'autre , & ma vanité en tout. D'une part je brûlois d'un si grand desir pour la gloire & pour les louanges populaires , que je les recherchois jusques dans les applaudissemens du théâtre , jusques dans les prix qu'on donne à ceux qui réussissent en quelque ouvrage d'esprit au-dessus de tous les autres , jusques dans ces ambitieux combats pour des couronnes fragiles & périssables , jusques dans les niaiseries des spectacles & dans les dissolutions des voluptés. Et d'autre part désirant d'être purifié de ces souillures , je portois des viandes à ceux que les Manichéens appellent Saints & Elus , afin que dans leur estomac , où ils les faisoient passer , les ayant mangées , ils en forgeassent , comme dans une boutique , des Dieux & des Anges qui me rendissent net de cette corruption. Voilà les erreurs que je suivois , voilà les actions ridicules que je faisois , & que faisoient mes amis , qui n'étoient pas moins trompés que moi , & qui l'avoient été par moi-même.

Que ces superbes , mon Dieu , dont l'orgueil n'est pas encore heureusement abattu & humilié sous votre main toute-puissante , se moquent de moi tant qu'il leur plaira , je ne laisserai pas de vous confesser mes crimes & mes désordres , & je vous conjure de me permettre & de m'accorder la grace , par votre gloire , de rassembler maintenant dans mon souvenir tous les tours & les retours de mes égaremens passés , afin que je vous les offre en sacrifice de louange. Car où puis-je , Seigneur , me conduire moi-même sans vous , sinon dans le précipice ? Et que suis-je , lorsque mon ame est dans la santé , sinon un petit enfant qui suce le lait de votre grace , ou qui se nourrit de votre viande incorruptible , qui est vous-même ? & qu'est-ce que l'homme , sinon erreur & aveuglement ? Et quelque homme que ce soit , est-il autre chose , puisqu'il est homme ? Que les forts & les puissants se

moquent de nous, si bon leur semble, quant à nous, qui sommes foibles & pauvres, nous reconnoissons devant vous notre foiblesse & notre indigence.

CHAPITRE II.

Il enseigne la rhétorique. Il entretient une femme durant tout ce temps, & se moque d'un devin qui lui promet de lui faire gagner un prix.

J'Enseignois alors la rhétorique, & je vendois l'art de vaincre l'esprit de l'homme par la puissance de la parole, étant moi-même vaincu par la passion de l'intérêt & de l'honneur. Vous savez néanmoins, mon Dieu, que je désirois d'avoir des écoliers sages & vertueux, ainsi que les hommes les appellent, & qu'avec simplicité & sans artifice je leur enseignois les artifices de l'éloquence, non pour faire courir fortune de la vie à un innocent, mais pour sauver quelquefois celle d'un coupable. Vous me voyiez de loin, mon Dieu, lorsque je chancelois dans ce chemin si glissant; & vous voyiez reluire comme au milieu d'une fumée très-épaisse la fidélité avec laquelle j'instruisois ceux qui se rangeoient sous ma discipline, quoiqu'ils n'aimassent que la vanité & ne cherchassent que le mensonge, non plus que moi.

Durant tout le cours de ces années j'avois une femme qui ne m'étoit point conjointe par un mariage légitime, mais que j'avois choisie par une ardeur volage & imprudente d'une passion amoureuse & déréglée. C'étoit néanmoins la seule femme que je visse, & je lui gardois fidélité; mais je ne laissois pas d'éprouver à mon malheur la différence qui se rencontre entre l'union sainte du mariage, lequel se contracte afin d'avoir des enfants, & la liaison d'un amour de volupté, où les enfants naissent contre le desir de ceux qui leur ont donné la vie; quoiqu'étant nés ils les contraignent, malgré eux, de les aimer.

Je me souviens aussi qu'ayant résolu d'entrer dans une dispute publique où l'on récitoit sur un théâtre les vers que l'on avoit composés, & où celui que l'on jugeoit avoir mieux réussi que les autres remportoit le prix, un devin me fit demander ce que je lui voulois donner pour me faire gagner ce prix. A quoi l'horreur que j'avois de ces sacrilèges abominables me fit répondre que quand cette couronne seroit d'or & immortelle, je ne souffrirois pas que, pour me la procurer, on fit mourir une mouche. Ce que je disois, parce qu'il devoit immoler quelques animaux dans ses détestables sacrifices, pour convier les démons par ses hommages impies à me vouloir être favorables. Mais, ô Dieu de mon cœur ! ce ne fut que par un desir chaste de vous plaire, que je rejettois ce mal & ce crime. Car je ne pouvois pas vous aimer, puisque mon esprit ne pouvoit vous concevoir que comme une lumière corporelle, & que mon ame qui soupiroit après ces fantômes vains, s'éloignoit & se séparoit de vous comme par un adultere, en s'appuyant sur le vuide du mensonge, & se rendant le jouet des vents. Mais lors même que je ne voulois pas qu'on sacrifiât pour moi aux démons, je m'y sacrifiois moi-même par cette maudite superstition. Et n'est-ce pas se rendre le jouet des vents, que de l'être de ces esprits de ténèbres, lorsque par nos erreurs criminelles nous leur sommes un sujet de moquerie & de risée ?

C H A P I T R E I I I.

Sa passion pour l'Astrologie judiciaire, dont il ne put être détourné que par les sages remontrances d'un très-savant Médecin.

Ainsi, parce que ces Observateurs des astres ; que l'on nomme Mathématiciens, ne faisoient ni sacrifices, ni prières aux démons, je ne cessois de les consulter pour acquérir par leur moyen la connoissance des choses à venir. Mais la véritable

piété chrétienne condamne aussi cette science. Car l'homme est obligé, Seigneur, de vous confesser ses fautes, & de vous dire : Ayez pitié de moi, & ne me refusez pas de guérir mon ame qui est devenue malade par le péché. Il ne doit pas abuser de votre bonté pour se porter, par la confiance qu'il a en votre miséricorde, à une plus grande liberté de faire le mal ; mais ce souvenir de cette parole du Sauveur : Maintenant que vous êtes guéri, gardez-vous de pécher de nouveau, de peur qu'il ne vous arrive pis. Or ces Astrologues s'efforcent de détruire une doctrine si sainte, lorsqu'ils disent : Il y a dans le Ciel une cause inévitable qui fait pécher. Et c'est Vénus, Saturne ou Mars qui vous ont fait faire une telle ou telle action ; voulant ainsi que l'homme, qui n'est que chair & que sang, & une pourriture pleine d'orgueil, soit exempt de toute faute, & qu'elle soit rejetée sur celui qui a créé les cieux & les astres, & qui regle tous les mouvements. Or, qui est celui-là, sinon vous, mon Dieu, qui êtes la douceur même & l'origine de toute justice, qui rendez à chacun selon ses œuvres, & ne méprisez pas un cœur contrit & humilié ?

Il y avoit alors à Carthage un homme de grand esprit, très-savant & très-célebre en la médecine ; & c'étoit lui qui avoit de sa propre main mis sur ma tête si malade la couronne qui étoit le prix de ce combat de vers où j'étois demeuré victorieux : & il me l'avoit mise en qualité de Proconsul, & non pas de Médecin. Car c'est vous seul, ô mon Dieu ! qui êtes le médecin de ces maladies, vous qui résistez aux superbes, & qui faites grace aux humbles. Ce qui n'empêche pas néanmoins que vous ne m'ayez assisté par ce vieillard, & que dès-lors vous n'ayez pris soin de la guérison de mon ame. Car étant entré dans sa familiarité, & trouvant un extrême plaisir à écouter ses discours, qui, sans un grand ornement de langage, étoient graves & agréables par la beauté & la vivacité de ses pensées, lorsqu'il apprit dans nos entretiens que j'étois

passionné pour les livres de l'astrologie judiciaire, il me conseilla avec une bonté paternelle de ne m'y arrêter plus, & de n'employer pas inutilement à une étude si vaine le travail & le soin qui sont nécessaires pour apprendre des choses utiles.

Il me dit ensuite qu'il s'y étoit autrefois appliqué de telle sorte, que, dans les premières années de son âge, il avoit eu dessein d'en faire profession pour gagner du bien, & que, puisqu'il avoit pu apprendre Hypocrate, il auroit aussi pu entendre les livres qui traitent de cette science, mais que depuis il l'avoit abandonnée pour étudier en médecine, parce qu'il avoit reconnu qu'elle étoit très-fausse, & qu'étant homme d'honneur, il auroit été honteux de gagner du bien à tromper le monde. Mais vous, me disoit-il, qui pouvez subsister en montrant la rhétorique, & qui n'étudiez cette science trompeuse que par une curiosité toute volontaire, & non par la nécessité de savoir un art qui vous donne de quoi vivre, vous devez d'autant plus ajouter foi à mes paroles, que je me suis efforcé de l'apprendre si parfaitement, que je prétendois tirer d'elle seule ma vie & ma subsistance.

Sur quoi lui ayant demandé comme il se pouvoit donc faire que l'on prédit par cet art plusieurs choses véritables, il me répondit comme il put, que la puissance du hazard & de la fortune, laquelle il disoit être répandue dans toutes les parties de la nature, en est la cause. Car, si quelqu'un, disoit-il, ouvrant le livre d'un Poète, dont le dessein & l'intention dans son poème étoient très-éloignés des sujets sur lesquels on le consulte au hazard, il arrive souvent, par une étrange merveille, qu'il se rencontre un vers conforme à la chose dont il s'agit; l'on ne doit pas s'étonner si l'esprit de l'homme, poussé par quelque instinct, & quelque esprit plus élevé que le sien, & sans savoir ce qui se passe en lui-même, peut par hazard, & non par science, répondre quelque chose qui s'accorde aux actions & à l'état des affaires de celui qui l'interroge.

Voilà, Seigneur, l'instruction que vous me procurâtes alors par ce Médecin, soit qu'elle vint de lui ou de vous par lui : & vous commençâtes à figurer dans mon esprit les premiers traits de ce point de doctrine dont je devois un jour m'éclaircir par moi-même avec plus de soin & d'exactitude. Car pour lors, ni lui, ni mon très-cher ami Nébride, qui bien que très-jeune, étoit très-vertueux & très-circonspect, & se moquoit de toute cette science de prédire, ne me purent persuader d'y renoncer, parce que l'autorité de ceux qui en ont écrit, étoit plus puissante sur moi que celle de mes amis, & que je n'avois point encore trouvé de raison certaine telle que je la cherchois, par laquelle il me parût clairement que c'est par hazard & non par une science tirée de l'observation des astres, que ces Mathématiciens disent quelquefois la vérité, lorsqu'on les consulte.

CHAPITRE IV.

Enseignant la Rhétorique à Thagaste, il perd un de ses amis intimes, & ressent une douleur incroyable de sa mort.

DANS les premières années que j'avois commencé à enseigner la rhétorique en la Ville où je suis né, la conformité des mêmes études & de la même profession m'avoit acquis un ami qui étoit en la fleur de sa jeunesse, & de même âge que moi. Nous avons été nourris ensemble dès notre enfance ; nous avons été ensemble au collège, & nous avons joué ensemble. Mais notre amitié n'étoit pas alors si forte qu'elle fut depuis, quoique jamais elle n'ait été véritable, d'autant qu'il n'y en a point de véritable que celle que vous formez, mon Dieu, entre ceux qui sont attachés à vous par cette charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs. Cette amitié néanmoins m'étoit extrêmement douce, parce qu'elle étoit animée par la chaleur des

mêmes desseins & des mêmes affections. Je l'avois détourné de la vraie foi dans laquelle il avoit été instruit dès sa jeunesse, quoique non pas pleinement & parfaitement, pour le porter dans ces superstitieuses & ces détestables rêveries qui faisoient répandre à ma mere tant de larmes sur mon sujet. Son esprit étoit entré avec moi dans l'erreur, & je ne pouvois plus vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout ensemble le Dieu des vengeances & la source des miséricordes, & qui poursuivant de près vos esclaves fugitifs, les savez ramener à vous par des moyens admirables, vous me l'enlevâtes & le tirâtes du monde, lorsqu'à peine il y avoit un an que je jouissois de la douceur de son amitié, qui m'étoit plus chere que tous les autres plaisirs de ma vie.

Qui est celui qui pourroit raconter vos bontés, Seigneur, quand il ne parleroit que de celles qu'il a éprouvées en lui-même ? Que fites-vous alors, mon Dieu, & combien l'abyme de vos jugements est-il profond & impénétrable ? Car mon ami étant malade d'une grande fièvre, il demeura long-temps sans sentiment dans une sueur mortelle ; & lorsqu'on n'espéroit plus rien de sa vie, on le baptisa sans qu'il en eût connoissance. Ce qui ne me mit pas beaucoup en peine, parce que je m'imaginois que l'eau qu'on avoit versée sur son corps sans qu'il le fût, n'effaceroit pas de son esprit les sentiments que je lui avois inspirés. Mais il en arriva tout autrement. Car s'étant mieux porté ensuite de son Baptême, & ayant été guéri, si-tôt que je lui pus parler (ce que je pus dès le moment qu'il fut en état de m'entendre, parce que je ne le quittois point, & que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre) je commençois à vouloir railler avec lui, croyant qu'il se moqueroit, aussi-bien que moi, du Baptême qu'il avoit reçu sans connoissance & sans sentiment, & qu'il savoit bien alors avoir reçu. Mais il ne m'eut pas moins en horreur, quand je lui fis ce discours, que si j'eusse été son ennemi ;

& il me dit aussi-tôt avec une admirable fermeté, que je cessasse de lui tenir ce langage, si je voulois continuer d'être son ami. Je fus surpris & troublé de ces paroles, & je différois à lui en témoigner mes sentiments jusqu'à ce qu'il fût guéri, & que sa santé fût assez forte pour me permettre d'agir avec lui en la maniere que je désirois. Mais vous le délivrâtes, Seigneur, de l'importunité de mes folies; en le retirant du monde pour me servir un jour de consolation auprès de vous. Car peu de jours après & en mon absence, la fièvre le reprit & il mourut.

La douleur de sa perte remplit mon cœur de ténèbres. Je ne voyois autre chose devant mes yeux que l'image de la mort. Mon pays m'étoit un supplice; la maison de mon pere m'étoit en horreur; tout ce qui m'avoit plu en sa compagnie m'étoit devenu sans lui un sujet de tourment & d'affliction: mes yeux le cherchoient par-tout, & ne pouvoient le trouver; & je haïssois toutes les choses que je voyois, parce que je ne le voyois point en aucunes d'elles, & qu'elles ne pouvoient plus me dire: il viendra bientôt, comme elles me le disoient durant sa vie, lorsqu'il se trouvoit absent. Ainsi je devins importun à moi-même, en m'interrogeant sans cesse & demandant à mon ame pourquoi elle étoit triste & me troubloit de la sorte; à quoi elle ne savoit que répondre; & lorsque je lui disois qu'elle espérait en Dieu, elle me désobéissoit avec justice, parce que cet homme qu'elle avoit perdu, & qui lui étoit si cher, étoit meilleur & plus véritable que ce fantôme du Dieu des Manichéens; auquel je voulois qu'elle mît son espérance. Ainsi je ne trouvai de la consolation qu'en mes larmes; qui, ayant succédé à mon ami, étoient devenues les seules délices de ma vie.



C H A P I T R E V.

*Il demande à Dieu pourquoi les larmes sont douces
aux affligés.*

MAintenant, Seigneur, que ces mouvements de mon affliction sont passés, & que la douleur de ma plaie s'est adoucie par le temps, puis-je approcher de votre bouche les oreilles de mon cœur, & apprendre de vous, qui êtes la vérité même, pourquoi les larmes sont si douces aux misérables? Mais n'ai-je point tort de vous faire cette demande, & ne dois-je point considérer qu'encore que vous soyez présent par-tout, vous êtes infiniment éloigné de nos misères? Car vous demeurez toujours en vous-même par une immuable stabilité, au lieu que nous sommes agités & troublés par les accidents qui nous arrivent dans la révolution des choses du monde. Mais quelle espérance nous resteroit-il dans nos maux, si nous ne pleurions devant vos yeux? Je vous demande donc, ô mon Dieu! d'où vient que l'on cueille des fruits si doux des amertumes de la vie, telles que sont les pleurs, les soupirs, les gémissements & les plaintes? Est-ce l'espérance que nous avons d'être exaucés de votre bonté, qui nous y fait trouver cette douceur? Cela peut être vrai dans les larmes que nous versons en vous priant, parce que nous les répandons dans le desir qu'elles arrivent jusqu'à vous. Mais la même chose se rencontre-t-elle dans l'affliction d'une perte semblable à celle qui m'accabloit alors de douleur? Car je n'espérois pas ni ne demandois pas par mes pleurs de faire revivre mon ami; mais je pleurois & soupirois seulement parce que j'étois malheureux, & qu'en le perdant j'avois perdu toute ma joie. Ou dirons-nous que les larmes sont amères d'elles-mêmes, & qu'elles nous semblent douces en comparaison du regret de ne jouir plus de ce que nous possédions auparavant, & de l'horreur que nous donne cette perte?

CHAPITRE VI.

Il exprime les extrêmes douleurs qu'il ressentit de la mort de son ami.

MAis pourquoi, mon Dieu, entrai-je dans ce discours, puisque ce n'est pas maintenant le temps de vous faire des questions, mais de vous confesser mes fautes ? J'étois misérable, & il n'y a point de cœur qui, étant engagé dans l'amour des choses mortelles, ne soit misérable ; qui ne soit déchiré lorsqu'il les perd, & qui alors ne connoisse & ne sente la misère par laquelle il étoit déjà misérable avant même qu'il les eût perdues.

Voilà l'état où j'étois alors. Je pleurois très-amèrement, & je ne trouvois point d'autre consolation que dans l'amertume de mes larmes. Ainsi j'étois malheureux : & cette vie toute malheureuse qu'elle étoit, m'étoit encore plus chère que mon ami. Car, quoique j'eusse bien voulu la changer pour une plus douce & plus agréable, je n'eusse pas mieux aimé la perdre que l'avoir perdue. Et je ne fais même si j'eusse bien voulu la perdre pour lui, comme on le dit (si ce n'est point une fable) d'Oreste & de Pilade, qui désiroient de mourir l'un pour l'autre, ou en même temps, parce qu'il leur eût été plus fâcheux de ne vivre pas ensemble que de mourir. Mais je ne fais par quel sentiment si contraire à celui de ces deux amis, quoique j'eusse un extrême dégoût de vivre, je n'avois pas une moindre appréhension de mourir. Je crois que plus j'aimois passionnément mon ami, plus je haïssois & craignois la mort qui me l'avoit enlevé, & la regardois comme ma plus cruelle ennemie, m'imaginant que, puisqu'elle avoit bien pu le ravir, elle raviroit bientôt le reste des hommes. Voilà l'état misérable où j'étois alors.

Mon Dieu, je vous représente mon cœur. Voyez dans ses replis les plus cachés les fautes dont je me

souviens, vous qui êtes toute mon espérance, & qui me purifiez de la corruption de semblables amitiés en me faisant lever les yeux vers vous, & en me tirant des filets dont j'étois enveloppé. Je m'étonnois de voir vivre les autres hommes après la mort de celui que j'avois aimé, comme ne devant jamais mourir. Et parce que j'étois un autre lui-même, je m'étonnois encore davantage de me voir vivre après sa mort. Certes cet ancien avoit raison, qui, parlant de son ami, le nommoit la moitié de son ame : car je ressentais que celle de mon ami & la mienne n'avoient été qu'une seule ame qui donnoit la vie à deux corps. Ainsi ma vie m'étoit en horreur à cause que je ne voulois pas n'être vivant qu'à demi. Et c'étoit peut-être par cette même raison que je craignois de mourir, de peur que celui que j'avois si fort aimé ne mourût entièrement.

C H A P I T R E V I I.

*L'impatience de sa douleur lui fait quitter son pays ;
& passer à Carthage.*

Quelle folie de ne savoir pas aimer les hommes comme des hommes ! Et que l'homme est peu sage de souffrir avec tant d'impatience ces infortunes humaines ! Je m'agitois, je soupirois, je pleurois & j'étois en trouble, sans trouver aucun repos, ni sans savoir à quoi me résoudre. Car je portois mon ame toute déchirée & toute sanglante, qui ne pouvoit souffrir de demeurer dans mon corps, & je ne savais où la mettre. Elle ne trouvoit point de soulagement, ni dans les bois les plus agréables, ni parmi les jeux & la musique, ni dans les lieux les plus odoriférants, ni dans les festins les plus magnifiques, ni dans les voluptés de la chair, ni dans les livres & dans les vers. Toutes choses, & la lumière même m'étoient en horreur ; & tout ce qui n'étoit pas mon ami m'étoit devenu insupportable, excepté

extépté les larmes & les soupirs dans lesquels seuls je trouvois un peu de soulagement.

Quand je cessois de pleurer, je me sentois aussitôt accablé du pesant fardeau de mes douleurs, dont vous seul, ô mon Dieu ! pouviez me décharger & me guérir. Je le savois bien ; mais je n'avois ni la volonté ni la puissance de vous demander du secours : & je m'en trouvois d'autant plus incapable, que lorsque je pensois à vous, je n'en concevois rien de certain ni de solide : car ce n'étoit pas vous, mais ce vain fantôme & mon erreur qui étoit mon Dieu. Si je tâchois de mettre mon ame en repos en la mettant entre les mains de ce Dieu imaginaire, elle se laissoit tomber dans ce vuide, & venoit encore m'accabler. Ainsi j'étois à moi-même un lieu malheureux où je ne pouvois demeurer, & d'où je ne pouvois m'éloigner. Car comment mon cœur eût-il pu s'éloigner de mon propre cœur ? Comment me serois-je enfui de moi-même ? Comment ne me serois-je point suivi moi-même ? Je quittai néanmoins mon pays, parce que mes yeux cherchoient mon ami aux lieux où ils n'avoient pas accoutumé de le voir, & de Tagaste je vins à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Il décrit de quelle sorte le temps & la conversation de ses amis adoucirent sa douleur.

LE temps ne passe pas inutilement. Il n'est pas stérile dans son cours. Il fait de fortes impressions sur nos sens, & produit de merveilleux effets dans nos esprits. A mesure qu'il continuoît ses révolutions, il jettoit d'autres especes dans ma fantaisie, & d'autres images dans ma mémoire, & me faisoit rentrer peu-à-peu dans mes plaisirs accoutumés, ma douleur cédant de jour en jour à mes divertissements ordinaires. Mais si ce n'étoient pas d'autres douleurs qui lui succédassent, c'en étoient

au moins des causes & des semences pour l'avenir. Car d'où venoit que cette affliction m'avoit si aisément pénétré le cœur, sinon de ce que j'avois répandu sur mon ame l'instabilité d'un fable mouvant, en aimant une personne mortelle comme si elle eût été immortelle ? Or ce qui me remit & me soulagea davantage, fut la douceur de la conversation de mes autres amis, avec lesquels j'aimois ce que j'aimois au lieu de vous, mon Dieu ; ce qui n'étoit qu'une grande fable & un long mensonge dont notre ame étoit encore plus infectée par les impressions corrompues qu'elle concevoit de nos discours. Mais lorsqu'un de ces amis venoit à mourir, cet objet fabuleux & imaginaire ne pouvoit pas guérir mon affliction véritable.

Il y avoit aussi d'autres choses qui me plaisoient fort en leur compagnie, comme de s'entretenir, de se réjouir, de se rendre divers témoignages d'affection ; de lire ensemble quelque livre agréable, de se divertir, de se traiter avec une civilité officieuse, de disputer quelquefois sans aigreur, ainsi qu'un homme dispute quelquefois avec soi-même, & d'affaïsonner, comme par le sel de ces légères contestations qui sont très-rares, la douceur si commune & si ordinaire de se trouver presque toujours dans les mêmes sentiments, de s'instruire l'un l'autre, & d'apprendre l'un de l'autre ; d'avoir de l'impatience pour le retour des absents, & de les recevoir avec joie à leur arrivée.

Ces témoignages d'affections & autres semblables, qui procèdent du cœur de ceux qui s'entraiment, & se produisent au dehors par leur bouche, par leur langue, par leurs yeux & par mille autres démonstrations si agréables, étoient comme autant d'étincelles de ce feu de l'amitié qui embrase nos ames, & de plusieurs n'en fait qu'une seule.



CH A P I T R E I X.

*De l'amitié humaine , & qu'il n'y en a point d'heureuse
que lorsqu'on aime son ami en Dieu.*

C'est-là ce qu'on aime dans les amis , & que l'on aime de telle sorte , qu'une personne s'estime coupable lorsqu'elle n'aime point celui qui l'aime sans rechercher autre chose l'un de l'autre que des témoignages d'affection. C'est de-là que procedent nos plaintes & les ténèbres de notre douleur, quand la mort nous enleve nos amis. C'est ce qui change en amertume les douceurs dont nous jouissions auparavant. C'est ce qui noie notre cœur dans nos larmes , & fait que la perte de la vie de ceux qui meurent devient la mort de ceux qui restent en vie.

Seigneur , bienheureux celui qui vous aime , & qui aime son ami en vous , & son ennemi pour l'amour de vous ! Car celui-là seul ne perd aucun de ses amis qui n'en aime aucun qu'en celui qui ne se peut jamais perdre ; & qui est celui-là , sinon notre Dieu qui a fait le ciel & la terre , & qui les remplit , parce qu'il les a créés en les remplissant ? Nul ne vous perd , Seigneur , que celui qui vous abandonne. Et où peut aller ou s'enfuir celui qui vous abandonne , sinon de vous favorable , à vous-même irrité & en colere ? Car où ne rencontre-t-il pas votre Loi vengeresse dans ses peines , votre Loi qui est la vérité , comme vous êtes vous-même la vérité ?

CH A P I T R E X.

*Que les créatures étant passageres, l'ame n'y peut
trouver son repos.*

Dieu des vertus , convertissez-nous , montrez-nous votre visage , & nous serons sauvés : car de quelque côté que se tourne l'ame de l'homme , & quoi qu'elle recherche pour y trouver son repos ,

elle n'y trouve que des douleurs jusqu'à ce qu'elle se repose en vous , quoique les choses qu'elle recherche hors d'elle & hors de vous , soient toutes belles , parce qu'elles sont vos créatures , qui ne feroient rien du tout si elles n'avoient reçu de vous tout ce qu'elles sont. Elles naissent , & elles meurent. En naissant , elles commencent d'être , elles croissent ensuite pour venir à la perfection de leur nature , à laquelle elles ne sont pas plutôt arrivées qu'elles vieillissent & qu'elles meurent : Car tout dépérit en ce monde , tout est sujet à la défaillance & à la mort. Ainsi elles ne sont pas plutôt nées , qu'elles tendent en croissant à un être plus parfait , & plus elles se hâtent d'être plus parfaitement tout ce qu'elles sauroient être , plus elles se hâtent de n'être plus. Telle est leur nature : c'est tout ce qu'elles ont reçu de vous , & tout ce qu'elles en doivent recevoir , puisqu'elles sont partie des choses qui ne peuvent subsister toutes en même-temps , mais qui en s'écoulant & en succédant les unes aux autres , composent ce grand corps de l'Univers , dont elles sont des parties. C'est en cette même manière que le discours se forme dans notre bouche par une suite de plusieurs sons , puisqu'afin qu'il soit achevé , il faut qu'aussi-tôt qu'une parole s'est fait entendre elle passe pour donner lieu à une autre.

Que mon ame vous loue de toutes ces choses , ô mon Dieu ! mais qu'elle ne s'y attache point par cet amour violent qui la tient captive lorsqu'elle s'abandonne aux plaisirs des sens. Car , comme ces créatures périssables passent & courent à leur fin , elle est déchirée par ces différentes passions qu'elle a pour elles , & qui la tourmentent sans cesse , parce que l'ame désirant naturellement de se reposer dans ce qu'elle aime , il est impossible qu'elle se repose dans ces choses passagères , puisqu'elles n'ont point de substance , & qu'elles sont dans un flux & un mouvement perpétuel : elles n'ont pas plutôt paru qu'elles disparaissent & s'enfuient avec une telle vitesse , que lors même qu'elles sont présentes aux

sens corporels , les sens ne peuvent les atteindre ni les suivre dans leur course. Ce qui arrive , parce que nos sens sont terrestres & grossiers , comme il falloit qu'ils fussent pour être proportionnés à ce corps pesant & matériel. Ils ont assez de force & d'activité pour recevoir les impressions de ces choses extérieures , & les rapporter à l'ame , qui est la fin à laquelle ils ont été destinés , mais non pas pour les arrêter dans ce mouvement rapide , par lequel elles passent du point qui leur est marqué pour commencer d'être , au terme qui leur est marqué pour n'être plus. Car , comme c'est votre Verbe , mon Dieu , qui en les créant leur donne tout l'être qui leur est propre , c'est lui aussi qui leur prescrit , & le moment de leur origine pour commencer d'être , & son terme pour n'être plus.

CHAPITRE XI.

Que les créatures sont changeantes , & qu'il n'y a que Dieu immuable.

O Mon ame ! ne te laisse pas aller au vain amour des créatures , & prends garde que le bruit & le tumulte de tes vanités & de tes passions pour les choses périssables , ne rendent sourdes les oreilles de ton cœur , & ne l'empêchent d'ouïr la voix de la parole éternelle. Car c'est cette parole éternelle , c'est le Verbe qui te crie du haut du ciel , que tu retournes à lui , & c'est en lui que tu trouveras un repos inébranlable , parce que c'est en lui seul que l'amour est assuré de n'être jamais abandonné de l'objet qu'il aime , & lui-même ne l'abandonne le premier , & s'il ne cesse d'aimer cet objet si divin & si aimable. Les créatures ne demeurent point dans un état ferme & immobile : elles passent toutes ; il faut qu'elles passent nécessairement , afin qu'elles soient suivies des autres , & qu'elles accomplissent par cette succession continuelle le cours de ce monde inférieur & sensible , dont toutes les par-

ties sont coulantes & passageres. Mais le Verbe de Dieu ne passe point : il est immobile & immuable. C'est en lui, mon ame, que tu dois établir ta demeure; c'est à lui que tu dois donner en garde les dons que tu as reçus de lui-même, & le faire au moins maintenant que tu dois être lasse d'avoir été si long-temps trompée. Attache-toi désormais à la vérité. Remets en ses mains ce que tu as reçu de ses mains. Tu conserveras tout en la rendant dépositaire de tout. Et de plus, tes plaies se refermeront : toutes tes langueurs se guériront : tes défauts se réformeront : ta force se renouvellera : les choses qui en toi sont sujettes à l'inconstance & au changement, ne s'écouleront point hors de toi : elles ne te porteront point en bas, vers le néant où elles tendent, mais elles seront immobiles avec toi, étant appuyées sur celui qui est toujours le même, & incapable de changer jamais.

Pourquoi es-tu si malheureuse que de te corrompre en suivant les vicieuses inclinations de la chair ? N'est-ce pas plutôt à elle à se parer par ta pureté & à te suivre ? Toutes les choses que tu connois par les sens de cette chair ne sont que les parties de tout ce que tu ignores, & dont les parties ne laissent pas de te plaire. Mais si tes sens charnels avoient une activité si étendue qu'ils fussent capables d'embrasser & de comprendre ce tout, & que Dieu en punition de tes offenses ne les eût point bornés, comme il a fait, à n'en connoître que quelque partie, tu désirerois que ce qui s'en présente devant toi passât aussi-tôt, afin que le reste suivît, & que toutes les parties se succédant l'une à l'autre, composant la perfection de ce tout, elles te plussent davantage, étant considérées toutes ensemble ; car il seroit de tous les sens ce qui est de celui de l'ouïe, par lequel tu entends tout ce que l'on peut dire. Or, tu ne veux pas que les syllabes demeurent fixes, mais qu'elles passent avec vitesse, afin que les autres leur succèdent, & que tu entendes tous les discours. Par où il paroît clairement que

lorsqu'un tout est composé de plusieurs parties , & que ces parties ne subsistent pas toutes ensemble en même-temps pour le composer , elles plaisent beaucoup davantage lorsqu'on les peut considérer toutes , que lorsqu'on en considère seulement quelques-une en particulier. Mais l'auteur de toutes ces créatures passagères est incomparablement plus excellent qu'elles , & il n'est point sujet à passer , parce que rien ne peut lui succéder & remplir sa place. Que si les corps te plaisent , ô mort-ame ! prends d'eux un sujet de louer Dieu , & porte ton amour vers cet aimable ouvrier qui les a formés , de peur qu'en te plaisant seulement en eux , & n'élevant point ta pensée vers leur auteur , tu ne viennes à lui déplaire toi-même.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut aimer les ames en Dieu , en qui seul est le véritable repos , & vers qui Jesus-Christ nous appelle par son Incarnation.

QUE si les ames te plaisent , aime-les en Dieu , parce qu'elles sont errantes & muables en elles-mêmes , & qu'elles sont fixes & immuables en lui , de qui elles tiennent toute la solidité de leur être , & sans qui elles s'écouleraient & périroient. Ne les aime donc qu'en Dieu , & entraîne vers lui avec toi toutes celles que tu pourras , & leur dis : Voilà celui qui doit être l'objet unique de notre amour ; voilà celui que nous devons aimer. C'est lui qui a créé toutes choses , & il n'est pas éloigné de nous : car il ne s'en est pas allé après les avoir créées ; mais étant toutes procédées de lui , elles sont toutes demeurées en lui. Si on cherche , on le trouvera au lieu où l'on goûte la douceur de la vérité , on le trouvera dans le fond du cœur ; mais le cœur s'est éloigné de sa présence. Pécheurs , revenez à votre cœur : unissez-vous à celui qui vous a créé : attachez-vous fortement à lui , & vous

ferez inébranlables : reposez-vous en lui , & rien ne troublera votre repos.

Pourquoi vous égarez-vous dans des chemins rudes & difficiles ? Où allez-vous ? Le bien que vous aimez vient de lui : mais ce bien n'est doux & agréable que lorsque vous l'aimez pour lui & en lui ; & c'est avec justice qu'il se convertit en amertume pour ceux qui l'aiment injustement , lorsqu'ils se séparent de celui de qui ce bien & les autres biens procèdent. Pourquoi allez-vous errant çà & là par des chemins âpres & pénibles ? Le repos n'est pas où vous le cherchez. Vous faites bien de le chercher ; mais il n'est pas où vous le cherchez. Vous cherchez une vie heureuse dans la région de la mort : vous ne l'y trouverez pas. Car , comment trouveroit-on la vie heureuse , où l'on ne trouveroit pas même la vie ?

Celui qui est notre véritable vie est descendu ici-bas. Il a souffert notre mort , & a fait mourir notre mort même par l'abondance de sa vie : il a tonné , en criant que nous retournions d'ici à lui dans le secret où habite sa divinité , & d'où il est venu à nous , lorsqu'il est descendu dans le sein de la bienheureuse Vierge , où il a épousé la nature humaine ; cette chair mortelle qu'il devoit rendre immortelle , & d'où il est sorti comme l'époux de sa couche nuptiale , & a marché à grands pas comme un géant qui se hâte d'arriver jusqu'au bout de la carrière ; car il ne s'est point arrêté , mais il a toujours couru en criant par ses paroles , par ses actions , par sa vie , par sa mort , par sa descente aux enfers , par son ascension dans le ciel , & ne craint autre chose sinon que nous retournions à lui. Il est disparu de devant nos yeux , afin que nous revenions à notre cœur , & que là nous le trouvions. Il s'en est allé , & néanmoins il est ici. Il n'a pas voulu demeurer plus long-temps avec nous , & toutefois il ne nous a pas abandonnés ; car il s'en est allé au lieu d'où il n'étoit jamais parti , parce que c'est lui qui a créé

DE SAINT AUGUSTIN, Liv. IV. 105
le monde , & qui étoit en ce monde , & qui est venu
dans le monde sauver les pécheurs.

C'est lui à qui mon ame confesse toutes ses miseres , afin qu'il lui plaise de la guérir : car c'est lui qu'elle a offensé. Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? Est-il possible qu'après que la vie est descendue vers vous , vous ne vouliez pas monter vers elle , pour trouver la vie en elle ? Mais où êtes-vous montés lorsque vous vous êtes élevés au-dessus de vous-mêmes par l'enflure de l'orgueil , & avez porté vos têtes jusques dans le ciel ? C'est de-là que vous devez descendre par l'humilité , afin de monter ensuite , & de monter vers Dieu , puisqu'en vous élevant contre lui, vous n'étiez pas montés vers lui , mais tombés dans le fond du précipice. Dis-leur ces choses , ô mon ame ! afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes , & entraîne-les ainsi avec toi vers Dieu. Tu les entraîneras vers lui , si c'est par son esprit que tu leur parles , & tu leur parleras par son esprit , si tes paroles sont toutes ardentes & enflammées du feu de la charité.

CHAPITRE XIII.

D'où procede l'amour. Et de deux livres qu'il avoit fait de la bienfaisance & de la beauté.

JE ne comprenois pas alors ces vérités : je me précipitois dans l'abyme , & je n'aimois que les beautés basses & périssables. Je disois à mes amis : Aimons-nous quelque chose qui ne soit beau ? Car , qu'appellons-nous être beau ? Et qu'est-ce que la beauté , sinon ce qui nous attire & nous attache aux objets que nous aimons ? Etant certain que s'il n'y avoit en eux quelque agrément & quelque beauté , ils n'auroient point d'attraits qui nous portassent à les aimer. Je considérois que dans les corps mêmes on peut distinguer deux choses : ou ce qui tient lieu comme d'un tout , & qui pour cette raison même a

une beauté qui lui est propre , ou ce qui a rapport à un autre , & qui nous plaît à cause de cette convenance & de cette proportion qu'il a avec la chose à laquelle il se rapporte , comme chacun de nos membres est proportionné à notre corps , & comme un soulier bien fait est proportionné au pied pour lequel il a été fait. Cette considération qui étoit fortie , ce me semble , du plus profond de mon ame , fit une telle impression dans mon esprit , que j'écrivis deux ou trois livres , si je ne me trompe , sur ce sujet même de la convenance & de la beauté : car , mon Dieu , vous en savez le nombre , que j'ai oublié maintenant , ces livres n'étant plus entre mes mains , & s'étant égarés , sans que je sache moi-même ce qu'ils sont devenus.

C H A P I T R E X I V .

Qu'il avoit adressé ces Livres à un Orateur Romain nommé Iquere. D'où procède l'estime qu'on a des personnes absentes.

MAis qu'est-ce qui me put porter alors , mon Seigneur & mon Dieu , à dédier ces mêmes Livres à Iquere , Orateur Romain , que je n'avois jamais vu , & que j'aimois à cause de la réputation de sa suffisance , qui le rendoit illustre parmi les hommes de son siècle ? J'avois seulement oui rapporter de lui quelques paroles qui m'avoient semblé fort belles ; mais l'estime que je faisois de cet Orateur venoit principalement de ce que ceux qui me les avoient rapportées en témoignoiient une grande estime , & le relevoient avec des louanges extraordinaires. Car ils ne pouvoient assez admirer qu'un homme originaire de Syrie , après s'être rendu excellent en la langue Grecque , fût devenu un maître incomparable de l'éloquence Latine , & qu'il fût tout ensemble un des plus savants Philosophes de son temps. Comment se peut-il faire , mon Dieu , que nous aimions un homme lorsqu'il est fort éloigné

de nous , parce qu'il est loué de ceux qui sont avec nous ? Est-ce que cet amour passe de la bouche de celui qui le loue dans le cœur de celui qui l'entend louer ? Nullement. Mais l'amour de l'un allume l'amour de l'autre ; car ce qui nous porte à aimer un homme qu'on loue devant nous , est lorsque celui qui le loue nous paroît avoir autant d'estime & de révérence pour lui dans le fond du cœur comme il en témoigne par ses paroles , c'est-à-dire , lorsqu'il le loue parce qu'il l'aime véritablement.

Voilà comment j'aimois alors les hommes , mon Dieu , en me réglant sur le jugement des hommes , au lieu de me régler sur le vôtre , qui est souverainement juste , & qui ne peut jamais nous tromper. Néanmoins je ne louois pas alors ceux que j'estimois en la maniere qu'on loue un célèbre cocher du Cirque , ou un chasseur renommé de l'amphithéâtre , mais d'une maniere entièrement différente , & sans comparaison plus grave & plus sérieuse , comme j'aurois désiré moi-même d'être loué. Or je n'eusse nullement voulu être loué ni être aimé comme le sont les Comédiens & ceux qui servent au divertissement du peuple ; mais au contraire , j'abrois beaucoup mieux aimé être inconnu que d'être célèbre de la sorte , & être haï même que d'être aimé en cette maniere. Mais comment les mouvements si dissimilables de ces différens amours peuvent-ils se trouver tout ensemble dans une même ame ? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je hais véritablement dans moi-même , le fuyant avec une horreur & une aversion violente , quoique celui dans qui je l'aime soit homme aussi-bien que moi ? Car ce que l'on peut dire à l'égard d'un bon cheval , que celui qui l'aime ne voudroit pas néanmoins être cheval , quand il seroit en son pouvoir de le devenir , ne se peut pas dire en cette rencontre , puisqu'un Comédien étant homme aussi-bien que nous , nous pourrions passer dans sa condition & dans son état civil , sans rien perdre de notre état naturel. Comment donc est-il possible que j'aime dans un

homme ce que je hais & ce que je fuirois d'être ; moi qui suis homme aussi-bien que lui ? O mon Dieu ! que l'homme est un abyme profond & impénétrable ! qu'il y a dans lui de ressorts cachés ! & néanmoins , mon Dieu , vous savez le compte de tous les cheveux de sa tête , selon la parole de votre Ecriture ; sans qu'à votre égard il s'en puisse perdre un seul , quoiqu'il soit vrai qu'il est plus aisé de compter les cheveux , que cette innombrable variété d'affections & de mouvements qui se forment dans son cœur.

Mais pour ce qui est de cet Orateur , je le considérois d'une telle sorte dans l'affection que je lui portois , que j'eusse souhaité de pouvoir être ce qu'il étoit. Ainsi je m'égarois dans les pensées vaines & présomptueuses de mon esprit : je me laissois emporter à tous les vents de mes passions , & néanmoins , mon Dieu , vous preniez toujours soin de moi au milieu de ces dérèglements , par une conduite d'autant plus merveilleuse qu'elle étoit plus secrète & plus cachée. Mais comment fais-je assurément , mon Dieu , ce que je vous ai dit un peu auparavant , que l'amour que je portois à cet homme venoit plutôt de ce que ceux qui le louoient devant moi témoignoient l'aimer , que des choses mêmes dont ils le louoient ? Je le fais , parce que si ces mêmes personnes , au lieu de le louer , me l'eussent blâmé & m'eussent rapporté ce qu'ils lui avoient oui dire en le rabaisant & le méprisant , je n'aurois senti aucun mouvement d'amour pour lui. Et néanmoins si la personne eût été la même , les choses eussent été les mêmes , & il n'y eût eu que la disposition différente de ceux qui m'auroient parlé de lui , qui eût pu produire des impressions si différentes dans mon esprit. Voilà l'état déplorable où languit une ame foible qui n'est point encore appuyée sur le ferme soutien de la vérité : selon que soufflent les vents excités par l'esprit & par la langue de ceux qui lui parlent , elle se trouve agitée par des mouvements tout contraires , elle se trouve tantôt d'un

tôté & tantôt d'un autre , & sa lumière s'obscurcit d'une telle sorte , qu'elle ne peut discerner la vérité , quoiqu'elle nous soit toujours présente.

Je considérois comme un grand avantage pour moi , que mes études & ce discours que j'avois fait pussent venir à la connoissance de cet Orateur. Que s'il les eût approuvées , j'aurois encore été plus brûlant pour mieux faire à l'avenir ; & s'il n'eût pas témoigné les approuver , j'en aurois été blessé dans le cœur , parce qu'il étoit plein de vanité & vuide de cette fermeté inébranlable qui ne se rencontre que dans vous. Cependant , mon Dieu , je prenois plaisir à faire diverses méditations dans mon esprit sur la bienséance & la beauté qui étoient le sujet de ce Livre que je lui avois adressé , & je n'avois point besoin pour les admirer que personne les louât avec moi.

CHAPITRE XV.

Comme son esprit étant obscurci par les images des choses corporelles , ne pouvoit comprendre les spirituelles , & croyoit que l'ame étoit une partie de Dieu.

MAis , ô Seigneur tout-puissant ! qui êtes seul la cause adorable de toutes les merveilles que nous voyons , je ne pouvois comprendre alors dans votre sagesse , qui est l'art de tous les arts , le secret d'une visite si importante. Mon esprit ne s'attachant qu'aux formes sensibles & corporelles , distinguoit la beauté de la bienséance , en disant que ce qui est beau , est beau par soi-même , & que ce qui est bienséant n'est beau que par un rapport & une proportion qu'il a avec un autre : ce que je faisois voir par des exemples tirés des corps. Je passai de-là à vouloir connoître la nature de mon ame ; mais je ne m'en pouvois représenter qu'une fausse idée , étant préoccupé par cette fausse opinion que j'avois touchant les choses spirituelles. Et lorsque l'éclair

même de la vérité me frappoit les yeux & me faisoit violence en quelque sorte , mon esprit s'éblouissoit de sa lumière , & se détournoit aussi-tôt de la considération des choses incorporelles pour s'attacher aux couleurs, aux linéaments & aux grandeurs palpables & sensibles qui se trouvent dans les corps. Et parce que je ne pouvois former dans mon esprit aucune image corporelle , par laquelle je me pusse figurer mon ame , je croyois qu'il m'étoit impossible de la concevoir.

Mais comme je trouvois dans la vertu une paix & une tranquillité qu'on doit aimer, & dans le vice une guerre & une discorde qu'on doit haïr , je remarquois qu'il y a une certaine unité dans la vertu & une certaine division dans le vice. Et comme je ne suivois que le fantôme de mes imaginations vaines & égarées , je mettois dans cette unité l'ame raisonnable & la nature de la vérité suprême & du souverain bien ; & dans cette division je me figurois une certaine subsistance d'une vie irraisonnable , & la nature du souverain mal , qui non-seulement étoit une substance , mais qui étoit même une véritable vie , & qui néanmoins ne procédoit point de vous , mon Dieu , qui êtes la cause unique & souveraine de tous les êtres. Et comme j'étois possédé de ces rêveries , j'appellois cette première nature à laquelle je rapportois tout le bien , unité , la considérant comme un esprit sans aucun sexe ; & cette seconde , à laquelle je rapportois tout le mal , qualité que je considérois comme la cause , tant de cette fureur qui pousse les hommes dans toutes les actions violentes & criminelles , que de ces mouvements impurs qui les portent dans les désordres honteux de leurs passions brutales.

Je ne savois pas , mon Dieu , & vous ne m'aviez pas encore appris que nulle substance n'est un mal , & que notre ame n'est pas le bien souverain immuable. Car , comme on tombe dans les crimes d'injustice , lorsque cette partie de notre ame qui est le siège de la colere , se révolte contre la raison , &

s'empporte avec violence dans des mouvements tumultueux & déréglés ; comme on tombe dans les crimes d'intempérance, lorsque cette partie de l'ame qui reçoit l'impression des plaisirs du corps , se déregle & s'empporte dans l'excès : ainsi l'on tombe dans la fausseté & dans l'erreur , lorsque la partie supérieure de l'ame raisonnable se déregle & se corrompt. Et c'est l'état où je languissois alors , ne sachant pas que mon ame devoit être éclairée d'une lumière plus sublime pour être participante de la vérité suprême & éternelle , n'étant pas elle-même, comme je me l'imaginois faussement, la nature & l'essence de la vérité : Car c'est vous , mon Dieu , qui allumez malampe, selon la parole de votre Prophete : c'est vous qui éclairez mes ténèbres, & nous avons tout reçu de votre plénitude , parce que vous êtes la lumière véritable qui éclaire tout homme venant dans le monde , qui n'est point sujette à la vicissitude des siècles , & qui est incapable d'être jamais obscurcie.

Je tâchois alors d'aller à vous ; mais vous me rejetiez loin de vous , me laissant dans mes erreurs funestes & mortelles , parce que vous résistez aux superbes. Et pouvois-je monter dans un plus haut point d'orgueil que de m'imaginer , comme je faisois par une folie prodigieuse , que j'étois naturellement ce que vous êtes ? Car ne pouvant pas nier que je ne fusse sujet à changer , puisque je ne desirois d'acquérir l'intelligence & la sagesse que pour passer dans un état plus parfait , j'aimois mieux imaginer que vous étiez changeant aussi-bien que moi , que de croire que je ne fusse pas ce que vous êtes. C'est pourquoi vous me repoussiez loin de vous , & vous me résistiez avec très-grande raison dans l'extravagance de mes pensées. Mon imagination étoit toute remplie de ces images des corps. Ayant l'ame toute charnelle , j'accusois la chair avec les Manichéens , comme étant mauvaise par elle-même. J'étois , selon la parole de votre Ecriture , un esprit qui s'agitoit sans cesse, & ne retournoit jamais

à vous. Et m'égarant de plus en plus , je me représentois un monde chimérique & imaginaire , des choses qui n'étoient ni dans vous , ni dans moi , ni dans les corps , qui n'étoient point des ouvrages créés par votre vérité , mais des rêveries que mon imagination se formoit sur les fantômes qu'elle avoit reçu des corps. J'allois attaquer , insensé que j'étois , les plus simples des enfans de votre Eglise , qui sont maintenant mes concitoyens & mesfreres , & de la compagnie desquels j'étois alors malheureusement banni sans le connoître ; & je leur disois avec autant de présomption que d'impertinence : Comment l'ame que Dieu a créée est-elle dans l'aveuglement & dans l'erreur ? Et je ne voulois point souffrir que l'on me répondit : Comment Dieu même est-il dans l'erreur , puisque l'ame étant , selon vous , une partie de Dieu , c'est lui-même qui erre lorsqu'elle erre ? Et j'aimois mieux soutenir , selon les principes des Manichéens , que votre nature immuable avoit été contrainte d'errer en mêlant notre ame , qui est une partie d'elle-même , avec la nature du mal , que de reconnoître que l'ame de l'homme qui est muable a péché par sa propre volonté , & qu'ensuite de ce dérèglement volontaire elle est tombée par une juste punition dans l'aveuglement & dans l'erreur.

J'avois environ vingt-six ou vingt-sept ans , lorsque j'écrivis ces Livres , & mon esprit étoit tellement rempli de ces fantômes & de ces images corporelles , que parmi le tumulte & le grand bruit qu'elles excitoient dans mon ame , je ne pouvois entendre , ô douce & éternelle Vérité ! votre harmonie céleste & divine qui ne s'entend que par l'oreille du cœur , quoique j'élevasse alors la mien pour vous écouter , méditant en moi-même sur cette bienfaisance & cette beauté , & désirant de me tenir devant vous , de vous écouter & de recevoir cette joie dont l'ame est ravie lorsqu'elle entend la voix de l'époux. Mais quoique je fisse , l'erreur dont j'étois prévenu m'emportoit aussi-tôt hors de moi ,

dans la considération des corps ; & le poids de ma présomption & de mon orgueil me précipitoit toujours en bas. Car vous ne répandiez pas encore dans moi cette joie secrète que vous donnez à l'ame qui vous écoute , & mes os ne pouvoient recevoir ce treffaillement divin dont parle votre Prophete , n'étant pas encore brisés & humiliés.

CHAPITRE XVI.

Qu'il avoit entendu de lui-même les Catégories d'Aristote, & tous les Livres des Arts libéraux.

Que me serviroit-il , mon Dieu , dans l'état funeste où j'étois alors , de ce qu'environ à l'âge de vingt ans , m'étant tombé entre les mains un traité d'Aristote , que l'on nomme les dix Catégories , dont j'avois entendu parler à Carthage avec tant d'ostentation & de pompe à mon Maître en rhétorique , & à d'autres qui passioient pour fort habiles , & que pour cette raison je souhaitois ardemment de lire , dans la croyance que j'avois que c'étoit quelque chose tout extraordinaire & tout divin : ce traité , dis-je , m'étant tombé entre les mains , je le lus seul & l'entendis : de sorte qu'en ayant conféré depuis avec ceux qui disoient l'avoir appris d'excellents maîtres qui le leur avoient expliqué , non-seulement de vive voix , mais aussi par des figures qu'ils en avoient tracées sur le sable , ils ne m'en purent dire davantage que ce que j'en avois compris de moi-même , en le lisant en particulier.

Il me sembloit que ce livre parloit assez clairement des substances comme est l'homme ; & de ce qui est en elles , comme est la figure de l'homme ; quel il est , de quelle taille , & combien il a de pieds de hauteur : de sa parenté , comme de qui il est frere : en quel lieu il est : en quel temps il est né : s'il est debout ou assis : s'il est habillé ou armé : s'il agit ou s'il souffre quelque chose , & généralement de tout

ce qui est compris sous ces neuf derniers genres ; dont j'ai rapporté ici quelques exemples , ou dans le genre de la substance : ce qui s'étend presque à l'infini.

Quel bien m'apportoit cette connoissance ? ou quel mal ne me caufoit-elle pas ? puisque m'imaginant que tout ce qui est , est absolument compris sous ces dix Catégories , j'étois contraint de vous concevoir , mon Dieu , qui êtes parfaitement simple & aimable , comme si votre grandeur & votre beauté eussent été en vous ainsi que des accidens sont dans leur sujet , qui est la maniere en laquelle ces qualités se rencontrent dans le corps : au lieu que vous êtes vous-même votre grandeur & votre beauté , & que le corps n'est ni grand ni beau en tant seulement qu'il est corps , puisque quand il seroit moins grand ou moins beau , il ne laisseroit pas d'être corps. Ainsi ce que je pensois de vous n'étoit qu'une ombre & un fantôme , & non pas la vérité de votre nature. Ce n'étoient que des songes & des rêveries que je me formois dans ma misere , & non pas ces perfections suprêmes & immuables dont vous jouissez dans votre éternelle félicité. Car je portois alors sur moi-même l'effet de cette juste peine à laquelle vous avez condamné tous les hommes , mon esprit étant une terre maudite qui ne me produisoit que des chardons & des épines , & ayant besoin d'un grand travail pour acquérir le vrai pain de l'ame.

Que me servoit-il encore , mon Dieu , d'avoir lu alors & d'avoir entendu seul , sans l'aide d'aucun homme , tous les Livres des Arts libéraux qui ont pu tomber entre mes mains , puisque toutes ces belles lettres , dont le nom même montre qu'elles sont destinées pour des personnes libres & honnêtes , n'empêchoient pas que je ne fusse un esclave malheureux de mes passions déréglées ? Je me portois dans ces connoissances avec grand plaisir , & je ne considérois pas que c'est vous , mon Dieu , qui êtes le principe & la source de tout ce qu'il y a en elles.

de certain & de véritable. Je tournois le dos à votre clarté , & le visage vers vos créatures dans lesquelles elle reluit. Et ainsi mes yeux qui voyoient les choses que vous éclairez , n'étoient point éclairés eux-mêmes. J'ai compris sans beaucoup de peine & sans être aidé d'aucun homme , tout ce que j'ai pu lire touchant l'art de l'éloquence , la dialectique , la géométrie , la musique & l'arithmétique. Vous savez , mon Dieu , que ce que je dis est véritable : car la promptitude d'esprit pour bien comprendre , & la netteté pour le bien exprimer , sont un don & une faveur que vous dispensez à qui il vous plaît. Mais , hélas ! j'ai été bien éloigné de vous l'offrir comme je devois , & de vous en faire un sacrifice. Je ne me suis servi que pour me perdre de ces qualités qui me pouvoient être si avantageuses , & à l'exemple du plus jeune de vos deux enfants , j'ai voulu être le maître de cette part de mon bien , & au lieu de remettre entre vos mains mes richesses que j'avois reçues de votre bonté , je m'en suis allé dans une terre extrêmement éloignée pour les dissiper malheureusement en me prostituant à l'amour des créatures. Et que me servoit cette bonté d'esprit que j'avois reçue de vous , puisque je n'en uois pas bien ? Car il est vrai que dans la félicité avec laquelle j'avois appris tous ces arts & ces sciences , je ne m'apercevois de la peine que les personnes même intelligentes & laborieuses ont à les comprendre , que lorsque je m'efforçois de les leur rendre claires & faciles , n'y ayant que les plus spirituels qui entendissent aisément ce que je disois.

Mais , mon Seigneur & mon Dieu , qui êtes la vérité suprême , de quoi me servoit tous ces avantages , puisque je vous considérois comme un corps resplendissant , & d'une grandeur immense , dont j'étois une petite partie ? Y a-t-il rien de plus détestable que cette opinion folle & extravagante ? C'est néanmoins ce que je croyois alors de vous. Et je ne rougis point , mon Dieu , de reconnoître votre miséricorde en le confessant , & d'implorer sur moi

le secours de votre grace , puisque je n'ai point rougi de publier mes blasphêmes, & d'aboyer contre vous devant tous les hommes. Que me serviroit donc alors cette promptitude & cette vivacité d'esprit avec laquelle j'avois pénétré toutes ces sciences , & j'avois éclairci moi seul , sans secours d'aucun homme , tant de livres si obscurs & si difficiles, puisque j'étois tombé dans des excès si horribles , en ce qui regarde le salut & la doctrine de la piété , & par une ignotance honteuse & sacrilege ? Ou que nuisoit aux plus simples & aux plus petits de vos enfants d'avoir un esprit beaucoup plus lent , puisqu'ils ne s'égaroient point comme moi , mais que se tenant toujours près de vous , ils demeuroient à couvert , ainsi que de petits oiseaux du ciel , dans votre Eglise comme dans leur nid , pour y prendre leurs plumes peu-à-peu , & pour faire croître de plus en plus les deux ailes de leur double charité , en se fortifiant par la nourriture d'une foi saine & d'une doctrine véritable ?

O mon Seigneur & mon Dieu ! faites-nous la grace de mettre toute notre espérance en vous seul , & de nous tenir cachés sous vos ailes ; protégez-nous contre tous nos ennemis , & portez-nous dans notre langueur. Vous nous porterez étant tout petits , & vous nous porterez jusqu'à l'extrême vieillesse , parce que nous n'avons de force qu'autant que nous nous appuyons sur vous , & que toute notre force n'est que foiblesse , lorsque nous nous appuyons sur nous-mêmes : mais notre foiblesse se change en force , lorsqu'elle est soutenue par votre force. Notre bien ne périt jamais , puisqu'il est tout en vous qui ne mourez point : & nous ne tombons dans le mal & dans le dérèglement , que parce que nous nous éloignons de vous. Retournons donc , mon Seigneur , retournons à vous , afin que nous ne périssions pas. Car si nous avons été si malheureux que de nous perdre , notre bien néanmoins ne s'est pas perdu avec nous , puisque c'est vous-même qui êtes toujours vivant : & quand nous retournerons dans

DE SAINT AUGUSTIN , Liv. IV. 117
notre demeure véritable après une si longue absence , nous ne craignons pas de la trouver abattue , puisque nous n'avons point d'autre demeure que votre éternité qui est immuable.



L I V R E V.

CHAPITRE PREMIER.

Il excite son ame à louer Dieu.

Recevez, mon Dieu , ces Confessions comme un sacrifice que vous présente ma langue , cette langue que vous avez formée , & que vous faites mouvoir , afin qu'elle publie vos louanges. Guérissez toutes les puissances de mon ame , & qu'elles disent ensuite : Seigneur , qui est semblable à vous ? Puisque celui qui se confesse à votre divine majesté ne vous apprend rien de ce qui se passe dans lui-même , non plus qu'un cœur qui se ferme ne se cache à vos yeux , & n'est pas assez fort pour résister par son endurcissement à la puissance de votre main : vous domptez sa dureté quand il vous plaît , ou par votre miséricorde , ou par votre justice ; & il ne se peut défendre de votre chaleur , selon le langage du Prophete.

Que mon ame vous loue donc , afin qu'elle vous aime davantage , & qu'elle publie les graces que vous lui avez faites , afin qu'elle vous en loue. Toutes vos créatures , Seigneur , ne cessent jamais de célébrer vos louanges. Celles qui sont pourvues d'esprit & d'intelligence vous louent par leur propre bouche , & les animaux & les choses corporelles & insensibles vous louent par la bouche de ceux qui vous considerent , afin que notre ame , sortant par votre assistance des langueurs & des lassitudes où elle étoit tombée , se serve des ouvrages que vous avez faits comme de degrés pour passer à vous , &

pour s'élever vers vous qui en êtes le merveilleux ouvrier , & qu'elle trouve sa nourriture & sa véritable force dans cette sublime élévation.

C H A P I T R E I I.

Que les méchants ne sçauroient fuir la présence de Dieu , & qu'ils doivent plutôt retourner à lui.

QUe les méchants étant troublés & inquiétés s'en aillent & s'enfuient où ils voudront pour tâcher d'éviter votre présence ; vous les voyez par-tout où ils vont ; vous percez les ombres dont ils se couvrent , & découvrez leur difformité & leur laideur parmi les beautés de toutes les parties de la nature qui les environnent. Quel mal vous ont-ils pu faire ? Ou en quoi ont-ils pu déshonorer la majesté de votre empire , qui subsiste dans sa justice & dans sa fermeté inébranlable depuis le haut des cieux jusqu'au fond des abîmes ? Car où ont-ils fui lorsqu'ils ont fui devant vous ? & en quel lieu ne les avez-vous point trouvés ? Mais ils ont fui afin de ne pas voir celui qui les voit ; & ils sont tombés entre vos mains au lieu de leur aveuglement , parce que vous n'abandonnez aucune des choses que vous avez faites. Ils ont fui , & tout ce qu'ils ont fait par cette fuite , c'est qu'étant injustes , ils vous ont rencontré armé de vengeance & de peines pour les châtier justement ; & que se tirant des mains de votre bonté , ils sont tombés en celles de votre justice , & se sont venus briser contre la sévérité de vos loix & la rigueur de votre colère. Ils sont si aveugles , qu'ils ne voient pas que vous êtes par-tout ; que nul lieu ne vous peut comprendre , & que vous seul êtes présent à ceux mêmes qui s'éloignent de votre présence.

Qu'ils se convertissent donc , & qu'ils vous cherchent , puisque vous n'abandonnez pas vos créatures comme elles abandonnent leur Créateur. Qu'ils se convertissent & qu'ils vous cherchent ,

puisque vous êtes dans leurs cœurs , dans les cœurs de ceux qui vous confessent leurs crimes , qui se jettent entre vos bras , & qui pleurent dans votre sein après un long & pénible égarement. Votre bonté est même si grande , que vous essuyez leurs larmes ; mais ils pleurent encore davantage , & trouvent leur joie & leur consolation dans leurs pleurs , parce que ce n'est pas un homme de chair & de sang , mais c'est vous-même leur Créateur , qui les soutenez dans leurs foiblesses , & les consolez dans leurs miseres. Où étois-je donc quand je vous cherchois ? Vous étiez présent devant moi , & j'étois éloigné & comme absent de moi-même , & n'avois garde ainsi de vous trouver , puisque je ne pouvois pas me trouver moi-même.

CHAPITRE III.

De Fauste , Evêque Manichéen ; & de l'aveuglement des Philosophes à qui la connoissance de la nature n'a point servi pour adorer Dieu.

JE parlerai maintenant en la présence de mon Dieu de l'état où j'étois en la vingt-neuvième année de mon âge. Un Evêque des Manichéens , nommé Fauste , étoit alors venu à Carthage. On peut dire de lui que c'étoit un grand piège du démon , & où plusieurs personnes se prenoient étant attirées & charmées par l'élégance de ses discours. Mais quant à moi , encore que je louasse son éloquence , je savois néanmoins la discerner de la vérité des choses que je désirois d'apprendre ; & je considérois plutôt quelle étoit la doctrine que cet homme si estimé parmi eux me proposoit comme une viande pour rassasier mon esprit , que non pas ces belles paroles qui étoient comme les vases & les plats dans lesquels il me la présentait : car sa réputation me l'avoit fait passer pour très-savant dans toutes les belles-lettres , & très-instruit dans tous les arts libéraux.

Or , d'autant que j'avois lu plusieurs livres des

Philosophes , & avois fort bien retenu leurs sentimens & leurs maximes , j'en conférois quelques-uns avec ces longues fables des Manichéens ; & je trouvois beaucoup moins de vraisemblance en ces fables , & plus de probabilité dans ces opinions des Philosophes , dont l'esprit a bien pu connoître les secrets de la nature & les merveilles du monde , mais non en trouver le Seigneur & le Créateur , parce que votre grandeur est incompréhensible en elle-même ; & que regardant de près & d'un œil favorable les modestes & les humbles , vous ne regardez que de loin & avec aversion ceux qui s'élèvent dans leur orgueil ; vous ne vous approchez que de ceux qui ont le cœur contrit & humilié , & ne vous laissez point trouver par les superbes , quoique leur curieuse & vaine science les rende capables de compter les étoiles & les grains de sable , de mesurer les vastes régions du Ciel , & de découvrir les rours des planetes & des astres : car ils cherchent ces choses par la lumière naturelle de l'esprit que vous leur avez donné , & trouvent beaucoup de secrets. Ils prédisent plusieurs années auparavant les éclipses du soleil & de la lune : ils en marquent le jour , l'heure & la grandeur , & les effets suivent leurs prédictions : ils en ont même écrit des règles qui se lisent encore aujourd'hui , par lesquelles on prévoit en quelle année, en quel mois de l'année , en quel jour du mois, à quelle heure du jour , & en quelle partie de leur globe le soleil & la lune doivent s'éclipser ; & ce qu'on a prévu arrive toujours.

Ceux qui ignorent ces choses s'en étonnent & les admirent ; ceux qui les savent s'en glorifient & s'en élèvent ; & par un orgueil impie, en s'éloignant de votre lumière , & s'éclipsant dans leurs âmes par les ténèbres que leur cause cet éloignement , ils prévoient la défaillance du soleil , lorsqu'elle est encore si éloignée , & ne voient pas la leur propre , lorsqu'elle est présente. Car ils ne cherchent pas avec une piété religieuse qui est l'auteur de cet esprit
avec

avec lequel ils cherchent ces choses. Et lorsqu'ils trouvent que c'est vous qui les avez créées, ils ne se donnent pas à vous afin que vous conserviez ce que vous aviez fait en eux , & qu'ils fassent mourir ce qu'eux seuls ont fait en eux-mêmes : ils ne vous offrent pas en sacrifice leurs pensées vaines & superbes , comme des oiseaux qui volent dans l'air ; leurs spéculations curieuses , comme des poissons qui se promènent par les sentiers secrets des abîmes d'eaux , & leurs sales impudicités comme les bêtes des champs qui se plongent dans la boue , afin que vous , mon Dieu , qui êtes un feu dévorant , consumiez en eux ces malheureuses passions qui les conduisent à la mort , & leur donniez un nouvel être & une vie immortelle.

Mais ils ignorent le chemin qui les peut conduire à vous ; & ce chemin n'est autre que votre Verbe , par lequel vous avez créé toutes les choses dont ils trouvent la mesure & font le dénombrement ; par lequel vous les avez créés eux-mêmes qui les nombrerent & les mesurent ; par lequel vous avez créé les sens qui leur font appercevoir ces objets qu'ils mesurent & qu'ils nombrerent , & par lequel vous avez créé l'esprit qui les rend capables de les mesurer & de les nombrer. C'est votre sagesse qui est sans bornes & sans mesure : & c'est votre Fils unique qui en s'incarnant a été fait notre sagesse , notre justice & notre sanctification , qui a été pris pour un d'entre nous , & qui en cette qualité a payé le tribut à César. Ils ignorent ce chemin par lequel en descendant de leur vanité comme d'eux-mêmes , pour aller à lui , ils pourroient ensuite monter vers lui. Ils ignorent entièrement ce chemin : & se croyant aussi élevés & aussi resplendissants que les astres , ils tombent en terre , & leur cœur enflé de folie se remplit de ténèbres & d'aveuglement. Ils disent plusieurs choses véritables en parlant des créatures ; mais ils ne cherchent pas avec piété la vérité même qui est l'ouvrier qui les a formées : & c'est pourquoi ils n'ont garde de le trouver ; ou s'ils

parfaite des astres , ce n'auroit pas été une preuve qu'il possédât cette vraie sagesse : mais c'est une preuve indubitable qu'il ne la possédoit pas , de ce que ne connoissant rien dans cette science de la nature , il a eu la hardiesse & la présomption d'enseigner ce qu'il ignoroit. C'est même l'effet ordinaire de la vanité de se vouloir signaler par cette connoissance des choses naturelles lorsqu'on la possède : au lieu que c'est le devoir de la piété de vous rendre grâces & de confesser votre nom. Mais vous avez permis que cet homme , qui n'avoit aucun soin de vous louer , ait beaucoup parlé des choses de la nature , afin qu'étant convaincu de fausseté par ceux qui en ont une véritable connoissance , on pût voir clairement quel étoit son esprit & son jugement dans les autres qui sont plus cachées. Car il n'avoit pas une médiocre estime de lui-même ; mais il s'efforçoit de persuader que le Saint-Esprit , qui remplit de divines consolations , & qui enrichit des dons célestes les âmes qui vous sont fidèles , résidoit personnellement en lui avec une pleine & une absolue puissance. Ainsi lorsque l'on découvre ses faussetés en ce qu'il dit du ciel , des étoiles & du mouvement du soleil & de la lune , quoique cela ne regarde point la doctrine de la religion , on ne laisse pas néanmoins de connoître manifestement que la hardiesse avec laquelle il en a écrit étoit impie & sacrilège , & puisqu'outre qu'il ignore ce dont il parle , & tombe dans des erreurs & des faussetés grossières , il en parle avec une si haute présomption & un orgueil si insupportable , qu'il veut qu'on ajoute croyance à tout ce qu'il en dit comme à des discours qui procèdent d'une personne divine.

Quand je vois quelqu'un de mes frères en Jésus-Christ qui n'est pas instruit en ces connoissances , ou qui s'y trompe , je le souffre sans aucune peine , sachant qu'il ne lui importe nullement de savoir la situation & l'état d'une créature corporelle , pourvu qu'il ne croie rien d'indigne de votre majesté infinie , ô mon Dieu , Créateur de toutes

choses ! Mais ce défaut de connoissance lui est dom-
mageable , s'il estime qu'elle fait partie de la doc-
trine essentielle de la piété , & s'il ose soutenir avec
obstination ce qu'il ne fait pas. La charité , ainsi
qu'une bonne mere , supporte cette foiblesse en
celui qui n'est encore que dans l'enfance de la foi ,
jusqu'à ce que devenant un nouvel homme & un
homme parfait , il ne soit plus sujet à être agité
par les vents des différentes doctrines. Mais qui
n'auroit en horreur & ne rejetteroit comme détes-
table la folie de celui qui seroit convaincu d'avoir
enseigné des choses fausses , après avoir voulu pas-
ser pour docteur , pour chef & pour maître de ceux
à qui il auroit osé entreprendre de persuader que
ces choses étoient telles qu'il les désiroit , & de le
faire avec tant d'audace , que de prétendre qu'en le
suivant on ne suivroit pas un homme , mais votre
esprit saint ?

Néanmoins , je ne savois pas encore bien assuré-
ment si on pouvoit expliquer selon la doctrine de
Manès ces changements qui augmentent ou qui di-
minuent la longueur des jours & des nuits , & les
vicissitudes mêmes du jour & de la nuit , ces éclip-
ses du soleil & de la lune , & ce que j'avois remar-
qué de semblable dans les autres livres que j'avois
lus. Que si cela se pouvoit , & qu'il n'y eût point
de répugnance visible entre ce qu'il a écrit & ce
qui se passe dans la nature , je n'étois pas toutefois
assuré que ce qu'il en dit fût véritable ; mais j'étois
disposé à me rendre à son autorité , à cause que je
le tenois pour un Saint & pour un homme de Dieu.

CHAPITRE VI.

*De l'éloquence de Fauste , & de son ignorance dans
les Sciences.*

DURANT ces mêmes années qu'avec un esprit er-
rant & volage j'écoutois ces Manichéens , je
brûlois d'impatience de voir Fauste , d'autant que

ceux que j'avois rencontrés jusqu'alors ne pouvant répondre à mes questions, me promettoient toujours qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé, & que je serois entré en conférence avec lui, il me donneroit sans peine un éclaircissement & une satisfaction toute entière, non-seulement sur ces difficultés, mais aussi sur toutes celles qui me pourroient venir en l'esprit, bien qu'elles fussent beaucoup plus grandes.

Lorsqu'il fut venu, je trouvai qu'il étoit de fort douce humeur & de fort bonne compagnie, & que dans sa facilité de parler il contoit beaucoup plus agréablement que nul des autres les fables qu'ils avoient accoutumé de me dire. Mais toutes ses paroles, qui étoient comme des vases précieux qu'il me présentoit de fort bonne grace, n'étoient pas capables d'éteindre ma soif. J'étois déjà las & rebuté de pareilles choses. Je ne les trouvois pas meilleures, pour être mieux dites, ni plus vraies, pour être plus éloquantes : & l'esprit de cet homme ne me paroissoit pas plus sage, pour voir son visage bien composé, & ses discours bien étudiés. Je connus alors que ceux qui me l'avoient tant vanté, étoient de mauvais juges du mérite & de la suffisance des personnes, & qu'ils ne l'estimoient docte & prudent qu'à cause qu'ils le trouvoient disert & agréable dans ses discours.

J'ai connu aussi une autre sorte de gens à qui la vérité est suspecte, & qui refusent de la recevoir lorsqu'elle leur est proposée en de beaux termes. Mais vous m'aviez dès-lors enseigné, mon Dieu, par des voies secrètes & admirables, qu'il y a de l'erreur dans l'opinion des uns & des autres. Et ce qui me porte à croire que c'est vous qui me l'aviez enseigné, est que cela est véritable, & que nul autre que vous ne peut enseigner la vérité, de quelque part & de quelque lieu qu'elle nous vienne. J'avois donc déjà appris de vous que l'on ne doit pas estimer qu'une chose est véritable parce qu'elle est dite avec éloquence ; ni qu'elle est fausse, parce qu'elle est exprimée avec des termes rudes & bar-

bares : comme aussi au contraire , qu'une chose ne doit pas être tenue pour véritable , parce qu'elle est énoncée sans aucune politesse ; ni pour fausse , parce qu'elle est expliquée avec un style élégant & magnifique : mais que la vérité & le mensonge , la sagesse & la folie sont comme de bonnes ou de mauvaises viandes nobles ou basses , comme dans des plats d'argent ou de terre.

Ces extrême desir que j'avois depuis si longtemps de connoître Fauste , fut donc satisfait en quelque maniere par la chaleur & la vivacité qu'il faisoit paroître dans ses discours , & par la grande facilité qu'il avoit à se servir des termes fort propres pour expliquer ses pensées. En quoi je le louois & l'estimois autant que faisoient les autres , même plus qu'eux. Mais je souffrois avec peine de ce qu'étant au milieu d'une grande troupe d'auditeurs , je n'avois pas la liberté de lui représenter mes doutes , & de lui faire des questions dans une douce & paisible conférence pour m'en éclaircir avec lui , en lui proposant mes raisons & en écoutant les siennes. C'est pourquoi ayant enfin trouvé une occasion assez favorable , étant accompagné de mes plus intimes amis , je lui demandai audience en un temps & en un lieu où , sans blesser la bien-séance , nous pouvions conférer ensemble dans une liberté toute entière.

Lui ayant proposé quelques questions qui me sembloient considérables , je reconnus d'abord que de toutes les sciences il ne savoit que la Grammaire , & encore assez communément. Et parce qu'il avoit lu quelques oraisons de Cicéron , quelques traits de Sénèque , mais fort peu , quelques vers des Poètes , & les livres de ceux de sa secte qu'il avoit trouvé le plus élégamment écrits en Latin , & que d'ailleurs il s'exerçoit sans cesse à parler , il avoit acquis cette facilité de langage , qui étoit d'autant plus agréable & plus propre pour séduire & pour inspirer l'erreur , qu'elle étoit accompagnée d'adresse d'esprit , & d'une certaine grace naturelle. Seigneur

mon Dieu , qui êtes le Juge de ma conscience , & dont l'œil discerne parfaitement tout ce que j'ai dans le cœur & dans la mémoire , ce rapport que je fais n'est-il pas conforme à la vérité ? Cependant vous me conduisiez dès-lors par les voies secrètes & ineffables de votre Providence ; & vous commenciez à mettre devant mes yeux la difformité de mes erreurs & de mes égarements , afin que je les visse & que je les eusse en horreur.

C H A P I T R E V I I .

Il se dégoûte de la secte des Manichéens , après avoir reconnu l'ignorance de Fauste.

Lorsque j'eus reconnu que Fauste étoit ignorant dans les sciences où j'avois cru qu'il excelloit , je commençai à désespérer de pouvoir par son moyen être éclairci de mes doutes , dans lesquels néanmoins il auroit pu n'être pas instruit sans cesser d'être intelligent en la doctrine de la véritable piété , pourvu qu'il n'eût pas été Manichéen. Mais les Livres de ceux de cette secte sont remplis d'un nombre infini de fables touchant le ciel , les étoiles , le soleil & la lune , ce qui faisoit qu'en conférant les supputations mathématiques que j'avois lues dans d'autres livres , avec ce qui étoit écrit dans les leurs , pour juger si leurs raisons étoient meilleures , ou du moins aussi bonnes que celles des autres Auteurs , je n'espérois plus que Fauste me les pût expliquer aussi nettement que je l'aurois souhaité.

Et en effet , aussi-tôt que je lui eus proposé mes difficultés pour les examiner , il refusa modestement d'y répondre , & ne se voulut point charger d'un fardeau trop pesant pour lui : car il savoit bien qu'il ignoroit cette science , & il ne rougit point de me l'avouer. Il étoit du nombre de ces grands parleurs , dont j'ai souffert plusieurs avec grande peine , qui en s'efforçant de m'éclaircir sur ces points , ne me disoient rien de solide ni de raisonnable : mais il

étoit retenu & judicieux comme l'est un homme d'honneur : & quoiqu'il fût dans l'aveuglement au regard de vous , il n'y étoit pas d'une telle sorte à l'égard de lui , qu'il ne connût bien son ignorance ; & il ne voulut point s'engager mal-à-propos dans une dispute & dans des difficultés d'où il voyoit qu'il lui seroit impossible de sortir. Cette conduite me le fit estimer encore davantage , parce que cette modération d'esprit avec laquelle il reconnoissoit ses défauts , étoit plus belle & plus estimable que les choses mêmes dont je désirois d'acquérir la connoissance. Et je le vis toujours procéder de cette sorte dans toutes les questions subtiles ou difficiles que je proposois.

Ayant ralenti par ce moyen cette grande affection que j'avois pour la doctrine des Manichéens , & perdant de plus en plus l'espérance de pouvoir trouver de la satisfaction en conférant avec leurs autres docteurs , puisque celui-ci , qui étoit si célèbre parmi eux , m'avoit paru tel que j'ai dit en plusieurs choses que je désirois de savoir , je commençai à traiter avec lui de la science qu'il aimoit , en lui parlant de la rhétorique dont j'étois alors Professeur à Carthage , & que j'enseignois à de jeunes gens , & je lisois avec lui ou ce qu'il désiroit le plus d'entendre , ou ce que j'estimois avoir le plus de rapport à son esprit. Ainsi , tous les efforts que j'avois résolu de faire pour me rendre savant en cette secte , cessèrent entièrement après que j'eus connu Fausse , non pas néanmoins de telle sorte que je la quittasse absolument , mais parce que je ne voyois encore rien de meilleur que ce que j'avois embrassé ; je résolus de m'en contenter , si je n'en rencontrois quelqu'autre meilleure & plus digne d'être suivie.

Tellement que ce Fausse , qui avoit été pour tant d'autres un piège mortel , avoit déjà , sans le savoir & sans le vouloir , commencé à me tirer de celui où j'étois tombé. Car dans le secret de votre Providence , mon Dieu , vous n'abandonniez point mon ame , & votre main me conduisoit par des

voies cachées & admirables , pendant que ma mère vous offroit continuellement pour moi en sacrifice le sang de son cœur , qui jour & nuit couloit par ses larmes. C'est ainsi que vous m'avez traité , mon Dieu , puisque c'est vous qui conduisez les pas de l'homme , & faites qu'il désire d'entrer dans vos voies. Car qui peut procurer notre salut , sinon votre main , Seigneur , qui réforme & qui répare ce qu'elle-même a formé ?

C H A P I T R E V I I I.

Il va à Rome contre la volonté de sa mère.

Ainsi , ce fut par ordre de votre Providence que je me laissai persuader d'aller à Rome pour y enseigner la rhétorique , plutôt qu'à Carthage. Et il faut que je raconte ici le sujet qui m'e porta à ce voyage , afin de vous en rendre graces & publier vos louanges devant tout le monde , parce qu'on y voit reluire d'une maniere admirable votre sagesse toute divine dans ces détours si secrets & si imperceptibles par lesquels vous m'avez conduit , & votre ineffable miséricorde toujours présente pour me secourir , lors même que j'étois si loin de vous. Car j'entrepris ce voyage , non dans le dessein d'acquérir plus de bien & plus d'honneur , ainsi que mes amis me le faisoient espérer , quoiqu'alors la considération de ces avantages pût avoir quelque force sur mon esprit : mais la principale raison , & presqu'une seule qui m'y porta , fut que j'avois oui dire que la jeunesse y étoit beaucoup plus docile & mieux réglée , & que ceux qui étudient , non-seulement ne se jettent jamais en foule & avec insolence dans la classe d'un autre maître que le leur , mais qu'ils n'y entrent même que lorsqu'il le leur permet.

Au contraire , à Carthage c'est une chose honteuse que de voir jusqu'à quel point la licence règne parmi les écoliers. Ils entrent dans les classes avec une impudence extrême , qui tient quelque

chose de la fureur : & après y être entrés, ils trou-
 blent l'ordre que les Maîtres y ont établi pour l'a-
 vancement de leurs disciples, & avec une brutalité
 incomparable ils commettent mille insolences qui de-
 vroient être punies par les loix, si elles n'étoient
 autorisées par la coutume. En quoi ils sont d'autant
 plus malheureux qu'ils estiment comme permis ce
 qui sera toujours défendu par votre loi éternelle &
 inviolable. Et après cela ils s'imaginent qu'ils com-
 mettent ces excès impunément, ne considérant pas
 qu'ils sont punis par cet aveuglement même dans
 lequel ils les commettent, & que les maux que leur
 péché cause dans leur ame sont incomparablement
 plus grands que tous ceux qu'ils peuvent faire souf-
 frir aux autres. Ainsi ayant aimé la licence lorsque je
 n'étois qu'écolier dans ma jeunesse, j'étois contraint
 de la supporter dans les jeunes gens en cet âge où
 j'étois devenu leur Maître. Et c'est ce qui me don-
 noit d'autant plus d'envie d'aller en un lieu où tous
 ceux qui en avoient connoissance m'assuroient que
 l'on ne vivoit pas de la même sorte.

Ce fut là le véritable mouvement qui me fit ré-
 soudre d'entreprendre ce voyage. Mais vous, mon
 Dieu, mon espérance & mon trésor en la terre des
 vivants, vous me portiez à changer de lieu pour
 me faire changer de vie : vous me faisiez sentir des
 dégoûts & des déplaisirs pour m'arracher de Cartha-
 ge, & vous me faisiez proposer des conditions fa-
 vorables & avantageuses pour m'attirer à Rome,
 employant en l'un & en l'autre l'entremise des per-
 sonnes qui n'aimoient qu'une vie morte, dont les
 uns m'irritoient par leurs excès, & les autres ne me
 promettoient que des choses vaines. Ainsi, par une
 conduite secrète de votre providence, vous vous
 serviez & de leur dérèglement & du mien propre
 pour me faire sortir de mes erreurs. Car ceux qui
 troubloient mon corps étoient possédés d'une pas-
 sion aveugle & furieuse ; & ceux qui me promet-
 toient ailleurs un état plus favorable n'avoient de
 pensées que pour la terre. Quant à moi, comme je

Fuyois à Carthage une véritable misère , je cherchois à Rome une fausse félicité.

Il n'y avoit que vous , mon Dieu , qui fussiez la véritable cause de mon voyage ; mais vous ne la découvriez ni à moi ni à ma mere , laquelle s'affligea extraordinairement de mon départ , & me suivit jusqu'à la mer. Voyant qu'elle s'opiniâtroit à ne me point abandonner afin de m'obliger à retourner avec elle , ou à lui permettre de me suivre , je feignis que mon dessein étoit seulement d'accompagner un de mes amis , jusqu'à ce que le temps étant devenu plus favorable il se fût embarqué & eût fait voile. Je trompai ma mere de la sorte , & une mere qui m'aimoit avec tant de passion , & je me dégageai d'elle par ce mensonge. Mais vous m'avez pardonné cette faute , mon Dieu , avec une infinité d'autres , m'ayant préservé par votre miséricorde des eaux de la mer , lorsque mon ame étoit souillée par tant d'impiétés exécrables , pour me conduire jusqu'à l'eau de votre grace , qui , me purifiant de toutes mes taches dans le baptême , devoit arrêter enfin ces torrents de larmes qui couloient tous les jours des yeux de ma mere , lorsqu'elle vous adressoit ses vœux & ses prieres pour le salut de mon ame. Néanmoins voyant qu'elle ne pouvoit se résoudre à s'en retourner sans moi , je lui persuadai en vain avec grande peine de passer la nuit suivante en un lieu proche de notre vaisseau , où il y avoit une chapelle dédiée en l'honneur de Saint Cyprien , dans laquelle s'en étant allée prier & pleurer pour moi , je me dérobai secrètement & partis la même nuit. Et que vous demandoit-elle , mon Dieu , avec tant de larmes , sinon que vous empêchassiez mon voyage ? Mais vous qui vouliez l'exaucer dans le plus grand de ses desirs , selon l'ordre & la profondeur de vos conseils , vous lui refusâtes ce qu'elle vous demandoit alors , pour lui accorder en m'attirant à votre service , ce qu'elle vous demandoit toujours.

Le vent s'étant élevé , durant la nuit nous fîmes

voile & nous perdîmes bientôt la vue du rivage : or ma mere venant le matin & ne me trouvant plus, elle fut outrée de douleur , & se plaignoit à vous dans la violence de ses gémissements & de ses soupirs. Mais vous n'écoutez point , mon Dieu , tout ce qu'elle vous disoit , permettant que je fusse emporté par le mouvement de mes passions en un lieu où vous aviez résolu de les guérir , & que cette extrême affliction qu'elle ressentoit à cause de moi fût la juste punition de cette tendresse humaine & charnelle qu'elle avoit pour moi. Car elle ne pouvoit me quitter ; elle étoit attachée à moi comme sont les meres d'ordinaire , & beaucoup plus que beaucoup de meres. Ainsi elle regrettoit mon absence , ne sachant pas que vous vous en serviez pour faire ce qu'elle souhaitoit si ardemment & pour la combler de joie. Elle ignoroit le succès de ce voyage , & c'est ce qui la portoit à se tourmenter & à s'affliger de la sorte , en quoi elle témoignoit qu'elle étoit héritière de la faute & de la punition d'Eve , recherchant avec tant de douleur celui qu'elle avoit enfanté dans les douleurs. Et néanmoins , après s'être plainte de cette tromperie que je lui avois faite , & de la cruauté avec laquelle je la traitois , & vous avoir recommandé de nouveau le soin de mon ame, elle s'en retourna chez elle , & moi je continuai mon voyage pour aller à Rome.

CHAPITRE IX.

Etant à Rome il tombe dans une grande maladie, dont il attribue la guérison aux prières de sa mere.

ETant arrivé à Rome vous me frappâtes soudain d'une grande & périlleuse maladie , & j'étois sur le point de descendre dans les enfers chargé de tant de crimes que j'avois commis contre vous , contre mon prochain & contre moi-même , outre l'engagement où je me trouvois du péché originel par lequel nous mourrons tous pour le premier

Homme. Car vous ne m'aviez fait encore aucune grâce en faveur de J. C. , & il n'avoit point encore effacé par le mérite de sa Passion l'inimitié que j'avois contractée avec vous par mes dérèglements & mes désordres. Et comment l'auroit-il pu effacer par sa croix , puisque je me la présentais comme fantastique & imaginaire ? Ainsi autant qu'étoit fautive dans mon esprit la mort de son corps , autant étoit vraie en effet la mort de mon ame ; & autant qu'étoit véritable en soi cette même mort de son corps , autant étoit fautive la vie de mon ame , en cela même qu'elle ne croyoit pas en la mort de ce Sauveur. Cependant ma fièvre redoubloit toujours , & j'étois sur le point de mourir , & de mourir pour l'éternité. Car où pouvois-je aller , si je fusse mort en cet état , sinon dans les flammes de l'enfer , parmi les tourments proportionnés à l'énormité de mes crimes , selon l'ordre éternel & immuable de votre souveraine justice ? Ma mere , qui ne savoit pas l'état déplorable où j'étois réduit , ne laissoit pas de prier pour moi en mon absence. Et vous , mon Dieu , qui êtes présent par-tout , l'écoutez favorablement au lieu où elle étoit , & me faisiez miséricorde au lieu où j'étois , tirant mon corps d'une maladie si violente , lorsque mon ame étoit infiniment plus malade par son impiété & par ses blasphêmes. Car étant dans l'extrémité & dans un péril si visible , je ne demandois pas néanmoins que l'on me donnât le baptême , témoignant avoir moins de sentiments de piété en cet âge que je n'en avois n'étant qu'un enfant , lorsque dans une grande maladie je demandai à ma mere qu'elle me fit baptiser , ainsi que je l'ai rapporté ci-dessus , & que je vous en ai rendu grâces.

Mais en devenant plus grand , j'étois devenu plus extravagant & plus insensé , & ma fièvre étoit montée jusqu'à tel point , que je me moquois même de ce remède divin & ineffable que vous présentez aux hommes dans le baptême. Ainsi vous n'avez pas permis , mon Dieu , qu'étant dans un état si funeste

Je mourusse d'une double mort : ce qui eût blessé ma mere d'une plaie si profonde & si sensible , qu'elle fût demeurée inconsolable durant tout le reste de sa vie. Car je ne puis assez exprimer combien étoit violente cette affection qu'elle avoit pour moi ; & avec combien plus de peines & plus de douleurs elle tâchoit de m'enfanter à Dieu par l'esprit , qu'elle n'en avoit ressenti dans le corps pour me mettre au monde. Je ne vois donc pas comment elle eût pu jamais se consoler si vous eussiez permis qu'une ame qui lui étoit si chere fût périée par une mort si malheureuse , qui lui eût déchiré les entrailles , & qui l'eût percée jusques dans le fond du cœur. Et que fussent devenus , mon Dieu , tant de vœux & tant de prieres qu'elle vous offroit sans cesse avec tant de zele ? Auriez-vous bien pu mépriser , mon Dieu , vous qui n'êtes que miséricorde , le cœur contrit & humilié d'une veuve chaste , sobre , charitable envers les pauvres , qui rendoit toute sorte de soumissions & de devoirs à vos serviteurs , qui avoit soin tous les jours d'assister à l'oblation sainte qui se fait à votre autel , qui ne manquoit jamais de se trouver à l'Eglise deux fois le jour , le matin & le soir , non pour s'entretenir de vains discours & de ces contes que font la plupart des vieilles gens , mais pour vous entendre dans vos paroles , & pour être entendue de vous dans ses prieres ?

Auriez-vous bien pu mépriser ces larmes , ô mon Seigneur & mon Dieu ! par lesquelles elle ne vous demandoit pas de l'or & de l'argent , ni quelque bien passager & périssable , mais la guérison de l'ame & le salut de son propre fils ? Auriez-vous bien pu la rejeter dans cette demande , & lui refuser votre assistance divine , vous qui lui aviez donné cette piété même & cette foi avec laquelle elle avoit recours à vous ? Non certes , mon Dieu , vous n'aviez garde de la traiter de la sorte : mais au contraire vous l'assistiez de votre grace ; vous l'écou- tiez favorablement dans ses prieres , disposant toutes choses pour mon salut , selon l'ordre prescrit &

arrêté dans vos desseins éternels. Vous n'aviez gardé de la tromper dans ce que vous lui aviez révélé en songe , & dans ces paroles que vous lui aviez fait dire par vos serviteurs touchant ma conversion, dont j'ai rapporté quelques-unes , sans d'autres encore que j'ai passées sous silence. C'étoient des gages que vous lui aviez donnés , & comme une promesse signée de votre main divine qu'elle conservoit dans son cœur , & qu'elle vous présentoit sans cesse dans ses prières comme pour vous faire souvenir de l'acquitter. Car votre bonté est si excessive envers nous , qu'encore que vous nous remettiez toutes nos dettes, vous voulez bien néanmoins vous obliger à nous , & vous rendre notre redevable par vos promesses.

C H A P I T R E X.

Que se dégoûtant peu à peu de la doctrine des Manichéens , il en retenoit encore néanmoins beaucoup d'erreurs.

Vous me retirâtes donc , mon Dieu , de cette grande maladie , & vous sauvâtes le fils de votre servante , afin que me rendant la santé de ce corps fragile , je pusse recevoir un jour en une manière sans comparaison plus excellente la guérison de mon ame. Je voyois alors souvent dans Rome ceux que les Manichéens appellent Saints , que ces hérétiques ont trompés malheureusement , & qui ensuite trompent les autres. Et je ne vivois pas seulement avec ceux qui sont au rang des disciples parmi-eux , du nombre desquels étoit celui chez qui j'avois été malade & j'avois recouvré ma santé , mais encore avec ceux à qui ils donnent le nom d'Elus.

Je croyois encore que ce n'est pas nous qui péchons , mais que c'est une certaine nature étrangère qui pèche en nous. Comme j'étois superbe , je prenois plaisir à croire que je n'étois jamais coupable : & lorsque j'avois fait quelque mal , je ne voulois

point reconnoître que je vous eusse offensé , & vous supplier de guérir mon ame ; mais j'étois bien-aïse de me justifier & de rejeter ma faute sur je ne fais quel principe qui étoit distingué de moi , quoiqu'il fût en moi. Cependant , mon Dieu , j'étois moi-même tout ce que je sentoïis dans moi-même me porter au mal ; c'étoit mon propre dérèglement qui avoit causé en moi cette division & cette révolte , & mon péché étoit d'autant plus incurable , que je ne croyois point être pécheur. Ainsi mon orgueil me portoit à cette injustice détestable d'aimer mieux que ce fût vous , ô Dieu tout-puissant ! qui fussiez surmonté en moi (selon cette erreur où j'étois alors , que mon ame qui se laissoit vaincre par le péché étoit une partie de vous-même) que non pas moi qui fusse surmonté par vous en soumettant ma volonté corruptible à la puissance de votre grace , quoique l'une fût la cause de ma perte , & que l'autre dût être la cause de mon salut.

Mon Dieu , vous n'aviez pas mis encore une sentinelle à ma bouche , selon la parole de votre Prophete , & une porte de circonspection à mes lèvres , afin que mon cœur ne s'emportât point en des paroles malicieuses pour chercher des excuses dans ces péchés , comme font les hommes injustes & criminels , & c'est pourquoi je vivois encore avec leurs élus. Mais comme je n'avois plus d'espérance de pouvoir , dans cette fausse doctrine , acquérir la connoissance de la vérité , je commençois de jour en jour à avoir plus de froideur & d'indifférence pour elle , quoique je fusse résolu de m'en contenter jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose de plus certain & de plus solide. Il me vint aussi en l'esprit que ces Philosophes que l'on nomme Académiciens , avoient été plus sages & plus prudents que les autres , lorsqu'ils ont soutenu que l'on doit douter de tout , & que l'homme est incapable de comprendre aucune vérité. Car je pensois , comme on le croit d'ordinaire , que ce fût-là leur opinion , ne concevant pas bien alors

quelle avoit été sur ce point leur intention véritable.

Etant dans ces sentiments , je ne fis pas de difficulté de témoigner à celui chez qui je logeois , qu'il avoit trop bonne opinion des Manichéens , & qu'il ajoutoit trop de foi à tant de fables dont leurs livres sont remplis. Il est vrai que je vivois avec eux dans une plus grande familiarité qu'avec les autres qui n'étoient pas infectés de cette hérésie : mais je n'avois plus cette ardeur & cette animosité à la défendre , que j'avois témoignées autrefois , quoique l'amitié qui me lioit avec ces hérétiques , qui sont à Rome en assez grand nombre , & qui s'y tiennent cachés , m'empêchât de me mettre fort en peine de chercher quelque chose de plus assuré que je pusse suivre. Ce qui me retenoit d'autant plus , qu'après les fausses impressions qu'ils m'avoient données , je désespérois entièrement de pouvoir trouver la vérité dans votre Eglise , à Dieu éternel , maître souverain du ciel & de la terre , Créateur de toutes les choses visibles & invisibles !

Il me sembloit qu'il étoit honteux pour vous de croire que vous eussiez une figure humaine semblable à la nôtre , & que vous fussiez composé de membres & de parties qui eussent les mêmes traits & les mêmes linéaments qu'à notre corps , & qui fussent renfermés dans une si petite circonférence. Mais la principale chose , & presque la seule qui m'entretenoit dans l'erreur , & me mettoit dans une impossibilité d'en sortir , étoit que lorsque je me voulois former une idée de Dieu , je me représentois toujours quelque chose de corporel & de sensible , m'imaginant que ce qui n'avoit point de corps n'avoit point d'être. C'est ce qui me portoit à croire qu'il y avoit une certaine substance de mal qui étoit aussi corporelle , & qui avoit une forme hideuse & épaisse , à laquelle ils donnoient le nom de terre , & une autre plus déliée , & plus subtile , telle que peut être le corps de l'air , laquelle ils s'imaginoient être le mauvais esprit qui étoit rés-

pandu sur cette terre. Et parce que cette étincelle de piété que je ne pouvois avoir en moi , me forçoit de croire que Dieu étant bon , comme il est , ne pouvoit pas avoir créé aucune créature qui fût mauvaise , j'établissois deux masses contraires & opposées & toutes deux infinies , quoique celle du mal le fût moins & que celle du bien le fût davantage.

De ce principe sortoient toutes ces autres erreurs , comme des ruisseaux corrompus d'une source empoisonnée. Car lorsque je voulois recourir à la foi de votre Eglise , mon esprit en étoit frappé aussi-tôt , parce que mon imagination me la représentoit toute autre qu'elle n'étoit en effet. Et il me sembloit , mon Dieu , qui m'avez fait miséricorde , que je ne saurois jamais assez reconnoître ; il me sembloit , dis-je , que je témoignerois plus de piété envers vous , vous croyant infini de toutes parts , quoique je fusse contraint d'avouer que du côté où le principe du mal s'oppose à vous , vous étiez infini , que non pas de croire que vous fussiez borné & renfermé de tous côtés dans la circonférence si petite d'un corps humain , qui étoit l'opinion chimérique que les Manichéens faisoient passer pour la foi de votre Eglise.

Il me sembloit qu'il valoit mieux croire que vous n'aviez point créé le mal , (lequel je me persuadois être non-seulement une substance , mais une substance corporelle , ne pouvant pas me figurer que l'esprit même fût autre chose qu'un corps subtil qui occupoit quelque place & quelque lieu) que de vous croire l'auteur de la nature du mal , telle que je me la représentois. Je pensois de même que votre Fils unique Jesus-Christ notre Sauveur étoit sorti pour notre salut de cette étendue brillante & lumineuse de votre grandeur , ne pouvant croire de lui autre chose que ce que ma folle imagination me représentoit. Ensuite de quoi je conclusois qu'étant de cette nature il ne pouvoit pas naître de la Vierge sans être mêlé avec la chair , & qu'il ne

pouvoit pas s'y mêler sans en recevoir quelque tache dans sa souveraine pureté. Ainsi j'appréhendois de reconnoître qu'il fût né avec un corps, de peur d'être contraint d'avouer qu'il eût été souillé en quelque sorte par cette alliance avec le corps. Je ne doute point que les personnes plus spirituelles & plus éclairées de votre Eglise, étant touchées d'amour & de charité pour moi, ne se fissent doucement de ces imaginations si extravagantes, lorsqu'ils les verront représentées dans ce livre. Mais néanmoins j'étois tel alors.

C H A P I T R E X I.

Ridicule réponse des Manichéens au passage du nouveau Testament qu'on leur proposoit.

JE croyois de plus qu'il étoit impossible aux Catholiques de défendre les passages de l'Ecriture que les Manichéens combattoient. Il est vrai néanmoins que je souhaitois quelquefois de conférer sur chacun des points dont il s'agissoit avec quelque homme très-savant dans l'intelligence des saints Livres. Car ayant assisté à Carthage à une Conférence qu'eut avec les Manichéens un nommé Hélépide qui disputoit contre eux, & les combattoit de vive voix, je fus touché de lui avoir vu proposer quelques passages de l'Ecriture qui me sembloient extrêmement forts, auxquels je ne voyois pas que ces hérétiques pussent bien répondre. Aussi eux-mêmes avoient peine d'avancer en public la principale réponse qu'ils y donnoient, laquelle ils nous disoient à nous autres en particulier, qui est que les Ecritures du nouveau Testament avoient été falsifiées par quelques personnes qui vouloient mêler la Loi des Juifs avec la Loi de l'Eglise : quoique cependant ils ne pussent eux-mêmes produire aucun exemplaire plus correct qui servît de preuve à cette falsification prétendue. Mais ce qui me perdoit principalement, mon Dieu,

est que mon esprit étoit tellement rempli de ces images corporelles & matérielles, qui me revenoient sans cesse dans la pensée, qu'en étant accablé, & comme étouffé en quelque sorte, il ne pouvoit, quelque effort qu'il fit, respirer cet air si pur & si calme de votre éternelle vérité.

CHAPITRE XII.

Que les Ecoliers de Rome quittoient leurs Maîtres pour les priver des récompenses qu'ils leur devoient.

Comme j'étois venu à Rome pour y enseigner la rhétorique, j'avois commencé déjà de le faire avec tout le soin qu'il m'étoit possible. J'avois assemblé pour cela en mon logis quelques écoliers qui, me connoissant, m'avoient fait ensuite connoître aux autres. Mais j'appris bientôt que si les désordres qui régnoient en Afrique ne se trouvoient pas en ce lieu, il y en avoit d'autres qui ne valoient guere mieux. Car il est vrai qu'on n'y voit pas comme à Carthage ces insolences des jeunes gens qui entrent impudemment dans une classe pour y troubler tout l'ordre & la discipline; mais on m'avertit d'une autre tromperie qu'ils ont accoutumé de faire, qui est que plusieurs jeunes hommes, conspirant ensemble pour ne rien donner à ceux qui prennent la peine de les instruire, abandonnent tout d'un coup leur maître, & vont à un autre. Ames basses, sans foi & sans honneur, qui ne craignent pas, pour épargner un peu d'argent, de fouler aux pieds l'équité & la justice. Mon cœur haïssoit déjà ces personnes, quoique cette haine ne fût pas parfaite. Car peut-être que je ne les haïssois pas tant parce que leur action étoit injuste en elle-même envers qui que ce fût, que parce que leur injustice m'étoit désavantageuse.

Il est vrai néanmoins que ceux qui agissent de la sorte sont infâmes à vos yeux, & qu'ils vous

abandonnent par un adulateur spirituel, en se profitant à l'amour des choses passagères & périssables, & en se laissant aller à la passion de l'argent, qui n'étant que de la boue, souille les mains qui le tiennent. Ils s'efforcent d'embrasser & de retenir avec eux ce monde, qui les quitte & qui fuit toujours, & ils vous méprisent, mon Dieu, vous qui demeurez éternellement, & qui rappelez à vous l'âme pécheresse, qui ne devoit aimer que vous, étant prêt de vous réconcilier avec elle; après même qu'elle a corrompu sa pureté par ses dérèglements & ses désordres. Je hais maintenant de telles personnes comme étant pécheurs, quoique je les aime comme se pouvant corriger de leurs vices & de leurs péchés; & je souhaite que, s'en corrigeant en effet, ils préfèrent à l'argent la science qu'ils apprennent, & qu'ils vous préfèrent à la science, mon Dieu, vous qui êtes la vérité suprême, la source inépuisable du bien qui ne se peut perdre, la paix & les délices très-pures des âmes pures. Mais pour lors j'avois plutôt peine à les souffrir étant méchants, parce que j'aimois mon avantage particulier, que je ne souhaitois qu'ils devinssent bons pour le seul intérêt de votre gloire.

C H A P I T R E X I I I.

Symmaque l'envoie à Milan pour y enseigner la Rhétorique, & il y est reçu favorablement par Saint Ambroise.

EN ce même-temps ceux de Milan ayant écrit à Symmaque, Gouverneur de Rome, afin qu'il lui plût de leur donner un Professeur en éloquence, que la ville devoit faire venir à ses dépens, je poursuivis cet emploi par ceux-mêmes qui étoient possédés de ces rêveries des Manichéens, qui ne savoient pas non plus que moi que j'en devois être dégagé par ce voyage. Et Symmaque m'ayant ordonné de faire une harangue pour juger

si j'étois capable de cette fonction, il en fut satisfait, & m'y envoya.

Etant arrivé à Milan, j'allai trouver l'Evêque Ambroise, votre serviteur fidele, qui étoit alors illustre par toute la terre, & considéré comme l'un des plus grands personnages de son siècle. Il faisoit sa charge avec un soin merveilleux, dispensant à votre peuple par ses saints discours, le froment très-pur de votre parole qui engraisse & qui fortifie les ames, l'huile sacrée & mystérieuse qui nous donne une joie toute divine, & le vin céleste, qui, nous rendant plus sobres dans les choses de la terre, nous enivre saintement des plaisirs du ciel. Vous m'adressiez à lui sans que j'y pensasse, afin qu'il me fit penser à me convertir à vous. Ce saint homme me reçut en pere, & témoigna se réjouir de ma venue avec une charité digne d'un Evêque.

Aussi-tôt je commençai à l'aimer, non pas d'abord comme un maître de la vérité, puisque j'avois perdu entièrement l'espérance de pouvoir la trouver dans votre Eglise, mais comme une personne qui avoit de l'affection pour moi. J'allois l'écouter avec grand soin lorsqu'il enseignoit le peuple, non avec l'intention que je devois, mais comme pour éprouver si son éloquence répondoit à la réputation qu'il s'étoit acquise, ou s'il étoit moins ou encore plus éloquent que la renommée le publioit. Tout mon esprit étoit occupé à considérer les paroles, méprisant les choses, & n'y faisant aucune attention, & je prenois grand plaisir à la douceur de ses discours, quoiqu'il fût vrai qu'étant beaucoup plus solides & plus savants que ceux de Fauste, ils n'étoient pas néanmoins si agréables, ni remplis de tant de charmes, en ce qui étoit des expressions & de la grace de s'expliquer. Car quant au sens, il n'y avoit aucune comparaison; l'un s'égarant dans des chimeres trompeuses des Manichéens, & l'autre instruisant très-utilement les hommes pour les conduire au salut. Mais ce salut est bien éloigné des

pêcheurs tels que j'étois alors : néanmoins je m'en approchois peu à peu sans que je le fusse.

C H A P I T R E X I V.

Ayant oui prêcher Saint Ambroise , il quitte les Manichéens , & se résout de demeurer Cathécumène dans l'Eglise , jusqu'à ce qu'il eût trouvé la vérité.

CAR comme 'écoutant ce saint Evêque , je ne me mettois point en peine d'apprendre ce qu'il disoit , mais seulement de juger de la maniere en laquelle il le disoit , (cette vaine affection pour l'éloquence m'étant restée après avoir perdu toute espérance qu'un homme pût trouver un chemin pour aller à vous) néanmoins comme les choses étoient inséparables des paroles , je ne pouvois pas empêcher que les unes & les autres n'entraissent tout ensemble & comme en foule dans mon esprit. Et lorsque j'appliquois toute mon attention à bien remarquer l'éloquence de ses discours , j'en reconnoissois en même-temps la force & la vérité : ce qui néanmoins ne se fit que peu à peu & par degrés. Car d'abord il me sembla que ce qu'il disoit se pouvoit défendre , & que j'avois eu tort de croire qu'on ne pût sans témérité soutenir la foi Catholique contre les arguments des Manichéens ; en quoi je me confirmai davantage après lui avoir entendu expliquer souvent avec une merveilleuse clarté quelques passages des plus difficiles & des plus obscurs de l'ancien Testament , qui faisoient mourir mon ame lorsque je les interprétois selon la lettre qui tue.

C'est pourquoi , après lui avoir vu expliquer selon le sens spirituel & allégorique plusieurs endroits de la vieille Loi , je commençai à condamner cette fausse croyance que j'avois eue , qu'il fût impossible de répondre à ceux qui font mille railleries , & vomissent mille blasphêmes contre la Loi & les Prophetes. Toutefois je n'estimois pas encore que je dusse dès-lors embrasser la foi Catholique , parce qu'elle

qu'elle pouvoit avoir des hommes capables de la défendre , & de répondre avec éloquence & avec des raisons vraisemblables aux objections de ses adversaires , ni aussi que je dusse dès-lors condamner les Manichéens , parce que la religion qu'ils combattoient me sembloit aussi soutenable que la leur. Car si la foi Catholique ne me paroissoit plus alors vaincue comme auparavant , elle ne me paroissoit pas néanmoins encore victorieuse.

J'employai tous mes efforts pour tâcher de trouver des arguments capables de convaincre de fausseté les opinions des Manichéens. Et si j'eusse pu me représenter dans mon esprit une substance spirituelle , toutes ces chimères & ces fantômes se fussent dissipés & évanouis : mais cela n'étoit pas en ma puissance. Cependant , quant à ce monde élémentaire & à toutes les parties de la nature qui peuvent tomber sous la connoissance de nos sens , plus je considérois avec soin leurs opinions , & les comparois avec celles des Philosophes , plus je trouvois que plusieurs d'entre ces derniers en avoient parlé d'une manière beaucoup plus vraisemblable & plus solide.

Aussi , selon la coutume des Académiciens (au moins comme on explique d'ordinaire leurs sentimens) doutant de tout , sans pouvoir me déterminer à rien , je résolus d'abandonner les Manichéens. Car , dans l'incertitude où j'étois , je ne croyois pas devoir demeurer dans une secte dont la doctrine me paroissoit moins probable que celle de beaucoup de Philosophes auxquels néanmoins j'étois très-éloigné d'avoir recours pour trouver la guérison de mon ame , ne rencontrant parmi eux aucune trace du nom & de la connoissance salutaire de J. C. Je résolus donc enfin de demeurer Cathécumène dans l'Eglise Catholique que mon pere & ma mere m'avoient tant recommandée ; jusqu'à ce qu'il me parût quelque chose de plus certain que je pusse suivre , & qui pût me régler dans la conduite de ma vie.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Sainte Monique va le trouver à Milan, & ayant su de lui qu'il n'étoit plus Manichéen, l'assure qu'il seroit bientôt Catholique.

MON Dieu, en qui j'avois mis mon espérance dès ma plus tendre jeunesse, où étiez-vous alors, & en quel lieu vous étiez-vous retiré pour vous éloigner de moi ? N'est-ce pas vous qui m'aviez formé & donné une nature différente de celle des animaux de la terre, & des oiseaux qui volent dans l'air ? Ne m'aviez-vous pas départi plus de connoissance & plus de lumière qu'à ces créatures ? Et cependant je marchois dans des ténèbres & dans des chemins glissants. Je vous cherchois hors de moi & n'avois garde de vous trouver, puisque vous êtes le Dieu de mon cœur. J'étois tombé dans le profond de l'abyme ; & non-seulement j'étois dans la défiance, mais même dans le désespoir de pouvoir rencontrer la vérité.

Ma mere, dont la piété généreuse ne trouvoit rien de difficile, m'ayant suivi par mer & par terre, étoit arrivée à Milan. La confiance qu'elle avoit en vous lui faisoit mépriser les plus grands périls ; & dans le danger de faire naufrage, elle consoloit même les matelots, qui consolent d'ordinaire ceux qui n'étant pas accoutumés à la navigation, sont agités de trouble & de crainte lorsqu'ils voient une tempête : & elle leur assuroit qu'ils arriveroient à bon port, parce que vous le lui aviez promis dans une vision qu'elle avoit eue. Elle me trouva encore en très-grand péril, par le désespoir où j'étois de pouvoir connoître la vérité. Et lorsque je lui déclarai que je n'étois plus Ma-

nichéen , mais que je n'étois pas encore Chrétien Catholique , elle ne s'emporta point de joie , quoique cette déclaration la mit hors de peine en ce qui regardoit le premier point de ma misere , qui avoit tiré tant de larmes de ses yeux , & l'avoit obligée si long-temps à me pleurer comme mort , mais comme un mort que vous deviez ressusciter , & qu'elle portoit continuellement dans le fond de sa pensée , ainsi que dans un cercueil , afin que touché de compassion , vous disiez au fils de cette veuve : Jeune homme , levez-vous , je vous le commande ; & qu'ainsi il ressuscitât , il recouvrât la parole , & que vous le rendissiez à sa mere.

Son cœur , comme je viens de le dire , ne tressaillit point d'une joie immodérée lorsqu'elle apprit que vous aviez déjà fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous demandoit tous les jours avec tant de larmes qu'il vous plût d'y faire , & que j'avois quitté l'erreur , quoique je ne fusse pas encore entré dans la vérité. Au contraire , parce qu'elle savoit avec certitude que vous ne manqueriez pas d'accomplir la dernière partie qui restoit de cet ouvrage , d'autant que vous lui aviez promis de l'achever tout entier , elle me répondit avec un esprit tranquille , & plein d'une extrême confiance , qu'elle s'assuroit en Jesus-Christ qu'avant qu'elle partît du monde il lui feroit la grace de me voir bon Catholique.

Voilà ce qu'elle me dit. Mais en même-temps elle redoubloit ses larmes & ses prieres vers vous , mon Dieu , qui êtes la source des miséricordes , afin qu'il vous plût d'avancer votre secours & d'illuminer bientôt mes ténèbres. Elle alloit à l'Eglise avec plus de soin & de ferveur que jamais. Elle étoit ravie d'entendre votre serviteur Ambroise , & de boire à cette fontaine des vérités évangéliques , dont les claires eaux rejaillissoient jusqu'à la vie éternelle. Elle aimoit & révéroit ce saint Prélat ainsi qu'un Ange de Dieu , parce qu'elle savoit qu'étoit lui qui m'avoit réduit dans le doute où j'étais.

tois alors, lequel elle regardoit comme une crise ; qui , après m'avoir mis en quelque sorte plus en danger , me devoit faire passer dans une santé parfaite.

C H A P I T R E I I.

Comme Sainte Monique se rendit à l'ordre de S. Ambroise , de ne point apporter des viandes aux tombeaux des Martyrs.

MA mere , selon la coutume d'Afrique , ayant apporté du pain , du vin , & quelques viandes aux chapelles des Martyrs , & le portier de l'Eglise lui ayant dit qu'il ne lui pouvoit permettre de présenter cette offrande , à cause que l'Evêque l'avoit défendu , elle reçut cet ordre avec tant de respect & d'obéissance , que je ne pus voir sans admiration qu'elle se fût si facilement résolue à condamner plutôt la coutume qu'elle suivoit auparavant , qu'à examiner pourquoi on ne lui permettoit pas de la suivre. Aussi l'intempérance ne pouvoit rien sur son esprit ; & l'amour du vin ne la portoit pas à la haine de la vérité , comme il arrive à beaucoup d'autres de l'un & de l'autre sexe , qui étant ivrognes n'ont pas moins de dégoût des exhortations qu'on leur fait touchant la sobriété , que du vin qui est mêlé avec beaucoup d'eau. Lorsqu'elle apportoit à l'Eglise son petit panier plein de viande , qu'elle devoit offrir à l'honneur des Saints Martyrs , pour en goûter & donner le reste aux pauvres , elle ne réservoir pour elle que fort peu de vin bien trempé , afin d'en user très-sobriement. Et s'il arrivoit qu'elle voulût honorer de cette sorte plusieurs Martyrs , elle ne portoit par-tout que la même chose. Et ainsi le vin qu'elle buvoit n'étoit pas seulement fort trempé , mais aussi fort chaud , & elle en donnoit à goûter à ceux qui l'accompagnoient en cette dévotion , parce qu'en ces exercices religieux elle ne cherchoit qu'à satisfaire à sa piété , & non pas à son plaisir.

Ainsi , lorsqu'elle eut appris que , selon l'ordre de ce saint Evêque & de cet illustre Prédicateur de votre parole , cette coutume ne se devoit plus pratiquer par les personnes mêmes qui l'observoient avec plus de sobriété , afin de ne point donner sujet d'en user à ceux qui étoient plongés dans l'intempérance , parce qu'elle avoit trop de rapport à la superstition des Païens dans les funérailles de leurs parents & de leurs amis , elle s'en départit très-volontiers : & au lieu d'un panier plein de fruits terrestres , elle apprit à apporter sur le tombeau des Martyrs un cœur plein de vœux purs & religieux ; & se réservant de faire ailleurs ses aumônes aux pauvres , selon son pouvoir , elle se contentoit de participer dans l'Eglise au Corps précieux de Jesus-Christ dans la célébration des divins Mysteres , puisque ç'a été par l'imitation du sacrifice de ce même Corps en la Croix , que les Martyrs ont été immolés & couronnés.

Il me semble toutefois , mon Dieu , & c'est le sentiment de mon cœur en votre présence , que ma mere eût eu grande peine à quitter cette coutume , si elle lui eût été défendue par un autre qu'elle n'eût pas tant honoré & aimé qu'Ambroise , qu'elle affectionnoit principalement par l'espérance que vous vous en serviriez pour me sauver : & lui de sa part l'aimoit si fort à cause de sa piété exemplaire , qui la rendoit très-servente dans l'exercice des bonnes œuvres , & très-assidue à l'Eglise , que lorsqu'il me voyoit , il ne pouvoit s'empêcher de la louer , & de se réjouir souvent avec moi de ce que j'avois une telle mere. Mais hélas ! il ne savoit pas quel fils elle avoit en moi , qui doutois encore de toutes les vérités de la religion Catholique , & ne croyois pas qu'on pût trouver le chemin de la véritable vie.



C H A P I T R E I I I.

Que les occupations & les études de Saint Ambroise l'empêchoient de l'entretenir autant qu'il eût bien voulu.

JE ne soupirois point encore par des prières enflammées, afin de vous appeler à mon secours : mais mon esprit étoit seulement attentif à chercher la vérité, & ardent à discourir & à raisonner.

Je n'avois pas même d'autre pensée touchant votre serviteur Ambroise, sinon que je le regardois comme un homme heureux selon le monde, le voyant si fort honoré des plus grandes Puissances de la terre, & il n'y avoit que son célibat qui me sembloit difficile à supporter. Je ne pouvois m'imaginer, comme ne l'ayant jamais éprouvé, quels étoient ses combats contre les attaques de la vanité; quelles étoient ses espérances; quelles étoient les consolations dont vous le favorisiez dans les événements les plus fâcheux, & quelles étoient ses joies lorsque son cœur se nourrissoit du pain si délicieux de vos Ecritures saintes. Il ne savoit pas aussi de son côté quelles étoient les agitations de mon esprit, & le précipice où j'étois prêt de tomber. Car je ne pouvois m'éclaircir de mes doutes avec lui comme je l'eusse bien désiré, la grande multitude des personnes qui avoient affaire à lui, & qu'il assistoit dans leurs besoins, m'empêchant de lui pouvoir parler à mon aise, & ce peu de temps durant lequel ils le laissoient libre, ne lui donnant d'autre loisir que de réparer les forces de son corps par les soutiens nécessaires à la vie, & celles de son esprit par la lecture.

Lorsqu'il lisoit, ses yeux couroient les pages du livre; mais son esprit s'arrêtoit pour en pénétrer l'intelligence, & sa langue & sa voix se reposoient. Etant souvent entré dans sa chambre, dont la porte n'étoit jamais fermée à personne, & où tout le monde

entroit librement sans qu'on l'avertît de ceux qui venoient, je le trouvois lisant tout bas, & jamais d'une autre sorte. Après m'être assis & être demeuré dans un long silence (car qui auroit osé le troubler le voyant si attentif ?) je me retirois, parce que je jugeois bien que durant ce peu de temps qu'il avoit à lui pour reprendre une nouvelle vigueur ensuite d'un si grand rompement de tête que les affaires d'autrui lui avoient causé, il ne désiroit pas d'être diverti, & qu'il craignoit peut-être qu'en lisant haut, ceux qui se trouveroient présents & l'écouteroient attentivement n'entraissent en quelque doute, s'il se rencontroit dans l'Auteur qu'il lisoit des passages qui fussent obscurs, & que lui ensuite ne se trouvât obligé de les expliquer ; & qu'ainsi employant la plus grande partie de son temps en ces explications, il ne pût lire tout ce qu'il s'étoit proposé. Ou bien le desir de conserver sa voix, qui s'enrouoit fort aisément, lui étoit un juste sujet de lire tout bas. Enfin, quelque raison qui le portât à en user de la sorte, elle ne pouvoit être que bonne, puisqu'il étoit si sage & de si grande vertu.

Ainsi je n'avois aucun moyen de m'éclaircir de ce que je désirois en consultant ce grand Prélat, qui étoit comme votre saint oracle, si ce n'étoit quelque chose qui se pût expliquer en peu de mots. Mais les doutes & les inquiétudes qui m'agitoient avoient besoin de rencontrer une personne qui eût assez de loisir pour me donner le temps de les lui déclarer en particulier, & de les répandre tous dans son sein ; & je ne le trouvois jamais en cet état. Je ne manquois point tous les Dimanches d'aller entendre les prédications dans lesquelles il expliquoit excellemment votre parole à son peuple, & elles me confirmoient tous les jours de plus en plus dans la croyance qu'il n'étoit pas impossible de démêler tous les nœuds des artificieuses calomnies par lesquelles ces trompeurs des Manichéens déchirent les divines Ecritures du vieux Testament.

Mais lorsque j'eus aussi appris qu'encore que les plus spirituels d'entre vos enfants, que vous avez, mon Dieu, engendrés, par votre grace, dans le sein de l'Eglise Catholique, qui est leur mere, croient que vous avez formé l'homme à votre image, ils ne croient pas toutefois que vous soyez renfermé dans les limites d'une forme humaine & d'un corps humain : quoique je ne pusse avoir encore aucune idée, non pas même grossiere & imparfaite, d'une nature purement spirituelle, je ne laissois pas néanmoins de ressentir une joie mêlée de honte, de ce qu'ayant été durant tant d'années si téméraire & si impie que de blâmer par mes discours des choses dont je ne devois m'enquérir que pour m'en instruire, ce n'étoit pas contre la religion Catholique que j'aboyois, mais contre les chimères de mes imaginations fantastiques. Car, ô mon Dieu ! qui pour être élevé au-dessus de toutes choses n'en êtes pas moins proche de nous, & qui pour être si caché à nos yeux n'en êtes pas moins présent à vos créatures ; comme vous n'êtes point composé de parties dont les unes soient plus grandes ou plus petites que les autres, mais qu'étant tout entier en chaque lieu, vous n'êtes néanmoins en aucun lieu, vous n'avez aussi nullement cette forme corporelle que je m'imaginois alors, quoique l'homme que vous avez créé à votre image soit compris entièrement dans un espace limité de toutes parts.

C H A P I T R E I V.

Il apprend des sermons de Saint Ambroise, que l'Eglise n'enseignoit pas ce que les Manichéens lui imputoient.

Ainsi ne pouvant comprendre comment il se pouvoit faire que l'homme fût créé à votre image, je devois me contenter de proposer mes doutes, pour apprendre ce que l'on en devoit croire,

& non pas insulter aux Catholiques , comme s'ils croyoient ce qu'en effet ils ne croyoient pas. C'est pourquoi je me sentoie pressé dans le fond du cœur d'un desir d'autant plus ardent de connoître la vérité , que j'avois honte d'avoir été trompé si long-temps par les vaines promesses des Manichéens , qui , en se vantant de ne rien dire que de certain , m'avoient fait soutenir avec opiniâtreté & avec une ignorance puérile , tant de choses incertaines comme certaines & assurées. J'ai vu clairement depuis qu'elles étoient fausses ; mais dès-lors je connoissois avec certitude qu'elles étoient du moins incertaines , lorsqu'avec tant d'aveuglement & tant de chaleur je blâmois dans mes disputes votre Eglise Catholique. J'étois assuré dès-lors qu'en-core que je ne connusse pas si la doctrine qu'elle enseignoit étoit véritable , au moins je ne pouvois douter qu'elle n'enseignoit point les choses dont je l'avois accusée avec tant d'aigreur. Ainsi je me trouvois confus ; je changeois de sentiment , & me réjouissois , mon Dieu , de ce que votre Eglise unique , qui est le Corps de votre Fils unique , dans laquelle dès mon enfance on m'a fait connoître que le nom de JESUS n'avoit rien de ridicule dans sa croyance , & qu'elle n'enseignoit nullement , dans la pureté de sa doctrine , que vous , mon Dieu , créateur de toutes choses , avez une figure humaine , & qu'ainsi vous soyez renfermé dans l'espace d'un lieu terminé de toutes parts , quelque grand & quelque vaste que l'on se le puisse imaginer.

Je ressentois aussi beaucoup de joie de ce qu'en m'expliquant la loi & les Prophetes , on ne me les proposoit plus à lire avec ces mêmes yeux qui m'y faisoient auparavant remarquer tant d'absurdités , & accuser vos Saints comme s'ils les eussent entendus tout littéralement , bien qu'en effet ils en fussent très-éloignés : & je prenois grand plaisir à ouïr saint Ambroise répéter souvent dans ses sermons , & recommander très-expressement à son

peuple , comme une regle de la foi , cette importante maxime , que la lettre donne la mort , mais que l'esprit donne la vie. Et lorsqu'en tirant les voiles mystiques il découvroit les sens cachés des passages , qui , à les interpréter selon la lettre , semblent enseigner une mauvaise doctrine , il ne disoit rien qui me choquât , quoique j'ignorasse encore si ce qu'il disoit étoit véritable. Mais la crainte de tomber dans le précipice tenoit mon cœur en suspens , sans qu'il voulût pencher de côté ni d'autre , & cette suspension m'y faisoit tomber d'une autre maniere encore plus dangereuse. Car je voulois être aussi assuré des choses que je ne voyois pas , comme je le suis que trois & sept font dix , n'étant pas capable de mettre en doute si je ne me trompois point en faisant cette supputation , mais désirant seulement de comprendre toutes les autres choses avec la même certitude , soit qu'elles fussent corporelles & éloignées de mon sens , soit qu'elles fussent spirituelles , bien qu'alors je ne m'en figurasse aucune que comme étant corporelle. Or cela ne pouvoit arriver qu'après que la foi auroit guéri mon ame & dégagé mon esprit des nuages qui l'obscurcissoient , afin qu'il pût en quelque sorte arrêter sa vue sur votre éternelle & immuable vérité.

Mais comme il arrive souvent que celui qui a passé par les mains d'un mauvais médecin , appréhende de se confier à un bon ; ainsi mon ame malade ne pouvant recevoir sa guérison que par la foi , & craignant d'ajouter croyance à des choses fausses , elle refusoit les remèdes , & résistoit à votre conduite , mon Dieu , qui avez établi la foi , comme une médecine salutaire , dont la vertu merveilleuse est capable de guérir les maladies spirituelles de tout l'univers.



CHAPITRE V.

Qu'il est nécessaire de croire ce que l'on ne comprend pas encore ; & comment il commença à reconnoître l'autorité de l'Ecriture.

JE commençois néanmoins dès-lors à préférer la doctrine Catholique à celle des Manichéens , en ce que je trouvois que le procédé des Catholiques , qui veulent que l'on croie avec soumission ce que l'on ne comprend pas avec évidence , (soit qu'on le puisse faire comprendre , ou que ceux avec qui l'on traite en soient capables , soit qu'on ne le puisse pas) étoit beaucoup plus modeste & plus sincère que celui des Manichéens , qui , en se moquant de la crédulité de ceux qui se laissent persuader ce qu'ils ne sauroient comprendre , promettent d'abord de ne rien enseigner que de très-clair , & puis ne pouvant prouver ce qu'ils avancent , veulent qu'on ajoute foi sur leur parole à mille contes fabuleux & ridicules.

Votre main favorable ayant ensuite , mon Dieu , touché & amolli peu à peu mon cœur , vous me fîtes considérer combien je croyois de choses que je n'avois jamais vues , & sans que j'eusse été présent lorsqu'elles s'étoient passées , comme tant d'événements que j'avois lus dans les histoires profanes , tant de lieux & tant de villes où je n'avois jamais été , tant de choses que j'avois entendu dire à mes amis , à des médecins & à plusieurs autres personnes , auxquelles , si l'on n'ajoutoit point de foi , il faudroit bannir tout le commerce de la vie humaine. Et enfin avec quelle certitude indubitable je me tenois assuré d'être le fils de Patrice & de Monique , encore que je ne le pusse savoir que par la croyance que j'avois ajoutée à ce qu'on m'en avoit dit.

Vous me fîtes connoître de cette sorte , mon Dieu , qu'il ne faut pas blâmer ceux qui ajoutent

foi à vos écritures , dont vous avez si puissamment établi l'autorité presque dans toutes les parties du monde ; mais qu'au contraire ceux qui refusent d'y croire méritent d'être blâmés , & qu'on ne les doit point écouter lorsqu'ils nous disent : d'où savez-vous que ces livres ont été donnés aux hommes par l'esprit du vrai Dieu , du Dieu qui est la vérité même ? Car ce qui me faisoit voir que je n'en devois point douter , étoit que toute cette diversité de sentiments & de questions sophistiques de Philosophes qui se combattent les uns les autres , & dont j'avois lu les livres , n'avoient pu ébranler dans mon esprit cette ferme croyance que vous étiez , encore que je ne fusse pas ce que vous étiez , ni me faire douter que la conduite des choses humaines ne fût un effet de votre admirable providence. Il est vrai que ma foi n'étoit pas toujours égale , ayant été tantôt plus forte , & tantôt plus foible ; mais je n'ai jamais douté de votre être , ni du soin que vous daignez prendre de nous , encore que j'ignorasse quelle étoit l'idée qu'on devoit avoir de votre nature , & quelle est la voie qui nous conduit ou qui nous ramene à vous.

Ayant ainsi reconnu que nous sommes trop faibles de nous-mêmes pour trouver la vérité par des raisons claires & évidentes , & que pour cet effet nous avons besoin de l'autorité des livres divins , je commençai dès-lors à croire que vous n'en auriez pas donné une si grande par tout l'univers à cette Ecriture que l'Eglise révere & tient pour sainte , si vous n'aviez voulu que par elle on vous cherchât & l'on crût en vous. Et parce que j'en avois déjà entendu expliquer plusieurs endroits en des sens très-raisonnables , j'attribuois à la profondeur des mystères qu'elle contient ces prétendues absurdités que je pensois y avoir trouvées , & qui avoient accoutumé de me choquer. Et son autorité me sembloit d'autant plus digne de foi , plus sainte & plus vénérable , que d'une part elle est simple par le style , & proportionnée à l'intelligence des

lecteurs les plus simples & les moins habiles, & que de l'autre elle renferme dans le sens caché, sous l'écorce de la lettre, la sublime dignité de ses mystères secrets, s'exposant ainsi aux yeux & à la lecture de tous les hommes par des termes très-clairs, & exerçant en même-temps tout l'esprit & toute la suffisance de ceux qui ont une plus haute lumière & une vue plus perçante. Ainsi par un langage si populaire, comme par un chemin public & royal, elle reçoit tous les hommes dans son sein; & par la pénétration de ses vérités obscures, comme par des routes difficiles à trouver & par des sentiers étroits, elle conduit vers vous quelques personnes particulières. Et quoique le nombre de ces personnes soit assez petit, il ne seroit pas néanmoins si grand qu'il est, si elle n'étoit élevée à ce haut point d'autorité qu'elle s'est acquise sur tous les peuples, & si elle n'attiroit à elle toutes les Nations de la terre par l'humilité sainte de son langage. Je méditois sur ces choses, & vous m'assistiez; je soupirois, & vous m'entendiez; je flotfois sur cette mer, & vous gouverniez ma course: je m'égarois dans la voie large du siècle, & vous ne m'abandonniez pas.

CHAPITRE VI.

Devant réciter un panégyrique de l'Empereur, il reconnoît la misère des ambitieux, en se comparant à un pauvre que le vin a rendu gai.

JE soupirois après les honneurs, les richesses & le mariage; mais vous vous moquiez de moi; car dans l'ardeur de ces passions je souffrois des douleurs très-amères & très-cuisantes, & vous m'étiez d'autant plus favorable, que vous me laissiez moins trouver de douceur & de délices hors de vous, mon Dieu. Mais puisque vous avez voulu me conserver le souvenir de ces circonstances, & m'inspirer la pensée de vous les confesser avec actions de grâces,

examinez, s'il vous plaît, le fond de mon cœur que je tiens en votre présence, & faites que mon ame que vous avez dégagée des pieges de la mort du péché, d'où il étoit difficile de la retirer, s'attache désormais fortement à vous. Dans quelle misere n'étoit-elle point réduite ? & vous touchiez ses plaies pour les lui faire sentir, afin que renonçant à toutes choses, elle se convertît à vous, qui êtes élevé au-dessus de toutes choses, & êtes l'unique précipice de l'être de toutes choses ; afin, dis-je, qu'elle se convertît, & que dans sa conversion elle trouvât la guérison de ses plaies.

Plus donc j'étois misérable, plus vous fûtes miséricordieux envers moi, mon Dieu, dans le moyen dont vous vous servîtes pour me faire connoître ma misere, lorsque je me préparois à prononcer un panegyrique à la louange de l'Empereur, où je devois dire beaucoup de mensonges, qui n'auroient pas laissé d'être favorablement écoutés de ceux-mêmes qui sauroient que je mentois. Car il me souvient que mon esprit étant tourmenté d'inquiétudes sur ce sujet, & comme agité d'une fièvre ardente par les pensées qui troublent les hommes en ces rencontres, lorsque je passois par les rues de Milan, j'aperçus un pauvre qui, à mon avis, avoit un peu bu, & qui se réjouissoit & jouoit. Le voyant, je soupirai, & me tournant vers quelques-uns de mes amis qui m'accompagnoient, je leur parlai avec sentiment de tant de maux que notre folie nous faisoit souffrir, & leur représentai que par tous nos efforts pareils à ceux qui me donnoient alors tant de peines, & qui par les aiguillons d'une ardente ambition me contraignoient de traîner la charge si pesante de ma misere, & de l'augmenter en la traînant, nous ne prétendions autre chose que de posséder une joie aussi tranquille que celle dont ce pauvre jouissoit déjà devant nous, & à laquelle nous n'arriverons peut-être jamais, puisque, avec ce peu d'argent qu'il avoit ramassé de ses aumônes, il avoit acquis ce que je m'efforçois d'acquérir par

tant de travaux, tant de tours & de retours, savoir, la joie d'une félicité temporelle.

Il est vrai qu'il ne jouissoit pas d'une véritable joie. Mais celle que mon ambition me faisoit rechercher avec tant d'ardeur étoit encore moins véritable. Et enfin il étoit gai, & moi triste. Il étoit sans appréhension, & moi dans la crainte. Que si quelqu'un m'eût demandé ce que j'aurois mieux aimé, ou me réjouir, ou craindre, j'aurois répondu sans doute que j'aurois mieux aimé me réjouir. Et si l'on m'eût aussi demandé ce que j'aurois mieux aimé, ou d'être tel que ce pauvre étoit alors, ou d'être tel que j'étois dans moi-même, j'aurois plutôt choisi sans doute d'être tel que j'étois, que non pas de lui ressembler, quoique je me sentisse accablé de mille soins & de mille inquiétudes : mais c'auroit été plutôt par aveuglement que par raison & selon la vérité que je me serois porté à ce choix. Car je ne devois pas me préférer à ce pauvre, parce que j'étois plus savant que lui, puisque ma science ne me donnoit pas de la joie, & que je ne m'en servois que pour me rendre agréable aux hommes, non en les instruisant, mais en voulant seulement leur plaire. C'est pourquoi, Seigneur, vous preniez la verge de votre justice, & vous brisiez mes os, selon la parole du Prophète, parce que je n'avois pour but que de plaire aux hommes.

Loin donc de moi ceux qui disent qu'il faut faire différence entre les sujets que chacun a de se réjouir. Le pauvre trouvoit sa joie dans son ivresse, & moi je cherchois la mienne dans la gloire ; mais dans quelle gloire, Seigneur ! dans celle qui n'est pas en vous. Et ainsi comme la joie de ce pauvre n'étoit pas une véritable joie, aussi la gloire que je cherchois n'étoit pas une véritable gloire, & elle me troubloit l'esprit plus que le vin ne troubloit celui de ce pauvre. Mais, de plus, son ivresse devoit finir avec la nuit, & moi je m'étois couché & levé avec la mienne, & j'étois en état de m'y lever & de m'y coucher encore long-temps. J'avoue

donc qu'il faut faire différence entre les diverses causes de notre joie , & que celle qu'une solide espérance donne à une ame vraiment chrétienne , surpasse sans comparaison ce vain contentement dont ce pauvre jouissoit alors. Mais il ne laissoit pas d'avoir en ce point de l'avantage sur moi , puisqu'il étoit plus heureux , non-seulement parce qu'il étoit transporté de joie , lorsque j'avois le cœur déchiré de mille soins , mais aussi parce qu'il avoit trouvé de quoi acheter du vin en souhaitant toutes sortes de prospérités à ceux qui lui donnoient l'aumône , au lieu que je travaillois pour acquérir une vaine réputation en publiant des mensonges.

Je dis alors plusieurs choses semblables à mes amis ; & faisant souvent des réflexions sur l'état où je me trouvois , je me trouvois toujours dans un état misérable ; & plus je m'en affligeois , plus je redoublois ma misère. De sorte que s'il m'arrivoit durant ce temps-là quelque succès favorable , j'avois peine à en avoir de la joie , parce que c'étoit comme un oiseau qui s'envoloit de mes mains presque auparavant que je le pusse tenir.

C H A P I T R E V I I.

De son ami Alipe. Comme il l'avoit retiré de la passion pour les spectacles du Cirque, & l'avoit depuis engagé dans l'hérésie des Manichéens.

VOilà quel étoit entre mes amis & moi le sujet ordinaire de nos plaintes. Mais j'en parlois principalement & avec beaucoup plus de confiance avec Alipe & Nébride , dont le premier , savoir , Alipe , étoit d'une des meilleures maisons de Thagaste , où j'étois né , & étoit plus jeune que moi , y ayant été mon écolier , & depuis à Carthage. Il m'aimoit extrêmement , parce que je lui paroissais savant & homme d'honneur ; & mon affection pour lui n'étoit pas moindre , à cause de la grande inclination à la vertu qui se luisoit en ses mœurs , bien

qu'il fût dans un âge si peu avancé. Néanmoins le gouffre de la vie libertine de Carthage, où la jeunesse est toute bouillante d'ardeur pour les amusements des spectacles, l'avoit entraîné dans une folle passion pour les divertissements du Cirque. Lorsqu'il étoit misérablement transporté de cette manie, & que j'enseignois la rhétorique en public, il ne venoit point encore à mes leçons, à cause de quelque mauvaise intelligence qui étoit survenue entre son pere & moi : & ayant appris qu'il aimoit éperdument ces spectacles, je souffrois une extrême douleur de voir qu'il étoit sur le point de me faire perdre, s'il ne l'avoit déjà fait, les grandes espérances que j'avois conçues de lui. Mais je ne pouvois ni l'avertir de sa faute, ni l'en corriger, en usant de la liberté d'un ami, ou de l'autorité d'un maître. Car je croyois qu'il étoit entré sur mon sujet dans les mêmes sentiments qu'avoit son pere ; ce qui n'étoit pas néanmoins ; mais au contraire, sans s'y arrêter, il ne laissoit pas de me saluer & de venir en ma classe, d'où il sortoit après avoir un peu écouté.

Cela fut cause toutefois que j'oubliai le dessein de lui parler pour le conjurer de ne pas perdre un aussi bon esprit qu'étoit le sien, en se laissant emporter dans l'aveugle & furieuse passion de ces jeux publics. Mais vous, Seigneur, qui par votre providence réglez sur toutes vos créatures, & réglez la conduite de leur vie, vous n'aviez pas oublié que vous l'aviez destiné à être du nombre de vos enfants, pour en faire après un grand Evêque dans votre Eglise. C'est pourquoi, afin qu'il parût à tout le monde que son changement ne pouvoit être attribué qu'à vous seul, vous le-fites bien par moi, mais sans que j'en eusse la moindre pensée. Car, comme je faisois un jour ma leçon à mon ordinaire, il vint, me salua, prit place entre mes écoliers, & commença à m'écouter avec beaucoup d'attention. Il arriva ensuite que pour expliquer un passage de l'Auteur que je lisois, j'estimai à propos d'user

de la comparaison des spectacles qu'on voit au Cirque , par laquelle il me sembloit que je pouvois faire comprendre plus agréablement & plus clairement l'explication que je voulois donner à ce passage, & en même-temps je repris avec une raillerie piquante ceux qui se laissent emporter à une telle manie.

Vous savez , mon Dieu , que je ne pensois nullement alors à guérir Alipe de cette folle passion. Mais il prit cela pour lui , & crut que je ne l'avois dit que pour lui seul : & au lieu qu'un autre qui m'auroit entendu parler de la sorte eût pris sujet de m'en vouloir du mal , lui qui étoit fort bien né , n'en voulut mal qu'à lui-même , & m'en aima encore davantage. Aussi vous avez dit il y a long-temps dans vos saintes Ecritures : Reprenez le sage , & il vous aimera. Je ne l'avois pourtant pas repris : mais vous , Seigneur , qui vous servez de toutes sortes de personnes , soit qu'elles agissent avec dessein , ou sans dessein , pour exécuter les ordres éternels & toujours justes de votre sagesse , vous fîtes de mon cœur & de ma langue des charbons ardents pour consumer & pour guérir la passion qui desséchoit cet esprit qui donnoit de si belles espérances.

Que celui-là , mon Dieu , taise vos louanges qui ne considère pas vos miséricordes , dont je vous rends du plus profond de mon ame de très-humbles actions de grâces. Alipe , après ce discours , se retira de ce gouffre dans lequel il prenoit plaisir de s'abîmer , & où il se laissoit aveugler par une misérable volupté. Il en détacha courageusement son esprit : il renonça à toutes les folies du Cirque , & n'y retourna plus depuis. Il obtint ensuite de son pere , quoiqu'avec peine , de lui permettre de m'avoir pour maître ; & ainsi étant retourné à mes leçons , il s'embarassa avec moi dans les erreurs des Manichéens , aimant en eux cette profession publique qu'ils faisoient d'une haute continence , laquelle il croyoit sincère & véritable , au lieu que ce n'étoit qu'une feinte & une image vaine , propre seulement

DE SAINT AUGUSTIN , LIV. VI. 163
à tromper les ames bien nées , qui , ne connoissant
pas encore le fond de la vraie & de la solide vertu ,
se laissent aisément éblouir par l'éclat & l'apparen-
ce d'une vertu fausse & contrefaite.

C H A P I T R E V I I I .

*Alipe se laisse emporter à la passion pour les spectacles
des gladiateurs , qu'il abhorroit auparavant.*

SOn pere & sa mere étant des personnes toutes
attachées au siecle & à la terre , l'avoient tou-
jours porté à s'avancer dans le monde. Et comme
leurs paroles avoient fait impression sur son esprit ,
il étoit allé à Rome pour apprendre le droit. De-
meurant en cette ville , il devint passionné pour les
combats des gladiateurs , & sa passion n'étoit pas
moins extraordinaire dans sa cause & son origine ,
que violente dans son excès. Car , lorsqu'il en étoit
plus éloigné , & qu'il en avoit le plus d'horreur ,
quelques-uns de ses compagnons & de ses amis
l'ayant rencontré par hazard aussi-tôt après dîner ,
l'entraînerent comme en se jouant avec lui , quel-
que résistance qu'il leur pût faire , & le menerent
à l'amphithéâtre au temps de ces jeux funestes ,
quoiqu'il leur criât : si vous avez assez de force pour
entraîner mon corps en ce lieu , en aurez-vous assez
pour rendre malgré moi mes yeux & mon esprit
attentifs à la cruauté de ces spectacles ? J'y assisterai
donc sans y être & sans y rien voir , & ainsi je
trionpherais d'eux & de vous. Ils ne laisserent pas
néanmoins de l'emmener avec eux , voulant peut-
être éprouver s'il auroit assez de pouvoir sur lui
pour faire ce qu'il disoit.

Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu , & qu'ils se
furent placés le mieux qu'ils purent , ils trouverent
tout l'amphithéâtre dans l'ardeur de ces plaisirs
cruels & abominables. Alipe ferma les yeux aussi-
tôt , & défendit à son ame de prendre part à une si
horrible fureur. Et plutôt à Dieu qu'il eût encore

bouché ses oreilles ! Car les sentant frapper avec violence par un grand cri que fit tout le peuple dans un accident extraordinaire qui arriva en ces combats , il se laissa emporter à la curiosité ; & s'imaginant qu'il seroit toujours au-dessus de tout ce qu'il pourroit voir , & qu'il le mépriseroit après l'avoir vu , il ouvrit les yeux , & fut frappé aussitôt d'une plus grande plaie dans l'ame que le gladiateur ne l'avoit été dans le corps. Il tomba plus malheureusement que celui qui par sa chute avoit excité cette clameur , laquelle étant entrée dans son oreille , avoit en même-temps ouvert ses yeux pour lui faire recevoir le coup mortel qui le perça jusques dans le cœur : car la fermeté qu'il avoit témoignée étoit plutôt une audace qu'une véritable force , parce qu'elle étoit présomptueuse , & qu'au lieu de s'appuyer sur vous , mon Dieu , qui rendez forts les plus foibles , il ne s'appuyoit que sur lui-même , qui n'étoit que fragilité & que foiblesse. Il n'eut pas plutôt vu couler ce sang , qu'il devint cruel & sanguinaire : il ne détourna point ses yeux de ces spectacles ; mais il s'y arrêta au contraire avec ardeur : cette barbarie pénétra jusques dans le fond de son ame , & se saisit d'elle sans qu'il s'en apperçût : il goûta cette fureur avec avidité comme un breuvage délicieux , & il se trouva en un moment tout transporté & comme enivré d'un plaisir si sanglant & si inhumain. Ce n'étoit plus ce même homme qui venoit d'arriver , mais l'un de la troupe du peuple , & le compagnon véritable , tant d'esprit que de corps , de ceux qui l'avoient amené. Que dirai-je davantage ? Il devint spectateur comme les autres , il jeta des cris comme les autres , il s'anima de chaleur comme les autres , & il remporta de ce lieu une passion d'y retourner encore plus violente que celle de tous les autres , n'y retournant pas seulement avec ceux qui l'y avoient entraîné la première fois , mais y entraînant lui-même tous ceux qu'il pouvoit. Vous l'avez tiré néanmoins de cet abyme , mon Dieu , (quoique

DE SAINT AUGUSTIN , LIV. VI. 165
ce ne fut que long-temps après) par une miséricorde & une puissance également infinies , lui apprenant à n'espérer plus que de votre grace ce qu'il avoit espéré en vain de ses propres forces.

CHAPITRE IX.

Comme Alipe étant encore à Carthage , fut arrêté sur le soupçon d'avoir commis un larcin.

Ainsi , mon Dieu , vous voulûtes que la mémoire de cette chute lui demeurât gravée dans l'esprit pour le préserver de tomber à l'avenir. C'est ce qui me fait souvenir encore de ce qui lui arriva étant à Carthage , lorsqu'il étudioit sous moi , & que se promenant sur le midi dans la salle du Palais , & pensant à une déclamation qu'il devoit faire pour s'exercer selon la coutume des écoliers , il fut arrêté comme un voleur par les gardes du Palais. Car vous permîtes sans doute , mon Dieu , que cet accident lui arrivât , afin que devant être un jour une personne si considérable dans votre Eglise , il apprit dès-lors avec combien de retenue & de circonspection un homme doit juger la cause d'un homme , de peur qu'il ne condamne un innocent par une crédulité inconsidérée.

Voici donc comme cette histoire se passa : Alipe se promenoit seul devant le lieu où l'on rendoit la justice , ayant des tablettes à la main , lorsqu'un jeune écolier , qui étoit un véritable voleur , commença , sans qu'il s'en aperçût , à couper avec une cognée qu'il avoit apportée en cachette , des barreaux de plomb qui avançoient sur la rue des changeurs , lesquels ayant entendu le bruit de cette cognée , commencèrent à crier , & envoyèrent des gens pour prendre celui qu'ils trouveroient. Ce garçon entendant cette rumeur s'enfuit , & laissa-là la cognée , de peur qu'on ne le surprît en étant saisi. Alipe qui ne l'avoit point vu entrer , l'entendant sortir , & voyant qu'il se retiroit si vite , s'approcha

pour en apprendre la cause, & ayant trouvé la cognée, il la prit, & la confidéroit tout étonné, ne sachant rien de ce qui s'étoit passé. Sur ces entre-faites, ceux qui avoient été envoyés pour prendre le voleur, arrivent & trouvent Alipe seul, tenant à la main cette même cognée qu'ils avoient entendue d'en bas, & dont le bruit leur avoit donné l'alarme. Aussi-tôt ils se faissient de lui, ils l'entraînent comme un criminel, & assemblent ceux qui demeuroient dans le Palais, se réjouissant avec eux d'avoir pris sur le fait un voleur public, & le menoient devant le Juge pour lui faire son procès.

Mais comme ce qui étoit arrivé jusques-là suffisoit pour donner à Alipe une instruction si nécessaire, aussi, mon Dieu, vous ne différâtes pas davantage de justifier son innocence, dont vous étiez l'unique témoin. Car, comme ils le menoient ou en prison ou au supplice, ils trouverent en leur chemin un Architecte qui avoit le principal soin de tous les édifices publics; ce qui redoubla encore leur joie, étant ravis d'avoir rencontré si heureusement celui qui avoit accoutumé de les soupçonner d'avoir pris ce qui se voloit dans le Palais, afin qu'il reconnût lui-même ceux qui étoient véritablement coupables de tous ces vols. Mais il arriva par bonheur que cet Architecte connoissoit Alipe, l'ayant vu souvent chez un Sénateur, auquel il alloit rendre ses devoirs: c'est pourquoi il le prit aussi-tôt par la main, le tira à part, & lui ayant demandé la cause d'un si grand désordre, il apprit de lui tout ce qui s'étoit passé. L'Architecte commanda ensuite à cette populace si émue & si irritée de venir avec lui. Et, comme ils passoient par-devant le logis de celui qui étoit coupable de ce vol, ils virent à la porte un petit garçon qui étoit à lui, & qui étoit si jeune, qu'il pouvoit découvrir aisément tout ce qu'il savoit, sans crainte de fâcher son maître, qu'il avoit suivi lorsqu'il avoit été pour couper ce plomb. Alipe l'ayant reconnu, il en avertit l'Architecte, lequel lui montrant la cognée, & lui demandant à

qui elle étoit : elle est à nous , répondit l'enfant ; & lui ayant encore fait quelques demandes , il tira de lui tout le reste. Ainsi ce crime retombant sur cette maison , & tout ce peuple qui avoit déjà commencé de triompher d'Alipe , demeurant confus , votre serviteur , mon Dieu , sortit heureusement de cette rencontre , & apprit par sa propre expérience à être encore plus sage & plus circonspect à l'avenir , lui qui devoit être un jour le dispensateur de votre parole , & le juge de tant d'affaires importantes dans votre Eglise.

CHAPITRE X.

Exemple mémorable de l'intégrité d'Alipe , & de l'ardeur qu'avoit un autre de ses amis nommé Nébride , pour la recherche de la vérité.

J'Avois rencontré Alipe , dont je parle , dans la ville de Rome ; & il s'unit à moi par le lien d'une si étroite amitié , que , lorsque j'allai à Milan , il se résolut d'y venir aussi pour ne me point quitter , & tout ensemble , parce qu'ayant appris la Jurisprudence , il étoit bien aise d'y trouver quelque emploi pour l'exercer , suivant en cela plutôt l'inclination de ses parents que la sienne propre. Il avoit déjà été trois fois en charge , & témoigné une probité si incorruptible , qu'il étoit admiré de tous les autres : au lieu que lui au contraire admiroit qu'il pût y avoir des personnes qui préférassent un peu d'argent à l'intégrité & à l'innocence. Car , étant employé à Rome en qualité d'Assesseur auprès d'un des principaux Officiers des Finances de l'Empereur au département d'Italie , on avoit tâché d'ébranler sa fermeté & sa constance , non-seulement par les intérêts du bien & de la fortune , mais encore par la terreur & par les menaces. Il y avoit un Sénateur extrêmement puissant qui s'étoit assujetti la plupart des Officiers , ou par la considération de ses bienfaits , ou par l'appréhension de son

crédit & de son autorité. Comme il avoit accoutumé de ne trouver rien qui lui résistât, il voulut faire quelque chose qui étoit défendu par les Loix; Alipe s'y opposa. On lui offrit des présents; il les rejetta avec mépris. On le fit menacer; il se moqua de ces menaces: tout le monde admirant que par un courage & une générosité toute extraordinaire, il ne désirât point d'avoir pour ami, ni ne craignît point d'avoir pour ennemi un Magistrat si considérable, & qui avoit mille moyens, ou, d'obliger ceux qu'il aimoit, ou de perdre ceux qu'il haïssoit. L'Officier même dont Alipe étoit Assesseur, n'osoit le refuser ouvertement, quoiqu'il ne souhaitât pas non plus que l'affaire réussît; mais il s'excusoit sur lui, disant qu'il s'y opposoit: & il disoit vrai, puisqu'en effet Alipe auroit plutôt quitté sa charge que d'y consentir.

La seule chose qui pensa tenter Alipe à cause de son amour pour les Lettres, fut de recevoir quelque argent dans l'exercice de sa charge, dont il auroit pu acheter des livres. Mais ayant consulté les regles de la justice, il prit une meilleure résolution, & jugea qu'il valoit mieux ne pas faire ce que son devoir lui défendoit, que d'abuser du pouvoir qu'il auroit eu de le faire. Je sais bien que ce n'est pas-là une grande chose; mais celui qui est fidele dans les petites le sera aussi dans les grandes; & cet oracle, mon Dieu, de votre vérité éternelle est infailible. Si vous n'avez été fidele dans la dispensation des fausses richesses, qui vous confiera les véritables? Et si vous n'avez pas été fidele dans le maniement d'un bien qui est hors de vous, qui vous donnera les biens de l'ame qui sont seuls proprement à vous? Alipe étoit donc dans la disposition d'esprit que je viens de dire. Et pour lors nous étions unis ensemble d'une amitié très-étroite, étant tous deux agités de doutes & d'inquiétudes touchant la maniere de vie que nous devions suivre.

Il y avoit aussi un de mes amis nommé Nébride; lequel ayant quitté son pays, qui étoit proche de Carthage;

Carthage , ayant quitté Carthage même où il demouroit d'ordinaire , ayant quitté son bien paternel qui étoit très-considérable , ayant quitté sa maison & sa mere mere , qui n'étoit pas pour le suivre comme la mienne , n'étoit venu à Milan pour autre raison que pour vivre avec moi , & pour travailler ensemble selon l'ardeur violente qui l'animoit à la recherche de la vérité & de la sagesse. Il soupiroit comme moi ; il étoit dans l'irrésolution & dans le doute , cherchant avec une passion extrême la vie bienheureuse , & ayant une vivacité d'esprit admirable pour pénétrer dans les questions les plus difficiles. Ainsi , nous étions trois amis ensemble , tous trois pauvres & misérables , gémissant l'un avec l'autre , & déplorant notre misere , & vous présentant nos bouches ouvertes dans la faim qui nous pressoit , afin que vous daignassiez les remplir de la nourriture céleste après laquelle nous soupinions , attendant le temps favorable que vous aviez marqué dans l'ordre de votre éternelle Providence. Et parmi tous les dégoûts & les déplaisirs que nous causoit notre vie toute séculiere , par une secreete conduite de votre miséricorde sur nous , lorsque nous voulions un peu considérer quel étoit notre but dans tous les maux que nous souffrions , il ne se présentoit à notre esprit que des fantômes & des ténèbres. Nous en avions peine nous-mêmes , & nous nous disions l'un à l'autre : ne sortirons-nous donc jamais de cet état misérable ? Nous redisions cette parole fort souvent , & nous n'en sortions pas néanmoins , parce que nous ne trouvions rien de ferme & d'assuré , sur quoi nous nous pussions appuyer en quittant toutes ces choses vaines & périssables.



C H A P I T R E X I.

Il décrit excellemment quelles étoient ses irrésolutions & ses diverses pensées touchant la vie qu'il embrasseroit.

MAis rien ne m'étonnoit davantage que lorsque je repassois dans mon esprit & considérois attentivement le long temps qui s'étoit écoulé depuis la dix-neuvième année de mon âge, en laquelle j'avois commencé à brûler de l'amour de la sagesse, me disposant, après l'avoir une fois acquise, de renoncer à toutes les vaines espérances & aux promesses trompeuses de l'ambition & de la fortune. Car j'avois déjà trente ans, & je me voyois encore plongé dans la fange & dans la boue où j'étois alors, ne pensant qu'à jouir des choses présentes, qui m'échappoient des mains, & qui divisoient mon esprit par une infinité de desirs & de passions. Demain, disois-je toujours, nous trouverons ce que nous cherchons. La vérité se découvrira à nous, & nous nous attacherons à elle. Fauste s'en va venir, & il nous éclaircira toutes choses. O Académiciens ! c'est vous qui avez excellé parmi tous les Philosophes, lorsque vous nous avez appris qu'on ne peut rien suivre de certain & d'assuré pour le règlement de cette vie. Mais pourquoi désespérer de la sorte ? Cherchons plutôt avec soin & avec confiance. C'est déjà beaucoup que les passages de l'Ecriture sainte ne me semblent pas absurdes & insoutenables, comme je les avois crus auparavant ; mais que je reconnois, au contraire, qu'on les peut fort bien soutenir, & d'une manière qui ne choque nullement la raison. Il faut s'arrêter cependant en ce même lieu où mon père & ma mère m'avoient mis dès mon enfance ; en attendant que je m'éclaircisse de la vérité. Mais où la chercher, & quand la chercher ? L'Eveque Ambroise n'a point de temps pour me résoudre mes doutes, & je n'en ai point moi-même

pour pouvoir lire. Mais quand j'en aurois , où trouverons-nous des livres ? quand les aurons-nous ? où est l'argent pour en acheter ? où sont les personnes qui nous en pourroient prêter ?

D'un autre côté , je disois : il faut régler mon temps , & distribuer mes heures d'une telle sorte , qu'il m'en reste pour songer à mon salut. Voici un grand sujet de mieux espérer pour l'avenir : l'Eglise Catholique n'enseigne pas ce que je pensois ; elle est très-éloignée des erreurs dont je l'accusois si injustement : ceux qui sont instruits dans sa doctrine condamnent comme un blasphème cette pensée , que Dieu soit renfermé dans la circonférence d'un corps humain. Puisque je suis déjà satisfait sur un point si important , à quoi tient-il que je ne me presse pour recevoir l'éclaircissement des autres ? Si je suis obligé de donner à mes écoliers toutes les heures de la journée , qu'ai-je à faire durant le reste du jour ? Pourquoi ne l'employerai-je pas à une occupation si importante ? Mais quand irai-je donc rendre mes devoirs à mes principaux amis & aux personnes de condition , dont le support & la faveur me sont nécessaires ? Quand étudierai-je pour préparer les leçons pour lesquelles je reçois quelque récompense de mes écoliers ? Quand prendrai-je du temps pour moi-même , afin de donner quelque relâche à mon esprit après tant de soins & tant de veilles ? Mais que tout se perde , que tout périsse , à la bonne heure. Abandonnons toutes les choses du monde , qui sont si vaines & si inutiles , & donnons-nous tout entiers à la recherche de la vérité. Cette vie n'est que misère , & l'heure de la mort est incertaine : si elle nous surprend tout d'un coup , en quel état sortirons-nous de ce monde ? Où apprendrons-nous ce que nous n'y aurons pas appris par notre faute ? ou plutôt que nous restera-t-il , sinon d'être punis sévèrement d'une négligence si criminelle ? Mais peut-être qu'il ne reste plus aucun sentiment à l'homme après sa mort , & que l'ame étant éteinte , toutes ses inquiétudes cessent

avec elle. Il est donc d'autant plus nécessaire de bien éclaircir ce point. Mais à Dieu ne plaise que cela Toit ainsi. Ce n'est pas en vain que la religion chrétienne s'est élevée en un si haut point de gloire, & s'est acquise une si grande autorité par toute la terre. Dieu n'auroit jamais fait pour nous tant de prodiges & tant de merveilles, si notre ame devoit mourir avec notre corps. Pourquoi donc différons-nous davantage de renoncer à toutes les espérances du siècle, pour nous employer tout entiers à connoître Dieu, & à rechercher la vie bienheureuse ?

Mais attendons encore un peu. Cette vie qu'on mene dans le monde a ses douceurs & ses charmes. Et il ne faut pas aisément s'en retirer, parce qu'il seroit honteux d'y rentrer après en être sorti. Je suis sur le point d'obtenir quelque emploi considérable, & quand j'en serai venu à bout, n'aurai-je pas sujet d'être content ? J'ai beaucoup d'amis qui sont très-puissants, & quelque hâte que j'aye de borner mes espérances, je puis toujours aspirer à quelque charge de judicature. Après cela, je pourrai prendre une femme qui ait du bien, afin de pouvoir entretenir une famille, & mon ambition & mes desirs seront alors satisfaits. Combien a-t-on vu de grands personnages, & très-dignes de servir d'exemple à tous les autres, qui pour s'être engagés dans le mariage n'ont pas laissé de s'occuper de l'étude de la sagesse ?

Dans cette diversité de mouvements & de pensées dont mon cœur étoit agité en même-temps, & poussé tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, comme un navire battu par des vents contraires, le temps se passoit, & je demeuroidis irrésolu. Je différois de jour en jour, ô mon Seigneur & mon Dieu ! de me convertir & de vivre en vous, & ne différois un seul jour de mourir en moi. Aimant la vie bienheureuse, j'appréhendois le lieu où elle réside, & en même-temps que je la cherchois, je la fuyois. Je croyois que ce me seroit une extrême misère de passer ma vie sans une femme, ne consi-

dérant pas que c'est votre grace qui nous doit guérir de cette foiblesse , parce que je n'avois jamais éprouvé de remede si divin ; & me figurant qu'un homme doit être chaste par ses propres forces , en quoi je reconnoissois mon impuissance , j'étois si aveugle que de ne savoir pas cet oracle de votre Ecriture : que nul ne peut être continent si vous ne lui donnez cette vertu. Et vous me l'eussiez donnée , sans doute , mon Dieu , si j'eusse frappé vos oreilles par le gémissement intérieur de mon ame , & si j'eusse remis entre vos mains toutes mes inquiétudes & mes peines par une foi solide & véritable.

CHAPITRE XII.

Divers sentimens de lui & d'Alipe touchant le mariage & le célibat.

Alipe faisoit tous ses efforts pour tâcher à me divertir du mariage , disant que si je m'y engageois , nous ne pourrions jamais vivre ensemble avec un parfait repos dans l'amour de la sagesse , ainsi que nous le désirions depuis long-temps. Car quant à lui , il étoit très-chaste. Ce qui étoit d'autant plus merveilleux , qu'étant tombé dans quelques dérèglements en sa première jeunesse , il s'en étoit retiré aussi-tôt avec un dégoût & un regret de s'être laissé emporter à ce désordre , & depuis il avoit vécu dans une parfaite continence.

Je lui résistois de mon côté , en lui opposant les exemples de ceux qui , après s'être mariés , étoient toujours demeurés dans l'étude de la sagesse , dans le service de Dieu , & dans l'affection & la fidélité qu'ils devoient à leurs amis. Mais j'étois très-éloigné de l'éminence de la vertu qui a paru dans ces personnes. Je ne me servois de leurs noms que pour couvrir ma foiblesse & cette maladie dans laquelle je languissois. Car étant enchanté par la mortelle douceur d'un plaisir brutal , & ne pouvant souffrir que l'on touchât à mes plaies , je traînois ma chaîne

après moi , appréhendant qu'on ne la rompît , & repoussant tout ce qu'on me pouvoit dire en faveur de la chasteté , comme une main qui vouloit me délier & me tirer d'une servitude que j'aimois.

De plus , le démon se servoit de moi pour séduire Alipe. Il lui tendoit des pièges par mes paroles pleines d'attraits & de charmes pour le faire tomber & lui faire perdre la pureté & la liberté de son esprit. Car , ayant une opinion avantageuse de moi , il admiroit que je fusse réellement attaché à ce plaisir bas & sensuel , jusqu'à lui avouer franchement toutes les fois que nous nous entretenions ensemble sur ce sujet , que je ne me pouvois résoudre en façon du monde de passer ma vie dans le célibat. Et voyant que pour me défendre sur ce qu'il témoignoit être surpris de ce sentiment dans lequel j'étois , je lui disois qu'il y avoit bien de la différence entre un plaisir passager qu'il avoit éprouvé autrefois , dont il lui restoit à peine quelques traces dans la mémoire ; & la vie réglée qu'on peut mener avec une femme , lors particulièrement qu'elle est jointe à l'honnêteté d'un légitime mariage , & qu'ainsi il ne falloit pas trouver étrange , ou que j'estimasse ce genre de vie , ou que lui méprisât ce qu'il ne connoissoit pas ; voyant , dis-je , que je lui parlois de la sorte , il commença à se porter lui-même au mariage , étant vaincu , non par une volupté sensuelle , mais par la curiosité & par le desir d'éprouver , comme il le témoignoit lui-même , quel pouvoit être ce contentement , sans lequel ma vie , qu'il estimoit beaucoup d'ailleurs , me sembloit un supplice plutôt qu'une véritable vie.

Son esprit qui étoit libre de ce joug , s'étonnoit de ma servitude ; & cet étonnement le portoit à vouloir éprouver si ce qui me sembloit si désirable l'étoit en effet autant que je me le figurois , ne considérant pas que , par cette expérience qu'il vouloit faire , il tomberoit peut-être dans la même servitude qui étoit la cause de son étonnement , parce qu'il vouloit faire alliance avec la mort ; & que selon la

parole de l'Ecriture , celui qui aime le péril se perdra dans le péril : car ni lui ni moi n'étions que fort légèrement touchés du desir de conduire avec sagesse une famille , de bien vivre avec une femme , & d'élever des enfants en l'amour & en la crainte de Dieu , qui est tout ce qu'il peut y avoir de recommandable dans le mariage. Pour moi , je n'y étois poussé que par le desir de satisfaire cette passion brutale , qui n'est jamais satisfaite , & qui m'accabloit depuis si long-temps sous la pesanteur de ses chaînes ; & pour lui , l'étonnement de me voir esclave , le portoit à se rendre esclave aussi-bien que moi. Voilà l'état déplorable où nous étions alors , ô mon Dieu ! jusqu'à ce que votre grandeur infinie n'abandonnant pas notre bassesse , & étant touché de compassion pour notre misere , nous daignât tirer de cet esclavage par une conduite merveilleuse & entièrement inconnue aux hommes.

CHAPITRE XIII.

Sa mere se disposant à le marier , ne peut obtenir de Dieu aucune révélation sur ce mariage.

ON travailloit avec soin pour me marier. J'avois déjà fait la recherche d'une fille , & on me l'avoit déjà promise. Ma mere fit tout ce qu'elle put pour avancer cette affaire, dans le desir qu'elle avoit qu'après que je serois marié je reçusse le baptême , auquel elle reconnoissoit avec grande joie que je me dispois chaque jour de plus en plus , espérant de trouver ainsi dans ma profession de foi l'accomplissement de ses vœux & de vos promesses. Mais lorsque , pour satisfaire à son propre mouvement & à ma priere tout ensemble , elle vous demandoit sans cesse , & du plus profond de son cœur , qu'il vous plût de lui faire connoître en songe quelque chose de mon mariage à venir , vous ne voulûtes jamais le lui accorder. Elle voyoit seulement quelques images vaines & fantastiques , causées par les efforts

continuels de son esprit dans la violente application qu'elle avoit à cette pensée. Et elle me les racontoit avec mépris , & non avec la foi qu'elle avoit accoutumé d'ajouter aux choses que vous lui faisiez connoître. Sur quoi elle me disoit , qu'elle discernoit aisément par une certaine douceur qui ne se peut exprimer par les paroles , ce que vous daigniez lui révéler durant son sommeil , d'avec ce que son imagination lui représentoit dans ses songes. On continuoît néanmoins de faire instance sur mon mariage , & la fille que l'on demandoit pour moi , ne pouvant être de deux ans en âge de se marier , on étoit résolu d'attendre , parce qu'on jugeoit ce parti avantageux.

C H A P I T R E X I V.

De la proposition qu'il avoit faite avec quelques-uns de ses amis de vivre tous en commun.

NOUS étions plusieurs amis ensemble , qui , nous entretenant souvent des peines & des inquiétudes de la vie du monde , qui nous paroissoient insupportables , avions proposé & presque résolu de vivre en repos en quelque lieu à l'écart. Notre dessein étoit de mettre en commun tout ce que nous possédions ; de ne faire plus qu'une famille de toutes nos familles différentes , afin que l'amitié qui formoit l'union de nos cœurs empêchât la division de nos biens ; & qu'ainsi nul de nous n'ayant rien de propre , toutes choses fussent à tous en général & à chacun en particulier. Nous étions environ dix personnes qui croyions pouvoir vivre dans cette société : & il y en avoit de fort riches , mais particulièrement un nommé Romanien , qui étoit de la même ville que moi , & mon intime ami dès mon enfance. La poursuite de quelques affaires très-importantes l'avoit alors amené à la suite de la Cour de l'Empereur , & nul n'avoit plus d'ardeur que lui pour cette proposition , ni plus d'autorité pour nous

le persuader à tous , d'autant qu'il avoit beaucoup plus de bien qu'aucun des autres.

Nous avions avisé qu'en chaque année deux d'entre nous seroient choisis comme intendants , pour avoir l'administration de tout le bien & de toutes les choses nécessaires à la famille , pendant que les autres demeureroient dans un plein repos , sans se mêler d'aucunes affaires. Mais lorsque nous vîmes à considérer si les femmes que quelques-uns avoient déjà , & celle que je voulois avoir , demeureroient d'accord de notre dessein , tout ce beau projet que nous croyions si bien établi , s'évanouit , & s'en alla en fumée.

Nous nous trouvâmes donc dans nos soupirs & dans nos plaintes ordinaires , & nous fûmes obligés de retourner dans le chemin large du siècle , parce que ces pensées différentes qui rouloient dans notre esprit étoient des pensées vaines & inutiles , au lieu que vos desseins , mon Dieu , sont immuables & éternels. Ainsi votre sagesse se moquoit de nos résolutions , étant prête d'accomplir les siennes , & devant nous donner bientôt la nourriture qui nous étoit nécessaire au temps que vous aviez jugé le plus propre , & ouvrir votre main libérale pour remplir nos âmes de bénédictions & de graces.

CHAPITRE XV.

La femme qu'il entretenoit s'en étant retournée en Afrique , il en prend une autre.

Cependant mes péchés se multiplioient. J'avois souffert que l'on éloignât de moi la femme que j'entretenois , parce qu'elle étoit comme un obstacle à mon mariage. Mais je n'avois pu l'arracher de mon cœur , où elle étoit si fortement attachée , sans le déchirer , & cette plaie saignoit encore. Quant à cette femme , elle s'en retourna en Afrique , m'ayant laissé un fils que j'avois d'elle ; & se voyant séparée de moi , elle vous fit vœu , mon

Dien , de passer tout le reste de sa vie en continence. Mais je fus si malheureux , que je n'eus pas seulement le courage d'imiter une simple femme ; & que ne pouvant souffrir le retardement de deux ans qu'il me falloit attendre pour me marier , parce que je n'étois pas tant amoureux du mariage qu'esclave de la volupté, je pris une autre femme au lieu de celle qui s'en étoit retournée , comme si j'eusse eu dessein de faire toujours durer la maladie de mon ame , & même de l'accroître jusqu'à ce que ma passion désignée se changeât en un amour légitime. Ainsi la plaie que j'avois reçue par l'éloignement de cette première femme n'étoit pas guérie ; mais au contraire , après une inflammation & des douleurs très-cuivantes , elle avoit passé à une espèce de corruption & de pourriture qui rendoit ma maladie encore plus incurable & plus désespérée, quoiqu'elle ne parût pas si violente.

C H A P I T R E X I V .

Sa crainte de la mort & du jugement à venir , & que la vie bienheureuse ne se trouve point dans les voluptés charnelles.

QUE le Ciel vous loue, que la terre vous glorifie , ô source de grace & de bonté ! plus ma misère m'éloignoit de vous , & plus votre miséricorde s'approchoit de moi. Vous avanciez déjà votre main pour me tirer de la fange de mes crimes, & me laver dans les eaux sacrées du baptême, lorsque je n'avois pas la moindre pensée de ce qui étoit prêt d'arriver. Dans la passion que j'avois pour des voluptés charnelles , je n'étois retenu que par la seule appréhension de la mort & de votre jugement , la diversité de tant de fausses opinions qui me sont passées par l'esprit n'ayant pu en effacer cette crainte.

Je m'entretenois de la fin des biens & des maux avec mes deux amis Alipe & Nébride , & leur ré-

moignoïs que j'aurois préféré les sentiments d'Epicure à ceux de tous les Philosophes de l'antiquité, si j'eusse pu perdre la croyance que j'avois, qu'après que le corps est mort l'ame est encore vivante, & qu'elle sera traitée selon le mérite de ses actions, ce qu'Epicure n'a point voulu croire. Je leur demandois pourquoi nous ne serions pas heureux, & ce que nous voudrions chercher davantage si nous étions immortels, & si nous vivions dans une perpétuelle volupté des sens, sans aucune crainte de la pouvoir perdre : ne considérant pas que cette pensée que j'avois faisoit connoître la grandeur de ma misère, en ce qu'elle témoignoit que j'étois si aveuglé & si plongé dans le vice, que je ne pouvois appercevoir la lumière toute pure de cette beauté céleste, qui mérite seule d'être animée pour elle-même, & sans aucun intérêt d'aucune autre récompense, que les yeux de la chair sont incapables de voir, & qui ne sauroit être vue que des yeux de l'ame & au fond du cœur.

Malheureux que j'étois, je ne considérois pas de quelle source venoit le plaisir que je prenois à m'entretenir doucement de ces choses, quoique honteuses, avec mes amis ; & que selon les sentiments où j'étois alors, & au milieu même de toutes les voluptés charnelles, je n'eusse pu vivre heureux si j'eusse été sans amis, & sans des amis que je n'aimois nullement par intérêt, & que j'étois assuré qu'ils m'aimoient de la même sorte.

O voies égarées ! Malheur à l'ame audacieuse qui, s'éloignant de vous, mon Dieu, espere trouver quelque chose de meilleur que vous. Elle a beau se tourner & se retourner de tous côtés, elle ne trouve par-tout que des inquiétudes & des déplaisirs : car vous seul êtes son repos, & vous venez soudain la secourir : vous la tirez de cet égarement funeste ; vous la faites entrer dans votre voie ; vous la consolez & lui dites : courez, & je vous soutiendrai ; je vous conduirai où vous desirez aller, & là je vous soutiendrai encore.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Que s'efforçant de connoître Dieu, il n'avoit pu se le figurer que comme une substance infiniment étendue, ce qui étoit encore le concevoir en la manière des corps.

CEt âge dans lequel je m'étois laissé emporter à toutes sortes de débordements & de vices étoit alors fini, & j'entrois dans la jeunesse ; mais plus j'avancois dans le cours de mes années, plus je me perdois dans les égarements de mon esprit, ne pouvant me représenter autrement une substance que comme quelque chose de corporel, & qui se peut voir par les yeux du corps. Je ne vous considérois pas néanmoins, mon Dieu, comme ayant une figure humaine. Car depuis que j'avois reçu quelque instruction de la vérité, j'avois toujours rejeté une telle erreur, & me réjouissois de la voir condamner par la foi de votre Eglise Catholique, qui est notre mere spirituelle. Mais je ne savois que penser autre chose de vous ; & n'étant qu'un homme & un homme si aveugle, je m'efforçois de vous comprendre, vous qui êtes le seul Dieu souverain & véritable. J'avois une ferme croyance que votre nature est incapable de corruption, d'altération & de changement, parce qu'encore que je ne fusse pas les raisons divines de cette haute vérité, je connoissois néanmoins évidemment, & j'étois très-persuadé que ce qui ne se peut corrompre, ni altérer, ni changer, est sans doute plus parfait & plus excellent que ce qui est capable de corruption, d'altération & de changement.

Mon esprit s'efforçoit de rejeter loin de lui tous ces vains fantômes, & je tâchois d'éloigner de ma

pensée ces images trompeuses & grossières qui voloient sans cesse à l'entour de moi. Mais à peine cette nuée étoit dissipée , qu'elle se rassembloit en un clin d'œil , & aussi épaisse qu'auparavant, venoit fondre sur mon esprit qu'elle couvroit de ténèbres , & me contraignoit , non pas de vous concevoir sous la forme d'un corps humain , mais de penser néanmoins que vous étiez quelque chose de corporel qui remplissoit toutes les parties du monde , & qui étoit même répandu hors du monde dans les espaces infinis , quoiqu'en même-temps je vous crusse incorruptible , inaltérable & immuable , parce que ces qualités me paroissoient beaucoup plus excellentes que leurs contraires. La raison qui m'en faisoit juger ainsi , étoit que tout ce que je me serois figuré sans lieu & sans espace n'eût été rien ; je dis rien du tout , & non pas même un vuide tel que seroit un lieu duquel on auroit ôté généralement toute sorte de corps , ou célestes , ou composés de terre , d'eau ou d'air , en sorte qu'il ne demeurât qu'un vuide comme un spacieux néant.

Mon cœur s'étant donc appesanti & devenu tout charnel , je ne me connoissois pas seulement moi-même , & je tenois pour un pur néant tout ce qui ne s'étendoit & ne se répandoit point dans quelque espace ; ou qui au moins n'étoit pas tel qu'il comprit , ou qu'il pût comprendre quelque chose de semblable. Car mon esprit se formoit des images proportionnées aux seuls objets de mes yeux , & je ne m'appercevois pas que cette action de mon esprit , par laquelle je me formois ces images corporelles , n'étoit pas corporelle comme elles , & que néanmoins elle n'eût pu les former , si elle n'eût été elle-même quelque chose de fort grand.

Ainsi , mon Dieu , qui êtes la vie de ma vie , la pensée que j'avois de votre grandeur me faisoit croire que vous étiez répandu en des espaces infinis , & que vous pénétriez de telle sorte tout le corps de l'univers , que vous vous étendiez de toutes parts au-delà de lui sans aucunes bornes & sans

aucunes limites ; en sorte que la terre , le ciel & toutes les choses créées fussent remplies de vous & se terminassent en vous , sans que pour cela vous fussiez en aucune sorte. Car tout ainsi que le corps de cet air élémentaire qui couvre la terre ne sauroit empêcher la lumière du soleil de la pénétrer , non en le déchirant ou en le divisant , mais en le remplissant tout entier de sa clarté , je m'imaginois que vous passiez de la sorte , non-seulement à travers le corps du ciel , de l'air & de l'eau , mais aussi à travers le corps de la terre , toutes leurs parties , depuis les plus grandes jusqu'aux moindres , vous faisant place pour jouir de la présence de votre majesté suprême , qui , en conduisant tout ce qu'elle a fait , se mêloit & se répandoit d'une manière imperceptible au dedans & au dehors de toutes les créatures.

Voilà quelle étoit ma pensée sur ce sujet , parce que je ne pouvois m'imaginer autre chose , & néanmoins cette imagination étoit fautive , puisque si cela étoit ainsi , une plus grande partie de la terre contiendrait une plus grande partie de votre être , & une plus petite une moindre ; & toutes choses seroient tellement remplies de vous , que le corps d'un éléphant en contiendrait une plus grande partie que celui d'un petit oiseau , parce qu'étant beaucoup plus grand , il occuperoit un plus grand lieu ; & ainsi à proportion dans toutes les parties du monde , les plus grandes comprendroient de plus grandes parties , & les plus petites de plus petites : ce qui n'est pas néanmoins. Mais je m'égarois , mon Dieu , parce que vous n'aviez pas encore éclairé les ténèbres de mon âme.

C H A P I T R E II.

Raison de Nébride pour confondre les Manichéens.

LE seul argument de Nébride contre les Manichéens me devoit suffire , mon Dieu , pour confondre ces trompeurs malheureux , qui sont les pre-

miers trompés par leurs vaines illusions, & que l'on peut appeller tout ensemble , & de grands parleurs , & des muets , puisque leur langue , qui est si prompte à débiter leurs songes & leurs rêveries , est toujours muette pour parler selon votre Verbe & votre parole éternelle. Et voici quel étoit cet argument dont il se servoit d'ordinaire contr'eux dès devant que nous fussions partis de Carthage , & qui avoit fort ébranlé tout ce que nous étions qui l'avions oui. Il leur demandoit quel mal eût pu faire cette nation de ténèbres , dont ils font un principe opposé à vous , si vous n'eussiez pas voulu combattre contr'elle ? Si l'on répond qu'elle vous en pouvoit faire , il s'ensuivroit donc que vous ne seriez pas inviolable & incorruptible. Et si l'on dit au contraire qu'elle ne vous pouvoit faire aucun mal , on n'a donc point de raison de seindre que vous ayez sujet de combattre , & de combattre encore d'une telle sorte , que vous ayez été obligé de faire qu'une portion & une partie de vous-même , ou une production de votre propre substance , vint à se mêler parmi ces puissances que vous n'auriez point créées , & qui vous seroient ennemies , & à être corrompue par elles de telle sorte , que passant de la félicité dans la misère , elle eût besoin de secours pour la retirer de ce malheur & la purifier de ses taches. Or ils disent que cette partie de votre substance est l'ame de l'homme , que votre Verbe étant libre , pur & sans défaut , est venu secourir lorsqu'elle étoit esclave , impure & toute défigurée ; d'où il s'ensuivroit qu'il ne seroit pas lui-même incorruptible , puisqu'il n'est qu'une seule & une même substance avec vous.

Ainsi Nébride confondoit les Manichéens , & faisoit voir que quelques sentiments qu'ils eussent de votre substance , s'ils la croient incorruptible , toutes leurs suppositions , qui ne sont fondées que sur ce combat prétendu du bien & du mal , sont visiblement fausses & détestables , & que s'ils osent dire que vous êtes corruptible , cela seul est un blasphème

si grand & si étrange , que l'on ne sauroit pas même le proférer sans horreur : il ne m'en falloit donc pas davantage pour rejeter entièrement & détester une si pernicieuse doctrine , puisqu'ils ne pouvoient répondre à cet argument sans que leur cœur & leur langue commît un horrible sacrilège ; leur cœur , s'ils avoient un sentiment si indigne de votre adorable majesté , & leur langue s'ils avoient la hardiesse de proférer un si grand blasphème.

C H A P I T R E I I I .

De la peine qu'il avoit à comprendre d'où pouvoit venir le mal , quoiqu'il reconnût déjà qu'il ne pouvoit venir de Dieu , mais du libre arbitre.

MAis encore que je crusse dès-lors fermement que le Seigneur notre Dieu , le Dieu véritable , qui a créé non-seulement nos âmes , mais aussi nos corps , & non-seulement nos âmes & nos corps , mais généralement tout ce qui a l'être , ne pût en façon quelconque être capable d'altération , de corruption ou de changement , je ne pouvois toutefois pénétrer & distinguer avec assez de clarté quelle étoit la cause du mal. Je jugeois bien néanmoins que quelle qu'elle pût être , je la devois considérer de telle sorte qu'elle ne m'obligeât pas à croire que ce Dieu qui par sa nature est immuable , fût sujet à changement , afin de ne devenir pas moi-même mauvais , en cherchant la cause du mal. C'est pourquoi , dans cette recherche & dans ce doute , je supposois comme une chose constante & indubitable , que ce que les Manichéens disoient sur ce sujet étoit très-faux , & j'avois une aversion & une horreur extrême de leur sentiment , voyant qu'ils cherchoient le principe & l'origine du mal avec une malice noire & aveugle , qu'ils aimoient mieux soutenir que votre substance divine étoit susceptible du mal , que d'avouer que la leur , foible & méprisable , étoit capable de le commettre.

Je m'efforçois de connoître & de comprendre la vérité de ce que j'avois oui dire , que le mal que nous faisons vient de notre libre arbitre , & que le mal que nous souffrons vient de l'équité suprême de vos jugemens. Mais je ne pouvois bien démêler ce point , ni m'en éclaircir comme je le desirois. Ainsi lorsque je tâchois de me retirer de cet abyme si profond , j'y retombois aussi-tôt , & faisant souvent les mêmes efforts , je me retrouvois toujours dans le même état.

Une chose me faisoit un peu ouvrir & lever les yeux vers votre lumière , c'est que je n'étois pas plus assuré de vivre , que je l'étois d'avoir une volonté. Ainsi quand je voulois ou ne voulois pas quelque chose , je ne pouvois douter que ce ne fût moi qui voulois ou ne voulois pas : & déjà je commençois à m'appercevoir que c'étoit en cela que consistoit la cause de mon péché. Mais quant à ce que je commettois à regret , il me sembloit que je ne faisois pas tant ce mal que je le souffrois , & je jugeois que ce n'étoit pas tant un péché comme une peine : sur quoi considérant que vous êtes juste , je me trouvois aussi-tôt obligé de reconnoître qu'il falloit que je fusse châtié & puni avec justice.

Mais je disois ensuite : qui m'a créé ? N'est-ce pas le Seigneur mon Dieu , qui non-seulement est bon , mais la bonté même ? D'où vient donc que je me suis rendu coupable en voulant le mal & ne voulant pas le bien , pour me rendre ainsi digne du supplice ? Et puisque j'ai été formé tout entier par un Dieu qui est souverainement doux , qui est-ce qui a pu planter dans mon cœur une racine si amère ? Si c'est le démon , comment est-ce que lui-même est devenu démon ? & si c'est sa mauvaise volonté , qui d'un bon Ange qu'il étoit auparavant , l'a fait devenir un Ange de ténèbres , d'où est procédé en lui cette mauvaise volonté qui l'a rendu un démon , puisque son Créateur , qui est souverainement bon , l'avoit créé tout bon en le faisant Ange ? Ces pensées me remplissant l'esprit d'irrésolutions & de doutes ,

me faisoient retomber dans mon erreur , sans descendre néanmoins jusqu'en cet abyme si profond & comme en cet enfer où votre Nom ne peut être glorifié , qui est l'état de ceux qui osent dire par un blasphème exécration , que c'est plutôt vous qui souffrez le mal par contrainte , que non pas nous qui le commettons.

C H A P I T R E I V.

Que Dieu étant le souverain bien , il est nécessairement incorruptible.

J E faisois tous mes efforts pour trouver l'éclaircissement de mes autres difficultés en la même sorte que j'avois déjà remarqué , que ce qui est incorruptible est beaucoup meilleur que ce qui ne l'est pas ; qu'ainsi l'on est obligé de demeurer d'accord ; que quel que vous soyez , mon Dieu , vous avez un être incorruptible ; car nul esprit n'a jamais pu , & ne pourra jamais rien concevoir de plus excellent que vous , puisque vous êtes le souverain bien. Or , étant constant & indubitable que l'on doit préférer ce qui est incorruptible à ce qui est sujet à corruption , comme dès-lors je ne mettois pas en doute de l'y préférer , j'aurois pu , mon Dieu , si vous n'étiez pas incorruptible , élever ma pensée jusqu'à concevoir quelque chose de meilleur que vous.

Voyant donc que ce qui est incorruptible est préférable à ce qui est corruptible , je devois vous chercher , mon Dieu , dans cet état plus parfait , & considérer ensuite d'où peut procéder le mal , c'est-à-dire cette source de corruption , qui ne peut en façon du monde altérer la pureté de votre substance. Car Dieu ne peut être susceptible de corruption , ni par sa volonté , ni par nécessité , ni par hasard. Il ne le peut être par sa volonté , parce qu'il est Dieu , & qu'il ne veut rien pour soi que le bien , & qu'il est lui-même l'essence du bien. Or , ce ne seroit pas un bien que d'être sujet à corruption. Et

vous ne pouvez aussi, mon Dieu, être contraint à rien faire contre votre gré, puisque votre volonté, qui est infiniment bonne, vous rendant incapable de vouloir le mal, votre puissance qui n'est pas moins grande, vous rend aussi incapable de le souffrir ne le voulant pas; la volonté & la puissance de Dieu étant Dieu même, & ainsi l'une ne pouvant être plus grande que l'autre, si vous n'étiez vous-même plus grand que vous-même. Enfin, que peut-il arriver d'inopiné à vous qui connoissez toutes choses, & qui les connoissez de telle sorte que la connoissance que vous avez de toutes les créatures est la cause de leur être? Mais pourquoi cherchois-je tant de raisons pour montrer que cette substance qui est Dieu même, est incorruptible, puisqu'elle ne seroit pas Dieu si elle pouvoit être corrompue.

CHAPITRE V.

Il continue à représenter ses doutes touchant l'origine du mal.

JE cherchois d'où pouvoit procéder le mal; mais je le cherchois par un faux raisonnement, & ainsi ma recherche étoit inutile pour le découvrir. Voici donc comme je le cherchois. Mon esprit se représentoit l'univers, & tout ce qui est visible dans son étendue, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes, & les animaux. Il se représentoit aussi tout ce que nos yeux ne sauroient appercevoir, comme le firmament, les Anges, & tous les Esprits célestes; & mon imagination les plaçoit en certains lieux, comme s'ils eussent été corporels. De tout cela je composois une grande masse, où je rangeois par ordre tous ces divers corps de vos créatures, tant celles qui en effet sont corporelles, que celles que je m'étois imaginé l'être, quoique ce ne soient que de purs esprits. Je me figurois cette masse aussi grande qu'il me plaisoit, ne pouvant pas

favoir en effet sa véritable grandeur ; mais je me la représentois toujours finie & bornée de toutes parts. Après cela je vous considérois, mon Dieu, comme environnant & pénétrant entièrement cette masse, & demeurant néanmoins infini de tous côtés. De même que si cette mer infinie de toutes parts enfermoit une éponge d'une grandeur démesurée, mais pourtant finie, cette éponge seroit toute remplie de cette mer sans bornes & sans limites.

Ainsi je m'imaginois, mon Dieu, que votre essence étant infinie, elle remplissoit de la même sorte vos créatures qui sont finies, & je disois en moi-même : voilà quel est Dieu, & quelles sont ses créatures : ô combien il est bon & incomparablement meilleur qu'elles, quoiqu'étant tout bon il n'ait pu les créer que bonnes ! Voilà de quelle sorte il les environne & les remplit. Mais cela étant ainsi, d'où peut donc procéder le mal ? & comment s'est-il glissé dans le monde ? quelle est la racine dont il est sorti ? quelle est la semence dont il a été produit ? Mais peut-être aussi qu'il n'y a point de mal. Si cela est, pourquoi donc le craignons-nous, & nous tenons-nous sur nos gardes contre un ennemi purement imaginaire ? Que si c'est sans cause que nous craignons, cette crainte est donc un mal elle-même, puisqu'elle agit & tourmente notre esprit sans aucun sujet : & ce mal est d'autant plus grand, qu'il nous porte à craindre sans qu'il y ait rien à craindre. Ainsi, ou il n'y a point de mal que nous ne devions appréhender, ou cela même est un mal, que nous appréhendons comme un mal, ce qui en effet n'est point un mal.

Quel est donc le principe du mal, puisque Dieu qui est tout bon n'a rien fait qui ne fût bon ? Il est vrai qu'étant le souverain bien, il n'a pu communiquer sa bonté à ses créatures dans la plénitude qu'il la possède ; mais cela n'empêche pas que le Créateur & les créatures ne soient bons. D'où peut donc procéder le mal ? Viendrait-il de la matière de laquelle Dieu auroit créé toutes choses ? Y avoit-il

quelque matiere mauvaise qu'il ait formée & mise en ordre , mais en telle sorte néanmoins qu'il ait laissé quelque chose de mauvais qu'il n'ait pas voulu changer en bien ? Et pourquoi auroit-il fait cela , puisqu'étant tout-puissant , il ne lui auroit pas été difficile de la convertir & de la changer entièrement sans qu'il restât en elle rien de mauvais ? Ou pourquoi a-t-il voulu se servir de cette matiere corrompue pour en former par sa toute-puissance ? Pouvoit-elle subsister contre sa volonté ? Ou bien si elle étoit éternelle , pourquoi durant tous ces temps infinis qui ont précédé la naissance des siècles , a-t-il souffert qu'elle demeurât de la sorte ? & pourquoi s'est-il avisé si tard de s'en servir pour en former quelque créature ? Que si Dieu s'est résolu tout d'un coup de faire quelque chose , ce qu'il devoit faire , étoit plutôt d'anéantir cette matiere mauvaise , afin de demeurer lui seul , comme étant le bien suprême & véritable , & la source infinie de tous les biens. Ou si celui qui étoit infiniment bon devoit communiquer sa bonté & la faire reluire par la création de quelqu'excellent ouvrage , ne pouvoit-il pas détruire cette matiere mauvaise , & en former une bonne dont il eût créé toutes choses ? Car il ne seroit pas tout-puissant s'il ne pouvoit rien créer de bon sans l'aide d'une matiere mauvaise que lui-même n'auroit point créée.

Voilà les pensées que je roulois dans mon esprit ; qui étoit alors en un état déplorable , agité sans cesse par la frayeur de la mort , & rongé de mille soins qui le dévorioient. Et quoique je ne connusse pas encore la vérité , mon cœur néanmoins étoit ferme & inébranlable dans la foi de Jesus-Christ notre Sauveur & notre souverain Maître , que l'Eglise Catholique nous enseigne. Ce n'est pas que la foi que j'en avois alors ne fût très-informe , & comme flottante en plusieurs points ; mais elle demouroit enracinée dans mon ame , & s'y fortifioit tous les jours de plus en plus.

CHAPITRE VI.

Des vaines prédictions des Astrologues.

J'Avois aussi renoncé dès-lors aux trompeuses prédictions des Astrologues, & à l'impiété de leurs rêveries. Que je vous bénisse encore sur ce point, mon Dieu, du plus profond de mon cœur, & que je reconnoisse la miséricorde infinie que vous m'avez faite. Oui, mon Dieu, c'est vous qui m'avez détrompé de ces illusions & de ces songes. Car qui peut nous tirer de toutes les erreurs pernicieuses & mortelles, que celui qui est la vie suprême, qui ne peut mourir, qui est la sagesse éternelle qui éclaire toutes les âmes dans leurs ténèbres & dans leur aveuglement, sans avoir besoin d'aucune lumière, & qui gouverne tout l'univers par cette admirable Providence qui s'étend jusqu'à une feuille d'arbre que le vent emporte ? Vous vous servîtes, mon Dieu, d'une rencontre merveilleuse pour vaincre cette opiniâtreté avec laquelle je combattois les raisons du sage vieillard Vindicien & de Nébride, qui bien que jeune, avoit une lumière d'esprit incomparable, dont le premier soutenoit très-fortement, & le second me disoit souvent, quoiqu'avec quelque sorte de doute, qu'il n'y a point de science capable de prévoir les choses futures ; mais que les conjectures des hommes rencontrent quelquefois par hazard la vérité, & que dans la multitude des choses qu'ils prédisent il en arrive quelques-unes ; non que ceux qui les en assurent en aient aucune connoissance, mais parce qu'entre tant d'événements imaginaires qu'ils prédisent en l'air, il est presque impossible que dans le cours des choses du monde il ne s'en trouve quelqu'une de véritable. Vous vous servîtes donc, pour me faire rendre à la vérité, d'un de mes amis qui n'étoit pas fort savant en astrologie, & qui étoit néanmoins fort curieux & fort ardent à consulter les Astrologues. Il avoit appris

de son pere une chose très-importante pour ruiner toute la vaine estime de cette science , sur laquelle il ne faisoit pas assez de réflexion.

Cet homme , nommé Firmin , qui avoit été bien élevé , & qui n'étoit pas peu instruit dans l'éloquence , me consultant un jour comme le plus cher de ses amis , touchant quelque affaire qui lui donnoit une grande espérance pour sa fortune , & me demandant ce qu'il m'en sembloit , selon ce que j'en pouvois juger par son horoscope , je ne refusai pas de lui dire mes conjectures & ce qui me vint en la pensée. Mais comme je commençois déjà à entrer sur ce sujet dans l'opinion de Nébride , j'y ajoutai que j'étois presque persuadé que toutes ces prédictions étoient vaines & ridicules. Alors il me raconta que son pere avoit eu une curiosité nompareille pour les livres qui traitent de cette science , & qu'il avoit un ami qui ne les aimoit pas moins que lui , de sorte qu'ils donnoient l'un & l'autre tout leur temps à cette étude , & brûloient d'une telle passion pour ces niaiseries , qu'ils observoient jusqu'à la naissance des animaux qui naissoient chez eux , & remarquoient quelle étoit la situation du Ciel en ce moment , afin de se rendre savants par ces sortes d'expériences.

Il disoit donc avoir appris de son pere , que lorsque sa mere étoit grosse de lui qui me parloit , il se rencontra qu'une servante de son ami l'étoit aussi , ce qu'il ne manqua pas de reconnoître aussi-tôt , lui qui observoit même si exactement quand ses chiennes faisoient leurs petits. Ainsi il arriva que tous deux remarquant avec un soin nompareil le jour , l'heure & le moment de l'accouchement , l'un de sa femme , l'autre de sa servante , elles accoucherent toutes deux ensemble , & si fort en même-temps , que n'y ayant pas à dire une minute , ils furent obligés de faire tous deux la même figure , l'un de la naissance de son fils , & l'autre de celle du fils de sa servante ; car comme ces deux femmes commencèrent d'être en travail , ils se donnerent avis de ce

qui se passoit dans leurs maisons , & tinrent des valets tout prêts pour s'envoyer à l'instant qu'elles seroient accouchées , ce qui leur étoit facile par le pouvoir que chacun d'eux avoit chez soi. Il ajoutoit que ces valets qu'ils s'envoyèrent , se rencontrèrent si justement à moitié chemin , qu'ils ne purent ni l'un ni l'autre remarquer qu'un même moment & un même regard des planetes dans la naissance de ces deux enfans. Et néanmoins Firmin , comme étant d'une maison considérable parmi les siens , vivoit dans le monde avec estime & avec éclat : son bien s'augmentoît tous les jours , & il étoit élevé dans les charges les plus honorables ; au lieu que le fils de cette servante étoit toujours dans une vie sujette & malheureuse , sans sentir diminuer le poids du joug si rude & si ennuyeux de sa condition servile : ce que je savois par le rapport de celui-là même qui le connoissoit parfaitement.

Ayant oui cette histoire , & l'ayant crue , parce que celui qui la racontoit étoit très-digne de foi , ce qui me restoit de doute fut éclairci , & toute ma résistance fut vaincue. La première chose que je fis ensuite , fut de tâcher à guérir même l'esprit de Firmin de cette curiosité si vaine , lui représentant pour cela , qu'en considérant la figure de sa nativité , j'aurois dû , pour lui dire vrai , y remarquer que ses parents étoient des principaux de leur province , & tenoient un grand rang dans leur ville ; qu'il étoit fort bien né , qu'il avoit été élevé avec grand soin , & instruit dans les belles lettres. Que si ce serviteur fût venu me consulter & me faire voir que les mêmes constellations avoient présidé à sa naissance , puisque , selon ce qu'il m'en avoit rapporté lui-même , il ne pouvoit y en avoir eu d'autres , il eût fallu que , pour lui dire la vérité , j'y eusse reconnu qu'il étoit né d'une famille très-basse , d'une condition servile , & que toutes les autres circonstances de sa fortune étoient très-différentes & très-éloignées de celles que j'eusse dû avoir remarquées auparavant. Or , comment aurois-je pu ,
n'ayant

n'ayant que les mêmes astres à consulter dans ces deux naitivités , leur répondre diverses choses , ce que néanmoins j'aurois dû faire pour leur dire la vérité à tous deux , puisque si je leur avois voulu dire à tous deux les mêmes choses , comme l'inspection des astres m'y obligeoit , je me serois trompé nécessairement en l'un ou en l'autre ? De-là je conclus très-certainement que ce que l'on dit être véritable après avoir observé ces astres , se dit par hasard & non par science ; & que ce que l'on dit de faux ne se doit pas attribuer au défaut de l'art , mais à la tromperie qui se rencontre aisément en tout ce qui ne se dit que par hasard.

Le récit de cette histoire m'ayant donné un grand jour pour découvrir entièrement la fausseté de cet art , comme je souhaitois avec passion de pouvoir convaincre d'erreur , & rendre ridicules ceux qui font profession de cette science , & qui vendent aux autres leurs songes & leurs rêveries , pour leur ôter tout moyen de se défendre , en disant que Firmin ou son pere n'avoit pas dit vrai en ce qui m'avoit été conté , je commençai à considérer en moi-même tout ce qui se pouvoit dire sur cette matiere , & à faire particulièrement réflexion sur l'exemple de deux jumeaux , dont la plupart venant au monde se suivent de si près , que de quelqu'importance que l'on veuille dire qu'est ce petit intervalle de temps dans la nature des choses , il est néanmoins si insensible qu'un Astrologue ne sauroit le remarquer , ni faire pour cela d'autre figure que celle qu'il est obligé de considérer pour bien réussir dans ses prédictions. Et néanmoins ses prédictions ne se trouveroient pas véritables , puisqu'en observant deux figures tout-à-fait semblables , il auroit dû dire les mêmes choses d'Esau & de Jacob , dont la vie ayant été si différente , ces mêmes choses qu'il auroit prédites se seroient par conséquent trouvées fausses. On s'il prédisoit véritablement les événements de leur vie , il ne diroit donc pas les mêmes choses de tous les deux , quoiqu'il ne pût voir que les mêmes

dans les figures de la nativité de l'un & de l'autre ; Et ainsi ce seroit par hasard , & non par science , qu'il diroit vrai.

Car comme vous gouvernez tout l'univers , mon Dieu , avec une justice suprême & une sagesse incomparable , vous faites par de secrets mouvements , que , sans que ces Astrologues ni ceux qui les consultent , sachent ce qui se passe dans eux , les uns rendent des réponses , & les autres les reçoivent telles qu'ils méritent , selon la corruption qui est cachée dans le fond des ames , & l'abyme impénétrable de vos jugemens. Et que l'homme ne soit pas si hardi , mon Dieu , que de vous demander : Qu'est-ce que cela ? & pourquoi cela ? qu'il se garde bien de vous le demander , puisqu'il est homme , & par conséquent incapable de pénétrer les secrets de votre admirable conduite.

C H A P I T R E V I I .

Il souffre de grandes peines en son esprit en recherchant la cause du mal , & ne pouvant concevoir les choses spirituelles.

S Eigneur , qui êtes mon protecteur & mon seul appui , vous m'avez alors affranchi de ces liens ; mais je ne pouvois encore trouver aucune issue pour sortir du labyrinthe où j'étois entré en voulant chercher la cause du mal. Vous ne permettiez pas néanmoins que l'agitation de mes pensées sur ce sujet pût me détourner en aucune sorte de la foi qui me faisoit croire non-seulement que vous êtes , mais que votre essence est immuable ; que vous prenez soin des hommes ; que vous les jugez selon leurs œuvres , & que Jesus-Christ votre Fils unique Notre-Seigneur , & l'instruction des divines Ecritures , que l'autorité de votre Eglise Catholique nous rend si recommandables , sont la seule voie du salut par laquelle vous voulez conduire les hommes à cette vie bienheureuse que vous nous réservez après notre mort.

Ces vérités étant donc si puissamment établies dans mon esprit, que rien n'étoit capable de les ébranler, je ne laissois pas toutefois de rechercher, avec mille inquiétudes & mille peines, d'où pouvoit provenir le mal. Quels tourments mon cœur ne souffrit-il point dans l'enfancement de ces pensées ? Quels soupirs ne jetta-t-il point ? Vos oreilles les entendoient, mais je ne le savois pas : & lorsque dans le silence je travaillois avec tant d'effort à cette recherche, ces accablements muets de mon esprit étoient comme des voix éclatantes qui s'élevoient jusqu'au trône de votre miséricorde.

Vous saviez, mon Dieu, que je souffrois, & nul homme du monde ne le savoit. Car qu'étoit-ce que ce peu que j'en disois à mes intimes amis ? Comment auroient-ils pu pénétrer jusques dans mon ame, pour y voir ce grand tumulte dont elle étoit agitée, & que je n'aurois pas pu moi-même leur découvrir, quand je n'aurois fait autre chose que de m'en entretenir avec eux ? Mais tous ces efforts & toutes ces plaintes, qui étoient comme des rugissements de mon cœur, montoient jusqu'à vous ; mes desirs étoient présents devant vous, & la lumière de mes yeux n'étoit plus avec moi, pour user des termes de l'Ecriture : car cette lumière est intérieure, & j'étois tout extérieur : elle n'occupe point de lieu, & je ne portois mon imagination que vers les choses qui remplissent quelque lieu ; & là je ne trouvois point de lieu où me reposer ; nulle d'elles ne me recevoit, en sorte que je pusse dire : Cela me suffit, & me voici bien, ni ne me permettoit de retourner en un lieu où je pusse avoir quelque repos, parce que j'étois au-dessus de toutes ces choses comme j'étois au-dessous de vous, & que comme je vous suis assujetti, ô mon Dieu ! qui êtes ma seule véritable joie, il vous a plu de m'assujettir tout ce que vous avez créé de moins noble que je ne suis.

C'est-là le juste tempérament que j'étois obligé de garder, & comme la moyenne région au-dessous de vous & au-dessus des créatures, dans la-

quelle je devois chercher mon salut , afin de conserver inviolablement l'avantage que j'avois d'avoir été créé à votre image , qui me devoit donner un empire sur mon corps , en me tenant assujetti à votre puissance absolue & souveraine : mais ayant voulu pour mon orgueil me révolter contre vous , m'armer de la dureté de mon cœur , comme d'un bouclier impénétrable , pour combattre mon Seigneur & mon maître ; ces créatures , qui devoient être sous mes pieds , s'élevoient sur ma tête , & m'accabloient de telle sorte , qu'elles ne me donnoient point de treve , & ne me permettoient pas de respirer. Je les rencontrois par-tout qui se présentoient en foule à mes sens : & lorsque je pensois rentrer dans moi-même , & m'entretenir avec mes pensées , ces images corporelles me venoient troubler : elles m'environnoient de tous côtés , comme pour m'empêcher de retourner en arriere , & sembloient me dire : Où vas-tu , toi qui es si impur & si indigne de t'élever à la connoissance des choses divines ?

Voilà l'état où mes plaies m'avoient réduit , parce que , selon les oracles de votre parole , vous humiliez les superbes , en permettant qu'ils reçoivent de grandes blessures. Ma présomption m'éloignoit de vous , & l'orgueil qui m'avoit enflé le visage , me fermoit les yeux de telle sorte que je ne pouvois appercevoir la lumière de la vérité.

C H A P I T R E V I I I .

Que Dieu le tenoit toujours dans l'inquiétude & dans la peine , jusqu'à ce qu'il connût la vérité.

Seigneur , vous êtes éternel ; mais votre colere contre nous n'est pas éternelle , puisque vous avez eu pitié de votre créature , qui n'est que terre & que cendre , qu'il vous a plu de purifier toutes les taches qui défiguroient mon ame , & qui la rendoient si difforme & si désagréable à vos yeux ; vous

agitiez sans cesse mon cœur par des pointes secrètes & invisibles , afin qu'il demeurât toujours dans l'impatience , jusqu'à ce qu'il eût une connoissance assurée de vous , en vous considérant par un regard intérieur , & non plus par des fantômes sensibles & corporels. Ainsi , mon ame étant touchée par votre main salutaire & toute-puissante , se guérissoit peu à peu de l'enflure de son orgueil : & l'œil de mon esprit , qui étoit tout-troublé & tout ténébreux , s'éclaircissoit par le remède si cuisant des peines & des douleurs que je souffrois , & reprenoit de jour en jour de nouvelles forces.

CHAPITRE IX.

Qu'il avoit trouvé la divinité du Verbe éternel dans les livres des Platoniciens , mais non par humilité de son Incarnation.

VOtre bonté , mon Dieu , me voulant faire connoître comme vous résistez aux superbes , & donnez votre grace aux humbles , & combien est grande la miséricorde que vous avez fait paroître aux hommes dans cette prodigieuse humilité par laquelle votre Verbe s'est fait homme & a habité parmi nous , vous permîtes que , par le moyen d'un homme extraordinairement vain & glorieux , il me tomba entre les mains quelques livres des Philosophes Platoniciens , traduits de Grec en Latin , dans lesquels je lus , non pas en mêmes paroles , mais dans un sens tout semblable , appuyé d'un très-grand nombre de raisons : Que le Verbe étoit dès le commencement : Que le Verbe étoit en Dieu , & que le Verbe étoit Dieu : Qu'ainsi dès le commencement le Verbe étoit en Dieu : Que toutes choses ont été faites par lui , & que rien n'a été fait sans lui. Que ce qui a été fait a vie en lui : Que la vie étoit la lumière des hommes : Que cette lumière luit dans les ténèbres , & que les ténèbres ne l'ont point comprise. Qu'encore que l'ame de l'hom-

mè rende témoignage de la lumière, elle n'est pas pourtant elle-même la lumière; mais que le Verbe de Dieu, qui est Dieu, est cette lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde : Qu'il étoit dans le monde : Que le monde a été fait par lui, & que le monde ne l'a point connu.

Voilà ce que je lus dans ces livres. Mais je n'y lus pas que le Verbe étant venu chez soi, les siens ne l'ont pas reçu; & qu'il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu & qui ont cru en son nom. J'y lus aussi que ce Verbe qui est Dieu, n'étoit pas né de la chair ni du sang, ni des desirs sensuels de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Mais je n'y lus pas que le Verbe a été fait homme, & a habité parmi nous.

Je trouvai qu'il étoit marqué en plusieurs endroits de ces livres, & en différentes expressions, que le Fils ayant la même essence que le Pere, n'a pas cru faire un larcin en se rendant égal à Dieu, puisqu'il est par sa nature une même chose avec lui. Mais je n'y lus point qu'il s'est anéanti soi-même en prenant la forme d'un esclave; qu'il s'est rendu semblable à l'homme en se revêtant de nos infirmités; qu'il s'est humilié & a été obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la croix; en récompense de quoi Dieu l'a ressuscité des morts, & lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom; afin qu'à cet adorable nom de JESUS toutes les puissances du ciel, de la terre & des enfers plient les genoux, & que les nations reconnoissent & publient à haute voix que J. C. Notre Seigneur est dans la gloire de Dieu son Pere.

Je trouvai dans ces mêmes livres que votre Fils unique est éternel comme vous, qu'il subsiste avant tous les temps, & au-delà de tous les temps, d'une substance immuable; que les autres ne sont heureuses que par les effusions qu'elles reçoivent de sa plénitude, & qu'elles ne sont renouvelées pour devenir sages, que par la participation de la sagesse qui se communique à elles. Mais qu'il soit mort

dans le temps pour les pécheurs , que vous n'ayez pas épargné votre Fils unique , & que vous l'ayez livré à la mort pour les hommes , je ne le vis point dans les livres , d'autant que vous avez caché ces mysteres aux sages du monde , & les avez seulement révélés aux humbles & aux petits , afin que ceux qui gémissent sous la pesanteur de leurs péchés viennent à lui , & qu'il les soulage , parce qu'il est doux & humble de cœur , & que c'est lui qui conduit dans la justice ceux qui sont doux & humbles de cœur , qui leur apprend à marcher dans ses saintes voies , & qui nous pardonne tous nos péchés , lorsqu'il voit en nous une humilité véritable & une douleur de l'avoir irrité par nos offenses.

Mais ceux qui sont enflés d'orgueil par la haute opinion qu'ils conçoivent de leur science ne l'écouteront point , quand il dit : apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur , & vous trouverez le repos de vos âmes. Et lors même qu'ils connoissent Dieu , ils ne le glorifient pas comme Dieu , & ne lui rendent pas les actions de grâces qui lui sont dues ; mais ils s'égarent & se perdent dans la vanité de leurs pensées , & deviennent d'autant plus fous qu'ils se croient être plus sages. C'est pourquoi je trouvai dans ces livres que la gloire de votre incorruptible Majesté vous étoit ravie , pour la donner à des idoles & à des statues , formées sur l'image & la ressemblance de l'homme , qui est corruptible , des oiseaux , des bêtes & des serpens : J'y trouvai cette viande d'Egypte , laquelle fit perdre autrefois le droit d'aînesse à Esau , c'est-à-dire au peuple Juif , le premier né d'entre tous les peuples , qui , ne respirant que son retour en Egypte , adoroit une bête au lieu de vous adorer , & abaissoit son âme , qui étoit formée à votre image , devant l'image d'un veau qui mange de l'herbe.

Je vis toutes ces choses dans ces livres. Mais je ne voulus point me repaître de cette viande de l'idolâtrie ; car il vous a plu , Seigneur , d'appeler les Payens à la participation de votre héritage. H

vous a plu de lever l'opprobre & la honte de Jacob, de ces peuples enlevés durant tant de siècles dans le péché & dans l'ignorance, lorsque, pour accomplir les figures anciennes, vous avez préféré le peuple Gentil, représenté par Jacob, qui étoit le puîné, au peuple Juif, marqué par Esaü qui étoit l'aîné. J'étois venu à vous, Seigneur, du milieu de ces Payens, & je commençai à tourner ma pensée vers cet or que vous commandâtes à votre peuple d'emporter d'Egypte, parce qu'en quelque lieu qu'il fût, il étoit à vous. Et cet or est la sagesse dont vous aviez répandu quelque lumière parmi les infidèles, comme lorsque vous dites aux Athéniens par votre Apôtre que c'est par vous que nous avons l'être, le mouvement & la vie, ainsi que quelques-uns d'entr'eux l'avoient déjà dit auparavant. Et ce qu'il y avoit de bon & de vrai dans ces livres des Platoniciens que j'avois lus venoit aussi du même trésor. Mais je ne m'arrêtois pas à ces idoles des Egyptiens, auxquelles ils offroient l'or de votre sagesse, changeant ainsi en mensonges votre vérité, rendant à des créatures l'honneur & l'adoration qui ne sont dûs qu'au seul Créateur.

C H A P I T R E X.

Il commence à reconnoître que Dieu étant la vérité même, il ne devoit point être conçu comme une chose corporelle.

AYant tiré de ces connoissances un avertissement salutaire de revenir à moi, j'entrai en moi-même dans le plus secret de mon cœur & de mes pensées, & je me trouvai capable de le faire, parce que je fus aidé de votre secours. J'entrai donc ainsi dans moi-même, & avec l'œil de mon ame, quoiqu'il n'eût encore que peu de clarté, je vis au-dessus de ce même œil de mon ame, & au-dessus de la lumière de mon esprit, la lumière immuable du Seigneur, & cette lumière n'étoit pas celle que nous

voyons , ni quelqu'autre de même nature , mais qui auroit été seulement plus grande , plus parfaite , plus éclatante & plus étendue dans toutes les parties de l'univers. Elle étoit d'une autre espece , & entièrement différente de la lumiere ordinaire. Elle n'étoit point au-dessus de mon esprit , comme l'huile est au-dessus de l'eau , & le Ciel au-dessus de moi-même , comme m'ayant donné l'être , & j'étois au-dessous d'elle comme ayant été créé par elle. Celui qui connoît la vérité connoît aussi cette lumiere , & celui qui connoît cette lumiere connoît aussi l'éternité , & c'est la charité qui la fait connoître.

O éternelle vérité ! ô véritable charité ! ô chere éternité ! c'est vous qui êtes mon Dieu , & c'est pour vous que je soupire jour & nuit. Aussi-tôt que je commençai à vous connoître , vous m'ouvrites les yeux pour me faire voir qu'il y avoit des choses qui pouvoient tomber sous l'intelligence humaine , mais que je n'étois pas encore capable de les entendre ; & vos regards furent si clairs & si pénétrants , que la foiblesse de ma vue ne pouvant les soutenir , je fus avec tremblement touché d'amour & de crainte , & trouvai que le péché , qui avoit presque effacé votre image dans mon ame , m'avoit tellement éloigné de vous , que je n'entendois que comme d'un lieu fort élevé au-dessus de moi cette voix par laquelle vous me disiez : Je suis la nourriture des forts ; croissez , & puis vous me mangerez : vous ne me changerez pas néanmoins en votre substance , comme il arrive en la nourriture corporelle ; mais ce sera vous qui serez changé en moi.

Je connus alors que vous châtiez les hommes à cause de leurs péchés , & que par cette raison vous aviez rendu mon ame plus sèche qu'une toile d'araignée , selon la parole du Prophete. Ce qui me fit dire en moi-même : la vérité n'est-elle donc rien , parce que je ne la vois point se répandre en aucuns espaces ni finis , ni infinis ! Et vous me répondites , en criant comme de fort loin : tant s'en faut qu'elle ne soit rien , que c'est moi qui suis celui qui est. Cette

voix que j'entendis intérieurement dans mon cœur fit cesser de telle sorte tous mes doutes , que j'aurois été capable depuis ce moment de douter plutôt si j'étois en vie que de douter s'il y a une vérité qui se voit par l'œil de l'intelligence , & reluit dans toutes les créatures visibles.

C H A P I T R E X I.

Que les créatures sont & ne sont pas.

J'E considérois ensuite toutes les choses qui sont au-dessous de vous , & je reconnus qu'on ne sauroit dire ni qu'elles sont absolument , ni qu'absolument elles ne sont pas. Car elles sont , en ce qu'elles ont reçu leur être de vous ; & elles ne sont pas , en ce qu'elles ne sont pas ce que vous êtes , n'y ayant point d'être véritable que celui qui subsiste sans altération & sans changement. Tout mon bonheur consiste donc à être attaché à Dieu , puisque si je ne subsistois en lui , je ne pourrois pas subsister en moi , & que c'est lui qui , changeant & renouvelant toutes choses , subsiste néanmoins dans un état toujours immuable , & est d'autant plus digne d'être reconnu de moi pour mon Seigneur & mon Dieu , qu'il n'a besoin d'aucun bien que je possède.

C H A P I T R E X I I.

Que toute nature est bonne , même celle qui est corrompible.

J'E compris aussi que toutes les choses qui se corrompent sont bonnes , & qu'ainsi qu'elles ne pourroient se corrompre si elles étoient souverainement bonnes , il ne se pourroit faire aussi qu'elles se corrompissent si elles n'étoient pas bonnes. Car si elles avoient une souveraine bonté , elles seroient incorruptibles ; & si elles n'avoient rien de bon , il n'y auroit rien en elles capable d'être corrompu ,

puisque la corruption nuit à ce qu'elle corrompt , & qu'elle ne sauroit nuire qu'en diminuant le bien. Ainsi , ou la corruption n'apporte point de dommage , ce qui ne se peut soutenir , ou toutes les choses qui se corrompent perdent quelque bien , ce qui est indubitable. Que si elles avoient perdu tout ce qu'elles ont de bon , elles ne seroient plus du tout. Autrement si elles subsistoient encore sans pouvoir plus être corrompues , elles seroient dans un état plus parfait qu'elles n'étoient auparavant que d'avoir perdu tout ce qu'elles avoient de bon , puisqu'elles demeureroient toujours dans un être incorruptible. Or qu'y auroit-il de plus extravagant que de dire que les choses deviennent meilleures par la perte de tout ce qu'elles ont de bon ? Il est donc clair qu'elles ne seroient point du tout si elles étoient privées de toute la bonté qu'elles possèdent. D'où il s'ensuit que tant qu'elles subsistent , elles sont bonnes , & que toutes les choses qui sont , sont bonnes , & que ce mal dont je cherchois l'origine avec tant de soin , n'est nullement une substance , puisque si c'en étoit une , ce seroit un bien & non pas un mal. Car , ou ce seroit une substance incorruptible , ce qui seroit un très-grand bien ; ou ce seroit une substance corruptible , laquelle ne pourroit être sujette à corruption que parce qu'elle seroit bonne.

Ainsi je vis & reconnus clairement que vous n'avez rien fait que de bon , & qu'il n'y a point de substance qui ne vous doive son être. Car encore que vous n'ayez pas créé toutes choses dans un égal degré de bonté , elles le sont néanmoins toutes , parce qu'elles sont toutes bonnes chacune en particulier , & elles sont très-bonnes toutes ensemble , puisqu'il est dit de tous vos ouvrages , qu'après les avoir considérés , vous les avez trouvés très-bons.



C H A P I T R E X I I I .

Qu'il n'y a rien que de bon dans les ouvrages de Dieu.

Q Uant à vous , mon Dieu , il n'y a point de mal , non-seulement au regard de vous , mais même au regard de cet univers que vous avez créé , parce qu'il n'y a rien hors de lui qui soit capable de s'y introduire comme par force & avec violence , & de troubler l'ordre que vous y avez établi. Il est vrai que , quant aux créatures particulières dont est composé le monde , il y en a quelques-unes que l'on estime mauvaises , parce qu'elles ne conviennent pas à d'autres ; mais elles sont bonnes néanmoins , parce qu'il y en a d'autres auxquelles elles conviennent , & qu'en elles-mêmes elles sont bonnes. Et toutes ces choses qui ne conviennent point entr'elles conviennent à la partie inférieure du monde , que nous appelons la terre , laquelle tire de l'avantage d'avoir au-dessus d'elle un air plein de vents & de nuées.

Et bien qu'à considérer ces choses séparément , je puisse désirer qu'elles fussent meilleures qu'elles ne sont , je n'aurois garde néanmoins de désirer qu'elles ne fussent point en tour , puisque quand elles seroient seules , je devrois toutefois vous louer de les avoir faites , parce que toutes vos créatures , les animaux de la terre , les dragons & toutes les eaux , le feu , la grêle , la neige , la glace , & ces tourbillons qui vous obéissent , les montagnes , les collines , les arbres fruitiers & les cédres , les bêtes , les reptiles & les oiseaux , les Rois du monde & toutes les nations , les Princes & tous les grands , les jeunes , les vierges , les vieillards & les enfants , que toutes vos créatures , dis-je , sont voir sur la terre que vous êtes digne de louange.

Mais quand je considérois qu'on vous loue aussi dans le ciel , & que tous vos Anges , toutes vos

puissances , le soleil , la lune , les étoiles , la lumière , les cieus des cieus , & les eaux qui sont au-dessus des cieus chantent incessamment vos louanges , les louanges du Dieu qui les a créés , & qui est assis sur son trône au plus haut du ciel , je ne souhaitois point qu'ils fussent meilleurs qu'ils ne sont , parce que je considérois généralement tous vos ouvrages. Et quoique j'estimasse que les supérieurs étoient plus nobles & plus excellents que les inférieurs , je jugeois néanmoins , & avec grande raison , qu'ils valoient mieux tous ensemble que les seuls êtres supérieurs , considérés en eux-mêmes & séparément.

CHAPITRE XIV.

Comment il passa de diverses erreurs à la vraie connoissance de Dieu.

IL faut bien manquer de jugement pour trouver à redire , mon Dieu , à quelqu'une de vos créatures : & j'en manquois bien aussi lorsque j'osois remarquer des défauts en plusieurs de vos ouvrages. Et parce que mon ame n'avoit pas la hardiesse d'accuser son Dieu de quelque imperfection , je ne voulois point vous reconnoître pour Créateur de tout ce qui ne m'agréoit pas dans le monde. Ce qui me fit passer dans cette folle opinion , qu'il y avoit deux substances premières qui étoient les principes de toutes les autres , l'une bonne , & l'autre mauvaise : mais mon esprit ne trouvoit point de satisfaction dans cette erreur , & je suivois plutôt les sentiments des autres que les miens propres.

De-là je passois à m'imaginer un Dieu qui remplissoit les espaces infinis de tous les lieux ; & croyant que c'étoit vous qui étiez ce Dieu , j'établis votre siége dans mon cœur , qui devint par ce moyen le temple abominable de l'idole que je m'étois formée. Mais après qu'il vous eut plu d'éclairer mon entendement lorsque je n'y pensois pas , & de

me fermer les yeux pour m'empêcher de voir les objets de la vanité , je commençois à goûter quelque repos ; & ma folie s'étant assoupie , mon âme s'éveilla pour vous considérer , mon Dieu. Je vis alors que vous étiez infini , mais d'une manière toute autre que je ne me l'étois imaginée , & cette vue n'avoit rien de charnel ni de terrestre.

C H A P I T R E X V.

Que toutes les choses participent de la vérité & de la bonté de Dieu.

Après cela je jettois mes yeux sur les autres choses , & je connus qu'elles vous sont redevables de leur être , & qu'elles ont toutes en vous leurs fins & leurs bornes. Je reconnus que la subsistance qu'elles ont en vous , n'est pas comme la subsistance d'un corps en un certain lieu ; mais qu'elles subsistent en vous par votre vérité qui est comme la main avec laquelle vous soutenez toutes choses. Je reconnus qu'elles sont toutes vraies en tant qu'elles sont , & que la fausseté n'est autre chose que la croyance qu'on a qu'une chose est lorsqu'elle n'est point. Je reconnus que chacune d'elles a du rapport , non-seulement aux lieux qui lui sont propres , mais aussi aux temps qui lui conviennent , & que vous , qui êtes seul éternel , n'avez pas commencé à agir après des temps & des siècles infinis , puisque tous ces temps & ces siècles , soit passés ou à venir , ne pourroient ni arriver ni s'écouler si vous n'étiez le principe & le moteur immobile de leurs cours & de leurs révolutions.



C H A P I T R E X V I.

Que toutes les choses naturelles sont bonnes , & ce que c'est que le péché.

JE remarquois aussi , & reconnus par expérience , qu'il ne faut pas s'étonner si le pain qui est si agréable à ceux qui ont le goût bon , est désagréable aux personnes qui l'ont mauvais , & si la lumière qui réjouit les yeux qui sont sains , offense ceux qui sont malades. Votre justice même , mon Dieu , déplaît aux méchants ; comment donc les vipères & les vermisseaux ne leur déplaîroient-ils point ? Mais cela n'empêche pas que vous ne les ayez créés bons , & qu'ils ne trouvent leur juste rapport selon le rang que vous avez voulu qu'ils tinssent dans l'Univers , entre les plus basses de vos créatures , qui est aussi le rang qui est d'autant plus propre aux méchants , qu'ils sont moins semblables à vous : comme au contraire , les bons ont d'autant plus de rapport avec les créatures les plus élevées , qu'ils sont plus semblables à vous.

Je cherchois ensuite ce que c'étoit que le mal & le péché ; & je trouvois que ce n'étoit point une substance , mais seulement un dérèglement de la volonté , qui , en s'éloignant de vous , mon Dieu , qui êtes la souveraine substance , se porte dans l'affection de ce qui est au-dessous de vous , & qui , en rejetant ce qu'elle a de plus précieux & de plus caché dans elle-même , s'enfle d'orgueil , & se répand toute par sa vanité dans les choses extérieures.

C H A P I T R E X V I I.

Par quels degrés il s'étoit élevé à la connoissance de Dieu.

J'Admirois de voir que je commençois à vous aimer , & non plus un fantôme au lieu de vous ;

mais je ne pouvois néanmoins jouir continuellement de vous. Car , comme d'une part l'amour de votre beauté m'enlevoit pour m'unir à vous , je sentoïis aussi-tôt de l'autre que le poids de ma misere m'arrachoit , & me séparoit de vous avec violence, pour me faire retomber avec gémissement dans la bassesse d'où je tâchois de sortir. Et ce poids n'étoit autre chose que les habitudes de mes passions charnelles.

Mais au moins je me souvenois toujours de vous , & je ne pouvois douter qu'il n'y eût une chose souverainement bonne , à laquelle je devois m'attacher , quoique je visse bien pourtant que je n'étois pas encore tel que je devois être pour m'y attacher , parce que le corps qui est corruptible , appesantit l'ame , & que cette maison de terre , qui est si grossiere & si pesante , accable l'esprit lorsqu'il veut s'élever dans ses pensées.

J'étois aussi très-assuré que, depuis la création du monde, vos grandeurs invisibles , votre puissance éternelle , & votre divinité souveraine ont été rendues intelligibles & comme visibles par l'ordre , la sagesse & la conduite qui reluisent dans l'établissement & la conservation de toutes les choses que vous avez faites. Et recherchant ce qui me fait discerner la beauté des corps tant célestes que terrestres , & quelle est la regle qui est présente à mon esprit , lorsque je juge selon la vérité des choses qui sont sujettes au changement , & que je dis : cela doit être ainsi , & ceci doit être d'une autre sorte ; je trouvai qu'au-dessus de mon esprit , qui est sujet au changement , il y avoit une vérité immuable , qui est l'éternité même.

Ainsi , allant par degrés , j'étois monté de la connoissance des corps à celle de l'ame sensitive , qui exerce ses fonctions par le moyen des organes corporels. De-là je passai jusqu'à la puissance intérieure , à laquelle les sens rapportent les objets extérieurs : ce qui est la borne de la connoissance des bêtes. Puis je m'élevai jusqu'à cette partie supé-

rière de l'ame de l'homme , qui , par le raisonnement & le discours , juge de tout ce que les sens lui rapportent.

Cette partie la plus excellente de mon ame se considérant elle-même , & trouvant qu'elle n'étoit pas immuable , fit un effort pour s'élever jusqu'à sa plus haute maniere de concevoir & de connoître. Car laissant celle qui lui étoit ordinaire , elle ferma les yeux à cette multitude d'images & de fantômes qui la troubloient auparavant , afin qu'elle pût découvrir quelle est la lumiere qui éclaire dans la connoissance du bien immuable , lorsqu'elle déclare avec assurance qu'il doit être préféré à celui qui est sujet au changement. Ce qu'elle n'eût jamais fait si elle n'en eût eu quelque connoissance , & si elle n'eût espéré de parvenir par ce moyen jusqu'à cette vue de votre être que l'esprit humain ne sauroit envisager que par des regards tremblants , & qui passent comme un éclair.

Ayant agi de cette sorte , mon Dieu , je vis par la lumiere de l'intelligence vos invisibles beautés comme peintes dans celles des choses visibles que vous avez tirées du néant ; mais je ne pus y arrêter la pointe de mon esprit , l'éclat de votre splendeur m'éblouit les yeux : & ainsi , étant retombé dans mes foiblesses accoutumées , il ne me resta de ce que j'avois apperçu qu'un souvenir agréable qui m'avoit laissé dans un très-grand desir de goûter cette viande si délicieuse , dont je n'avois senti que l'odeur , qui étoit excellente , & m'avoit ravi , mais dont je n'avois pu encore me rassasier & me nourrir.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne connoissoit pas encore l'Incarnation de J. C. qui est l'unique voie du salut.

JE cherchois le moyen d'acquérir des forces qui me rendissent capable de jouir de vous : mais je n'en pouvois trouver jusqu'à ce que je connusse le

ÉRO C O N F E S S I O N S

médiateur d'entre Dieu & les hommes, Jesus-Christ homme, qui étant un Dieu élevé au-dessus de toutes choses, & méritant des bénédictions infinies dans tous les siècles, m'appelle & me dit : Je suis la voie, la vérité, & la vie. Et parce que je n'avois pas la force de manger d'une viande si solide, il s'est revêtu de notre nature : Le Verbe s'est fait chair, afin que votre sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé tout le monde, pût en s'accommodant à notre foiblesse, devenir un lait divin pour nous nourrir dans notre enfance.

Mais n'étant pas humble, je ne pouvois connoître l'humble Jesus-Christ mon maître, & j'ignorois les profonds mystères que son infirmité nous enseigne. Car la vérité éternelle, qui est votre Verbe, étant infiniment élevée au-dessus des plus élevées de vos créatures, élève à soi ceux qui se soumettent à elle. Et ayant avec le limon dont nous avons été formés, bâti dans la plus basse partie du monde la petite maison de son humanité pour y faire sa demeure, il s'en est servi pour humilier les superbes, & les faire passer de l'amour d'eux-mêmes à l'amour qu'ils doivent avoir pour lui. De cette sorte il les a guéris de leur orgueil, & remplis d'une affection toute sainte, afin que n'étant plus emportés hors de la voie du salut par la confiance qu'ils avoient en leurs propres forces, ils connussent leur foiblesse en voyant à leurs pieds un Dieu devenu foible & infirme par la participation de notre nature mortelle, & que lassés de leur long égarement, ils se prosternassent devant cette Divinité rabaisée, qui, en se relevant, les releveroit aussi avec elle.



CHAPITRE XIX.

Qu'en ce temps-là il croyoit que Jesus-Christ n'avoit été qu'un excellent homme.

MAIS j'étois bien éloigné de ces pensées , & n'avois autre croyance de Jesus-Christ mon Sauveur , sinon que c'étoit un homme d'une sagesse admirable , auquel nul ne se pouvoit égaler , principalement en ce qu'étant par miracle né d'une Vierge , il me sembloit que sa conduite toute Divine sur nous avoit mérité cette autorité souveraine qui le rendoit le maître du monde , afin de nous enseigner par son exemple à mépriser les biens temporels pour acquérir l'immortalité.

Mais je n'avois pas le moindre soupçon du Mystere enfermé dans ces paroles : le Verbe s'est fait chair ; & ayant appris par l'histoire qui est écrite de lui , que lorsqu'il étoit dans le monde il a mangé , bu , dormi , marché , s'est réjoui , s'est attristé , & a conversé avec les hommes , je concevois fort bien que la chair n'avoit pu seule être unie au Verbe , mais seulement avec une ame & un esprit raisonnable. Ceux qui connoissent l'immuableté de votre Verbe , dont j'avois dès-lors assez de connoissance pour n'en point douter , savent bien que toutes ces actions ne lui pouvoient être propres , puisque mouvoir en un temps les membres du corps par une volonté libre , & puis ne les mouvoir plus , être touché de quelque passion , & puis n'en avoir plus de sentiment , faire des discours admirables , & puis se taire , sont des conditions propres à une ame qui est sujette au changement. Que si ces actions avoient été faussement rapportées de Jesus-Christ , toutes les autres choses qu'on a écrites de lui seroient suspectes de mensonge , & les hommes ne pourroient trouver dans l'Ecriture sainte une certitude de la Foi pour les conduire à ce salut.

Mais parce que l'on ne sauroit douter de la vérité de l'Ecriture , je reconnoissois en Jesus-Christ , non-seulement le corps d'un homme , & une ame sensitive, mais aussi une ame raisonnable, qui compose avec le corps la nature entiere de l'homme : & quoique je ne crusse pas que cet homme fût uni à la personne du Verbe, je croyois néanmoins qu'il avoit de très-grands avantages sur tout le reste des hommes , possédant avec éminence les plus excellentes qualités dont la nature humaine soit capable , participant à une plus haute & plus parfaite maniere à la Sageffe éternelle.

Quant à Alipe , il pensoit que dans la croyance qu'ont les Catholiques que Dieu s'est revêtu d'une chair humaine, ils tenoient qu'il n'y a en Jesus-Christ que la Divinité & la chair de l'homme , & nullement l'esprit & l'ame de l'homme. C'est pourquoi étant très-persuadé que l'on ne sauroit , sans avoir une ame raisonnable , faire toutes les choses qu'on a écrites de lui, il se portoit avec peine à embrasser la Foi de l'Eglise. Mais ayant appris que cette opinion étoit l'hérésie des Appollinaristes, il embrassa avec joie la Foi Catholique qui la condamne.

Pour ce qui est de moi , je confesse que je n'ai appris que quelque temps après lui quelle différence il y a dans le Mystere de l'Incarnation entre la vérité Catholique & la fausseté de la croyance de Pothin. Sur quoi il faut avouer que les contestations des hérétiques servent à faire connoître encore beaucoup plus clairement quels sont les sentiments de votre Eglise , & quelle est la saine Doctrine. Aussi est-ce sans doute pour cette raison qu'il est nécessaire qu'il y ait des hérésies , afin que la foiblesse & la légèreté des uns fasse éclater davantage la constance & la fermeté des autres.



CHAPITRE XX.

Que les Livres des Platoniciens l'avoient rendu plus savant , mais aussi plus vain ; & qu'il lui avoit été avantageux de les lire avant l'Ecriture.

MAIS ces Livres des Philosophes Platoniciens que je lisois alors , m'ayant engagé à la recherche d'une vérité détachée des corps & de la matiere , je vis par la lumiere de l'intelligence , que la beauté des choses visibles que vous avez créées , étoit comme un tableau de vos beautés invisibles , lesquelles ne pouvant pénétrer , je reconnus que ce qui m'empêchoit de les comprendre , étoit les ténèbres dont mon ame étoit obscurcie. J'étois assuré que vous êtes , & que vous êtes infini , sans que pour cela vous vous répandiez dans des espaces finis ou infinis. J'étois assuré que vous seul aviez un être véritable , parce que vous êtes toujours le même , sans être sujet à aucune altération , soit en changeant de lieux ou de qualité. Et j'étois assuré que toutes les autres choses procèdent de vous comme de leur source , par cette seule raison indubitable qu'elles sont , puisqu'elles ne sauroient être que par vous. J'étois assuré de toutes ces vérités , & je me trouvois néanmoins trop foible pour pouvoir encore jouir de vous.

Je discourois sur ce sujet comme si je fusse déjà devenu savant ; & toutefois si je n'avois cherché dans Jesus-Christ notre Sauveur la voie qui conduiz à vous , je me serois perdu dans cette science. Car étant encore tout plein de miseres & de peines de mes péchés , je voulois déjà passer , & pour docte , & pour habile ; & non-seulement je ne pleurois pas mes fautes , mais j'étois enflé d'orgueil par la vanité que me donnoit ma science prétendue.

Car où étoit cette charité qui , pour bâtir l'édifice de notre salut , se fonde sur l'humilité qui est Jesus-Christ lui-même ? & ces Livres eussent-ils ja

mais été capables de me l'enseigner ? Mais je crois que vous voulûtes, mon Dieu, qu'ils me tombassent entre les mains avant que d'avoir lu avec attention votre divine parole, afin que je ne pusse jamais oublier quels sentiments ils m'avoient donnés ; & vos saintes Ecritures ayant ensuite humilié & adouci mon esprit, & votre main favorable ayant touché & guéri les plaies de mon ame, je fusse capable de remarquer quelle différence il y a entre la vaine confiance en ses propres forces, & l'humble reconnoissance de sa foiblesse, entre ceux qui savent où il faut aller, mais qui ne savent pas le chemin qu'ils doivent tenir, & ceux qui connoissent le chemin de notre bienheureuse patrie, lequel ne nous y conduit pas seulement pour en avoir la vue, mais nous en donne la possession & la jouissance. Car si j'eusse commencé par vos Livres sacrés à m'instruire de ce que je devois croire, & à goûter vos douceurs en me les rendant familières, & que je fusse tombé ensuite dans la lecture de ces livres profanes, ils eussent peut-être détruit en moi le fondement de la piété : ou si j'eusse conservé les sentiments & les impressions salutaires que j'avois tirées de votre sainte parole, j'aurois été capable de croire qu'on en peut concevoir de semblables en s'instruisant seulement dans les livres de ces Philosophes.

C H A P I T R E X X I.

Qu'il trouva dans les Ecritures saintes l'humilité & la vraie voie du salut, qu'il n'avoit point trouvée dans les Livres des Platoniciens.

J'E commençai donc alors à lire l'Ecriture sainte avec une ardeur extraordinaire, & à révéler ces paroles si vénérables que votre Esprit saint a dictées lui-même. Mais rien ne me touchoit tant que les Epîtres de saint Paul ; & je vis évanouir en un moment toutes ces difficultés qui me faisoient croire qu'en quelques endroits il se contredisoit lui-même, & que ses paroles ne s'accordoient pas avec celles de l'ancienne Loi & des Prophetes. Je reconnus que

ces Ecritures si pures & si simples ne sont animées que d'un même esprit, & ne contiennent que les mêmes sens, & j'appris à les considérer avec une joie mêlée de respect & de crainte.

Je connus d'abord que tout ce que j'avois lu de vrai dans les livres profanes se rencontre dans ceux-ci : mais que ceux-ci nous l'enseignent en relevant la puissance de votre grace, afin que celui qui vous connoît ne se glorifie pas comme s'il n'avoit point reçu non-seulement cette connoissance, mais aussi le moyen de l'acquérir (puisque'il n'a rien qu'il n'ait reçu;) que non-seulement il soit excité à vous connoître, ô mon Dieu ! qui êtes toujours le même, mais aussi qu'il soit guéri de ses péchés pour se rendre digne de vous posséder, & que celui qui est encore tellement éloigné de vous, qu'il ne sauroit vous appercevoir, ne laisse pas de marcher dans le chemin qui le peut conduire à vous, afin qu'il vous voie & qu'il vous possède.

Car encore que l'homme se plaise intérieurement en la Loi de Dieu, & désire de l'accomplir, comment s'affranchira-t-il du joug de cette autre loi qui est dans lui-même, & qui, s'opposant à la loi de son esprit, le réduit sous l'esclavage de la loi du péché qui regne dans toutes les parties de son corps. Car vous êtes juste, mon Dieu, & ç'ont été nos offenses, nos impiétés & nos crimes qui vous ont obligé d'appesantir votre main sur nous, & de nous livrer avec justice à ce premier des pécheurs & à ce Roi de la mort, qui a persuadé à notre volonté de se rendre coupable, comme la sienne l'étoit devenue en se séparant de l'obéissance qu'il vous devoit.

Que fera donc cet homme si misérable, & qui le délivrera de ce corps de mort, sinon votre grace par J. C. Notre-Seigneur, que vous avez de toute éternité engendré de votre substance en tant que Dieu, & créé dans le temps en tant qu'homme, pour être le chef & le guide de tous ceux qui marchent dans vos voies, lui en qui le Prince du monde n'a rien trouvé qui fût digne de mort, & n'a pas

laissé néanmoins de répandre son sang innocent ; ce qui lui a fait perdre le droit qu'il a sur nous, & a effacé en notre faveur l'arrêt de notre condamnation ?

Ces Philosophes ne disent rien de ces Myſteres dans leurs livres. Ils ne nous donnent point la connoiſſance de cette humble piété qui ne ſe rencontre que dans le Chriſtianiſme. Ils ne parlent point de ces torrens de larmes que les fideles répandent en conſeſſant leurs péchés , du ſacrifice que vous offrez un cœur contrit & humilié , du ſalut que votre grande miſéricorde a accordé à votre peuple ; de cette ſainte Cité, de cette céleſte Jérusalem qui eſt votre bienheureuſe épouſe ; de ce gage de votre Saint-Eſprit que vous nous donnez dès ici-bas en nous donnant votre grace , & de ce calice précieux qui enferme le prix de notre rédemption.

Perſonne ne chante dans les livres comme le Roi Prophete chante dans les pſeaumes : combien mon ame doit-elle être aſſujettie à ſon Dieu , puis-que c'eſt de lui ſeul qu'elle doit attendre ſon ſecours , puis-que'il eſt mon Dieu , mon refuge & mon protecteur , & qu'étant ſoutenu de lui , rien au monde ne pourra jamais m'ébranler ? Perſonne n'entend dans ces livres cette voix du Sauveur qui nous appelle & nous dit : venez à moi vous tous qui êtes affligés. Ces ſavants dédaignent d'apprendre de lui qu'il eſt doux & humble de cœur , parce que vous avez , mon Dieu , caché ces myſteres aux ſages & aux ſavants du monde , & les avez ſeulement révélés aux humbles & aux petits.

Auſſi y a-t-il grande différence entre appercevoir du haut d'une montagne inculte & ſauvage la cité de paix , ſans pouvoir , quelques efforts que l'on faiſſe , trouver dans ces lieux déſerts & inacceſſibles un chemin pour y arriver , à cauſe qu'ils ſont aſſiégés de tous côtés par ces fugitifs du ciel , par ces Anges déſerteurs du camp de Dieu , qui y dreſſent des embûches à tous les hommes ſous la conduite de leur prince , qui eſt un lion & un dragon tout enſemble , & marcher dans la voie qui conduit

conduit à cette heureuse patrie, sans crainte de faire aucune mauvaise rencontre, parce que le Roi du ciel daigne prendre le soin de la rendre rassurée, que ces esprits de ténèbres qui ont abandonné l'armée céleste, n'osent exercer leurs brigandages dans ce chemin qu'ils appréhendent comme leur étant un lieu de supplice. Ces vérités pénétraient jusqu'au fond de mon ame par des voies secrètes & admirables, lorsque je lisois celui qui, par son extrême humilité, s'appelle le moindre de tous vos Apôtres, & j'étois saisi d'étonnement en considérant la grandeur & les merveilles de vos ouvrages.



LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Saint Augustin se résout d'aller trouver un saint vieillard nommé Simplicien, pour conférer avec lui touchant le genre de vie qu'il devoit embrasser.

MON Dieu, que mon ame repasse en sa mémoire les miséricordes infinies que vous lui avez faites, & qu'elle vous en témoigne son ressentiment avec de très-humbles actions de grâces. Que votre amour me perce & me pénètre jusques dans la moëlle des os, & que je m'écrie dans l'admiration de vos bienfaits : Seigneur, qui est semblable à vous ? Vous avez rompu mes liens ; que je vous sacrifie à jamais un sacrifice de louange. Je raconterai ce que vous avez fait pour les rompre ; & tous ceux qui vous adorent, diront, après avoir entendu ce récit si merveilleux : le Seigneur est vraiment grand, il est admirable en ses conseils & en ses œuvres : qu'il soit béni dans le ciel & sur la terre.

Vos paroles, mon Dieu, étoient profondément

gravées dans mon cœur , & vous m'environniez de toutes parts. J'étois assuré de votre éternelle vie , quoique la vue que j'en avois ne fût qu'à travers des ombres obscures , & comme dans un miroir. Je ne doutois plus que votre substance incorruptible ne fût la source de toutes les autres substances ; & je ne désirois plus d'avoir une plus grande certitude de vous , mais seulement d'être davantage affermi en vous. Toutefois pour ce qui étoit de moi , j'étois encore dans l'incertitude , & ne savois à quoi me résoudre touchant le réglemeut de ma vie. Il me falloit purifier mon cœur du vieux levain dont il étoit infecté : & quoique je fusse bien-aise de voir que le Sauveur est lui-même la voie qui nous conduit au salut , je ne pouvois encore néanmoins marcher dans ces sentiers si étroits qu'il nous a marqués.

Etant donc en cet état , vous me mîtes dans l'esprit qu'il seroit bon que j'allasse vers Simplicien , que je considérois comme votre fidele serviteur , dans lequel on voyoit reluire votre grace ; & j'avois appris que s'étant dès sa jeunesse consacré à votre service , il avoit toujours vécu dans une très-grande piété. Il étoit alors déjà fort âgé ; ce qui me donnoit sujet de croire , comme il étoit très-véritable , qu'ayant passé tant d'années dans la pratique des vertus , il s'étoit rendu savant en la vie spirituelle par une si longue expérience. Ainsi je me résolus de lui découvrir toutes les agitations de mon ame , afin que , selon les dispositions où j'étois , il m'enseignât le chemin qu'il jugeroit être le plus propre pour me faire marcher dans vos voies ; car , parmi cette multitude de personnes qui remplissoient votre Eglise , je voyois que l'un marchoit d'une sorte & l'autre d'une autre.

Je souffrois avec déplaisir & comme un pesant fardeau d'être encore dans les engagements du siècle ; car l'espérance d'acquérir du bien & de l'honneur ne m'excitoit plus comme auparavant à supporter une si fâcheuse servitude. Ces objets , mon

Dieu, ne me touchoient plus en comparaison de vos célestes douceurs, & de la beauté de votre éternelle demeure, pour laquelle je commençois d'avoir de l'amour : mais j'étois encore très-fortement attaché par la passion d'avoir une femme. Aussi est-il vrai que l'Apôtre ne me défendoit pas de me marier, quoiqu'il nous exhorte à un état plus parfait, en témoignant qu'il souhaiteroit que tous les hommes fussent en cela semblables à lui.

Mais comme j'étois très-foible, je choisissois ce qui avoit le plus de rapport à ma foiblesse ; & par cette seule considération je demeuroidis en tout le reste dans la langueur & dans le chagrin de tant de soins qui me dévoroient, d'autant que le mariage, auquel mon inclination me portoit avec une si grande violence, traînoit après soi, comme des suites nécessaires, diverses incommodités que je ne voulois point souffrir. J'avois appris de la bouche de celui qui est la vérité même, qu'il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels pour gagner le royaume du Ciel : mais il ajoute que celui qui sera capable de comprendre cela, le comprendra.

Ce n'est qu'ignorance & que folie dans tous les hommes qui ne possèdent pas la véritable science de Dieu, & que la connoissance des choses qui leur paroissent si belles, n'a pu faire monter jusqu'à celle du souverain Etre. Je n'étois plus alors dans cette erreur ; j'en étois sorti ; & considérant le témoignage universel de toutes vos créatures, ô mon Créateur ! j'avois trouvé dans votre sein votre Verbe qui n'est qu'un même Dieu avec vous & avec le Saint-Esprit, & par lequel vous avez créé toutes choses.

Il y a dans le monde une autre sorte d'impies qui connoissent Dieu, & qui néanmoins ne le glorifient pas comme Dieu, ni ne lui rendent pas les actions de grâces qui lui sont dues. J'étois aussi tombé dans ce malheur : mais, mon Dieu, votre main secourable m'en retira, & mit mon ame en état de recouvrer sa santé, parce que vous avez dit à

l'homme : apprends que la piété est la vraie sagesse ; & ne desire point de paroître sage ; car ceux qui se sont estimés sages sont devenus fous. Ainsi j'avois déjà trouvé cette perle précieuse que je devois acquérir en vendant tout mon bien pour l'acheter : mais je ne pouvois m'y résoudre.

C H A P I T R E I I.

Simplicien raconte la conversion d'un célèbre Professeur de Rhétorique à Rome , nommé Victorin.

J'Allois donc trouver Simplicien , qui étoit le pere spirituel de l'Evêque Ambroise , lequel il avoit baptisé , que ce grand Prélat aimoit & honoroit véritablement comme son pere. Je lui racontois les diverses agitations & les égarements de mon ame. Et lorsque je lui dis que j'avois lu quelques livres des Platoniciens , que Victorin , qui étoit autrefois Professeur en rhétorique dans Rome , que l'on m'avoit assuré être mort Chrétien , avoit traduits en Latin , il me témoigna beaucoup de joie de ce que je n'avois point lu les ouvrages de ces autres Philosophes qui , ne s'arrêtant qu'aux seules choses corporelles , sans porter plus loin leurs connoissances , sont pleins de mensonges & de tromperies , au lieu que ceux des Platoniciens tendent par tous leurs raisonnements à élever l'esprit à la connoissance de Dieu & de son Verbe éternel. Et puis pour m'exhorter à l'amour de l'humilité de Jesus-Christ , qui est cachée aux sages du monde , & révélée seulement aux humbles , il me remit sur le discours de la conversion de ce même Victorin , qu'il avoit connu très-particulièrement étant à Rome. Et je ne veux pas passer sous silence ce qu'il m'en dit , parce qu'il peut beaucoup servir à connoître les louanges qui sont dues aux merveilles de votre grace. Il me raconta donc comme ce savant vieillard , qui excelloit dans toutes les belles sciences , qui avoit lu tant de livres des Philoso-

phés , qui en avoit porté des jugemens si solides , qui les avoit éclaircis par les lumières de son esprit , qui étoit le maître fameux de tant de Sénateurs illustres , qui , par la haute réputation que ses leçons publiques lui avoient acquise , avoit mérité qu'on lui élevât une statue dans la principale place de Rome ; ce que les hommes du siècle tiennent à si grand honneur , & qui jusqu'à cet âge avoit adoré des idoles , & participé à ces mystères sacrilèges pour lesquels toute la noblesse & tout le peuple , à la réserve d'un très-petit nombre , avoient alors une si violente passion , qu'ils mettoient même au nombre des dieux l'aboyeur Anubis , & ces autres monstres qui avoient autrefois tenu le parti des ennemis des Romains contre Neptune , Vénus & Minerve , auxquels néanmoins Rome faisoit des sacrifices après les avoir vaincus. Il me racontoit , dis-je , comme ce même Victorin , qui avoit défendu durant tant d'années ces divinités abominables , avec une bouche qui ne respiroit que la terre , n'avoit point eu de honte en sa vieillesse de s'assujettir comme un enfant à la puissance de Jesus-Christ , d'être lavé comme un enfant dans les eaux salutaires du Baptême , de soumettre sa tête altière à l'humble joug de l'Evangile , & d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

Grand Dieu ! qui avez abaissé les cieux & en êtes descendu ; qui avez frappé les montagnes & les avez embrasées , par quelles douceurs & par quels attraites êtes-vous entré dans cette ame , & vous en êtes-vous rendu le maître ? Il lisoit avec attention , à ce que me rapportoit Simplicien , la sainte Ecriture , & tous les livres des Chrétiens qu'il pouvoit trouver , & s'efforçoit avec un extrême soin d'en pénétrer l'intelligence : puis il disoit à Simplicien , non pas devant le monde , mais en particulier & en secret , comme à son ami : sachez que maintenant je suis Chrétien. A quoi il lui répondoit : je n'en crois rien , & ne vous considérerai

point comme tel , jusqu'à ce que je vous voie dans l'Eglise de Jesus-Christ. Victorin se moquoit de cette réponse , & disoit : sont-ce donc les murailles qui font les Chrétiens ? Et lui répétant souvent qu'il étoit Chrétien, Simplicien répétoit toujours la même chose , & Victorin continuoit toujours à s'en moquer , & à parler avec raillerie de ces murailles ; car il craignoit de déplaire à ses amis , qui étoient de superbes adorateurs des démons , & jugeoit que leur haine fondant sur lui du haut de ce comble des dignités temporelles où ils étoient élevés dans cette puissante Babylone , comme des cedres du Liban que la main du Seigneur n'avoit point encore brisés , elle seroit capable de l'accabler.

Mais lorsqu'en lisant & en priant avec ardeur il fut rendu plus fort dans la foi , il appréhenda d'être désavoué par Jesus-Christ en présence de ses saints Anges , s'il craignoit de le confesser à la vue des hommes , & craignoit qu'il se fût rendu coupable d'un très-grand crime s'il eût rougi de faire une profession publique des Mysteres sacrés dans lesquels votre Verbe s'est humilié , lui qui n'avoit pas rougi de révéler publiquement les mysteres abominables & sacrilèges des démons superbes , auxquels il avoit ajouté foi en se rendant leur superbe imitateur. Ainsi ayant une sainte honte de trahir la vérité , il perdit cette malheureuse honte qu'il avoit d'abandonner le mensonge , & tout d'un coup , lorsque Simplicien y pensoit le moins , il lui dit : allons à l'Eglise ; car je veux être Chrétien. Simplicien transporté de joie l'y accompagna à l'heure même , & aussi-tôt qu'il eut été instruit dans les principes de notre Religion , il donna son nom pour être écrit avec ceux qui doivent être régénérés en Jesus-Christ par les eaux sacrées du baptême. Rome fut remplie d'étonnement , & l'Eglise de réjouissance. Les superbes entroient en fureur , ils frémissaient de rage , & ils séchoient de dépit ; mais votre serviteur , mon Dieu , mettoit toute son espérance en vous , & ne considéroit plus ni

les vanités , ni les folies trompeuses du siècle.

Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi que ceux qui doivent être baptisés ont accoutumé de faire à Rome en certains termes qu'ils apprennent par cœur , & qu'ils prononcent d'un lieu éminent en présence de tous les Fideles , les Prêtres proposerent à Victorin de faire cette action en secret , ainsi que c'étoit la coutume de le proposer à ceux que l'on jugeoit pouvoir être touchés de crainte par une pudeur & une timidité naturelle : mais il aima mieux faire cette action en public qu'en particulier , & c'est avec une grande raison ; car s'il n'avoit pas craint d'enseigner publiquement l'éloquence dont il ne pouvoit tirer aucun bien véritable pour son ame , ni d'avoir une troupe de païens & d'insensés pour témoins de ses discours & de ses paroles , à combien plus forte raison devoit-il faire une profession publique de la Religion salutaire qu'il embrassoit , & ne pas craindre vos humbles enfants lorsqu'il prononceroit votre parole dans votre Eglise ?

Lors donc qu'il fut monté au pupitre pour faire sa profession de foi , tous ceux qui le connoissoient commencerent à le nommer avec un bruit confus de réjouissance ; (& y avoit-il là quelqu'un qui ne le connût ?) On entendit ce mot de Victorin sortir avec joie , comme une voix sourde , de la bouche des assistants. L'extrême contentement de le voir excita ce soudain murmure , & le desir de l'entendre parler le fit cesser aussi-tôt. Il récita le Symbole avec une assurance merveilleuse. Tous les Fideles qui étoient présents eussent voulu comme l'enlever pour le mettre dans le fond de leur cœur , & ils l'enlevoient en effet en l'aimant & en se réjouissant de la grace si particulière que Dieu lui faisoit. Leur joie & leur amour étoient comme les deux mains avec lesquelles ils l'embrassoient & l'emportoient en quelque sorte dans eux-mêmes par une douce & une sainte violence.

C H A P I T R E III.

D'où vient que l'on ressent tant de joie de la conversion des pécheurs.

MON Dieu, d'où vient que les hommes se réjouissent davantage de la conversion d'une ame qui sembloit désespérée, ou qui étoit dans un extrême péril, que si l'on avoit toujours espéré son salut, ou qu'elle n'eût pas été dans un si grand danger de se perdre ? Vous-même qui êtes le Pere des miséricordes, vous vous réjouissez davantage d'un pénitent que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence. Et il est vrai que nous ne saurions apprendre sans une extrême consolation quel est le contentement que reçoivent les Anges de voir le Pasteur rapporter sur ses épaules la brebis qui s'étoit égarée ; & avec combien de joie l'on remet dans vos trésors la dragme qui étoit perdue, les voisines de la femme qui l'a retrouvée s'en réjouissant avec elle. Et quand on lit dans votre Eglise ce qui est dit de votre jeune fils, qu'il étoit mort & qu'il est ressuscité ; qu'il étoit perdu & qu'il a été retrouvé, cette solennelle réjouissance qui se passe dans votre maison, arrache des larmes de nos yeux ; car c'est en nous proprement & en vos Anges que vous vous réjouissez par la charité sainte qui nous fait saints, puisque, pour ce qui est de vous, vous êtes toujours le même, & vous connoissez toujours d'une même sorte les choses qui ne sont pas toujours ni d'une même maniere.

Qu'est-ce donc qui se passe dans une ame lorsqu'elle se réjouit davantage d'avoir recouvré ce qu'elle aimoit, que si elle l'avoit toujours possédé ? Car il n'est pas besoin de nous mettre en peine de prouver cette vérité, à laquelle ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux rend un témoignage si illustre. Un Empereur victorieux triomphe, & il n'auroit pas vaincu s'il n'avoit point combattu :

plus le péril qu'il a couru dans le combat a été grand, & plus il ressent de joie dans son triomphe. La tempête agite un vaisseau & le menace du naufrage ; tous ceux qui y sont embarqués tremblent dans l'effroi d'une mort prochaine : le ciel & la mer se calment, & alors ces voyageurs se réjouissent avec excès, parce qu'ils avoient craint avec excès. Une personne qui nous est chère est malade, & son pouls fait assez connoître quelle est la grandeur de son mal ; tous ceux qui souhaitent sa guérison ne sont pas moins malades de l'esprit qu'il l'est de corps : il commence à se mieux porter ; mais n'ayant pas recouvré ses forces, il ne peut encore marcher, & toutefois l'on ressent beaucoup plus de joie que lorsqu'il étoit auparavant dans sa vigueur & dans une santé parfaite.

Nous ne jouissons pas même des plaisirs de cette vie sans nous y préparer par quelques peines que nous ne souffrons point par surprise & malgré nous, mais parce que nous les avons recherchées & que nous sommes bien-aises de les souffrir. Nous ne prendrions point de plaisir à boire ni à manger, si nous n'avions senti auparavant l'incommodité de la soif & la faim ; ce qui fait user de viandes salées à ceux qui aiment le vin avec excès, afin que leur altération s'augmentant & devenant plus piquante, le plaisir de l'éteindre, en buvant, leur soit plus sensible. Et de-là vient aussi que l'on met de l'intervalle entre les fiançailles & les noces, de peur que si le mari n'avoit désiré avec ardeur durant quelque temps d'épouser celle qui a été fiancée, il eût moins d'affection pour elle étant aussitôt devenue sa femme. Ainsi, & dans la volupté infame & criminelle, & dans les plaisirs permis & licites, & dans une amitié honnête & toute pure ; & dans cet enfant prodigue, qui, étant mort, a rencontré une vie nouvelle, & qui, étant perdu, s'est retrouvé, nous voyons toujours que le mal précède la joie, & que les plus grandes joies sont celles qui succèdent aux plus grands maux.

Mon Seigneur & mon Dieu , d'où vient donc que vous étant vous-même à vous-même le sujet d'une éternelle joie , & quelques-unes de vos créatures jouissant sans cesse d'une parfaite félicité par le bonheur de votre présence , cette partie inférieure de l'univers est sujette à de si grands changements , & se trouve tantôt dans la défaillance & tantôt dans l'accroissement , tantôt dans la guerre & tantôt dans la paix ? Est-ce la condition de leur être ? Et les avez-vous créés ainsi , lorsque depuis le plus haut des cieux jusqu'au centre de la terre , depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles , depuis l'Ange jusqu'au vermineau , & depuis le premier des mobiles jusqu'au dernier , vous avez placé toutes sortes de biens chacun en son propre lieu , & fait dans les temps qui y étoient les plus propres , tous ces admirables ouvrages qui sont partis de vos mains ? O que vous êtes élevé dans les choses les plus élevées ! que vous pénétrez profondément les plus profondes ! Vous ne vous éloignez jamais de vos créatures , & cependant nous avons tant de peine à vous retrouver & à retourner à vous.

C H A P I T R E I V.

Pourquoi on se doit davantage réjouir de la conversion des personnes célèbres & illustres dans le monde.

Seigneur , agissez en nous par votre grace , réveillez-nous , rappelez-nous , échauffez-nous , élevez-nous , enflammez-nous , & faites-nous sentir vos douceurs , afin que , sans différer davantage , nous vous aimions & courions vers vous. Qui peut nier qu'il ne s'en trouve plusieurs que vous tirez d'un plus grand dérèglement & d'un abîme plus profond que n'est celui dont vous avez tiré Victorin , lesquels s'approchant de vous sont éclairés de votre divine lumière , laquelle ils ne sauroient recevoir sans recevoir en même-temps le bonheur de devenir vos enfants ! Mais s'il s'en ren-

contre qui sont moins connus dans le monde , ceux-mêmes qui les connoissent les voyant convertis en reçoivent une moindre joie ; car lorsqu'on se réjouit avec plusieurs , la joie de chacun en particulier est beaucoup plus grande , parce que l'on s'échauffe & que l'on s'enflamme les uns les autres. De plus , ceux qui sont connus de plusieurs ouvrent aussi par leur exemple le chemin du salut à plusieurs ; & l'autorité de leurs personnes rendant leurs actions considérables , il s'en trouve beaucoup qui les veulent suivre. C'est pourquoi ceux-mêmes qui ont été convertis avant eux , se réjouissent extraordinairement de leur conversion , parce qu'ils prévoient qu'elle sera suivie de celle de beaucoup d'autres.

Ce n'est pas que dans votre maison , Seigneur , les riches soient préférés aux pauvres , ou les nobles à ceux qui ne le sont pas , puisqu'au contraire vous avez choisi dans le monde les choses les plus foibles pour confondre les plus fortes , & vous vous êtes servi des viles , des plus méprisables , & de celles qui ne sont rien , comme si elles étoient quelque chose , afin d'anéantir celles que l'on croit être quelque chose. Toutefois celui-là même qui se disoit le moindre de vos Apôtres , & par la bouche duquel vous avez fait entendre ces paroles , après avoir dompté par les armes de la foi l'orgueil du Proconsul Paul , & l'avoir soumis au joug si doux & si agréable de Jesus-Christ , en le rendant par ce moyen simple sujet du Roi du Ciel , d'Officier qu'il étoit auparavant du Roi de la terre , il quitta le nom de Saül , & prit celui de Paul pour marque d'une si grande victoire. Car il est sans doute que nous rapportons un plus grand trophée du démon lorsque nous surmontons celui qu'il possède avec plus d'empire , & par lequel il en possède un plus grand nombre. Or il possède d'avantage les superbes à cause de la vanité que leur donne leur noblesse , & il en possède par eux plusieurs autres , à

cause du pouvoir que leur autorité donne à leur exemple.

Ainsi plus on avoit de plaisir à considérer que l'esprit de Victorin avoit servi au démon comme d'une citadelle imprenable , & sa langue comme d'un dard non-moins fort que pénétrant , dont il avoit tué tant d'ames , plus il étoit raisonnable , Seigneur , que vos enfans se réjouissent de ce que notre Roi avoit enchaîné le fort , & de ce que ses armes lui étant ravies , elles avoient été purifiées , consacrées à votre honneur & rendues utiles pour votre service à toutes sortes de bonnes œuvres.

C H A P I T R E V.

Il décrit excellemment la force & la tyrannie que l'habitude du péché exerçoit sur lui.

Ors , mon Dieu , que Simplicien , votre serviteur , m'eût rapporté ce que je viens de dire de Victorin , je me sentis touché d'un ardent desir de l'imiter : aussi étoit-ce le dessein qui l'avoit porté à m'en faire le récit. Et lorsqu'il ajouta que l'Empereur Julien ayant fait un édit par lequel il défendit aux Chrétiens d'enseigner les lettres humaines , & particulièrement la rhétorique , il se soumit à cette loi , aimant mieux abandonner la profession de parler en public , que de manquer de fidélité à votre parole éternelle , qui rend les langues des enfans éloquentes : il me sembla que s'étant montré si généreux en cette rencontre , il n'avoit pas d'autre part été moins heureux d'avoir trouvé une occasion si favorable de ne travailler plus désormais que pour vous seul.

Je soupirois , mon Dieu , après cette liberté de ne penser plus qu'à vous ; mais je soupirois étant encore attaché , non par des fers étrangers , mais par ma propre volonté , qui étoit plus dure que le fer. Le démon la tenoit en sa puissance , il en avoit fait une chaîne , & il m'en avoit lié : car en se dé-

réglant dans la volonté, on s'engage dans la passion; en s'abandonnant à la passion, on s'engage dans l'habitude; & ne résistant pas à l'habitude, on s'engage à la nécessité de demeurer dans le vice. Ainsi, cette suite de corruption & de désordre, comme autant d'anneaux enlassés les uns dans les autres, formoit cette chaîne avec laquelle mon ennemi me tenoit captif dans une cruelle servitude. J'avois bien une volonté de vous servir avec un amour tout pur, & de jouir de vous, mon Dieu, en qui seul se trouve une joie solide & véritable: mais cette volonté nouvelle qui ne faisoit que de naître, n'étoit pas capable de vaincre l'autre qui s'étoit fortifiée par une longue habitude dans le mal. Ainsi j'avois deux volontés, l'une ancienne, & l'autre nouvelle; l'une charnelle, & l'autre spirituelle, qui se combattoient, & en se combattant déchiroient mon ame.

De cette sorte je comprenois par ma propre expérience ce que j'avois lu, que la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit, & l'esprit à ceux de la chair. C'étoit moi-même qui formois en même-temps ces deux desirs; & néanmoins c'étoit plus moi qui me portois au bien que je commençois d'aimer, que ce n'étoit moi-même qui me portois au mal que je haïssois: car il sembloit que j'eusse moins de part dans ces désordres, puisque je les souffrois plutôt malgré moi, que je ne m'y portois volontairement; mais néanmoins c'étoit moi-même qui avois rendu ma mauvaise habitude si forte contre moi-même, & ainsi mon mal étoit volontaire dans son principe; puisqu'encore que j'eusse voulu pour lors n'être plus en cet état, je m'y étois néanmoins réduit par ma propre volonté: ainsi j'étois véritablement coupable, & je méritois très-justement d'être puni.

Je n'avois plus alors l'excuse qui me faisoit croire auparavant que l'incertitude où j'étois de la connoissance de la vérité étoit ce qui m'empêchoit de renoncer à tous les intérêts du monde, pour ne

penſer plus qu'à vous ſervir ; car quoique j'en euſſe alors une connoiſſance très-aſſurée , néanmoins étant encore eſclave de mes paſſions , j'appréhendois de me donner tout entier à votre ſervice ; & je craignois autant de me voir dégagé de tous ces empêchemens , comme on doit craindre d'y être engagé.

Ainſi comme il arrive ſouvent que la douceur du ſommeil nous fait ſuccomber , je ſentois que le fardeau du ſiècle m'accabloit agréablement , & les penſées que j'avois pour vous , mon Dieu , étoient ſemblables aux efforts de ceux qui , deſirant de s'éveiller , ſont ſurmontés par le ſommeil , & retombent dans leur aſſoupiffement. Car bien qu'il n'y ait perſonne qui veuille toujours dormir , & que chacun demeure d'accord avec raiſon qu'il eſt beaucoup meilleur de veiller , il arrive ſouvent néanmoins que l'on ne fait pas les derniers efforts pour s'éveiller , lorsqu'on ſe ſent preſſé d'une grande envie de dormir , parce qu'encore qu'on vouliſt bien ne plus dormir , & qu'il ſoit temps de ſe lever , on ſe laiſſe aller néanmoins à la douceur & aux charmes du ſommeil : de même je ne doutois plus qu'il ne valiſt mieux me jeter entre les bras de votre amour , que de me laiſſer emporter à ma paſſion dérégulée : mais j'approuvois l'un , & je ſuivois l'autre : l'un étoit victorieux dans mon eſprit , & l'autre tenoit encore ma volonté dans ſes chaînes. Ainſi je ne ſavois que vous répondre , lorsque vous me diſiez : éveillez-vous , vous qui dormez , levez-vous d'entre les morts , & Jeſus-Chriſt vous éclairera. Et quand vous me faiſiez voir en tant de manières que vous ne me diſiez rien que de véritable , je me trouvois convaincu par la vérité , & ne ſavois du tout que vous répondre , ſinon des paroles d'un homme pareſſeux & endormi : à cette heure : tout à cette heure : laiſſez-moi un peu ; encore un moment : mais ce tout à cette heure ne venoit jamais , & ce moment duroit toujours.

En vain je me plaiſois en votre loi , ſelon l'hom-

me intérieur , puisqu'une autre loi qui étoit dans ma chair combattoit celle qui étoit dans mon esprit , & me réduisoit sous la servitude de la loi du péché qui étoit dans moi ; car la loi du péché est la violence de la coutume qui entraîne l'esprit & le tient captif malgré lui : mais justement néanmoins , puisqu'il s'est assujetti lui-même à la tyrannie de la passion. Misérable que je suis ! qui me délivrera donc du corps de cette mort , sinon votre grace par Jesus-Christ Notre-Seigneur ?

CHAPITRE VI.

Poticien lui raconte la vie de S. Antoine , & comme deux Officiers de l'Empereur ayant lu la vie de ce Saint , avoient renoncé au monde.

MOn Dieu & mon Rédempteur , qui avez été à tout mon secours , je veux aussi dire , pour la gloire de votre nom , de quelle sorte vous avez rompu les liens qui m'attachoient si étroitement à l'amour des femmes , & m'avez affranchi des soins épineux des affaires temporelles. Mes inquiétudes ordinaires s'augmentoient tous les jours de plus en plus : je soupirois continuellement vers vous , & j'allois aussi souvent en votre Eglise que ces occupations , sous le poids desquelles je gémissois , pouvoient me le permettre.

Alipé étoit alors avec moi , & ayant exercé trois diverses fois l'office d'Assesseur à Milan , il n'avoit point alors d'emploi : mais il attendoit en repos quelque occasion de pouvoir vendre ses avis & ses conseils , comme je vendois mes leçons pour apprendre à bien parler , s'il est vrai que les instructions que l'on en donne soient capables de rendre éloquentes ceux qui les reçoivent. Quant à Nébride , il s'étoit engagé sur notre prière à faire quelques leçons des lettres humaines en la place de Véreconde , citoyen de Milan , & le plus intime de tous nos amis , lequel l'ayant désiré avec passion ,

& usant du pouvoir de l'amitié, nous avoit conjurés de ne lui pas refuser quelque'un d'entre nous qui fût capable de lui donner ce soulagement, dont il avoit alors un très-grand besoin à cause de son indisposition.

Ce ne fut donc pas le desir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisque sa connoissance dans les belles-lettres étoit si grande; qu'il eût pu en excercer de plus importants, s'il l'eût voulu. Mais comme il n'y avoit point au monde un ami qui le surpassât en affection & en tendresse pour ses amis, le desir de nous obliger ne lui put permettre de nous refuser cette priere. Son extrême prudence le portoit à éviter d'être connu des personnes les plus éminentes dans le siècle, parce qu'il ne vouloit point s'engager en des inquiétudes d'esprit, & qu'il vouloit au contraire le conserver libre, pour avoir plus de loisir de méditer, de lire ou d'entendre quelque chose de ce qui regarde la véritable sagesse.

Un jour donc qu'il étoit absent (je ne me souviens pas pourquoi,) un Gentilhomme d'Afrique, nommé Poticien, qui étoit en grand crédit à la Cour de l'Empereur, nous vint trouver, Alipe & moi, je ne sais sur quel sujet, ni ce qu'il desiroit. Nous nous assimes pour nous entretenir; & Poticien ayant apperçu un livre qui étoit devant nous sur un damier, il le prit, & l'ayant ouvert, il fut surpris de voir que c'étoient les Epîtres de saint Paul, parce qu'il croyoit que c'étoit quelque'un de ces livres qui regardoient ma profession. Il se mit ensuite à me regarder & à sourire avec un témoignage de joie, comme s'étonnant de voir que je n'avois devant moi que ce seul livre: car il étoit Chrétien, & votre fidele serviteur, mon Dieu; il se prosternoit souvent en votre présence dans l'Eglise, & y faisoit de fréquentes & de longues oraisons. Après que je lui eus avoué que je m'occupois avec très-grand soin à cette lecture, il commença de nous parler d'Antoine, solitaire d'Egypte,

dont le nom , qui étoit si célèbre & si illustre parmi ceux qui font profession de vous servir , nous avoit jusqu'alors été inconnu. Ce qu'ayant remarqué , il s'arrêta davantage sur ce discours , & ne pouvoit assez s'étonner de voir que nous ignorions ce qu'il nous racontoit de ce grand serviteur de Dieu.

Ces effets merveilleux de votre grace qui étoient certifiés par tant de témoins irréprochables , & arrivés depuis si peu de temps , & presque de nos jours , dans la religion véritable , & dans l'Eglise Catholique , nous remplissoient d'admiration. Et ainsi nous étions touchés d'un égal étonnement ; nous , d'apprendre des choses si extraordinaires , & lui , de ce qu'elles nous étoient inconnues. Il nous parla ensuite de cette grande multitude de monastères ; de l'édifiante manière de vivre de ces saints Anachorettes , dont les vertus répandent une odeur qui vous est si agréable , & de cette merveilleuse & divine fécondité des déserts , dont nous ne savions chose quelconque , & nous ignorions même que hors les murailles de Milan il y avoit une maison pleine de solitaires très-vertueux , qui étoient nourris par l'Evêque Ambroise.

Poticien continuant son discours , & nous l'écoutant attentivement , il dit : qu'un jour que la Cour étoit à Treves , & que l'Empereur s'occupoit après dîner à voir les jeux qui se faisoient dans le Cirque , lui & trois de ses amis allèrent pour se divertir en des jardins proche la ville , où s'étant mis sans dessein à se promener deux à deux , l'un avec lui , & les deux autres ensemble , & s'étant ainsi séparés , ces deux derniers , sans savoir où ils alloient , entrèrent dans une petite maison de quelques-uns de vos serviteurs , mon Dieu , qui , étant pauvres d'esprit , étoient du nombre de ceux à qui le royaume du Ciel appartient ; & là ils trouverent un livre où la vie de Saint Antoine étoit écrite.

L'un d'eux commença à la lire , à l'admirer , à s'échauffer , à méditer en soi-même d'embrasser

une pareille vie , de quitter le service de l'Empereur , & de ne servir que vous seul , (car ils étoient du nombre de ceux qu'on appelle Agents dans les affaires du Prince.) Puis étant soudain devenu tout rempli d'un amour divin , & d'une sainte confusion , il entra en colere contre soi-même ; & jetant les yeux sur son ami , il lui dit : dites-moi , je vous prie , à quoi désirons-nous de parvenir par tant de travaux & tant de peines ? Que cherchons-nous ? Quel est notre but dans l'exercice de nos charges ? Toute notre espérance peut-elle aller plus loin dans la Cour , qu'à nous faire aimer de l'Empereur ? Et en cela même qu'y a t-il d'assuré , & qui ne soit sujet à plusieurs dangers ? Par combien de périls arrive-t-on à une fortune qui est encore environnée de plus grands périls ? & de plus , quand est-ce que nous y arriverons ? Au lieu que si je veux , je me ferai aimer de Dieu dès cette heure.

Il lui dit ces paroles étant agité des mouvements & des troubles que lui causoit l'enfantement de sa vie nouvelle. Et recommençant à lire , vous le changiez dans le fond du cœur , où vous voyiez ce qui se passoit , & son ame se détachoit des affections du monde , comme il parut peu après ; car en lisant & en roulant les flots de son esprit en lui-même , il jettoit des soupirs & des sanglots ; & enfin il choisit & embrassa le meilleur parti ; & étant déjà à vous , il parla ainsi à son ami : je vous déclare que je renonce pour jamais à toutes nos espérances , & que j'ai résolu de servir Dieu , & de commencer dès ce même moment sans attendre davantage , & en ce même lieu , sans aller plus loin. Si vous ne voulez pas me suivre dans ma retraite , au moins ne vous y opposez pas. A quoi l'autre répondit qu'il ne le vouloit point abandonner dans une entreprise si sainte , & dans l'espoir d'une si haute récompense. Et ainsi tous deux étant dès-lors à vous , mon Dieu , ils commencèrent à édifier cette tour dont il est parlé dans l'Ecriture , en prenant la ré-

solution de quitter toutes choses pour vous suivre.

Poticien & celui qui se promenoit avec lui dans un autre endroit du jardin , étant arrivés en ce lieu-là , & les y ayant trouvés , leur dirent qu'il étoit temps de se retirer , parce que la nuit s'approchoit. Mais eux leur ayant déclaré leur dessein , & de quelle sorte ils y étoient entrés , & s'y étoient affermis , ils les prièrent de ne les troubler pas dans leur résolution , s'ils n'en vouloient pas prendre une semblable. Ceux-ci ne sentant aucun changement dans leur ame , pleurerent toutefois leur malheur , & se réjouirent de la grace que Dieu avoit faite à leurs amis , puis se recommanderent à leurs prieres ; & ayant toujours leurs affections penchées vers la terre , s'en retournerent au palais. Les autres élevant leurs cœurs au Ciel, demeurèrent dans cette petite maison : & à leur imitation , deux filles à qui ils étoient fiancées , après avoir appris ce changement , vous consacrerent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Il décrit les agitations de son esprit durant le discours de Poticien.

VOilà ce que Poticien nous raconta. Mais vous, Seigneur , pendant qu'il me parloit ainsi , vous me rameniez à moi-même. Et parce que j'avois pris plaisir à m'aveugler , & que j'avois comme mis un bandeau sur mes yeux pour ne me point voir , vous me retiriez de cet aveuglement volontaire , & m'exposiez à ma propre vue , afin que je visse combien j'étois laid , sale , difforme , couvert de taches & d'ulceres. Je le vis donc , & j'en eus horreur. Mais en quel lieu eussé-je pu m'enfuir pour me dérober à moi-même ? Que si je m'efforçois de détourner ma pensée de mes péchés , vous vous serviez des paroles de Poticien dans la suite de sa narration , pour m'opposer de nouveau moi-même à moi-même , & me représenter à mon esprit

tel que j'étois , afin que je visse dans ce miroir toute la corruption de ma vie , & qu'elle me devînt odieuse & insupportable. Ce n'est pas que je l'ignorasse auparavant : mais quoique je la connusse , je la dissimulois , je l'oublois , & je fermois les yeux pour ne la point voir ; au lieu qu'alors plus je me sentoie touché d'un ardent amour pour ces Chrétiens dont j'entendois raconter des mouvements de piété si saints & si salutaires , & qui s'étoient mis entièrement entre vos mains pour recevoir leur guérison , plus me comparant à eux , je concevois une horrible aversion de moi-même de ce que j'avois passé tant de temps , & peut-être plus de douze années , depuis qu'en lisant , à l'âge de dix-neuf ans , l'Hortence de Cicéron , j'avois été touché de l'amour de la sagesse , & différois toujours de renoncer à des plaisirs purement terrestres pour travailler à la chercher , quoique non-seulement sa possession , mais la seule recherche soit préférable à tous les trésors , à toutes les couronnes , & à toutes les voluptés de la terre.

• Mais , misérable que j'étois , & plus misérable qu'on ne le sauroit dire , je vous avois demandé dès ma première jeunesse , qu'il vous plût me rendre chaste , & je vous avois dit dans ma prière : donnez-moi , s'il vous plaît , Seigneur , la chasteté & la continence , mais non pas si-tôt ; car je craignois d'être exaucé aussi-tôt , & que vous ne me guérissiez trop promptement de cette passion forte , & de cette ardente maladie de l'impureté , dont j'aimois mieux voir le feu brûler en moi , que non pas s'éteindre. Je m'étois engagé ensuite dans des chemins égarés , en me laissant emporter aux superstitions sacrilèges des Manichéens. Je ne les renois pas néanmoins pour des vérités constantes , & les préférois seulement aux vérités catholiques , lesquelles je combattois avec animosité , au lieu de les rechercher avec piété.

Je différois donc de jour en jour de renoncer à toutes les espérances du siècle pour ne-suivre que

vous , mon Dieu , & je croyois ne le faire qu'à cause que je ne voyois rien d'assuré à quoi je me pusse arrêter. Mais enfin le jour arriva auquel je me vis moi-même tout à nud & à découvert , & auquel ma conscience me fit ces reproches : où es-tu , ma langue , toi qui disois que tu ne voulois pas te décharger du fardeau de la vanité , pour suivre une vérité qui n'étoit point connue ? Elle t'est connue maintenant , & néanmoins ce fardeau t'accable encore : au lieu que d'autres qui ne se sont pas tant tourmentés que toi pour chercher la vérité , & qui n'y ont pas employé l'étude de dix années & davantage , se sont non-seulement déchargés de ce pesant poids , mais ont comme pris des ailes pour s'envoler vers le Ciel.

Ainsi durant que Poticien nous parloit de la sorte que j'ai dit , je me sentoís déchirer le cœur , & j'étois rempli d'une horrible confusion. Son discours étant fini , & ayant fait ce qu'il désiroit touchant le sujet pour lequel il étoit venu , il s'en alla. Alors rentrant dans moi-même , que ne dis-je point contre moi-même ? Avec quels aiguillons & quelles pointes de reproches ne piquai-je point & n'excitai-je point mon ame , afin qu'elle me suivit dans l'effort que je faisois pour vous suivre ? & néanmoins elle résistoit. Elle résistoit , & elle ne s'excusoit pas. Tous ses arguments étoient renversés. Elle n'avoit plus de raison à m'alléguer. Il ne lui restoit qu'une appréhension muette , & elle craignoit comme la mort de voir arrêter le cours de ses longues & de ses vicieuses habitudes , qui , en la consumant peu à peu , la faisoient mourir.

CHAPITRE VIII.

Dans cette violente agitation , il se retire dans un jardin avec Alipe.

DAns ce violent combat qui se passoit dans moi-même , & par lequel je livrois de si violents assauts à mon ame dans le plus profond de mon

cœur, n'ayant pas l'esprit moins troublé que le visage, je me tournai vers Alipe, & m'écriai : que faisons-nous ? que dites-vous de ce que nous venons d'entendre ? Les ignorants ravissent le Ciel ; & nous avec toute notre science, sommes si stupides & si hébétés, que nous demeurons toujours ensevelis comme des bêtes dans la chair & dans le sang. Est-ce à cause qu'ils nous précèdent dans la voie de Dieu, que nous avons honte de les suivre ? & ne devons-nous pas plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre ? Je lui dis quelques paroles semblables, & le transport où j'étois m'emporta aussi-tôt hors d'auprès de lui ; & lui cependant demeurait dans le silence, étant tout étonné & me regardant ; car je ne parlois pas d'une manière ordinaire, & mon front, mes joues, mes yeux, la couleur de mon visage & le ton de ma voix étoient comme un langage vivant & visible, qui faisoit beaucoup mieux connoître que mes paroles ce qui se passoit dans mon âme.

Il y avoit dans ce logis un petit jardin dont nous nous servions comme de tout le reste de la maison, parce que notre hôte, à qui elle appartenait, n'y demeurait pas. Le trouble qui m'agitoit m'y avoit mené, afin de n'être interrompu de personne dans le violent combat où j'étois entré contre moi-même, jusqu'à ce qu'il se terminât où vous savez, mon Dieu, & que je ne savais pas. J'étois transporté d'une heureuse & salutaire fureur ; je me trouvois comme à l'agonie d'une mort qui devoit me faire passer à la vie ; & connoissant le mal qui étoit en moi, je ne connoissois pas le bien qui étoit sur le point d'entrer en sa place.

Je m'en allai donc dans ce jardin, où Alipe me suivit à l'heure même, sachant que je ne me tenais pas moins être en secret lorsqu'il étoit avec moi, que lorsque j'étois tout seul, & ne pouvant se résoudre à me quitter, me voyant en cet état. Nous nous assîmes au lieu le plus éloigné de la maison, & aussi-tôt je me vis dans un frémissement d'esprit,

& fus troublé d'une violente indignation contre moi-même de ce que je ne me soumettois pas à vos volontés , & ne m'unissois pas à vous , mon Dieu , lorsque toutes les puissances de mon ame me crioient que je devois m'attacher entièrement à vos ordres , & sembloient m'élever dans le Ciel par les louanges qu'elles vous donnoient. Mais on ne va à vous ni sur des vaisseaux , ni sur des charriots , ni en marchant durant même un aussi petit espace de chemin qu'il y avoit de la maison d'où nous étions partis , jusqu'au lieu où nous étions assis ; car non-seulement y aller , mais même y arriver , n'est autre chose qu'y vouloir aller : mais le vouloir fortement & pleinement , & non pas tourner de côté & d'autre une volonté malade & languissante , dont une partie qui s'élève vers le Ciel combat contre l'autre qui retombe vers la terre.

Enfin , je considérois que durant les violentes agitations que me donnoit ce retardement de l'exécution de mon desir , je faisois une infinité de mouvements du corps que les hommes voudroient faire quelquefois sans le pouvoir , soit qu'ils n'aient point de bras , ou qu'ils les aient enchaînés ou affoiblis de langueur , ou rendus inutiles par quelque autre empêchement. Si je me suis tiré les cheveux , si j'ai frappé mon front , si j'ai embrassé mes genoux avec mes mains , je l'ai fait parce que je le voulois ; & je pouvois aussi le vouloir & ne le pas faire , si les parties de mon corps capables de ce mouvement n'eussent pas été en état de m'obéir. J'ai donc fait plusieurs actions où le vouloir & le pouvoir n'étoient pas une même chose ; & cependant je ne faisois pas alors ce que je désirois avec une passion sans comparaison plus grande que toutes ces actions ; & ce que j'aurois pu faire aussi-tôt que je l'aurois voulu , parce qu'il étoit impossible que le voulant je ne le voulusse pas ; de sorte que la volonté & la puissance n'étoient en cela qu'une même chose , & vouloir faire ce que j'avois dans l'esprit , étoit le faire. Il ne se faisoit pas toutefois , & mon corps

obéissoit plus facilement à la plus foible volonté de mon ame, lorsqu'elle lui commandoit de se mouvoir, que mon ame n'obéissoit à elle-même en la chose du monde qu'elle vouloit avec plus d'ardeur, & qui se devoit accomplir dans la seule volonté.

C H A P I T R E I X.

Du combat qui se passe dans la volonté d'un homme qui veut se convertir à Dieu.

QUelle est la cause d'un effet si prodigieux, & comment une chose si étrange peut-elle arriver ! Faites-le moi connoître, Seigneur, par votre bonté, & permettez que je sonde & que je pénétre les plaies les plus cachées & les punitions les plus secrètes des enfans d'Adam, pour voir si je pourrois découvrir ce que je cherche. Quelle est donc la cause de cet effet si prodigieux & si étrange ? Mon esprit commande à mon corps, & il trouve dans le corps une prompte obéissance. Mon esprit commande à soi-même, & il trouve en soi-même une forte résistance. Mon esprit commande à ma main de se mouvoir, & elle obéit avec tant de facilité & de promptitude, qu'à peine peut-on distinguer le commandement d'avec l'exécution. L'esprit est néanmoins un esprit, & la main un corps. L'esprit commande à l'esprit de vouloir une chose. Celui qui commande n'est point différent de celui qui obéit, & néanmoins on ne lui obéit pas. D'où vient ce prodige si étrange ? Il commande, dis-je, de vouloir une chose ; il le commande à lui-même, & il ne le commanderoit pas, s'il ne le vouloit pas ; & cependant ce qu'il commande ne se fait pas.

Mais c'est qu'il ne le veut qu'à demi, & qu'ainsi il ne le commande qu'à demi ; car son commandement n'a de force qu'autant que sa volonté a de plénitude ; & autant que sa volonté est imparfaite, autant l'exécution de son commandement est défectueuse. Et certes, puisque ce n'est pas une volonté étrangère,

étrangere, mais elle-même qui commande à elle-même de vouloir, il s'ensuit qu'elle ne commande pas pleinement, lorsque ce qu'elle commande ne s'accomplit pas. Car si elle étoit pleine & entière, elle ne se commanderoit pas de vouloir, puisqu'elle voudroit déjà. Ce n'est donc pas un prodige qu'elle veuille en partie, & qu'en partie elle ne veuille pas; mais c'est que l'ame est malade, & qu'encore qu'elle soit soulevée par la vérité, elle ne se peut relever entièrement à cause des mauvaises habitudes qui l'accablent. Ainsi il y a deux volontés en cette ame, parce qu'aucune des deux n'est pleine & entière, & que ce qui manque à l'une est ce qui fait l'autre.

CHAPITRE X.

Il réfute l'erreur des Manichéens, qui croyoient que les deux volontés contraires venoient de deux natures contraires qui étoient en l'homme.

EXterminez de devant votre face, mon Dieu; comme les présomptueux & les imposteurs méritent de l'être, ceux qui, voyant qu'il se rencontre dans nos délibérations deux volontés opposées, osent assurer qu'il y a en nous deux esprits de deux natures différentes, l'une bonne & l'autre mauvaise: au lieu que ce sont eux qui sont véritablement mauvais, lorsqu'ils ont de si mauvais sentiments, & peuvent devenir bons, s'ils entrent dans une croyance conforme à la vérité, & s'ils s'y soumettent en telle sorte, que votre Apôtre leur puisse dire: vous avez été autrefois remplis de ténèbres; mais maintenant vous êtes remplis de lumière en notre Seigneur. Car, lorsqu'ils veulent être remplis de lumière, non en notre Seigneur, mais en eux-mêmes, en croyant que la nature de l'ame est la même chose que Dieu, ils deviennent remplis de plus épaisses ténèbres, d'autant que, par un orgueil épouvantable, ils s'éloignent infiniment de vous, qui êtes la véritable lumière qui éclaire tout.

homme venant en ce monde. Prenez donc garde, Manichéens, à ce que vous dites. Rougissez de honte. Approchez-vous de Dieu pour être illuminés de sa grace, & n'être plus sujets désormais à tomber dans une telle confusion.

Lorsque je délibérois de la sorte pour me résoudre enfin à servir mon Dieu & mon maître, selon la pensée que j'en avois depuis si long-temps, j'étois moi-même celui qui le voulois & qui ne le voulois pas. J'étois sans doute l'un & l'autre. Car je ne voulois pas pleinement, & je ne m'y opposois pas pleinement. Ce qui faisoit que je disputois ainsi en moi-même, & me tourmentoïs en moi-même. Mais bien que ce tourment arrivât contre mon gré, il ne faisoit pas voir néanmoins qu'il y eût deux esprits différens en moi; & il montrait seulement la peine que le mien souffroit pour punition de mes offenses. Ainsi ce n'étoit pas moi qui me caufois cette peine; mais le péché qui étoit en moi, par le juste châtiment d'un autre péché plus libre & plus volontaire que j'avois contracté comme enfant d'Adam.

Et certes, s'il y avoit en nous autant de natures contraires que nous avons de volontés qui se combattent, il n'y en auroit pas seulement deux, mais plusieurs. Lorsque quelque Manichéen délibère s'il ira en leur assemblée ou au théâtre, ces hérétiques s'écrient: voilà deux natures différentes; l'une bonne, qui le veut mener à l'assemblée, & l'autre mauvaise, qui veut l'empêcher d'y aller. Car autrement, disent-ils, d'où pourroit procéder cette contrariété de volontés qui se combattent de la sorte? Et moi je dis qu'elles sont toutes deux mauvaises, tant celle qui le veut conduire en leur assemblée, que celle qui l'en veut empêcher pour le mener au théâtre. Je veux néanmoins qu'ils croient bonne celle qui conduit vers eux. Mais s'il arrive que quelqu'un de nous sentant en lui-même deux volontés opposées, délibère s'il ira au théâtre ou à notre Eglise, sans savoir à quoi se résoudre, ne seront-ils pas bien empêchés de trouver ce qu'ils auront à

dire en cette rencontre ? Car il faut, ou qu'ils confessent (ce qu'ils ne veulent en aucune sorte) qu'on peut aller à notre Eglise par le mouvement d'une volonté qui est bonne, comme y vont ceux qui professent notre religion & qui participent à ses mystères : ou qu'ils se persuadent qu'il se rencontre dans un même homme deux mauvais esprits & deux mauvaises natures, qui contestent & qui combattent ensemble, & qu'ainsi ce qu'ils ont accoutumé de dire, qu'il y a seulement une nature bonne & l'autre mauvaise, ne se trouve pas véritable : ou bien il faut qu'ils se rendent à la vérité, & qu'ils avouent que lorsque quelqu'un délibère, ce n'est qu'une même ame qui est agitée par deux volontés différentes.

Qu'ils ne nous disent donc plus, lorsqu'ils voient dans une même personne deux volontés qui se contrarient, que ce sont deux esprits différents qui procedent de deux substances contraires, & de deux principes opposés, l'un bon & l'autre mauvais, lesquels contestent ainsi ensemble. Car vous, mon Dieu, qui êtes la vérité même, vous avez en horreur une opinion si détestable, & vous les convainquez de mensonge ; puisque la même chose arrive dans des volontés différentes, lesquelles sont toutes mauvaises : comme quand quelqu'un délibère s'il fera mourir un homme, ou par la prison ou par le fer : s'il usurpera cet héritage ou cet autre, ne les pouvant usurper tous deux : s'il se servira de son argent pour acheter un plaisir infame, ou s'il le gardera par avarice : s'il ira au cirque ou au théâtre lorsqu'on y représente des spectacles en même-temps. Ou (pour ajouter dans ce dernier exemple un troisième sujet de doute) s'il ira dérober quelque chose dans une maison pendant que l'occasion s'en offre. Ou enfin (pour y joindre encore un quatrième sujet de doute) s'il ira commettre un adultère, l'occasion s'en offrant aussi : si, dis-je, toutes ces choses se rencontrent dans un même moment, & qu'on les désire toutes en même-temps,

quoiqu'on n'en puisse accomplir qu'une. Car ces différentes volontés, & même davantage, qui peuvent se rencontrer en même-temps dans ce grand nombre d'objets que l'on aime, partagent & déchirent le cœur en se combattant les unes les autres. Et toutefois les Manichéens ne disent pas qu'il y ait un si grand nombre de différentes substances.

Et la même chose arrive en ce qui est des volontés qui sont bonnes. Car je leur demande : s'il n'est pas bon de prendre plaisir à lire l'Apôtre ; s'il n'est pas bon de prendre plaisir à chanter les saints cantiques, & s'il n'est pas bon de prendre plaisir à expliquer l'Evangile. Ils me répondront, sans doute, que toutes ces choses sont bonnes. Mais si elles vous plaisent également, & en même-temps, ne sont-ce pas trois diverses volontés qui partagent notre cœur, lorsque nous délibérons laquelle de ces choses nous devons le plutôt embrasser ? Car elles sont toutes bonnes, & se combattent l'une l'autre, jusqu'à ce que nous en ayons choisi une vers laquelle notre volonté, divisée en tant de différentes affections, se porte enfin toute entière.

De même, lorsque la considération d'un bonheur qui est éternel élève nos esprits vers le ciel, & que le plaisir d'un bien passager les rabaisse vers la terre, ce n'est qu'une même ame qui veut l'un des deux, mais qui ne le veut pas d'une volonté pleine & entière. C'est pourquoi elle est déchirée par de cuisants déplaisirs ; la vérité lui faisant préférer & désirer l'un, & ses mauvaises habitudes l'empêchant de se pouvoir séparer de l'autre.

C H A P I T R E X I.

*Comme d'un côté les voluptés tâchoient de le retenir ;
& que de l'autre la chasteté l'attiroit à elle.*

VOilà les faiblesses & les tourments dans lesquels j'étois. Je m'accusois moi-même beaucoup plus aigrement qu'à l'ordinaire, & je me tournois & me

roulois dans mes liens jusqu'à ce que j'en fusse tout dégagé , & que les moindres chaînons de cette chaîne auxquels je tenois un peu , & qui m'attachoient encore assez pour m'empêcher d'être libre , fussent tous rompus. Vous me pressiez , mon Dieu , dans le fond du cœur par une sévère miséricorde , & redoubliez les sentiments de ma confusion & de ma crainte , dont vous vous serviez comme d'aiguillon pour m'exciter à sortir de cette malheureuse négligence , en me faisant voir d'un côté qu'il étoit honteux d'y demeurer , & en me faisant appréhender de l'autre que si je n'achevois de rompre ce qui restoit de ma chaîne , elle ne se renouât & ne m'attachât plus fortement que jamais.

Car je disois en moi-même , du plus profond de mon ame : ne différons pas davantage ; convertissons-nous tout à cette heure : & par ces paroles je m'avançois dans l'exécution de mon dessein. Je l'accomplissois presque , & je ne l'accomplissois pas néanmoins. Je ne retombois pas toutefois dans mes anciennes passions ; mais j'en étois encore proche , & semblois reprendre haleine. Je faisois ensuite de nouveaux efforts , & je touchois & embrassois presque déjà le bien que je désirois : & néanmoins je ne le touchois ni ne l'embrassois pas encore , puisque je n'étois pas entièrement résolu de mourir à la mort pour vivre à la vie ; le mal qui m'étoit tourné en habitude ayant plus de pouvoir sur moi que le bien auquel je n'étois pas accoutumé. Et plus le moment de ma conversion approchoit , plus je sentois ma frayeur se redoubler : mais cette frayeur suspendoit seulement l'exécution de mon dessein , sans pouvoir m'en divertir ni me faire retourner en arrière.

Ces niaiseries & ces folles vanités , qui étoient mes anciennes amies , me retenoient , & me tirant comme par la robe de ma chair , me disoient d'une voix basse : voulez-vous nous abandonner ? sera-ce dès ce moment que vous nous quitterez pour jamais ? Et ce même moment vous ôtera-t-il pour

jamais la liberté de faire cette action ou cette autre. Que votre miséricorde, mon Dieu, efface de la mémoire de votre serviteur ce qu'elles me figuroient, ce que j'ai exprimé sous ces noms d'une action ou d'une autre. Quelles ordures & quelles infamies ne représentoient-elles pas à mon esprit ? Je les entendois beaucoup moins toutefois qu'à demi, non comme s'opposant hardiment à moi & venant à ma rencontre, mais comme parlant entre leurs dents derrière moi. Et lorsque je m'en allois, elles me tiroient comme à la dérobée pour m'obliger à les regarder. Ainsi, quoiqu'elles ne pussent m'arrêter, elles ne laissoient pas de me retarder & de me rendre plus lent à secouer & à rompre entièrement ces chaînes qui m'attachoient encore à elles, pour passer avec vitesse où votre grace m'appelloit. Car cette violente habitude me disoit : pensez-vous pouvoir vivre sans elle ?

Mais elle ne me disoit plus cela que foiblement, parce que du côté vers lequel je portois mes yeux & où je craignois de passer, la chasteté se présentait à moi avec un visage plein de majesté & de douceur, & joignant à un modeste souris des caresses sans affection, afin de me donner la hardiesse de m'approcher d'elle, elle étendoit, pour me recevoir & pour m'embrasser, ses bras charitables, entre lesquels je voyois tant de personnes qui me pouvoient servir d'exemple. Il y avoit un grand nombre de jeunes garçons & de jeunes filles, des hommes & des femmes de tous âges, des veuves vénérables & des vierges arrivées jusqu'à la vieillesse. Et cette excellente vertu n'est pas stérile, mais féconde dans ces bonnes âmes, puisqu'elle est mère de tant de célestes délices qu'elle conçoit de vous, mon Dieu, qui êtes son véritable & son saint époux.

Elle se moquoit de moi, mais d'une moquerie propre à me donner du courage, comme si elle m'eût dit : croyez-vous ne pouvoir faire ce que font ces hommes & ces filles, & l'ont-ils pu par eux-

mêmes ? N'est-ce pas par la puissance de leur Dieu & de leur Seigneur ? C'est lui qui m'a donnée à eux. Trouvez-vous étrange que vous tombiez , si vous croyez pouvoir vous soutenir de vous-même ? Jetez-vous entre les bras de Dieu , & ne craignez point. Il ne se retirera pas afin de vous laisser tomber. Jetez-vous-y hardiment ; il vous recevra & vous guérira. Alors je rougissois en moi-même de ce que j'écoutois encore le murmure de ces niaiseries dont j'ai parlé , & demurois ainsi dans l'incertitude , lorsqu'il me sembla que la chasteté continuoit à me dire : fermez l'oreille aux discours impurs de votre chair toute terrestre , afin de la mortifier. Elle vous représente des plaisirs ; mais ces plaisirs sont-ils comparables à ceux qui se trouvent dans l'accomplissement de la loi de votre Dieu ? Ce combat , qui se passoit dans mon cœur , n'étoit que de moi-même contre moi-même. Et Alipe , qui étoit toujours près de moi , attendoit , sans me rien dire , quelle seroit la fin de cette agitation extraordinaire.

CHAPITRE XII.

Comme , après avoir entendu une voix du Ciel , il fut miraculeusement converti par la lecture d'un passage de saint Paul.

Après qu'une profonde méditation eut tiré des plus secrets replis de mon ame & exposé à la vue de mon esprit toutes mes miseres & tous mes égarements , je sentis s'élever dans mon cœur une grande tempête , qui fut suivie d'une grande pluie de larmes ; & afin de la pouvoir verser toute entière avec les gémissements dont elle étoit accompagnée , je me levai & me séparai d'Alipe , jugeant que la solitude me seroit plus propre pour pleurer tout à mon aise , & je me retirai assez loin & à l'écart , afin de n'être point troublé même par la présence d'un si cher ami.

Voilà l'état où j'étois , dont il s'aperçut. Car je crois que j'avois dit quelque parole d'un ton de voix qui témoignoît assez que j'étois tout prêt de fondre en larmes. Ainsi je me levai , & lui , tout rempli d'étonnement , demeura au même lieu où nous étions assis. Je me couchai par terre sous un figuier , je ne saurois dire en quelle manière ; & ne pouvant plus tenir mes larmes , il en sortit de mes yeux des fleuves & des torrents que vous reçûtes comme un sacrifice agréable. Je vous dis plusieurs choses ensuite , sinon en ces mêmes termes , au moins en ce même sens : Seigneur , jusqu'à quand , jusqu'à quand ferez-vous en colere contre moi ? Oubliez , s'il vous plait , mes iniquités passées ; car je connoissois bien que c'étoient elles qui me retenoient. Et c'étoit ce qui me faisoit dire avec une voix lamentable : jusqu'à quand , jusqu'à quand remettrai-je toujours au lendemain ? Pourquoi ne fera-ce pas tout à cette heure ? Pourquoi mes ordures & mes saletés ne finiront-elles pas dès ce moment ?

Comme je parlois de la sorte & pleurois très-amèrement dans une profonde affliction de mon cœur , j'entendis sortir de la maison la plus proche une voix comme d'un jeune garçon ou d'une fille , qui disoit & répétoit souvent en chantant : PRENEZ ET LISEZ : PRENEZ ET LISEZ. Je changeai soudain de visage , & commençai à penser en moi-même si les enfants ont accoutumé de chanter en certains jeux quelque chose de semblable , & il ne me souvint point de l'avoir remarqué. Ainsi j'arrêtai le cours de mes larmes , & me levai sans pouvoir penser autre chose , sinon que Dieu me commandoit d'ouvrir le livre des Epîtres de saint Paul , & de lire le premier endroit que je trouverois ; car j'avois appris que saint Antoine étant un jour entré dans l'Eglise , lorsqu'on lisoit l'Evangile , avoit écouté & reçu comme particulièrement adressées à lui ces paroles qu'on en lisoit : allez , vendez tout ce que vous avez , & donnez-le aux pauvres ; vous aurez un trésor dans le Ciel ; & venez & me sui-

vez, & que par cet oracle qu'il entendit, il fut dans le même moment converti à vous.

Je retournai donc aussi-tôt vers le lieu où Alipe étoit assis, parce que j'y avois laissé les Epîtres de saint Paul, lorsque j'en étois parti. Je pris le livre, je l'ouvris, & dans le premier endroit que je rencontrai, je lus tout bas ces paroles sur lesquelles d'abord je jettai les yeux : ne vivez pas dans les festins & dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités & les débauches, ni dans les contentions & les envies ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jesus-Christ, & ne cherchez pas à contenter votre chair selon les plaisirs de votre sensualité. Je n'en voulus pas lire davantage, & aussi n'en étoit-il pas besoin, puisque je n'eus pas plutôt achevé de lire ce peu de lignes, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui me mit dans un plein repos, & dissipa toutes les ténèbres de mes doutes.

Puis ayant marqué cet endroit du livre avec le doigt, ou je ne fais quelle autre marque, je le fermai, & avec un visage tranquille je fis entendre à Alipe ce qui m'étoit arrivé. Lui de son côté me découvrit ce qui se passoit en lui, & que j'ignorois. Il désira de voir ce que j'avois lu. Je le lui montrai ; & considérant avec attention ce qui suivoit dans ce passage, à quoi je n'avois pas pris garde, il trouva ces mots : assistez celui qui est foible dans la foi : ce qu'il prit pour lui, & me le déclara aussi-tôt. Ainsi il se trouva fortifié par cette exhortation du Saint-Esprit ; & sans hésiter ni retarder, il se joignit à moi par une bonne & sainte résolution fort convenable à ses mœurs, qui depuis long-temps avoient été sans comparaison plus pures & plus réglées que les miennes.

De-là nous allâmes trouver ma mere, & lui ayant dit ce qui étoit arrivé, elle s'en réjouit. Nous lui contâmes ensuite de quelle sorte tout s'étoit passé, & elle en fut ravie. Elle tressailloit de joie & louoit vos miséricordes, Seigneur, dont la bonté toute-puissante prend plaisir à surpasser par la pro-

fusion de ses graces , non-seulement nos demandes & nos desirs , mais même aussi nos pensées. Car elle voyoit que vous lui aviez beaucoup plus accordé pour moi qu'elle n'avoit accoutumé de vous demander par ses gémissements & par ses larmes , puisque vous m'aviez converti à vous d'une telle sorte , que je ne pensois plus à me marier , & renonçois pour jamais à toutes les espérances du siècle pour demeurer ferme dans cette regle de la Foi , où vous lui aviez révélé tant d'années auparavant que je serois avec elle. Ainsi vous changeâtes ses pleurs en une joie beaucoup plus grande qu'elle n'avoit osé désirer , & d'une maniere beaucoup plus chaste , & qui lui étoit plus agréable que si elle eût vu naître les enfants qu'elle me souhaitois dans un légitime mariage.



L I V R E I X.

CHAPITRE PREMIER.

Il loue Dieu de l'avoir fait renoncer avec joie à tous les vains plaisirs de la terre.

MOn Dieu , je suis votre serviteur ; je suis votre serviteur & le fils de votre servante. C'est vous qui avez rompu mes liens , & je vous en dois offrir un sacrifice de louange. Que mon cœur & que ma langue vous louent , & que toutes les puissances de mon ame vous disent : Seigneur , qui est semblable à vous ? Qu'ils vous le disent : & vous , Seigneur , répondez , s'il vous plaît , en disant à mon ame : je suis ton Sauveur. Qui étois-je , hélas ! & quel étois-je ? Quel mal ne voyiez-vous point dans mes actions ? ou si ce n'étoit dans mes actions , dans mes paroles ? Ou si ce n'étoit dans mes paroles , dans mes desirs & dans mes pensées ? Mais vous , Seigneur , dont la miséricorde & la

Monté n'ont point de bornes, vous avez regardé avec des yeux de compassion ce gouffre de mort, dans lequel je m'étois plongé si profondément, & votre main toute puissante a fait sortir du fond de mon cœur un abyme de corruption; & ce changement merveilleux que vous fîtes en moi ne consistoit en autre chose qu'à faire que je ne voulusse plus ce que je voulois auparavant, & que je voulusse ce que vous vouliez.

Où étoit donc durant tout ce temps mon libre arbitre? Et de quel endroit secret & caché a-t-il été rappelé en un moment, pour faire, ô mon JESUS! qui êtes mon refuge & mon rédempteur, que je baissasse la tête sous votre joug si aimable, & les épaules sous le fardeau si léger de votre loi? Combien tout-à-coup trouvai-je de douceur & de plaisir à renoncer aux plaisirs des vains amusements du monde? Et combien ressentis-je de joie à quitter ce que j'avois tant d'appréhension de perdre? Car vous, qui êtes le seul vrai & le souverain plaisir, capable de remplir une ame, vous rejettiez bien loin de moi tous ces faux plaisirs, & en même temps vous entriez en leur place, vous qui êtes plus doux & plus agréable que toutes les voluptés, mais non à la chair & au sang; qui êtes plus éclatant qu'aucune lumière, mais plus caché que ne le sont les secrets les plus cachés, & qui êtes plus élevé que tous les hommes, mais non aux yeux de ceux qui s'élèvent en eux-mêmes. Mon esprit étoit déjà délivré des cuisants soucis que donnent l'ambition, l'amour du bien & le desir de se plonger dans la fange des voluptés infames & criminelles, & je commençois à ressentir la douceur de m'entretenir avec vous, mon Dieu, qui êtes toute ma lumière, toutes mes richesses & tout mon salut.



C H A P I T R E I I.

Ayant résolu de quitter sa profession , il diffère d'exécuter son dessein jusqu'aux vacations , qui étoient proches.

JE résolus en votre présence , mon Dieu , de me retirer doucement & sans éclat de la profession que je faisois d'enseigner la rhétorique , afin que les jeunes gens qui ne pensoient à rien moins qu'à s'instruire dans votre loi , pour acquérir cette paix que la charité répand dans les ames , mais dont la folle ambition n'avoit d'autre but que d'apprendre à bien déguiser la vérité pour demeurer victorieux en ces guerres qui se passent dans le barreau , n'achetassent plus de moi des armes pour servir à leur fureur.

Il arriva fort à propos qu'il ne restoit que très-peu de jours jusqu'aux vacations qu'on donne durant les vendanges : ce qui me fit résoudre d'avoir patience , afin de ne me retirer qu'au temps que l'on a accoutumé de discontinuer les leçons publiques , & de ne me plus exposer en vente à l'avenir , moi qui avois l'honneur d'avoir été racheté par vous. Voilà le dessein que je fis en votre présence , lequel je ne communiquai qu'à mes plus intimes amis , & je résolus avec eux de n'en parler à personne , encore que lorsque nous sortions ainsi de cette vallée de larmes , & que nous chantions un cantique de joie à votre louange , vous nous eussiez armé de fleches perçantes & de charbons enflammés pour nous défendre contre ces langues trompeuses , qui , sous prétexte de nous conseiller pour notre bien , s'opposent à nos bonnes résolutions , & qui font des hommes ce qu'elles font des viandes qu'elles consomment en les aimant.

Vous aviez blessé mon cœur avec les fleches de votre amour. Vos paroles étoient comme autant de traits qui le perçoient , & les exemples de ceux de vos serviteurs que vous aviez rendus de ténés-

breux tout éclatants de lumière , & de morts vivants , se présentoient continuellement à ma pensée , l'enflammoient d'ardeur de vous servir , & m'empêchoient de tomber dans la tiédeur & la négligence qui m'eût pu faire pencher vers les choses basses. Ils m'enflammoient , dis-je , de telle sorte , que ces vents de contradiction , excités par ces langues artificieuses , au lieu d'éteindre le feu que je ressentois dans l'ame , ne pouvoient servir qu'à l'accroître.

Mais , parce que la gloire de votre nom étant répandue dans toute la terre , il ne se pouvoit faire qu'il ne se trouvât des gens de bien qui louassent la résolution que je prenois de tout quitter pour vous servir , il me sembloit qu'il y auroit eu quelque vanité à ne pas attendre les vacations qui étoient si proches , & à quitter avant ce temps une profession publique , exposée à la vue de tout le monde , puisque cette retraite si prompte auroit donné sujet à chacun de jeter les yeux sur moi , & de publier que j'aurois voulu affecter par cette précipitation de me rendre considérable. Or il n'étoit pas de la prudence que je donnasse lieu à tant de jugemens téméraires & à de mauvais discours , en donnant sujet aux hommes de blâmer une aussi bonne action que celle que je voulois faire , & de rechercher par quel esprit je la faisois.

De plus , dès ce même été mon poumon avoit commencé à s'affoiblir & à ne pouvoir plus supporter l'excessif travail des leçons publiques ; car il ne me permettoit plus de respirer qu'avec beaucoup de difficulté , & les douleurs que j'y sentoais , jointes que je ne pouvois plus former une voix nette & qui se fit entendre de loin , témoignoiient assez qu'il étoit malade. Cet accident d'abord m'avoit mis en peine , parce que je me voyois presque obligé par nécessité d'abandonner entièrement un exercice si pénible , au moins de le discontinuer pour quelque temps , si je pouvois guérir de cette indisposition , & recouvrer ma santé. Mais aussi-tôt que je fus

dans une volonté pleine & parfaite de l'employer toute entière dans le loisir & dans le repos à la contemplation de vos grandeurs, ô mon Dieu ! vous savez que je commençai même à ressentir de la joie de ce que cette excuse, qui n'étoit pas fausse, me pourroit servir pour adoucir le mécontentement de ceux qui, par la considération de l'utilité de leurs enfants, ne pouvoient souffrir que je fusse libre.

Etant tout rempli de cette joie, j'attendois avec patience que ce reste de temps s'écoulât. Je ne fais s'il y avoit encore bien vingt jours ; mais je fais bien que j'eus beaucoup de peine à les passer, parce que je n'avois plus cette passion de paroître dans le monde, laquelle avoit accoutumé de porter une partie du poids dont j'étois chargé ; & qu'ainsi étant réduit à le porter seul, j'en serois demeuré accablé, si la patience n'eût succédé à l'ambition que j'avois auparavant. Peut-être, mon Dieu, que quelqu'un de vos serviteurs & de mes frères dira que je ne saurois m'excuser de ce qu'étant dès-lors dans une entière résolution de vous servir, j'ai pu m'asseoir encore sur la chaire du mensonge, quand ce n'auroit été que durant une heure ; & je suis prêt de l'avouer. Mais vous, Seigneur, qui êtes très-miséricordieux, ne m'avez-vous pas pardonné ce péché avec tant d'autres si horribles & si funestes, que vous m'avez remis dans les eaux sacrées du baptême ?

C H A P I T R E I I I.

De l'heureuse mort de deux de ses amis, Véréconde & Nébride, dont le premier lui avoit prêté sa maison des champs pour s'y retirer.

NOtre bonheur apporta une affliction incroyable à Véréconde, parce qu'étant arrêté au siècle par plusieurs liens qui l'y attachoient très-étroitement, il se voyoit prêt d'être privé de notre compagnie. Il n'étoit pas encore Chrétien ; & bien que

La femme fût du nombre des fideles , c'étoit l'un des plus grands obstacles qui l'empêchoient de nous suivre dans le chemin où nous entrons , parce qu'il ne vouloit se faire Chrétien qu'à une condition avec laquelle il ne pouvoit l'être , qui étoit de quitter sa femme pour renoncer généralement à toutes choses , & se donner tout à Dieu.

Il nous offrit avec beaucoup de bonté une maison qu'il avoit aux champs , pour y demeurer durant tout le temps que nous passerions en ces quartiers. Vous ne laisserez pas , Seigneur , cette action sans récompense lors de la résurrection des justes , quoiqu'il vous ait déjà plu lui payer le principal de cette dette , puisqu'étant tombé dans une grande maladie durant notre absence , & depuis notre arrivée à Rome , il se fit Chrétien , & passa de cette vie à une meilleure. Ainsi vous eûtes pitié non-seulement de lui , mais aussi de nous , qui aurions été touchés d'une douleur insupportable , si en nous souvenant de tant de témoignages d'affection que nous avions reçus de cet ami , nous n'eussions pas eu sujet de croire qu'il étoit du nombre de vos élus.

Nous vous rendons grâces , Seigneur , de ce que nous sommes à vous , & de ce qu'il vous plaît nous le témoigner par les assistances & les consolations que vous nous donnez. Ainsi , mon Dieu , nous espérons de la fidélité de vos promesses , qu'en récompense de ce qu'il nous prêta la maison des champs , nommée Casiaque , où , après avoir été agités des inquiétudes du siècle , nous trouvâmes un heureux repos en vous , vous le ferez jouir des beautés de votre jardin du Ciel , qui est toujours verd & fleurissant , de votre Paradis de délices éternelles , puisque vous lui aviez pardonné ses péchés lorsqu'il étoit encore sur la terre , & que vous l'aviez établi dans votre Eglise sur cette montagne sainte qui est si fertile & si abondante. Voilà de quelle sorte Véréconde s'affligeoit alors sur notre sujet.

Quant à Nébride , il se réjouissoit avec nous de

ce changement : car bien qu'il ne fût pas encore Chrétien , & qu'il fût tombé dans le piège de cette erreur pernicieuse qui lui faisoit croire que la chair de votre Fils unique n'étoit qu'un fantôme , il s'en étoit enfin retiré , & recherchoit la vérité avec une merveilleuse ardeur : mais il n'avoit encore reçu aucun des Sacrements de votre Eglise. Quelque-temps après ma conversion , & que j'eus été régénéré par le baptême , il embrassa aussi la foi Catholique , & s'en retourna chez lui en Afrique , où il vous servoit dans une parfaite chasteté & continence avec toute sa famille qu'il avoit rendue chrétienne. Vous l'avez , Seigneur , affranchi des liens du corps , & il est aujourd'hui vivant dans le sein d'Abraham votre Patriarche.

Quoi que ce puisse être ce sein d'Abraham , c'est là qu'est vivant Nébride mon cher ami , & que vous avez rendu votre fils adoptif , mon Dieu , d'esclave affranchi qu'il étoit auparavant. Car en quel autre lieu pourroit être une telle ame ? il vit donc en ce lieu bienheureux , sur le sujet duquel il me faisoit autrefois tant de questions , à moi qui avois si peu de lumière & de suffisance pour le satisfaire. Il n'approche plus son oreille de ma bouche ; mais il approche la bouche de son ame de cette source éternelle qui est vous-même , & là il défalte sa soif en buvant , autant qu'il veut , de cette divine sagesse , & jouissant d'une félicité qui ne finira jamais. Je ne crois pas toutefois qu'il s'enivre de telle sorte dans ce torrent de délices , qu'il m'oublie , puisque vous-même , Seigneur , qui êtes cette source adorable dans laquelle il boit , ne m'oubliez pas.

Voilà donc l'état dans lequel nous étions. Nous consolions Véréconde , qui , sans rien diminuer de son amitié pour nous , ne pouvoit voir notre changement qu'avec beaucoup de tristesse , & nous l'exhortions de servir Dieu dans la condition du mariage où il étoit engagé. Et quant à Nébride , nous attendions qu'il nous suivit comme il le pouvoit , en étant si peu éloigné , & sur le point de le

laisse à tout moment , lorsqu'enfin ces jours se passèrent , ces jours qui nous paroissent si longs & en si grand nombre , à cause de la passion que nous avions de jouir de cette heureuse liberté dans laquelle nous aurions tout loisir de chanter avec David du fond de notre ame : mon cœur ne parle qu'à vous , mon Dieu : je ne cherche qu'un regard favorable de vos yeux , & je ne chercherai jamais autre chose.

CHAPITRE IV.

Il se retire en la maison des champs de Véréconde ; des livres qu'il fit alors ; des mouvements de piété qu'il ressentit en lisant les Pseaumes , & comme il fut guéri par un miracle d'un grand mal de dents.

ENfin le jour arriva auquel je quittois entièrement & par effet la profession d'enseigner la rhétorique , comme je l'avois déjà quittée en esprit , & que vous dégageâtes ma langue comme vous aviez déjà dégage mon cœur. Ainsi plein de joie & vous bénissant , mon Dieu , je m'en allois à Cassiaque avec ma mere & Alipe , & quelques autres de mes amis. On peut voir par les livres que j'y composai ensuite des conférences que j'eus avec les plus intimes de mes amis , & par ceux que je fis dans les disputes que j'eus seul avec moi-même devant vous , à quoi j'employois la science qu'il vous avoit plu me donner , & que j'avois toute consacrée à votre service , mais qui ressentoit encore quelque chose de la vanité de l'école , ainsi qu'il arrive à ceux qui , après avoir couru long-temps , ne laissent pas de souffler encore , lors même qu'ils se reposent pour reprendre haleine. Et l'on peut voir par mes lettres ce que j'écrivis à Nébride qui étoit absent. Je n'ai pas assez de loisir pour rapporter en particulier toutes les insignes faveurs dont vous me comblâtes alors ; & d'ailleurs je me hâte de passer à des choses plus importantes.

Mon souvenir me rappelle à vous , mon Dieu ; & ce m'est une consolation incroyable de pouvoir reconnoître en votre présence avec quels perçants aiguillons vous pénétrâtes mon cœur pour le dompter ; de quelle sorte vous abaissâtes les montagnes & applanîtes les collines de mes pensées vaines & orgueilleuses ; vous redressâtes mes voies obliques & égarées ; vous adoucîtes ce qu'il y avoit d'âpre & de rude à mon naturel ; & de quelle sorte vous assujettîtes Alipe, cet autre moi-même, sous le joug de votre Fils unique notre Sauveur , dont il ne pouvoit souffrir auparavant que je mêlasse le nom dans mes écrits , parce qu'il aimoit mieux que mon style se sentît de l'élévément des cedres de la philosophie & de l'éloquence, lesquels votre main depuis a brisés en moi, que de l'humilité de la bassesse des herbes de l'Evangile & de l'Eglise , qui sont salutaires aux ames , & mortelles aux serpents.

Quels cris pouffois-je vers vous , mon Dieu , dans cette maison où je m'étois retiré à la campagne ; lorsque n'étant encore que novice en votre pur amour , & seulement catéchumene , je lisois avec Alipe , qui l'étoit aussi , les Pseaumes de ce Roi Prophete, ces Cantiques animés d'une foi vive, & ces chansons toutes saintes qui bannissent des ames l'esprit d'orgueil & de vanité ? Ma mere s'étoit jointe à nous à cette retraite , ayant dans un corps de femme une foi mâle & généreuse , une tranquillité & une paix d'esprit digne de son âge , une affection de mere , & une piété vraiment chrétienne.

Quels cris , dis-je, ne pouffois-je point vers vous , mon Dieu , en lisant ces Pseaumes ? Combien m'embrasoient-ils de votre amour ? Combien me sentoient-ils brûler d'un ardent desir de les chanter , s'il m'eût été possible , par toute la terre , afin de confondre l'orgueil des hommes ? Mais ne se chantent-ils pas par toute la terre ? & y a-t-il un lieu dans l'univers qui ne se sente de votre chaleur ?

De quel mouvement d'indignation & de colere

n'étois-je point touché contre les Manichéens ? & d'autre part quelle compassion n'avois-je point d'eux , voyant qu'ils ignoroient les mysteres enfermés dans vos écritures saintes , qu'ils ne connoissoient point ces remedes de leurs plaies , & qu'ils rejettoient avec une fureur de malades & de frénétiques l'antidote qui étoit capable de les guérir ? J'eusse désiré qu'ils eussent été en quelque lieu près de moi , sans que je fusse ni qu'ils y fussent , ni qu'ils m'écoutassent , & qu'ils eussent vu mon visage & entendu mes paroles lorsque je lisois le quatrième Pseaume de David dans la retraite où j'étois , afin qu'ils fussent témoins des mouvements qu'il excita dans mon ame. Et je l'eusse désiré , je le répète , après que j'en eus lu ce premier verset : ô Dieu ! qui êtes ma justice , vous m'avez exaucé lorsque je vous ai invoqué , & vous m'avez fait respirer dans l'affliction : ayez pitié de moi , Seigneur , & écoutez ma priere. Ils m'eussent entendu sans que je fusse qu'ils m'entendissent , & sans avoir sujet de croire que je disse à cause d'eux ce que je dis ensuite de ces paroles ; étant très-véritable que je n'eusse pas dit les mêmes choses , ni en la même maniere , si j'eusse cru être vu ou écouté d'eux. Et quand j'aurois dit les mêmes choses , ils ne les auroient pas reçues de la même sorte que s'ils avoient vu que je parlois seul & à moi-même en votre présence , selon que j'y étois poussé par les plus sinceres & les plus tendres affections de mon cœur.

J'étois en même-temps glacé de crainte , & enflammé d'espérance , & tout transporté de joie dans la vue de votre miséricorde & de votre bonté paternelle : & tous ces mouvements intérieurs seroient au dehors par mes pleurs & par mes soupirs , lorsque votre Saint-Esprit , en s'adressant à nous , nous dit ces paroles : enfans des hommes , jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? Pourquoi aimez-vous la vanité , & cherchez-vous le mensonge ? Car j'avois aimé la vanité , j'avois cherché le mensonge , & vous aviez déjà , Seigneur , glorifié votre

Saint en le ressuscitant des morts, & en le plaçant à votre droite, d'où il nous devoit envoyer, selon ses promesses, le Consolateur & l'Esprit de vérité : & il l'avoit déjà envoyé ; mais je ne le savois pas.

Il l'avoit envoyé, parce que déjà il avoit été glorifié en ressuscitant des morts, & en montant au ciel. Car auparavant cela, le Saint-Esprit n'avoit pas encore été donné, parce que Jesus-Christ n'avoit pas encore été glorifié. Ainsi le Prophete crie : jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? Pourquoi aimez-vous la vanité & cherchez-vous le mensonge ? Sachez que Dieu a glorifié son Saint. Il crie : jusqu'à quand ? il crie : sachez. Et moi, sans que je le fusse, j'ai aimé si long-temps la vanité, & j'ai cherché le mensonge. C'est pourquoi je ne pouvois sans trembler entendre que ces paroles s'adressent à ceux qui sont tels que je me souvenois d'avoir été si long-temps, puisqu'il n'y avoit eu que vanité & que mensonge en ces fantômes que j'avois pris pour la vérité. Et dans la douleur de mon souvenir, je dis plusieurs choses avec tant de force & de véhémence, que je souhaiterois qu'elles eussent été entendues par ceux qui aiment encore la vanité, & qui cherchent le mensonge. Car peut-être en auroient-ils été fortement touchés, peut-être auroient-ils vomi le poison qui les étouffe, & vous les auriez exaucés, Seigneur, lorsqu'ils vous auroient adressé leurs cris, parce que celui qui implore votre miséricorde pour nous, est mort pour nous d'une mort réelle & véritable.

Je lisois dans la suite de ce Pseaume : mettez-vous en colere, & ne péchez point. Et de quelle sorte, mon Dieu, étois-je touché par ces paroles, ayant appris déjà par le mouvement de votre grace à me mettre en colere contre moi-même, à cause de mes fautes passées, pour ne les commettre plus à l'avenir ? Et ma colere étoit juste, puisque ce n'étoit point une autre nature de la région des ténèbres qui péchoit en moi, comme le disent ces hérétiques qui ne se mettent point en colere contre eux-mêmes,

& qui amassent des trésors de colere pour le jour de votre colere , lorsque vous paroîtrez assis sur le trône de votre justice.

Déjà les biens que j'aimois n'étoient plus extérieurs; & les yeux de mon corps ne les cherchoient plus dans ce conseil matériel & sensible : car ceux qui veulent chercher hors d'eux-mêmes leurs contentements & leurs délices , se dissipent & se répandent dans la recherche des choses visibles & temporelles ; & leurs esprits affamés ne font autre chose que s'en représenter les images & se repaître de ces fantômes. Qu'ils seroient heureux s'ils pouvoient s'ennuyer de cette faim , & dire ensuite : qui nous montrera les biens véritables ? Et que nous leur répondissions , & qu'ils l'entendissent : la lumiere de votre visage , Seigneur , est répandue dessus nous ; car nous ne sommes pas la lumiere qui illumine tout homme venant au monde ; mais nous sommes illuminés par vous , afin qu'après avoir été par nous-mêmes enfants de ténèbres , nous devenions par vous enfants de lumiere.

O ! s'ils pouvoient voir cette lumiere intérieure & éternelle dont je commençois de goûter la connoissance , & que j'avois un déplaisir sensible de ne leur pouvoir montrer , quand même ils m'eussent dit : qui nous montrera les vrais biens , parce qu'il leur est impossible de les connoître pendant qu'ils sont éloignés de vous , & qu'ils continuent de s'attacher de telle sorte aux choses visibles , qu'ils semblent avoir mis tout leur cœur & tout leur esprit dans leurs yeux. Car dans ce secret de mon ame où je m'étois mis en colere contre moi-même ; où j'avois été touché jusques dans le fond du cœur , & où je vous avois offert un sacrifice , en détruisant d'une part mon ancienne corruption , & vous offrant de l'autre , avec une sainte confiance en votre miséricorde , le commencement du renouvellement de mon ame , vous aviez commencé , Seigneur , à me faire goûter vos douceurs & vos délices , & à me combler de joie. Ainsi je pouvois des

cris au-dehors en lisant ces saintes paroles dont je ressentais l'effet au-dedans , & je ne désirois plus m'enrichir de l'abondance des biens terrestres , en dévorant par un désir insatiable les choses sujettes au temps , & étant moi-même dévoré par le temps , d'autant que je trouvois dans votre éternité très-simple un autre froment , un autre vin , & une autre huile que ceux d'ici-bas.

Lorsque je lisois le verset suivant , je jetois un grand soupir du plus profond de mon cœur , & m'écriois : je serai en paix , je serai en paix , lorsque je serai en Dieu. Ce sera dans lui-même que je prendrai mon sommeil & mon repos. O bienheureuses paroles ! à quoi j'ajoutois : qui sera capable de nous résister lorsque cette autre parole sera accomplie : la mort a été engloutie par la victoire ? Vous êtes , Seigneur , cet Être admirable qui ne change point : en vous seul je trouve le repos qui fait oublier toutes les peines , parce que nul autre n'est égal à vous , & qu'il seroit inutile d'acquérir tout ce qui n'est pas ce que vous êtes. Voilà , Seigneur , le fondement de la solide espérance dans laquelle il vous a plu m'affermir.

Je lisois ainsi ce Pseaume avec ardeur , & j'eusse bien voulu pouvoir faire quelque chose pour toucher les oreilles sourdes de ces morts , dont j'avois été l'un des pires , lorsque je m'élevois avec une opiniâtreté & un aveuglement étrange contre vos saintes Ecritures si pleines de la douceur d'un miel céleste , & si éclatantes de votre lumière : & je séchois de douleur en pensant aux écrits contraires à ces divins livres , lorsque je me souvenois de tout ce qui s'étoit passé en ces temps que j'avois inutilement employés.

Mais je n'ai pas oublié , & ne veux pas aussi passer sous silence , la rigueur avec laquelle vous me châtiâtes , & la promptitude admirable de votre assistance que je sentis. Vous me tourmentiez alors par un mal de dents. Et quand il fut arrivé à un tel excès que je ne pouvois plus parler , il me vint en

pensée d'avertir tous ceux de mes amis qui étoient présents, de vous prier pour moi, mon Dieu, qui êtes la source de toutes les graces; ce que j'écrivis sur des tablettes, & leur donnai à lire. Nous ne fûmes pas plutôt à genoux pour commencer nos prières, que ma douleur s'évanouit. Mais quelle douleur, mon Dieu, & comment s'évanouit-elle ? J'en fus épouvanté, je le confesse : car je n'avois de ma vie rien éprouvé de semblable. Cet effet si miraculeux grava profondément dans mon cœur le pouvoir de votre divine volonté, & ma foi m'en donnant de la joie, je louai votre saint Nom. Mais cette foi ne me permettoit pas d'être sans inquiétude dans le souvenir de mes péchés, qui ne m'avoient pas encore été remis par le saint Baptême.

CHAPITRE V.

*Il renonce à la profession d'enseigner la rhétorique.
Saint Ambroise lui conseille de lire Isaïe.*

JEs vacances étant finies, je fis savoir à ceux de Milan, qu'ils eussent à chercher un autre Professeur en rhétorique, qui leur vendît des paroles, parce que j'avois résolu de me consacrer tout entier à votre service; & que même sans cela, une douleur de poitrine m'empêchoit de pouvoir continuer davantage l'exercice de cette profession. Je fis aussi connoître par mes lettres à votre saint Pontife Ambroise, quelles avoient été mes erreurs passées, & dans quelles dispositions je me trouvois, afin qu'il lui plût de me conseiller ce que je devois principalement lire de vos Ecritures, pour me bien préparer à recevoir une aussi grande grace qu'est celle du sacré Baptême. Sur quoi il m'ordonna de lire le Prophète Isaïe, ayant jugé, comme je le crois, que cette lecture m'étoit fort propre, à cause que c'est celui de tous les Prophètes qui parle le plus clairement des vérités de l'Évangile & de la vocation des Payens. Mais ne pouvant rien comprendre à

ce que j'en lus d'abord , & m'imaginant que tout le resté me seroit aussi obscur , je le quittai , pour le reprendre lorsque je serois plus exercé dans le langage de votre Ecriture sainte.

C H A P I T R E V I.

Il reçoit le Baptême à Pâque , six ou sept mois après sa conversion , avec Alipe & son fils Adéodat. Admirable esprit de cet enfant.

Lorsque le temps fut venu de m'enrôler dans votre milice sacrée , nous quittâmes la campagne pour retourner à Milan , & Alipe voulut aussi renaitre en vous avec moi. Il étoit déjà rempli d'une humilité qui le rendoit digne de participer à vos Sacramens ; & il faisoit souffrir à son corps de si rudes pénitences pour le dompter , que par une action d'austérité inouïe , il eut le courage de marcher , nuds pieds durant les glaces , dans cette province de l'Italie. Nous menâmes aussi mon fils , nommé Adéodat , qui étoit un fruit de mon péché , mais auquel il vous avoit plu de donner des inclinations excellentes. Il avoit alors environ quinze ans ; & son esprit étoit déjà si fort avancé , qu'il surpassoit celui de plusieurs graves & savants hommes.

Je publie en cela vos faveurs & vos bienfaits ; & vous en rends graces , mon Dieu , vous qui êtes le Créateur de toutes choses , & qui pouvez si facilement réparer tous nos défauts. Car il n'y avoit rien de moi en cet enfant que mon péché. Que si je prenois le soin de le nourrir en votre crainte , cela même venoit de vous , puisque c'étoit vous & nul autre qui me l'aviez inspiré. Je confesse donc vos bienfaits , Seigneur , & vous en rends graces. Je composai alors un livre en forme de dialogue , qui porte pour titre , du Maître , où lui & moi parlons ensemble. Et vous savez que toutes les pensées qui y sont écrites sous le nom de celui avec qui

qui j'y parle, sont entièrement de lui, quoiqu'il n'eût alors que seize ans. Et j'ai vu plusieurs choses de cet enfant qui étoient encore plus admirables. La grandeur de son esprit m'étonnoit. Et quel autre ouvrier que vous, Seigneur, est capable de faire de tels chefs-d'œuvres & de si grandes merveilles ?

Vous l'enlevâtes bientôt du monde : ce qui fait que la joie que je ressens en me souvenant de lui, n'est traversée d'aucune crainte, parce que je n'ai rien à appréhender, ni pour les fautes de son enfance, ni pour les péchés qu'il a pu commettre en sa jeunesse, puisqu'ils lui ont tous été remis par le Baptême. Etant donc entré avec nous en votre grâce, nous le joignîmes aussi avec nous dans notre dessein pour l'élever en votre sainte discipline, & aussi-tôt que nous eûmes été tous trois baptisés, l'inquiétude que nous donnoit le souvenir de notre vie passée s'évanouit. Je ne pouvois en ces premiers jours me rassasier de la consolation incomparee que je recevois, en considérant quelle est la profondeur de vos conseils, en ce qui regarde le salut des hommes. Combien versois-je de pleurs par la violente émotion que je ressentais lorsque j'entendois dans votre Eglise chanter des hymnes & des cantiques à votre louange ? En même-temps que ces sons si doux & si agréables frappaient mes oreilles, votre vérité se couloit par eux dans mon cœur ; elle excitoit dans moi des mouvements d'une dévotion extraordinaire ; elle me tiroit des larmes des yeux, & me faisoit trouver du soulagement & des délices même dans ces larmes.



C H A P I T R E V I I.

D'où vient à Milan la coutume de chanter à l'Eglise. Saint Ambroise trouve par la révélation les corps de saint Gervais & de saint Protas. Miracles faits par ces corps.

TL n'y avoit pas long-temps que cette coutume , à qui console & qui élève les esprits à Dieu , étoit en usage dans l'Eglise de Milan , où les fideles la pratiquoient avec grande affection , & joignoient leurs cœurs à leurs voix dans ces saints cantiques. Car un an seulement auparavant , ou un peu plus , l'Impératrice Justine , mere du jeune Empereur Valentinien , étant tombée dans l'hérésie des Ariens , & persécutant votre serviteur Ambroise , tout le peuple plein de zele résolut de mourir avec son Evêque , & passoit pour ce sujet les nuits entieres dans l'Eglise. Ma mere , votre servante , étoit des premières à veiller , & prenant beaucoup de part à cette affaire de Dieu ne vivoit que d'oraisons. Et quant à nous , quoique la chaleur de votre esprit n'eût pas encore fondu les glaces de notre cœur , nous ne laissions pas néanmoins d'être fort touchés de voir la ville dans cet étonnement & dans ce trouble. Ce fut en cette rencontre que pour empêcher que le peuple ne s'ennuyât d'un si long & si pénible travail , on ordonna qu'on chanteroit des hymnes & des psaumes selon l'usage de l'Eglise d'Orient. Depuis ce jour , cette coutume continue de s'observer , non-seulement dans l'Eglise de Milan , mais dans plusieurs autres , & presque dans toutes les Eglises du monde , qui se sont portées à imiter une si sainte institution.

En ce même temps , vous révélâtes en songe à ce saint Evêque , en quel lieu reposoient les corps des martyrs Gervais & Protas , que vous aviez gardés depuis tant d'années comme dans le trésor de votre secret , & conservés sans se corrompre , afin

de les découvrir au besoin pour arrêter la fureur d'une femme , mais d'une femme qui étoit Impératrice & mère de l'Empereur. Ces corps ayant donc ainsi été trouvés & tirés du lieu où ils étoient , lorsqu'on les portoit dans la grande Eglise , avec l'honneur qui leur étoit dû , non-seulement les possédés étoient délivrés , & les démons en sortant hors de leurs corps confessoient la puissance de ces saints ; mais un Bourgeois de Milan , très-connu dans toute la ville , & qui étoit aveugle depuis fort long-temps , ayant demandé & appris quel étoit le sujet de cette joie qui causoit un si grand bruit parmi le peuple , il se leva , & pria celui qui le conduisoit de le mener au lieu où étoient ces saintes Reliques. Y étant arrivé , & ayant obtenu permission de toucher avec un linge le cercueil où étoient les corps de ces saints dont la mort vous est précieuse , il n'eut pas plutôt porté ce linge à ses yeux , qu'ils s'ouvrirent à l'heure même. Ce grand miracle se répandit de tous côtés , fit retentir par-tout vos louanges ; & bien qu'il n'eût pas assez de force pour guérir l'esprit de cette Princesse , ennemie des Catholiques , & la ramener dans la véritable croyance , il en eut assez néanmoins pour arrêter la fureur avec laquelle elle les persécutoit.

Je vous rends grâces , mon Dieu , d'avoir rappelé dans ma mémoire le souvenir d'un événement si important , que j'avois oublié de rapporter en son lieu. Cependant , quoique ces parfums répandissent alors une odeur si douce & si agréable , je ne courois point après vous : & c'est ce qui depuis me faisoit redoubler mes pleurs parmi les hymnes & les cantiques que l'Eglise chantoit à votre louange : ayant si long-temps soupiré pour vous connoître , & commençant enfin à respirer l'air de votre esprit & de votre grâce , autant qu'on le peut faire dans ce corps mortel , dans cette maison de boue & de chaume.

C H A P I T R E V I I I .

Retournant en Afrique il perd sa mere à Ostie. Il rapporte quelle avoit été l'éducation de cette sainte femme.

Comme vous aviez accoutumé, Seigneur, de porter ceux qui sont dans les mêmes sentiments, à vouloir demeurer ensemble, vous fîtes qu'Evode, qui étoit encore jeune & de la même ville que moi, vint demeurer avec nous. Il étoit du nombre de ces Officiers qu'on nomme Agents des affaires de l'Empereur; & ayant été converti & baptisé avant nous, il avoit renoncé à la Cour, & à tout le service qu'on rend aux hommes, pour ne penser plus qu'à vous servir. Ainsi, nous étions ensemble, nous avions tous résolu de mener ensemble une vie parfaite : nous n'étions en peine que de chercher un lieu qui fût propre à l'exécution de notre dessein : nous retournions ensemble en Afrique; & lorsque nous fûmes arrivés à Ostie, où le Tibre entre dans la mer, ma mere mourut.

Je passe plusieurs choses, parce que je desire d'abréger. Recevez, s'il vous plaît, mon Dieu, les Confessions que je vous fais, & les actions de graces que je vous rends, non-seulement par mes paroles, mais aussi dans mon silence, de tant de faveurs innombrables que j'ai reçues de votre bonté. Mais je ne puis faire ce que mon esprit conçoit touchant votre servante qui m'avoit conçu dans ses flancs, afin de me faire naître en cette vie temporelle, & dans son cœur, afin de me faire renaitre pour l'éternelle. Je ne la louerai d'aucun bien dont elle-même ait été la source, mais seulement des dons que votre grace lui a départis, puisqu'elle ne s'étoit pas faite elle-même, & ne s'étoit pas élevée elle-même dans son enfance. C'étoit vous, mon Dieu, qui l'aviez formée; & lorsque son père & sa mere la mirent au monde, ils ne savoient pas

quelle elle feroit : mais la doctrine de votre Christ, & la conduite de votre Fils unique l'instruisirent en votre crainte dans une maison fidelle, & qui étoit l'une des mieux réglées de votre Eglise.

Quand elle parloit de la maniere dont elle avoit été élevée, elle ne se louoit pas tant du soin de sa mere, que de celui d'une servante qui étoit si extrêmement âgée qu'elle avoit porté son pere entre ses bras, lorsqu'il étoit encore enfant, ainsi que des filles déjà grandes ont accoutumé de porter ceux qui sont dans ce petit âge, & qui vivoit dans une telle crainte de Dieu, que sa vertu, aussi-bien que sa vieillesse, avoient porté le maître & la maîtresse de cette maison toute chrétienne à la respecter, & à lui donner la conduite de leurs filles. Elle s'en acquittoit avec un extrême soin. Et comme, lorsqu'il étoit nécessaire, elle les reprenoit avec force, usant d'une sainte sévérité, elle les instruisoit aussi avec beaucoup de discrétion & de prudence. Car hors les temps où elles mangeoient très-sobrement à la table de leur pere, quelque violente soif qu'elles eussent, elle ne leur permettoit pas seulement de boire de l'eau, les empêchant de prendre cette mauvaise coutume, & leur disant cette parole divine de sagesse : maintenant vous buvez de l'eau, parce que vous n'avez pas le vin en votre puissance ; mais lorsque vous serez mariées, que vous serez maîtresses des caves & des celliers, vous ne tiendrez compte de l'eau, & vous conserverez cette coutume de boire.

Par ces sages remontrances & par l'autorité qu'elle prenoit sur l'esprit de ces jeunes filles, elle arrêtoit les desirs inconsidérés qui sont ordinaires en cet âge, & leur apprenoit à régler tellement leur soif, selon les regles de la tempérance, qu'elles s'étoient accoutumées peu à peu à n'avoir pas même le desir de faire ce qu'elles savoient ne pouvoir faire honnêtement. Néanmoins, mon Dieu, ma mere votre servante, me contoit que, nonobstant tous les soins de cette bonne femme, il s'étoit glissé dans

son cœur une inclination à boire du vin , & qu'ainsi , lorsque , selon la coutume , son pere & sa mere lui commandoient , comme à une fille très-sobre , d'aller à la cave tirer du vin , ayant rempli le pot avec lequel elle puisoit dans la cuve , elle en goûtoit un peu du bout des levres avant que d'en verser dans la bouteille , n'en pouvant prendre davantage , à cause qu'elle y sentoit de la répugnance ; car elle ne le faisoit pas par un amour qu'elle eût pour le vin , mais par je ne sais quels excès & mouvements gais & libres qui s'élevent des bouillons & de la chaleur de la jeunesse , & qui ont besoin d'être réprimés dans l'esprit de ceux de cet âge par l'autorité des personnes qui les gouvernent.

Or , comme en méprisant les petites fautes on tombe insensiblement dans de plus grandes , il arriva qu'ajoutant chaque jour encore un peu à ce peu de vin qu'elle prenoit , elle se laissa emporter de telle sorte à cette mauvaise coutume , qu'elle en buvoit presque des coupes toutes pleines avec avidité & avec plaisir. Où étoit alors cette vieillesse si vigilante ? Qu'étoient devenues toutes ses défenses si sévères ? Et quel pouvoir eussent-elles eu de guérir cette maladie cachée , si votre grace , qui est le remède de nos maux , ne veilloit sur nous ? Car lorsque son pere & sa mere & tous ceux qui avoient soin de sa nourriture étoient absents , vous , mon Dieu , qui êtes toujours présent , qui nous avez créés , qui nous appelez à votre service , & qui , par l'entremise même des méchants , faites du bien aux ames pour les sauver , & les retirez de leurs défauts par la conduite de votre Providence & par la lumière efficace de votre esprit , que fites-vous alors , Seigneur ? De quel moyen usâtes-vous pour remédier à cette imperfection de ma mere ? Et de quelle sorte l'en délivrâtes-vous entièrement ? Vous vous servîtes d'un reproche très-piquant & très-outrageux que lui fit une autre personne , ainsi que d'un fer salutaire , pour retrancher tout-d'un-coup cette corruption qui s'étoit formée dans son ame.

Une servante , qui avoit accoutumé de la suivre quand elle alloit à la cave , disputant un jour avec sa petite maîtresse , ainsi qu'il arrive quelquefois , & étant toutes deux seules , elle lui reprocha ce défaut avec une insolence insupportable , en l'appellant une buveuse de vin pur. Ce qui fut comme un aiguillon qui la piqua de telle sorte , qu'elle reconnut aussi-tôt cette difformité dans sa vie , la condamna , & s'en corrigea : tant il est vrai qu'au lieu que nos amis nous entretiennent souvent dans le vice par leurs flatteries , nos ennemis nous servent souvent à nous corriger de nos fautes par leurs reproches. Mais votre justice ne les traite pas selon les biens que vous avez faits pour eux , mais selon le mal qu'ils ont voulu faire. Car cette servante dans sa colère n'avoit nul dessein de corriger ma mere de ce défaut , mais seulement de la piquer. Ce qui fit qu'elle ne lui dit cette parole qu'en secret , soit que le temps ou le lieu où cette dispute arriva en fussent la cause , ou peut-être la crainte qu'elle eut que si elle en parloit devant quelqu'un , son maître & sa maîtresse ne la châtiassent de ce qu'elle avoit découvert si tard cette faute de leur fille.

Mais vous , mon Dieu , qui conduisez avec une admirable sagesse tout ce qui se passe dans le ciel & sur la terre , qui réglez les dérèglements du monde , & donnez tel cours qu'il vous plaît au torrent impétueux de la malice des hommes , pour la faire servir à vos desseins éternels , vous vous servez de la passion de l'une & de la maladie de son ame pour guérir la passion & le mal de l'autre. Ce qui fait bien voir que lorsque nous reprenons une personne d'une faute , avec dessein de lui donner lieu des'en corriger , & qu'elle s'en corrige en effet par nos remontrances , c'est à vous seul que nous en devons attribuer toute la gloire , & non pas à la force de nos paroles.

C H A P I T R E I X.

Dè la conduite admirable de sainte Monique envers son mari & dans tout le reste de sa vie.

MA mere ayant donc été nourrie dans une grande honnêteté & dans une grande retenue , & plutôt soumise par vous à ses parents que non pas par eux à vous , lorsqu'elle fut en âge d'être mariée , elle obéit comme à son maître au mari qui lui fut donné , & travailla de tout son pouvoir pour vous l'acquérir , mon Dieu , en lui parlant de vous par la pureté de ses mœurs , dont vous vous serviez pour la rendre belle à ses yeux , & l'obliger de l'aimer avec révérence , & de joindre son admiration à son estime : elle souffrit ses infidélités avec tant de douceur & de patience , qu'elle ne lui en fit jamais de reproches. Car elle attendoit l'effusion de votre miséricorde sur lui , & que , venant à croire en vous , la grace du saint baptême le rendit chaste. Comme il étoit de très-bon naturel & tout plein d'affection , il étoit aussi extrêmement prompt , & elle étoit accoutumée à ne lui résister jamais , ni par ses actions , ni par la moindre de ses paroles , lorsqu'il étoit en colere. Mais quand il étoit revenu à lui & qu'elle le jugeoit à propos , elle lui rendoit raison de sa conduite , s'il étoit arrivé qu'il se fût emporté inconsidérément contr'elle.

Lorsque plusieurs des principales dames de notre ville , dont les maris étoient beaucoup plus doux que mon pere , portoient même sur le visage les marques des coups qu'elles en avoient reçus , & que dans les entretiens qu'elles avoient quelquefois ensemble elles attribuoient ce mauvais traitement aux débauches de leurs maris , elle leur disoit : attribuez-le plutôt à votre langue , & leur représentoit , comme en riant , avec beaucoup de sagesse , que dès le moment qu'elles avoient entendu lire leur contrat de mariage , elles l'avoient dû considérer comme

un titre qui les rendoit servantes de leurs maris ; & qu'ainsi , se souvenant de leur condition , elles ne devoient pass'élever contre leurs maîtres. Sur quoi ces dames qui savoient combien mon pere étoit violent , ne pouvoient assez admirer que l'on n'eût jamais entendu dire , ni que personne se fût apperçu que Patrice eût frappé sa femme , ou qu'il y eût eu entr'eux durant un seul jour le moindre mauvais ménage. Et lorsqu'elles lui demandoient confidemment , comme cela se pouvoit faire , elle leur rendoit raison de sa conduite , selon que je viens de le rapporter. Et celles qui l'observoient en reconnoissoient l'utilité par expérience , & la remercioient de son bon avis , au lieu que celles qui ne l'observoient pas étoient toujours maltraitées & asservies.

Elle gagna ainsi de telle sorte par ses devoirs , joints à sa patience & à sa douceur , l'esprit de sa belle-mere , que les faux rapports de quelques servantes avoient au commencement aigrie contr'elle , qu'elle découvroit d'elle-même à son fils la malice de ces personnes qui troubloient ainsi leur union , & le prioit de les châtier. Et lorsque mon pere , suivant la volonté de ma mere , & pour maintenir l'ordre dans sa famille & y conserver la paix , eut châtié ces servantes aussi sévèrement qu'elle le pouvoit désirer , elle déclara que toutes celles qui , pensant lui plaire , lui diroient quelque chose de sa belle-fille , se devoient promettre d'elle de semblables récompenses. Ainsi , n'y en ayant une seule qui osât plus y penser , elles vécurent toujours depuis dans une parfaite amitié.

Mon Dieu , qui m'êtes si bon , vous aviez aussi fait cette grace particuliere à votre servante , dans le sein de laquelle vous m'avez créé , que lorsque l'occasion s'en offroit , elle travailloit avec tant de soin à mettre la paix entre les personnes qui se vouloient mal , qu'encore qu'elles lui dissent des deux côtés l'une contre l'autre des choses outrageantes , & telles que la colere dans sa premiere chaleur a accoutumé de les produire , lorsque l'aigreur de la

haine se décharge contre une ennemie en présence d'une amie par des paroles offensantes & injurieuses, elle ne rapportoit néanmoins rien de l'une à l'autre que ce qui pouvoit servir à les réconcilier.

J'estimerois ceci peu de chose, si je n'éprouvois avec beaucoup de regret que, par je ne sais quelle horrible contagion des péchés qui se répandent de toutes parts, il y a un nombre infini de personnes qui ne rapportent pas seulement à ceux qui sont en colere les choses que ceux qu'ils haïssent ont dites contr'eux étant en colere, mais qui y ajoutent même ce qu'ils n'ont point dit; au lieu qu'au contraire un esprit qui a tant soit peu d'humanité ne doit pas se contenter de ne point exciter ni accroître les inimitiés des hommes en leur faisant de tels rapports, mais il doit même s'efforcer de les éteindre en parlant bien des uns aux autres. C'est ainsi que faisoit ma mère, parce que vous l'aviez instruite comme son maître intérieur & céleste, dans le fond du cœur. Enfin la sage conduite dont elle usa envers son mari fut si puissante, qu'elle le gagna tout à vous sur la fin de sa vie. Et étant devenu chaste en devenant Chrétien, il ne lui donna point sujet, après qu'il eut embrassé la foi, de pleurer en lui les mêmes désordres qu'elle avoit soufferts de lui avec tant de patience lorsqu'il étoit encore infidèle.

Elle étoit aussi servante de vos serviteurs, & tous ceux d'entr'eux qui la connoissoient vous louoient, vous honoroient & vous aimoient beaucoup en elle, parce que la sainteté de sa vie leur faisoit assez connoître que vous étiez présent dans son cœur. Car, selon ce que saint Paul desire des plus saintes veuves, elle n'avoit eu qu'un mari: elle n'avoit pas moins rendu d'assistance à son pere & à sa mere qu'elle en avoit reçu d'eux; elle avoit gouverné sa famille avec une très-grande piété; elle avoit rendu par ses bonnes œuvres des témoignages d'une vertu exemplaire; elle avoit élevé ses enfants avec grand soin, les enfantant de nouveau autant de fois qu'elle les voyoit s'éloigner de vous; & enfin quelque

temps avant sa mort , lorsque nous autres qui sommes vos serviteurs , mon Dieu , puisque vous nous permettez bien de prendre ce nom , vivions tous ensemble , après avoir reçu le baptême , dans une union dont votre divin amour étoit le lien , elle eut autant de soin de nous tous que si nous eussions été ses enfants , & elle eut autant de soumission pour nous tous que si chacun de nous eût été son pere.

CHAPITRE X.

Discours de saint Augustin avec sa mere touchant l'éternelle félicité.

LE jour s'approchant que ma mere devoit passer à une meilleure vie , & ce jour vous étant connu , Seigneur , encore que nous l'ignorassions , il arriva , comme je le crois , par la secrete conduite de votre sagesse , que nous nous trouvâmes seuls , elle & moi , appuyés sur une fenêtre qui regardoit dans le jardin de la maison où nous logions à Ostie , qui est le lieu où le Tibre entre dans la mer , & où , en nous éloignant du bruit , ensuite du travail d'un long chemin , nous nous préparions pour nous embarquer.

Etant donc seuls , nous nous entretenions avec une extrême consolation ; & en oubliant tout le passé pour ne plus penser qu'à l'avenir , nous agitions en votre présence , qui êtes l'immuable vérité , quelle sera l'éternelle vie des bienheureux , cette vie que nul œil n'a jamais vue , que nulle oreille n'a jamais entendue , & que l'esprit de l'homme n'a jamais comprise : & les bouches de nos cœurs s'ouvroient avec avidité vers les célestes eaux de votre sainte fontaine , de cette fontaine de vie qui est en vous-même , afin qu'en étant arrosés autant que nous en étions capables , nous pussions en quelque sorte comprendre une chose si élevée.

Et notre discours se terminant à cette considération , que la plus grande volupté des sens dans le

plus grand éclat de beauté & de splendeur qui se puisse imaginer parmi les choses corporelles , non-seulement n'étoit pas digne d'entrer en parallèle avec cette vie toute divine , mais ne méritoit pas seulement d'être nommée , lorsqu'il s'agit d'une chose si éminente , nous nous élevâmes vers cette immuable félicité par les mouvements d'une affection violente : nous traversâmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles , & ce ciel même d'où le soleil , la lune & les étoiles répandent leur lumière sur la terre ; nous allâmes encore plus avant , en vous considérant , en parlant de vous & en admirant vos ouvrages ; nous entrâmes dans nos âmes , & passâmes outre pour arriver dans l'abondance inépuisable de cette heureuse région où la vérité est la viande incorruptible dont vous repaîsez éternellement vos Saints & vos Elus , & où la vie est cette sagesse qui a fait tout ce que nous voyons , tout ce qui a été & tout ce qui sera jamais , cette sagesse qui n'est point créée , mais qui est telle qu'elle a toujours été & qu'elle sera toujours : ou pour mieux dire , qui n'a point été & qui ne sera point , mais qui est simplement , parce qu'elle est éternelle ; car ce n'est pas être éternel que d'avoir été & devoir être.

En parlant ainsi de cette vie heureuse & en la recherchant avec ardeur , nous nous élevâmes jusqu'à la sentir & la goûter en quelque sorte par un prompt élancement de notre cœur ; puis soupirant de n'en pouvoir encore jouir autant que nous eussions voulu , il ne nous resta autre chose que d'y demeurer unis par cet esprit dont nous avions reçu les prémices , notre propre foiblesse nous faisant bientôt retourner aux paroles extérieures & au son de cette voix qui se forme dans cette bouche. Et qu'y a-t-il en cela de semblable à votre parole éternelle , mon Dieu , qui , en demeurant immuable , ne vieillit jamais , & renouvelle toutes choses ?

Nous disions donc , s'il se trouvoit une âme exempte des impressions que les sentiments du corps

lui donnent , qui ne fût point remplie des imaginations de ce qui est sur la terre , sous les eaux & dans l'air , qui n'eût aucune pensée des cieux ni d'elle-même , mais qui , sans songer à soi , paisât hors de soi , & pour qui tous les songes , toutes les images qui remplissent l'imagination , toutes les voix , tous les signes , & tout ce qui ne fait que passer s'évanouit entièrement : car si quelqu'un écoute ces choses , elles lui diront toutes : nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes ; mais nous tenons l'être de celui qui subsiste éternellement. Si donc toutes ces choses se taisent après nous avoir parlé de la sorte , & nous avoir rendus attentifs à écouter celui de qui elles tiennent l'être , & que lui seul nous parle , non plus par elles ; mais par lui-même , en sorte que nous entendions sa parole , non par une langue mortelle , ni par la voix d'un Ange , ni par le bruit du tonnerre , ni par l'énigme d'une parabole ; mais que lui-même , que nous aimions en elles , nous parle sans elles ; comme à présent notre ame s'élève par le vol impétueux de sa pensée jusqu'à cette sagesse éternelle qui possède un être immuable au-dessus de toutes choses ; si cette sublime contemplation continue , & que toutes les autres vues de l'esprit , qui sont d'une nature entièrement différente , étant cessées , celle-là seule absorbe l'ame , & la comble d'une joie toute intérieure & toute divine , & que la vie éternelle soit semblable à ce ravissement en Dieu que venons d'éprouver pour un moment , & après lequel notre ame soupire encore : ne seroit-ce pas-là l'accomplissement de cette parole de l'Écriture : entrez dans la joie de votre Seigneur ? Et quand sera-ce que nous recevrons un bonheur incompréhensible ? Sera-ce lorsque nous ressusciterons , comme parle l'Apôtre , mais que nous ne serons pas tous changés ?

Nous nous entretenions dans ces pensées , quoi qu'en termes différents. Et vous savez , mon Dieu , qu'ensuite de cette conférence , comme tout ce qu'il y a de charmant & d'agréable dans le monde ne

nous sembloit digne que de mépris , elle me dit : mon fils , je vous avoue que pour ce qui est de moi , il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire , & je ne fais plus ce que j'y fais , ni pourquoi j'y demeure davantage , puisque je n'ai plus rien à y espérer. Car la seule chose qui me faisoit un peu désirer de vivre , étoit de vous voir Chrétien & catholique avant ma mort. Dieu a plus fait , puisqu'il ne m'a pas seulement accordé une telle grace , mais aussi celle de vous voir devenu entièrement son serviteur par le mépris que vous faites , pour l'amour de lui , de tous les biens & de toutes les félicités de ce monde. Que fais-je donc ici davantage ?

C H A P I T R E X I.

Mort de sainte Monique , qui demande à ses enfants des prières pour elle après sa mort.

JE ne me souviens pas bien de la réponse que je lui fis ; mais environ cinq jours après elle tomba malade d'une fièvre , durant laquelle il lui prit une faiblesse qui lui fit perdre pour un peu de temps toute connoissance. Nous y courûmes ; mais elle revint aussi-tôt , & nous voyant mon frere & moi debout auprès d'elle , elle nous demanda , comme une personne qui venoit de loin : où étois-je ? & puis nous voyant dans l'étonnement & dans la tristesse , elle ajouta : vous enterrerez ici votre mere. Sur quoi je ne répondis rien , & retins mes larmes ; mais mon frere ayant dit quelque chose qui témoignoit qu'il eût souhaité pour sa consolation particulière qu'elle fût plutôt morte en son pays , que non pas dans un pays étranger , elle le regarda d'un regard sévère , comme le reprenant des yeux de ce qu'il étoit dans ces pensées ; & puis s'adressant à moi , elle me dit : voyez ce qu'il me vient de dire : & nous parlant ensuite à tous deux , elle ajouta : enterrez ce corps où vous voudrez , sans vous en mettre aucunement en peine. La seule chose que je

vous demande , est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur , en quelque lieu que vous soyez.

Nous ayant ainsi fait entendre sa pensée selon qu'elle en étoit capable en cet état , elle se tut : & sa maladie redoublant , elle souffrit beaucoup de douleurs. Alors considérant en moi-même , ô Dieu invisible ! ces faveurs que vous répandez comme des semences dans le cœur de ceux qui vous sont fideles , & qui produisent ensuite de si admirables fruits , j'étois rempli de consolation ; & vous rendois grâces en me souvenant de la passion si violente que ma mere avoit auparavant pour sa sépulture , laquelle elle avoit choisie & préparée auprès de celle de son mari , à cause qu'ayant vécu ensemble dans une extrême union , elle désiroit (comme l'esprit humain est peu capable des choses divines) d'ajouter à ce bonheur , que les hommes pussent dire un jour , qu'après avoir traversé la mer , & être retournée d'un si grand voyage , elle avoit eu ce bien que d'être réunie encore après la mort avec son mari dans le même tombeau , & que le corps , ou plutôt la terre de l'un & de l'autre fût couverte d'une même terre.

Et parce que je ne savois pas depuis quel temps ce vuide de son cœur , pour parler ainsi , avoit été rempli de la plénitude de votre grâce , je me réjouissois avec une secrète admiration de ce qu'elle me l'avoit découvert en cette sorte , quoique d'ailleurs il avoit assez paru qu'elle n'avoit plus aucun desir de mourir dans son pays , lorsqu'étant avec moi à cette fenêtré , elle me dit : que fais-je plus ici davantage ? J'appris aussi quelque-temps après , qu'en ce même lieu d'Ostie , dans un autre discours qu'elle eut avec quelques-uns de mes amis , auquel je ne me trouvois pas présent , elle leur parla avec la même ouverture de cœur qu'une mere parle à ses enfants , du mépris de cette vie , & du bonheur de la mort. Sur quoi étant étonnés de voir dans une femme une si grande vertu , qui étoit , mon Dieu , l'effet de votre miséricorde sur

elle , & lui ayant demandé si elle n'appréhendoit point d'être enterrée dans un lieu si éloigné de son pays : on n'est jamais éloigné de Dieu , répondit-elle , en quelque lieu du monde que l'on puisse être , & je n'ai pas sujet d'appréhender qu'au jour du jugement il soit en peine de trouver mon corps pour le ressusciter avec tous les autres. Ainsi cette ame si religieuse & si sainte fut séparée de son corps le neuvième jour de sa maladie , en la cinquante-sixième année de son âge , & en la trente-troisième année du mien.

C H A P I T R E X I I .

De l'affliction qu'il ressentit à la mort de sa mere ; quoiqu'il fit tous ses efforts pour la modérer.

U Orsqu'elle fut morte , je lui fermai les yeux ; & en même temps je me sentis frappé d'une douleur qui me perça jusques dans le fond du cœur, laquelle se voulant répandre au dehors par des ruisseaux de larmes, je commandois avec une violence extrême à mes yeux de les faire rentrer au dedans ; & je ne souffrois pas peu de peine dans ce grand combat de moi-même contre moi-même. Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir , mon fils Adéodat jetta un grand cri , & commença à pleurer ; mais sur ce que nous l'en reprîmes tous , il se tut.

Il se passa quelque chose de semblable dans mon cœur , où ce qu'il y avoit de foible & qui tenoit de l'enfance , se laissant aller aux pleurs , étoit réprimé par la force de la raison , & se taisoit. Car nous ne croyions pas qu'il fût juste d'accompagner ses funérailles de larmes , de plaintes & de soupirs , parce que l'on s'en sert d'ordinaire pour déplorer le malheur des morts , & comme leur entier anéantissement : au lieu que la mort de ma mere n'avoit rien de malheureux , & qu'elle étoit encore vivante dans la principale partie d'elle-même. C'est de quoi nous étions assurés , & par la pureté de ses

mœurs , & par la sincérité de sa foi , & par des raisons très-constantes & indubitables.

Qu'est-ce donc qui m'affligoit de telle sorte jusques dans le fond de l'ame , sinon la plaie toute nouvelle qui venoit de m'arracher en un moment & avec tant de douleur , le bonheur si doux & si agréable que j'avois de vivre avec elle ? J'avoue que je reçois une très-grande consolation de ce que , même dans sa dernière maladie , elle se louoit si fort de mes soins & de mes devoirs , & témoignoit de les avoir si agréables , qu'elle me nommoit son bon fils , & disoit avec des sentiments de tendresse tout extraordinaires , qu'elle n'avoit jamais entendu sortir de ma bouche la moindre parole qui lui pût déplaire. Mais , mon Dieu , qui nous avez tous créés , quelle comparaison y avoit-il entre les respects que je lui rendois , & les extrêmes soins qu'elle avoit de moi ? Et ainsi parce qu'en la perdant je perdois une si grande consolation, mon ame demouroit blessée , & je sentoís comme déchirer cette vie composée de la sienne & de la mienne , qui auparavant n'en faisoit qu'une.

Après donc qu'on eut arrêté les pleurs de mon fils , Evode prit un Psautier , & se mit à chanter ce Pseaume : je chanterai, Seigneur, vos miséricordes & vos jugemens ; à quoi nous répondîmes tous. La mort de ma mere ayant été sue dans la ville , plusieurs Chrétiens & quantité de femmes de piété nous vinrent trouver ; ceux qui avoient accoutumé de s'occuper par charité aux enterrements des morts , prenant soin des funérailles , je me retirai en un lieu où je pouvois être avec bienséance en la compagnie de ceux qui estimoient ne me devoir pas laisser seul en cet état.

Je leur tins à tous un discours conforme au sujet qui nous avoit rassemblés , & j'adoucissois par votre vérité , comme par un baume & un remède divin, la douleur violente que vous me voyez souffrir. Eux cependant m'écoutoient avec grande attention ; & ne sachant pas la peine que je cachois dans le

fond du cœur , ils s'imaginoient que j'étois entièrement insensible. Mais m'approchant de votre oreille , mon Dieu , où nul d'eux ne pouvoit m'entendre , je me reprochois la foiblesse de mon ressentiment , & me faisois violence pour essayer d'arrêter le cours de mon extrême affliction , qui se ralentissoit un peu , & recommençoit ensuite avec la même impétuosité qu'auparavant , non pas toutefois jusqu'à me faire répandre des larmes , ni à me faire changer de visage ; mais j'éprouvois quelle étoit la peine de renfermer ainsi toute ma tristesse dans mon cœur. Et parce que j'avois un sensible déplaisir de ce que les accidents humains , qui , par l'ordre de la nature , & par l'état de notre condition mortelle , doivent arriver nécessairement , faisoient une si forte impression sur mon esprit , je ressentais de la douleur de voir que je me laissois emporter à la douleur : & ainsi j'étois consumé par une double tristesse.

Le corps étant porté à l'église , j'allai & revins sans répandre une seule larme ; car je ne pleurai point durant les prières qu'on fit lorsque le corps étant mis auprès de la fosse , on offrit pour elle , selon la coutume , avant que de l'enterrer , le sacrifice de notre rédemption. Je ne pleurai point , dis-je , durant ces prières : mais durant toute la journée j'étois accablé d'affliction dans le fond de l'âme : & ayant l'esprit plein de trouble , je vous suppliois avec instance de vouloir guérir ma douleur : & vous ne le faisiez pas , afin , comme je le crois , de me faire connoître par cette épreuve , quel est le pouvoir de la coutume sur les esprits mêmes qui ne se repaissent plus des vanités de ce monde.

Je m'avisai d'aller au bain pour adoucir la violence de mon déplaisir , ayant oui dire que ce nom lui a été donné par les Grecs , à cause qu'il chasse les inquiétudes de l'esprit. Mais , ô mon Dieu ! qui êtes le pere des orphelins , je confesse en présence de votre miséricorde , qu'y étant allé , je n'en sortis pas moins affligé que j'étois en y entrant , &

que la sueur de mon corps n'emporta pas avec soi l'amertume de mon cœur.

M'étant endormi , je trouvai à mon reveil que ma douleur étoit fort diminuée ; & , comme j'étois seul dans mon lit , je me souvins de ces vers de votre serviteur Ambroise , que je venois d'éprouver.

Grand Dieu , dont le pouvoir , par un art sans pareil ,
 Règle des feux du ciel l'inconstante carrière ,
 Qui fais briller le jour d'une vive lumière ,
 Et répands sur la nuit les charmes du sommeil ,
 Afin qu'un doux repos se glissant dans nos veines ,
 Délasse le corps foible après de longs travaux ;
 Que de l'ame abattue il enchante les maux ,
 Et lui fasse oublier les plus cuisantes peines.

Mais je rentrois peu à peu dans mes premiers sentiments sur le sujet de votre servante , mon Dieu ; & me représentant la manière de vivre si religieuse envers vous , & qui par une sainte douceur étoit obligeante envers moi , & me voyant privé tout d'un coup d'une telle consolation , je me résolus de pleurer en votre présence à cause d'elle , & pour elle à cause de moi & pour moi. Je donnai cours à mes larmes , que j'avois jusqu'alors retenues , & leur permis de se répandre tout à leur aise , afin de soulager mon cœur. Ainsi je trouvai du repos , parce que cela se passoit en votre présence , & non pas devant un homme superbe , qui peut-être auroit mal jugé de mes pleurs.

Seigneur , je vous confesse toutes ces choses : je vous les confesse par écrit : les lise qui voudra , & les interprète comme il voudra. Que si quelqu'un trouve que j'ai eu tort de pleurer un peu ma mere , que mes yeux considéroient comme morte , elle qui m'avoit pleuré durant tant d'années pour me faire vivre devant vos yeux , qu'il ne se moque pas de moi , mais , s'il a beaucoup de charité , qu'il pleure plutôt pour mes péchés en votre présence , mon Dieu , qui êtes le pere de tous les frères de Jesus-Christ.

C H A P I T R E . X I I I .

Il prie pour sa mere morte.

MAintenat que mon cœur est guéri de cette plaie , où l'on eût pu croire que la chair & le sang avoient trop de part , je répands , Seigneur , en votre présence des larmes bien différentes de celles que je répandis alors ; & ces larmes procedent de l'appréhension où je me trouve , quand je considère les grands périls auxquels sont exposées toutes les âmes qui meurent dans cet état misérable des enfants d'Adam. Car encore que ma mere eût reçu une nouvelle alliance en Jesus-Christ , & qu'avant d'être séparée de son corps , elle ait vécu de telle sorte que l'on doive louer votre nom en considerant la pureté de sa foi & de ses mœurs , je n'oserois dire néanmoins que depuis que vous l'eûtes régénérée par le baptême , il ne soit sorti de sa bouche aucune parole qui fût contraire à vos saints Commandements. Et cependant votre Fils , qui est la vérité même , dit que quiconque appella son frere fou , sera coupable du feu éternel. Et malheur aux hommes , quelque louable que soit leur vie , si vous les voulez juger dans la sévérité de votre justice. Mais parce que vous n'examinez pas nos péchés avec rigueur , nous espérons avec confiance de trouver quelque lieu de pardon en votre bonté. Et pour ce qui est de nos mérites , quiconque en a de véritables , que fait-il autre chose lorsqu'il vous les offre , que vous rendre ce qu'il a reçu de vous ? Hélas ! si les hommes considéroient bien qu'ils sont hommes , avec quelle profonde humilité goûteroient-ils la vérité de cette parole ? Que celui qui se glorifie , ne se glorifie que dans le Seigneur.

Laissant donc à part toutes les bonnes œuvres de ma mere , pour lesquelles je vous rends grace avec joie , ô Dieu de mon cœur , qui êtes mon

unique louange & ma véritable vie ! je vous supplie d'accorder le pardon que je vous demande de ses péchés , en faveur de ce puissant remède de toutes nos plaies , qui a été attaché à une croix , & qui , étant assis à votre droite , intercede sans cesse pour nous. Je fais qu'elle a usé de miséricorde , & qu'elle a pardonné de tout son cœur les fautes qu'on a commises contr'elle ; c'est pourquoi je vous supplie , mon Dieu , de lui pardonner celles qu'elle a commises contre vous : & si durant tant d'années qu'elle a vécu depuis son baptême , elle est tombée dans quelques péchés , pardonnez-les-lui , Seigneur , pardonnez-les-lui , je vous prie , & ne traitez pas avec elle en Juge sévère. Que votre clémence l'emporte sur votre justice , puisque vos paroles sont véritables , & que vous avez promis de faire miséricorde à ceux qui auront usé de miséricorde. Je fais qu'ils ne l'auroient pu faire si vous ne leur en en aviez donné le pouvoir , vous qui , selon la parole de votre Ecriture , avez pitié de celui dont il vous plaît d'avoir pitié , & faites grace à celui à qui il vous plaît de faire face.

Je crois , mon Dieu , que vous lui aurez déjà accordé la faveur que je vous demande ; mais néanmoins daignez recevoir ce sacrifice volontaire que je vous offre pour elle. Car le jour de sa mort étant proche , elle ne pensa point à faire ensevelir son corps somptueusement , ni à le faire embaumer avec grand soin. Elle ne désira point aussi d'avoir un tombeau particulier , ni ne se soucia pas même d'être enterrée en son pays. Elle ne nous recommanda rien de toutes ces choses , mais seulement qu'on se souvint d'elle à votre autel , où elle avoit assisté avec une dévotion si particulière durant tous les jours de sa vie , & d'où elle savoit que l'on distribue aux fideles la victime sainte dont le sang a effacé cette cédule où notre condamnation étoit écrite , & a triomphé de notre ennemi , qui tenoit un compte si exact de nos péchés pour nous les reprocher devant vous ; mais qui n'a pu rien trouver

à redire à cet Agneau sans tache qui a été l'auteur de notre victoire. Qui lui pourra rendre le sang si pur & si innocent qu'il a répandu pour nous ? Qui lui rendra le prix dont il nous a rachetés , afin de nous tirer des mains de notre ennemi ? C'est , mon Dieu , à ce Sacrement de notre Rédemption que votre servante avoit attaché son ame avec le lien d'une foi sincere.

Que personne ne l'arrache donc de votre sainte protection ; que ni le lion ni le dragon ne se mettent point entre vous & elle , soit par force ou par artifice ; car elle ne répondra pas qu'elle est innocente , de peur qu'un accusateur si artificieux ne la convainque de mensonge : mais elle répondra que ses dettes lui ont été remises par celui à qui personne ne sauroit rendre ce qu'il a payé pour nous sans le devoir. Qu'elle jouisse donc d'une heureuse paix avec son mari , avec lequel & après laquelle elle n'en a jamais eü d'autre , & à qui elle s'est soumise , afin de le gagner à vous , & rendre ainsi seconde par sa patience la grace que vous aviez mise en elle.

Inspirez , Seigneur mon Dieu , à vos serviteurs qui sont mes freres , & à vos enfants qui sont mes maîtres , & que je veux servir de mon cœur , de ma voix & de ma plume ; inspirez , dis-je , à tous ceux qui liront ceci , de se souvenir à votre autel de Monique votre servante , & de Patrice son mari , par lesquels vous m'avez fait naître en ce monde en la maniere que vous seul savez , & que je ne fais pas moi-même. Qu'ils se souviennent avec une affliction charitable de ces deux personnes que j'ai eues pour pere & pour mere dans cette vie qui passe si-tôt , que j'ai eu pour freres à l'égard de vous qui êtes notre pere , & de l'Eglise Catholique qui est notre mere , & qui seront mes concitoyens en l'éternelle Jérusalem , en cette ville bienheureuse , dont l'amour fait soupirer votre peuple durant notre pèlerinage , depuis le temps qu'il en est parti , jusqu'à ce qu'il y retourne. Et ainsi ma mere pourra rece-

A.

287

DE SAINT AUGUSTIN, Liv. X.

voir plus abondamment par les prières de plusieurs, par celles que je vous adresse, & par les confessions que je vous fais, le dernier témoignage d'affection qu'elle a désiré de moi.



L I V R E X.

CHAPITRE PREMIER.

N'avoir point de joie ni d'espérance qu'en Dieu.

QUE je vous connoisse, ô mon Dieu ! que je vous connoisse ainsi que je suis connu de vous. Entrez dans mon ame, unique force de mon ame, & rendez-la si pure par votre souveraine pureté, qu'elle soit toute remplie & toute possédée, & qu'elle n'ait plus ni tache ni ride. C'est là le but de mes espérances : c'est-là le mouvement qui anime mes paroles : c'est là le sujet de toutes mes joies. Car pour toutes les autres choses de la vie, les unes méritent d'autant moins d'être pleurées, qu'on les pleure davantage, & les autres sont d'autant plus déplorables, qu'on les pleure moins. Mais puisque j'apprends de votre parole sainte que vous aimez la vérité, & que celui qui marche selon les regles, se présente librement à sa lumière, je viens reconnoître la vérité, non-seulement devant vous, par une profession secrète que je vous fais dans mon cœur, où vous lisez mes pensées, mais encore devant les hommes, par une confession publique que je fais dans cet écrit, en présence de ceux qui le liront.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que se confesser à Dieu.

ET comment, Seigneur, vous pourrois-je cacher quelque chose, quand je ne voudrois pas vous la confesser, puisque vos yeux percent jus-

ques dans le fond de l'abyme des consciences , & y voient tout à nud & à découvert ? Certes , je ne me cacherois qu'à moi-même , & non pas à vous. Mais encore que ma confession vous soit superflue , elle vous est agréable : & parce que je vous témoigne par les gémissemens de mon cœur combien je me déplaïs à moi-même , vous reluisez dans mon ame , vous faites qu'elle vous trouve aimable , qu'elle vous aime , qu'elle vous désire , afin que je rougisse de moi-même , que je renonce à moi-même , & que je me donne tout à vous ; & qu'ainsi que rien ne peut vous plaire dans moi que ce qui m'est venu de vous & non pas de moi , rien ne me plaise aussi dans moi-même que ce qui ne sera pas de moi , mais de vous.

Ainsi , Seigneur , en quelque état que je sois , je suis parfaitement connu de votre divine Majesté , & c'est avec fruit néanmoins que je me confesse à elle. C'est ce que je ne fais ni par des paroles sensibles que ma langue forme au dehors , ni par la voix qui sort de ma bouche , mais par ces paroles secretes & spirituelles que l'ame forme au dedans de soi , & par ces cris qui sortent du fond du cœur , dont vos oreilles divines entendent parfaitement le langage ; car , lorsque je fais le mal , c'est me confesser à vous que de me déplaire à moi-même ; & lorsque je fais le bien , c'est me confesser à vous que de n'attribuer pas ce bien à moi-même. Aussi , mon Dieu , nous apprenons des oracles de vos Ecritures , que vous répandez vos bénédictions sur le juste ; mais que c'est après que vous avez répandu votre grace en lui pour le rendre juste , de pécheur qu'il étoit auparavant.

Lors donc , Seigneur , que je me présente devant vos yeux pour vous confesser mes miseres & vos miséricordes , je le fais en silence & je ne le fais pas en silence. Je le fais en silence , parce que ma langue demeure muette ; & je ne le fais pas en silence , parce que mon cœur vous parle , & que mon affection est éloquente ; car je ne dis rien de bon

bon aux hommes que vous n'avez oui auparavant dans le secret de mon cœur où je parle à vous, & vous n'entendez rien de moi dans le secret de mon cœur que vous-même ne m'avez dit auparavant par votre Saint-Esprit, qui m'instruit & qui me parle.

CHAPITRE III.

Du dessein qui le portoit à découvrir dans cette dernière partie de ses Confessions, non plus ce qu'il avoit été avant sa conversion & son baptême; mais ce que la grace de Dieu l'avoit fait être depuis.

MAIS puis-je tirer quelque avantage de faire entendre mes confessions aux hommes, comme si c'étoit les hommes qui pussent guérir toutes mes langueurs? ne voyons-nous pas qu'ils sont d'ordinaire aussi curieux de savoir la vie d'autrui, que négligents de corriger la leur propre? Pourquoi donc désirer-ils tant d'apprendre de moi quel je suis, eux qui se mettent si peu en peine d'apprendre de vous quels ils sont? & d'où savent-ils que je leur dis la vérité, lorsqu'il n'y a point d'homme au monde qui connoisse ce qui se passe dans l'homme, que l'esprit de l'homme qui est en lui? Mais s'ils vous entendent lorsque vous leur parlerez d'eux-mêmes, ils ne pourront pas prétendre que vous n'êtes pas véritable dans vos paroles. Car qu'est-ce que vous écoutez, lorsque vous nous parlez de nous-mêmes, sinon connoître véritablement quels nous sommes? Or, qui est l'homme qui, reconnoissant clairement la vérité d'une chose, osera la désavouer comme un mensonge, si ce n'est que lui-même veuille mentir contre sa propre connoissance?

Mais parce que la charité fait tout croire à ceux qu'elle unit si étroitement ensemble, qu'ils ne sont plus qu'un cœur & qu'une ame, je me confesse à vous de telle sorte, ô mon Dieu! que les hommes me puissent entendre. Et quoiqu'il me soit impossible de leur faire connoître avec certitude que mea

confessions sont véritables, il me suffit qu'elles soient crues par ceux que la charité rend persuadés de la vérité de mes discours. Cependant, Seigneur, vous qui êtes le médecin intérieur de mon ame, faites-moi connoître, je vous prie, quelle peut être l'utilité de mes confessions que je m'en vais faire, en ces derniers Livres; car pour ce qui regarde celles que j'ai faites auparavant des crimes que vous m'avez remis, & que vous avez couverts par votre bonté, afin de me rendre heureux en me faisant participer à votre esprit, & en changeant mon ame par la Foi & par le Baptême, le fruit qu'on en peut tirer est qu'elles servent à toucher le cœur de ceux qui les lisent & qui les entendent; à les empêcher de tomber dans le sommeil & l'assoupissement du désespoir, qui leur persuaderoit qu'ils ne peuvent sortir de leurs habitudes corrompues, & à les réveiller, en les faisant entrer dans l'amour de votre miséricorde, & ressentir la douceur de votre grace, qui donne de la force aux plus foibles, en leur faisant reconnoître leur foiblesse. Les justes mêmes apprennent avec plaisir les péchés passés des personnes qui ne les commettent plus, non que les péchés leur puissent plaire, mais parce qu'ils se réjouissent de voir que ceux qui avoient été autrefois pécheurs, cessent de l'être.

Quel fruit donc, Seigneur mon Dieu, puis-je recueillir, de ce qu'outre la confession que ma conscience vous fait tous les jours, s'appuyant davantage sur votre miséricorde que sur sa propre innocence, je veux encore confesser aux hommes par cet écrit, non ce que j'étois autrefois, mais ce que je suis aujourd'hui? Car, quant à l'histoire de ma première vie que j'ai rapportée dans les Livres précédents, je ne puis ignorer le fruit que les autres & moi en peuvent tirer, & je l'ai remarqué ci-dessus. Mais plusieurs, tant de ceux qui me connoissent, que de ceux qui ne me connoissent pas, & ont seulement oui parler de moi, ou aux autres, ou à moi-même, desirant de savoir quel je suis au

temps où j'écris ces confessions : & parce que leurs oreilles ne peuvent , sans que je leur parle , entendre la voix de mon cœur , où je suis tel qu'il vous a plu de me rendre par votre grace , ils veulent savoir par ma propre bouche ce que je suis dans le fond de l'ame , où leurs yeux , ni leurs oreilles , ni leurs esprits ne sont pas capables de pénétrer. Et sans être assurés si ce que je dirai est véritable , ils sont disposés à le croire , parce que la charité , qui les rend bons , leur persuade que je ne mens pas lorsque je leur parle de moi-même ; & c'est elle qui , étant en eux , ajoute foi à ce que je dis.

CHAPITRE IV.

Suite des avantages de cette sorte de confession ; par laquelle il rend compte de tout ce qui pouvoit être en lui de bon & de mauvais.

MAis pourquoi désirent-ils ce récit de moi ? est-ce qu'ils veulent se réjouir avec moi , lorsqu'ils apprendront combien je m'approche de vous par le don de votre grace , & prier pour moi , lorsqu'ils sauront combien je me trouve retardé dans ce chemin par le poids de ma misère ? Je veux découvrir l'état de mon ame à ceux qui sont dans ces sentimens. Car ce ne m'est pas peu d'avantage , mon Dieu , que plusieurs vous rendent grace du bien qu'il vous a plu de me faire , & que plusieurs vous offrent leurs prières , afin qu'il vous plaise de m'en faire encore. Que la charité fraternelle aime donc en moi ce qu'elle y doit aimer , selon votre ordre & selon vos regles , qu'elle plaigne en moi ce qu'elle y doit plaindre , selon votre même ordre & vos mêmes regles. Mais que ce soit l'esprit d'un frere qui agisse de la sorte à mon égard , & non pas l'esprit d'un étranger , ni celui des enfans du siècle , dont la bouche est remplie de mensonges , & dont les mains sont souillées de crimes. Que ce soit , dis-je , l'esprit d'un frere qui , approuvant le

bien que je fais , s'en réjouisse pour l'amour de moi ; & improuvant le mal que je fais , s'en afflige pour l'amour de moi , parce qu'en l'un & en l'autre , soit qu'il approuve ou qu'il improuve mes actions , il m'aime toujours.

C'est à ceux-là que je veux bien me faire connaître , afin qu'ils se réjouissent de mes biens , & qu'ils gémissent de mes maux. Mes biens sont vos ouvrages & vos dons , soit dans la nature , soit dans la grace. Mes maux sont mes propres péchés , & les effets de vos jugements sur moi. Qu'ils se consolent dans la vue des uns ; qu'ils soupirent dans la vue des autres ; & que leurs cœurs , étant comme de sacrés & de vivants encensoirs , fassent monter jusqu'à votre trône les célestes parfums des cantiques de leurs actions de grâces , & des gémissements de leur charité.

Et vous , Seigneur , recevez , s'il vous plaît , agréablement cette odeur sainte de votre saint temple. Ayez compassion de moi , selon la grandeur de votre miséricorde , & pour la gloire de votre nom. Achievez l'ouvrage que vous avez commencé en moi , & consommez & détruisez ce qu'il y a encore d'imparfait en moi. Ainsi le fruit que je tire en me confessant de cette sorte , & en remarquant , non quel j'ai été , mais quel je suis , est que je ressens une secrète joie mêlée de crainte , & une secrète douleur mêlée d'espérance , en parlant de moi devant vous & devant tous ceux des hommes qui croient en vous , qui prennent part à ma joie , qui sont sujets comme moi à la nécessité de la mort , qui sont citoyens du Ciel & étrangers sur la terre comme je le suis , qui me précèdent , qui m'accompagnent & qui me suivent dans le voyage de cette vie.

Ils sont tous mes frères & vos serviteurs ; mais vous avez voulu qu'ils fussent vos enfants & mes maîtres , & vous m'avez obligé de leur rendre toute sorte de service , si je veux vivre avec vous de votre esprit & de vous-même. Et votre Fils , qui est vo-

tre Verbe, ne s'est pas contenté de me servir de maître par ses paroles, il a voulu encore me servir de guide par son exemple. C'est ce que je tâche d'imiter dans ma charge par mes discours & mes actions. C'est ce que je fais sous l'ombre favorable de vos ailes, quoiqu'avec un extrême péril, mais qui me seroit encore plus redoutable si je ne me consolais en ce qu'étant couvert de vos ailes, mon âme vous demeure assujettie, & ma faiblesse vous est connue.

Il est vrai que je ne suis encore qu'un enfant; mais j'ai un pere qui vit toujours; j'ai un tuteur qui est capable de me protéger & de me défendre; car celui dont j'ai reçu la vie est le même dont je reçois toute sorte de protection. Et qui est celui-là, mon Dieu, sinon vous qui êtes seul tout mon bien, qui êtes seul tout-puissant, & étiez avec moi lors même que je n'étois pas encore avec vous? Je découvrirai donc l'état présent de mon âme à ceux que vous me commandez de servir, sans que je veuille me juger moi-même; & me voyant dans cette disposition, ils me croiront.

CHAPITRE V.

Que l'homme ne se connoît pas entièrement soi-même.

IL n'y a que vous, Seigneur, qui me connoissiez parfaitement; car encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui sache ce qui se passe dans lui, & que ce secret soit impénétrable à tout le reste des hommes, il y a néanmoins quelque chose dans l'homme que son esprit même ne connoît pas. Mais vous, Seigneur, vous pénétrez dans les replis les plus cachés de son âme, parce que vous les connoissiez, comme l'ouvrier connoît son ouvrage. Et bien que me considérant en votre présence, j'entre dans le mépris de moi-même, & me regarde comme n'étant que terre & que cendre, je fais néanmoins quelque chose de vous que je ne fais pas de

moi-même. Car encore que je ne puisse maintenant vous voir face à face , mais seulement comme dans un miroir & sous des voiles , & que pendant que je suis éloigné de vous , vous ne me soyez pas si présent que je le suis à moi-même , néanmoins je ne laisse pas de savoir que rien n'est capable de vous nuire ; mais je ne fais pas à quelles tentations je suis ou ne suis pas capable de résister.

Toute mon espérance consiste en ce qu'étant fidèle en vos promesses , vous ne souffrez pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nos forces peuvent porter ; mais vous nous en faites sortir par votre grace , en nous donnant par elle le moyen de les soutenir. Je confesserai donc ce que je connois & ce que j'ignore de moi-même , puisque je ne connois ce que j'en connois que par la lumière que vous m'en donnez , & j'ignorerai toujours ce que j'en ignore , jusqu'à ce que les ténèbres qui sont dans mon âme soient changées en un midi sans nuages par l'éclat de votre gloire.

C H A P I T R E V I.

Qu'il n'étoit point en doute qu'il aimât Dieu , & qu'on apprend à le connoître en considérant toutes les choses créées.

Seigneur , je vous aime , & ce n'est point avec doute , mais avec certitude que je fais que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par votre parole , & aussi-tôt je vous ai aimé. Le ciel & la terre , & tout ce qu'ils contiennent , me disent aussi de toutes parts que je suis obligé de vous aimer , & ils ne cessent point de le dire à tous les hommes , afin qu'ils soient inexcusables s'ils y manquent. Mais il faut que vous sachiez beaucoup davantage pour avoir pitié de celui dont il vous plaît d'avoir pitié , & pour faire miséricorde à celui auquel il vous plaît de faire miséricorde ; car autrement le ciel & la terre parlent en vain , & publient

inutilement vos louanges , puisqu'ils ne parlent qu'à des sourds.

Or , qu'est-ce que j'aime lorsque je vous aime ? Ce n'est ni tout ce que les lieux renferment de beau , ni tout ce que les temps nous présentent d'agréable. Ce n'est ni cet éclat de la lumière qui donne tant de plaisir à nos yeux , ni la douce harmonie de la musique , ni l'odeur des fleurs & des parfums , ni la manne , ni le miel , ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime quand j'aime mon Dieu , & j'aime néanmoins une lumière , une harmonie , une odeur , une viande délicieuse & une volupté , quand j'aime mon Dieu. Mais cette lumière , cette harmonie , cette odeur , cette viande & cette volupté , ne se trouvent que dans le fond de mon cœur , dans cette partie de moi-même qui est toute intérieure & toute invisible , où mon ame voit briller au-dessus d'elle une lumière que le lieu ne renferme point , où elle entend une harmonie que le temps ne mesure point , où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point , où elle goûte une viande qui en nourrissant ne diminue point , & enfin où elle s'unit à un objet infiniment aimable , dont la jouissance ne dégoute point.

Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. Et qu'est-ce que cela ? je l'ai demandé à la terre , & elle m'a répondu : ce n'est pas moi ; & tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer , aux abymes , aux poissons & à tous les animaux qui se promènent dans l'eau ; & ils m'ont répondu : nous ne sommes pas votre Dieu ; cherchez-le au-dessus de nous. Je l'ai demandé à l'air que nous respirons , & il m'a répondu aussi-bien que tous les oiseaux : Anaximene s'est trompé ; car nous ne sommes pas Dieu. Je l'ai demandé au ciel , au soleil , à la lune & aux étoiles , & ils m'ont répondu : nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez. Je me suis ensuite adressé à tous les objets qui environnent mes

sens, & leur ai dit : puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins, je vous prie, quelque chose de lui, & ils s'écrièrent tout d'une voix : c'est lui qui nous a créés.

Le mouvement de mon cœur dans cette recherche a été la voix par laquelle je leur ai fait cette demande, & leur beauté a été comme la langue muette par laquelle ils m'ont fait cette réponse. Je suis revenu enfin en moi-même, & me suis-dit : qui es-tu ? Et j'ai répondu à moi-même : je suis homme ; car je suis composé de corps & d'ame, dont l'un est extérieur & visible, & l'autre intérieure & invisible. Auquel des deux devois-je plutôt m'adresser pour chercher mon Dieu, que j'avois déjà cherché par tous les êtres corporels, depuis la terre jusqu'au ciel, & aussi loin que j'avois pu envoyer les rayons de mes yeux, ainsi que des messagers, pour en apprendre des nouvelles ?

Mais l'ame, cette partie intérieure, étoit sans doute la plus propre pour s'en informer. Car tous ces messagers extérieurs s'adressoient à elle, qui étoit comme dans son tribunal & dans son siège, pour juger de toutes ces réponses que le ciel, la terre & tout ce qu'ils contiennent m'avoient faites, en me disant : nous ne sommes pas votre Dieu, & c'est lui qui nous a faits. L'homme intérieur connoît ces choses par l'homme extérieur ; & c'est ainsi que moi qui suis cet homme intérieur & un esprit élevé au-dessus du corps, les ai connues par les sens de ce corps qui m'environne.

J'ai interrogé ensuite tout l'univers sur le sujet de mon Dieu, & il m'a répondu : je ne le suis pas, & c'est lui qui m'a créé. Mais cette même machine du monde ne paroît-elle pas à tous ceux qui ont des yeux ? D'où vient donc qu'elle ne tient pas à tous le même langage ? Car il est sans doute que les animaux grands & petits la peuvent voir ; mais ils ne sauroient l'interroger, d'autant qu'ils n'ont point de raison en eux qui soit établie par-dessus leurs sens, & à qui ils puissent rapporter ce qu'ils apperçoi-

vient ; au lieu que les hommes sont capables de faire ces questions , afin de comprendre les invisibles beautés de Dieu par les choses visibles qu'il a créées. Mais comme ils s'attachent à ces créatures , l'amour qu'ils ont pour elles les soumet à elles , & fait que leur étant ainsi soumis , ils ne peuvent plus en juger.

Or , elles ne répondent en la maniere que je viens de dire sur les demandes qui leur sont faites , qu'à ceux qui sont en état de juger de leurs réponses. Carquoiqu'elles ne changent point de langage , parce que leur langage n'est autre chose que leur nature , & qu'elles ne paroissent point d'une maniere différente à celui qui ne fait que les voir , & à celui qui , en les voyant , les interroge , néanmoins en leur paroissant à tous deux d'une même sorte , elles sont muettes pour l'un & elles parlent à l'autre , ou pour mieux dire , elles leur parlent à tous ; mais elles ne sont entendues que de ceux qui consultent la vérité au-dedans d'eux-mêmes sur ce qu'ils apprennent d'elles au-dehors par l'entremise de leurs sens. Car la vérité me dit : le ciel , ni la terre , ni aucun de tous les corps qui sont dans le monde , n'est ton Dieu , & leur nature le fait voir à tous ceux qui la considerent , puisqu'il n'y a point de corps qui ne soit moindre en l'une de ses parties qu'en son tout. C'est pourquoi , ô mon ame ! (car c'est à toi que je parle.) tu ne peux douter que tu ne sois beaucoup plus excellente que le corps , puisque c'est toi qui le soutiens & qui l'animes : ce que nul corps ne peut faire à l'égard d'un autre corps. Or , ton Dieu est la vie même de ta vie.

CHAPITRE VII.

Dieu ne peut être connu par les sens.

Q U'est-ce donc que j'aime quand j'aime mon Dieu ? Et qui est celui qui est si fort élevé au-dessus de la plus haute partie de mon ame ? Je veux

par elle m'élever jusqu'à lui, je veux passer au-delà de cette puissance par laquelle je suis uni à mon corps, & qui anime toutes ses parties. Car je ne saurois connoître mon Dieu par elle, puisque si elle étoit capable de cette haute connoissance, les chevaux & les mulets, qui sont sans raison, pourroient connoître Dieu comme moi, ayant comme moi cette puissance qui donne aussi la vie à leurs corps.

Il y a aussi une autre puissance par laquelle je communique, non-seulement la vie, mais le sentiment à ce corps que Dieu m'a donné, & par laquelle je commande à mon œil, non pas de voir, mais d'entendre, & ainsi à chacun de mes autres sens en particulier, ce qui est propre à sa fonction & à son office. Car dans cette diversité d'actions que produit chacun d'eux, c'est mon esprit seul qui agit par eux. Je ne m'arrêterai point non plus à cette puissance que les chevaux & les mulets ont comme moi, puisqu'ils ont l'usage des sens du corps.

CHAPITRE VIII.

De la force & de l'étendue de la mémoire.

JE passerai donc au-delà de ces puissances naturelles qui sont en moi, pour m'élever comme par degrés vers celui qui m'a créé; & je viendrai à ces larges campagnes, & à ces vastes palais de ma mémoire, où sont renfermés les trésors de ce nombre infini d'images qui y sont entrées par les portes de mes sens. C'est-là que nous conservons aussi toutes nos pensées, en y ajoutant ou diminuant, ou changeant quelque chose de ce que nous avons connu par les sens, & généralement tout ce qui a été mis comme en dépôt & en réserve, & que l'oubli n'a point encore effacé & enseveli.

C'est-là où je demande que l'on me tire de ce trésor ce que je désire, & soudain quelques-unes de ces especes en sortent & se présentent à moi;

d'autres se font chercher plus long-temps , & diffèrent davantage à venir , comme si on les tiroit avec peine du fond de quelques replis cachés ; d'autres en sortent en foule ; & bien que ce ne soit pas elles que je cherche ni que je demande , elles se produisent d'elles-mêmes , & semblent dire : n'est-ce point nous que vous cherchez ? Mais je les repousse comme de la main de mon esprit , & les éloigne de ma mémoire , jusqu'à ce que la chose que je désire se découvre & sorte du lieu où elle étoit cachée pour se présenter à moi. Il y en a d'autres qui sans interrompre leur suite viennent avec facilité dans le même ordre que je les demande ; & les premières faisant place aux autres se retirent pour revenir toutes les fois que je le voudrai : ce qui arrive lorsque je récite par cœur quelque chose.

Dans ce même trésor de ma mémoire , je conserve distinctement & sans aucune confusion toutes les especes qui , selon leurs divers genres , y sont entrées chacune par la porte qui leur est propre , comme la lumière , toutes les couleurs , & toutes les figures des corps par les yeux ; tous les sons par les oreilles ; toutes les odeurs par le nez ; toutes les saveurs par la bouche ; & par l'attouchement répandu dans tout le corps , tout ce qui est dur ou mou , chaud ou froid , doux ou rude , pesant ou léger , soit qu'il entre dans nous , ou bien que nous le touchions. Ce grand magasin de la mémoire reçoit toutes les especes pour nous les représenter quand nous en avons besoin ; chacune d'elles y entre par la porte qui lui est particuliere ; & elle les conserve dans ses divers plis & replis , qui sont si secrets & si cachés , que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes qui y entrent , mais seulement leurs images , qui sont toujours prêtes à se représenter à notre esprit quand il veut s'en souvenir.

Qui seroit celui qui pourroit dire de quelle sorte toutes ces images , & toutes ces especes ont été formées

mées, encore que l'on remarque assez par quel sens elles ont été apportées & données en garde à la mémoire ? Car lorsque je suis dans l'obscurité & dans le silence, je retire si je veux les couleurs de ma mémoire, & distingue le noir d'avec le blanc, & ainsi toutes les autres couleurs qu'il me plaît, sans que les sons se jettent à la traverse, ni me viennent troubler, lorsque je considère ce que j'ai appris par la vue : & néanmoins ces sons sont aussi dans ma mémoire, & comme cachés dans d'autres replis, puisque si je veux qu'ils se présentent à moi, ils le font aussi-tôt. Et d'autre part, encore que je ne remue pas la langue, & que je ne fasse aucune action de la gorge, je chante autant qu'il me plaît sans que ces images des couleurs qui sont aussi dans ma mémoire, viennent non plus se jeter à la traverse, ni m'interrompre, lorsque j'en tire cet autre trésor qui y étoit entré par les oreilles. Et je me souviens en la même sorte, quand il me plaît, de toutes les autres choses qui m'ont été apportées par les autres sens, & placées dans ma mémoire. Car, sans que je fasse aucun usage de l'odorat, je discerne la senteur des lys d'avec celle des violettes ; & sans que je goûte ni que je touche rien, je préfère par mon souvenir le miel au vin cuit, & ce qui est poli à ce qui est rude. Tout ceci se passe en moi-même dans ce grand palais de ma mémoire.

C'est-là que le ciel, la terre, la mer, & tout ce que j'ai pu y remarquer, s'offre à moi aussi-tôt que je le veux, hormis les choses que j'ai oubliées. C'est-là que je me rencontre moi-même, & que je me représente le temps, le lieu, les autres circonstances de ce que j'ai fait, & les dispositions dans lesquelles j'étois lorsque je faisois ces actions. C'est-là que je conserve les images des choses que j'ai connues par expérience, & que j'ai crues sans les avoir éprouvées, par le rapport qu'elles avoient avec celles que j'ai éprouvées ; & qu'en conservant toutes ces expériences passées les unes avec les au-

tres , je forme des jugemens de ce qui peut arriver , & de l'espérance qu'on en doit avoir : & comme si toutes ces choses m'étoient présentes , je dis en moi-même dans ce vaste espace de mon esprit , rempli de tant d'images diverses : je ferai ceci ou cela : ou si ceci ou cela pouvoit arriver : Dieu ne permet pas , s'il lui plaît , que ceci ou cela arrive. Et lorsque je parle de la sorte , les images de toutes les choses dont je parle s'offrent à moi dans ce riche trésor de ma mémoire , & je n'en pourrois du tout rien dire , si elles n'étoient présentes.

Que cette puissance de ma mémoire est grande ; mon Dieu ! Qu'elle est grande ! ses plis & replis s'étendent à l'infini : & qui est capable de les pénétrer jusqu'au fond ? Néanmoins c'est une faculté de mon ame & qui appartient à ma nature. Je ne puis donc pas connoître ce que je suis ; & ainsi il paroît que notre esprit n'a pas assez d'étendue pour se comprendre soi-même : & cependant où peut être cette partie de lui-même qu'il ne comprend pas ? n'est-elle pas en lui & non hors de lui ? pourquoi donc ne sauroit-il la comprendre ?

J'avoue que tout ceci me remplit d'admiration & d'étonnement. Les hommes admirent la hauteur des montagnes , l'agitation des flots de la mer , la vaste étendue de l'océan , le cours des fleuves , & le mouvement des astres : & ils ne pensent point à eux-mêmes , & n'admirent pas ce qui est si admirable , que lorsque j'ai parlé de toutes ces choses , je ne les vois pas de mes yeux , & que néanmoins je n'en aurois pas parlé , si je ne voyois au-dedans de moi dans ma mémoire , & dans une aussi grande étendue que si je le voyois au-dehors & réellement , les montagnes , les flots , les fleuves & les astres que j'ai vus , & l'océan que je ne connois que par le rapport d'autrui. Et cependant lorsque je les ai vus , je ne les ai point comme enlevés avec les yeux pour les faire entrer dans moi , & ils n'y sont point en effet , mais seulement leurs especes & leurs images , & je sais par lequel de mes sens toutes ces impressions se sont faites dans mon esprit.

C H A P I T R E I X.

De la mémoire que nous avons des sciences.

MAis cette vaste étendue de ma mémoire ne conserve pas seulement les especes de toutes les choses dont je viens de parler ; mais elle contient aussi tout ce que j'ai appris des sciences , & que je n'ai point encore oublié ; & elle le garde comme dans des lieux secrets & particuliers , bien différents des lieux ordinaires où les corps sont renfermés : & elle ne conserve pas seulement les images de ces connoissances , mais les connoissances mêmes. Car tout ce que je fais de ces sciences , comme ce que c'est que la grammaire , ce que c'est que la logique , & combien il y a d'especes de questions , est de telle sorte dans ma mémoire , qu'elle n'a pas laissé ces choses au-dehors pour n'en recevoir que les images , & qu'elle ne s'est pas évaporée après s'être fait entendre , ainsi que la voix , qui , après avoir frappé nos oreilles , laisse comme une trace & une marque en soi , par laquelle , lors même qu'elle ne raisonne plus , on s'en ressouvient comme si elle raisonnoit encore : ou comme l'odeur qui , en passant & en se dissipant en l'air , fait une telle impression dans l'odorat , qu'il emporte dans la mémoire une image que nous y retrouvons toutes les fois que nous en rappelons le souvenir : ou comme la viande , qui encore qu'elle n'ait plus de saveur quand elle est dans notre estomac , semble en conserver encore dans notre mémoire : ou comme ce que nous touchons , qui bien qu'ensuite éloigné de nous , ne laisse pas de se représenter à notre mémoire. Car toutes ces choses n'entrent pas dans elle ; mais elle en reçoit seulement les images avec une incroyable promptitude , & les place comme dans des cellules avec un ordre admirable ; d'où , par une manière qui n'est pas moins merveilleuse , nous le retirons en nous en ressouvenant.

CHAPITRE X.

Que les sciences sont dans la mémoire sans y être entrées par les sens.

Lorsque j'entends dire que l'on peut faire sur chaque chose trois sortes de questions, savoir si elle est, ce qu'elle est, & quelle elle est, je retiens bien dans ma mémoire les images des sons qui ont formé ces paroles; & je fais qu'après avoir passé dans l'air avec bruit, ils se sont évanouis. Mais je n'ai connu par aucun de mes sens les choses que ces sons signifient, ni ne les ai jamais vues ailleurs que dans mon esprit: & ce ne sont point les images, mais elles-mêmes que j'ai reçues & enfermées dans ma mémoire, afin de les y conserver. Qu'elles disent, si elles le peuvent, de quelle sorte elles y sont donc venues: car bien que je fasse une revue de toutes les portes de mon cœur, je n'en saurois trouver une seule par où elles soient entrées.

Mes yeux me disent: si elles sont colorées, nous vous en avons fait le rapport. Mes oreilles me disent: si elles ont rendu quelque son, c'est nous qui vous les avons fait connoître. Mon nez me dit: si elle ont eu de l'odeur, je leur ai servi de passage. Mon palais me dit: si elles n'ont point de saveur, ne m'en demandez point de nouvelles. Et mes mains me disent: si elles ne sont point corporelles, nous ne les avons pas touchées, & ainsi nous n'avons eu garde de vous en donner avis. D'où donc & par où sont-elles entrées dans ma mémoire? Certes; je ne fais. Car lorsque je les ai apprises, je ne m'en suis pas rapporté à l'esprit d'un autre; mais je les ai remarquées dans le mien propre, & j'ai connu qu'elles étoient vraies; & je les lui ai données comme en dépôt pour me les garder & me les rendre toutes les fois que je le voudrois. Elles étoient donc en moi auparavant même que de les avoir ap-

prises ; mais ce n'étoit peut-être pas dans ma mémoire qu'elles étoient. Comment donc & pourquoi les ai-je reconnues lorsque l'on me les a dites , & ai-je répondu : cela est ainsi ; ce que vous dites est véritable , sinon parce qu'elles étoient déjà dans ma mémoire , mais si reculées & si à l'écart , ainsi que dans des antres profonds , que si quelqu'un ne m'eût fait aviser de les en tirer , je n'y aurois peut-être jamais pensé ?

C H A P I T R E X I.

Que les sciences s'acquierent en rassemblant les notions qui étoient comme dispersées dans notre esprit.

A Insi apprendre les sciences dont nous n'avons pas reçu les images par le sens , mais que nous considérons dans notre esprit sans aucune image comme elles sont en elles-mêmes , n'est autre chose que rassembler par notre pensée les choses qui étoient éparées deçà & delà , sans aucun ordre , dans notre mémoire , & faire en sorte , en les bien considérant , qu'au lieu qu'elles y étoient cachées & comme égarées & négligées , elles soient toujours prêtes de se présenter à nous sans peine lorsque nous voudrons tant soit peu y appliquer notre esprit.

Et combien ma mémoire conserve-t-elle de choses semblables qui sont déjà toutes trouvées & prêtes de s'offrir à moi à chaque moment , ce que l'on appelle avoir appris quelque science ! Que si je demeure durant un temps considérable sans les repasser dans mon esprit , elles s'écoulent & s'enfoncent de nouveau de telle sorte dans les replis les plus profonds & les plus cachés de ma mémoire , qu'il faut que je les en tire encore par une nouvelle méditation , comme si je ne les en avois jamais tirées , & qu'étant éparées çà & là , je les rassemble dans ce même lieu , puisqu'elles n'ont point d'autre demeure , afin de les pouvoir connoître. D'où vient

que dans la langue latine le mot qui signifie penser, ne veut dire autre chose dans son origine que rassembler ; quoiqu'étant devenu propre aux actions de l'esprit, il ne serve plus à marquer toute sorte de rassemblement, pour parler ainsi, mais celui-là seulement qui se fait par la pensée.

CHAPITRE XII.

De la mémoire que nous avons des Mathématiques.

LA mémoire contient aussi les raisons & les règles innombrables des nombres & des dimensions que l'arithmétique & la géométrie nous enseignent, dont elle n'en a reçu aucune par l'opération des sens corporels, puisqu'elles n'ont ni couleur, ni son, ni odeur, ni saveur, ni rien qui puisse être touché. J'ai bien entendu le son des paroles qui les signifient, lorsque l'on en a parlé : mais ce son & ces connoissances sont deux choses toutes différentes. Car ces paroles ont un autre son lorsqu'elles sont grecques, que lorsqu'elles sont latines ; au lieu que ces règles & ces raisons de mathématiques ne sont ni grecques ni latines, ni d'aucunes langues.

J'ai vu des lignes tirées par d'excellents maîtres, qui étoient si délicates, que les filets des toiles des araignées ne le sont pas davantage : mais ces autres lignes que je forme dans mon esprit sont routes différentes de celles-ci, & ne sont nullement des images de celles qui sont sensibles à nos yeux. Et celui-là connoît & les comprend, qui, sans avoir nulle pensée d'aucun corps, les connoît intérieurement en se les représentant dans son esprit. J'ai aussi apperçu par tous mes sens corporels le nombre des choses que nous comptons. Mais ces autres nombres, dont nous nous servons pour compter, sont bien d'une autre nature, & ne sont pas les images des nombres sensibles, mais beaucoup plus excellents qu'eux. Que si celui qui ne les comprend pas se

moque de moi , comme si ce que j'en dis n'étoit que des rêveries , j'aurai pitié de son ignorance , qui le porte à se moquer de ce qu'il ne connoît pas.

C H A P I T R E X I I I .

De quelle sorte la mémoire retire les choses , & comment elle conserve le souvenir des passions de l'esprit.

J'Ai toutes ces choses dans ma mémoire , & je n'ai pas oublié la manière dont je les ai apprises , non plus que tant de mauvais raisonnements que j'ai entendus faire au contraire , lesquels encore qu'ils soient faux , il ne laisse pas néanmoins d'être véritable que je m'en souviens , & il me souvient aussi que j'ai su discerner dans ces disputes la vérité d'avec le mensonge.

Je m'apperçois bien aussi qu'il y a différence entre ce discernement du vrai d'avec le faux , comme je le puis faire maintenant , & le souvenir de l'avoir fait souvent , en repassant souvent ces choses par mon esprit. Ainsi je me souviens de les avoir souvent comprises. Et si je les comprends à cette heure , je mettrai encore cette intelligence comme en garde & comme en dépôt dans ma mémoire , afin de me pouvoir souvenir ci-après de l'avoir eue maintenant. Je me souviens donc de m'être souvenu , tout de même que si je me ressouviens dans quelque temps des choses dont j'ai pu maintenant me souvenir , ce sera par le moyen de la puissance de ma mémoire que je m'en ressouviendrai.

Ma mémoire conserve aussi les diverses passions de mon esprit , non pas en la même manière qu'elles sont en lui lorsqu'il les ressent , mais en une autre manière fort différente & conforme au pouvoir qu'elle a de conserver les images & les espèces des choses. Car je me souviens , sans être gai , d'avoir été dans la joie ; sans être triste , d'avoir été dans la tristesse ; sans être touché de crainte , d'avoir

été dans la crainte ; & sans rien désirer , d'avoir eu des desirs très-violents. Et au contraire , il arrive quelquefois que je me souviens avec joie d'avoir été triste ; & avec tristesse , d'avoir été dans la joie.

CHAPITRE XIV.

De quelle sorte l'esprit se souvient avec joie des choses tristes.

IL n'y a pas néanmoins tant de raison de s'étonner que l'ame se souviennne avec joie des peines que le corps a souffertes avec douleur , puisque l'ame & le corps sont deux choses différentes. Mais il y a sujet d'admirer que la mémoire étant une même chose que l'esprit , l'esprit soit égal lorsqu'il se souvient de la tristesse passée , & que la mémoire ne soit pas triste , encore qu'elle conserve le souvenir de cette tristesse. Or , il paroît que la mémoire est une même chose que l'esprit , puisque lorsque nous commandons à quelqu'un d'apprendre quelque chose par cœur , nous lui disons : faites en sorte de mettre cela dans votre esprit ; & quand nous oublions quelque chose , nous disons : je ne l'avois pas dans l'esprit : cela s'est effacé dans mon esprit , donnant ainsi à notre mémoire le nom d'esprit.

Ceci étant de la sorte , d'où vient donc que , lorsque je me souviens avec joie de ma tristesse passée , la joie est dans mon esprit , & la tristesse dans ma mémoire , & que l'esprit se réjouissant de la joie qui est en lui , la mémoire ne s'attriste pas de la tristesse qui est en elle ? Est-ce que la mémoire n'est pas une partie & l'une des puissances de l'esprit ? Mais qui oseroit soutenir une telle erreur ? il faut donc dire que la mémoire est comme l'estomac de l'esprit , & que la joie & la tristesse ressemblent à des viandes douces ou ameres , qui , lorsqu'elles passent dans la mémoire , y sont comme des viandes

dans l'estomac , où elles peuvent bien demeurer ; mais sans avoir aucune faveur. J'avoue qu'il feroit ridicule d'établir une entière ressemblance entre ces deux choses ; mais elles ne sont pas toutefois entièrement dissemblables.

Or , quand je dis qu'il y a quatre passions de l'ame , le desir , la joie , la crainte , & la tristesse , c'est de ma mémoire que je tire cette connoissance ; & lorsque je discours sur ce sujet , soit en les divisant selon leurs diverses especes , ou en les définissant selon leur genre & leurs différences , c'est de ce même trésor que je tire tout ce que j'en dis , sans toutefois que lorsque je discours de ces passions par le souvenir que m'en fournit ma mémoire , je sois troublé par le trouble qu'elles apportent dans l'ame. Et il est sans doute que je n'aurois pu par mon souvenir les tirer ainsi de ma mémoire , si elles n'y eussent été auparavant que je les en eusse tirées.

N'est-ce point que , comme les animaux en ruminant font revenir de leur estomac à leur bouche la nourriture qu'ils ont prise , nous ramenons de la même sorte , par notre souvenir , les choses qui sont dans notre mémoire ? Mais si cela est , d'où vient que celui qui en discours , & par conséquent qui s'en souvient , ne ressent point dans sa pensée , qui semble être en cette rencontre comme la bouche de son ame , ni la douceur de la joie , ni l'amertume de la tristesse ? est-ce que l'ame est en cela différente du corps , la comparaison que l'on fait de l'un avec l'autre ne pouvant pas revenir en tout ? Car qui est celui qui pourroit se résoudre à parler de semblables sujets , si toutes les fois que nous proférons ces mots de tristesse & de crainte , nous étions nécessairement obligés de nous attrister & de craindre ? Nous n'en parlerions pas néanmoins si elles n'étoient dans notre mémoire , & si nous n'y trouvions non-seulement les images que le son de ces mots y a imprimées par le moyen de nos sens , mais aussi les notions des choses mêmes qui n'y sont

entrées par aucunes des portes de ces sens corporels ; mais que notre esprit même , par l'expérience qu'il a tirée de ses propres passions , a confiées à notre mémoire ; ou qu'elle a retenues par elle-même sans qu'elles lui aient été confiées.

CHAPITRE XV.

Des diverses manières dont les choses qui sont absentes sont représentées dans la mémoire.

MAIS qui pourroit dire que cette impression qui se fait dans la mémoire , s'y fait par les images des choses , ou sans aucunes images ? Car lorsque je nomme une pierre ; ou que je nomme le soleil , il est sans doute que leurs images sont aussi présentes à ma mémoire , encore que les choses qu'elles me représentent soient éloignées de mes sens. Je nomme la douleur du corps sans que cette douleur soit présente , puisque je n'en ressens aucune , & néanmoins si son image n'étoit présente à ma mémoire , je ne saurois de que je disois , & je ne pourrois dans mes discours distinguer la douleur d'avec le plaisir. Je nomme la santé du corps lorsque je suis sain : & il est sans doute qu'en cette sorte la cause même dont je parle se trouve présente , & toutefois si mon image n'étoit point dans ma mémoire , je ne pourrois nullement me souvenir de ce que signifie ce mot de santé. Et lorsqu'on le propose devant les malades , ils ne sauroient pas non plus ce qu'il voudroit dire , si par la puissance de la mémoire ils n'avoient gravé dans leur esprit cette même image de la santé , bien qu'ils soient alors sans santé. Je nomme les nombres dont nous nous servons pour compter : & aussi-tôt , non pas leurs images , mais eux-mêmes se trouvent présents dans ma mémoire. Je nomme l'image du soleil , & elle est dans ma mémoire ; puisque ce n'est pas l'image de l'image , mais l'image même , laquelle se représente à moi aussi-tôt que je m'en souviens. Je nomme

me la mémoire, & je connois ce que je nomme ; mais où le connois-je , sinon dans ma propre mémoire ? Et comment est-ce qu'elle est présente à moi-même , sinon par elle-même , & non pas seulement par son image ?

C H A P I T R E X V I.

La mémoire se souvient même de l'oubli.

MAis lorsque je prononce ce nom d'oubli, & que je connois aussi ce que je nomme , comment le pourrois-je connoître , si je ne m'en souvenois ? Je ne dis pas du son de ce mot , mais de la chose qu'il signifie , laquelle si j'avois oubliée , il ne seroit pas en mon pouvoir de connoître ce que signifieroit cette parole. Ainsi lorsque je me souviens de la mémoire , elle se présente aussi-tôt à moi par elle-même : & lorsque je me souviens de l'oubli , & l'oubli & la mémoire se présentent aussi-tôt à moi : la mémoire , qui fait que je me souviens , & l'oubli , qui fait que je ne me souviens pas de quelque chose.

Mais qu'est-ce que l'oubli ? est-ce autre chose qu'un manquement de mémoire ? Comment est-ce donc qu'il se présente pour me faire souvenir de lui , puisque sa nature est de faire que je ne me souviennne point lorsqu'il est présent ? que si c'est par la mémoire que nous retenons les choses dont nous nous ressouvenons , & que nous ne puissions , lorsque nous entendons préférer le mot d'oubli , connoître ce que ce mot signifie , si nous ne nous souvenons de l'oubli , il s'ensuit que l'oubli se conserve dans la mémoire , & qu'ainsi la présence de ce qui fait que nous oublions , nous est quelquefois nécessaire pour nous empêcher d'oublier. Et ne peut-on pas inférer de-là que , lorsque nous nous souvenons de l'oubli , il n'est pas lui-même dans notre mémoire , mais seulement par son espece & par son image , puisque s'il y étoit par lui-même , il

seroit que nous l'oublierions au-lieu de nous en souvenir ?

Qui est donc celui qui sera capable de pénétrer & de comprendre en quelle sorte cela se passe ? J'avoue , Seigneur , que j'y trouve une extrême difficulté ; & c'est dans la recherche de moi-même que je la trouve. Je suis devenu à moi-même une terre ingrate , que l'on s'emploie inutilement à cultiver avec beaucoup de travail & de sueur. Car je ne m'efforce point maintenant de découvrir quelle est l'étendue des plaines du ciel. Je ne mesure point les distances qui se rencontrent entre les astres , & je ne cherche point quel est le poids sur lequel la terre est balancée. Il n'y a pas sujet de s'étonner si tout ce que je ne suis pas se trouve être éloigné de moi : mais c'est moi-même qui me souviens des choses dont je me souviens : c'est moi-même , puisque c'est mon esprit qui s'en souvient. Et qui peut être plus proche de moi que moi-même ? Je ne comprends pas toutefois quelle est la puissance de ma mémoire , encore que sans elle je ne pourrais me nommer moi-même.

Que puis-je donc dire , étant assuré comme je suis , que je me souviens de mon oubli ? Dirai-je que ce dont je me souviens ne réside pas dans ma mémoire ? ou bien dirai-je qu'il est nécessaire que l'oubli soit dans ma mémoire pour m'empêcher d'oublier ? L'un & l'autre ne seroit-il pas très-ridicule ? Comment aussi pourrais-je dire que lorsque je me souviens de l'oubli , c'est l'image de cet oubli , & non pas l'oubli même , qui est conservé dans ma mémoire ? Comment le pourrais-je dire , puisque lorsque l'image de quelque chose s'imprime dans notre mémoire , il est nécessaire que la chose même nous soit présente , afin que cette image s'y imprime ? Car c'est ainsi que je me souviens de Carthage & de tous les autres lieux où j'ai été ; c'est ainsi que je me souviens des visages de toutes les personnes que j'ai vues , & de tout ce que mes autres sens m'ont rapporté : & c'est ainsi que je

me souviens de la santé & de la maladie que j'ai éprouvées dans mon corps. Quand toutes ces choses m'étoient présentes, ma mémoire en a conçu des images que je puisse considérer & repasser dans mon esprit, lorsque je voudrois me ressouvenir de ces objets dans leur éloignement & dans leur absence.

Que si c'est par son image & non par lui-même que l'oubli se conserve dans ma mémoire, il falloit donc qu'il fût présent, afin que ma mémoire pût concevoir cette image. Or, de quelle sorte l'oubli étant présent gravoit-il cette image dans ma mémoire, puisqu'il efface par sa présence les choses qu'il trouve déjà imprimées dans ma mémoire? Toutefois, bien qu'il soit très-difficile de comprendre & d'expliquer de quelle manière cela arrive, je suis très-assuré que je me souviens de mon oubli, quoique ce soit lui qui efface les images des choses dont nous nous ressouvenons.

C H A P I T R E X V I I.

Que la mémoire est une chose admirable; mais qu'il faut encore chercher Dieu au-dessus d'elle.

MON Dieu, cette puissance de la mémoire est prodigieuse, & je ne puis assez admirer sa profonde multiplicité, qui s'étend jusqu'à l'infini. Or, cette mémoire n'est autre chose que l'esprit; & je suis moi-même cet esprit. Que suis-je donc, ô mon Dieu! que suis-je, moi qui vous parle, sinon une nature qui épouvante ceux qui la considèrent bien dans l'incroyable variété de ses opérations, & dans la vaste étendue de ses puissances?

Voilà que je me promène dans les campagnes de ma mémoire, dans ces antres, pour parler ainsi, & ces cavernes innombrables qui sont pleines d'un nombre infini d'infinis genres de choses; soit qu'elle les conserve par leurs espèces, comme il arrive en tout ce qui regarde les corps, ou par leur présence;

ſſence ; comme en ce qui eſt des arts , ou par je ne ſais quelles marques , comme en ce qui eſt des affections de l'ame que la mémoire retient , lors même que l'eſprit ne les ſouffre plus , quoique tout ce qui eſt dans la mémoire ſoit dans l'eſprit. Je me promene , diſ-je , & je vole en quelque ſorte avec la penſée par toutes ces choſes , que je pénétre autant que je puis , en les conſidérant , tantôt d'une manière , & tantôt d'une autre , ſans pouvoir jamais y trouver aucune fin , tant eſt grande la puiffance de la mémoire , & tant eſt grande la puiffance de la vie dans un homme vivant , quoique mortel.

Mon Dieu , qui êtes ma véritable vie , que ferai-je donc ? Je paſſerai au-delà de cette puiffance qui eſt en moi , & que l'on nomme mémoire , & j'irai plus outre , afin d'arriver juſqu'à vous , qui êtes cette agréable lumière après laquelle mon ame ſoupire. Que me répondez-vous à cela , Seigneur ? Je monterai donc plus haut que mon eſprit , pour aller à vous , qui êtes ſi élevé au-deſſus de moi , & je paſſerai au-delà de cette puiffance qui eſt en moi , & que l'on appelle mémoire , afin d'atteindre juſqu'à vous autant qu'on y peut atteindre , & de m'unir à vous autant que l'on ſ'y peut unir ; car les bêtes & les oiſeaux ont auſſi de la mémoire , puifqu'autrement ils ne pourroient retrouver , ni leurs tanières , ni leurs nids , ni ſ'accoutumer à pluſieurs autres choſes auxquelles ils ſ'accoutument , n'étant pas poſſible qu'ils ſ'y accoutumaſſent , ſi ce n'étoit par le moyen de la mémoire.

Je veux donc paſſer au-delà de cette puiffance de l'ame , afin d'arriver juſqu'à celui qui m'a rendu différent des bêtes , & qui , par l'intelligence qu'il m'a donnée , m'a élevé au-deſſus des oiſeaux du ciel. Je paſſerai au-delà de ma mémoire. Mais où vous trouverai-je , ô ineffable douceur ! dont rien ne nous peut ravir la poſſeſſion ? où vous trouverai-je ?

C H A P I T R E X V I I I .

Que pour trouver une chose que l'on a perdue il faut en avoir conservé la mémoire.

SI je vous trouve , mon Dieu , hors de ma mémoire , il faut donc que je vous aie oublié. Et comment vous puis-je trouver , si je ne me souviens pas de vous ? Cette femme de l'Evangile qui avoit perdu sa dragme , alluma une lampe pour la chercher ; & elle ne l'auroit pas trouvée , si elle ne s'en fût pas souvenue : car comment , après l'avoir retrouvée , eût-elle su que ce l'étoit , si elle en eût perdu la mémoire ? Je me souviens d'avoir cherché plusieurs choses que j'avois perdues , & de les avoir retrouvées. Mais comment ai-je pu savoir que je les avois retrouvées , sinon parce que quand j'en cherchois quelqu'une , & que l'on me disoit : est-ce cela ? ou est-ce ceci ? je répondois toujours : ce ne l'est pas , jusqu'à ce que l'on me représentât ce que je cherchois ? De sorte qu'il est visible que si je n'en eusse conservé la mémoire , on me l'auroit en vain présenté , puisque je ne l'aurois pas retrouvé pour cela , parce que je ne l'aurois pas reconnu. Ce qui arrive toujours en la même sorte , quand nous cherchons quelque chose que nous avons perdu , & que nous le recouvrons.

Cela néanmoins ne paroît pas si étrange au regard des choses qui s'éloignent de notre vue sans s'éloigner de notre mémoire , comme il arrive en ce qui est des corps visibles , parce qu'alors nous en conservons l'image au dedans de nous , & la cherchons jusqu'à ce que nous la revoyions ; & quand nous l'avons trouvée , nous la reconnoissons par le moyen de cette image que nous en avons conservée en notre mémoire. Car nous ne disons point avoir trouvé ce que nous avons perdu , si nous ne le reconnoissons ; & nous ne saurions le reconnoître si nous ne nous en souvenons. Ainsi ,

DE SAINT AUGUSTIN , Liv. X. 314
et qui étoit perdu à l'égard de nos yeux , s'étoit
conservé dans notre mémoire.

CHAPITRE XIX.

Comment on retrouve ce que l'on a oublié.

MAis lorsque la mémoire même perd quelque chose , comme il arrive quand nous l'oublions , & que nous le cherchons pour nous en ressouvenir , où le cherchons-nous , sinon dans notre mémoire ? Et lorsqu'elle nous offre une autre chose , nous la rejettons , jusqu'à ce qu'elle nous présente ce que nous cherchons ; & quand elle nous le présente , nous disons : voilà ce que je cherchois. Ce que nous ne dirions pas , si nous ne le reconnoissions ; & nous ne le reconnoîtrions pas , si nous ne nous-en souvenions. Nous l'avions oublié néanmoins , mais non pas entièrement ; & nous nous servions du souvenir que nous en avions en partie pour chetcher l'autre partie que nous avions oubliée ; parce que notre mémoire sentoit bien qu'elle ne se représentoit pas toutes les choses qu'elle avoit accoutumé de se représenter en même-temps ; & qu'ayant en quelque sorte la même peine qu'un homme qui voulant marcher ne peut remuer qu'une de ses jambes , elle faisoit tous ses efforts pour retrouver ce qui lui manquoit.

Ainsi lorsque nous voyons de nos yeux , ou que nous nous représentons dans notre esprit une personne qui nous est connue , s'il arrive que nous ayons oublié son nom , & que nous le cherchions , nous rejettons tous les autres noms qui n'ont nulle liaison avec l'idée de cette personne , parce qu'ils n'ont pas accoutumé de se représenter avec elle ; & nous ne sommes point contents jusqu'à ce que nous ayons retrouvé celui dont l'image avoit accoutumé d'accompagner dans notre mémoire celle de cette personne. Mais d'où est-ce que ce nom peut venir pour s'offrir à nous , sinon de notre mé-

moire, puisque lors même que nous le reconnoissons, quand quelqu'un nous en a averti, il ne sauroit procéder que d'elle ? Car nous ne le reconnoissons pas comme nouveau ; mais notre souvenir fait que nous demeurons d'accord que c'est le nom que nous cherchions ; au lieu qu'on nous en avertiroit inutilement, s'il étoit du tout effacé de notre mémoire. Ainsi nous ne pouvons pas dire avoir du tout oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié, & nous ne pourrions pas chercher ce que nous aurions perdu, si nous l'avions entièrement oublié.

C H A P I T R E X X.

Que chercher Dieu, c'est chercher la vie bienheureuse, & que tous les hommes la désirant, il faut qu'ils en aient quelque connoissance.

QUand je vous cherche, mon Dieu, je cherche la vie bienheureuse, & je vous chercherai que mon ame vive, puisque c'est de vous que mon ame tire sa vie, comme c'est de mon ame que mon corps tire la sienne. De quelle sorte est-ce donc que je cherche la vie bienheureuse ? Car je ne puis dire que je la possède, jusqu'à ce que je puisse dire : je n'ai plus rien à désirer, & que j'aye un véritable sujet de le dire. Comment la chercherai-je ? Est-ce par mon souvenir, comme si je l'avois oubliée, & que je me souvinsse néanmoins de l'avoir oubliée ? Ou est-ce par un desir d'apprendre une chose qui m'est inconnue, soit que je ne l'aye jamais sue, ou que je l'aye oubliée de telle sorte, que je ne me souviens pas même de l'avoir oubliée ?

N'est-ce pas cette vie bienheureuse qui est désirée si généralement de tous les hommes, sans en excepter un seul ? Mais qui en a donné la connoissance à ceux qui la souhaitent avec tant d'ardeur ? Où l'ont-ils vue pour l'aimer d'une telle sorte ? Il faut sans doute que nous l'ayons en nous-mêmes en

quelque maniere, quoiqu'il y ait une autre maniere selon laquelle on ne sauroit la posséder sans être heureux. Il y en a aussi qui ne sont heureux qu'en espérance ; & ceux-là possèdent cette vie dont je parle à un degré beaucoup inférieur à ceux qui sont déjà heureux en effet ; mais ils sont néanmoins de beaucoup meilleure condition que ceux qui ne la possèdent ni en effet ni en espérance. Et néanmoins si ces derniers ne l'avoient en eux-mêmes, en quelque façon que ce puisse être, ils n'auroient pas ce grand desir d'être heureux que l'on ne sauroit douter qu'ils n'aient.

Je ne saurois dire en quelle maniere ils connoissent cette vie heureuse, & en ont une certaine idée, & je voudrois bien savoir si cette idée est dans la mémoire. Que si elle y est, il semble qu'il faudroit que nous eussions été autrefois heureux. Or, comment l'aurions-nous été ? Seroit-ce chacun en particulier, ou seulement tous en général, dans ce premier homme qui a été le premier pécheur, dans lequel nous sommes tous morts, & duquel nous sommes tous nés misérables ?

Mais ce n'est pas ce que je veux chercher maintenant, n'étant en peine que de savoir si la vie bienheureuse est dans la mémoire ; car nous ne l'aimerions pas, si nous ne la connoissions point. Il n'y a personne qui, en l'entendant nommer, ne confesse qu'il la désire, & ce n'est pas le son de cette parole qui nous plaît, puisque lorsqu'un Grec l'entend nommer en Latin, il n'y prend aucun plaisir, parce qu'il ignore ce que cette parole signifie ; au lieu que nous y prenons plaisir, tout de même qu'un Grec y en prendroit, s'il l'entendoit nommer en Grec ; parce que la chose en soi, que les Grecs, que les Romains & que toutes les autres nations de diverses langues désirent avec tant d'ardeur d'acquiescer, n'est ni grecque ni latine. Elle est donc connue à tous les hommes, puisque si l'on pouvoit, par un même mot que tous entendissent, leur demander s'ils voudroient bien être heureux, ils

répondroient sans doute qu'ils le veulent ; ce qu'ils ne feroient pas , si la chose même qui est signifiée par ce nom n'étoit gravée dans leur mémoire.

C H A P I T R E X X I.

De quelle sorte la vie bienheureuse peut être dans la mémoire.

Celui donc qui se souvient de la vie bienheureuse , que l'on nomme félicité , s'en souvient-il de la même sorte que celui qui a vu Carthage se ressouvient de Carthage ? Non , puisque la félicité n'étant pas un corps , elle n'est point sensible à nos yeux. Ou bien s'en souvient-il en la même manière que nous nous souvenons des nombres ? Nullement , puisque ceux qui les connoissent ne cherchent point de les posséder d'une manière plus particulière ; au lieu qu'encore que nous sachions ce que c'est que la félicité , & que la connoissance que nous en avons la fasse aimer , nous ne laissons pas de désirer de l'acquérir , afin d'être heureux.

Ou bien s'en souvient-il comme nous nous souvenons de l'éloquence ? Non , certes. Car encore que plusieurs , qui ne sont pas éloquents , se souviennent de l'éloquence aussi-tôt qu'ils en entendent proférer le nom , & qu'ils désirent même de l'acquérir (ce qui fait voir qu'ils en ont quelque connoissance) néanmoins cela vient de ce qu'ayant connu , par les sens du corps , d'autres personnes éloquentes , le plaisir qu'ils y ont pris les a portés à désirer de l'être aussi , quoiqu'il soit vrai qu'ils n'auroient point senti ce plaisir , si l'expérience qu'ils en ont eue par les sens n'avoit réveillé dans leur esprit une certaine connoissance intérieure de la beauté de cet art , comme ils n'auroient point désiré de l'acquérir , s'il ne leur avoit donné du plaisir. Mais nul de nos sens ne nous peut faire appercevoir & remarquer en d'autres personnes la vie bienheureuse.

Où bien s'en souvient-il comme nous nous souvenons de la joie ? Cela pourroit être ; car encore que je sois triste , je me souviens de ma joie passée : de même qu'étant misérable , je me souviens d'une vie heureuse , quoique je n'aye jamais , par aucun de tous mes sens , ni vu , ni entendu , ni senti , ni goûté , ni touché la joie que j'ai eue , mais que je l'aye seulement ressentie dans mon esprit , lorsque je me suis réjoui , & qu'ensuite la connoissance que j'en ai se soit gravée dans ma mémoire , en telle sorte que je puis quand je veux m'en souvenir quelquefois avec dégoût , & quelquefois avec plaisir , selon la diversité des choses dont je me souviens de m'être réjoui. Car je me souviens avec horreur de ces plaisirs honteux qui m'ont autrefois donné de la joie , & lorsque ma mémoire me représente quelques-unes de mes actions bonnes & louables , le desir que j'aurois d'en faire encore de semblables, fait que , si l'occasion ne s'en offre point, je me souviens avec tristesse de ma joie passée.

Mais en quel lieu & en quel temps ai-je connu par expérience que ma vie étoit heureuse , afin de pouvoir me la représenter , l'aimer & la désirer ? Et ce desir d'être heureux ne m'est pas commun avec peu de personnes seulement , puisque tous désirent de l'être : & tous les hommes ne se rencontrent pas dans une volonté si déterminée & si absolue de cette félicité , s'ils n'en avoient une connoissance très-certaine.

Or , d'où vient que si l'on demande à deux hommes s'ils veulent aller à la guerre , il pourra arriver que l'un répondra qu'il veut y aller , & l'autre qu'il ne le veut pas ? Mais si on leur demande s'ils désirent d'être heureux , ils répondront aussi-tôt & sans hésiter qu'ils le souhaitent de tout leur cœur , encore qu'il n'y ait point d'autre raison qui porte l'un à vouloir aller à la guerre , & qui empêche l'autre d'y vouloir aller , sinon le desir d'être heureux. Cela ne procède-t-il point de ce que l'un mettant son plaisir à une chose , & l'autre en une autre ,

ils s'accordent toutefois dans le desir d'être heureux ; comme ils s'accorderoient lorsqu'on leur demanderoit s'ils désirent d'avoir des sujets de joie ? & cette joie est sans doute ce qu'ils nomment félicité. Que si l'un l'acquiert d'une manière , & l'autre d'une autre , ce n'est toujours néanmoins qu'à cette félicité que tous désirent de parvenir , afin d'être dans le contentement & dans la joie , & parce qu'il n'y a personne qui , dans le cours de sa vie , n'ait ressenti quelque joie , il reconnoît l'image que sa mémoire lui en représente , toutes les fois qu'il entend prononcer ce mot de félicité.

C H A P I T R E X X I I .

Que la félicité consiste dans la véritable joie , qu'on ne se trouve qu'en Dieu.

MAis , ô mon Dieu que j'adore ! ne souffrez pas que votre serviteur se laisse jamais porter à croire que toutes sortes de joies soient capables de nous rendre heureux : car cela n'appartient qu'à cette joie qui n'est point connue des méchants , mais de ceux qui vous servent sans intérêt , dont vous-même êtes la joie ; & c'est en cela que consiste la vie bienheureuse , de se réjouir en vous , par vous , & pour l'amour de vous ; c'est en cela qu'elle consiste , & il n'y en a point d'autre. Ceux qui en cherchent d'autre , cherchent aussi une autre joie , mais qui ne peut être que fautive & trompeuse ; quoiqu'il en soit , il est impossible que leur volonté ne soit attirée au moins par quelque ombre & quelque image de joie.



CHAPITRE XXIII.

*Que tous les hommes aimant sincèrement la vérité ;
leurs intérêts & leurs passions font qu'ils la haïssent
lorsqu'elle leur est contraire.*

IL me semble donc qu'il n'est pas vrai que tous
veulent être heureux , puisque ceux qui ne cher-
chent pas leur contentement en vous , en quoi seul
consiste la vie bienheureuse , ne désirent pas en effet
la vie bienheureuse. Disons-nous que tous la dési-
rent , mais que la chair combattant contre l'esprit ;
& l'esprit contre la chair , ils ne font pas ce qu'ils
voudroient pouvoir faire , & qu'ainsi ils retombent
dans les joies du monde , qu'ils sont capables de se
procurer , à eux-mêmes ? & ils s'en contentent
parce qu'ils ne peuvent goûter les vraies joies ; &
ils ne le peuvent , parce qu'ils ne le veulent pas aussi
fortement qu'il seroit nécessaire pour le pouvoir.

Car je leur demande à tous , duquel des deux ils
aiment mieux se réjouir , ou de la vérité ou du
mensonge ? Sur quoi ils n'hésiteront non plus à me
répondre , qu'ils aiment mieux se réjouir de la vé-
rité , comme ils ne font point de difficulté d'avouer
qu'ils désirent d'être heureux , parce que la vie
bienheureuse consiste à se réjouir de la vérité. Et
cette joie est celle que l'on prend en vous , qui êtes
la vérité même , qui êtes ma lumière , mon salut &
mon Dieu. Tous désirent cette vie , tous désirent
sans doute cette vie qui est seule bienheureuse , tous
la désirent , & tous désirent de se réjouir de la vérité.

J'en ai vu plusieurs qui vouloient bien tromper
les autres ; mais je n'ai jamais vu personne qui
veuille bien lui-même être trompé. Où est-ce donc
qu'ils ont connu cette vie bienheureuse , sinon où
ils ont connu la vérité , laquelle ils aiment aussi ,
puisque'ils ne veulent pas être trompés ? & lorsqu'ils
aiment la vie bienheureuse , qui n'est autre chose
que la joie de la vérité , ils aiment aussi sans doute

la vérité ils ne l'aimeroient pas, s'il n'y en avoit quelqu'idée dans leur mémoire.

Pourquoi donc ne se réjouissent-ils pas de cette vérité, & ne sont-ils pas heureux ? C'est parce que ces autres choses qui remplissent davantage leur esprit, ont beaucoup plus de pouvoir de les rendre misérables, que cette foible connoissance que leur mémoire conserve de la vérité n'en a de les rendre heureux ; car il reste encore, selon la parole du fils de Dieu, quelque petite lumière dans l'esprit des hommes. Qu'ils marchent, qu'ils marchent donc pendant qu'elle les éclaire, de peur que les ténèbres ne les surprennent.

Mais si tous les hommes aiment la vie bienheureuse, qui n'est autre chose que la joie de la vérité, d'où vient que cette même vérité cause de la haine, & que lorsque vos serviteurs la leur annoncent, ils deviennent leurs ennemis ? C'est que l'on aime tellement la vérité, que tous ceux qui aiment autre chose qu'elle, veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité. Et d'autant qu'ils ne voudroient pas être trompés, ils ne veulent pas aussi qu'on les puisse convaincre de l'être. Ils aiment la vérité lorsqu'elle leur montre sa lumière, & ils la haïssent lorsqu'elle leur fait voir leurs défauts. Car ne voulant pas être trompés, & voulant bien tromper, ils l'aiment quand elle se découvre à eux, & ils la haïssent quand elle les découvre eux-mêmes. Et Dieu permet au contraire, par un juste châtiment, qu'elle les fait connoître pour ce qu'ils sont, quelques efforts qu'ils fassent pour l'empêcher, & qu'elle leur demeure inconnue, quoiqu'ils s'efforcent de la connoître.

C'est ainsi que l'esprit de l'homme, tout foible, tout aveugle, tout souillé & tout corrompu qu'il est, veut bien se cacher, mais ne veut pas que rien soit caché pour lui : & il arrive par un événement tout contraire, que la vérité le connoît, & qu'il ne connoît pas la vérité. Néanmoins quelque misérable qu'il soit, il aime mieux se réjouir des choses vraies

que des fausses. Ne sera-t-il donc pas bienheureux, lorsque , sans qu'aucun déplaisir le trouble , il se réjouira seulement de cette vérité par qui toutes choses sont véritables ?

CHAPITRE XXIV.

Que la connoissance que nous avons de Dieu se conserve aussi dans notre mémoire.

Vous voyez , mon Dieu , combien je me suis promené dans cette vaste étendue de ma mémoire pour vous chercher , sans que j'aye pu vous trouver hors d'elle. Car je n'ai rien trouvé de tout ce qui vous regarde , que ce qui m'en a été présenté par mon souvenir depuis le temps que j'ai commencé à vous connoître , parce que depuis ce jour je ne vous ai jamais oublié.

Aussi-tôt que j'ai trouvé la vérité , j'ai trouvé mon Dieu , qui est la vérité même , laquelle je n'ai point oubliée depuis qu'une fois je l'ai connue. Aussi depuis ce moment que je vous ai connu , mon Dieu , vous êtes toujours demeuré en ma mémoire , où je vous trouve lorsque je me souviens de vous , & trouve en vous ma consolation & ma joie. Ce sont-là mes saintes délices dont vous m'avez favorisé par votre miséricorde , ayant pitié de mon indigence & de ma misère.

CHAPITRE XXV.

Dans quelle partie de notre mémoire Dieu se rencontre.

MAis , Seigneur , en quel lieu de ma mémoire demeurez-vous ? En quel lieu y avez-vous établi votre séjour ? Quel logement y avez-vous bâti pour vous recevoir ? Quel sanctuaire vous y êtes-vous consacré ? Je ne puis douter que vous ne favorisiez ma mémoire de votre présence ; mais ma difficulté est de comprendre en quelle partie d'elle

vous demeurez. Car , lorsque je me suis souvenu de vous , j'ai passé au-delà de toutes ces puissances qui nous sont communes avec les bêtes , parce que je ne vous trouvois point parmi les images des choses qui sont corporelles. Je suis allé de-là jusques dans cette puissance de ma mémoire , à qui je donne en garde toutes les affections de mon esprit , & je ne vous y ai point aussi trouvé. Je suis entré jusques dans le lieu que mon esprit tient aussi dans ma mémoire : car l'esprit se souvient aussi de moi-même , & je ne vous ai point non plus trouvé , parce que , comme vous n'êtes point une image corporelle , ni une passion de l'esprit , telles que sont la joie , la tristesse , le desir , la crainte , le souvenir , l'oubli , & toutes les autres choses semblables , vous n'êtes pas non plus mon esprit , puisqu'étant Dieu , vous êtes le Seigneur & le maître de mon esprit.

Toutes ces choses sont sujettes à changement ; mais vous , comme étant immuable , vous demeurez toujours élevé au-dessus de toutes choses , & daignez vous abaisser jusqu'à demeurer dans ma mémoire depuis que je vous ai connu. Mais pourquoi m'arrêtois-je à chercher en quel lieu d'elle vous demeurez , comme s'il y avoit des lieux en elle ? Il me suffit de savoir que vous y demeurez , puisque je me souviens de vous depuis le temps que j'ai commencé à vous connoître , & que c'est en elle que je vous trouve toutes les fois que je m'en souviens.

C H A P I T R E X X V I .

Dieu est la vérité que tous les hommes consultent.

OU est-ce donc que je vous ai trouvé , mon Dieu , afin que je vous puisse connoître , puisque vous n'étiez pas dans ma mémoire avant que je vous eusse connu ? Où ai-je pu vous connoître , & vous trouver , sinon en vous-même & au-dessus de moi ? Il n'y a point de lieux ni d'espace entre

vous & nous : il n'y en a point sans doute , & nous ne laissons pas toutefois de nous reculer & de nous approcher de vous. Comme vous êtes l'éternelle vérité , vous rendez par-tout vos oracles à tous ceux qui vous consultent : vous répondez en même temps à toutes les diverses demandes que l'on vous fait : vous y répondez très-clairement ; mais tous ne vous entendent pas clairement. Tous ont recours à vous pour savoir ce qu'ils désirent d'apprendre ; mais ils ne reçoivent pas toujours les réponses qu'ils désirent. Et celui-là seul mérite d'être mis au rang de vos fideles Ministres , qui ne désire pas d'entendre de vous ce qui est conforme à sa volonté , mais plutôt de conformer sa volonté à ce qu'il vous plaira de lui faire entendre.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte la beauté de Dieu nous ravit le cœur.

Que j'ai commencé tard à vous aimer , ô beauté si ancienne & si nouvelle ! que j'ai commencé tard à vous aimer ! vous étiez au-dedans de moi ; mais , hélas ! j'étois moi-même au dehors de moi-même. C'étoit en ce dehors que je vous cherchois. Je courais avec ardeur après ces beautés périssables qui ne sont que les ouvrages & les ombres de la vôtre , pendant que je faisois périr misérablement toute la beauté de mon âme , & que je la rendois par mes désordres toute monstrueuse & toute difforme. Vous étiez avec moi , mais je n'étois pas avec vous ; car ces beautés qui ne seroient point du tout , si elles n'étoient en vous , m'éloignoient de vous. Vous m'avez appelé : vous avez crié , & vous avez ouvert les oreilles de mon cœur , en rompant & en brisant tout ce qui me rendoit sourd à votre voix. Vous avez frappé mon âme de vos éclairs ; vous avez lancé vos rayons sur elle , & vous avez chassé toutes les ténèbres qui la rendoient aveugle au milieu de votre lumière même.

Vous m'avez fait sentir l'odeur incomparable de vos parfums , & j'ai commencé à ne respirer que pour vous , & à soupirer avec vous ; j'ai goûté la douceur de votre grace , & je me suis trouvé dans une faim & dans une soif de ces délices célestes. Vous m'avez touché , & je suis devenu tout brûlant d'ardeur pour la jouissance de votre éternelle félicité.

C H A P I T R E X X V I I I .

De la misere de cette vie.

Lorsque je serai uni à vous dans toutes les puissances & toutes les parties de mon ame , je ne sentirai plus de travaux ni de douleurs , & ma vie sera toute vie & toute pleine de vie , lorsqu'elle sera toute pleine de vous. Car au lieu de rendre l'ame plus pesante en la remplissant , vous la rendez au contraire plus active & plus légère. Et ce qui fait que je suis encore à charge à moi-même , c'est que je ne suis pas entièrement rempli de vous.

Les vaines joies qui mériteroient d'être pleurées , combattent dans mon esprit avec les heureuses tristesses dont nous nous devrions réjouir , & je ne fais de quel côté tourne la victoire. Hélas ! Seigneur , ayez pitié de moi. Les mauvaises tristesses combattent dans mon esprit avec les joies saintes , & je ne fais de quel côté tourne la victoire. Hélas ! Seigneur , ayez pitié de moi. Faites miséricorde à celui qui en a tant de besoin. Vous voyez que je ne vous cache point mes plaies. Vous êtes médecin , & je suis malade. Vous êtes tout plein de miséricorde , & je suis tout plein de misere. Et qu'est-ce que toute la vie que nous menons sur la terre , sinon une perpétuelle tentation ?

Qui est celui qui souhaite & qui aime les afflictions & les peines ? Aussi voulez-vous seulement qu'on les souffre , & ne commandez pas qu'on les aime. Nul n'aime les maux qu'il souffre , quoiqu'il aime la souffrance de ces maux. Car encore qu'on

Je réjouisse de souffrir ce qu'il faut souffrir , on auroit néanmoins plus de joie de n'avoir rien à souffrir. Dans l'adversité je souhaite la prospérité , & dans la prospérité j'apprends l'adversité. Peut-on trouver un état qui soit comme un milieu entre ces deux différents états , & où notre vie ne soit point sujette à la tentation ? Deux raisons rendent malheureuses les prospérités du siècle : l'une de ce qu'elles sont accompagnées de la crainte de l'adversité ; l'autre , de ce qu'elles nous corrompent par la joie qu'elles nous causent. Et trois raisons rendent malheureuses les adversités du siècle ; la première , de ce qu'on y désire la prospérité ; la seconde , de ce que la mauvaise fortune est elle-même difficile à supporter ; & la troisième , de ce qu'elle fait assez souvent succomber notre patience. Et ainsi n'est-il pas vrai de toutes parts , que la vie des hommes sur la terre est une tentation continuelle ?

CHAPITRE XXIX.

Ne s'appuyer que sur la grace de Dieu.

C'Est pourquoi , mon Dieu , toute mon espérance n'est fondée que sur la grandeur de votre miséricorde. Donnez-moi la grace d'accomplir ce que vous me commandez ; & commandez-moi ce que vous voudrez. Vous me commandez d'être continent. Je fais , dit le Sage , que nul ne peut être continent , s'il n'a reçu la continence par un don particulier de Dieu. Et c'est déjà un degré de sagesse que de savoir de qui l'on doit attendre ce don. C'est la continence qui nous ramène à une unité suprême dont nous nous étions éloignés , pour nous répandre dans la multiplicité des créatures. Car celui-là vous en aime moins , qui aime quelque chose avec vous , qu'il n'aime pas pour l'amour de vous. O amour qui brûlez toujours & ne vous éteignez jamais ! charité , qui êtes mon Dieu , embrassez-moi de vos flammes. Vous me commandez

d'être continent ; donnez-moi la grace d'accomplir ce que vous me commandez , & commandez-moi ce que vous voudrez.

C H A P I T R E X X X .

Il s'examine sur les trois tentations de la volupté , de la curiosité & de l'orgueil. Il commence par celle de la volupté , & traite premièrement de ce qui regarde la chasteté.

Vous me défendez ; mon Dieu , de me laisser emporter aux desirs de la chair , à la convoitise des yeux , & à l'ambition du siècle. Vous avez défendu les amours illégitimes , & vous nous avez enseigné qu'il y a quelque chose de meilleur que le mariage , quoique vous l'ayez permis ; & d'autant que vous m'avez fait cette grace , j'ai accompli en cela votre volonté , avant même que d'avoir été appelé au ministère de votre Eglise & à la dispensation de vos Sacrements.

Mais , parce que les images de mes désordres passés sont encore vivantes dans ma mémoire , où mes longues habitudes les ont si profondément gravées , elles se présentent souvent à moi. Et bien que lorsque je veille , elles n'aient aucune force sur mon esprit , elles en ont tant néanmoins dans mes songes , qu'elles ne me portent pas seulement jusqu'à y prendre plaisir , mais même jusqu'à une espèce de consentement & d'action. Et l'illusion de ces vains fantômes a tant de pouvoir sur mon esprit & sur mon corps , que de fausses visions me persuadent , lorsque je dors , ce que de véritables objets ne sauroient me persuader lorsque je veille. Seigneur , mon Dieu , ne suis-je pas alors ce que j'étois auparavant ? Et comment se peut-il donc faire qu'il y ait une aussi grande différence entre moi-même & moi-même , comme il y a entre ce moment auquel je m'endors & celui auquel je m'éveille ?

Où est alors cette raison qui , dans le temps que

je veille, résiste à de semblables tentations, & demeure ferme sans être touchée de ces objets, lorsqu'eux-mêmes se présentent à elle ? S'enferme-t-elle lorsque je ferme les yeux ? S'endort-elle avec mes sens corporels ? Et comment arrive-t-il donc que souvent nous résistons, même dans nos songes, à ces attrait impudiques, & que nous souvenant de nos saintes résolutions, nous demeurons dans une chasteté inébranlable, sans donner aucun consentement à ces mauvaises illusions ? Toutefois, lorsque le contraire arrive, & qu'après nous être éveillés, nous avons examiné notre conscience, & trouvé qu'elle ne nous reproche rien sur ce sujet, nous connoissons qu'à parler selon la vérité, nous n'avons pas fait ce que nous savons avec beaucoup de déplaisir s'être fait en nous, en quelque manière qu'il se soit fait. Dieu tout-puissant, votre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les infirmités de mon ame, & d'éteindre par une grâce surabondante ces mouvements d'impudicité que je souffre durant mon sommeil ?

Seigneur, vous augmenterez, s'il vous plaît, de plus en plus les miséricordes dont vous m'avez favorisé jusqu'ici, afin que mon ame étant dégagée des filets de la concupiscence, elle me suive pour aller vers vous ; afin qu'elle ne se révolte pas contre elle-même, & afin qu'aussi-bien dans mes songes que lorsque je veille, non-seulement elle ne se laisse point emporter par ses imaginations brutales à de semblables impuretés, jusqu'à produire un effet sensible dans le corps, mais qu'elle n'y consente en aucune sorte. Car étant tout-puissant comme vous êtes, & pouvant faire des choses incomparablement plus difficiles que tout ce que nous saurions, ni vous demander, ni comprendre, vous n'aurez pas de peine à faire, que non-seulement en cette vie, mais en l'âge que j'ai maintenant, mes actions soient si pures & si chastes, même quand je dors & durant mes songes, que je n'aye pas la moindre inclination à ce que je viens de dire, quand elle seroit si

foible, qu'un seul clin d'œil seroit capable de l'arrêter.

Maintenant je ne crains point de vous dire comme à mon bon maître, que je suis encore dans cette sorte de misere. Je me réjouis avec une joie mêlée de crainte des faveurs que vous m'avez faites : je soupire pour celles qui me manquent, & j'espere que vous accomplirez en moi l'effet de vos graces, jusqu'à ce que tous mes sens, tant intérieurs qu'extérieurs, soient dans une pleine paix avec vous, & que la mort soit entièrement vaincue par la victoire que vous me ferez remporter sur elle.

C H A P I T R E X X X I.

De la volupté qui se rencontre dans le boire & dans le manger, & des bornes que la tempérance chrétienne y prescrit.

TL y a une autre misere que nous rencontrons chaque jour, & je souhaiterois qu'elle fût seule : car nous sommes tous les jours obligés de réparer par le boire & par le manger les ruines de notre corps, jusqu'à ce que vous détruissiez le ventre & les viandes, comme dit l'Apôtre, lorsque par un rassasiement admirable vous éteindrez ma faim & ma soif, & revêtirez ma chair corruptible d'une incorruptibilité éternelle. Mais maintenant ce besoin m'est agréable, & je combats contre le plaisir que j'y trouve, afin qu'il ne m'emporte pas ; je me fais une guerre continuelle par les jeûnes & par l'abstinence, réduisant souvent mon corps en servitude ; mais il faut après cela que ce soit le plaisir qui fasse cesser mes douleurs. Car la faim & la soif sont une espece de douleur, puisqu'elles brûlent & qu'elles tuent aussi-bien qu'une fièvre ardente, si les aliments, comme un remede favorable, ne viennent à notre secours. Mais, parce qu'ils se trouvent toujours prêts, vous ayant plu de consoler notre misere par les faveurs sans nombre que nous recevons de votre bonté, qui a fait que la terre, l'air & les eaux nous

fournissent toutes les choses dont nous avons besoin , ces malheureuses nécessités nous passent pour des délices.

Sur quoi vous m'avez appris , Seigneur , à ne rechercher des aliments que comme je ferois des remèdes , & à en user de la même sorte. Mais lorsque je passe de l'incommodité de la faim au soulagement que me donne le manger , la concupiscence me dresse des embûches sur ce passage ; car ce passage est accompagné de volupté , & il n'y en a point d'autre par où nous puissions passer pour arriver à ce soulagement que la nécessité nous oblige de rechercher. Et quoique le soutien de la vie soit la seule chose qui oblige de boire & de manger , ce plaisir dangereux vient à la traverse , & paroît d'abord comme un serviteur qui suit son maître ; mais souvent il fait des efforts pour passer devant , afin de me porter à faire pour lui ce que je n'avois dessein de faire que pour la seule nécessité. Et ce qui sert à nous tromper en cela , c'est que la nécessité n'a pas la même étendue que le plaisir , y ayant souvent assez pour le nécessaire , lorsqu'il y en a peu pour l'agréable. Et souvent aussi nous sommes incertains si c'est encore le besoin que nous avons de soutenir notre vie qui nous porte à continuer de manger , ou si c'est l'enchantement trompeur de la volupté qui nous emporte. Notre ame infortunée se plaît dans une telle incertitude , & elle se prépare d'y trouver des excuses pour se défendre. Elle se réjouit de ce qu'il est difficile de déterminer ce qui suffit aux besoins du corps , afin que le prétexte de la santé lui serve de voile pour satisfaire sans scrupule à la volupté.

Je m'efforce continuellement , Seigneur , de résister à cette tentation : j'implore le secours de votre main toute-puissante , & je vous représente les agitations de mon esprit , parce que je ne sais pas bien encore ce que je dois faire en ces rencontres. J'entends votre voix qui me dit : ne vous laissez point emporter à la gourmandise ni à l'ivrognerie. Je suis

très-éloigné de l'ivrognerie , & j'espère qu'avec votre assistance je ne serai jamais si malheureux que de m'y laisser aller. Mais quelquefois la gourmandise , c'est-à-dire le plaisir de manger & de boire , me surprend. Vous aurez , s'il vous plaît , pitié de moi , afin que cela n'arrive point ; car nul ne peut être sobre si vous ne lui en faites la grace. Vous accordez beaucoup de choses à nos prières , & si nous avons reçu quelque bien , avant même que de vous avoir prié , nous ne laissons pas de l'avoir reçu de vous. Et même de ce que nous savons de qui nous l'avons reçu , c'est vous qui nous l'avez fait connoître. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie ; mais j'ai connu des ivrognes que vous avez rendu sobres. C'est donc vous qui avez fait que ceux qui ne l'ont jamais été , ne l'ont point été , & que ceux qui l'ont été ne le sont plus : de même que c'est vous qui avez fait que les uns & les autres ont su à qui ils avoient cette obligation.

J'ai entendu aussi une autre de vos paroles : ne vous laissez point emporter à la concupiscence , & détourné- vous de la volupté qui se présente à vos yeux. Vous m'avez fait la grace d'entendre aussi cette autre parole qui m'a extrêmement touché le cœur : soit que nous mangions , nous n'en aurons rien de plus ; soit que nous ne mangions pas , nous n'en aurons rien de moins. Ce qui veut dire que ni l'une de ces deux choses ne me rendra heureux , ni l'autre ne me rendra malheureux. J'ai entendu aussi cette autre parole : j'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve ; je fais comment il faut vivre dans l'abondance , & de quelle sorte il faut souffrir la nécessité ; & je puis tout en celui qui me fortifie. Voilà comme parle un soldat de la milice céleste , & non pas comme nous autres qui ne sommes que poussière. Mais souvenez-vous , Seigneur , que si nous sommes poussière , c'est de la poussière que vous avez formé l'homme , & que cet homme s'étant perdu par sa faute , vous l'avez retrouvé par votre grace. Et celui-là même dont j'admire ces paroles que vous lui avez inspirées , ne pou-

Voit rien de lui-même , non plus que nous , puisqu'il étoit poussière aussi-bien que nous. Je puis tout , dit-il , en celui qui me fortifie. Fortifiez-moi , Seigneur , afin que je puisse ce que je ne puis par moi-même. Donnez-moi la grace d'accomplir ce que vous me commandez , & commandez-moi ce que vous voudrez. Ce grand Apôtre confesse qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu , & que c'est en vous qu'il se glorifie de ce dont il se glorifie. J'ai entendu un autre de vos serviteurs qui vous demande la même grace. Détournez loin de moi , dit-il , les desirs de la gourmandise : par où il paroît , mon Dieu , qui êtes la sainteté même , que lorsque l'on accomplit ce que vous commandez , c'est vous qui nous le faites accomplir par votre grace.

Vous m'avez aussi appris , vous qui êtes mon bon Pere , que toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs ; mais qu'il y a du péché à user des viandes avec le scandale du prochain ; que toutes vos créatures sont bonnes ; qu'il ne faut rien refuser de ce qui peut être mangé avec action de grâces ; que ce n'est pas la viande qui nous rend recommandables à Dieu ; que personne ne nous doit juger par le manger & par le boire ; que celui qui mange ne doit pas mépriser celui qui ne mangé pas , & que celui qui ne mange pas ne doit pas condamner celui qui mange. J'ai appris toutes ces choses : je vous en rends grâces , & je vous en loue , Seigneur , qui m'avez voulu en cela servir de maître , en frappant mes oreilles , & en éclairant mon cœur. Délivrez-moi , mon Dieu , de toutes sortes de tentations.

Je ne crains pas qu'il y ait de l'impureté dans les viandes : mais j'apprends l'impureté de la gourmandise. Je sais qu'il a été permis à Noé de manger de tous les animaux qui étoient bons à manger. Je sais qu'Elie mangea de la chair , & que S. Jean , dans son admirable abstinence , n'a pas été souillé pour avoir mangé des sauterelles. Je sais au contraire qu'Esau a perdu son droit d'aînesse pour avoir mangé des lentilles ; que David s'est accusé

d'avoir désiré de boire de l'eau ; & que Jésus-Christ qui est notre Roi, n'a pas été traité avec de la chair, mais avec du pain. Aussi le peuple dans le désert ne mérita pas d'être réprouvé de Dieu, à cause simplement qu'il désira de manger de la chair, mais parce que ce désir le fit murmurer contre son Seigneur & contre son maître.

Me trouvant donc au milieu de ces tentations, je combats tous les jours contre l'excès qui se peut glisser dans le manger & le boire. Car ce n'est pas une chose que je puisse résoudre une fois pour toutes, de me retrancher entièrement, ainsi que je l'ai pu faire pour ce qui regarde les femmes ; il faut en ceci donner un festin à son appétit par un juste tempérament entre le trop & le trop peu. Et qui est celui, Seigneur, qui ne s'empporte pas quelquefois au-delà des bornes de la nécessité ? Quel qu'il soit, il est bien parfait, & doit bien glorifier votre saint nom. Pour moi, je ne suis pas tel ; car je suis un pécheur : mais je ne laisserai pas néanmoins de glorifier votre nom, & de me consoler de cette espérance, que celui qui a vaincu le monde, & qui me considère comme l'une des parties les plus foibles & les plus infirmes de son corps, intercède envers vous pour mes péchés, parce que vos yeux ne dédaignent pas de regarder ce qu'il y a encore d'imparfait dans le corps de votre Eglise, & d'écrire tous vos serviteurs dans votre livre.

C H A P I T R E X X X I I .

Des odeurs, & qu'il n'y a rien d'assuré en cette vie.

JE ne me mets pas beaucoup en peine de ce qui regarde le plaisir qui se rencontre dans les odeurs. Lorsqu'elles sont éloignées de moi, je ne les recherche point ; quand elles se présentent à moi, je ne les rejette pas, étant néanmoins tout prêt d'en être privé pour jamais. Il me semble que cela est ainsi : mais peut-être que je me trompe ; car l'un

de nos plus déplorables aveuglements , est de connoître si peu ce que nous pouvons , que notre esprit , lorsqu'il s'examine sur ses propres forces , trouve qu'il ne doit pas aisément ajouter foi à lui-même , parce qu'il ignore le plus souvent ce qui est caché dans lui , si l'expérience ne le lui découvre. Et personne ne se doit tenir assuré en cette vie , qui est une tentation continuelle , ne sachant pas , si , comme de méchant il a pu devenir bon , de bon il ne deviendra point méchant. Votre miséricorde est l'unique espérance , l'unique confiance & l'unique promesse assurée dont on ne sauroit douter.

CHAPITRE XXXIII.

Du plaisir de l'ouïe , & de l'unité du chant de l'Eglise.

LEs charmes de l'oreille m'attachoient & me captivoient beaucoup davantage : mais vous m'en avez dégagé , mon Dieu , & m'avez délivré de cette attache. J'avoue néanmoins que je trouve encore du plaisir dans les chants animés de votre parole , quand ils sont mêlés avec l'harmonie d'une voix douce & savante en la musique ; mais je ne m'y arrête pas de telle sorte que je ne m'en retire quand il me plaît. Ils semblent toutefois avoir quelque droit de me demander que je les reçoive avec les sentences de l'Ecriture , qui sont comme leur vie & leur ame , & que je leur donne une place honorable dans mon cœur , en quoi j'ai peine à garder ma modération.

Car quelquefois je leur déferé davantage que je ne devrois , sentant mon esprit touché plus ardemment de dévotion par ces saintes paroles , lorsqu'elles sont ainsi chantées , que si elles ne l'étoient pas , & j'éprouve que par une secrete sympathie , toutes les diverses passions de notre esprit ont du rapport avec les divers tons de la voix & du chant , qui les excitent & les réveillent. Mais le plaisir de l'oreille , qui ne devroit pas affoiblir la vigueur de

notre esprit , me trompe souvent , lorsque le sens de l'ouïe n'accompagne pas la raison de telle sorte qu'il se contente de la suivre , & qu'au lieu de se souvenir que ce n'a été que pour l'amour d'elle qu'on lui a fait la faveur de le recevoir , il veut entreprendre de la précéder & de la conduire. Ainsi je peche sans y penser ; mais après je m'en apperçois.

Quelquesfois voulant être trop sur mes gardes , pour éviter cette tromperie , je peche par un excès de sévérité , lorsque je desiré de voir pour jamais éloigner de mes oreilles , & de celles de l'Eglise , tous les chants harmonieux dont on a accoutumé de chanter les pseaumes de David , & que j'estime plus utile ce que je me souviens d'avoir si souvent oui dire de saint Athanase , Patriarche d'Alexandrie , qui les faisoit chanter avec si peu d'inflexion de voix , que celui qui les récitoit , sembloit plutôt parler que chanter.

Mais d'autre part , quand je me ressouviens des larmes que les chants de votre Eglise me firent répandre au commencement de ma conversion , & qu'encore maintenant je me sens touché , non pas par le chant , mais par les choses qui sont chantées , lorsqu'elles le sont avec une voix nette & distincte , & d'un ton qui leur est plus propre , je rentre dans l'opinion que cette coutume est très-utile. Ainsi je balance entre le péril qu'il y a de rechercher le plaisir , & l'expérience que j'ai faite de l'avantage que l'on reçoit de ces choses , & me sens plus porté , sans néanmoins prononcer sur cela un arrêt irrévocable , à approuver que la coutume de chanter se conserve dans l'Eglise ; afin que , par le plaisir qui touche l'oreille , l'esprit encore foible s'élève dans les sentiments de la piété. Toutefois , lorsqu'il arrive que le chant me touche davantage que ce que l'on chante , je confesse avoir commis un péché qui mérite châtement ; & j'aimerois alors beaucoup mieux n'avoir point entendu chanter.

Voilà les dispositions dans lesquelles je me trouve sur ce sujet. Pleurez avec moi , & pleurez pour moi ,

moi, vous qui vous étudiez si bien à régler le dedans de votre ame, qu'on en voit l'effet dans vos actions. Car quant à ceux qui n'ont pas ce soin, ces choses ne les touchent point. Et vous, mon Seigneur & mon Dieu, aux yeux duquel j'ai exposé mes langueurs, & tout ce que j'ai moi-même bien de la peine à découvrir, exaucez-moi, regardez-moi, ayez pitié de moi, guérifiez-moi.

CHAPITRE XXXIV.

Du plaisir de la vue.

UL ne me reste plus à parler que des plaisirs de ces yeux terrestres dont je veux confesser toutes les fautes; & je desire que les oreilles de votre saint temple, ces oreilles fraternelles & charitables les écoutent. Ainsi j'acheverai le discours de toutes les tentations de la volupté de la chair qui me persécutent, pendant que je soupire & que je souhaite d'entrer en possession de cette heureuse demeure que vous me préparez dans le ciel.

Les yeux aiment la diversité des beaux objets, & les couleurs vives & agréables. Mais que ces objets n'arrêtent point mon ame; que Dieu seul l'arrête, lui qui a créé toutes ces choses, & qui les a créées toutes bonnes. Mais c'est lui seul qui est mon unique bien, & non pas elles. Ces objets, lorsque je veille & durant le jour, frappent mes yeux, & ne me donnent point de treve comme les sons m'en donnent assez souvent, soit que je n'en entende point d'harmonieux; soit que je n'en entende aucun, comme il arrive quelquefois lorsque je me trouve dans un grand silence. Car la lumière, cette reine des couleurs, qui se répand sur tout ce que nous voyons, me flatte, durant le jour, par mille divers attrait, lors même que je pense à autre chose, & que je ne prends pas garde à elle. Elle se glisse si avant dans nous, & nous devient si agréable, que s'il arrive qu'elle nous soit tout d'un coup

travie , nous la recherchons avec ardeur , & notre esprit demeure triste si nous en sommes privés pour long-temps.

O lumiere que voyoit Tobie , lorsqu'étant aveugle des yeux du corps , il enseignoit à son fils le véritable chemin de la vie , & sans s'égarer jamais , marchoit devant lui avec les pieds de la charité ! O lumiere que le Patriarche Isaac , quoique son âge eût appellanti & fermé les yeux charnels de son corps , ne laissa pas de voir des yeux spirituels de son ame , lorsqu'il mérita , non de bénir ses enfants en les connoissant , mais de les connoître en les bénissant ! O lumiere que voyoit Jacob , lorsque la vieillesse lui ayant aussi fait perdre la vue , son cœur éclairé par la grace lui fit prévoir en la personne de ses enfants la fécondité du peuple à venir , & croiser mystérieusement les mains sur ses petits-fils , non selon que Joseph lui marquoit au-dehors , mais selon ce que lui-même discernoit au-dedans !

Voilà quelle est la véritable lumiere , l'unique lumiere : & tous ceux qui la voient , & qui l'aiment , ne sont tous ensemble qu'une même chose. Au contraire , cette lumiere corporelle dont je parlois , répand dans la vie du siècle une malheureuse douceur , & mille attraits dangereux qui le rendent agréable à ses aveugles amants. Mais ceux qui savent en tirer des sujets de vous louer , ô Dieu Créateur de toutes choses ! la font servir à votre gloire , au lieu de se perdre par elle , comme font les autres , dans l'assoupissement & le sommeil de leurs ames. C'est ainsi que je desire d'être.

Je résiste aux tromperies des yeux , de peur qu'ils n'arrêtent mes pieds qui commencent , ô mon Dieu ! à marcher dans vos saintes voies. J'éleve vers vous mes yeux invisibles , afin que vous retiriez mes pieds des filets qui les engagent. Vous les en dégagez souvent , parce que souvent ils s'y prennent. Vous ne cessez point de les en tirer , parce qu'en toutes rencontres je me trouve arrêté dans les pièges qui me sont tendus de toutes parts , & que

vous , qui êtes la garde d'Israël , ne dormez ni ne sommeillez jamais.

Combien les hommes , par tant de différents arts & de différents ouvrages , ont-ils ajouté d'attraits à ces tentations qui nous charment par les yeux , soit par les habits ou dans les meubles , où ils vont beaucoup au-delà des bornes de la nécessité & d'une modération raisonnable , & même de ce qui peut servir à la représentation des choses de piété , & s'attachent ainsi au dehors aux ouvrages de leurs mains , abandonnant au dedans celui dont ils sont l'ouvrage , & effaçant en eux-mêmes les traits de cet ouvrage divin ! De moi , mon Dieu , qui êtes toute ma gloire , cela même m'est un sujet de chanter un cantique à votre gloire , & d'offrir à celui qui me sanctifie un sacrifice de louanges.

Car je fais que ces beautés qui passent de l'esprit dans les mains ingénieuses des artisans , procedent de cette beauté qui est au-dessus de nos esprits , & vers laquelle mon ame soupire nuit & jour. Ces artisans , & ceux qui sont passionnés pour ces beautés extérieures , tirent de cette beauté première l'idée qui les leur fait agréer : mais ils n'en tirent pas la lumière qui leur apprendroit à en bien user. Elle y est , & toutefois ils ne l'y apperçoivent pas , & ne voient pas qu'ils n'ont point besoin de passer plus outre , mais seulement de conserver toutes leurs forces pour votre service , sans les dissiper en les employant à de vains plaisirs qui ne produisent que de l'ennui.

Et moi-même , qui parle ainsi , & qui fais ce discernement , je ne laisse pas de tomber dans le piège de ces beautés visibles , qui ne sont que de foibles crayons de votre invifible & souveraine beauté. Mais vous m'en retirez , Seigneur , vous m'en retirez , d'autant que votre miséricorde est toujours présente à mes yeux. Ainsi je me laisse prendre , parce que je suis foible & misérable ; & vous me délivrez , parce que vous êtes bon & miséricordieux : vous le faites quelquefois sans que je m'en

340 C O N F E S S I O N S
apperçoive , parce que j'étois tombé sans y pen-
ser ; & quelquefois aussi avec douleur , parce que
j'avois déjà quelqu'attache.

C H A P I T R E X X X V .

De la seconde tentation , qui est la curiosité.

A Cette tentation il s'en joint une d'une autre
sorte , qui est en toute maniere plus périlleuse.
Car outre cette concupiscence de la chair . qui se
rencontre dans tous les plaisirs des sens , & de ces
voluptés qui se font aimer avec tant de passion par
ceux qui s'éloignent de vous , il y a dans l'une une
passion volage , indiscrete & curieuse , qui , se cou-
vrant du nom de science , la porte à se servir des
sens , non plus pour prendre plaisir dans la chair ,
mais pour faire des épreuves , & acquérir des con-
noissances par la chair. Et parce qu'elle consiste en
un desir de connoître , & que la vue est le premier
de tous les sens en ce qui regarde la connoissance ,
le Saint-Esprit l'a appelée la concupiscence des
yeux.

Car encore qu'il n'y ait proprement que les yeux
qui voient , nous ne laissons pas néanmoins d'user
de ce terme en parlant des autres sens , lorsque nous
les appliquons à ce qui concerne la connoissance.
Ainsi nous ne disons pas : écoutez comme il est
brillant , ou sentez comme il est clair , ou goûtez
comme il est lumineux , ou touchez comme il
est resplendissant ; mais l'on use pour tout du
mot de voir. Et ne nous contentant pas de dire :
voyez quelle clarté c'est-là , ce qui appartient seu-
lement aux yeux , nous disons aussi : voyez quel
est ce son : voyez quelle est cette odeur : voyez
quelle est cette saveur : voyez quelle est cette dureté.

Tellement que , comme j'ai dit , toute sorte
d'expérience qui se fait par les sens s'appelle gé-
néralement la concupiscence des yeux , parce que
lorsque les autres sens veulent entrer dans la con-
noissance de quelque chose , ils usurpent en quelque

maniere l'office de voir , qui appartient aux yeux par prérogative & par prééminence. Or , il n'est pas difficile de discerner ce que les sens font par volupté ou par curiosité. La volupté ne cherche que les beaux objets , les sons harmonieux , les odeurs agréables , les goûts délicieux , & ce qui peut plaire à l'attouchement. Et la curiosité s'attache même à des sujets tout contraires , & se porte aux choses fâcheuses & désagréables , non pour en ressentir de la peine & de la douleur , mais par le desir qui la pousse à vouloir tout savoir & tout éprouver. Car quel plaisir y a-t-il de voir un corps mort déchiré de coups , qu'on ne peut regarder qu'avec horreur ? Et néanmoins lorsqu'il s'en rencontre , tous y courent pour s'attrister , & pour en avoir de l'effroi , quoiqu'ils craignent même de revoir en songe un objet semblable , comme si lorsqu'ils étoient éveillés , on les avoit contrains de le voir , ou qu'ils y fussent portés par la pensée qu'il y avoit quelque beauté dans ce qu'ils desiroient de voir. Il en est de même des autres sens ; ce qui seroit trop long à expliquer par le menu.

C'est cette maladie qui a fait trouver ce que l'on voit avec admiration dans les spectacles : c'est elle qui nous pousse à la recherche des secrets cachés de la nature qui ne nous regardent point , qu'il est inutile de connoître , & que les hommes ne veulent savoir que pour le savoir seulement : c'est elle qui fait qu'il se trouve aussi des personnes qui , pour satisfaire à ce malheureux desir de tout connoître , ont recours à la magie : & c'est elle enfin qui , dans la religion même , ose tenter Dieu en lui demandant des prodiges & des miracles , par le seul desir d'en voir , & non pour l'utilité qui en doit naître.

O mon Dieu , mon Sauveur ! combien par votre assistance & par votre grace ai-je fait de retranchements à mon cœur dans cette vaste forêt pleine de tant d'embûches & de dangers ! Et néanmoins le cours de notre vie se trouvant incessamment assiégé & environné de tous côtés d'un si grand nombre de

périls de cette sorte , quand est-ce que j'oserai dire que nulle de ces choses ne me rend attentif à la regarder , & ne me fait point tomber dans une vaine curiosité ? Il est vrai que le plaisir du théâtre ne me touche plus ; que je ne me soucie point de connaître le cours des astres ; que je n'ai jamais consulté les ombres des morts , & que j'abhorre toutes ces actions sacrilèges qui se font avec le démon. Mais , Seigneur , mon Dieu , auquel je dois servir avec humilité & simplicité , quels efforts cet immortel ennemi des hommes ne fait-il point par ses tentations & par ses ruses , afin de me porter à vous demander quelque miracle ? Je vous conjure par Jesus-Christ notre Roi , & par notre chère patrie , cette céleste Jerusalem , qui est toute pure & toute chaste , que comme j'ai été fort éloigné jusqu'ici de consentir à cette tentation , je le sois toujours de plus en plus.

Mais lorsqu'il arrive , mon Dieu , que j'implore votre assistance pour la santé de quelqu'un , ma fin est alors fort différente de celle que j'aurois si c'étoit la curiosité qui me poussât. Et comme en cela vous ne faites que ce qu'il vous plaît , vous me faites aussi la grace , & j'espère que vous me la ferez toujours , de recevoir de bon cœur tout ce qui arrive. Néanmoins qui pourroit dire en combien de légères occasions & de choses de néant nous sommes tous les jours tentés par la curiosité , combien souvent nous y succombons ? Combien de fois arrive-t-il que lorsqu'on nous conte des choses frivoles , nous les souffrons d'abord par tolérance , afin de ne pas choquer les esprits foibles , & qu'ensuite nous nous portons peu-à-peu à les écouter avec plaisir ? Je ne vais plus voir dans le cirque courir un chien après un lièvre : mais si passant par hasard dans une campagne j'y rencontre une chose semblable , elle me divertira peut-être de quelque grande pensée , & m'attirera vers elle , non pas en me contraignant de quitter mon chemin pour pousser mon cheval de ce côté-là , mais en portant mon cœur à le suivre. Et

fi en me faisant voir ma foiblesse, vous ne me faites promptement connoître que je dois même dans cette rencontre trouver des sujets d'élever mon esprit vers vous, ou la mépriser entièrement & passer outre, je demeure comme immobile dans ce vain amusement.

Que dirai-je aussi de ce qu'étant quelquefois assis dans la maison, un lézard qui prend des mouches ou une araignée qui les enveloppe dans ses filets, me donne de l'attention ? Quoique ces animaux soient petits, cet amusement n'est-il pas le même qu'en des choses plus importantes ? Je passe de-là à vous louer, ô mon Dieu ! qui avez créé toutes choses, & qui les ordonnez avec une sagesse admirable ; mais ce n'est pas par-là qu'a commencé mon attention ; & il y a grande différence entre se relever promptement & ne tomber pas. Toute ma vie est pleine de telles rencontres, & tout mon espoir consiste en votre extrême miséricorde. Car lorsque notre esprit se remplit de ces fantômes, & qu'il porte sans cesse avec soi une infinité de vaines pensées, il arrive de-là que nos prières même en sont souvent troublées & interrompues, & que lorsqu'étant en votre présence nous nous efforçons de vous faire entendre la voix de notre cœur, une action de telle importance est traversée par des imaginations frivoles, qui viennent de je ne sais où, se jeter comme à la foule dans notre esprit. Estimerons-nous que cela soit peu de chose ? Et sur quoi devons-nous nous appuyer, que sur l'espérance que nous avons que votre miséricorde qui a commencé à nous changer, achevera son ouvrage ?



C H A P I T R E X X X V I.

De la troisieme tentation , qui est l'orgueil. Comment on peut desirer légitimement d'être craint & aimé des hommes.

Vous savez , Seigneur , combien vous m'avez changé , vous qui avez commencé par me délivrer de la passion de la vengeance , pour vous rendre ensuite favorable à me pardonner aussi mes autres péchés , à guérir toutes mes langueurs , & à retirer mon ame du désordre où elle étoit , afin de me couronner & par votre compassion & par votre miséricorde , & combler mes souhaits de toutes sortes de biens. C'est vous qui avez étouffé mon orgueil par la crainte de vos jugements , & m'avez soumis avec douceur à votre saint joug , que je porte à cette heure , & qui me semble léger , parce que vous l'aviez ainsi promis , & que vous avez accompli votre promesse. Et en effet , il étoit léger , lors même que j'appréhendois de m'y soumettre ; mais je ne le savois pas.

Dites-moi , je vous prie , mon Dieu , vous qui seul réglez sans orgueil , parce que vous êtes le seul véritable Seigneur qui n'en reconnoît point d'autre ; dites-moi , je vous supplie , si je suis délivré , ou si je pourrai l'être en toute ma vie de cette troisieme sorte de tentation , qui nous porte à vouloir être craints & aimés des hommes , sans autre dessein que d'en recevoir une joie qui n'est pas une véritable joie. Cette vie n'est que misère , & la vanité n'est qu'une honteuse folie. De-là vient principalement que l'on ne vous aime & que l'on ne vous craint pas avec la pureté que l'on devroit. C'est pourquoi vous résistez aux superbes , & donnez votre grace aux humbles : vous tournez la tête des ambitieux du siècle , & les fondements des montagnes tremblent.

Ainsi , parce qu'il est nécessaire , pour maintenir

la société humaine , que ceux qui sont en dignité comme nous soient aimés & craints des hommes , l'ennemi de notre véritable bonheur , & qui tend ses pièges par-tout , nous presse & nous crie : courage , courage , afin qu'embrassant avec trop d'ardeur les témoignages d'amour & de respect que l'on nous rend , nous soyons surpris sans y penser , & que cessant d'établir notre joie dans l'amour de la vérité , nous la mettions dans les mensonges & les tromperies des hommes , en prenant plaisir à être aimés & à être craints , non pour l'amour de vous , mais au lieu de vous : & qu'ainsi le démon nous rendant semblables à lui , il nous entraîne avec lui , non pour vivre ensemble dans l'union de la charité , mais pour être compagnons de son supplice , lui qui a mis son trône sur l'aquilon , afin d'avoir pour ses esclaves ceux qui par des voies égarées entreprennent à son imitation de se rendre égaux à vous , & ainsi tombent dans les ténèbres & dans la froideur opposée à votre amour.

Quant à nous , Seigneur , qui sommes votre petit troupeau , nous voici en votre présence. Prenez possession de nos ames , & couvrez-nous de vos ailes , afin que nous soyons en assurance sous votre divine protection. Vous êtes toute notre gloire : ne soyons aimés qu'à cause de vous , ni craints que parce que nous portons votre parole. Celui qui veut être loué des hommes quand vous le blâmez , ne sera pas défendu des hommes lorsque vous le jugerez , ni arraché par eux d'entre vos mains lorsque vous le condamnerez. Or , quand le pécheur n'est point loué de ses injustes desirs , ni béni à cause de ses mauvaises actions , mais qu'on loue seulement un homme à cause de quelque grace que vous lui faites , s'il prend davantage de plaisir à être loué qu'à posséder cette grace qui fait qu'on le loue , il se trouve que lorsqu'on le loue vous le blâmez ; & que celui qui loue est meilleur que celui qui est loué , parce que l'un révere en l'homme le don de Dieu , & l'autre fait plus d'esti-

me de la louange qui n'est que le don d'un homme ;
que de la grace qui est le don de Dieu même.

C H A P I T R E X X X V I I .

*Il déclare quelle étoit la disposition de son ame touchant
le blâme & la louange.*

S Eigneur , nous sommes tous les jours & sans relâche éprouvés par ces diverses tentations. La langue des hommes nous est tous les jours ce que la fournaise est à l'or ; & vous nous commandez d'être en cela comme en tout le reste , dans la modération & la retenue. Donnez-nous la grace d'accomplir ce que vous nous commandez , & commandez-nous ce que vous voudrez. Vous savez combien mon cœur pousse de soupirs vers vous sur ce sujet , & combien mes yeux versent de ruisseaux de larmes. Car j'ai peine à discerner combien je suis moins engagé que je ne l'étois dans cette corruption , & je crains extrêmement pour mes péchés cachés , que vos yeux connoissent , & que les miens ne connoissent pas.

Dans les autres sortes de tentations j'ai quelque moyen de m'examiner ; mais dans celle-ci je n'en ai presque point. Car en ce qui regarde les plaisirs des sens , & la vaine curiosité de savoir , je discerne bien jusqu'à quel point j'ai gagné sur mon esprit de réprimer mes passions , quand je suis privé de ces choses , ou par ma propre volonté , ou par leur absence ; parce qu'alors je m'interroge moi-même , & je connois si je suis peu ou beaucoup touché de ne les posséder plus. Et quant aux richesses que l'on ne desire que pour satisfaire à une , à deux ou à toutes les trois de ces passions , si notre esprit ne peut discerner par lui-même s'il les méprise lorsqu'il les possède , il peut l'éprouver en les quittant.

Mais pour nous priver de toutes louanges , & éprouver en cela le pouvoir que nous avons sur nous-mêmes , devons-nous mal vivre , ou même

nous abandonner à de si grands dérèglements , qu'il n'y ait un seul de tous ceux qui nous connoissent qui ne nous ait en horreur ? Quelle plus grande folie pourroit-on dire ou s'imaginer ? Que si la louange a toujours été & doit toujours être la compagne de la bonne vie & des bonnes mœurs , nous ne devons non plus abandonner cette suite de la bonne vie , qu'abandonner la bonne vie même. Et cependant ce n'est que quand les choses nous manquent & que nous pouvons reconnoître s'il nous seroit facile ou difficile de souffrir d'en être privés.

De quoi me confesserai-je donc à vous , mon Dieu , dans cette sorte de tentation , sinon de ce qu'il est vrai que je ressens quelque joie des louanges que l'on me donne , mais que j'en ressens beaucoup davantage de la vérité , qui me semble donner un juste sujet à ces louanges , que non pas des louanges mêmes ? Car si j'avois le choix , ou d'être loué de tout le monde étant extravagant , ou très-ignorant en toutes choses , ou d'en être blâmé étant sage & très-instruit de la vérité , je sais bien lequel des deux je choisirois.

Toutefois je voudrois bien que le témoignage que les autres portent en ma faveur , n'augmentât point la satisfaction que je reçois du bien qui peut être en moi. Je confesse néanmoins , non-seulement qu'il l'augmente , mais que le blâme la diminue : & lorsque je m'afflige de ce défaut , il se présente à mon esprit des excuses pour le défendre. C'est à vous , Seigneur , à juger quelles elles peuvent être , puisque pour moi je ne sais qu'en dire. Car à cause que vous nous avez commandé non-seulement la continence , qui nous montre ce que nous devons ne pas aimer , mais aussi la justice qui nous apprend ce que nous devons aimer ; que ne vous contentant pas que nous ayons de l'amour pour vous , vous voulez aussi que notre charité s'étende jusqu'à notre prochain , il me semble que souvent je me réjouis de son avancement , ou de l'espérance qu'il en donne lorsque je prends plaisir aux louanges de celui à qui

vous avez fait comprendre ce qui mérite d'être loué dans les hommes , & qu'au contraire je m'afflige pour son intérêt , lorsque je vois qu'il blâme ce qu'il n'entend point , ni ce qui est bon.

Je me fâche même quelquefois de mes propres louanges , soit que l'on fasse cas en moi des choses qui m'y déplaisent , ou que l'on y estime de petites choses beaucoup plus qu'elles ne méritent de l'être. Mais que fais-je si ce sentiment ne procede point de ce que je ne puis souffrir que celui qui me loue ait une opinion de moi différente de celle que j'en ai moi-même ? non qu'en cela je sois touché de son intérêt , mais parce que ces mêmes bonnes qualités qui me plaisent en moi , me sont encore plus agréables lorsqu'elles plaisent aux autres : car c'est en quelque maniere ne me louer pas que de ne louer pas l'opinion que je porte de moi-même , ainsi qu'il arrive lorsqu'on loue en moi les choses qui m'y déplaisent , ou que l'on y loue davantage celles qui m'y plaisent le moins.

Ne me connois-je donc point moi-même en cela ? Je vois bien en vous , Seigneur , qui êtes la vérité , que je ne dois être touché des louanges que l'on me donne qu'à cause de l'utilité de mon prochain , & non pas à cause de moi. Mais je ne fais pas si j'en use de la sorte. Et en cela je vous connois mieux , ô mon Dieu ! qui êtes la vérité éternelle , laquelle m'apprend que je dois être dans cette disposition , que je ne me connois pas moi-même , pour savoir si j'y suis. Je vous conjure donc , mon Dieu , de me faire voir moi-même à moi-même , afin que j'avoue & que je montre à mes freres , qui pourront vous prier pour moi , les plaies que je découvrirai dans mon ame.

Je veux passer encore plus avant à examiner le fond de mon cœur. Si ce n'est que par la considération de l'utilité de mon prochain que je prends plaisir d'être loué , pourquoi ressens-je moins le blâme injuste qu'on lui donne , que celui que je reçois ? Pourquoi suis-je plus touché lorsque l'on médit de moi ,

que lorsqu'avec si peu de raison l'on médit d'un autre en ma présence ? Dirai-je que j'en ignore aussi la cause ? & userai-je encore de ce moyen afin de me tromper moi-même , & faire voir devant vous que je ne suis véritable , ni dans mon cœur ni dans mes paroles ?

Seigneur , éloignez de moi cette folie , de peur que mes propres discours ne soient comme l'huile dont le pécheur voudroit oindre ma tête par ses flatteries. Je suis pauvre & misérable ; & tout ce que j'ai de meilleur , c'est que gémissant en secret , je me déplaïs à moi-même , & recherche votre miséricorde jusqu'à ce que je me corrige de mes défauts , & que par un parfait renouvellement j'arrive à cette heureuse paix que l'œil du superbe ne connoît point.

CHAPITRE XXXVIII.

Combien la vaine gloire est dangereuse.

NOS paroles & nos actions , quand elles éclatent devant les hommes , donnent sujet à une tentation très-périlleuse par l'amour de la louange , qui s'efforce d'attirer des applaudissements recherchés , pour faire estimer en nous quelque qualité avantageuse ; & lorsque je condamne cela dans moi , je reconnois qu'en cela même que je le condamne , ce que je condamne s'y peut rencontrer : car il arrive souvent que ceux qui font profession de mépriser la vaine gloire , se glorifient de ce mépris avec encore plus de vanité ; & ainsi ce n'est plus du mépris de la vaine gloire qu'ils se glorifient , puisque ce n'est pas la mépriser que de se glorifier de ce mépris dans le cœur.



C H A P I T R E XXXIX.

De la complaisance en soi-même.

NOUS avons encore en cette espece de tentation un autre mal au-dedans de nous : c'est la vanité de ceux qui sont dans la complaisance d'eux-mêmes , quoiqu'ils ne plaisent pas aux autres , ou que même ils leurs déplaisent , & qu'ils ne se soucient pas de leur plaire. Car en se plaisant à eux-mêmes , ils vous déplaisent beaucoup, mon Dieu , non-seulement lorsqu'ils se glorifient des choses qui ne sont pas bonnes , comme si elles l'étoient , mais aussi lorsqu'ils se glorifient des graces que vous leur avez faites, comme s'ils ne les tenoient pas de vous, ou comme si les tenant de vous ils les avoient obtenues par leurs mérites : ou lors même que croyant les tenir de votre pure bonté , & sans les avoir méritées , ils ne les possèdent pas dans la joie d'une union sainte avec leurs freres , mais leur envient les mêmes graces , étant bien-aises d'avoir sujet de se préférer aux autres. Dans tous ces dangers & autres semblables , vous voyez , mon Dieu , les appréhensions de mon cœur , & je reconnois que si ces plaies ne me causent pas tant de mal , c'est plutôt que votre main les guérit à mesure que je les réçois , que non pas que je ne les reçoive point.

C H A P I T R E XL.

Il prend tout ce qu'il a traité dans ce livre, & premièrement comme il a recherché Dieu dans toutes les créatures & dans soi-même.

SEigneur , qui êtes l'éternelle vérité , avez-vous jamais manqué de marcher avec moi , & de m'instruire de ce que j'avois à fuir ou à rechercher , lorsque je vous ai rapporté le mieux que j'ai pu mes pensées les plus secretes , & que j'ai eu recours

à votre assistance touchant ma conduite ? J'ai considéré le plus attentivement qu'il m'a été possible par mes sens extérieurs , toutes les parties du monde. J'ai tâché de découvrir dans moi-même toutes les fonctions & les puissances de cette vie qui m'anime , & de passer jusqu'à la connoissance de mes propres sens. De-là je suis entré dans les diverses étendues des replis de ma mémoire , qui par tant de manieres admirables sont pleines d'une innombrable multitude de différentes images : je les ai considérées , & j'en suis demeuré tout épouvanté.

Mais après avoir fait cette revue générale de toute la nature & de moi-même , j'ai reconnu que tout ce que j'en comprenois étoit par votre lumière & votre assistance ; & que vous n'étiez , mon Dieu , aucune de toutes ces choses , & que moi-même je n'étois pas vous , non plus qu'elles , bien que ce fût moi qui les découvrois , qui les remarquois toutes l'une après l'autre , qui m'efforçois de les distinguer entr'elles , & de les estimer chacune en particulier selon leur dignité & leur excellence ; qui recevois les unes par l'entremise des sens ; qui en examinóis d'autres que je trouvois dans moi-même sans y être venues d'ailleurs ; qui marquois le nombre & la diversité des sens qui m'en avoient fait leur rapport , & qui , lorsque ma mémoire étoit remplie de ces trésors , en maniois les uns , mettois les autres comme en réserve , & retirois de leurs replis ceux dont je me voulois servir.

Non , Seigneur , je ne suis point ce que vous êtes , quoique je fasse toutes ces choses : la puissance par laquelle je les fais n'est point ce que je cherche , lorsque je cherche mon Dieu : car vous êtes cette lumière immuable que je consultois sur toutes choses pour savoir si elles étoient , quelles elles étoient , & l'estime que j'en devois faire : & j'écoutois sur cela votre parole intérieure qui m'instruisoit , me servoit de règle & de loi ; & c'est ce que je fais souvent : c'est où je trouve du repos & un plaisir ineffable. Et tout le temps qui me peut

rester de libre , après avoir satisfait aux occupations où la nécessité m'engage , je le donne à cette sainte & innocente volupté.

Or , dans toutes ces choses que mon esprit considère en consultant votre éternelle lumière , je ne trouve aucun lieu assuré pour mettre mon ame , si ce n'est en vous qui pouvez seul rassembler tout ce qui s'est dissipé en moi parmi la multitude des créatures , & faire qu'il n'y ait plus rien qui s'éloigne jamais de vous. Quelquefois , Seigneur , vous me faites entrer dans des sentiments si extraordinaires , & jouir dans le plus secret de mon ame d'une certaine douceur si grande & si merveilleuse , que si vous permettiez qu'elle reçût son entier accomplissement en moi , elle passeroit à je ne fais quoi qui ne seroit plus cette vie , tant ce bonheur seroit extrême ; mais je retombe dans les miseres de l'état déplorable où nous vivons par le poids de ce corps mortel. Je me trouve emporté comme par le torrent des choses qui nous environnent tous les jours. Je me sens engagé dans ces liens , & je verse beaucoup de larmes ; mais je ne laisse pas pour cela d'y demeurer toujours engagé , tant il est difficile de résister au poids de la coutume qui nous entraîne. Je puis demeurer en cet état , & je ne le veux pas : je voudrois en être délivré , & je ne le puis ; ainsi de tous côtés je suis misérable.

C H A P I T R E X L I.

Qu'on ne doit chercher que Dieu seul.

J'Ai considéré toutes les langueurs où le péché a réduit mon ame , en m'examinant sur les trois passions d'où naissent tous les désordres des hommes ; la volupté , la curiosité & l'orgueil : & j'ai imploré le secours de votre main toute-puissante pour trouver quelque espérance de salut dans une si grande misere. Car ayant vu l'éclat de votre gloire avec un cœur blessé & des yeux malades , j'ai dit

tout ébloui d'une si grande lumière : qui est celui qui peut porter sa vue jusques-là ? Et j'ai été rejeté bien loin de la splendeur de votre face. Vous êtes la vérité qui préside sur toutes choses ; & mon avidité insatiable a fait que je ne vous ai pas voulu perdre , mais que j'ai voulu posséder aussi avec vous ce qui n'est que mensonge & que vanité , comme les menteurs veulent tout ensemble , & savoir la vérité , & la déguiser aux autres par leurs mensonges ; mais par cette conduite , Seigneur , je vous ai perdu , parce que vous ne pouvez souffrir qu'on veuille vous posséder avec le mensonge.

CHAPITRE XLII.

Des Platoniciens qui ont eu recours aux démons ; comme à des médiateurs entre Dieu & les hommes.

QUi pouvois-je trouver qui fût capable de me réconcilier avec vous ? Devois-je avoir recours aux Anges ? Et de quelles prières , de quelles cérémonies me falloit-il user pour cela ? Je sais que plusieurs s'efforçant de retourner à vous & ne le pouvant d'eux-mêmes , ont tenté une telle voie , & se laissant emporter à la curiosité & au desir d'avoir des visions extraordinaires , ils ont mérité de tomber dans l'illusion. Car ils vous cherchoient avec le faste & la vanité d'une science présomptueuse , pensant plutôt à s'élever par de hautes connoissances , qu'à s'humilier par la reconnoissance de leurs péchés. Et ainsi par la ressemblance de leur cœur avec celui des démons , ils ont eu pour compagnons & pour associés de leur orgueil les puissances de l'air qu'ils ont attirées , & qui les ont trompés par sa magie , lorsque cherchant un médiateur pour être purifiés , ils en ont rencontré un qui étoit bien éloigné de le pouvoir être véritablement , puisque c'étoit le diable qui se transformoit en un Ange de lumière.

Et ce qui a beaucoup servi à tromper ces superbes, c'est qu'il n'étoit pas comme eux revêtu d'un corps de chair ; car ils étoient mortels & pécheurs ; & vous , Seigneur, auquel ils cherchoient avec orgueil de se réconcilier , êtes immortel & sans péché. Or , il falloit que le médiateur entre Dieu & les hommes eût quelque chose de semblable à Dieu , & quelque chose de semblable aux hommes , afin que n'étant pas entièrement semblable aux hommes , il ne fût pas trop éloigné de Dieu , & que n'étant pas entièrement semblable à Dieu , il ne fût pas trop éloigné des hommes , & par conséquent incapable de leur servir de médiateur. Ainsi ce faux médiateur par lequel vos secrets jugemens permettent que l'orgueil des superbes soit trompé comme ils le méritent , a une chose commune avec les hommes , savoir le péché : & d'autant qu'il n'est pas revêtu d'un corps mortel , il veut faire croire qu'il en a une autre commune avec Dieu , savoir l'immortalité ; mais parce que la mort est la récompense du péché , & que le péché lui est commun avec les hommes , il sera condamné aussi-bien qu'eux à une mort éternelle.

C H A P I T R E X L I I I .

Que J. C. est notre seul véritable médiateur. De la pensée qu'il avoit eue de se retirer dans le désert.

MAis le véritable médiateur que vous avez fait connoître aux humbles par votre secrète miséricorde , & que vous avez envoyé afin de les instruire à l'humilité par son exemple ; ce médiateur entre Dieu & les hommes, Jesus-Christ homme , devant paroître entre le juste immortel & les pécheurs mortels , s'est fait voir mortel & juste ; mortel avec les hommes , & juste avec Dieu , afin que la vie & la paix étant les récompenses de la justice , par la justice qu'il avoit commune avec Dieu , il ruinât dans les pécheurs qu'il rendroit justes , la

mort qu'il a bien voulu avoir commune avec eux. C'est lui qui a été prédit aux Saints des siècles passés , afin qu'ils fussent sauvés par la foi de sa passion qui devoit arriver , ainsi que nous le sommes par la foi de sa passion déjà arrivée. Et c'est en tant qu'homme qu'il est médiateur , puisqu'en tant que Verbe il ne le peut être , parce qu'il est égal à Dieu , & que c'est un Dieu résidant en Dieu , qui , avec son Pere & le Saint-Esprit , n'est qu'un même Dieu.

Jusqu'à quel excès nous avez-vous donc aimés , ô Pere tout bon & tout miséricordieux ! puisque vous n'avez pas épargné votre Fils unique , mais l'avez livré à la mort pour le salut des pécheurs ? Jusqu'à quel excès nous avez-vous aimés , nous pour qui celui qui n'a point cru ravir votre gloire en se publiant égal à vous , s'est rendu obéissant jusqu'à la mort , & à la mort de la croix ; lui qui étant le seul libre entre les morts , avoit la puissance de quitter son ame & de la reprendre ; qui pour nous s'est offert à vous comme vainqueur & comme victime , & qui n'a été vainqueur que parce qu'il a été victime ; qui pour nous s'est offert à vous comme sacrificateur & sacrifice , & qui n'a été sacrificateur que parce qu'il a été sacrifice ; qui , d'esclaves que nous étions , nous a rendus vos enfants par la naissance qu'il a tirée de nous , & par son assujettissement aux hommes ?

C'est en lui que j'établis avec raison la ferme espérance que j'ai conçue , que vous guéririez toutes mes langueurs , par lui qui est assis à votre droite , & qui implore votre miséricorde pour nous : car sans cela je me laisserois emporter au désespoir. Il est vrai que mes foiblesses sont très-grandes & en très-grand nombre : elles le sont , je l'avoue ; mais le remede que vous pouvez y donner est encore beaucoup plus grand & plus puissant.

Nous eussions pu croire que votre Verbe étoit trop éloigné de nous pour avoir aucune alliance avec nous , & ainsi désespérer de notre salut , s'il

ne se fût point fait chair , & n'eût point demeuré parmi nous. Etant épouvanté de la multitude de mes péchés & accablé sous le poids de mes misères , j'avois pensé en moi-même & comme résolu de m'enfuir en quelque désert ; mais vous m'en avez empêché , & m'avez assuré , en disant : Jésus-Christ est mort pour tous les hommes , afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes , mais à celui qui est mort pour eux.

Je remets donc , Seigneur , entre vos mains le soin de tout ce qui me regarde , afin que je vive & que je considère les merveilles de votre loi. Vous connoissez mon ignorance & ma foiblesse : instruisez-moi & guérissez-moi. Cet adorable Médiateur , votre Fils unique , dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse & de la science , m'a racheté par son sang. Je ne crains point les calomnies des superbes , parce que je connois quel est le prix de la victime offerte pour ma rançon ; je mange son corps , je bois son sang , je les distribue aux autres : & parce que je suis encore pauvre , je désire d'être rassasié de ce pain céleste avec ceux qui le mangent & en sont rassasiés , sachant que ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront point à publier ses louanges.



L I V R E X I.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi nous nous confessons à Dieu qui nous connoît mieux que nous-mêmes.

ETant éternel comme vous êtes , ô mon Dieu ! Ignorez-vous ce que je dis ? Ou faut-il que vous attendiez la révolution des temps pour voir ce qui se fait dans le temps ? Pourquoi donc vous rapportai-je ainsi tant de choses ? Ce n'est pas certes pour

vous en donner la connoissance ; mais c'est pour allumer votre amour de plus en plus dans mon cœur & dans le cœur de ceux qui liront ceci , afin que nous disions tous ensemble : que le Seigneur est grand & admirable !

Je l'ai déjà dit , & je le redis encore : c'est l'amour que je vous porte , & le desir d'exciter ce même amour dans le cœur de tous les hommes , qui m'oblige d'en user comme je fais. Ainsi nous ne laissons pas de prier , quoique celui qui est la vérité même nous ait dit : que notre Pere céleste connoît ce qui nous est nécessaire , avant même que nous lui demandions. Nous redoublons donc notre affection vers vous , en vous confessant notre misere & votre miséricorde , afin que vous acheviez de nous délivrer comme vous avez commencé , & qu'ainsi nous cessions d'être malheureux en nous-mêmes , & devenions heureux en vous. Car vous nous appelez à être pauvres d'esprit , à être doux , à verser des larmes , à être miséricordieux , purs de cœur , & pacifiques. Ainsi je vous ai fait entendre plusieurs choses comme je l'ai pu , & l'ai voulu , parce que vous avez voulu le premier que je vous offrisse une confession de louange comme à mon Dieu , & que je reconnusse que vous êtes bon , & que vos miséricordes s'étendent dans tous les siècles.

CHAPITRE II.

Il demande la lumiere à Dieu pour entrer dans l'intelligence de ses saintes Ecritures.

COMMENT ma plume seroit-elle capable d'écrire tant de saintes inspirations , de salutaires frappeurs , de favorables consolations , & de secretes conduites par lesquelles il vous a plu m'amener jusqu'au rang que vous avez voulu que je tinsse dans votre Eglise , en me donnant la charge de prêcher votre parole & de dispenser vos Sacrements à votre peuple ? Mais quand je serois capable de les

rapporter toutes par ordre , les moindres moments me sont si chers , que je ne fais comment j'en pourrois trouver le loisir.

Car il y a long-temps que je désire avec ardeur de méditer votre sainte loi , & de vous confesser en la méditant , quelles sont mes connoissances & mes ignorances , de quelle sorte vous avez commencé à éclairer les yeux de mon ame , & quelles ténèbres y restent encore , & y resteront toujours jusqu'à ce que la force toute-puissante de votre grace détruise entièrement ma foiblesse. Je ne veux employer à autre chose les heures que j'aurai libres après avoir satisfait aux besoins du corps , aux relâches nécessaires de l'esprit , au service que nous devons au prochain , & à celui même que nous ne lui devons pas , & que nous ne laissons pas de lui rendre.

Seigneur , mon Dieu , soyez attentif à ma prière , & que votre miséricorde exauce le desir de mon cœur , puisque l'ardeur qui l'agite ne regarde pas mon seul intérêt , mais aussi celui des autres à qui la charité fraternelle lui fait désirer d'être utile. Vous voyez dans le fond de mon ame qu'il en est ainsi. Faites-moi donc la grace que je vous sacrifie tout le service que je vous puis rendre par mes pensées & par mes paroles ; donnez-moi ce que vous avez agréable que je vous offre : car je suis pauvre & misérable ; & vous répandez vos richesses sur tous ceux qui vous invoquent , vous qui , sans être inquiété d'aucun soin , daignez prendre tant de soin de nous. Retranchez de mon esprit & de ma langue toutes sortes d'erreurs & de mensonges ; que vos saintes Ecritures soient mes chastes & innocentes délices ; que je ne sois point trompé en elles , & que je ne trompe point les autres par elles. Seigneur mon Dieu , qui êtes la lumière des aveugles & la force des foibles , & qui devenez ensuite la lumière des clairvoyants , & la force des forts , parce que vous les rendez clairvoyants & forts , d'aveugles & de foibles qu'ils étoient auparavant ,

regardez mon ame , & écoutez les cris qu'elle jette du plus profond de sa misere : car si vos oreilles ne l'entendent dans cet abyme , & si elles se détournent d'elle , où ira-t-elle , & à qui s'adressera-t-elle ?

Le jour & la nuit sont à vous , & les moments volent & s'enfuient comme il vous plaît. Accordez-moi quelques-uns de ces moments pour pouvoir méditer les secrets de votre loi , & ne fermez pas cette sainte porte à ceux qui frappent pour y entrer , puisque ce n'est pas en vain que vous avez voulu que l'on ait écrit ce grand nombre de livres voilés de tant de mysteres. Ces forêts sacrées n'ont-elles pas de cerfs qui s'y retirent , qui s'y promènent , qui y paissent , qui s'y reposent & qui y remuent ? O mon Dieu ! achevez d'éclaircir mon esprit , & de me révéler ces connoissances. Votre parole est toute ma joie , & elle m'est plus agréable que toutes les voluptés de la terre. Donnez-moi donc ce que j'aime ; car il est vrai que je l'aime ; & c'est vous qui me l'avez fait aimer. Ne laissez point , Seigneur , vos dons imparfaits , & ne m'abandonnez pas , puisque je suis comme une plante que vous avez produite , & qui a besoin que vous l'arrosiez en la favorisant de vos graces. Que je reconnoisse , mon Dieu , tenir de vous tout ce que j'apprendrai de vos saintes Ecritures : que j'écoute la voix de vos louanges : que mon ame étanche sa soif en se remplissant des eaux divines de votre sagesse ; & que je considère les merveilles de votre loi depuis ce temps auquel vous créâtes le ciel & la terre , jusqu'à ce royaume éternel où nous régnerons tous dans votre sainte Jérusalem.

Seigneur , ayez pitié de moi , & exaucez mon souhait , puisqu'il me semble qu'il n'a pour fin rien de terrestre , qu'il ne cherche ni l'or ni l'argent , ni les pierres précieuses , ni les meubles magnifiques , ni les honneurs , ni la puissance , ni les voluptés des sens , ni même les choses nécessaires au corps durant cette vie voyagere que nous passons dans le monde ; & qui , selon vos promesses , nous doi-

vent être données comme par surcroît , lorsque nous cherchons votre royaume & votre justice. Voyez , mon Dieu , d'où procède mon desir. Les impies m'ont raconté leurs plaisirs ; mais il n'ont rien qui égale votre loi. Voilà , Seigneur , d'où procède mon desir. Regardez-le , Pere Tout-Puissant ; considérez-le & approuvez-le. Faites par votre miséricorde que je trouve grace en votre présence , afin que les secrets de vos saintes Ecritures me soient découverts , lorsque je m'efforcerai de les entendre. Je vous en conjure par notre Seigneur Jesus-Christ votre Fils , l'homme de votre droite , & le Fils de l'homme que vous avez établi médiateur entre vous & nous , & par lequel vous nous avez cherché lorsque nous ne vous cherchions pas encore , & nous avez cherchés afin que nous vous cherchassions. Je vous en conjure par votre Verbe éternel , par lequel vous avez créé toutes choses , du nombre desquelles je suis. Je vous en conjure par votre Fils unique , par lequel vous avez appelé à votre connoissance tous les fideles & les avez adoptés pour vos enfants , du nombre desquels il vous a plu de me mettre. Et je vous en conjure par celui qui est assis à votre droite , qui sans cesse vous prie pour nous , & en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse & de la science. C'est lui que je cherche dans vos saintes Ecritures. Moïse a écrit de lui : il le dit lui-même dans l'Evangile , & il est la vérité même.

C H A P I T R E I I I .

Il prie Dieu de lui faire entendre ce que Moïse a écrit de la création du ciel & de la terre.

FAites-moi donc la grace , Seigneur , d'écouter & de comprendre de quelle sorte au commencement vous avez créé le ciel & la terre. Moïse l'a écrit , & après l'avoir écrit , il s'en est allé : il a quitté le monde pour passer d'ici à vous ; & ainsi

Je ne le saurois plus voir. Car si je pouvois le voir , je m'adresserois à lui , je le supplerois & le conjurerois en votre nom de m'expliquer les choses qu'il a écrites , & je serois très-attentif à ses paroles. Que si elles étoient Hébraïques , elles frapperoient en vain mes oreilles , puisqu'elles ne pourroient toucher mon esprit ; & si elles étoient latines , j'entendrois bien ce qu'il voudroit dire ; mais comment saurois-je qu'il diroit vrai ? Et quand bien je le saurois , seroit-ce de lui que je le saurois ? Nullement ; mais il faudroit que ce fût la vérité même , qui , sans l'aide d'aucun langage , soit hébraïque , soit grec , soit latin , soit barbare , sans se servir des organes de la bouche & de la langue , & sans employer le son d'aucunes syllabes , me dît au dedans de moi , & dans le plus secret de ma pensée : Moïse vous dit la vérité. Et aussi-tôt je dirois avec certitude & hardiment à ce saint homme : vous dites la vérité. Mais maintenant que je ne puis l'interroger , je m'adresse à vous , ô mon Dieu ! qui êtes la Vérité éternelle , de laquelle étant rempli il n'a rien dit que de véritable ; & je vous conjure de me pardonner mes péchés , & de me faire entendre par votre grace ce que votre grace lui a fait écrire.

CHAPITRE IV.

Les créatures reconnoissent Dieu pour leur Créateur.

LE ciel & la terre sont donc , & ils crient qu'ils l'ont été créés ; car ils sont sujets à changer. Or , tout ce qui est & qui n'a point été créé n'a rien en soi qui auparavant n'ait été , & c'est en cela que consiste le changement , d'avoir quelque chose en soi qui auparavant n'y ait point été. Ils crient aussi nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes ; mais nous sommes , parce que nous avons été créés. Nous n'étions donc pas avant que d'être créés , pour avoir pu nous créer nous-mêmes. Et l'évidence

Q

des choses est comme la voix avec laquelle ils nous parlent. Vous avez donc fait, Seigneur, le ciel & la terre : car vous êtes beau, & ils sont beaux ; vous êtes bon, & ils sont bons ; vous êtes, & ils sont. Mais ce qu'ils ont de beauté, de bonté & d'être, est d'une manière si fort au-dessous de vous, qui êtes leur Créateur, qu'en les comparant à vous, on ne peut plus dire, ni qu'ils soient beaux, ni qu'ils soient bons, ni même qu'ils soient. Nous savons cela, mon Dieu, & nous vous rendons grace de ce que nous le savons ; & notre science n'est qu'ignorance si on la compare avec la vôtre.

C H A P I T R E V.

Que le monde a été créé de rien.

MAis de quelle sorte, mon Dieu, avez-vous créé le ciel & la terre ; & de quelles machines vous êtes-vous servi pour faire un si grand ouvrage ? car vous n'avez pas agi en cela comme un artisan, qui en se servant d'un corps pour former un autre corps, lui donne telle figure que bon lui semble, selon l'idée qu'il en conçoit & qu'il en voit en lui-même par un regard intérieur de son esprit, qui n'auroit pas cette puissance si vous ne l'aviez créé lui-même.

Ainsi l'ouvrier donne une nouvelle forme à une matière qui étoit déjà, & qui étoit capable de la recevoir, comme le Potier à la terre, le Sculpteur au marbre, le Menuisier au bois, l'Orfèvre à l'or, les autres artisans de même, chacun sur les matières sur lesquelles ils travaillent. Mais, Seigneur, d'où ces matières auroient-elles tiré leur être si vous ne les aviez point faites ? C'est vous qui avez formé le corps de l'ouvrier ; qui avez créé l'ame, laquelle remue comme il lui plaît les membres de ce corps ; qui êtes l'auteur de la matière sur laquelle il travaille, de l'esprit qui le rend capable de travailler avec art, & de considérer dans

lui-même ce qu'il exécute au dehors, & de tous ses sens corporels, par le moyen desquels ce qu'il fait passe de son imagination à son ouvrage, & qui lui rapportent ce qu'il a fait, afin qu'il consulte la vérité qui préside dans son ame, pour savoir s'il a bien fait. Toutes ces choses, Seigneur, vous louent comme étant le Créateur de toutes choses.

Mais, mon Dieu, comment les avez-vous faites ? Comment avez-vous fait le ciel & la terre ? Certes, vous n'avez pas créé le ciel & la terre ni dans le ciel, ni dans la terre, ni dans l'air, ni dans les eaux, puisque toutes ces choses sont comprises dans le ciel & dans la terre. Vous n'avez pas non plus créé tout ce grand univers dans l'univers, parce qu'avant qu'il fût créé il n'y avoit point de place dans laquelle on le pût créer pour lui donner l'être. Vous n'aviez rien entre les mains dont vous pussiez former le ciel & la terre. Car d'où étoit venue cette matiere dont vous pussiez former quelque chose, si auparavant vous ne l'aviez faite elle-même, puisque votre être est la cause de tous les êtres ? Il faut donc conclure que vous avez dit que ces choses fussent faites, & qu'ainsi c'est par votre seule parole qu'elles ont été créées.

CHAPITRE VI.

De quelle sorte Dieu a parlé pour créer le monde.

MAis de quelle sorte avez-vous parlé, lorsque vous avez créé le monde ? A-ce été en la même maniere que vous fites entendre du haut des nues cette voix qui dit : c'est-là mon Fils bien aimé ? Car cette voix fut formée, & elle ne dura qu'un certain temps ; elle commença ; & elle finit. Chacune de ses syllabes résonna dans l'air, & puis elles passerent toutes, la seconde après la premiere, la troisieme après la seconde, & toutes les autres ensuite, jusqu'à ce que la derniere eût été entendue, & que le silence eût succédé à cette

derniere. Ce qui fait clairement connoître que le mouvement temporel d'une créature servant à votre éternelle volonté, a exprimé ces paroles. C'est pourquoi ces mêmes paroles, qui n'ont été que passageres, ayant été rapportées par les oreilles du corps à l'ame, qui est intelligente, & qui tient les oreilles de son esprit attentives à écouter votre parole éternelle, elle les a comparées avec votre Verbe divin, à cette parole ineffable que vous produisez dans un éternel silence, & a dit : il y a une grande & très-grande différence entre l'un & l'autre. Car ces paroles passageres sont beaucoup au dessous de moi, & ne sont pas même, puisqu'elles passent & qu'elles s'enfuient ; au lieu que la parole de mon Seigneur & de mon Dieu est infiniment élevée au-dessus de moi, & subsiste éternellement.

Que si ç'avoit été avec des paroles résonnantes & passageres que vous eussiez dit que le ciel & la terre fussent faits, & que vous eussiez en cette sorte créé le ciel & la terre, il faudroit qu'avant qu'ils eussent été créés, il y eût eu déjà quelque créature corporelle dont les mouvements temporels eussent pu servir à former cette voix dans le temps. Or, il n'y avoit aucun corps avant que le ciel & la terre fussent créés : ou s'il y en avoit quelqu'un, il faudroit que ç'eût été vous qui l'eussiez formé, & qu'ainsi vous eussiez formé, sans proférer aucunes paroles passageres, ce qui vous devoit servir pour proférer & pour dire que le ciel & la terre fussent faits. Car quoi qu'eût pu être ce qui auroit servi à produire de semblables paroles, il seroit impossible qu'il eût été si ce n'étoit vous qui l'eussiez fait. Quelles paroles auriez-vous donc employées, mon Dieu, pour former le corps qui devoit servir à produire ces paroles ?



CHAPITRE VII.

*Le Verbe divin , qui est le Fils de Dieu , est éternel
comme son Pere.*

Vous nous appelez donc à d'autres pensées , & lorsque nous entendons dire que vous avez parlé pour faire le ciel & la terre , vous voulez que nous portions notre esprit à l'intelligence de ce Verbe qui est en vous , & qui est comme vous ; de cette parole qui se dit éternellement , & par qui éternellement toutes choses sont dites. Car ce n'est point comme dans nos discours ordinaires , où après qu'une chose a été dite il s'en dit une autre , afin que toutes puissent être dites ; mais là toutes les choses sont dites éternellement , & elles le sont tout ensemble. Autrement , il y auroit des temps & des changements en Dieu ; & ainsi il ne jouiroit point d'une véritable éternité , ni d'une véritable immortalité. Je sais , mon Dieu , que cela est ainsi. Je le sais très-assurément , & je vous rends grâce de m'avoir donné cette connoissance. Et tout homme qui n'est point ingrat & rebelle à la lumière , ne peut qu'il ne reconnoisse une vérité si claire , & qu'il n'en bénisse votre saint nom.

Oui , Seigneur , nous savons certainement que c'est une espece de mort ou de naissance que de cesser d'être ce que l'on étoit , ou de devenir ce que l'on n'étoit pas encore. Et ainsi votre Verbe étant véritablement immortel & éternel , il n'y a rien dans lui qui se retire & qui s'éloigne pour faire place à une autre chose. C'est donc par votre Verbe , qui est éternel comme vous , que vous dites éternellement & tout ensemble tout ce que vous dites ; & tout ce que vous dites qui soit fait , est fait. Vous n'employez que votre seule parole pour le faire , & néanmoins toutes les choses que vous faites par votre seule parole , qui est éternelle ;

& qui comprend tout en même-temps , ne sont pas produites toutes ensemble , ni de toute éternité.

C H A P I T R E V I I I .

*Le Verbe éternel est le principe des choses corporelles ,
& l'unique maître qui nous instruit de la vérité.*

MON Seigneur & mon Dieu , dites-moi , je vous prie , comment cela se peut faire. Je le comprends en quelque manière ; mais je ne fais comment l'expliquer , sinon en disant que tout ce qui commence d'être , & puis cesser d'être , commence & cesse alors d'être , quand cette raison éternelle connoît qu'il a dû commencer & cesser d'être , quoiqu'en elle rien ne commence & rien ne cesse. Cette raison éternelle est votre Verbe , principe de toutes choses , lequel parle dans le fond de notre cœur. Sa voix , lorsqu'il étoit dans un corps mortel , nous l'a ainsi fait entendre dans l'Evangile , & a préparé au dehors les oreilles des hommes , afin qu'ils crussent en lui , & le cherchassent intérieurement pour le trouver dans l'éternelle vérité , où ce bon maître & le seul maître véritable de nos âmes enseigne tous ses disciples.

C'est-là que j'entends , Seigneur , votre divine voix , qui me dit : que celui-là seul parle véritablement à nous , lequel nous enseigne ; & que , quant à celui qui nous parle sans nous enseigner , c'est tout de même que s'il ne nous parloit point. Or , qui est celui qui nous enseigne , sinon la vérité immuable ? Et lors même que nous sommes instruits par une créature sujette au changement , c'est pour nous conduire à cette vérité immuable qui est votre Verbe , par lequel , lorsque nous l'écoutons attentivement , nous sommes véritablement instruits & remplis d'une extrême joie d'entendre la voix de l'époux , qui nous réunit au principe dont nous avons été tirés. Et il paroît bien qu'il est notre véritable principe , puisque s'il ne demeureroit toujours

ferme , nous ne saurions où retourner lorsque nous nous serions égarés. Ainsi , quand nous revenons de ce malheureux égarement , c'est par la connoissance de la vérité que nous revenons ; & il nous instruit afin de nous la faire connoître , parce qu'il est le principe qui nous parle.

CHAPITRE IX.

De quelle maniere le Verbe parle à notre cœur.

Ors donc , Seigneur , qu'il est dit que vous avez créé au commencement le ciel & la terre , cela se peut entendre que vous les avez créés par ce principe , par votre Verbe , par votre Fils , par votre puissance , par votre sagesse , & par votre vérité. Vous le fites en parlant & en agissant d'une maniere merveilleuse. Mais qui sera capable de la comprendre ? Qui sera capable de l'exprimer ? Quelle est cette lumiere qui m'éclaire quelquefois de ses rayons , & qui , en frappant mon cœur sans le blesser , me fait trembler & m'embrase tout ensemble ; me fait trembler , dans la confusion que j'ai de voir que je lui suis si dissemblable , & m'embrase d'amour quand je considère en quoi je lui suis semblable ?

C'est la sagesse , c'est la sagesse même qui m'éclaire de la sorte , & qui dissipe les nuages de mon ame , lesquels me couvrent de nouveau , lorsque se détournant de cette lumiere divine , & rentrant dans l'obscurité , elle succombe sous le poids de ses miseres. Car sa vigueur est tellement abattue dans l'extrémité où je me trouve réduit , que je ne suis pas seulement capable de supporter mon bonheur , jusqu'à ce qu'après avoir eu compassion de mes péchés , vous me fassiez la grace , mon Dieu , de me guérir de mes langueurs , en retirant ma vie de la corruption où elle est plongée , en me couvrant par votre miséricorde , & en rassasiant mes desirs par l'abondance de vos faveurs , afin de re-

nouveller ma jeunesse ainsi que celle de l'aigle. C'est dans cette espérance que consiste maintenant notre salut , & l'effet de vos divines promesses. Que celui-là qui le peut , vous entende parler intérieurement dans lui. Pour moi je m'appuierai sur la certitude immuable de votre oracle pour m'écrier avec confiance : Seigneur, que vos œuvres sont admirables ! vous avez fait toutes choses avec une sagesse infinie : c'est elle qu'elles ont pour principe ; & c'est par ce principe que vous avez créé le ciel & la terre.

1

C H A P I T R E X.

De ceux qui demandent ce que faisoit Dieu avant qu'il eût créé le ciel & la terre.

Ceux-là ne sont-ils pas encore dans l'aveuglement du vieil homme , qui demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eût créé le ciel & la terre ? Car , disent-ils , s'il demeurait sans rien faire , pourquoi n'a-t-il pas toujours continué à demeurer ainsi sans agir , comme il y étoit toujours demeuré auparavant ? que s'il y eût en Dieu quelque nouveau mouvement & quelque nouvelle volonté qui l'ait porté à donner l'être à une créature qu'il n'avoit point encore créée , comment peut-on trouver une véritable éternité où il se forme une volonté qui n'étoit point auparavant ? car la volonté de Dieu n'est point une créature ; mais elle est auparavant toutes les créatures , puisque rien ne seroit créé si la volonté du Créateur n'avoit précédé cette création. Il s'ensuit donc que la volonté de Dieu est la substance même. Or , s'il est arrivé quelque chose dans la substance de Dieu qui ne le fût pas auparavant , on ne peut pas dire avec vérité que cette substance soit éternelle. Si donc la volonté de Dieu a éternellement voulu qu'il y eût une créature , pourquoi cette créature n'a-t-elle pas aussi été éternelle ?

CHAPITRE XI.

Réponse à cette objection : Que l'éternité de Dieu ne se mesure pas par le temps.

O Sageſſe de Dieu, & lumière de nos ames ! ceux qui parlent de la ſorte ne connoiſſent pas encore en quelle maniere ſe ſont les choſes qui ſe ſont pour vous & dans vous. Ils ſe ſollicitent de comprendre votre ſageſſe éternelle : mais en même-temps leur eſprit roule toujours en ſoi-même les images de ces mouvements qui ſont le paſſé & l'avenir : & ainſi ils ne peuvent avoir qu'une vaine & fauſſe idée de ce qui eſt éternel.

Qui eſt celui qui arrêtera cet eſprit volage, afin qu'il demeure un peu dans un état ferme, & qu'il contemple un peu la ſplendeur de cette éternité toujours immuable, pour la comparer avec les temps qui ne s'arrêtent jamais, & voir comme il n'y a point du tout de comparaïſon, puisſqu'au lieu que la durée des temps ne ſe forme que de pluſieurs mouvements paſſagers, qui ne ſauroient paſſer tous enſemble, l'éternité au contraire n'a rien en ſoi qui ſe paſſe, mais que tout y eſt préſent ? ce qui ne ſe rencontre point dans le temps, dont il n'y en a nul où tout ſoit préſent, puisſque tout le paſſé eſt chaffé par l'avenir, & que tout l'avenir ſuccède au paſſé, au lieu que tout le paſſé & tout l'avenir ſont formés, & accompliſſent leurs corps par la puisſance de cette éternité qui ne ceſſe jamais d'être préſente.

Qui arrêtera, diſ-je, l'eſprit de l'homme, afin qu'il demeure ferme, & qu'il conſidère de quelle ſorte cette éternité qui n'eſt ni paſſée ni future, forme tous les temps paſſés & futurs en demeurant toujours immobile ? Mais ma plume & ma langue ſont-elles capables d'exprimer par mes paroles des choſes ſi grandes & ſi relevées ?

C H A P I T R E X I I.

Ce que Dieu faisoit avant la création du monde.

MAintenat je veux répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant que d'avoir créé le monde. Et je ne veux pas employer pour cela la réponse de celui qui se servit d'une raillerie pour éluder une question qui l'embarassoit, en disant : qu'il préparoit des supplices à ceux qui auroient la curiosité de s'enquérir de ce qui passe leur intelligence. Autre chose est de savoir ce qu'on doit dire dans la vérité, & autre chose de railler. C'est pourquoi je ne fais point cette réponse, & j'aimerois mieux avouer franchement que j'ignore ce que j'ignore, que de donner lieu par une semblable réponse de se moquer de celui qui auroit fait une question trop relevée, & de louer celui qui auroit très-mal répondu.

Je dis donc, mon Dieu, que vous êtes le Créateur de toutes les créatures, & que si on les comprend toutes sous ces noms du ciel & de la terre, je ne crains point d'affirmer qu'auparavant que vous fissiez le ciel & la terre, vous ne faisiez rien. Car si vous eussiez fait quelque chose, qu'eussiez-vous pu faire autre chose que des créatures ? Et je souhaiterois de savoir avec autant de certitude tout ce que je désire de savoir pour en faire un bon usage, comme je sais qu'aucune créature ne se faisoit avant qu'elle se fit.

C H A P I T R E X I I I.

Qu'il n'y a point eu de temps avant la création du monde.

QUE si quelqu'esprit léger & volage se laissant aller aux imaginations de sa fantaisie, & se figurant une infinité de siècles passés, s'étonne de

voir qu'étant comme vous êtes le Dieu tout-puissant, le créateur & le conservateur de toutes choses, & l'admirable ouvrier qui avez formé le ciel & la terre, vous n'avez point entrepris un si grand ouvrage durant cette innombrable multitude de siècles qui l'ont précédé; qu'il rentre un peu dans lui-même, & qu'il considère combien le sujet de son étonnement est un peu raisonnable. Car, puisque vous êtes l'Auteur & le Créateur de tous les siècles, comment les siècles innombrables qu'il s'imagine auroient-ils pu se passer si vous ne les aviez créés? Ou quel temps auroit-il pu y avoir s'il n'avoit pas été formé par vous? ou comment se seroit-il passé s'il n'avoit jamais été?

Puis donc que vous êtes le Créateur de tous les temps, s'il y en a eu quelqu'un avant que vous eussiez fait le ciel & la terre, comment peut-on dire que vous demeuriez alors sans rien faire, puisqu'au moins vous faisiez ce temps? Et ainsi il ne se peut point faire qu'il se soit passé du temps avant que vous fissiez le temps: que s'il n'y a point eu de temps qui ait précédé le ciel & la terre, pourquoi demande-t-on ce que vous faisiez alors, vu qu'il n'y avoit point d'alors où il n'y avoit point de temps, & que ce ne peut être par le temps que vous précédez le temps, puisque si cela étoit, vous ne précéderiez pas tous le temps? Mais vous précédez tous les temps passés par l'éminence de votre éternité toujours présente, & vous êtes élevé au-dessus de tous les temps à venir, parce qu'ils seront passés; au lieu que vous êtes toujours le même, & que vos années ne cesseront jamais d'être.

Vos années ne vont ni ne viennent, ainsi que les nôtres vont & viennent, afin de se pouvoir toutes accomplir. Vos années demeurent toutes ensemble dans une stabilité immuable, parce qu'elles sont stables & permanentes, sans que celles qui passent soient chassées par celles qui leur succèdent, parce qu'elles ne passent point; mais les nôtres ne seront

toutes entièrement accomplies. que lorsqu'elles se feront toutes écoulées. Vos années ne sont qu'un jour ; & votre jour n'est pas tous les jours ; mais aujourd'hui , parce que votre jour présent ne fait point place à celui du lendemain , & ne succede point à celui d'hier ; & ce jour présent dont je parle est l'éternité. Ainsi , vous avez engendré dans une éternité égale à la vôtre , celui auquel vous avez dit : je vous ai engendré aujourd'hui. Vous avez donc fait tous les temps par votre puissance : vous précédez tous les temps par votre éternité , & il n'y a point eu de temps dans lequel on ait pu dire : il n'y avoit point de temps.

C H A P I T R E X I V ,

Des trois différences qui se rencontrent dans le temps.

IL n'y a donc point eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose , puisque vous avez fait le temps. Et nuls temps ne vous sont co-éternels , puisque vous demeurez toujours en même état , au lieu que s'ils y demeuroient , ils cesseroient d'être des temps. Qu'est-ce donc que le temps ? Qui le pourra dire clairement , & en peu de mots , & qui sera capable de le bien comprendre lorsqu'il en voudra parler ? Il n'y a rien toutefois qui soit plus connu que le temps , & dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir dans nos discours : & lorsque nous en parlons , nous entendons sans doute ce que nous disons , & entendons aussi ce que les autres en disent quand ils nous parlent.

Qu'est-ce donc que le temps ? si personne ne me le demande , je le sais bien ; mais si on me le demande , & que j'entreprenne de l'expliquer , je trouve que je l'ignore. Je puis néanmoins dire hardiment ce que fais ; que si rien ne se passoit , il n'y auroit point de temps passé ; que si rien n'avenoit , il n'y auroit point de temps à venir ; & que si rien n'étoit , il n'y auroit point de temps présent. En quelle maniere sont donc ces deux temps , le passé

& l'avenir , puisque le passé n'est plus , & que l'avenir n'est pas encore ? & quant au présent , s'il étoit toujours présent , & qu'en s'écoulant il ne devînt point un temps passé , ce ne feroit plus le temps , mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule & devient un temps passé , comment pouvons-nous dire qu'une chose soit , laquelle n'a autre chose de son être , sinon qu'elle ne sera plus ? De sorte que nous ne pouvons dire avec vérité que le temps soit , sinon parce qu'il tend à n'être plus.

CHAPITRE XV.

En quoi consiste la mesure du temps.

Nous disons néanmoins qu'un temps est long ou qu'il est court ; & nous ne le disons que du passé ou de l'avenir. Par exemple , nous disons du temps passé , qu'il y a long-temps , lorsqu'il y a plus de cent ans qu'une chose est passée ; & du temps à venir , qu'il y a encore long-temps , lorsqu'une chose ne doit arriver que cent ans après : comme au contraire nous disons du temps passé qu'il y a peu de temps , lorsqu'il n'y a que dix jours que cela est passé , ou du temps à venir , que c'est dans peu de temps , lorsque cela doit arriver dans dix jours. Mais comment une chose qui n'est point , peut-elle être longue ou courte ? or le passé n'est plus , & l'avenir n'est pas encore. Ne disons donc pas lorsque nous parlons du passé : ce temps-là est bien long ; mais il a été bien long. Et lorsque nous parlons de l'avenir , ne disons pas : ce temps-là est bien long ; mais ce temps-là sera bien long.

Seigneur , mon Dieu , qui êtes la lumière de mon ame , votre vérité ne se moquera-t-elle pas ici de la simplicité & de la folie des hommes ? Car ce temps passé que nous disons avoir été long , l'a-t-il été lorsqu'il étoit déjà passé , ou quand il étoit encore présent ? Il pouvoit seulement sans doute être long ,

lorsqu'il étoit quelque chose qui pût être long. Or le passé n'étant déjà plus, il ne pouvoit plus aussi être long, puisqu'il n'étoit plus du tout. Ne disons donc pas : le passé a été long, puisque nous ne voyons pas qu'il l'ait pu être, d'autant que dans le moment qu'il a été passé il n'a plus été. Mais disons : ce temps présent a été long, parce que lorsqu'il étoit présent il étoit long, à cause qu'il n'étoit pas encore passé au non être, & qu'ainsi c'étoit une chose qui pouvoit être longue ; au lieu qu'après qu'il a été passé, il a cessé d'être long en cessant d'être.

Voyons donc, ô mon ame ! si le temps présent peut être long. Car tu es capable de connoître & de mesurer son étendue. Que me répondras-tu ? Diras-tu que cent années présentes sont un long-temps ? Considere auparavant si ces cent années peuvent être présentes. Car si c'est la première de ces cent années qui fasse son cours, cette année est bien présente ; mais les quatre-vingt-dix-neuf sont à venir, & par conséquent ne sont point encore. Si c'est la seconde année qui s'écoule, il y en a une déjà passée, une présente, & toutes les autres sont à venir : & si nous ne choisissons celle qu'il nous plaira de ces cent années entre la première & la dernière, & que nous la considérons comme présente, toutes celles qui la précèdent sont passées, & toutes celles qui la suivent sont à venir, tellement que ces cent années ne sauroient être présentes.

Mais vois, mon ame, si cette année que nous disons qu'elle coule & se passe, peut être elle-même présente. Si elle est dans le premier de ses mois, tous les autres sont encore à venir. Si elle est dans le second, le premier est déjà passé, & les autres ne sont pas encore venus. Ainsi l'année qui fait son cours n'est pas toute présente, non plus que les autres ; & si elle n'est pas toute présente, ce n'est pas une année présente, puisque l'année est composée de douze mois, dont celui qui court est présent, & les autres sont passés ou à venir. Ce mois même qui court n'est pas présent, mais seulement

un de ses jours, tous les autres étant à venir, si c'est le premier; & tous les autres étant passés, si c'est le dernier. Que si c'est un jour du milieu du mois, les uns sont déjà passés, les autres ne sont pas encore venus.

Voilà donc ce temps présent que nous trouvons être le seul que nous puissions appeler long, réduit à peine dans l'espace d'un seul jour. Mais examinons encore ce jour, & nous trouverons qu'il ne peut être tout présent, puisqu'il ne s'accomplit que par les heures de la nuit & du jour, qui toutes ensemble font le nombre de vingt-quatre, dont la première est suivie de toutes les autres, la dernière les suit; & chacune de celles qui sont entre deux en a qui l'ont précédée, & d'autres qui viennent après elle.

Mais cette même heure n'étant composée que de momens fugitifs, tout ce qui s'est déjà écoulé d'elle est passé, & ce qui en reste est à venir. Si donc on peut concevoir quelque temps qui ne puisse être divisé en aucunes parties, quelques petites qu'elles puissent être, c'est-là seulement ce que l'on doit nommer un temps présent: & ce temps présent passe du futur au passé avec une si extrême rapidité, qu'il n'a pas la moindre étendue, pas le moindre retardement. Car s'il en avoit, on pourroit le diviser en passé & en avenir.

Le présent n'a donc aucune étendue; & ainsi où est le temps que nous puissions appeler long? Sera-ce le temps à venir? Non certes. Car nous n'avons garde de le nommer long, puisqu'il n'est pas seulement encore, & que pour être long, il faudroit qu'il fût; mais nous disons: il sera long. Et quand donc le sera-t-il? Ce ne sauroit être pendant qu'il sera à venir, puisque n'étant pas encore, il ne sauroit être long. Que si l'on dit qu'il sera long, lorsque de futur qu'il est, il commencera d'être ce qu'il n'est pas, & qu'il deviendra présent, afin qu'ayant l'être il devienne long, nous voyons que le temps présent crie à haute

voix par tout ce que j'ai rapporté ci-dessus ; qu'il ne sauroit être long.

C H A P I T R E X V I.

Quel temps se peut & ne se peut pas mesurer.

Toutefois, Seigneur, nous remarquons bien les intervalles du temps, & en les comparant ensemble nous disons que les uns sont plus longs, & que les autres sont plus courts. Nous savons aussi mesurer de combien un temps est plus long ou plus court que l'autre ; & nous répondons lorsqu'on nous en demande la différence, que l'un est le double de l'autre, ou le triple, ou bien qu'il lui est égal. Mais nous ne mesurons que les temps qui passent, & à mesure que nous les voyons passer. Or, comment pourroit-on mesurer les temps passés puisqu'ils ne sont plus, ou les temps à venir, puisqu'ils ne sont pas encore, si ce n'est qu'on voulût dire qu'on puisse mesurer ce qui n'est point ? Lors donc que le temps se passe, on peut s'en appercevoir & le mesurer ; mais aussi-tôt qu'il est passé, on ne sauroit plus le mesurer, puisqu'il n'est plus.

C H A P I T R E X V I I.

Où sont le passé & l'avenir.

JE n'assure rien, mon Dieu & mon Pere : ce ne sont que des doutes que je propose. Assistez-moi, s'il vous plaît, & soyez mon guide dans cette recherche. Qui seroit celui qui oseroit dire qu'il n'y a pas trois temps, le passé, le présent & l'avenir, ainsi que nous l'avons appris étant encore tout petits, & que nous l'enseignons aux enfants, mais qu'il n'y a que le temps présent, à cause que les deux autres ne sont point ? Ou bien dira-t-on qu'ils sont aussi, mais que le temps, lorsque du futur il devient présent, sort de quelque lieu caché,

& se va cacher dans quelque autre , lorsque de présent il devient passé ? Car si les choses futures ne sont pas encore , où peuvent les avoir vues ceux qui les prédissent , puisqu'on ne sauroit voir ce qui n'est pas ? Et ceux qui racontent les choses passées ne pourroient pas non plus les raconter , s'ils ne les voyoient des yeux de l'esprit. Or , si elles n'étoient point en tout , on ne pourroit en tout les appercevoir. Il faut donc que le passé & l'avenir soient en quelque sorte.

CHAPITRE XVIII.

En quelle sorte le temps passé & l'avenir sont présents.

SEigneur , qui êtes toute mon espérance , permettez-moi , je vous prie , d'approfondir encore davantage cette difficulté , sans que je sois troublé dans l'attention d'esprit que j'y apporte. Je desire de savoir où sont les choses futures & les passées , si l'on peut dire qu'elles sont. Que si cette connoissance est au-dessus de moi , au moins je suis assuré qu'en quelque lieu qu'elles soient , elles n'y sont ni futures ni passées , mais présentes , puisque si elles y sont futures , elles n'y sont pas encore , & que si elles y sont passées , elle n'y sont plus. En quelque lieu donc qu'elles soient , & quelles qu'elles puissent être , elles n'y sont que présentes. Ainsi ; lorsqu'on nous raconte des choses passées , si on les rapporte selon la vérité , on les tire de la mémoire , non pas les choses mêmes qui sont passées , mais les paroles qu'on a conçues des images de ces mêmes choses qui , en passant par nos sens , ont imprimé dans notre esprit comme leurs traces & leurs vestiges. Car mon enfance , laquelle n'est plus , est dans le temps passé qui n'est plus aussi. Mais lorsque je m'en souviens , & que j'en raconte quelque chose , c'est sans doute dans le temps

présent que je considère mon image , parce qu'elle est encore dans ma mémoire.

J'avoue , mon Dieu , que j'ignore si c'est de la même sorte que l'on prédit l'avenir , l'image de ce qui n'est point encore étant déjà , & se présentant à notre esprit. Mais je fais bien que nous prévenons souvent par notre pensée nos actions à venir , & que cette préméditation est présente , encore que l'action que nous préméditons ne le soit pas , parce qu'elle n'est pas encore avenue , & qu'elle ne le sera que quand nous aurons entrepris & commencerons de faire cette action que nous avons préméditée , parce qu'alors elle ne sera pas future , mais présente.

En quelque sorte donc qu'arrive ce pressentiment secret des choses futures , on ne sauroit voir que ce qui est. Or , ce qui est déjà n'est point à venir , mais présent. Ainsi lorsqu'on dit que l'on voit les choses futures , ce ne sauroit être elles-mêmes , puisqu'elles ne sont pas encore ; mais c'est peut-être leur cause , ou leur signe que l'on voit ; lesquels sont déjà. Ainsi ce qui donne moyen de prédire les choses à venir , n'est pas à venir , mais présent à ceux qui le voient , & qui s'en servent pour concevoir l'avenir : comme aussi la pensée dont ils les conçoivent est déjà dans leur esprit , quoique ce qu'ils conçoivent & qu'ils prédisent ne soit pas encore.

Entre un si grand nombre de choses qui m'en peuvent fournir des exemples , je veux ici en rapporter un. Lorsque j'aperçois l'aurore , je prévois aussi-tôt que le soleil se va lever : ce que j'aperçois est présent , & ce que je prédis est à venir , non pas le soleil qui est déjà , mais son lever qui n'est pas encore ; & je ne pourrois le prédire si je ne l'imaginerois dans mon esprit , ainsi que je fais maintenant lorsque j'en parle. Mais cette aurore même , laquelle je vois dans ciel , n'est pas le lever du soleil , encore qu'elle le précède , ni cette imagination que je conçois dans mon esprit n'est pas

non plus ce lever : mais ce sont ces deux choses , lesquelles sont présentes , qui me font prédire le lever du soleil qui est à venir. Par conséquent les choses futures ne sont point encore : & si elles ne sont point encore , elles ne sont point ; & si elles ne sont point , elles ne peuvent en aucune sorte être vues : mais elles peuvent être prédites par les choses présentes qui sont déjà & qui sont vues.

CHAPITRE XIX.

Il prie Dieu de lui faire comprendre en quelle maniere les hommes connoissent les choses à venir.

MON Dieu , vous qui êtes le souverain Monarque de toutes les créatures , apprenez-moi , je vous prie , en quelle maniere vous faites donc connoître aux hommes les choses futures. Car c'est vous qui les avez fait connoître à vos Prophetes. Quelle est cette maniere par laquelle vous ; pour qui il n'y a rien qui soit à venir , faites connoître les choses futures , ou pour mieux dire , faites connoître ce qu'il y a de présent des choses futures , puisqu'il est impossible de faire connoître ce qui n'est point ? J'avoue que cette maniere est si élevée au-dessus de moi , que la pointe de mon esprit ne peut pénétrer jusques-là ; je suis incapable d'y atteindre par moi-même : mais il me sera facile par votre assistance , si votre lumiere m'est favorable , & daigne éclairer les yeux de mon ame.

CHAPITRE XX.

Quels noms il faut donner aux différences du temps.

CE qui me paroît maintenant avec certitude , & que je conçois très-clairement , c'est que les choses futures & les passées ne sont point , & qu'à proprement parler on ne sauroit dire qu'il y ait trois temps , le passé , le présent & le futur ; mais

peut-être on pourroit dire avec vérité qu'il y a trois temps , le présent des choses passées , le présent des choses présentes , & le présent des choses futures. Car je trouve dans l'esprit ces trois choses que je ne trouve nulle part ailleurs ; un souvenir présent des choses passées , une attention présente des choses présentes , & une attente présente des choses futures. Si c'est ainsi qu'on l'entend , je vois trois temps , & je confesse qu'il y en a trois. Néanmoins que l'on dise , si l'on veut , comme on a coutume de le dire improprement , qu'il y a trois temps , le passé , le présent & l'avenir ; qu'on le dise , si l'on veut , je ne m'en soucie point , je ne m'y oppose point , je ne le trouve point mauvais , pourvu toutefois qu'on entende ce que l'on dit , & qu'on ne s'imagine pas que ce qui est à venir est déjà , ni que ce qui est passé soit encore. Car il est sans doute qu'il y a fort peu de choses dont nous parlons proprement , & qu'il y en a plusieurs dont nous parlons improprement ; mais on ne laisse pas néanmoins de comprendre ce que nous voulons dire.

C H A P I T R E X X I.

De quelle sorte on peut mesurer le temps.

J'Ai déjà dit que nous mesurons les temps qui se passent , afin de pouvoir dire : ce temps-ci est le double de l'autre ; ou bien : ce temps-ci est égal à l'autre ; & ainsi de toutes les autres parties du temps dont nous pouvons parler en les mesurant : ce qui fait voir que nous mesurons les temps lorsqu'ils se passent. Que si quelqu'un me demande comment je le fais , je réponds que je le fais parce que nous les mesurons , & que nous ne saurions mesurer les choses qui ne sont point , ainsi que les passées & les futures ne sont point. Mais comment pouvons-nous mesurer le temps présent , puisqu'il n'a point d'étendue ? Nous le mesurons lorsqu'il

passé ; nous ne le mesurons point lorsqu'il est passé , puisqu'il n'est plus pour pouvoir être mesuré.

Mais quand nous le mesurons , d'où , par où , & où passe-t-il ? D'où , sinon du futur ? Par où , sinon par le présent ? Et où , sinon dans le passé ? Ainsi il va de ce qui n'est point , parce qu'il n'a aucune étendue dans ce qui n'est déjà plus. Que mesurons-nous donc , sinon le temps dans quelques-uns de ses espaces ? Car ce n'est qu'en distinguant les espaces du temps que nous disons qu'ils sont simples , doubles , triples , égaux , & ainsi du reste. Mais de quel espace nous servons-nous pour mesurer le temps lorsqu'il passe ? Est-ce du futur d'où il passe ? mais nous ne saurions mesurer ce qui n'a point encore d'être. Est-ce du présent par où il passe ? mais nous ne saurions mesurer ce qui n'a point d'étendue. Est-ce du passé où il passe ? mais comment mesurons-nous ce qui n'est plus ?

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulté.

MOn esprit brûle d'ardeur de comprendre une si grande énigme ; Seigneur , qui êtes mon Dieu , & mon bon Pere , je vous conjure par Jesus-Christ de ne m'en refuser pas l'intelligence. Ne refusez pas à mon extrême desir de pénétrer une question si cachée & si ordinaire tout ensemble ; mais faites que votre miséricorde , comme une lumière favorable , éclaircisse toutes les difficultés qui s'y rencontrent , afin que je les puisse comprendre. Qui puis-je consulter sur ce sujet , & à qui puis-je plus avantageusement confesser mon ignorance qu'à vous , qui n'avez pas désagréable l'ardeur si violente qui me presse d'acquérir l'intelligence de vos saintes Ecritures ? donnez-moi , Seigneur , ce que j'aime : car je confesse que je l'aime ; & c'est vous qui me l'avez fait aimer. Accordez-moi cette grace , vous qui êtes ce bon Pere , qui

ne donnez rien que de bon à vos enfants. Accordez-la moi , je vous supplie ; puisque j'ai entrepris de la connoître , & que je ne le puis , si vous-même ne me découvrez ce qui est caché à mes yeux.

Je vous conjure par Jesus-Christ , par ce nom du Saint des Saints , que personne ne me trouble dans cette recherche. Je crois , & c'est pour cela que je parle ; & je ne vis que dans l'espérance que j'ai de contempler les délices de mon Sauveur & de mon maître. Vous avez réduit mes-jours à l'état mortel & périssable d'un vieil homme , & ils s'écoulent , & je ne saurois dire comment. Nous avons sans cesse ces mots dans la bouche : le temps & les temps. Combien celui-ci a-t-il été de temps à parler ? Combien cet autre a-t-il été de temps à faire cela ? Qu'il y a long-temps que je n'ai vu une telle chose ! Cette syllabe qui est longue a le double du temps de celle qui est breve. Nous disons ces choses & les entendons dire aux autres : on fait ce que nous voulons dire quand nous parlons de la sorte ; & nous savons aussi ce que les autres veulent dire. Il n'y a rien de plus clair & de plus ordinaire que tout cela : & il n'y a rien en même-temps qui soit plus obscur , & qui ait plus besoin d'une nouvelle recherche pour en acquérir une parfaite connoissance.

C H A P I T R E X X I I I .

Ce que c'est que le temps.

J'Ai entendu dire une fois à un homme fort savant que le temps n'est autre chose que le mouvement du soleil , de la lune & des astres ; mais je n'ai pu être de ce sentiment. Car , pourquoi les mouvements de tous les autres corps de la nature ne seroient-ils pas aussi-bien le temps comme ceux-là ? Et pourquoi , si les cieux & tous les astres cessoient de continuer leur cours , & que la roue d'un Potier tournât à son ordinaire , ne formeroit-elle

pas un temps selon lequel nous mesurerions tous ces tours , & dirions qu'ils seroient égaux , ou si cette roue tournoit tantôt plus vite & tantôt plus lentement , que les uns seroient plus longs , ou les autres plus courts ? Et lorsque nous dirions ces choses , ne seroit-ce pas aussi dans le temps que nous parlerions ? Et de ce qu'entre les syllabes des mots que nous profererions il y en auroit quelques-unes qui seroient longues & les autres breves , ne seroit-ce pas parce que nous aurions employé plus de temps à prononcer les unes que non pas les autres ? Mon Dieu , faites la faveur aux hommes d'observer dans une petite chose les notions communes & générales des choses qui servent à faire connoître les plus grandes & les plus petites.

Je fais qu'il y a des flambeaux célestes & des astres qui nous marquent les saisons , les temps , les ans & les jours. Je ne conteste pas cette vérité ; & je ne voudrois pas dire aussi que le tour de cette roue du Potier fût ce même-temps que nous appelons le jour ; mais il ne s'ensuit pas de-là que ce ne soit pas un temps. Que ce Philosophe le croie s'il veut. Pour moi je desire de comprendre en quoi consiste proprement la nature du temps par lequel nous mesurons les mouvements des corps , & disons (par exemple) que ce mouvement est deux fois plus long que l'autre. Ainsi , puisque nous appelons un jour , non-seulement cet espace de temps que le soleil emploie à demeurer sur la terre , selon laquelle maniere de parler on distingue le jour de la nuit , mais aussi son tour tout entier de l'orient à l'orient , selon lequel nous disons que tant de jours se sont passés , comprenant dans ce nombre les nuits mêmes que l'on ne compte point séparément. Puis , dis-je , que le jour s'accomplit par le mouvement & par le tour du soleil d'orient en orient , je demande si c'est le mouvement qui fait le jour , ou si c'est le retardement & l'espace du temps dans lequel ce mouvement s'accomplit , ou bien si c'est l'un & l'autre ? Car si c'est le premier , & que le

mouvement fasse le jour, le jour seroit donc ; encore que le soleil eût achevé sa carrière dans un aussi petit espace de temps qu'il en est besoin pour former une heure. Si c'est le second, il n'y auroit donc point de jour entre le lever du soleil & un autre lever de ce même astre, & il n'y auroit pas davantage de temps qu'il en faut pour fournir une heure, & qu'il fut besoin que le soleil fit vingt-quatre fois son tour pour former un jour. Que si c'est l'un & l'autre, savoir le mouvement & le temps que le soleil demeure à passer, on n'appelleroit point un jour le tour du soleil, s'il s'achévoit tout entier durant l'espace d'une heure ; & on ne pourroit pas dire non plus qu'il se fût passé un jour, si le soleil cessant de marcher, il s'écouloit autant de temps que cette planete a accoutumé d'en employer d'un matin à l'autre pour faire entièrement son tour.

Je ne m'arrêterai donc pas maintenant à rechercher ce que c'est qu'on nomme le jour, mais ce que c'est que le temps, par lequel, en mesurant le tour du soleil, nous dirions qu'il auroit été accompli en moins de temps de la moitié qu'il n'auroit accoutumé, s'il arrivoit qu'il eût achevé dans l'espace de douze heures. Et comparant ces deux temps ensemble, nous dirions que l'un est le double de l'autre, quoique le soleil fit quelquefois en l'un, & fit aussi quelquefois en l'autre son tour entier d'orient en orient. Que personne donc ne me dise que les mouvements des corps célestes forment les temps. Car le soleil s'étant arrêté à la priere de Josué, afin de lui donner le loisir de remporter une entière & pleine victoire, le temps ne laissa pas de courir, encore que cet astre fût arrêté, puisque ce combat se continua & finit durant cet espace de temps qui étoit nécessaire pour l'achever. Je reconnois donc par-là que le temps n'est qu'une certaine étendue : mais le vois-je en effet & en vérité ; ou m'imaginai-je seulement que je le vois ? C'est à vous,

Vous, mon Dieu, qui êtes la vérité & la lumière, de me le faire connoître.

CHAPITRE XXIV.

Le temps est avec quoi nous mesurons les mouvements des corps.

ME commandez-vous, mon Dieu, d'être de l'avis de celui qui diroit que le temps n'est autre chose que le mouvement des corps? Non certes, vous ne me le commandez pas. Je sais bien que nul corps ne se meut dans le temps. J'entends votre vérité qui me le dit; mais je ne l'entends point qui me dise que ce mouvement des corps soit le temps. Vous ne le dites point, sans doute. Car lorsque je vois mouvoir un corps, je mesure par le temps la durée de son mouvement, depuis qu'il a commencé jusqu'à ce qu'il ait cessé de se mouvoir. Que si ne l'ayant point vu lorsqu'il a commencé & continué de se mouvoir, je ne puis remarquer quand il a cessé son mouvement, il n'est pas en ma puissance de le mesurer, si ce n'est peut-être depuis le temps que j'ai commencé, jusqu'à celui que j'ai cessé de le voir mouvoir. Et si ce mouvement dure beaucoup, je me contente de dire que ce temps a été bien long: mais je ne dis pas de combien il a été, parce que quand nous disons de combien il a été, nous le disons par comparaison à un autre, comme quand nous disons qu'il est égal, ou qu'il est le double d'un autre, & ainsi du reste. Que si nous pouvions remarquer les espaces des lieux d'où le corps qui se meut, ou du moins ses parties, s'il tourne en rond, commencent & cessent de se mouvoir, nous pourrions dire dans combien de temps le mouvement de ce corps ou de quelqu'une de ses parties seroit fait depuis le lieu où il auroit commencé jusqu'à celui auquel il auroit fini.

Ainsi le mouvement du corps étant une chose

R

différente de ce que nous mesurons , quand nous recherchons la durée de ce mouvement , qui ne voit laquelle de ces deux choses doit plutôt être appelée le temps ? Car encore que le corps se meuve quelquefois diversement , & quelquefois demeure immobile , nous ne mesurons pas seulement son mouvement , mais aussi le temps qu'il a cessé de se mouvoir , & disons : il s'est arrêté durant autant de temps qu'il s'étoit mu ; & ainsi plus ou moins , selon ce que nous l'avons mesuré en effet , ou croyons l'avoir mesuré. Le mouvement du corps n'est donc pas le temps.

C H A P I T R E X X V.

Il s'adresse à Dieu.

JE vous confesse , mon Dieu , que je ne connois pas encore ce que c'est que le temps : & je vous confesse aussi que je fais bien que c'est dans le temps que je dis ceci , qu'il y a déjà long-temps que je parle du temps , & que ce long-temps n'est autre chose que l'intervalle du temps. Mais comment fais-je cela , puisque je ne fais pas ce que c'est que le temps ? N'est-ce point que j'ignore de quelle sorte se pourroit bien expliquer ce que je fais ? Hélas ! misérable que je suis , j'ignore même ce que j'ignore. Seigneur , me voici en votre présence ; vous savez que je ne mens pas , & que ma bouche ne vous dit rien que ce qui est dans mon cœur. Mon Dieu , allumez ma lampe , & éclairez mes ténèbres .

C H A P I T R E X X V I.

Si c'est par le temps que nous mesurons le mouvement des corps. Comment nous pouvons mesurer le temps même.

NE suis-je pas véritable , mon Dieu , lorsque je dis en votre présence que je mesure les temps ? Mais comment se peut-il faire que je les mesure ;

& que je ne connoisse pas ce que je mesure ? Je mesure le mouvement du corps dans le temps ; & le temps , ne le mesurai-je point ? Et comment pourrois-je mesurer le mouvement du corps ? Comment pourrois-je dire combien il dure , & combien il lui faut de temps pour arriver d'un lieu à un autre , si je ne mesurois le temps dans lequel il fait ce mouvement ?

Mais comment est-ce que je mesure le temps même ? Est-ce par un temps plus court que nous mesurons un temps plus long , ainsi que nous nous servons d'une coudée pour mesurer une longue piece de bois , & que nous mesurons par la durée d'une syllabe breve la durée d'une longue , & disons ensuite qu'elle a le double de l'autre ? C'est aussi en la même sorte que nous mesurons la longueur d'un poëme par celle des vers qui le composent , & la longueur des vers par celle des pieds , & la longueur des pieds par celle des syllabes , & la longueur des syllabes qui sont longues par la durée des syllabes qui sont breves , & non pas selon l'étendue que ces syllabes ont sur le papier. Car si on les mesuroit ainsi , ce seroit mesurer le lieu & non pas le temps. Mais lorsque les paroles passent en les prononçant , nous disons que ce poëme est bien long , parce qu'il est composé de tant de vers ; que ces vers sont bien longs , parce qu'ils sont composés de tant de pieds ; que ces pieds sont bien longs , parce qu'ils sont composés de tant de syllabes ; & que cette syllabe est longue , parce qu'elle a le double d'une breve.

Mais on ne détermine pas pour cela un certain espace de temps , puisqu'il se peut faire qu'un petit vers demeure plus long-temps à prononcer , si on le prononce lentement , que non pas un long que l'on prononce plus vite. Ce qui arrive de la même sorte en ce qui est d'un poëme , d'un pied & d'une syllabe. Ainsi , il me semble que le temps n'est autre chose qu'une certaine étendue : mais où se trouve cette étendue ? Certes , je ne sais si ce n'est dans

l'esprit même. Car , dites-moi , mon Dieu , je vous prie , qu'est-ce que je mesure lorsque je dis indéfiniment , ce temps est plus long que l'autre ; ou définiment , ce temps est le double de l'autre ? C'est sans doute le temps que je mesure : je le fais bien ; mais ce n'est pas l'avenir , puisqu'il n'est pas encore arrivé ; ce n'est pas le présent , puisqu'il n'a aucune étendue ; ce n'est pas le passé , puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure ? sont-ce les temps qui se passent , & non pas les temps passés ? C'est ce que j'avois dit ci-dessus.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte nous mesurons le temps.

Courage , mon ame , redouble ton attention & tes efforts. Dieu est notre aide & notre secours : c'est lui qui nous a créés , & nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes. Jette tes yeux vers l'endroit où la vérité commence à luire & à se faire paroître. Imagine-toi qu'une voix corporelle commence à se faire entendre ; qu'elle continue à se faire entendre ; & puis qu'elle cesse , & que le silence lui succède : alors cette voix est passée , & ce n'est plus une voix ; elle étoit à venir avant qu'elle se fit entendre : & comme elle ne pouvoit alors être mesurée , parce qu'elle n'étoit pas encore , elle ne le sauroit être maintenant , à cause qu'elle n'est plus. Elle pouvoit donc être mesurée pendant qu'elle résontoit , parce qu'elle étoit , & qu'ainsi on la pouvoit mesurer ; mais en ce temps-là même elle n'étoit pas ferme & stable , puisqu'elle marchoit & passoit. Et ne seroit-ce point pour cette même raison qu'on pouvoit plutôt la mesurer , vu qu'en passant de la sorte elle s'étendoit dans quelque espace de temps qui donnoit moyen de la mesurer ? car le présent n'a aucun espace.

Si elle se pouvoit donc alors mesurer , imagine-toi , mon ame , qu'une autre voix commence de ré-

Tonner, & qu'elle résonne encore par un son continuél, & qui n'est point interrompu. Mesurons-la donc durant qu'elle résonne encore, puisque lorsqu'elle cessera de résonner, elle sera passée, & ne fera plus pour pouvoir être mesurée. Mesurons-la donc, afin de dire quelle sera son étendue. Mais elle résonne encore, & on ne la sauroit mesurer que depuis le temps qu'elle a commencé jusqu'à celui qu'elle cessera de résonner, puisque nous ne mesurons cēt intervalle que depuis un certain commencement jusqu'à une certaine fin, & qu'ainsi la voix qui n'est pas encore finie ne sauroit se mesurer, en sorte que nous puissions dire si elle est longue ou breve, si elle est égale à une autre, si elle n'a duré que la moitié d'autant, ou deux fois autant, & quelque chose semblable. Mais lorsqu'elle sera finie, elle ne fera plus. Comment pourrions-nous donc la mesurer ? Nous mesurons toutefois les temps, & cependant nous ne mesurons pas ceux qui ne sont point encore arrivés, ni ceux qui sont déjà passés, ni ceux qui n'ont aucune étendue, ni ceux qui n'ont point de bornes. Nous ne mesurons donc ni les temps à venir, ni les passés, ni les présents, ni ceux qui passent ; & nous mesurons toutefois les temps.

Ce vers latin, *Deus Creator omnium*, qui est composé de huit syllabes, en a alternativement une breve & une longue : & ainsi la première, la troisième, la cinquième & la septième, qui sont breves, sont simples au regard de la seconde, de la quatrième, de la sixième & de la huitième, qui sont longues. Chacune de ces longues contient deux fois autant de temps que chacune de ces breves. Je le remarque en les prononçant : j'assure qu'il est ainsi ; & on connoit manifestement & sensiblement qu'il est ainsi en effet. Autant que je puis être assuré d'une chose par mes sens, il me semble que je le suis, lorsque je mesure une syllabe longue par une breve, & que je fais qu'elle a le double de l'autre. Mais lorsqu'elles résonnent l'une après l'autre, &

la breve est la premiere , & que la longue la sui-
 ve , de quelle sorte arrêteroïs-je cette syllabe breve
 pour m'en servir à mesurer celle qui est longue ,
 afin de connoître qu'elle lui est double , puisque
 cette syllabe longue ne commencera à résonner
 qu'après que la breve aura cessé de se faire enten-
 dre ? Je ne mesure pas même cette syllabe longue
 lorsqu'elle est présente , puisque je ne la mesure
 sinon après qu'elle est finie , & que quand elle est
 finie elle est passée. Qu'est-ce donc que je pourrois
 mesurer ? Où est cette syllabe breve dont je me
 fers pour mesurer la longue ? Où est cette syllabe
 longue que je puisse mesurer ? Elles ont toutes deux
 rendue leur son lorsqu'on les a prononcées : elles s'en
 sont envolées ; elles sont passées : elles ne sont plus.
 Je les mesure néanmoins : & autant qu'on se peut
 fixer à l'expérience de ses propres sens , je réponds
 hardiment , qu'en ce qui est de l'espace du temps ,
 l'une est simple , & l'autre est double : ce que je ne
 saurois dire que lorsqu'elles sont déjà passées & fi-
 nies. Ce n'est donc pas elles-mêmes que je mesure ,
 puisqu'elles sont passées & ne sont plus ; mais je me-
 sure quelque chose qui est dans ma mémoire , &
 qui y demeure fortement gravé.

Ainsi , c'est dans toi , mon ame , que je mesure
 les temps. Ne m'importe point en demandant de
 quelle sorte cela se fait , & ne t'embarrasse point
 toi-même par mille diverses imaginations : c'est en
 toi , dis-je , que je mesure l'impression que les cho-
 ses qui passent font dans toi , & qui y demeurent
 après qu'elles sont passées. C'est cette impression
 que je mesure & qui est présente , & non pas les
 choses qui sont passées & qui l'ont formée. C'est
 elle que je mesure lorsque je mesure les temps : &
 par conséquent , ou je ne mesure point les temps ,
 ou ces temps ne sont autre chose que les impressions
 qui se forment dans ma mémoire.

Mais nous mesurons même le silence , & disons
 que ce silence a autant duré que ce son. Et comment
 cela se peut-il faire , sinon par l'attention que nous

faisons dans notre pensée au temps que cette voix a duré, de même que si elle résonnoit encore, afin de pouvoir comprendre quelque chose de l'intervalle du silence par le temps que le bruit avoit duré ? C'est pourquoi aussi sans proférer aucunes paroles, & sans ouvrir seulement la bouche, nous proférons en nous-mêmes des poèmes, des vers, & quelques discours que ce puisse être, & en concevons toutes les mesures & tous les rapports que les mots & les syllabes ont les uns aux autres, tout de même que si nous les prononcions à haute voix. Tellement que si quelqu'un se propose de soutenir en parlant le ton de sa voix, il résout dans son esprit combien il la veut faire durer, il détermine dans le silence cet intervalle de temps, & le donne en garde à sa mémoire, qui commence à proférer cette voix, laquelle se fait entendre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au terme qu'il s'étoit proposé ; ou pour mieux dire, elle s'est fait entendre, & se fera entendre, puisque ce qui en est déjà passé s'est fait entendre, & que ce qui en reste se fera entendre. Ainsi elle s'achève lorsque l'attention présente de notre esprit fait que l'avenir devient passé, & que le passé s'augmente d'autant que l'avenir diminue, jusqu'à ce qu'étant entièrement écoulé, il n'y ait plus rien que de passé.

CHAPITRE XXVIII.

C'est par l'esprit que nous mesurons les temps.

MAis comment le futur, qui n'est pas encore ; peut-il s'amoindrir ou s'écouler ? Ou comment le passé peut-il croître, puisque déjà il n'est plus, si ce n'est parce que dans l'esprit qui opere cet effet il se rencontre trois choses : savoir, l'attente, l'attention, le souvenir ; de sorte que ce qu'il attend devient l'objet de son attention présente, pour n'être plus ensuite que l'objet de son souvenir ? Qui pourroit nier que les choses futures

ne sont pas encore ! Et toutefois l'attente des choses futures est dans notre esprit. Qui pourroit nier que les choses passées ne sont plus ? Et toutefois la mémoire des choses passées demeure dans notre esprit. Et enfin qui pourroit nier que le temps présent n'a point d'étendue , puisqu'il passe en un moment , & toutefois notre attention demeure , & c'est par elle que ce qui n'est pas encore se hâte d'arriver pour n'être plus. Ainsi le temps à venir ne se peut pas dire être long : mais un long temps à venir n'est autre chose qu'une longue attente du temps futur. Il n'y a point aussi de long temps passé , puisqu'il n'est plus : mais un long temps n'est autre chose qu'un long souvenir du temps passé.

Par exemple , je veux réciter un pseaume que je fais par cœur. Avant que de le commencer , mon attention s'étend toute à ce pseaume ; mais lorsque je l'ai commencé , autant de versets que j'en ai dits , & qui sont passés , deviennent l'objet de ma mémoire , & cette action de mon âme se sépare comme en deux parties , dont l'une est mémoire au regard de ce que j'en ai dit , & l'autre est comme une préparation & une attente au regard de ce que j'en ai encore à dire. Mais mon attention par laquelle doit traverser , pour parler ainsi , ce qui est encore à venir & à réciter , afin qu'il devienne passé , est toujours présente ; & plus j'avance dans ce récit , plus ce qui n'étoit que dans l'attente diminue , & ce qui doit être dans la mémoire s'augmente , jusqu'à ce que cette attente qui regardoit l'avenir étant finie , il ne reste plus rien dans toute cette action que pour la mémoire , laquelle regarde le passé. Or , ce qui arrive dans le récit de tout ce pseaume , arrive aussi dans chacune de ses parties & dans chacune de ses syllabes ; il arrive aussi dans un récit de plus longue haleine , dont ce pseaume pourroit n'être qu'une partie : il arrive dans toute la vie de l'homme , dont toutes les actions qu'il fait sont des parties : & il arrive dans tous les siècles des enfans des hommes , dont toutes les vies des hommes ne sont aussi que des parties.

CHAPITRE XXIX.

De l'attention que notre ame doit avoir pour s'unir à Dieu.

MAis d'autant, mon Dieu, que votre miséricorde est préférable à toutes les vies, je vous confesse que ma vie n'est qu'une dissipation continuelle, dans laquelle votre main favorable m'a recueilli par le moyen de Jesus-Christ mon Seigneur, par le moyen de ce Fils de l'homme médiateur entre vous qui êtes un, & nous qui sommes plusieurs, & qui en mille diverses manieres nous laissons emporter à une infinité de choses, afin que comme il m'a uni à lui, je m'unisse aussi à vous par lui; & que me détachant de cette multiplicité de jours dans lesquels je vivois selon le vieil homme, je me rejoigne à l'unité souveraine, & oublie toutes les choses passées, non pour me porter à celles qui sont à venir, & qui passeront comme les autres; mais pour m'attacher à celles qui sont devant moi, & qui subsistent toujours; afin que demeurant ferme dans elles, au lieu de m'écouler avec elles, je poursuive sans cesse ma course, non par une vague dissipation d'esprit, mais par une application stable vers cette palme à laquelle vous nous appelez dans le ciel, où j'entendrai retentir les cantiques de vos louanges, & vous contemplerai dans votre joie ineffable, qui ne connoît ni l'avenir, ni le passé, parce qu'elle est immuable & toujours présente.

Mais maintenant mes années se passent dans les gémissements & dans les douleurs: & au lieu que vous, Seigneur, qui êtes mon bon pere & toute ma consolation, jouissez d'une éternité bienheureuse, je suis devenu par mon péché sujet à la vicissitude & aux impressions des temps, dont j'ignore l'ordre & les suites, & mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon ame, sont déchirées

rées par mille différents troubles qui les agitent, & les agiteront toujours jusqu'à ce qu'étant purifié par le feu de votre amour, je m'unisse à vous d'une telle sorte que je ne sois plus qu'une même chose avec vous.

C H A P I T R E X X X.

Il montre de nouveau que c'est une question ridicule de demander ce que Dieu faisoit avant qu'il eût créé le monde.

C'Est alors, Seigneur, que je serai ferme & immuable en vous & en votre vérité, qui est la forme qui m'a donné l'être; & je ne serai plus tourmenté de ces importunes questions des hommes qui, par une maladie, qui est la peine de leur péché, ont plus de curiosité de savoir, que de capacité de comprendre, & demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eût créé le ciel & la terre: comment il s'est avisé de faire quelque chose, vu qu'au paravant il n'avoit jamais rien fait.

Faites-leur la grace, mon Dieu, de mieux penser à ce qu'ils disent, & de reconnoître qu'on n'use point de ce terme de jamais où il n'y a point de temps. Car en disant que vous n'aviez jamais rien fait, que dit-on autre chose sinon que vous n'aviez rien fait en aucun temps? Qu'ils voient donc qu'il n'a pu y avoir aucun temps si vous ne l'aviez créé, & qu'ainsi ils cessent de parler avec si peu de lumière; mais qu'au contraire ils portent leurs pensées vers les choses qui sont devant eux, étant toujours stables & permanentes, & qu'ils comprennent que vous, qui êtes le Créateur éternel de tous les temps, êtes avant tous les temps, & que tous ces temps, ni aucunes autres créatures, s'il s'en rencontre quelques-unes qui les aient précédés, ne vous sont point co-éternels.

CHAPITRE XXXI.

*La différence qu'il y a entre les connoissances de Dieu
& celles des hommes.*

Seigneur, mon Dieu, combien est profond l'aby-
me de votre secret, & combien m'en suis-je
éloigné par les malheureuses suites de mes pechés !
Guérissez, je vous prie, les yeux de mon ame,
& faites que j'aye la joie d'appercevoir votre lu-
miere. Certes, s'il y avoit un esprit qui fût rempli
d'une si grande science & d'une telle connoissance
de l'avenir, que toutes les choses passées & les fu-
tures lui fussent aussi connues que m'est un pseau-
me, il faut avouer que cet esprit seroit non-seule-
ment admirable, mais qu'il le seroit jusqu'à donner
de l'étonnement, puisqu'il verroit aussi clair dans
tout ce qui est des siècles passés & des siècles à
venir, comme, lorsque je chante un pseume, je
vois clairement quelle partie j'en ai déjà dite, &
ce qui m'en reste à dire. Mais ne permettez pas,
s'il vous plaît. Seigneur, qu'il m'entre dans la
pensée que vous, qui êtes le Créateur des corps
& des ames, connoissiez en cette sorte toutes les
choses futures & les passées ; vous les connoissiez
d'une maniere incomparablement plus merveilleuse,
& qui nous est incomparablement plus cachée. Car
au lieu que l'esprit & l'imagination de celui qui
chante ou qui écoute chanter un pseume qu'il fait,
ressentent divers mouvements, & se partagent en
quelque sorte par l'attente des vers qui restent
encore à réciter, & par le souvenir de ceux qui
ont déjà été récités, il ne vous arrive rien de sem-
blable, mon Dieu, qui êtes le souverain Créateur
de nos esprits, parce que vous êtes vraiment éter-
nel, & par conséquent incapable de quelque chan-
gement que ce puisse être.

Comme donc dès le commencement vous avez
connu le ciel & la terre sans aucune variété de con-
noissance, vous avez de même dès le commence-

ment créé le ciel & la terre sans aucune différence d'action. Que celui qui peut comprendre ces choses confesse votre grandeur, & que celui qui ne les sauroit comprendre, ne laisse pas de la confesser. O combien êtes-vous élevé, mon Dieu ! & néanmoins les humbles de cœur sont votre maison & votre temple. Car c'est vous qui relevez ceux qui sont tombés, & qui empêchez de tomber ceux dont vous êtes l'élévation.



L I V R E X I I.

CHAPITRE PREMIER.

De la difficulté qu'il y a de connoître la vérité.

SEigneur, dans la pauvreté où mon ame est réduite durant cette vie, mon esprit étant excité par les paroles de l'Ecriture sainte, enfante beaucoup de pensées dont il désire d'être éclairci. C'est pourquoi il arrive souvent que plus notre intelligence est bornée dans la connoissance des choses, & plus elle se répand dans la multitude des paroles, parce qu'on en emploie davantage à rechercher la vérité qu'à la trouver ; qu'on est plus long-temps à demander qu'à obtenir, & qu'il y a plus de peine à frapper à une porte qu'à recevoir ce que l'on nous donne, lorsqu'elle est ouverte. Mais nous nous appuyons sur votre promesse : & qui nous en pourroit ravir l'effet ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Nous savons que vous avez dit : demandez, & vous recevrez ; cherchez, & vous trouverez ; frappez à la porte, & elle vous sera ouverte. Car celui qui demande reçoit ; celui qui cherche trouve, & on ouvre à celui qui frappe. Ce sont vos promesses, mon Dieu ; & qui pourroit craindre d'être trompé, quand la vérité même fait des promesses ?

CHAPITRE II.

Qu'il y a deux sortes de cieux, l'un corporel, & l'autre spirituel.

MA langue confesse humblement à votre haute Majesté, que vous avez créé le ciel & la terre. J'entends ce ciel que mes yeux voient au-dessus de moi, & cette terre sur laquelle marchent mes pieds, & de laquelle a été tiré le limon dont mon corps a été formé. C'est vous sans doute qui avez créé & ce ciel & cette terre. Mais, mon Dieu, où est ce ciel du ciel dont le Prophete nous parle, lorsqu'il nous dit dans un pseaume : le Seigneur s'est réservé le ciel du ciel, & a donné la terre en partage aux enfants des hommes ? Où est, dis-je, ce ciel qui ne se voit point, & en comparaison duquel tout ce qui se voit n'est que terre ? car toute cette masse corporelle que nous voyons n'a pas une égale beauté dans toutes ses parties, & principalement dans les plus basses, comme est notre terre ; mais le ciel même, qui couvre cette terre que nous habitions, ne peut passer que pour une terre au regard de ce ciel du ciel : & l'on peut dire avec vérité que ces deux grands corps de la nature, le ciel & la terre, ne sont que terre, si on les compare à cet autre ciel que je ne fais comment exprimer, qui appartient seulement à Dieu, non point aux enfants des hommes.

CHAPITRE III.

Des ténèbres qui étoient répandues sur la face de l'abyme.

MAis il est dit que cette terre étoit invisible, déserte & informe, & qu'il y avoit comme une espece de profond abyme sur lequel il ne reluisoit aucune lumière, parce que tout cela n'avoit

encore aucune beauté. Et c'est pourquoi vous avez fait écrire à Moïse, que les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abyme. Or, que sont les ténèbres, sinon l'absence de la lumière ? Et ainsi, comme si la lumière eût été dès-lors, elle n'eût pu être que répandue sur les choses qui auroient été éclairées par elle ; ce que l'Ecriture dit : que les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abyme, ne signifie autre chose, sinon qu'il n'y avoit point de lumière. Les ténèbres donc étoient sur l'abyme, parce que la lumière n'y étoit pas ; de même qu'il y a du silence où il n'y a point de bruit. Car que veut dire autre chose : tout est en silence en ce lieu-là, sinon qu'il n'y a point de bruit en ce lieu-là ? N'est-ce pas vous, mon Seigneur, qui avez enseigné cette vérité à cette ame qui vous parle ? N'est-ce pas vous qui m'avez appris qu'avant que vous eussiez formé cette matière sans forme, & que vous eussiez distingué & séparé toutes les parties selon l'ordre que nous y voyons, elle n'étoit rien de particulier, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit ? Ce n'étoit pas toutefois un pur néant ; mais c'étoit une certaine chose informe qui n'avoit aucune beauté.

C H A P I T R E I V.

De la matiere premiere.

COMMENT donc auroit-on pu la nommer pour la faire comprendre en quelque manière à ceux qui ont l'esprit pesant, sinon en se servant pour cela de quelque nom qui fût dans l'usage commun ordinaire ? Et qu'auroit-on pu trouver dans toutes les parties du monde qui ait plus de rapport avec une chose informe, que la terre & que l'abyme, puisqu'étant dans les plus bas & dans le dernier degré des créatures, elles sont beaucoup moins belles que toutes les autres qui leur sont supérieures, & qui sont si excellentes & si éclatantes de lumière ? Pour-

quoï donc ne croirons-nous pas que l'Ecriture s'accommodant à la foiblesse des hommes, a voulu appeller du nom de terre invisible & sans forme, cette matiere informe que vous aviez créée dépourvue de toute beauté, pour vous en servir ensuite à en faire un monde si beau & si admirable ?

CHAPITRE V.

Quelle étoit cette matiere premiere.

L Orsque notre pensée & notre imagination s'efforcent de rechercher ce que nos sens peuvent comprendre sur le sujet de cette terre invisible & sans aucune forme ; & que nous nous disons à nous-mêmes : ce n'est pas une forme intelligible & spirituelle comme est la vie, & comme est la justice, considérées dans leur source, qui est Dieu même, puisque c'est la matiere dont les corps ont été formés ; & ce n'est pas non plus une chose qui soit sensible, puisqu'on ne sauroit rien appercevoir ni remarquer en ce qui est invisible & sans nulle forme : lors, dis-je, que l'esprit de l'homme parle de la sorte en soi-même de cette matiere premiere, qu'il sache qu'on la connoît en l'ignorant, & qu'on l'ignore en la connoissant, parce que tout ce qu'on peut savoir d'elle, est plutôt ce qu'elle n'est pas, que ce qu'elle est.

CHAPITRE VI.

Erreur des Manichéens touchant la matiere premiere ; & comme il la faut concevoir.

S Eigneur, s'il faut que ma langue & ma plume vous confessent tout ce que vous m'avez appris sur ce sujet de cette matiere premiere, j'avoue qu'en entendant autrefois nommer ce nom par ceux qui m'en parloient sans y rien comprendre, & n'y comprenant rien non plus qu'eux, je me l'imagi-

nois avec un nombre infini de formes diverses, & ainsi l'imagination que j'en avois étoit très-fausse. Mon esprit rouloit & se présentoit en lui-même des figures & des formes hideuses, horribles & confuses, mais qui ne laissoient pas d'être des figures & des formes : & je nommois néanmoins cette matiere informe, non parce que je crusse qu'elle n'eût aucune forme, mais parce que je pensois qu'elle en eût de si extraordinaires & de si étranges, que s'il se fût présenté devant moi quelque chose de semblable, mes yeux en auroient eu horreur, & la foiblesse qui est naturelle aux hommes auroit fait que je ne l'aurois pu voir sans trouble. Ainsi ce que je m'imaginois de la sorte n'étoit pas tant informe par la privation de toute sorte de forme & de beauté, que par la comparaison que j'en faisois avec des choses plus belles & plus agréables. Cependant ma raison me faisoit bien voir que si je voulois m'imaginer une chose entièrement informe, je devois la considérer comme dénuée de tout ce qui a la moindre apparence & la moindre trace de quelque forme que ce soit ; mais je ne le pouvois pas, parce qu'il étoit plus facile de croire qu'une chose qui étoit sans aucune forme n'étoit point du tout, que de m'en imaginer une du tout informe, & qui, étant comme au milieu entre le néant & une forme petite, ne fût presque rien.

C'est pourquoi je ne m'arrêtois plus à mon imagination, qui ne me pouvoit représenter que des corps tout formés, parce qu'elle est pleine de leurs images, & qu'elle les change & les diversifie comme il lui plaît ; mais je portois mon attention vers les corps mêmes, & considérois de plus près cette mutabilité qui les fait cesser d'être ce qu'ils étoient, & commencer d'être ce qu'ils n'étoient pas. Alors je commençois d'entrevoir que ce passage d'une forme à une autre se faisoit par je ne sais quoi d'informe qui n'étoit pas un pur néant ; mais je désirois de le connoître avec certitude, & non pas seulement en avoir quelque conjecture & quelque soupçon.

Que je vous propose , mon Dieu , de vive voix & par écrit tout ce que vous m'avez découvert sur le sujet d'une question si obscure : qui sera celui de tous ceux qui le liront , qui aura assez de patience & d'attention pour le comprendre ? Mon esprit néanmoins ne laisse pas de vous rendre l'honneur qui vous est dû , & de vous remercier par un cantique de louange des choses qu'il ne sauroit exprimer. Il est donc vrai que la mutabilité de toutes les choses muables est capable de toutes les formes que ces choses sujettes à changement peuvent recevoir. Mais qu'est-ce que cette mutabilité ? est-ce un esprit ? est-ce un corps , ou quelque espece de l'un & de l'autre ? Certes je dirois , s'il étoit permis , que c'est un néant qui tout ensemble est & n'est pas : & toutefois il falloit qu'elle fût en quelque sorte pour être capable de recevoir ces formes visibles & si agréables.

CHAPITRE VII.

Que Dieu a créé d'abord le ciel , c'est-à-dire , les substances spirituelles qui jouissent de son éternité ; & la terre , c'est-à-dire , la matiere premiere dont les corps ont été tirés.

MAIS d'où cette matiere premiere , en quelque sorte qu'elle fût , pouvoit-elle avoir tiré son origine , sinon de vous , de qui toutes choses procedent en quelque maniere qu'elles soient , quoiqu'elles se trouvent d'autant plus éloignées de vous , qu'elles vous sont plus dissemblables ? (car ce n'est pas dans la distance des lieux que cet éloignement consiste.) Ainsi , mon Dieu , qui n'êtes point tantôt une chose , & tantôt une autre , ni tantôt d'une maniere , & tantôt d'une autre , mais qui êtes toujours & immuablement le même , qui êtes le Saint des Saints , le Seigneur & le Dieu tout-puissant par ce principe qui est en vous , par votre sagesse qui est née de votre substance , vous avez créé quelque chose , & l'avez créé de rien.

Car vous avez créé le ciel & la terre , non pas de votre substance , puisqu'ils auroient été égaux à votre Fils unique & par conséquent à vous , & qu'il n'y auroit point d'apparence que ce qui n'est pas en vous fût égal à vous. Or , il n'y avoit nulle autre chose hors de vous , mon Dieu , Unité suprême & ineffable Trinité , dont vous l'eussiez pu former ; & partant vous avez fait de rien le ciel & la terre , c'est-à-dire , quelque chose d'excellent , & quelque chose qui n'est presque rien , parce que vous êtes tout-puissant & tout bon pour pouvoir faire toutes sortes de biens. Ainsi vous avez fait le ciel dans un excellent degré de bonté , & vous avez fait la terre dans le plus bas degré de l'être. Vous étiez , & il n'y avoit nulle autre chose dont vous eussiez pu faire le ciel & la terre ; l'un qui approche de vous , & l'autre qui approche du néant ; l'un qui n'a que vous au-dessus de lui , & l'autre qui n'a rien au-dessous d'elle.

C H A P I T R E V I I I .

La matiere premiere a été faite d rien , & d'elle ont été faites toutes choses.

MAis le ciel , Seigneur , est celui que vous vous êtes réservé. Et quant à cette terre que vous avez donnée aux enfants des hommes pour la voir & pour la toucher , elle n'étoit pas du commencement telle que nous la voyons & que nous la touchons à cette heure , parce qu'elle étoit invisible & informe. Et votre Ecriture ajoute ensuite que les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abyme ; c'est-à-dire , qu'il y avoit un abyme sur lequel il n'y avoit aucune lumière , & beaucoup moins qu'il n'y en a maintenant au fond de l'abyme. Car l'abyme de ces eaux qui sont à présent visibles , a dans ses gouffres les plus profonds quelque éclat de beauté qui accompagne sa nature , & qui se rend sensible en sa maniere aux poissons & aux autres animaux

qui se retirent dans ses antres. Mais tout ce que l'Écriture a marqué par ce mot d'abyme , n'étoit quasi qu'un néant , parce qu'il étoit tout-à-fait informe : c'étoit néanmoins quelque chose , puisqu'il pouvoit être formé. Ainsi vous avez fait le monde , Seigneur , d'une matiere toute informe , que vous avez créée de rien , n'étant elle-même presque rien , pour vous en servir à former tous ces grands ouvrages qui sont le sujet de l'admiration des hommes.

Et en effet , qui peut assez admirer ce ciel corporel que vous créâtes le second jour , après avoir fait la lumière , en disant qu'il fût fait , & il le fut aussi-tôt ? Ce firmament qui divise les eaux d'avec les eaux , & que vous nommâtes ciel , mais le ciel de cette terre & de cette mer , que vous fîtes le troisieme jour , en donnant une forme visible à cette matiere informe que vous aviez créée avant qu'il y eût aucun jour. Vous aviez aussi , avant qu'il y eût aucun jour , fait déjà le ciel , puisqu'il est dit que dès le commencement vous avez créé & le ciel & la terre : mais ce ciel , le ciel de celui que nous voyons , c'est-à-dire , un ciel intelligible & spirituel , qui est réellement élevé au-dessus du ciel sensible , qui peut être appelé son ciel. De même cette terre que vous aviez faite étoit une matiere informe , puisqu'elle n'étoit ni visible ni formée , & que les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abyme. C'est donc de cette terre invisible & déserte , c'est de cette matiere informe , c'est de ce presque rien que vous avez fait toutes les choses par lesquelles ce monde inconstant subsiste & ne subsiste pas. Et c'est dans ce monde que la mutabilité commence à paroître , & que l'on y peut remarquer & compter les temps , parce qu'ils naissent des changements qui arrivent dans les choses , selon que ces formes , qui ont eu pour matiere cette terre invisible dont j'ai parlé , s'alterent ou se changent en elles.

C H A P I T R E I X.

Que le ciel créé au commencement marque les créatures spirituelles unies à l'éternité de Dieu, & la terre la matiere premiere, & que ni l'un ni l'autre n'est sujet au temps.

C'Est pourquoi le Saint-Esprit qui a conduit la plume de votre serviteur Moyse, nous apprend que vous avez fait au commencement le ciel & la terre : mais il ne parle point de temps, ni de jours ; d'autant que ce ciel du ciel que vous fîtes dès le commencement est une certaine intelligence qui, quoique nullement co-éternelle à votre nature infinie qui subsiste en trois Personnes, participe néanmoins de telle sorte à votre éternité par le bonheur qu'elle a de vous contempler sans cesse, que la douceur ineffable de ce contentement divin arrêtant sa mutabilité naturelle, & l'attachant inséparablement à vous, sans qu'elle ait jamais souffert la moindre défaillance, elle n'a rien que de stable & d'élevé au-delà de la vicissitude des temps. L'Écriture n'a pas non plus compté entre ceux de vos ouvrages qu'elle distingue par jours, cette terre invisible & informe, parce que rien n'arrive ni se passe où il n'y a ni forme ni ordre ; & où ces changements ne se trouvent point, il n'y a ni jours ni intervalle de temps.

C H A P I T R E X.

Il prie Dieu de lui faire connoître la vérité.

O Vérité ! qui êtes la lumière de mon ame, que ce soit vous, & non pas mes ténèbres qui me parlent. Je me suis laissé emporter dans ces malheureuses vicissitudes des choses mortelles & passagères, & elles m'ont rempli l'esprit de ténèbres ; mais cela même m'a servi pour vous aimer. Je me

J'ai égaré, & dans mon égarement je me suis sou-
 venu de vous. J'ai entendu derrière moi votre voix
 qui me commandoit de retourner, & j'ai eu peine
 de l'entendre, à cause du bruit & du tumulte que
 mes péchés faisoient dans moi-même. Voici main-
 tenant que je reviens tout hors d'haleine & tout en
 sueur, pour me rafraîchir dans votre sainte fontai-
 ne. Que personne ne m'en empêche, Seigneur ;
 j'en boirai, & je vivrai. Car mon ame n'est pas
 elle-même la vie dont elle vit. Elle a bien pu dans
 ses désordres se donner la mort à soi-même ; mais
 c'est en vous seul qu'elle recouvre la vie. Parlez-
 moi, instruisez-moi. J'ai cru vos saintes Ecritures ;
 & leurs paroles m'ont paru remplies de mystères
 bien profonds.

CHAPITRE XI.

*Diverses vérités que Dieu lui avoit fait connoître
 très-clairement.*

Vous m'avez déjà dit, Seigneur, d'une voix
 puissante, & en parlant aux oreilles de mon
 cœur, que vous êtes seul éternel & immortel,
 parce que vous ne changez jamais, ni par aucune
 nouvelle forme, ni par aucun mouvement, & que
 votre volonté n'est jamais diverse en divers temps.
 Car une volonté qui ne seroit pas toujours la mê-
 me, ne seroit pas immortelle. Cette vérité me pa-
 roît clairement en votre présence, & je vous sup-
 plie qu'elle me paroisse toujours de plus en plus ;
 & que sous l'ombre de vos aîles je demeure avec
 humilité dans la connoissance que vous m'en don-
 nez. Vous m'avez dit encore, Seigneur, d'une
 voix puissante en parlant aux oreilles de mon cœur,
 que c'est vous qui avez créé toutes les natures &
 les substances qui ne sont pas ce que vous êtes, &
 qui ne laissent pas toutefois d'être ; & qu'il n'y a
 rien qui ne vous ait pour auteur que ce qui n'est
 point, & le mouvement de la volonté qui s'éloigne

de vous , qui êtes souverainement , pour se porter à ce qui est moins que vous , parce que ce mouvement est une défaillance & un péché : comme aussi nul péché ne vous peut nuire , ni troubler l'ordre de votre empire , soit dans les premières , soit dans les dernières de vos créatures. Cette vérité me paroît clairement en votre présence ; & je vous prie qu'elle me paroisse toujours de plus en plus , & que sous l'ombre de vos aîles je demeure avec humilité dans la connoissance que vous m'en donnez.

Vous m'avez dit encore , Seigneur , d'une voix puissante , en parlant aux oreilles de mon cœur , que même cette créature ne vous est pas co-éternelle , laquelle n'a point d'autre volonté que la vôtre , & qui se remplissant sans cesse de vous dans cette union chaste & permanente qui l'attache à votre éternité , ne ressent en aucun temps ni en aucun lieu les changements auxquels sa nature la rend sujette : mais jouissant toujours de votre présence , qui est l'unique objet de son amour & de toutes ses affections , sans avoir d'avenir qu'elle doive attendre , ni de passé dont il lui reste plus que le souvenir , ne souffre jamais aucune altération , & ne ressent rien de la vicissitude des temps. O combien est heureuse cette créature (s'il y en a une qui soit telle) en s'attachant ainsi à votre immuable félicité ! O combien est-elle heureuse de vous avoir toujours pour son Roi , qui habite éternellement en elle , & pour son soleil qui l'éclaire sans cesse ! Je ne vois rien qui , à mon avis , doive plutôt être appelé le ciel du ciel , appartenant au Seigneur , que des créatures semblables à celles-là , qui sont le temple de votre gloire , & qui jouisse de vos délices sans aucune défaillance qui les fasse jamais pencher vers un autre objet. Voilà , dis-je , ce qu'on peut nommer le ciel du ciel , ces pures intelligences que le lien d'une paix divine rassemble dans une unité parfaite , comme étant les citoyens de votre ville sainte qui est dans les cieux , ou plutôt qui est élevée au-dessus de tous les cieux. C'est

De-là que notre ame doit comprendre combien l'exil malheureux où son péché l'a fait reléguer , la tient éloignée de sa véritable patrie : & elle le comprend assez , si elle commence déjà à ressentir cette soif ardente qui fait soupirer vers vous , si ses larmes sont devenues son pain ordinaire , lorsqu'on lui demande à toute heure : où est ton Dieu ? & si elle ne cherche & ne demande autre chose , sinon de demeurer en votre maison durant tous les jours de sa vie. Or , qui est sa vie , sinon vous ? Et ainsi qui sont les jours de sa vie , sinon les vôtres , c'est-à-dire , votre éternité , puisque vous n'avez point d'années qu'éternelles & qui ne passent jamais , parce que vous êtes toujours le même ?

Que l'ame donc qui en est capable juge par-là de quelle sorte votre éternité s'étend infiniment au-delà de tous les temps , puisque votre maison , c'est-à-dire , cette nature intelligente qui ne s'est point éloignée de vous , quoiqu'elle ne vous soit pas co-éternelle , n'est sujette à aucun des changements qu'apportent les temps , parce qu'elle n'a cessé & ne cessera jamais de s'unir à vous avec une fidélité & une constance inviolables. Cette vérité me paroît claire en votre présence , & je vous prie qu'elle me le paroisse toujours de plus en plus , & que sous l'ombre de vos aîles je demeure avec humilité dans la connoissance que vous m'en donnez.

J'apperçois d'une autre part je ne fais quoi d'informe en ces changements qui arrivent dans les choses viles & basses. Mais qui oseroit me dire , à moins que de s'égarer dans les pensées vaines & chimériques de son esprit , que s'il n'y avoit plus aucune espece , ni aucune forme , & qu'il ne demeurât que cette seule matiere toute informe & toute nue qui sert de sujet aux changements des choses corporelles , lorsqu'elles passent d'une forme à une autre , elle peut faire les vicissitudes des temps ? Non certes elle ne le pourroit faire , parce qu'il n'y a point de temps où il n'y a point de variété de mouvements ; & il n'y a point de variété de mou-

vements où il n'y a aucune forme selon laquelle cette variété se puisse faire.

C H A P I T R E X I I.

Des créatures qui sont sujettes au temps , & de celles qui n'y sont pas assujetties.

A Près avoir considéré toutes ces choses autant que vous m'en avez fait la grace , autant que vous m'avez porté à vous en demander l'intelligence , & autant qu'il vous a plu de me l'accorder lorsque je vous l'ai demandée , je trouve deux choses que vous n'avez point assujetties aux temps , quoiqu'elles ne vous soient pas co-éternelles : l'une , si excellente & si belle , qu'encore que de sa nature elle pût changer , elle ne change pas néanmoins ; mais sans cesser jamais de vous contempler , & sans éprouver un seul moment d'altération , elle jouit de votre éternité immuable ; & l'autre , si basse & si informe , que ne pouvant en aucune sorte changer d'une forme à une autre , pour passer du repos au mouvement , ou du mouvement au repos , elle ne peut aussi être assujettie au temps. Mais , mon Dieu , vous ne l'avez pas laissé en cet état , puisqu'ayant créé dès le commencement , & avant qu'il y eût aucun jour , ce ciel & cette terre dont j'ai parlé , vous avez ensuite donné une forme à ce qui n'en avoit point.

Car l'Écriture voulant instruire peu à peu & par degrés ceux qui ne sauroient comprendre qu'une chose puisse être privée de toute sorte de forme , sans être néanmoins réduite au néant , dit que la terre étoit invisible & déserte , & que les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abyme , afin de marquer sous ces voiles cette matière informe dont Dieu se devoit servir pour former un autre ciel ; une terre visible & parfaitement bien ornée , des eaux belles & agréables , & tout le reste que nous apprenons avoir été fait ensuite dans la construc-

mon merveilleuse de tout ce grand univers , non plus avant les jours , mais en divers jours , parce que toutes ces choses sont telles qu'elles sont sujettes à la vicissitude des temps ; à cause des changements ordinaires & si réglés de leurs mouvements & de leur nature.

CHAPITRE XIII.

Des créatures spirituelles , & de la matière informe :

Lorsque j'entends , mon Dieu , votre Ecriture qui dit : Dieu créa au commencement le ciel & la terre : or , la terre étoit invisible & informe , & les ténèbres étoient répandues sur la face de l'aby-me ; & que je ne vois point qu'il soit dit en quel jour vous les avez créés , cela me fait croire que par ce ciel vous avez voulu marquer le ciel du ciel , ce ciel intelligible , qui sont les Esprits Bienheureux , dont la connoissance consiste à voir les choses tout d'une vue , & non pas en partie ni en énigme , ou comme dans un miroir , mais d'une manière toute parfaite , par cette claire vision dans laquelle ils vous voient face à face , qui , n'étant point tantôt d'une sorte & tantôt d'une autre , mais toujours la même , n'est point sujette à la vicissitude des temps. Et cette terre invisible & informe n'y peut être sujette aussi , puisqu'il faudroit pour cela qu'elle fût tantôt d'une manière , tantôt d'une autre ; au lieu que n'y ayant nulle forme , elle ne peut ni être d'une manière ni d'une autre. Je pense donc que c'est à cause de ces deux choses , dont l'une a été formée d'abord , & ornée d'une merveilleuse beauté , & l'autre étoit sans aucune forme & sans aucun ornement , que votre Ecriture , sans parler d'aucun jour , dit que Dieu créa au commencement le ciel & la terre. Car elle ajoute aussi-tôt de quelle terre elle entend parler. Et ce qu'elle dit ensuite , qu'au second jour le firmament fut créé & appelé ciel , fait assez connoître qui est cet autre ciel dont elle

avoit déjà parlé , sans marquer le jour auquel il étoit été fait.

CHAPITRE XIV.

De la profondeur des saintes Ecritures.

Que la profondeur de vos Ecritures est admirable ! Leur surface , comme pour nous attirer à les lire , se présente agréablement à nous qui ne sommes que des enfants en ce qui regarde leur intelligence ; mais leur profondeur , mon Dieu , est tout-à-fait merveilleuse. Je ne saurois la considérer qu'avec effroi , mais un effroi de respect & un tremblement d'amour. J'ai une haine violente contre ses ennemis. O , si vous vouliez , afin qu'ils ne le fussent plus , les tuer par votre épée à double tranchant , que je prendrois grand plaisir de les voir en cette sorte mourir à eux-mêmes pour vivre à vous ! Il y en a d'autres qui ne blâmant pas , mais faisant au contraire profession de révéler les Livres de Moïse , me diront seulement que l'esprit de Dieu , qui a fait écrire ces choses par Moïse , son serviteur , n'a pas voulu que l'on entendit ces paroles selon que je les entends , mais selon qu'eux les entendent. Sur quoi voici la réponse que je leur fais : & vous , Seigneur , qui êtes le Dieu de nous tous , serez , s'il vous plaît , le juge de ce différend.

CHAPITRE XV.

Diverses vérités qu'on doit supposer comme constantes dans les sens différents qu'on peut donner aux premières paroles de la Genèse.

Accuserez-vous de fausseté ce que la vérité même , en parlant aux oreilles de mon cœur , m'a dit d'une voix si puissante , touchant la véritable éternité du Créateur , en m'apprenant que sa substance ne change point par le temps , & que sa vo-

Volonté n'est point séparée de sa substance? ce qui fait qu'il ne veut point tantôt ceci, & tantôt cela; mais que tout ce qu'il veut, il le veut une seule fois, tout à la fois; & toujours; non pas à diverses reprises, tantôt une chose, & tantôt une autre: de sorte qu'il n'arrive jamais qu'il veuille ce qu'il n'a pas voulu, ou qu'il ne veuille plus ce qu'il vouloit auparavant, parce qu'une telle volonté seroit changeante, & que tout ce qui est changeant n'est pas éternel: or, notre Dieu est éternel. Comme aussi ce qui a été dit aux oreilles de mon cœur, que l'attente des choses à venir se change en une vue présente, lorsqu'elles sont arrivées, & que cette vue se change en mémoire lorsqu'elles sont passées. Or, toute connoissance sujette à ce changement est muable, & tout ce qui est muable n'est point éternel; mais notre Dieu est éternel. C'est pourquoi toutes ces vérités jointes ensemble m'apprennent que mon Dieu, le Dieu éternel, n'a pas produit ses créatures par une nouvelle volonté, & que sa connoissance n'a rien qui soit sujet à la loi du temps.

Que direz-vous à cela, vous qui combattez le sens que j'ai donné aux paroles de l'Ecriture? Ces choses sont-elles fausses? non, disent-ils. Quoi donc? n'est-il pas vrai que toutes les natures, soit qu'elles aient déjà leur forme & leur beauté, soit qu'elles ne soient encore qu'une matière capable de la recevoir, ne tiennent leur être que de celui qui est souverainement bon, parce qu'il est le souverain Être? Nous ne nions pas aussi cela, répondent-ils. Quoi donc? voulez-vous nier qu'il y ait quelque créature si élevée & si unie par un chaste amour au vrai Dieu, & au Dieu véritablement éternel, qu'encore qu'elle ne lui soit pas co-éternelle, elle ne se sépare ni ne se retire jamais de lui pour tomber dans les changements des temps, mais se repose toujours dans l'heureuse & parfaite contemplation de sa seule nature divine? Car vous aimant, Seigneur, autant que vous le commandez, vous vous montrez à elle, & vous remplissez ses

desirs d'une telle sorte, qu'elle ne se détourne jamais de vous, non pas même pour se tourner vers soi-même. C'est-là la maison du Seigneur, qui n'est ni terrestre ni céleste, c'est-à-dire, de la nature de ces cieux visibles & corporels, mais qui étant toute spirituelle, & participant à votre éternité, demeurera à jamais sans le moindre déchet & la moindre défaillance. Vous l'avez établie pour tous les siècles des siècles : vous avez ordonné qu'elle fût ainsi, & rien ne peut abolir votre ordonnance. Elle ne vous est pas néanmoins co-éternelle, mon Dieu, parce qu'elle n'est pas sans commencement, puisqu'elle a été créée. Il est vrai néanmoins que nous ne trouvons point de temps qui la précède, selon ce qui est dit dans votre Ecriture : que la sagesse a été créée avant toutes choses. Je ne dis pas, mon Dieu, cette Sagesse qui vous a pour Pere, qui vous est entièrement égale & co-éternelle, par laquelle toutes choses ont été créées, & qui est le principe par lequel vous avez fait le ciel & la terre ; mais je parle de cette sagesse créée, qui est une nature intelligente, & qui par la contemplation de votre lumière est toute lumière : car elle porte aussi le nom de sagesse, encore qu'elle soit créée. Mais autant qu'il y a de différence entre la lumière qui éclaire & celle qui est éclairée, il y en a autant entre cette Sagesse qui crée & celle qui est créée ; de même que la justice qui justifie est bien différente de celle qui est un effet de la justification : car nous sommes aussi nommés votre justice, puisqu'un de vos serviteurs dit, que le CHRIST s'est fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devinssions la justice de Dieu. Il y a donc une sagesse qui a été créée avant toutes choses ; savoir, ces Esprits & ces Intelligences célestes qui composent votre ville sainte ; cette ville qui est notre mere, selon votre Apôtre, qui est la femme libre, dont nous sommes les enfants, & qui est éternelle dans les cieux. Mais dans quels cieux, sinon dans les cieux des cieux, qui vous louent dans ce ciel qui appartient au Seigneur ?

Mais encore que nous ne trouvions point de temps qui précède cette sagesse, puisqu'étant la première de toutes les créatures, elle précède la naissance du temps ; l'éternité du Créateur ne laisse pas de la précéder, parce que c'est de lui qu'elle a tiré son origine, quoique ce n'ait pas été dans le temps, puisque le temps n'étoit pas encore. C'est pourquoi elle procède tellement de vous, mon Dieu, qu'elle est néanmoins entièrement différente de vous, & non pas vous-même. Car encore que nous ne trouvions aucun temps, ni avant elle, ni en elle, parce qu'elle est en état de contempler toujours votre face, & qu'elle n'en détourne jamais ses regards, ce qui la rend exempte de tout changement, sa nature toutefois en est capable, & ainsi elle pourroit s'obscurcir & se refroidir, si la grandeur de mon amour ne l'unissoit si étroitement à vous, qu'en étant sans cesse éclairée, & sans cesse embarrassée comme dans un plein midi, il ne se peut faire qu'elle ne luisse & qu'elle ne brûle toujours.

O admirable maison ! ô palais étincelant de lumière ! que j'ai d'amour pour vous, incomparables beautés, pour ce bienheureux séjour où réside la gloire de mon Dieu, qui est tout ensemble l'ouvrier qui vous a bâti, & le Roi qui vous habite ! Je soupire continuellement après vous dans mon pèlerinage sur la terre. Je dis à celui qui vous a formé ; qu'il me veuille aussi posséder en vous, puisqu'il m'a fait aussi-bien que vous. J'avoue que je me suis égaré comme une brebis perdue ; mais j'espère que mon Pasteur, qui est celui-là même qui vous a créé, me reportera sur ses épaules dans votre éternelle demeure.

Que dites-vous maintenant, ô vous à qui je parlois, qui combattez l'intelligence que je donne aux paroles de Moïse, & qui croyez néanmoins qu'il a été un fidele serviteur de Dieu, & que ses livres sont les oracles du Saint-Esprit ? Cette ville sainte, composée des Esprits bienheureux, n'est-elle pas la maison de Dieu ? Je ne dis pas co-éternelle à sa

divinité, mais éternelle dans les cieus autant qu'elle est capable de l'être ; & ne seroit-ce pas en vain que vous cherchiez en elle les changements que le temps apporte , puisqu'il est impossible de les y trouver , ce qui a pour félicité une union stable & permanente avec Dieu , étant au-delà de l'étendue & de la durée des siècles qui coulent sans cesse ? Elle l'est , répondent-ils. Qu'est-ce donc que vous voulez accuser de fausseté de toutes les choses que mon ame a dites , en s'écriant vers mon Dieu , au même temps qu'elle entendoit au-dedans de soi une voix intérieure qui lui racontoit ses louanges ? Est-ce que j'ai dit que la matiere premiere étoit informe ; qu'où il n'y avoit point de forme il n'y avoit aucun ordre ; qu'où il n'y avoit aucun ordre il n'y avoit aucune révolution de temps ; & que toutefois cette matiere qui n'étoit presque qu'un néant , en tant qu'elle n'étoit pas tout-à-fait un néant , ne pouvoit être que celui dont tout ce qui est tire son être , quel que soit l'être qu'il puisse avoir ? Nous ne nions pas cela , non plus que le reste , répondent-ils.

C H A P I T R E X V I.

Contre ceux qui contestent les vérités claires.

JE veux donc , mon Dieu , entrer en discours en votre présence avec ceux qui demeurent d'accord que toutes ces choses que votre vérité m'apprend dans le fond de mon ame sont véritables. Car , quant à ceux qui les nient , qu'ils crient tant qu'ils voudront , & qu'ils s'étourdissent eux-mêmes ; je tâcherai de leur persuader de demeurer en repos , & de donner entrée dans leur esprit à votre sainte parole. Et s'ils le refusent & méprisent ce que je leur dis , je vous conjure , mon Dieu , de ne vous taire pas en moi. Parlez dans mon cœur , & faites-y entendre votre vérité : car il n'appartient qu'à vous de parler en cette sorte. Et quant à eux , je les laisserai au-dehors souffler sur la terre & élever

la poussière qui leur aveugle les yeux , tandis que je me retirerai dans le plus secret de mon âme , pour y chanter des cantiques d'amour , dans la passion violente qui me fait soupirer après vos beautés immortelles , pour y déplorer avec des gémissements ineffables la misère de mon pèlerinage en ce monde , pour y élever mon cœur en haut vers la Jérusalem céleste , pour avoir continuellement présente à mon esprit cette Jérusalem ma chère patrie , cette Jérusalem ma chère mère , & vous , qui êtes son Roi , son soleil , son père , son protecteur , son époux , ses chastes & immuables délices , sa parfaite joie , son bonheur inconcevable ; & enfin , qui lui êtes toutes choses , parce que vous êtes le seul vrai & souverain bien. Et je ne cesserai jamais jusqu'à ce que vous rassembliez toutes les puissances de mon âme , qui est dissipée par la variété de tant d'objets , & que ses langueurs ont réduite à un état si difforme , pour la faire rentrer dans la paix de cette chère mère qui possède les prémices de mon esprit , dont je tire toutes les lumières & toute la certitude de mes connoissances , & que vous , mon Dieu , de qui je tiens mon salut , la rendiez belle & inébranlable dans toute l'éternité.

Quant à ceux qui ne combattent pas ces vérités ; & qui demeurent d'accord avec nous que ces Livres saints , écrits par votre serviteur Moïse , doivent avoir parmi les hommes une autorité inviolable , mais qui trouvent à redire aux explications que j'y ai données , écoutez , je vous prie , Seigneur , ce que j'ai à leur dire , & soyez , s'il vous plaît , l'arbitre entre nous pour nous juger si ce sont les pensées que j'ai eues , en méditant votre parole , qui sont déraisonnables , ou si c'est leur censure qui est injuste.



C H A P I T R E X V I I .

*Que l'on peut entendre plusieurs choses par ces noms
du ciel & de la terre.*

ENcore, disent-ils, que tout cela soit véritable ? Moïse néanmoins n'entendoit pas parler de ces deux choses, lorsqu'étant inspiré du Saint-Esprit il a dit que Dieu créa au commencement le ciel & la terre. Il n'a pas entendu par ce nom du ciel cette créature spirituelle & intelligente qui jouit incessamment de la vue de Dieu, ni par le nom de cette matière sans forme. Et qu'a-t-il donc entendu ? Ce que nous disons, répondirent-ils. Et quoi ? leur demandai-je. Par le nom du ciel & de la terre, repartent-ils, Moïse a voulu premièrement marquer en général & en peu de mots tout ce monde visible, afin de distinguer ensuite en particulier, selon le nombre des jours dont il parle, toutes les choses qu'il a plu au Saint-Esprit de comprendre généralement sous les noms du ciel & de la terre. Car le peuple Juif étoit si grossier & si charnel, que Moïse ne jugeoit pas à propos de leur parler d'autres ouvrages de Dieu que de ceux qui sont visibles & corporels. Mais ils avouent que par cette terre invisible & sans ordre, & par cet abyme couvert de ténèbres, dont ensuite toutes les choses que nous voyons, & qui sont connues à tous les hommes, ont été faites devant les six jours, on peut entendre avec raison cette matière informe dont j'ai parlé.

Que si d'autres disent que cette même confusion d'une matière informe a été premièrement appelée du nom de ciel & de la terre, parce que ç'a été d'elle qu'a été formé ce monde visible, avec toutes les nations qui s'y font voir si clairement à nos yeux, & que l'on appelle d'ordinaire du ciel & de la terre. Que si quelques autres disent encore qu'on peut avec assez d'apparence appeler du nom de ciel &

De la terre tous les êtres , tant invisibles que visibles ; & qu'ainsi toutes les créatures que Dieu a faites par sa sagesse , qui est le principe de toutes choses , sont comprises sous ces deux noms. Mais que parce qu'étant faites de rien , & non pas de la propre substance de Dieu , puisqu'elles ne sont pas une même chose que lui , elles sont toutes naturellement muables & sujettes au changement, aussi-bien celles qui ne changent point, comme sont ces bienheureuses Intelligences que Dieu a choisies pour son éternelle maison , que celles qui changent , comme est le corps & l'ame de l'homme , la matière encore informe , mais capable de recevoir diverses formes , dont devaient être formés le ciel & la terre ; c'est-à-dire cette double créature, l'une invisible & l'autre visible , a été appelée une terre invisible & sans ordre , & un abyme sur lequel les ténèbres étoient répandues ; avec cette distinction , que ce mot de terre invisible & sans ordre , marque particulièrement la matière corporelle avant qu'elle eût reçu aucune forme , & celui d'abyme sur lequel les ténèbres étoient répandues, la matière spirituelle avant que votre sagesse l'eût éclairée , & arrêté le cours de cette inconstance qui lui étoit naturelle.

Et enfin quelques autres pourront encore dire que , lorsque nous lisons dans la Genèse : Dieu créa au commencement le ciel & la terre , l'Ecriture n'entend point par ces mots ces natures invisibles & visibles en tant que déjà formées , & selon qu'elles ont reçu la perfection de leur être ; mais qu'elle a nommé ainsi cette matière informe , qui n'étoit que comme un commencement des ouvrages que Dieu vouloit faire , parce qu'ils en pouvoient être tirés & formés ; & que ces deux créatures , l'une spirituelle & l'autre corporelle , qui étant maintenant disposées avec un ordre admirable , portent le nom de ciel & de terre , étoient dès-lors dans elles , quoique très-confusément , & sans être distinguées ni par les qualités ni par les

formes qui les rendent maintenant si belles & si agréables.

C H A P I T R E X V I I I .

*Qu'on peut sans faillir entendre en diverses manières
l'Ecriture sainte.*

VOilà ce qu'on peut dire sur ce sujet. Mais après avoir entendu & considéré toutes ces choses, je me garderai bien d'entrer en des contestations de paroles, qui ne servent, selon votre Apôtre, qu'à troubler ceux qui nous écoutent : au lieu que votre loi édifie ceux qui en savent faire bon usage, parce qu'elle a pour fin la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience, & d'une foi sincère & véritable. Et notre divin Maître sait quels sont les commandements dans lesquels il a renfermé toute la Loi & les Prophetes. C'est pourquoi, mon Dieu, qui êtes la lumière des yeux de mon ame, tant que je serai dans ces pensées qui nourrissent dans mon cœur le feu de votre amour, que m'importe-t-il que par ces paroles l'on puisse entendre diverses choses, pourvu qu'elles soient véritables ? Que m'importe-t-il si ma pensée est différente de celle qu'un autre croit que Moïse a eue en les écrivant ? Il est vrai que nous nous efforçons, quand nous lisons quelque livre, de trouver ce qu'a voulu dire celui qui en est l'auteur : & lorsque nous le croyons véritable, nous n'oserions pas nous imaginer qu'il ait rien dit de ce que nous connoissons & estimons être faux. Mais quoique chacun tâche de trouver dans l'Ecriture-sainte le même sens que celui qui l'a écrite a voulu exprimer en l'écrivant, quel mal y a-t-il si quelqu'un l'entend en un sens que vous qui êtes la lumière de tous les esprits clairvoyants & instruits de la vérité, lui faites voir être véritable, quoique ce ne soit pas celui de l'auteur, qui, n'ayant pu aussi en avoir que de véritables, n'a pas eu dessein néanmoins de marquer celui-là par ses paroles.

CHAPITRE XIX.

Vérités claires & indubitables sur ce sujet.

CAr il est vrai , mon Dieu , que vous avez créé le ciel & la terre. Il est vrai que votre sagesse a été le principe par lequel vous avez fait toutes choses. Il est vrai que ce monde visible a pour ses deux grandes parties le ciel & la terre, & qu'ainsi toutes les natures créées peuvent être renfermées en abrégé sous ces mots. Il est vrai que tout ce qui est muable peut être considéré comme informe & comme imparfait , ou à cause de la forme d'où il tire sa perfection & sa beauté , ou à cause des changements & des altérations qu'il souffre. Il est vrai que ce qui est uni de telle sorte à un être immuable qui ne change point , quoiqu'il soit muable de sa nature , n'est point sujet aux révolutions du temps. Il est vrai que ce qui est informe , & qui se peut dire n'être presque rien , ne peut aussi y être sujet. Il est vrai qu'une chose dont une autre est faite , peut en une certaine manière de parler , porter par avance le nom de la chose qui en est faite , & qu'ainsi cette matière informe dont le ciel & la terre ont été formés a pu être appelée du nom du ciel & de la terre. Il est vrai que de toutes les choses qui ont quelque forme , il n'y en a nulles qui approchent tant de ce qui est informe , que la terre & que l'abyme. Il est vrai que c'est vous , mon Dieu , duquel procèdent toutes choses , qui avez fait non-seulement tout ce qui est créé & formé , mais aussi tout ce qui peut être créé & formé ; & enfin il est vrai que tout ce qui a été formé d'une matière informe , a premièrement été informe , & depuis formé.

C H A P I T R E . X X .

Diverses explications de ces premieres paroles du livre de la Genese ; Dieu créa au commencement le ciel & la terre.

DE toutes ces vérités qui ne sont mises en doute par aucun de ceux à qui vous avez fait la grace d'ouvrir les yeux de l'ame pour les conceire , comme ils croient tous fermement que Moïse votre serviteur n'a rien dit que dans un esprit de vérité , l'un en choisit une , & dit : que Dieu créa au commencement le ciel & la terre ; c'est-à-dire que Dieu par son Verbe qui lui est co-éternel , fit des créatures intelligibles ou spirituelles , & d'autres sensibles ou corporelles. Un autre en choisit une autre , & dit : que Dieu créa au commencement le ciel & la terre ; c'est-à-dire que Dieu , par son Verbe , qui lui est co-éternel , fit toute la grande masse de ce monde corporel , & toutes les diverses créatures & les divers êtres qu'il contient , & dont nous avons connoissance.

Un autre en choisit une autre , & dit : que Dieu créa au commencement le ciel & la terre ; c'est-à-dire que Dieu par son Verbe , qui lui est co-éternel , fit la matiere informée des créatures spirituelles & corporelles. Un autre en choisit une autre , & dit : que Dieu créa au commencement le ciel & la terre ; c'est-à-dire que Dieu , par son Verbe qui lui est co-éternel , créa la matiere informe des créatures corporelles , dans laquelle étoient alors confusément le ciel & la terre , qui ont depuis reçu la forme & la distinction que nous voyons dans cette grande machine de l'Univers. Un autre en choisit une autre , & dit : que Dieu créa au commencement le ciel & la terre ; c'est-à-dire que Dieu , dans le commencement de ses ouvrages , fit une matiere informe qui contenoit confusément le ciel & la terre , lesquels en ayant été tirés & formés , paroissent

DE SAINT AUGUSTIN, Liv. XII. 421
maintenant à nos yeux avec toutes les choses qu'ils
renferment.

CHAPITRE XXI.

*Que l'on peut aussi entendre diversement ces paroles
de la Genèse : Or, la terre étoit alors invisible ,
sans ordre & sans forme.*

DE même , pour ce qui regarde l'intelligence
des paroles qui suivent , entre plusieurs de
ces vérités dont j'ai parlé , l'un en choisit une , &
dit : que la terre étoit invisible , & sans ordre , &
que les ténèbres étoient répandues sur la face de
l'abyme ; c'est-à-dire que cette masse corporelle
que Dieu avoit faite étoit la matiere de toutes les
choses corporelles , mais qui n'avoient encore aucun
ordre , aucune forme , ni aucune lumière. Un autre
en choisit une autre , & dit : que la terre étoit in-
visible & informe , & que les ténèbres étoient ré-
pandues sur la surface de l'abyme ; c'est-à-dire , que
ce tout , qu'on appelle maintenant le ciel & la terre ,
n'étoit qu'une matiere informe & ténébreuse , dont
devoient être faits le ciel corporel & cette terre
corporelle , avec toutes les choses qu'ils contien-
nent , & que nos sens corporels connoissent. Un
autre en choisit une autre , & dit : que la terre étoit
invisible & informe , & que les ténèbres étoient
répandues sur la face de l'abyme ; c'est-à-dire , que
tout ce qu'on a nommé le ciel & la terre étoit en-
core une matiere informe & ténébreuse , dont de-
voit être fait le ciel intelligible , que l'on nomme
autrement le ciel & la terre ; c'est-à-dire tout ce
qui a un être , & une autre nature corporelle , sous
lequel nom est aussi compris le ciel corporel : &
qu'ainsi les créatures , tant invisibles que visibles ,
devoient toutes être formées de cette matiere in-
forme & ténébreuse.

Un autre en choisit une autre , & dit : que l'Ecri-
ture n'a point entendu la matiere informe par les

noms du ciel & de la terre , mais qu'après avoir dit que Dieu créa au commencement le ciel & la terre , c'est-à-dire les créatures spirituelles & corporelles, elle a voulu marquer ensuite la matière informe dont Dieu les avoit faites , par ces mots de terre invisible & sans ordre , & d'abyme ténébreux. Un autre enfin en choisit une autre , & dit , que par ces paroles : or la terre étoit invisible & informe , & les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abyme , l'Ecriture a voulu marquer qu'il y avoit déjà une matière informe dont ce ciel & cette terre qu'elle avoit dit auparavant avoir créés en Dieu , ont été formés , c'est-à-dire toute cette grande masse corporelle du monde , divisée en deux parties , la supérieure & l'inférieure , avec toutes les créatures qu'elles contiennent.

C H A P I T R E X X I I .

Qu'il peut y avoir eu des choses qui ont été créées de Dieu , quoique l'Ecriture ne parle point de leur création dans la Genèse.

QUE si quelqu'un oppose à ces deux dernières opinions , que si l'on ne doit pas entendre cette matière informe par le nom du ciel & de la terre , il y aura donc quelque chose que Dieu n'aura pas fait , & dont il se sera servi pour faire le ciel & la terre , puisque l'Ecriture ne nous rapporte point que Dieu ait fait cette matière , si ce n'est qu'elle soit marquée par les noms du ciel & de la terre , ou par le seul nom de terre , lorsqu'il est dit que Dieu créa au commencement le ciel & la terre ; & ainsi quand le Saint-Esprit auroit voulu entendre la matière informe par ces mots de terre invisible & sans forme , nous serions toujours obligés d'entendre par cette terre celle que l'Ecriture nous apprend avoir été créée de Dieu , lorsqu'elle nous dit , que Dieu créa au commencement le ciel & la terre.

Ceux qui voudront soutenir ces deux dernières opinions , ou l'une d'elles , pourront répondre à cela : nous ne nions pas que cette matiere informe n'ait été faite de Dieu , unique auteur de toutes les créatures , qui , considérées toutes ensemble , composent un tout excellemment bon. Car comme nous disons que ce qui a déjà reçu son être & sa forme est un plus grand bien , nous avouons aussi que ce qui est seulement capable de recevoir cet être & cette forme est un bien , quoique ce soit un moindre bien. Et quant à ce que l'Ecriture ne dit point que Dieu ait fait cette matiere informe dont il s'agit , elle ne dit pas non plus qu'il ait fait plusieurs autres choses , comme les Chérubins , les Séraphins & ces autres Esprits célestes , les Trônes , les Dominations & les Puissances , dont l'Apôtre parle distinctement , encore qu'il soit manifeste & indubitable que Dieu les a tous créés.

Que si dans ces paroles , Dieu fit le ciel & la terre , on veut que toutes choses soient comprises , que dirons-nous donc des eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu étoit porté ? Car si l'on prétend qu'elles soient comprises sous le nom de terre , comment peut-on donc entendre par ce nom de terre une matiere sans forme , puisque nous voyons reluire tant de beautés dans les eaux ? Et si on l'entend de cette sorte , pourquoi donc est-il écrit que le firmament a été formé de cette même matiere informe , & nommé ciel , & qu'il n'est pas écrit que les eaux en aient aussi été formées , quoiqu'elles ne soient plus informes & invisibles , puisque nous les voyons couler avec une beauté si admirable ? Que si elles ont reçu cette beauté lorsque Dieu dit : que les eaux qui sont sous le firmament soient assemblées en un même lieu , & qu'en les rassemblant il les ait formées , que dirons-nous des eaux qui sont au-dessus du firmament , puisqu'elles n'auroient pas mérité de recevoir une place si honorable si elles eussent été encore informes , & que nous ne voyons point dans l'Ecriture par quelle manière elles ont été formées ?

Ainsi comme il est visible que le livre de la Genese peut avoir omis que Dieu ait créé de certaines choses, dont on ne sauroit douter toutefois, à moins que de renoncer à la lumiere de la foi & à celle de la raison, que Dieu ne les ait créées, & comme il seroit ridicule de s'imaginer que ces eaux, dont nous venons de parler, soient co-éternelles à Dieu, parce que l'Ecriture nous apprend seulement qu'elles sont, sans nous dire quand elles ont commencé d'être, pourquoi par la même raison & par l'instruction que la vérité nous en donne, ne croirons-nous pas aussi que Dieu a créé de rien cette matiere informe que la même Ecriture nomme une terre invisible & déserte, & un abyme ténébreux; qu'ainsi elle ne lui est pas co-éternelle, encore que la même Ecriture ne rapporte point quand elle a été créée ?

C H A P I T R E X X I I I .

Deux diverses sortes de doutes dans l'explication de l'Ecriture ; l'un de la vérité des choses, l'autre du sens des paroles.

A Près avoir ainsi examiné & considéré ces choses autant que ma foiblesse, que vous connoissez & que je vous confesse, mon Dieu, l'a pu permettre, il me semble qu'il peut naître deux sortes de difficultés lorsqu'une chose nous est rapportée par de fideles interpretes de la vérité : l'une de la vérité des choses, & l'autre du sens auquel celui dont on considère les paroles a voulu qu'elles fussent prises ; car il y a beaucoup de différence entre s'informer de la vérité en ce qui regarde la nature des choses créées, & rechercher ce que Moïse ; l'un des plus grands de vos serviteurs, a voulu qu'on entendit par ces paroles.

Quant à la premiere difficulté : que tous ceux-là se retirent loin de moi qui s'imaginent de savoir des choses qui sont entièrement fausses. Et quant à

la seconde : que tous ceux-là se retirent aussi loin de moi qui s'imaginent que Moïse ait pu dire des choses fausses. Mais que je sois pour jamais, mon Dieu, uni en vous avec ceux qui se nourrissent de votre vérité dans l'étendue de la charité ; que je me réjouisse en vous avec eux ; & que nous considérons tous ensemble les paroles de vos saintes Ecritures, pour chercher & pour apprendre dans les pensées de votre serviteur quelles ont été les vôtres, que sa plume nous a rapportées.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il est difficile de déterminer entre plusieurs sens véritables quel est celui que Moïse a eu dans l'esprit.

MAis qui est celui de nous qui, entre tant d'interprétations véritables que l'on peut donner à ces paroles, selon qu'elles sont diversement entendues par ceux qui en recherchent l'intelligence, aura le bonheur de rencontrer de telle sorte la véritable pensée de Moïse, qu'il ose dire avec autant de hardiesse, que dans cette narration il a entendu & voulu faire entendre telle chose, comme il assure hardiment que l'interprétation qu'il lui donne est véritable, soit que Moïse l'ait eue dans l'esprit, ou qu'il ne l'y ait pas eue ?

Quant à moi, mon Dieu, qui suis au nombre de vos serviteurs, qui ai fait vœu de vous offrir comme un sacrifice ces confessions que je vous fais par écrit, & qui vous conjure par votre miséricorde de me faire la grace de pouvoir accomplir mon vœu, je suis bien éloigné de cette pensée : & pouvant dire très-assurément que vous avez fait généralement toutes choses, tant invisibles que visibles, par votre Verbe qui est immuable, je n'ai garde d'assurer, de même que Moïse n'a voulu entendre autre chose que cela, lorsqu'il a écrit que Dieu créa au commencement le ciel & la terre. Car

au lieu que je vois très-clairement dans la lumière de votre vérité, que ce que je viens de dire est véritable, je ne puis pas de même voir dans l'esprit de Moïse si ç'a été sa pensée lorsqu'il a écrit ces paroles, puisqu'il a pu par ce mot de commencement & de principe n'entendre pas le Verbe, qui est le principe des créatures, mais simplement le commencement de la création; qu'il a pu aussi entendre par les noms de ciel & de la terre, non aucune nature parfaite & accomplie, soit spirituelle ou corporelle, mais l'une & l'autre encore imparfaite & informe. Je vois bien qu'en l'un ou en l'autre de ces deux sens il n'y a rien qui blesse la vérité; mais je ne vois pas aussi clairement quel est celui que Moïse a plutôt eu dans l'esprit, encore que je sois très-assuré que quoi qu'un si grand personnage ait entendu par ces paroles, soit l'un de ces deux sens, soit quelqu'autre que je n'ai point marqué, ce qu'il a voulu dire ne peut être que très-véritable, ni les termes dont il s'est servi que très-propres à expliquer sa pensée.

C H A P I T R E X X V.

Contre ceux qui déterminent trop hardiment qu'entre plusieurs sens qui ne contiennent rien que de véritable, c'est le leur, & non pas celui des autres, qui est le vrai sens de l'Ecriture.

Que personne donc ne m'importune plus en me disant : la pensée de Moïse n'a pas été celle que vous dites, mais celle que je dis; car s'il se contentoit de me demander d'où je fais que le sens que je donne aux paroles de Moïse est son véritable sens, je n'aurois point sujet de m'en offenser, & je me servirois peut-être des mêmes réponses que j'ai faites ci-dessus, où je m'étendrois même davantage, s'il étoit plus difficile à satisfaire. Mais lorsqu'il soutient que c'est ce qu'il dit, & non pas ce que je dis, que Moïse a voulu entendre, quoiqu'il ne nie pas

que ce que nous disons tous deux ne soit véritable ; ô mon Dieu ! qui êtes la vie des pauvres & des humbles , & dans le sein duquel il n'y a que paix & éloignement de toute contestation , versez de la douceur dans mon ame , afin que je supporte avec patience ceux qui me tiennent ce langage , & qui me parlent si hardiment , non parce qu'ils sont Prophetes , & qu'ils ont lu dans l'esprit de votre serviteur ce qu'ils me disent , mais parce qu'ils sont superbes : non parce qu'ils connoissent les pensées de Moïse , mais parce qu'ils aiment les leurs ; & qu'ils les aiment , non à cause qu'elles sont véritables , mais à cause simplement qu'elles viennent d'eux. Car si cela n'étoit , ils aimeroient aussi les pensées des autres lorsqu'elles sont conformes à la vérité , comme j'aime ce qu'ils disent , lorsqu'ils disent vrai ; non à cause qu'ils le disent , mais à cause qu'il est vrai : & en cette qualité ils ne doivent plus se l'attribuer comme une chose qui leur soit propre. C'est pourquoi s'ils n'aiment leur opinion que parce qu'elle est véritable , ils la doivent considérer comme étant également à eux & à moi , puisqu'il n'y a rien de véritable qui ne soit commun à tous les amateurs de la vérité.

Lors donc qu'ils assurent que leur opinion , & non pas la mienne , est conforme aux sentiments de Moïse , cela me déplaît , & je ne le puis souffrir , parce qu'encore que cela fût , néanmoins la hardiesse avec laquelle ils le soutiennent ne peut venir que de témérité & d'orgueil , & non pas de science & de lumière. C'est pourquoi , Seigneur , vos jugemens sont terribles ; & parce que la vérité n'est ni à moi , ni à celui-là , ni à cet autre , mais que vous nous appelez tous à haute voix pour la posséder également , vous nous avertissez avec menaces de ne prétendre pas l'avoir chacun en particulier , si nous ne voulons en être privés. Car quiconque veut avoir en propre ce que Dieu propose à tous pour en jouir en commun , & s'attribuer en particulier ce qui est un bien général , perd le droit qu'il pou-

voit prétendre à ce bien commun , pour être réduit à n'avoir plus que ce qui est propre , c'est-à-dire, que la vérité se retire de lui , & qu'il ne lui demeure que le mensonge ; puisque , selon la parole de l'Evangile , celui qui parle avec mensonge parle de soi-même.

Mon Dieu , qui êtes un juge infiniment juste & la vérité même , écoutez , je vous prie , la réponse que je fais à celui qui se plait ainsi à contredire ; car c'est en votre présence que je parle , & en la présence de tous mes freres qui font un bon usage de votre Loi , en la rapportant à la charité comme à sa véritable fin : écoutez , je vous prie , ma réponse, & voyez si elle vous sera agréable. Voici donc ce que j'ai à lui dire avec une douceur fraternelle & dans un esprit de paix.

Si nous demeurons tous deux d'accord que ce que vous dites est véritable , & que ce que je dis l'est aussi , dites-moi , je vous prie , où le voyons-nous ? Je ne le vois point , sans doute , dans vous , ni vous dans moi ; mais nous le voyons tous deux dans l'immuable vérité qui est au-dessus de nous. Puis donc que nous ne contestons point sur le sujet de cette lumière de notre Dieu qui luit clairement à nos ames , pourquoi disputons-nous de ce qui peut être de la pensée d'un homme , laquelle nous ne saurions voir de la même sorte que l'on voit cette vérité immuable , puisque quand Moïse auroit été de notre temps , & nous auroit dit quelle auroit été sa pensée , nous ne pourrions pas même la voir , mais nous ajouterions seulement foi à ses paroles ?

Souvenons-nous donc de l'avis que saint Paul donne à ses disciples , de ne s'enfler point d'orgueil les uns contre les autres sur le sujet de ceux par le ministère desquels ils auroient été instruits de la vérité. Aimons le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur , de toute notre ame & de toute l'étendue de notre esprit , & notre prochain comme nous-mêmes , puisque toutes les pensées & les sentiments qu'a eu Moïse en écrivant ces saints Livres , n'ont

pour fin que ces deux Commandemens de l'amour, si ce n'est que nous voulions croire que Dieu soit menteur, en concevant une autre opinion de son Ministère que celle qu'il nous en a lui-même donnée. Voyez donc, je vous supplie, si parmi ce grand nombre d'interprétations différentes & très-véritables que l'on peut donner à ses paroles, il n'y auroit pas de la folie à déterminer hardiment quelle a été celle de toutes selon laquelle Moïse les a entendues, & de blesser par des contestations dangereuses cette même charité qui lui a fait dire toutes les choses que nous tâchons d'expliquer.

CHAPITRE XXVI.

Qu'il est digne de l'Ecriture sainte d'enfermer sous les mêmes paroles plusieurs sens.

MON Dieu, qui m'élevez lorsque je suis dans l'humilité & dans la bassesse, & qui me soulagez lorsque je suis dans les travaux & dans les peines, qui daignez entendre mes Confessions & me pardonner mes offenses; je fais que vous me commandez d'aimer mon prochain comme moi-même; & qu'ainsi je ne dois pas moins croire que Moïse, votre très-fidèle serviteur, eût reçu de vous une moindre grace que celle que j'eusse désiré moi-même de recevoir, si j'étois né en même-temps que lui, & que vous eussiez voulu vous servir de mon esprit & de ma plume pour écrire ces Livres si divins qui doivent être si utiles à tous les peuples, & étouffer par ce comble d'autorité auquel vous les avez élevés, les fausses & orgueilleuses doctrines des hommes.

Si j'avois donc été en la place de Moïse; comme cela auroit pu être si vous l'aviez voulu, mon Dieu, puisque nous avons tous été tirés d'une même masse, & que l'homme n'est rien qu'en tant qu'il vous plaît de vous souvenir de lui: si j'avois, dis-je, été en sa place, & que vous m'eussiez commandé

d'écrire des livres de la Genese , j'aurois désiré que vous m'eussiez donné une maniere de m'expliquer si tempérée & si admirable , que ni ceux qui ne pourroient pas encore comprendre de quelle sorte Dieu a créé toutes choses , ne refusassent pas d'ajouter foi à mes paroles , pour les trouver trop élevées & trop disproportionnées à la portée de leur esprit ; & que ceux qui le peuvent comprendre , quelque vérité qui leur vint en l'esprit sur ce sujet , la trouvassent comprise dans ce peu de paroles de votre serviteur ; & si quelqu'autre en voyoit une autre dans la lumiere de la vérité immuable , il la trouveroit de même marquée par ces mêmes paroles.

C H A P I T R E X X V I I .

Abondance de l'Ecriture sainte dans les divers sens qu'elle renferme.

CAr de même qu'une source , quoique renfermée dans un fort petit espace , est plus abondante & fournit à plus de ruisseaux de quoi couler & s'étendre dans un long cours , qu'aucun de tous ces ruisseaux , qui , tirant d'elle son origine , traversent tant de pays ; ainsi le discours de vos Ecrivains sacrés qui doit fournir à une infinité de personnes de quoi parler de la vérité , en contient en peu de mots des sources inépuisables , d'où chacun tire & exprime par des discours plus étendus ce qu'il y peut remarquer de vrai & de solide , l'une une chose , & l'autre une autre.

Il y en a qui lisant ces premieres paroles de la Genese , touchant la création du monde , se représentent Dieu comme un homme , ou comme quelque grand corps d'une puissance infinie , qui , par une nouvelle & soudaine résolution , a produit hors de soi-même , c'est-à-dire , selon leur imagination grossiere , dans les espaces éloignés de lui , deux vastes corps , le ciel & la terre , l'un supérieur & l'autre inférieur , dans lesquels toutes choses sont

comprises. Et lorsqu'il est rapporté que Dieu a dit que telle chose soit faite , & elle fut faite , ils s'imaginent qu'il a employé pour cela des paroles sensibles qui ont eu leur commencement & leur fin ; dont le son a duré quelques temps , & puis s'est passé ; & qu'aussi-tôt après qu'elles ont été prononcées , ce qu'elles commandoient qui fût produit , a soudain été produit. C'est ainsi qu'ils entendent simplement les paroles mystérieuses de votre Ecriture , ou en quelqu'autre manière qui ait du rapport à la façon ordinaire d'agir des hommes. Mais parce qu'ils sont encore de petits enfants , & du nombre de ces personnes animales dont parle saint Paul , qui ne peuvent rien comprendre que de charnel & de sensible , le Saint-Esprit par ces expressions si simples & si communes , auxquelles il a daigné se rabaisser dans vos Ecritures , soutient leur foiblesse , comme une bonne mere porte son enfant dans son sein , & cependant ils se fortifient heureusement dans cette créance salutaire que Dieu seul est Créateur de toutes ces natures , dont l'admirable variété frappe leurs sens de toutes parts. Que s'il s'en rencontre quelqu'un qui , méprisant ces paroles comme trop basses & trop populaires , ose par une foiblesse superbe sortir de ce saint berceau où il doit être nourri ; hélas ! que sa chute sera grande ! Ayez-en pitié , mon Dieu , de peur que ce petit oiseau qui n'a point encore de plumes , ne soit foulé aux pieds des passants , & envoyez un de vos saints Anges pour le rapporter dans son nid , afin qu'il vive , & qu'il y demeure jusqu'à ce qu'il puisse voler.

CHAPITRE XXVIII.

Des divers sens que l'on peut donner à l'Ecriture Sainte.

Quant aux autres pour qui ces paroles ne sont plus un nid , mais un jardin tout couvert d'arbres fruitiers , ils volent avec joie de branche en

332 C O N F E S S I O N S

branche ; ils y apperçoivent des fruits cachés ; ils chantent en les cherchant , & les cueillent avec plaisir : car en lisant ou en entendant ces paroles , ils connoissent , mon Dieu , que votre éternelle stabilité est élevée au-dessus de tous les temps passés & futurs , quoiqu'il n'y ait aucune de toutes les créatures sujettes aux loix du temps que vous n'avez créée.

Ils savent que votre volonté étant une même chose que vous , ce n'a point été en changeant de volonté , ni en prenant une résolution nouvelle , laquelle vous n'eussiez pas auparavant , que vous avez créé le monde. Ils savent que vous l'avez créé , non pas en produisant de votre substance une ressemblance parfaite de vous-même , comme lorsque vous avez engendré la Sagesse éternelle , qui est votre image accomplie , & la forme originale dont tous vos ouvrages empruntent tout ce qu'ils ont de beau , mais en tirant du néant une dissemblance informe capable d'être formée par cette même Sagesse , qui vous représente parfaitement , & le modele divin selon lequel vous faites tout ce que vous faites. Ils savent qu'ayant ainsi imprimé dans chaque créature la forme particulière de son être , vous avez fait qu'elles vous ont toutes pour fin comme pour principe , & que chacune d'elles compose toutes ensemble un tout excellement bon , soit que les unes demeurent proche de vous dans une stabilité bienheureuse , soit que les autres s'en éloignent par degrés , & étant sujettes aux vicissitudes des temps & des lieux , servent par les changements qu'elles font , ou qu'elles souffrent , à composer cette belle & agréable harmonie de l'univers. Ces personnes intelligentes voient toutes ces choses , & s'en réjouissent dans la lumière de votre vérité , laquelle seule les leur fait comprendre selon qu'ils en sont capables.

Ainsi l'un considérant ce qui est dit à l'entrée de la Genèse , du commencement ou du principe par lequel Dieu a fait les choses , jette les yeux sur la

Sagesse

Sagesse éternelle, comme le principe que le Saint-Esprit a voulu marquer par ce mot; puisqu'elle-même s'est bien voulu donner ce nom en disant aux Juifs dans l'Evangile: je suis le Prince qui vous parle. Un autre, en considérant ces mêmes paroles, entend par ce mot de commencement ou de principe, le commencement de toutes les choses créées, & prétend que ce que l'Ecriture dit: Dieu a fait au commencement le ciel & la terre, est la même chose que si elle eût dit: Dieu a fait premièrement le ciel & la terre. Mais entre ceux qui les entendent de votre Sagesse éternelle, comme ayant été le principe par lequel vous avez fait le ciel & la terre, l'un croit que ces mots du ciel & de la terre marquent la matière informe dont le ciel & la terre ont été tirés; l'autre, les natures mêmes toutes distinctes & toutes formées: un autre, l'une formée; savoir la nature spirituelle, marquée par le ciel; l'autre informe, savoir la matière corporelle, marquée par la terre.

Et quant à ceux qui par ces mots du ciel & de la terre entendent une matière encore informe, dont le ciel & la terre devoient ensuite être formés, ils ne l'entendent pas tous d'une même sorte; mais les uns l'entendent seulement de cette matière dans les créatures tant spirituelles que corporelles, & les autres l'entendent seulement de cette matière dont devoit être formée toute cette grande masse corporelle de l'univers, qui dans sa propre étendue comprend tous les êtres sensibles, & qui s'offrent à nos yeux.

Mais ceux-mêmes qui croient que ce sont des créatures déjà formées & ordonnées, qui sont appelées du nom de ciel & de la terre, ne l'entendent pas d'une même sorte; car les uns comprennent sous ces deux noms les créatures invisibles & les invisibles, & les autres les visibles seulement; c'est-à-dire ce ciel lumineux que nous voyons, & cette terre ténébreuse, avec toutes les choses qu'ils contiennent.

C H A P I T R E X X I X .

En combien de sortes une chose peut être avant l'autre.

MAis celui qui prétend que ces paroles : Dieu fait au commencement le ciel & la terre , ne veulent dire autre-chose , sinon qu'il les a faites premièrement & avant toutes choses , ne peut entendre par ces mots du ciel & de la terre , sinon la matiere dont le ciel & la terre , c'est-à-dire toutes les créatures , tant spirituelles que corporelles , ont été formées. Car s'il entendoit les natures déjà formées & toutes accomplies , on lui pourroit demander : si c'est-là ce que Dieu a fait premièrement , qu'est-ce donc qu'il a fait depuis ? Et ne trouvant point que Dieu ait rien créé depuis la création de l'univers , il ne sauroit que répondre à celui qui le presseroit d'expliquer comment l'on peut dire que Dieu a créé premièrement le ciel & la terre , puisqu'il n'a rien créé depuis.

Que s'il dit que Dieu a créé premièrement la matiere informe du ciel & de la terre , & qu'ensuite il a donné la forme à cette matiere , il évitera cette absurdité ; mais il faut aussi qu'il prenne garde à bien distinguer ce qui précède par l'éternité , ce qui précède par le temps , ce qui précède selon l'ordre de l'intention , & ce qui précède selon l'origine. Par l'éternité , comme Dieu précède toutes choses ; par le temps , comme la fleur précède le fruit ; selon l'ordre de l'intention , comme le fruit précède la fleur ; & selon l'origine , comme le son précède le chant. Et de ces quatre façons , dont une chose en précède une autre , la seconde & la troisième sont faciles à comprendre , mais les deux autres très-difficiles ; car , mon Dieu , combien est-il rare & difficile de voir & de contempler votre éternité , qui demeurant toujours immuable , fait toutes les choses qui sont muables , & par conséquent les précède ?

Et qui peut-on trouver aussi qui ait l'esprit si subtil & si pénétrant, qu'il comprenne sans une très-grande difficulté de quelle manière le son précède le chant, qui est que le chant n'étant autre chose qu'un son formé & harmonieux, il ne peut pas être sans le son, quoique le son puisse bien être sans le chant, parce qu'une chose peut être sans être formée, au lieu que ce qui n'est point du tout ne peut être formé ? Ainsi la matière précède les choses qui en sont faites, non qu'elle agisse & qu'elle fasse les choses, puisque c'est plutôt elle sur laquelle on agit, & que l'on fait être ce qu'elle n'étoit pas, non aussi qu'elle les précède dans l'ordre du temps, puisque nous ne commençons pas par des sons informes que nous réduisons après en chant, ainsi que l'on fait un coffre avec du bois, ou un vase avec de l'argent. Car ces sortes de matières précèdent sans doute, selon le temps, les formes des choses qui en sont faites ; mais il n'en est pas de même du chant dont on entend le son lorsqu'il est chanté, & qui pour être formé avec harmonie ne commence pas par se faire entendre imparfaitement. Car ce qui a présentement résonné passe, sans qu'il en reste rien qu'on puisse reprendre, afin d'en former un chant : ce qui fait voir que ce chant consiste & est renfermé dans ce son, & que ce son est sa matière, puisque c'est le son même qui étant réglé & formé avec harmonie devient un chant. Ainsi, comme je disois, cette matière qui est le son précède cette forme qui est le chant ; mais elle ne la précède pas comme feroit une cause qui auroit la puissance de la produire, puisque ce n'est pas le son qui par son art produise le chant, mais que le son lui-même dépend de l'ame du Musicien qui le produit par les organes du corps, afin d'en former le chant. On ne sauroit dire aussi que le son précède le chant de quelque espace de temps, puisqu'ils se forment ensemble, ni qu'il le précède par le choix que nous en faisons, puisqu'il n'est pas plus excellent que le chant, lequel n'est pas seulement un son.

mais un son agréable & harmonieux , & ainsi il ne peut précéder que d'origine , en ce qu'on ne forme point & qu'on ne règle point un chant pour le faire devenir son ; mais qu'au contraire on forme & on règle un son pour le faire devenir chant.

Que ceux qui le pourront entendre comprennent par cet exemple que la matiere de toute chose a été premièrement créée & appelée du nom de ciel & de terre , parce que le ciel & la terre en ont été faits , & que ce que l'on dit qu'elle a été premièrement créée n'est pas à l'égard du temps , puisqu'il n'y a point de temps en une chose informe , n'y ayant que les formes des choses qui fassent qu'il y ait des temps ; & ainsi pour ce qui est du temps , la matiere dont le ciel & la terre ont été faits n'a point précédé le ciel & la terre. Et néanmoins pour le faire comprendre , on en parle comme si elle les avoit précédés par le temps même , quoique dans l'ordre de l'intention elle soit la dernière de tous les êtres , puisqu'il est sans doute que les choses qui sont formées sont beaucoup plus excellentes que les informes. Et enfin elle-même a été précédée par l'éternité du Créateur qui l'a tirée du néant pour en former quelque chose.

C H A P I T R E X X X.

Que ceux qui expliquent l'Ecriture-Sainte le doivent faire en esprit de charité.

MOn Dieu , qui êtes la vérité même , accordez tant de diverses opinions toutes véritables , & faites-nous miséricorde , afin que nous puissions faire un bon usage de votre loi , en la rapportant à sa fin , qui est une charité pure & sincère. Que si quelqu'un me demande laquelle de toutes ces opinions j'estime avoir été celle de Moïse votre fidèle serviteur , je ne serois pas aussi sincère que je le dois être dans ces Confessions que je fais en votre présence , si je n'avois franchement que je n'en

fais rien ; mais je fais bien que toutes ces pensées , selon lesquelles l'on peut diversement expliquer ces paroles de l'Ecriture , sont véritables , excepté celles des hommes grossiers & charnels dont j'ai parlé , qui ne conçoivent rien des choses divines que selon les images corporelles dont leur esprit est rempli ; quoique ceux-là mêmes qui sont comme des enfants dont on a sujet d'espérer qu'ils s'avanceront dans l'intelligence , trouvent cependant cet avantage dans vos Ecritures-Saintes , qu'ils ne sont point effrayés par ces paroles qui expriment des choses si hautes & si merveilleuses en termes si bas & si simples , & comprennent tant de vérités en si peu de mots.

Mais quant à nous tous qui , dans les divers sens que nous donnons à ces paroles , n'en donnons que de véritables , que devons-nous faire si c'est la vérité même après laquelle notre cœur soupire , & non pas la vanité de nos pensées , sinon de nous unir ensemble par les liens d'une charité sincère , & vous aimer de tout notre cœur , vous qui êtes la source même de la vérité , & de porter ce respect à votre serviteur , qui étant rempli de votre Esprit saint , nous a donné ces saints Livres , que nous ne doutions point que lorsqu'il les a écrits il n'ait eu dans l'esprit , selon l'inspiration qu'il en a reçue de vous , les sens les plus divins & les plus recommandables , soit pour la lumière de la vérité , soit pour le fruit de l'utilité ?

CHAPITRE XXXI.

Que l'on pourroit croire que Moïse a entendu tous les sens véritables qui se peuvent donner à ces paroles.

Ainsi lorsque quelqu'un dit que sa pensée est celle que Moïse a eue dans l'esprit , & qu'un autre au contraire assure que non , mais que c'est la sienne , je me persuade que je suis en cela plus religieux

qu'eux, si je leur demande pourquoi ils ne croient pas qu'il a eu l'une & l'autre dans l'esprit, si l'une & l'autre est véritable. Et si l'on peut trouver à ces paroles un troisieme sens ou un quatrieme, ou quelque'autre que ce soit, qui soit conforme à la vérité, pourquoi ne croirons-nous pas qu'ils ont été vus par celui dont Dieu s'est servi pour écrire de telle sorte ces Livres saints, qu'ils fussent proportionnés à l'intelligence de tant de personnes qui les devoient entendre en ces sens divers & néanmoins véritables ?

Pour moi je dis hardiment & du fond du cœur, que si j'écrivois quelque chose qui dût avoir une autorité suprême, j'aimerois mieux l'écrire en telle maniere que toutes les vérités que l'on pourroit trouver touchant les choses dont j'écrivois, pussent être entendues par mes paroles, que d'y expliquer si clairement une seule pensée véritable, qu'il ne restât plus de lieu à toutes les autres dans lesquelles il n'y auroit rien de faux qui me pût blesser. Je ne veux donc pas, mon Dieu, être si hardi que de juger témérairement qu'un si grand Saint n'eût pas reçu de vous cette faveur. Il a sans doute entendu & a eu dans l'esprit, en écrivant ces paroles, tout ce que nous avons pu y remarquer de véritable ; comme aussi tout ce que nous n'avons pu ou ne pouvons encore y remarquer, & qui toutefois s'y peut remarquer.

C H A P I T R E X X X I I .

Que tous les sens véritables que l'on peut donner aux paroles de l'Ecriture ont été prévus par le Saint-Esprit.

ENfin, Seigneur, qui n'êtes pas comme nous de chair & de sang, mais le vrai Dieu, quand l'esprit de l'homme n'auroit pas connu toutes les vérités qui sont comprises dans ces paroles, votre Esprit saint, qui est celui qui me doit conduire dans la terre des vivants, pourroit-il ignorer ce que

vous aviez dessein de révéler un jour à ceux qui les devoient lire , quoique celui qui les a écrites ne les ait peut-être entendues [qu'en l'un de tant de sens véritables qu'elles peuvent recevoir ? Que s'il est ainsi , la pensée que Moïse a eue dans l'esprit sera sans doute la plus excellente de toutes. Et quant à nous , mon Dieu , ou faites-nous la grace de la connoître , ou enseignez-nous-en telle autre qu'il vous plaira , afin qu'en l'une & en l'autre de ces deux manieres , & soit que vous nous découvriez la même vérité que vous avez découverte à Moïse , ou qu'à l'occasion de ces paroles vous nous en découvriez quelqu'autre , ce soit vous-même qui nourrissiez nos ames , & non pas l'erreur & le mensonge qui les repaissent.

Seigneur mon Dieu , considérez , je vous supplie , combien de choses j'ai écrites sur ce peu de vos paroles. Et quel temps & quelle force me faudroit-il si je voulois examiner de la sorte toutes vos saintes Ecritures ? Permettez-moi donc , s'il vous plaît , de me resserrer davantage en les méditant en votre présence ; & faites que dans les diverses pensées qui s'offrent à mon esprit , & qui s'y pourroient encore offrir en plus grand nombre , j'en choisisse quelqu'une , selon que vous me l'inspirez ; qui soit véritable , qui soit certaine , & qui soit utile à l'édification des ames ; afin que dans cette confession sincere que je vous fais , si je me rencontre dans le même sentiment qu'a eu votre serviteur Moïse , comme c'est à quoi je dois tendre , je vous rende grace de m'avoir fait si heureusement réussir : & que si je ne m'y rencontre pas , je ne laisse pas de dire sur le sujet de ces paroles ce que votre vérité m'aura voulu faire dire , comme c'est elle qui lui a inspiré à lui-même ce qui lui a plu.



[L I V R E X I I I .

C H A P I T R E P R E M I E R .

Dieu nous prévient par ses bienfaits , & n'agit en nous que par sa pure bonté.

JE vous invoque, mon Dieu, source de miséricorde, qui m'avez créé, & qui vous êtes souvenu de moi lorsque je vous avois oublié. Je vous invoque, pour vous convier de venir dans mon ame, que vous préparez à vous recevoir par l'ardeur que vous lui inspirez de le désirer. N'abandonnez pas maintenant celui qui vous invoque, vous qui m'avez prévenu avant que je vous eusse invoqué, & qui me pressant par tant de diverses manieres avez redoublé vos inspirations, afin que je vous entendisse de loin, que je me convertisse, & qu'étant appelé par vous, je vous appellasse à mon aide. Vous avez, Seigneur, effacé tous mes péchés, afin de ne me point traiter selon que le méritoient tant d'actions criminelles par lesquelles je vous ai offensé; & vous avez prévenu toutes mes bonnes œuvres, en me les faisant faire par votre grace, dont je m'étois rendu si indigne, afin de me traiter selon les biens que vous avez mis en moi, vous dont les mains m'ont créé, parce que vous étiez avant que je fusse, & que je n'étois pas pour pouvoir recevoir l'être de vous : cependant je l'ai reçu, & j'en jouis par votre bonté, qui a prévenu tout ce que vous m'aviez fait être, & tout ce que vous m'avez fait. Car vous n'aviez point besoin de moi, & je ne suis pas tel, mon Dieu & mon Seigneur, que le bien qui est en moi vous puisse apporter quelque utilité. Si je vous rends quelque service, ce n'est pas pour vous soulager comme si vous vous lassiez en travaillant, ou que votre puissance en

fût moindre lorsqu'elle seroit secondée de mes devoirs, ou que ceux dont je m'acquitte envers vous fussent semblables aux soins que l'on prend de labourer une terre qui demeureroit stérile si elle n'étoit point cultivée : mais vous voulez que je vous serve, parce que tout mon bien est de vous servir : vous voulez que je sois à vous, parce que je ne puis trouver de bonheur qu'en vous, comme c'est de vous seul que je tiens l'être qui me rend capable de jouir de ce bonheur.

CHAPITRE II.

Que les créatures tiennent leur être de la pure bonté de Dieu.

Toutes vos créatures ne subsistent que par la plénitude de votre bonté, qui a voulu en les créant donner l'être à un bien qui pouvoit procéder de vous, quoiqu'il vous fût inutile, & qu'il n'eût rien d'égal à vous. Car quel service vous ont rendu le ciel & la terre, pour mériter que vous les créassiez par votre parole éternelle, qui est le principe de toutes les créatures ? Que les créatures tant spirituelles que corporelles, que vous avez créées par votre sagesse, me disent ce qu'elles ont fait pour mériter de recevoir d'elle cet être même imparfait & informe, chacun en son genre, l'un spirituel & l'autre corporel. Et quoique ce commencement d'être soit encore fort defectueux & les tienne fort éloignées de votre divine ressemblance, néanmoins puisque la créature spirituelle, quelque informe qu'elle soit, est plus excellente que le corps du monde le plus beau & le mieux formé, & que la corporelle aussi, quelque informe qu'elle soit, est toujours plus excellente que le néant : que vous ont-elles fait, Seigneur, pour mériter d'être au moins dans cet état, auquel elles seroient toujours demeurées, si ce même Verbe & cette même sagesse ne les avoit rappelées à votre unité, & ne leur

avoit donné une forme qui les rend si belles , qu'ainsi qu'elles procedent de vous qui êtes souverainement bon , elles sont aussi toutes ensemble excellemment bonnes ?

Qu'est-ce que la matiere corporelle avoit mérité de vous pour être même invisible & informe , puisqu'elle ne pouvoit même être telle que parce que vous l'aviez faite , & que n'étant point , elle ne pouvoit mériter de vous que vous lui fiffiez la faveur de lui donner l'être ? Et qu'avoit aussi mérité de vous cette créature spirituelle encore imparfaite , pour être , quoique ténébreuse & flottante , quoique semblable à un abyme , & si dissemblable à vous , si par le même principe , qui est votre Verbe , elle n'avoit été ramenée vers le divin Auteur de son être , qui l'ayant éclairée , l'a fait devenir une lumière , non pas égale à ce Verbe , mais qui a du rapport à la beauté de cette forme originale de toutes choses , laquelle est égale à vous ? Car comme en un corps ce n'est pas une même chose d'être , & d'être beau , puisqu'autrement il n'y en pourroit avoir de laids ; ainsi dans un esprit créé ce n'est pas la même chose d'être , & d'être sage , puisqu'autrement il seroit immuable dans sa sagesse ; au lieu qu'il lui est nécessaire de s'attacher incessamment à vous , mon Dieu , afin de ne pas perdre en s'en éloignant la lumière qu'il a acquisé en s'en approchant , & de ne pas retomber dans une vie semblable à un abyme ténébreux. Car nous qui tenons aussi rang , selon l'ame , entre vos créatures spirituelles , n'avons-nous pas été autrefois ténébres dans cette sorte de vie , lorsque nous nous sommes détournés de vous qui êtes notre lumière ? Et ne travaillons-nous pas encore tous les jours à dissiper les restes de cette obscurité , jusqu'à ce que nous devenions votre justice par votre Fils unique notre Seigneur , & soyons rendus semblables aux montagnes de Dieu , après avoir été l'objet de vos jugements , ainsi qu'un profond abyme ?

CHAPITRE III.

Tout procede de la pure grace de Dieu.

QUANT à ces paroles que vous prononçâtes au commencement de la création de l'Univers : que la lumière soit faite , & elle fut faite , il me semble qu'on les peut entendre de votre créature spirituelle , qui avoit déjà une certaine sorte de vie que vous pouviez éclairer. Mais comme elle n'avoit pu mériter de vous de recevoir cette vie qui fût capable d'être éclairée , aussi ne pouvoit-elle , l'ayant reçue , mériter que vous l'éclairassiez. Car étant ainsi imparfaite , elle n'auroit pu vous plaire si elle ne fût devenue claire & lumineuse ; non pas étant elle-même la lumière , mais en contemplant votre divine lumière , qui l'éclaire , & en s'y attachant pour jamais , afin qu'elle ne dût ce qu'elle a de vie & le bonheur de sa vie qu'à votre seule & unique grace , qui , par un heureux changement , l'a réunie à ce qui est incapable de changer jamais , c'est-à-dire , à vous , mon Dieu , puisque vous seul possédez cet avantage , parce que vous seul êtes véritablement , & qu'en vous il n'y a point de différence entre vivre & vivre heureux , parce que vous êtes à vous-même votre propre béatitude.

CHAPITRE IV.

Dieu a fait les créatures dans la plénitude de sa bonté , & non pas par le besoin qu'il eût d'elles.

QUE manqueroit-il donc , mon Dieu , à votre félicité , qui consiste toute en vous-même , encore que toutes ces créatures ne fussent point , ou qu'elles demeurassent dans leur imperfection , puisque vous ne les avez pas créées par le besoin que vous eussiez d'elles , mais par la plénitude de votre bonté , & que vous ne les avez pas ramenées à la per-

fection de leur être pour accomplir par elles votre bonheur? Mais comme vous êtes tout parfait, leur imperfection vous déplaît, & vous les voulez rendre parfaites, afin qu'elles vous puissent plaire, & non pas pour en tirer de l'avantage, comme si étant imparfait, vous aviez besoin de leur perfection pour être rendu parfait : car votre Saint-Esprit étoit porté sur les eaux, & n'étoit pas porté par elles comme y prenant son repos, lui qui fait reposer sur soi ceux sur qui il se repose. Mais votre volonté immuable & éternelle, & qui seule suffit à soi-même, étoit portée sur cette vie que vous aviez créée, & en qui ce n'est pas la même chose que de vivre & de vivre heureusement, puisqu'elle ne laisse pas de vivre, encore qu'elle soit flottante & couverte de ténèbres, & qu'elle ait besoin de se convertir à celui de qui elle tient son être, afin de chercher de plus en plus à vivre dans la source de la vie, & à voir la lumière dans sa lumière pour être rendue toute parfaite, toute éclatante & toute heureuse.

CHAPITRE V.

De la Trinité.

UL me semble que j'appeçois comme en énigme la Trinité qui est vous-même, mon Dieu, lorsque je vois, Pere Tout-Puissant, que vous avez fait par le principe qui est votre sagesse née de vous, & qui vous est égale & co-éternelle, c'est-à-dire, que vous avez fait par votre Fils le ciel & la terre. Or, j'ai parlé fort au long de ce ciel, de cette terre invisible & informe, & de cet abyme ténébreux qui auroit été sujet à tant d'égarements & de défaillances dans sa nature spirituelle encore informe, s'il n'eût été réuni à celui de qui il tenoit cette vie défectueuse qu'il avoit, & si étant éclairé de lui il n'en eût reçu une nouvelle vie si belle & si éclatante, qu'il a été fait le ciel de ce ciel vis-à-

ble ; lequel fut créé ensuite , & placé entre les eaux. Ainsi , par ce nom de Dieu , je connoissois déjà le Pere qui a fait toutes ces choses , & par le nom de principe , je connoissois aussi le Fils par lequel il les a faites. Mais croyant , comme je croyois , que mon Dieu étoit une Trinité , je cherchois d'en trouver la preuve dans ses Ecritures saintes , lorsque j'ai vu que son Esprit étoit porté sur les eaux. Voilà la Trinité que j'adore , & que je reconnois pour mon Dieu , le Pere , le Fils & le Saint-Esprit , tous trois un seul Créateur de toutes les créatures.

CHAPITRE VI.

Pourquoi il est dit que l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.

MAis , ô mon Dieu ! qui êtes ma véritable lumière , permettez , s'il vous plaît , que mon esprit , qui ne peut m'enseigner de lui-même que la fausseté & le mensonge , s'approche de vous pour y trouver la vérité qu'il recherche. Dissipez les ténèbres qui l'environnent , & dites-moi , je vous en conjure , par la charité qui est la mere de tous les fideles ; dites-moi , je vous supplie , pourquoi , après que votre Ecriture sainte a nommé ce ciel , cette terre invisible & informe , & ces ténèbres qui étoient répandues sur la face de l'abyme , elle nomme ensuite votre esprit ? Est-ce qu'il étoit nécessaire pour le marquer , de dire qu'il étoit porté sur quelque chose , & qu'ainsi il falloit auparavant parler de la chose sur laquelle il étoit porté ? Car il n'étoit porté ni sur le Pere ni sur le Fils ; & l'on n'auroit pas pu dire qu'il auroit été porté , s'il n'auroit été porté sur quelque chose. Mais pourquoi falloit-il qu'on en parlât en ces termes ?



C H A P I T R E V I I .

Des effets du Saint-Esprit.

Que celui qui voudra pénétrer dans la raison de ce mystère , suive , s'il peut , de la pointe de l'esprit le vol de votre Apôtre , soit lorsqu'il dir : que votre charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné ; soit lorsqu'il nous instruit des choses spirituelles , & qu'il nous enseigne la voie suréminente de l'amour ; soit enfin , lorsqu'il fléchit les genoux devant votre Majesté pour nous obtenir la grace de connoître la science suréminente de la charité de Jesus-Christ. Et quand il aura bien considéré toutes ces choses , il comprendra pourquoi dès le commencement cet Esprit suréminent d'amour & de charité étoit porté sur les eaux.

Mais à qui parlerai-je , & en quels termes parlerai-je du poids de la cupidité qui nous précipite dans l'abyme , & de la puissance de la charité qui nous en retire par votre Esprit qui étoit porté sur les eaux ? A qui parlerai-je , & en quels termes parlerai-je pour faire comprendre comment nous tombons , & comment nous nous relevons ? Car il n'y a point de lieux dans lesquels nous tombions , & d'où nous nous relevions ; & ainsi qu'y a-t-il de plus semblable & de plus dissemblable tout ensemble ? Ce sont nos affections : ce sont nos amours : c'est la corruption de notre esprit qui se laisse tomber dans cet abyme par l'amour des soins de la terre : & c'est la sainteté de votre Esprit qui nous en retire , & nous élève vers le ciel par l'amour de la seule véritable & éternelle tranquillité , afin que nous élevions au haut notre cœur vers vous , où réside cet Esprit adorable qui est porté sur les eaux , & que nous arrivions à la jouissance de ce bonheur suréminent , lorsque notre ame au partir de cette vie sera sortie de ces eaux des affections du monde , qui n'ont rien de ferme ni de solide.

CHAPITRE VIII.

L'unique bonheur des Anges & des hommes vient de leur union avec Dieu.

L'Esprit angélique & l'ame de l'homme se sont éloignés de vous , & ont fait voir par leur chute quel est ce profond abyme de ténèbres où seroient tombées toutes les créatures spirituelles , si dès le commencement vous n'eussiez fait la lumière , en disant , qu'elle fût faite ; & qu'ainsi tous ces bienheureux Esprits de votre céleste Jérusalem , qui demeurent dans l'obéissance qu'ils vous devoient , ne se fussent attachés à vous pour trouver leur repos dans votre esprit saint , qui est porté immuablement sur toutes les choses muables. Autrement , ce ciel du ciel même ne seroit qu'un abyme ténébreux étant laissé à lui-même : au lieu que maintenant il est la lumière par la lumière du Seigneur. Et vous faites assez voir par la misérable inquiétude de ces esprits qui se sont éloignés de vous , & qui , étant dépouillés de cette robe lumineuse dont vous les aviez revêtus , sont retombés dans leurs ténèbres , quelle est l'excellence de la créature raisonnable , & combien vous l'avez faite grande & relevée , puisque tout ce qui est moins que vous ne suffit pas pour la rendre heureuse , & qu'ainsi elle ne sauroit trouver sa félicité dans elle-même. Car c'est vous qui , comme étant notre Dieu , éclairerez nos ténèbres : c'est vous seul qui nous revêtirez de la lumière , & qui rendrez nos ténèbres aussi éclatantes que le soleil l'est en son midi.

Donnez-vous à moi , mon Dieu , donnez-vous à moi , car je vous aime ; & si je ne vous aime pas assez , faites que je vous aime davantage. Je ne saurois juger combien il me manque d'amour pour en avoir assez , afin de me jeter avec ardeur entre vos bras , & ne m'en séparer jamais jusqu'à ce que ma vie soit toute cachée dans la lumière de

vosre visage. Tout ce que je fais , c'est que partout ailleurs qu'en vous je ne trouve que du dégoût & de la misere , non-seulement hors de moi-même , mais aussi dans moi-même ; & toute abondance qui n'est pas mon Dieu , m'est une véritable indigence.

C H A P I T R E I X.

Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit , qu'il étoit porté sur les eaux.

MAis le Pere ou le Fils n'étoient-ils point aussi portés sur les eaux ? Car si c'étoit en la maniere qu'un corps est dans un lieu , le Saint-Esprit ne pouvoit y être porté non plus que le Pere & le Fils. Que si c'est par l'éminence de la Divinité qui, étant immuable , est au-dessus de ce qui est muable , le Pere , le Fils & le Saint-Esprit , étoient donc tous trois portés sur les eaux. Pourquoi donc cela a-t-il seulement été dit de vosre Saint-Esprit ? Pourquoi n'a-t-il été dit que de lui seul , comme si ce qui n'est point un lieu , eût été un lieu ? C'est sans doute parce qu'il est dit aussi de lui seul , que c'est vosre don. Or , c'est dans ce don que nous trouverons notre repos : c'est en lui que nous jouirons de vous , mon Dieu , qui êtes ce repos véritable de nos ames , & notre véritable centre.

C'est où l'amour nous élève ; & vosre esprit saint , qui est la bonté même , nous retire des portes de la mort. Nous n'avons besoin , pour arriver à un si grand bien , que d'une bonne volonté : & c'est elle qui nous fera jouir de cette paix divine qui surpasse nos pensées. Le corps tend à son lieu par son propre poids ; & le poids ne tend pas seulement en bas , mais au lieu qui lui est propre. Le feu tend en haut , & la pierre en bas , à cause que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. L'huile versée dans l'eau s'élève au-dessus de l'eau ; & l'eau versée dans l'huile s'enfonce au-dessous de

l'huile, parce que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. Toutes les choses qui sont tirées de leur ordre sont agitées & inquiétées, & ne trouvent leur repos que lorsqu'elles rentrent dans l'ordre. Mon poids est mon amour : & en quelque lieu que j'aïlle, c'est lui qui m'y porte. C'est par votre Saint-Esprit qui est votre don, que nous sommes enflammés & portés en haut : il nous embrase, & nous le suivons. Nous montons vers le ciel par une sainte élévation de notre cœur, & nous chantons le cantique mystérieux des degrés. Votre feu divin, ce feu qui n'est qu'amour & que charité, nous embrase, & nous le suivons. Nous nous élevons en haut pour aller jouir de la paix de la Jérusalem céleste, & mon ame est ravie d'entendre dire : nous irons en la maison du Seigneur. C'est-là où cette bonne volonté, qui n'est autre chose que votre amour, nous a établis ; & nous n'avons rien à souhaiter que d'y demeurer éternellement.

C H A P I T R E X.

Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.

Bienheureuse est la créature qui n'a jamais été que dans cet état, quoique par soi-même elle n'y fût jamais arrivée, si, aussi-tôt qu'elle fut faite, votre Saint-Esprit, qui est votre don, & qui est porté sur toutes les choses muables, ne l'eût élevée dans ce moment à cet éminent degré de bonheur où il vous a plu de l'appeler, en disant : que la lumière soit faite, & elle fut faite. Car quant à nous, il y a de la distinction & de l'intervalle entre le temps auquel nous n'étions que ténèbres, & celui auquel nous sommes devenus lumière ; au lieu qu'en ce qui regarde ces créatures intelligentes, l'Ecriture dit seulement ce qu'elles auroient été, si Dieu ne les avoit point éclairées. Elle parle d'elles comme si elles avoient été auparavant flottantes & environnées de ténèbres, pour nous apprendre que

ce n'est point par elles-mêmes qu'elles n'ont point été telles , mais seulement parce qu'étant unies à vous , qui êtes la souveraine & immuable lumière , elles sont devenues lumière , au lieu que d'elles-mêmes elles n'auroient été que ténèbres. Que celui qui peut comprendre ces hautes vérités les comprenne ; & que celui qui est incapable de les comprendre , vous en demande l'intelligence. Car pour quoi s'adresser à moi , & me presser de leur faire entendre ce qu'ils ne peuvent entendre par eux-mêmes , comme si j'avois le pouvoir d'éclairer les hommes , & de faire entendre ce qui est réservé à cette lumière véritable qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde ?

C H A P I T R E X L

Qu'il y a dans l'homme quelques marques de la Trinité.

Qui est celui qui est capable de comprendre la toute-puissante Trinité ? & toutefois qui est l'homme qui n'en parle , encore qu'il ne la comprenne pas ? Certes , il y en a peu qui sachent ce qu'ils disent lorsqu'ils en parlent : & néanmoins ils ne laissent pas de contester & de disputer sur ce sujet , quoique ce soit un mystère qui ne se peut bien connoître que dans la tranquillité & la paix de l'ame. Mais je voudrois que les hommes considérassent attentivement en eux-mêmes ces trois choses , l'être , le connoître , & le vouloir. Je sais bien qu'elles sont très-éloignées & très-différentes de la Sainte Trinité ; mais je les propose seulement afin qu'ils s'exercent à les méditer , & qu'ils découvrent & reconnoissent la distance infinie de cette imparfaite copie avec son divin original. Qu'ils considèrent donc en eux l'être , le connoître , & le vouloir. Car je suis , je connois & je veux. Je suis ce qui connoît & ce qui veut ; je connois que je suis & que je veux ; & je veux être & connoître.

Je voudrois qu'ils considérassent comme notre ame est inséparable de ces trois choses , & comme elles ne sont toutes trois ensemble qu'une même ame , une même vie , & une même nature intelligente & raisonnable : que cependant il ne laisse pas d'y avoir entr'elles de la distinction , quoique cette distinction ne fasse pas qu'elles puissent jamais être séparées. Que celui qui est capable de le comprendre le comprenne ; au moins n'y a-t-il personne qui ne se puisse représenter à soi-même. Que chacun prenne donc garde à ce qui se passe dans lui , qu'il le considère , & qu'il me le dise.

Mais lorsqu'il aura fait quelques considérations & quelques réflexions sur ce sujet , qu'il ne s' imagine pas pour cela d'avoir compris quelle est cette Essence immuable si élevée au-dessus de tout ce qui est , & qui est immuablement , qui connoît immuablement , & qui veut immuablement. Car qui est celui qui sera capable de concevoir , qui pourra exprimer en quelque sorte , & qui aura la témérité d'affurer si c'est à cause que ces trois choses , être , connoître & vouloir , se trouvent en Dieu , qu'il y a en lui une Trinité de Personnes ? ou si elles se trouvent toutes trois en chacune Personne ? ou enfin si c'est l'un & l'autre , la Trinité des Personnes étant fondée sur ce que ces trois choses sont en Dieu , & néanmoins chaque Personne les possède toutes trois , parce que l'unité seconde de cet Etre souverain fait par une maniere ineffable & incompréhensible , qu'avec simplicité & multiplicité tout ensemble , il est , il se connoît , & il jouit immuablement de soi-même , comme dans un cercle infini qui n'a point de bornes.



C H A P I T R E X I I .

Dieu fait en formant l'Eglise ce qu'il a fait en créant le monde.

PASSE plus outre , ma foi , dans la confession de cette auguste & adorable Trinité , & dis au Seigneur ton Dieu : Saint , Saint , Saint , mon Seigneur & mon Dieu , Pere , Fils & Saint-Esprit : c'est en votre nom que nous sommes baptisés , & c'est en votre nom , Pere , Fils , & Saint-Esprit , que nous baptisons. Car ce n'est pas seulement en créant cet Univers , mais aussi en formant l'Eglise , qui est le monde nouveau , que vous avez fait par Jesus-Christ votre Fils un ciel & une terre , c'est-à-dire , les spirituels & les parfaits ; & ceux qui sont encore charnels & imparfaits. Ainsi , notre terre , avant que d'avoir reçu la forme qu'une doctrine toute céleste lui a donnée , étoit invisible & informe , & nous étions ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance , parce que vous avez châtié l'homme pour son péché , & que vos jugemens sont comme un profond abyme.

Mais parce que votre Saint-Esprit étoit porté sur les eaux , votre miséricorde ne nous a pas abandonnés dans cette misère. Vous nous avez dit , que la lumière soit faite , en disant : faites pénitence : car le Royaume du ciel s'approche : faites pénitence ; & que la lumière soit faite. Et parce que notre ame étoit dans l'affliction & dans le trouble , nous nous sommes souvenus de vous , Seigneur , au bord du Jourdain , par la grace que votre Fils , qui est cette montagne sainte , laquelle étant aussi élevée que vous , s'est abaissée pour l'amour de nous , a fait découler dans nos ames. Ainsi nos ténèbres nous ont fait horreur : nous nous sommes convertis à vous ; la lumière a été faite ; & comme autrefois nous n'étions que ténèbres , nous sommes maintenant lumière au Seigneur.

CHAPITRE XIII.

Que notre renouvellement n'est point parfait tant que nous sommes en cette vie.

CE n'est encore néanmoins que par la foi, & non pas en voyant Dieu face à face, que nous sommes maintenant lumière, puisque c'est par l'espérance que nous acquérons le salut, & que l'espérance qui verroit ce qu'elle espere ne seroit plus espérance. C'est encore un abyme qui appelle un autre abyme, selon les paroles du psaume, mais qui l'appelle au bruit de vós eaux; ceux qui instruisent les charnels & les imparfaits, qui sont proprement cet abyme, étant eux-mêmes encore un abyme, parce qu'ils ne sont pas entièrement parfaits. C'est pourquoi l'Apôtre même, qui dit à quelques-uns de ceux qu'il avoit instruits, qu'il ne leur avoit pu parler comme à des personnes spirituelles, mais comme à des personnes charnelles, reconnoît qu'il n'est pas encore arrivé au lieu où il aspirait. Il oublie tout le passé pour ne porter ses pensées que vers l'avenir; il gémit sous le poids de la misère qui l'accable; & son ame est altérée du desir qu'elle a de jouir du Dieu vivant, comme un cerf soupire après l'eau des claires fontaines. Il est pressé de voir son ame couverte de cette maison éternelle qui l'attend dans les cieux, au lieu de cette maison de terre qui l'environne maintenant; & il s'écrie: quand y arriverai-je? Et cependant quoique selon cela il tienne encore quelque chose de la qualité de l'abyme, il l'appelle & il instruit un autre abyme plus profond, en disant: gardez-vous bien de vous conformer au siècle; mais réformez-vous en entrant dans un nouvel esprit. Ne soyez pas comme des enfants sans intelligence; mais soyez comme des enfants, n'ayant non plus de malice qu'eux: & quant à l'intelligence, soyez comme des hommes parfaits.

Il est dit aux Galates : ô fous & insensés que vous êtes ! qui vous a enforcelés de la sorte ? Mais c'est le bruit de vos eaux que cet abyme fait entendre, c'est-à-dire , que ce n'est point sa voix , mais la vôtre, mon Dieu, qui avez envoyé d'en-haut votre Saint-Esprit par celui qui est monté dans le ciel , & qui a ouvert les digues des torrents de ses faveurs , afin de combler de joie par le débordement de ses eaux divines votre sainte & bienheureuse cité. C'est après elle que soupiroit le saint Apôtre , ce fidèle ami de l'Epoux. Et quoiqu'il portât déjà en soi les prémices de l'esprit , néanmoins gémissant en lui-même dans l'attente de l'adoption divine , qui devoit mettre son corps , aussi-bien que son ame , dans une liberté parfaite , il soupiroit après votre ville sainte. Comme il étoit membre de l'Eglise sacrée , qui est l'épouse de Jesus-Christ , il avoit de la jalousie pour cette divine épouse. Comme il étoit ami de l'Epoux , il étoit jaloux de ses intérêts , & non pas des siens propres. Et ainsi c'est par la voix de vos torrents , selon le langage du psaume , & non par la sienne propre , qu'il appelle un autre abyme , savoir les imparfaits de votre Eglise , par lesquels il craint , dans les transports de son zèle , que comme le serpent trompa Eve par sa finesse & par sa malice , il ne corrompe de même leur esprit , en les portant à violer la chasteté que nous devons conserver inviolable à notre époux votre Fils unique. O combien éclatante sera la lumière de sa beauté toute céleste , lorsque nous le verrons face à face , & tel qu'il est en sa gloire , & que toutes nos larmes seront essuyées , ces larmes qui me sont devenues mon pain ordinaire le jour & la nuit , lorsqu'il me dit sans cesse : où est votre Dieu !



CHAPITRE XIV.

L'ame est soutenue par l'espérance.

ET moi-même souvent je m'écrie : où êtes-vous , mon Dieu , où êtes-vous ? Et je respire un peu en vous , lorsque mon ame se répand en elle-même par la joie qu'elle ressent de confesser votre grandeur , & de publier vos louanges. Mais elle ne laisse pas d'être encore triste , parce qu'elle retombe bientôt dans ses foiblesses , & qu'elle devient un abyme , ou pour mieux dire , elle reconnoît qu'elle est encore un abyme. Lorsqu'elle est en cet état , la foi que vous m'avez donnée pour conduire mes pas parmi ces ténèbres , lui dit : pourquoi es-tu triste , mon ame , & pourquoi me troubles-tu ? Espere en Dieu , dont la parole est un flambeau allumé pour te conduire ; espere & persévère jusqu'à ce que la nuit , mere des impies , soit passée , & que la colere du Seigneur le soit aussi. C'est cette colere dont nous étions les enfants , lorsque nous étions autrefois ténèbres ; & nous portons encore les restes de ces ténèbres dans ce corps mort par le péché , jusqu'à ce que le jour vienne à paroître , & que les ombres soient dissipées.

Espere en Dieu. Je me tiendrai présent , Seigneur , devant vous au point du jour , & en contemplant vos grandeurs , je les publierai sans cesse ; je me tiendrai devant vous au point du jour , & ainsi je verrai , mon Dieu , le Dieu de mon salut , qui a vivifié nos corps mortels par le Saint-Esprit qui habite en nous , & qui par sa miséricorde étoit porté sur les replis les plus cachés de nos ames , toutes ténébreuses & toutes flottantes. C'est par lui que nous avons reçu dans le pèlerinage de cette vie la promesse & le gage d'être désormais lumière. C'est par lui que nous sommes sauvés dès ici-bas par l'espérance , & que d'enfants de la nuit & des

ténèbres que nous étions auparavant , nous devenons enfans de lumière. C'est vous seul , mon Dieu , qui , dans la certitude des choses humaines , pouvez faire la distinction des uns & des autres , parce que vous seul pénétrez le fond de nos cœurs , & appelez la lumière jour , & nommez les ténèbres nuit. Car qui peut , sinon vous , mettre la différence entre nous ? & qu'avons-nous que nous n'ayons point reçu de vous , nous qui avons été tirés d'une masse pour être des vases consacrés à votre honneur , dont d'autres ont été tirés pour être des vases de déshonneur & d'ignominie ?

C H A P I T R E X V.

Il compare l'Ecriture sainte au firmament , & les Anges aux eaux qui sont au-dessus du firmament.

Quel autre , sinon vous , mon Dieu , a établi au-dessus de nous un firmament d'autorité , en nous donnant vos saintes & divines Ecritures ? Il est dit du ciel qu'il sera plié comme un livre , & qu'il est maintenant étendu sur nos têtes comme une peau. Et vous savez , Seigneur , vous savez comment vous revêtîtes les hommes de peaux , lorsque le péché les rendit mortels : & ainsi cela nous marque que c'est par le ministère des hommes que vous nous avez donné vos Ecritures , & que même leur autorité s'est augmentée par leur mort. Vous avez donc étendu comme une peau le firmament des Livres sacrés , qui contiennent ces paroles pleines d'une conformité si admirable , lesquelles vous nous avez données pour loix , établies au-dessus de nos têtes par l'entremise des hommes. Car l'autorité si puissante contenue dans ces paroles qu'ils nous ont annoncées de votre part , s'est étendue après leur mort avec beaucoup plus de force sur tout ce qui est sous le ciel , qu'il ne l'avoit été durant leur vie , parce que vous n'aviez pas encore alors étendu comme une peau le ciel de ces saintes Ecritures ;

tures, & n'aviez pas répandu de tous côtés cette haute réputation qu'ils ont acquise par leur mort.

Faites-nous la grace, Seigneur, de voir le ciel, qui est l'ouvrage de vos mains : dissipez de devant nos yeux les nuages dont vous les couvrez. C'est-là où vous donnez ces instructions qui inspirent la sagesse aux humbles. Accomplissez, Seigneur, votre louange par la bouche des enfants qui ne savent point parler, & qui sont encore à la mamelle. Car nous ne connoissons point d'autres livres qui, comme ceux-là, détruisent l'orgueil, & terrassent l'ennemi de votre grace, lequel en défendant ses péchés résiste à sa réconciliation avec vous. Je n'ai jamais entendu, mon Dieu, des discours qui fussent si purs & si chastes, qui me persuadassent de telle sorte de vous confesser toutes mes fautes, qui m'assujettissent avec douceur à me soumettre à votre joug, & qui m'invitassent à vous révéler & à vous servir purement par le seul motif de votre amour. Faites-moi la grace, ô Pere tout bon & tout puissant ! que je les entende ; & accordez cette faveur à la soumission que je leur rends, puisque vous ne les avez si solidement établis que pour le bonheur de ceux qui s'y soumettent.

Il y a d'autres eaux au-dessus de ce firmament ; & ces eaux sont, comme je crois, ces Esprits immortels qui sont exempts de toutes les corruptions de la terre. Que ceux-là louent votre nom, Seigneur, que ces hiérarchies de vos Anges, qui sont élevées au-dessus des cieux, chantent incessamment votre grandeur, eux qui ne sont point obligés de considérer ce firmament de vos saintes Ecritures, pour entendre vos paroles en les y lisant, puisqu'ils voient toujours votre visage, & que, sans l'aide des syllabes & des mots qui ont besoin de temps pour se faire entendre, ils lisent dans vous-même ce que votre éternelle volonté désire d'eux : ils le lisent, ils l'embrassent, & ils l'aiment. Ils lisent toujours, & ce qu'ils lisent ne passe jamais, parce que c'est l'immuable stabilité de vos conseils qu'ils

lisent sans cesse , & qu'ils ne lisent que pour l'em-
blasser & pour l'aimer. Leur livre ne se ferme point,
& ne se fermera jamais , parce que vous leur êtes
vous-même ce Livre , & que vous le ferez éter-
nellement. Et vous les avez placés plus haut que
ce firmament que vous avez établi au-dessus de la
foiblesse des peuples qui sont sur la terre , c'est-à-
dire , au-dessus des Ecritures que vous nous avez
données par une bonté & une miséricorde infinie ,
ayant voulu vous faire connoître à nous par des pa-
roles passageres & temporelles , vous qui avez
créé les temps. Car votre miséricorde , Seigneur ,
est dans le ciel , & votre vérité s'élève jusqu'aux
nuées. Or , les nuées passent ; mais le ciel de-
meure. Les Prédicateurs de votre parole qui sont
nuées , passent de cette vie en une autre ; mais votre
Ecriture sainte , qui est le ciel , s'étend sur tous les
peuples jusqu'à la fin des siècles.

Le ciel même & la terre passeront ; mais votre
parole , Seigneur , ne passera point. Car la peau
sera pliée , & l'herbe sur laquelle elle est étendue
passera avec toute sa beauté ; au lieu que votre pa-
role , qui est votre Verbe , subsiste éternellement.
Maintenant que nous ne le voyons qu'à travers
l'obscurité des nuées , qui sont les Prédicateurs qui
nous l'annoncent , & dans le miroir de ce ciel mys-
térieux , qui est l'Ecriture , nous ne le connoi-
sons pas tel qu'il est , parce qu'encore que nous
soyons aimés de Jesus-Christ votre Fils Notre-Sei-
gneur , nous ne voyons pas clairement ce que nous
serons après cette vie. Il nous a regardés à travers
sa chair mortelle , comme l'Epoux du Cantique à
travers les barreaux , pour nous attirer à lui : ses
caresses nous ont enflammés de son amour ; & nous
courons après l'odeur de ses parfums. Mais lors-
qu'il paroîtra dans sa gloire , nous serons sembla-
bles à lui , parce que nous le verrons dans toute l'é-
tendue de ce qu'il est. Faites-nous donc la grace ,
Seigneur , de le voir ainsi tel qu'il est , & qu'il ne
nous paroît pas encore ;

CHAPITRE XVI.

Nul ne connoît Dieu aussi parfaitement comme il se connoît lui-même.

VOus, mon Dieu, qui seul n'avez rien en vous qui puisse passer & cesser d'être, vous êtes aussi le seul qui avez la véritable & entiere connoissance de tout ce que vous êtes, parce que vous êtes immuablement, & que vous connoissez immuablement, & que vous voulez immuablement. Votre essence connoît, & veut immuablement. Votre connoissance est, & connoît immuablement. Votre volonté est, & veut immuablement. Et vous ne trouvez pas qu'il soit juste, & qu'ainsi que la lumiere immuable se connoît elle-même, elle soit de même connue par cette créature muable & changeante qui en est éclairée. C'est pourquoi mon ame est devant vous comme une terre sans eau, parce qu'ainsi qu'elle ne peut s'éclairer elle-même par soi-même, elle ne peut aussi se rassasier elle-même. Car comme nous verrons la lumiere dans votre lumiere, ainsi la source de la vie ne se trouve qu'en vous seul.

CHAPITRE XVII.

De quelle sorte on peut entendre la création de la mer & de la terre.

Qui est celui qui a rassemblé en un même lieu, & comme uni en un même corps, toutes les eaux ameres, qui sont les enfants de ce siecle? Car encore qu'elles soient agitées par une multitude innombrable de soins, elles ne laissent pas d'avoir toujours un même but, qui est la félicité temporelle & passagere de cette vie. Et qui seroit celui-là, sinon vous, Seigneur, qui avez commandé que les eaux se rassemblaient en un même lieu, & que la

terre sèche & altérée de votre grace vint à paroître ! Oui , Seigneur , cette mer vous appartient : c'est vous qui l'avez faite , comme ce sont vos mains qui ont fait paroître la terre , puisque ce n'est pas l'amertume des volontés , mais l'amas des eaux qui porte le nom de la mer. Car c'est vous qui réprimez les desirs déréglés des ames , qui prescrivez les bornes jusqu'où ces eaux turbulentes & agissantes peuvent arriver , & qui faites que leurs flots impétueux se rompent & se brisent en eux-mêmes. Ainsi c'est vous qui formez la mer du monde , non que vous soyez l'auteur de ses désordres , mais parce que c'est vous qui les réglez par l'ordre de cet empire absolu que vous avez sur toutes choses.

Mais quant à ces ames altérées de votre grace , qui sont toujours exposées à vos yeux divins , & que vous avez séparées d'avec cette mer par une fin toute différente qu'elles se proposent , qui est votre amour , vous les arrosez en secret d'une douce pluie , afin que cette terre porte ses fruits , & elle les porte ; & ensuite de vos commandements , notre ame produit à son Dieu & à son maître des œuvres de miséricorde selon leur espece , faisant voir l'amour qu'elle porte à son prochain , par le secours qu'elle lui donne en ses nécessités temporelles , & conservant en soi la semence qui lui fait aimer son semblable , parce que notre compassion à secourir les affligés procede du sentiment que nous avons de notre propre misere , qui fait que nous les assistons en la même sorte que nous voudrions qu'ils nous assistassent si nous en avions le même besoin , non-seulement aux choses faciles , qui sont comme des herbes qui viennent de semence , mais aussi par la force d'un puissant secours , qui est comme un arbre qui porte des fruits , c'est-à-dire , en arrachant d'entre les bras des puissants , par une assistance généreuse , ceux qu'ils oppriment , & en les mettant à couvert de leur violence sous l'abri d'une juste & vigoureuse protection.

CHAPITRE XVIII.

Que les justes se peuvent comparer à des astres , & de la différence des dons de Dieu.

JE vous conjure , Seigneur , qu'en cette sorte ; & selon ce que vous agissez si puissamment dans les ames , en les remplissant de joie & de force pour vous servir , la vérité naisse de la terre , & la justice nous regarde du haut du Ciel , & qu'il se fasse des astres dans le firmament. Partageons notre pain avec les pauvres ; recevons dans nos maisons ceux qui n'ont point de retraite ; revêtons les nuds , & ne méprisons pas ceux qui sont d'une même nature que nous.

Après que ces fruits seront nés en notre terre , prenez plaisir , Seigneur , à les regarder afin que nous fassions éclater en sa saison la lumière que vous nous aurez donnée , & que par ces premiers fruits de nos bonnes œuvres nous nous rendions dignes d'être élevés à la connoissance de votre parole de vie , pour passer dans les délices de votre contemplation , & que nous paroissions dans le monde comme des astres attachés au firmament de vos saintes Ecritures.

C'est-là que vous nous apprenez à connoître la différence qu'il y a entre les choses intelligibles & les sensibles , comme entre le jour & la nuit , ou entre les ames , dont les unes se plaisent aux choses intelligibles , & les autres aux sensibles , afin que ce ne soit plus seulement vous qui , dans le secret de votre connoissance , comme avant la création du firmament , divisiez la lumière d'avec les ténèbres ; mais que ceux qui sont animés de votre Esprit , & qui , par l'infusion de votre grace dans le monde , sont placés & rangés par ordre dans ce même firmament , éclairant aussi la terre , fassent la distinction entre le jour & la nuit , & marquent la différence des temps , parce que l'ancienne loi est pas-

sée pour faire place à la nouvelle , que notre fait est plus proche que lorsque nous avons commencé de croire , que la nuit a cédé au jour qui s'est approché , & que vous bénirez l'année , & la couronnerez de vos biens , lorsque vous enverrez des ouvriers dans votre moisson , où d'autres ont déjà travaillé quand elle a été semée , & que vous enverrez aussi dans une autre moisson qui ne se recueillera qu'à la fin des siècles.

Ainsi vous accomplissez les vœux du juste , & vous bénissez ses jours. Mais quant à vous , vous êtes toujours le même , & vous conserverez & mettrez en sûreté dans vos années , qui ne finiront jamais , nos années volantes & passagères. Car par votre conseil éternel vous distribuez en certains temps sur la terre les biens célestes : vous donnez à l'un par votre Esprit la parole de sagesse , qui ressemble à un soleil au regard de ceux qui se plaisent à voir la claire lumière de la vérité comme dans la naissance d'un beau jour : vous donnez à un autre par le même Esprit la parole de science , qui est comme l'astre de la nuit ; à un autre la foi ; à un autre le pouvoir de guérir les maladies ; à un autre celui des miracles ; à un autre celui de prophétie ; à un autre celui de discerner les esprits ; à un autre le don des langues. Et toutes ces diverses grâces sont comme autant d'étoiles formées par un seul & même Esprit , qui distribue ses dons à chacun , comme il lui plaît , & fait reluire & éclater ses étoiles pour le bien & l'avantage de vos élus.

Mais il y a tant de différence entre cette lumière de sagesse qui se rencontre dans le plein jour dont j'ai parlé , & entre cette parole de science , (dans laquelle sont compris tous les sacrements ou signes sacrés que Dieu a changés selon les temps comme une lune) & ces autres dons que j'ai mis au rang des étoiles , que ces derniers ne sont , en comparaison du premier , que le commencement d'une nuit. Mais ils sont nécessaires à ceux à qui votre grand serviteur Paul n'a pu parler comme à des

hommes spirituels , mais seulement comme à des hommes charnels , lui qui savoit parler le langage de la sagesse avec les parfaits.

Car l'homme terrestre , qui est petit en J. C. & comme un enfant à la mamelle , ne doit pas être tout-à-fait abandonné de lumière dans la nuit où il est encore ; mais il faut qu'il se contente de la clarté de la lune & des étoiles , jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour manger des viandes solides , & que ses yeux soient assez fermes pour regarder le soleil. Vous , mon Dieu , qui êtes la sagesse infinie , vous nous instruisez ainsi dans le firmament de vos Saintes Ecritures , afin que nous discernions toutes choses par une contemplation admirable , quoique nous ne voyions encore sinon au travers des figures , & qu'étant sujets à la loi du temps , nous soyons renfermés dans les bornes des ans & des jours.

CHAPITRE XIX.

Moyens d'arriver à la perfection.

MAis auparavant , dit le Seigneur , lavez-vous nettoyez-vous , & purifiez vos ames de toutes ses taches , afin que n'étant plus souillés de la corruption du péché , vous paroissiez devant mes yeux ainsi qu'une bonne terre. Apprenez à faire de bonnes œuvres. Rendez justice à l'orphelin , & maintenez le droit de la veuve ; afin que cette terre de vos cœurs produise des herbes en abondance , & des arbres fertiles en fruits. Venez , & que je vous instruisse , dit le Seigneur , afin de vous rendre des astres dans le firmament du ciel , & que vous éclairiez la terre.

Ce riche de l'Evangile demanda au bon maître ce qu'il devoit faire pour acquérir la vie éternelle. Que ce bon maître qu'il croyoit n'être qu'un homme , & qui est bon , parce qu'il est Dieu , lui dise : que s'il veut arriver à la vie , il faut qu'il observe les commandements ; qu'il fuie la corruption du

péché ; qu'il ne soit ni homicide , ni adultère , ni larron , ni faux témoin , afin de paroître ainsi qu'une bonne terre , & que de-là naisse le respect envers les parens , & la charité envers le prochain. J'ai fait toutes ces choses , répondit-il.

Et d'où procèdent donc tant d'épines , si cette terre porte de bons fruits ? Va , arrache ces buissons épais de l'avarice : vends tout ce que tu possèdes , donne-le aux pauvres , & tu seras comblé de bien , & auras un trésor dans le ciel , & suis le Seigneur , si tu veux être parfait , & du nombre de ceux qu'il instruit dans la divine sagesse , lui qui connoît la distinction qu'il faut apporter entre le jour & la nuit , & qui te le fera aussi connoître , afin que tu trouves place entre les astres du firmament. Ce qui n'arrivera jamais , si ton cœur n'y est ; & ton cœur n'y fera jamais , si ton trésor n'y est , ainsi que tu l'as appris de ce bon maître. Mais cette terre stérile s'attrista de ce langage , & les épines étouffèrent la semence de la parole de Dieu.

Quant à vous , race choisie , amies saintes , qui êtes les foibles du monde , vous qui avez tout abandonné pour suivre votre Seigneur , allez après lui , & confondez les puissants du siècle : que vos pieds purs & sans taches marchent après votre maître , & reluisent dans le firmament , afin que les cieux annoncent sa gloire , en mettant différence entre la lumière des parfaits , qui ne le sont pas encore néanmoins autant que les Anges , & les ténèbres des imparfaits & des petits , qui ne laissent pas de lui être chers. Luisez sur toute la terre , & que ce jour tout enflammé des rayons de ce soleil qui est au-dessus des cieux , annonce au jour , c'est-à-dire , aux parfaits , la parole de sagesse , & que la nuit que la lune éclaire annonce à la nuit , c'est-à-dire , aux petits & imparfaits , la parole de la science.

La lune & les étoiles luisent dans la nuit ; & la nuit ne les obscurcit pas , puisqu'au contraire elles l'éclairent autant qu'elle est capable d'être éclairée. Car , comme si Dieu eût dit : que des astres soient

DE SAINT AUGUSTIN, Liv. XIII. 282
Créés dans le firmament du ciel, lorsqu'il lui plut
de former l'Eglise, on entendit soudain un grand
bruit venant d'en haut, tel qu'un tourbillon violent,
& l'on vit comme des langues de feu, qui, en se
divisant, s'arrêterent sur la tête de chacun de ceux
qui étoient présents : ainsi des astres ayant la parole
de vie furent créés dans le firmament du ciel. Cou-
rez par-tout, feux sacrés, feux admirables : car
vous êtes la lumière du monde, & n'êtes pas ca-
chés sous le boisseau. Celui auquel vous êtes unis,
& qui est monté dans le ciel, vous y fait monter
après lui : courez donc, & faites-vous connoître à
toutes les nations du monde.

CHAPITRE XX.

*Sens mystique de ces paroles de la Genèse : Que les
eaux produisent les reptiles & les oiseaux.*

FAites aussi, astres saints, que la mer conçoive,
qu'elle soit féconde en bonnes œuvres, & que
les eaux produisent les reptiles des âmes vivantes.
Car en séparant ce qui est pur & précieux d'avec
ce qui est impur, vous êtes devenus comme la
bouche de Dieu ; & c'est par vous qu'il a dit : que
les eaux produisent, non pas des âmes vivantes,
ainsi que la terre, mais des reptiles, des âmes vi-
vantes, & des oiseaux volants sur la terre. Car vos
Sacraments, mon Dieu, se sont répandus par les
œuvres des Saints, vos fideles serviteurs, & se sont
écoulés à travers les flots des tentations de ce siècle,
afin d'instruire les peuples dans la connoissance de
votre nom, & les renouveler par le Baptême.

Il s'est fait ainsi de grandes merveilles, comme
de grandes baleines ; & la voix de vos ambassa-
deurs a volé sur toute la terre, sous le ciel & le
firmament de votre Ecriture sainte, qu'ils se pro-
posoient comme une autorité inviolable, sous la
protection de laquelle ils voloient de quelque côté
qu'ils allaient, Car il n'y a point de nation ni de

pays qui n'ait entendu leur voix , puisque le son de leurs paroles a passé jusqu'aux extrémités du monde , par la force & par l'étendue que vous leur avez donnée en les bénissant.

Ne me trompois-je point en parlant ainsi ? Et ne confondois-je point des choses distinctes , en attribuant aux mêmes personnes les connoissances claires qui appartiennent au firmament , & en œuvres corporelles qui se font dans cette mer agitée du monde , qui est sous ce même firmament ? Mais nous voyons que les choses dont les connoissances sont certaines & bornées , & qui ne peuvent se multiplier comme par une espece de génération , telles que sont les lumieres de la sagesse & de la science , produisent plusieurs opérations corporelles toutes différentes , dont les unes procédant des autres , se multiplient par votre bénédiction , mon Dieu , qui consolez quand il vous plaît le dégoût que nous avons de la foiblesse & de l'imperfection de nos sens mortels , en faisant qu'une même chose que notre esprit ne comprend que d'une sorte , soit néanmoins exprimée & figurée en diverses manieres par des signes corporels.

Ce sont donc les eaux qui ont produit ces choses ; mais par votre parole , c'est-à-dire , que ce sont les peuples qui , dans le besoin où ils se sont trouvés réduits par l'éloignement de votre éternelle vérité , ont donné l'origine à ces signes corporels , mais par votre Evangile. Ces eaux ont poussé hors d'elles-mêmes toutes ces choses , parce que l'amertume dans laquelle elles languissoient a été cause qu'elles en ont procédé par le moyen de votre parole divine.

Or , elles sont toutes belles , d'autant que c'est vous qui les avez faites. Mais vous êtes incomparablement plus beau , ô divin auteur de toutes choses ! Que si Adam par sa chute ne s'étoit point éloigné de vous , on n'auroit point vu sortir de lui comme une eau salée & amere , toute cette race des hommes , dont la curiosité n'a point de bornes , dont la vanité s'emporte à tout vent , & dont l'in-

tempérance n'a jamais d'arrêt. Et ainsi , il n'auroit pas été nécessaire que ceux qui dispensent votre vérité employassent corporellement & sensiblement tant de paroles allégoriques & tant de signes mystérieux , pour travailler à la conversion de tant de peuples infidèles , figurés par ce grand amas d'eaux ameres d'où sont sortis les poissons & les oiseaux.

C'est ce que j'entends maintenant par les poissons & les oiseaux ; savoir , les premiers moyens dont on se sert pour instruire les hommes , & les assujettir aux Sacrements corporels. Mais après cela ils ne pourroient passer plus outre pour s'avancer vers le salut , si leurs ames ne reçoivent une nouvelle vie par votre esprit , afin de s'élever comme par degrés encore plus haut , & si après cette première grace que les paroles prononcées dans le Baptême leur ont procurée , elles n'aspiroient à la perfection des vertus.

CHAPITRE XXI.

Interprétation allégorique des animaux terrestres.

Ainsi ce n'est plus une mer profonde , mais c'est une terre qui , étant séparée par votre parole des eaux ameres de cette mer , produit , non pas des reptiles , des ames vivantes & des oiseaux , mais une ame qui est vivante , puisqu'elle n'a plus besoin du Baptême comme les payens , & comme elle-même en avoit besoin lorsqu'elle étoit encore ensevelie sous les eaux de cette mer , parce qu'on ne sauroit plus entrer au royaume du ciel que par cette mer , depuis le temps que vous l'avez établie pour y entrer. Et cette ame dont je parle ne cherche point pour se fortifier dans la foi , de voir des merveilles extraordinaires : elle n'est point du nombre de ceux qui ne sauroient croire , s'ils ne voient des prodiges & des miracles , parce qu'étant déjà une terre fidelle , elle est séparée des eaux de cette mer , que l'infidélité rend ameres , & que le don

des langues & autres semblables ne sont pas donnés pour l'édification des fideles , mais des infideles.

Cette même terre que vous avez fondée en l'élevant au-dessus de l'eau , n'a point besoin de cette espece d'oiseaux que les eaux ont produite par votre Verbe. Faites-lui , mon Dieu , entendre votre parole , cette parole que vos Apôtres , qui sont vos Ambassadeurs , ont annoncée. Car tout ce que nous pouvons faire , est de raconter les merveilles qu'ils operent : mais c'est vous qui les opérez en eux , afin qu'ils puissent produire une ame vivante.

C'est cette terre mystique qui la produit , puisqu'elle est cause que vos Ministres produisent ces effets en elle ; ainsi que cette mer , qui est l'infidélité , a été cause de ces reptiles des ames vivantes dont j'ai parlé , & des oiseaux qui volent sous le firmament du ciel , dont cette même terre n'a plus maintenant de besoin , encore que sur cette table que vous avez préparée pour les fideles , elle mange ce poisson mystérieux , tiré du milieu de cette mer , & qui en a été tiré pour nourrir la terre , & les oiseaux dont j'ai parlé , qui procedent de cette mer , de se multiplier sur la terre.

Car encore que l'infidélité des hommes ait été la premiere cause de faire annoncer l'Evangile , ceux qui portent cette divine parole ne laissent pas d'exhorter aussi les fideles , & de répandre tous les jours sur eux mille & mille bénédictions. Mais il est sans doute que l'ame vivante tire son origine de cette terre , puisqu'il ne sert qu'aux fideles de renoncer à l'amour du siecle , pour faire revivre en vous leur ame qui étoit morte , mon Dieu , en vivant dans les délices mortelles. Je dis mortelles ; car il n'y a que vous qui soyez les véritables & immortelles délices d'un cœur pur & chaste.

Que vos Ministres , Seigneur , cultivent donc cette terre , qui sont les fideles , d'une autre maniere qu'ils n'ont agi avec les païens , figurés par ces eaux d'infidélité , auxquels , en prêchant votre parole ils parloient par des miracles , & ne leur

proposoient les mystères que comme voilés & couverts d'obscurités, afin que l'ignorance, qui est la mere de l'admiration, les remplît d'étonnement, envoyant des merveilles si extraordinaires, & dont ils ne pouvoient comprendre la cause. Car c'est ainsi qu'il faut donner entrée dans la foi aux enfants d'Adam qui, vous ayant oublié, se cachent pour éviter votre présence, & deviennent un abyme. Que vos Ministres, dis-je, cultivent vos Fideles, ainsi qu'une bonne terre séparée du gouffre de cet abyme; & que leur vie soit si parfaite & si sainte, qu'elle leur serve d'exemple, & les excite à les imiter.

Car on ne doit pas seulement les écouter; mais il faut pratiquer ce qu'ils enseignent, lorsqu'ils disent: cherchez le Seigneur, & votre ame sera vivante, & fera que cette terre produira une ame vivante. Ne vous conformez pas au siecle, & n'y prenez point de part, afin que votre ame vive en le fuyant, comme elle mourroit en le recherchant: renonçant à la fierté naturelle de l'orgueil, aux molles voluptés de la chair, & à la curiosité qui prend fausement le nom de science; afin que vos passions soient semblables à des bêtes farouches apprivoisées, à des animaux domptés, & à des serpents sans venin. Car ces choses nous figurent les mouvements de l'ame, le faste de la vanité, le plaisir de l'impureté, & le venin de la curiosité étant des mouvements d'une ame morte, mais qui n'est pas tellement morte, qu'elle soit privée de tout mouvement, parce que, comme elle meurt en s'éloignant de la source de la vie, elle se trouve emportée par le torrent du siecle auquel elle se conforme.

Or, votre parole, mon Dieu, est la source de la vie éternelle, laquelle ne s'écoule point. C'est pourquoi vos saintes Ecritures nous défendent de nous en éloigner, lorsqu'elles nous disent: ne vous conformez point au siecle, afin que notre terre étant rendue féconde par cette source de vie, elle pro-

duise une ame vivante , une ame chaste & pure , qui suive les enseignements de votre divine parole , selon que vos saints Evangélistes nous l'ont enseignée , en imitant les imitateurs de votre CHRIST. Et c'est ainsi que l'on peut entendre ces termes de la Genese , selon son espece , parce que les hommes se portent facilement à imiter leurs semblables , & ceux pour qui ils ont de l'affection. C'est pourquoi Jesus-Christ s'est voulu faire homme , afin de nous pouvoir dire : soyez semblables à moi , puisque je suis semblable à vous.

Ainsi , les bêtes farouches deviendront bonnes étant apprivoisées , & faisant connoître leur bonté par la douceur de leurs actions. Car vous nous avez donné ce précepte : faites toutes vos actions avec douceur , & vous serez aimés de tout le monde. Les autres animaux deviendront bons , étant si modérés , qu'ils ne se trouveront pas mieux pour avoir de quoi se nourrir , ni plus mal pour en manquer ; & enfin les serpents aussi deviendront bons , n'ayant point de venin pour faire mal , mais de la prudence pour s'empêcher d'en recevoir , & ne considérant les secrets & les beautés de la nature qu'autant qu'il est nécessaire pour comprendre par les choses temporelles celles qui sont éternelles. Car les passions de l'ame , qui sont ces animaux , servent à l'esprit lorsque nous les empêchons de s'emporter à des impétuosités & à des faillies qui nous pourroient donner la mort ; & qu'ainsi elles deviennent bonnes.

C H A P I T R E X X I I.

Une ame renouvelée par la grace tire sa conduite de Dieu.

VOilà de quelle sorte , mon Dieu & mon Créateur , lorsque nous retirons nos affections de l'amour du siecle qui nous faisoit mourir en vivant mal , & que notre ame commence de vivre en vivant bien , & en accomplissant cette parole de vo-

tre Apôtre, ne vous conformez pas au siècle, il arrive ce que vous dites ensuite par le même Apôtre : mais réformez-vous en nouveauté d'esprit : ce qui n'est plus être fait selon son espèce, comme il est dit en parlant des bêtes, parce qu'en ce degré plus élevé de vertu & de sainteté, l'on ne s'attache point à l'imitation des hommes qui nous ont précédés, & on ne prend point pour règle de la bonne vie ce que des hommes, quoique meilleurs que nous, nous pourroient prescrire par leur autorité particulière : car il n'a pas été dit : que l'homme soit fait selon son espérance ; mais faisons l'homme à notre image & ressemblance, afin que nous puissions nous-mêmes, par la lumière de votre grâce, reconnoître quelle est votre volonté. Et c'est pour cela que ce même dispensateur de vos Mystères ne voulant pas que ceux qu'il avoit engendrés par l'Evangile, demeurassent toujours comme de petits enfants qu'il fût obligé de nourrir de lait, & de tenir entre ses bras comme une nourrice, il leur dit : réformez-vous en nouveauté d'esprit, pour connoître la volonté de Dieu, & savoir discerner ce qui est bon, ce qui lui est agréable, & ce qui est entièrement parfait. C'est aussi pour cela même que vous n'avez pas dit que l'homme soit fait ; mais, faisons l'homme ; & que vous n'avez pas dit, selon son espèce, mais, à notre image & ressemblance. Car étant renouvelé en esprit, & connoissant lui-même votre vérité, il n'a pas besoin d'un homme qui la lui montre, afin de se rendre imitateur d'une créature semblable à lui ; mais vous-même l'enseignant, il connoît de lui-même quelle est votre volonté, & discerne ce qui est bon, ce qui est agréable, & ce qui est parfait : & vous le rendez capable de voir la Trinité en votre unité, & l'unité en votre Trinité ; d'où vient qu'ayant été dit au pluriel, faisons l'homme, il est dit ensuite au singulier : & Dieu fit l'homme. Et ayant été dit au pluriel, à notre image, il est dit après au singulier : à l'image de Dieu. Ainsi

l'homme est renouvelé pour être rendu capable de la connoissance de Dieu , selon l'image de celui qui l'a créé , & cet homme spirituel juge de toutes les choses dont on peut juger , sans qu'il puisse être jugé de personne.

C H A P I T R E X X I I I .

De quelles choses l'homme spirituel peut juger.

OR , quand nous disons dans l'Ecriture que l'homme spirituel juge de tout , cela veut dire, que sa puissance s'étend sur tous les poissons de la mer , sur tous les oiseaux du ciel , sur tous les animaux , tant apprivoisés que farouches , sur toute la terre , & sur tous les reptiles qu'elle contient : ce qu'il fait par cette intelligence qui le rend capable de comprendre ce qui est de l'esprit de Dieu , de laquelle s'étant éloigné lorsqu'il étoit élevé dans un si haut point d'honneur , il est devenu semblable aux animaux qui sont sans raison.

Ainsi , mon Dieu , parce que nous sommes l'ouvrage de vos mains , & que vous nous avez créés dans les bonnes œuvres , non-seulement ceux qui président spirituellement sur les autres , mais aussi ceux qui leur sont spirituellement soumis , jugent spirituellement. Je dis tous ceux qui sont spirituels , soit qu'ils soient établis sur les autres , ou bien qu'ils leur soient soumis ; parce qu'ainsi qu'en créant l'homme , vous l'avez fait mâle & femelle , vous en usez de la même sorte en ce qui est de votre grace spirituelle , quoique selon le sexe du corps il n'y ait ni mâle ni femelle , comme l'on n'y distingue point le Juif d'avec le Râien , ni l'esclave d'avec le libre. Néanmoins ils exercent tous un jugement spirituel , quoique leur pouvoir ne s'étende pas jusqu'à juger des pensées spirituelles qui luisent dans le firmament ; c'est-à-dire , des dons de l'Esprit de Dieu , comme il est l'intelligence & la science des choses divines. Car il n'appartient pas aux

hommes de juger de ce qui doit avoir une autorité si sublime. Ils ne doivent pas aussi s'établir juges de vos saintes Ecritures, encore qu'il s'y trouve quelque obscurité : puisqu'au contraire nous devons y soumettre notre esprit, & tenir pour très-certain que ce que les yeux de notre ame ne sont pas capables d'y pénétrer, est très-véritable. Et ainsi l'homme, quoique spirituel & renouvelé dans la connoissance de Dieu, selon l'image de celui qui l'a créé, doit se rendre exécuteur de la loi, & non pas juge de la loi.

Il ne sauroit non plus juger la différence qu'il y a entre les hommes spirituels, & ceux qui sont encore charnels, lorsqu'il n'a pu connoître par leurs actions, ainsi que les arbres se connoissent par leurs fruits, quels ils sont dans le fond du cœur : mais ils ne sauroient se cacher à vos yeux, mon Dieu, & avant même que vous eussiez créé le firmament, c'est-à-dire, que vous les eussiez fait être ce qu'ils sont par votre grace, vous saviez déjà quels ils étoient, vous les aviez séparés d'avec les autres, & les aviez déjà appelés dans votre secret.

L'homme, quoique spirituel, ne juge point non plus de ce grand nombre de personnes engagées dans le trouble & les agitations du siècle. Car pour quoi jugeroit-il de ceux qui sont hors de l'Eglise, comme dit saint Paul, puisqu'il ignore qui sont ceux d'entr'eux qui doivent goûter un jour la douceur de votre grace, & qui sont ceux qui doivent demeurer pour jamais dans l'amertume de l'impiété ?

L'homme que vous avez formé à votre image n'a donc point reçu la puissance de juger ni ces astres du firmament dont la connoissance nous est cachée, ni ce jour, ni cette nuit que vous avez faits avant la création du ciel, ni l'amas des eaux qui portent le nom de mer ; mais il a seulement reçu la puissance de juger les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les animaux, toute la terre, & tout ce qui rampe sur la terre.

Ainsi il juge & approuve ce qu'il connoît être

bon , & condamne & rejette ce qu'il voit être mauvais , soit en la solennité des sacrements que reçoivent ceux que votre miséricorde attire à son service des eaux ameres de l'infidélité & du siecle ; soit en la solennité de ce mystere adorable qui nous représente ce poisson mystérieux , tiré du fond de la mer , que la terre fidele mange dans la sainte Eucharistie ; soit dans les paroles & les discours de piété qui doivent être soumis à l'autorité de vos saintes Ecritures , comme étant figurés par les oiseaux du ciel , lorsque l'on expose , que l'on explique & que l'on fait entendre au peuple les vérités divines , lorsqu'on le bénit & que l'on invoque votre nom par les prieres vocales & extérieures , afin que le peuple puisse répondre : ainsi soit-il. Les ténèbres de l'abyme de ce siecle , & l'aveuglement de notre esprit qui , pendant qu'il est enfermé dans ce corps mortel , ne sauroit pénétrer les pensées , sont cause qu'il faut crier de la sorte aux oreilles du corps , & employer la voix pour se faire entendre. Ainsi , quoique ces oiseaux qui sont les paroles dont on se sert pour annoncer votre vérité , se multiplient sur la terre , ils ne laissent pas néanmoins de tirer leur origine des eaux.

L'homme spirituel juge aussi & approuve ce qui est bon , & improuve ce qui est mauvais , selon ce qu'il en peut connoître par les sens du corps dans les mœurs & dans les œuvres des fideles. Il juge des aumônes comme des fruits que produit la terre ; des affections comme des animaux apprivoisés ; & de tout ce qu'il trouve de louable dans la chasteté , dans les jeûnes & dans les saintes pensées , avant qu'elles paroissent au-dehors par les effets extérieurs. Car ce jugement de l'homme spirituel s'étend à toutes les choses dans lesquelles il a le pouvoir de corriger & de répondre.



C H A P I T R E X X I V .

Pourquoi Dieu a béni l'homme , les poissons , & les oiseaux , & non pas les autres créatures.

MAis d'où vient , mon Dieu , & quel est ce secret & ce mystere , que vous bénissez les hommes , afin qu'ils croissent , qu'ils multiplient , & qu'ils remplissent la terre ? Ne nous voulez-vous point faire comprendre par-là quelque'autre chose ? Et pourquoi n'avez-vous pas béni de la même sorte , ni la lumiere que vous avez nommée jour , ni le firmament du ciel , ni le soleil , ni la lune , ni les étoiles , ni la terre , ni la mer ? Certes , je dirois , mon Dieu , que vous avez voulu accorder particulièrement à l'homme , que vous avez créé à votre image , cette faveur de votre bénédiction , si je ne voyois que vous avez béni de la même sorte les poissons & les baleines , afin qu'ils crussent & multipliasent , & qu'ils remplissent les eaux de la mer , & si vous n'aviez aussi béni les oiseaux , afin qu'ils multipliasent sur la terre.

Je dirois aussi que cette bénédiction s'étend sur toutes les choses qui se multiplient , qui conservent leur espece par la génération , si je voyois qu'elle eût été donnée aux plantes , aux arbres , aux animaux de la terre. Mais il ne leur a point été dit , non plus qu'aux serpens : croissez-& multipliez ; encore que toutes ces choses se multiplient & se conservent par la génération aussi-bien que les poissons , que les oiseaux , & que les hommes conservent ainsi leurs especes.

Dirai-je donc , ô éternelle Vérité ! & qui êtes la lumiere de mon ame , que ces paroles ont été dites inutilement & sans dessein ? Ne permettez pas , mon Dieu , qui êtes le pere & la source de la piété , que votre serviteur ait cette pensée ; mais encore que je n'entende pas ce que vous avez voulu signifier par cette maniere de parler , que ceux qui

Car la chose est vraie en foi ; & je ne vois rien
m'empêcher d'expliquer de la sorte les paroles
rites de vos Ecritures. Je fais que les signes cor
rels nous représentent en diverses sortes ce qui
est entendu par l'esprit qu'en une même maniere
qu'au contraire l'esprit entend en diverses mani
ere ce que les signes corporels ne lui représentent
d'une sorte : comme , par exemple , l'amour
de Dieu & du prochain , qui est exprimé corporel
lement & sensiblement par tant de divers signes
tant de langues différentes , & par d'innombrables
façons de parler en chaque langue , n'est entendu
que d'une même sorte par l'esprit : & c'est en
cette maniere que les poissons croissent & se multiplient
dans les eaux. Mais considérez de plus , qui
vous soyez qui lisez ceci : considérez , dis-je , que
encore que l'Ecriture ne dise qu'en une même maniere
& par ces seules paroles : Dieu créa au commencement
le ciel & la terre , on ne laisse pas néanmoins
de les entendre diversement , non en leur donnant
des sens qui contiennent de la fausseté & de l'erreur
mais par les diverses manieres qu'il y a de les
entendre sans blesser la vérité. Et c'est ainsi que

verons bien de la multitude dans les créatures
 uelles & corporelles , comme dans le ciel &
 la terre ; dans les âmes des justes & des in-
 s , comme dans la lumière & les ténèbres ;
 les saints Auteurs par qui Dieu nous a dis-
 é ses loix , comme dans le firmament établi
 milieu des eaux ; dans la société des peuples qui
 issent emporter à l'aigreur de leurs passions ;
 me dans une mer salée ; dans les affections des
 s pieuses , comme dans une terre féconde ;
 les œuvres de miséricorde qui s'exercent en
 : vie , comme dans les plantes qui procedent
 emence , & dans les arbres qui portent fruit ;
 les dons spirituels qui paroissent & qui éclat-
 pour l'utilité du prochain , comme dans le so-
 & dans la lune ; & dans les passions bien ré-
 s , comme dans une âme vivante. Nous trou-
 ins , dis-je , sans doute ces choses , multitude ,
 ndance , accroissemens. Mais nous ne trouvons
 dans les paroles sensibles & dans les pensées
 esprit , cette augmentation & cette multiplicité
 fait qu'une même chose est dite en diverses for-
 & qu'une seule énonciation est entendue en
 ieurs manieres. Ainsi , parce que c'est la pro-
 le misere des hommes , qui sont devenus tous
 nels par le péché , qui est cause de la multi-
 ation des signes corporels ; & qu'au contraire ,
 multiplication des sens & des pensées vient de
 condité de la raison ; l'un a été marqué par la
 tiplication des poissons qui se fait dans les eaux ,
 autre par la multiplication des hommes. Ce qui
 fait croire , mon Dieu , que vous avez dit aux
 & aux autres : croissez & multipliez , nous
 nant , comme je pense , par cette bénédiction ,
 ouvoir d'exprimer en diverses sortes ce que
 e esprit ne comprend qu'en une maniere , &
 entendre en plusieurs manieres ce que nous trou-
 s d'obscur dans votre Écriture , encore qu'il ne
 énoncé que d'une sorte.

C'est ainsi que les eaux de la mer se remplissent

de poissons par les diverses manieres dont les vérités divines sont exprimées. Et c'est ainsi que la posterité des hommes remplit la terre ; & cette terre est l'ame du juste , qui fait paroître par son zèle à chercher les vérités divines ; qu'elle a été séparée des eaux ameres de l'infidélité , pour devenir une terre sèche , & que la raison domine sur elle , comme Dieu dit à l'homme qu'il domineroit sur la terre.

C H A P I T R E X X V.

Les fruits de la terre se doivent entendre allégoriquement des œuvres de piété.

SEigneur mon Dieu, je veux aussi dire quelle est ma pensée sur les paroles de votre Ecriture-sainte, qui suivent celles dont j'ai parlé, & je le dirai sans crainte, parce que je ne dirai rien que de vrai, & que ce que vous m'avez inspiré, & que vous avez voulu que j'entendisse par ces paroles. Car, comme vous êtes la vérité même, & que tout homme est menteur, je ne saurois croire que je dise vrai, sinon lorsque vous, & nul autre, m'inspirez ce que je dois dire. Puis donc que quiconque parle de lui-même ne peut dire que des mensonges, je ne parlerai que par vous, afin de parler véritablement.

Je considere donc, mon Dieu, que vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes qui viennent de graine & de semence, & qui sont répandues dans toute la terre, & tous les arbres qui portent ces fruits, qui conservent leur espece par leur pepin ou par les noyaux qu'ils enferment, & que ce n'est pas seulement à nous que vous avez donné ces choses pour nourriture, mais aussi à tous les oiseaux du ciel, à tous les animaux de la terre, & aux serpents mêmes, mais non point aux poissons & aux baleines.

Or, je disois que ces fruits de la terre figurent par allégorie les œuvres de miséricorde, qui, pro-

crédant d'une terre fertile & féconde, soulagent notre prochain dans les nécessités de la vie. Telle étoit la terre du pieux Onésiphore, à toute la maison duquel vous fîtes miséricorde, à cause du soulagement & de l'assistance qu'il donnoit à votre grand serviteur Paul, & parce qu'il n'avoit point eu honte de le révéler dans ses chaînes. Les fideles & les disciples qui lui apportèrent de Macédoine de quoi le secourir dans ses besoins, firent aussi la même chose, & rapportèrent les mêmes fruits : & nous voyons de quelle sorte ce grand Apôtre plaint le malheur de quelques autres Chrétiens, qui, comme des arbres stériles, manquèrent de porter le fruit qui lui étoit dû, lorsqu'il dit : personne ne m'assista la première fois que je fus obligé de me défendre, mais tous m'abandonnerent ; je prie Dieu qu'il le leur pardonne. Car cette assistance est due aux Ministres de la parole de Dieu, de qui nous recevons l'instruction & l'intelligence des divins Mysteres. Elle leur est due en cette qualité, comme les fruits de la terre sont destinés à la nourriture des hommes. Elle leur est due comme étant des ames vivantes ; lorsqu'ils nous proposent par leurs bonnes œuvres des exemples que nous devons imiter, pour vivre dans toute sorte de pureté & de vertu. Et enfin elle leur est due comme à de célestes oiseaux, parce que la bénédiction que Dieu donne à leurs paroles fait multiplier les fideles sur la terre, & que le bruit de leur voix s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.

CHAPITRE XXVI.

Que le fruit des œuvres de miséricorde est dans la bonne volonté.

OR ces fruits de miséricorde & de charité ne nourrissent & ne rassasient proprement que ceux qui en ressentent une sainte joie ; mais ceux qui n'ont pour dieu que leur ventre, n'ont garde de

la ressentir. Car de la part de ceux qui font ces aumônes, ce n'est pas ce qu'ils donnent qui est le fruit, mais l'esprit avec lequel ils le donnent. C'est pourquoi quand je considère cet Apôtre qui ne pensoit qu'à servir Dieu, & non pas à satisfaire à son ventre, je vois quelle étoit la cause de sa joie, lorsqu'il reçut par Epaphrodite ce que les Philippiens lui envoioient. Je le vois, & ne saurois trop m'en réjouir avec lui. Je vois, dis-je, qui est le fruit de sa joie; & il n'y a que cette joie qui le remplisse & le rassasie. Car il dit en parlant avec vérité, je me suis réjoui infiniment au Seigneur de ce que votre affection envers moi a commencé comme à refluer, non qu'elle ait jamais cessé d'être dans votre cœur, mais la tristesse & l'ennui l'avoient empêchée de paroître. Ces Philippiens ayant donc été si abattus de tristesse, que, comme des branches seches & arides, ils avoient cessé de produire le fruit d'une si bonne œuvre, il se réjouit, non pour soi, de ce qu'ils l'avoient assisté dans son besoin, mais pour eux-mêmes, de ce que leur charité avoit commencé à pousser ces fruits. C'est pourquoi il ajoute: ce que je ne dis pas parce qu'il me manque quelque chose, puisque j'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve; je fais vivre dans le besoin, je fais vivre dans l'abondance, je suis accoutumé à tout, & à tous événements; je fais être rassasié & avoir faim; je fais être dans l'abondance, & souffrir la nécessité: & il n'y a rien que je ne puisse en celui qui me fortifie.

De quoi donc vous réjouissez-vous, ô grand Paul! de quoi vous réjouissez-vous? de quoi vous nourrissez-vous, ô homme divin! que la connoissance de Dieu a renouvelé à l'image de celui qui vous a créé? O ame vivante & remplie de tant de vertus! ô langue qui comme un oiseau volez par toute la terre pour annoncer ces sacrés Mystères! Car c'est à de semblables ames qu'une telle nourriture est due. Dites-nous donc, je vous prie, de quoi vous nourrissez-vous? De joie, me répon-

dra-t-il

Qu'a-t-il. Car écoutons ce qu'il dit ensuite : certes , vous avez très-bien fait de prendre part à mes souffrances. Il se réjouit donc , & se nourrit de ce qu'ils ont fait bien , & non pas de ce qu'il a eu quelque relâche dans ses souffrances , lui qui chantoit avec le Psalmiste : vous avez fait respirer mon cœur dans l'affliction , & qui étant soutenu de vous par le courage que vous lui donniez , savoit se conduire avec une égale vertu & dans l'abondance & dans la nécessité. Car vous saviez , dit-il aux Philippiens , que lorsqu'au partir de Macédonie j'ai commencé à annoncer l'Evangile , nulle autre Eglise n'a eu communication avec moi en ce qui est de donner & de recevoir , que vous seuls qui m'avez envoyé deux diverses fois à Thessalonique les choses dont j'avois besoin.

Il se réjouit donc de ce qu'ils ont recommencé à faire de bonnes œuvres : il se réjouit de les voir porter de nouveaux fruits , & de ce que le champ de leur ame reprenoit son ancienne fertilité. Mais n'est-ce point à cause de l'avantage qu'il en reçoit , puisqu'il dit qu'ils lui ont envoyé ces charités pour s'en servir dans son besoin ? N'est-ce point , dis-je , pour ce sujet qu'il s'en réjouit ? Non certes. Et comment le savons-nous ? Parce que lui-même ajoute : non pas que je me soucie de ce que vous m'avez donné ; mais parce que je desire que vos âmes produisent des fruits en abondance.

J'ai appris de vous , mon Dieu , à mettre distinction entre le don & le fruit. Le don est la chose même que donne celui qui nous assiste dans nos besoins , comme peut être l'argent , la nourriture , le breuvage , le vêtement , le couvert , & toute autre sorte d'assistance. Le fruit est la bonne & sincère volonté de celui qui donne. Car notre divin Maître ne nous dit pas seulement , celui qui reçoit un Prophète ; mais il ajoute , en qualité de Prophète : ni celui qui reçoit un homme juste ; mais il ajoute , en qualité d'homme juste : l'un recevra la récompense du Prophète , & l'autre celle de l'homme

juste. Il ne dit pas seulement celui qui donnera un verre d'eau froide au moindre de ceux qui sont à moi ; mais il ajoute , en qualité de mon disciple. Et c'est sur cela qu'il dit ensuite : en vérité , je vous dis qu'il ne perdra pas sa récompense.

Dans tous ces exemples , le don est de recevoir un Prophète , de recevoir un homme juste , & de donner un verre d'eau froide à un disciple : & le fruit est de faire ces actions en considérant ces personnes en qualité de Prophetes , de justes , & de Disciples. Elie recevoit de la veuve le fruit dont il étoit nourri , parce qu'elle savoit qu'elle nourrissoit un homme de Dieu , & que c'étoit pour cela qu'elle le nourrissoit ; mais il ne recevoit du corbeau que le don dont il étoit nourri : & ce n'étoit pas l'homme intérieur qui étoit nourri de ce qu'apportoit ce corbeau , mais seulement l'extérieur , comme si c'étoit lui seul qui seroit tombé dans la défaillance , faite de cette nourriture.

C H A P I T R E XXVII.

Ce qui est signifié par les poissons & par les baleines.

JE dirai donc en votre présence , Seigneur , ce que vous m'avez fait voir être conforme à la vérité. Lorsque les hommes ignorants & infidèles , qui ne peuvent être régénérés ni amenés à l'église que par les premiers des sacrements & la grandeur des miracles , que j'estime être marqués par les poissons & les baleines , se portent à donner la nourriture corporelle à vos enfants , ou à les assister dans quelques autres besoins de la vie présente ; comme ils ignorent la cause qui les doit porter à ces actions , & quelle en doit être la fin , ils ne les nourrissent point en effet , quoiqu'ils nourrissent leurs corps ; & ceux qu'ils assistent ne sont point nourris par eux , parce que ceux-là ne leur donnent point cette assistance par une intention qui soit bonne & sainte ; & que ceux-ci ne se réjouissent point de

Leurs dons , sachant qu'ils sont encore infructueux.
 Or , l'esprit ne se nourrit que de ce qui lui donne
 du contentement & de la joie. C'est pourquoi ces
 poissons & ces baleines n'ont garde de se repaître
 de ces viandes , que la terre ne sauroit produire
 qu'après avoir été purifiée de l'amertume de ses
 eaux salées.

CHAPITRE XXVIII.

*Pourquoi Dieu dit que toutes les créatures qu'il avoit
 faites étoient au commencement bonnes.*

Vous vîtes , mon Dieu , toutes les choses que
 vous aviez faites , & vous les trouvâtes fort
 bonnes. Nous les voyons aussi & les trouvons telles.
 Quant à chacun de vos ouvrages en particulier ,
 ayant dit qu'il fût fait , & ayant été fait , vous avez
 considéré celui-ci ou celui-là , & avez trouvé qu'il
 étoit bon. J'ai remarqué qu'il est écrit par sept fois ,
 que vous avez trouvé que ce que vous aviez fait
 étoit bon ; & qu'il est dit à la huitième , qu'après
 avoir considéré toutes les choses que vous aviez
 faites , non-seulement vous les aviez trouvées
 bonnes , mais fort bonnes par le rapport qu'elles
 avoient toutes ensemble. Car chacune d'elles en
 particulier n'étant que bonne , elles se sont trouvées
 extrêmement bonnes lorsqu'elles ont été considérées
 toutes ensemble. C'est ce qui se voit aussi par la
 beauté des corps qui sont beaux , parce qu'un corps
 composé de toutes ses parties est incomparablement
 plus beau que chacune de ces parties qui le compo-
 sent avec une proportion si naturelle , encore que
 chacune d'elles en particulier soit belle.



C H A P I T R E X X I X .

Comment Dieu a vu huit fois que ce qu'il avoit fait étoit bon.

J'Ai considéré avec attention s'il étoit vrai que vous eussiez vu sept ou huit fois que vos œuvres étoient bonnes, puisqu'elles vous étoient agréables; & je n'ai point trouvé que, dans votre manière de voir les choses, il y ait aucuns temps selon lesquels je pusse comprendre que vous aviez vu autant de diverses fois les choses que vous avez faites. Sur quoi j'ai dit : ô mon Dieu ! votre Ecriture-sainte n'est-elle pas véritable, puisque vous qui êtes véritable, & la vérité même, l'avez dictée à celui qui l'a écrite ? Pourquoi me dites-vous donc que dans votre manière de voir les choses, il ne se rencontre aucun temps, & que votre Ecriture me dit, que vous avez vu en chaque jour les choses que vous aviez faites, & les aviez trouvées bonnes ; de sorte qu'en ayant compté le nombre, j'ai trouvé que ça été autant de fois.

Or, parce que vous êtes mon Dieu, vous me répondez, & criez d'une voix si forte aux oreilles intérieures de votre serviteur, qu'elle surmonte ma surdité, & me fait entendre ces paroles : ô homme ! ce que mon Ecriture dit, c'est moi qui le dis : mais elle le dit temporellement ; au lieu qu'il ne se rencontre point de temps en ce qui est dit par mon Verbe, parce qu'il subsiste dans une éternité égale à la mienne ; de même je vois les choses que vous voyez par mon esprit, comme je dis celles que vous dites par ce même esprit. Mais encore que vous les voyiez dans le temps, je ne les vois pas dans le temps : tout de même qu'encore que vous les disiez dans le temps, je ne les dis pas dans le temps.

CHAPITRE XXX.

Contre les rêveries des Manichéens.

SEigneur, mon Dieu, vous avez fait distiller dans mon ame une goutte de la liqueur si douce & si précieuse de votre vérité, & j'ai connu qu'il y a quelques personnes qui osent trouver à redire à vos ouvrages, quoiqu'ils soient si excellents & si admirables. Ils disent que vous en avez fait plusieurs par nécessité, comme les cieux & les astres, & que vous ne les avez pas composés d'une matiere que vous ayez créée, mais d'une matiere qui l'étoit déjà, & qui procédoit d'ailleurs, laquelle vous avez seulement rassemblée, & en avez bâti & formé ces globes étincellants de lumiere, ainsi que des murailles & des remparts que vous avez élevés après avoir remporté la victoire sur vos ennemis, afin de leur ôter le moyen de pouvoir à l'avenir se révolter contre vous.

Ils ajoutent qu'il y a d'autres choses que vous n'avez point formées, comme tous les corps revêtus de chair, tous les animaux, & toutes les plantes attachées à la terre par leurs racines : mais qu'un esprit qui n'a point été créé par vous, qui est d'une autre nature que vous, & qui vous est opposé, a formé & produit ces choses dans les plus basses parties du monde. Ces insensés tiennent ces discours, d'autant qu'ils ne connoissent pas par votre Esprit quelles sont vos œuvres, & qu'ils ne vous connoissent point par elles.

CHAPITRE XXXI.

Les gens de bien approuvent tout ce qui est agréable à Dieu.

MAis quant à ceux qui voient ces choses par votre esprit, c'est vous qui les voyez par eux, & ainsi lorsqu'ils voient qu'elles sont bonnes, c'est

vous qui voyez qu'elles le sont. C'est vous qui nous plaisez en toutes les choses qui nous plaisent à cause de vous , & qui en nous prenez plaisir à ce qui nous plaît par votre esprit. Car qui est l'homme qui connoisse ce qui est de l'homme , sinon l'esprit de l'homme qui est dans lui-même ? Ainsi il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui est de Dieu. Aussi , dit l'Apôtre , nous n'avons point reçu l'esprit du monde , mais l'esprit qui procede de Dieu , afin que nous connoissions quelles sont les graces que Dieu nous a faites. Ce qui m'oblige de dire , à son imitation : certes , personne ne peut connoître les choses qui sont de Dieu , sinon l'esprit de Dieu même.

Comment savons-nous donc nous-mêmes quelles sont les choses qui nous sont données de Dieu ? On me répondra , parce que nous ne le savons que par son esprit ; & ainsi il est toujours vrai qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui le fait. Car , comme il est dit avec vérité dans l'Eglise à ceux qui parloient par l'esprit de Dieu : ce n'est pas vous qui parlez , on peut dire de même à ceux qui savent quelque chose par l'esprit de Dieu : ce n'est pas vous qui le savez. De même on peut fort bien dire à ceux qui voient par l'esprit de Dieu qu'une chose est bonne : ce n'est pas vous qui le voyez. Et ainsi en tout ce que l'esprit de Dieu leur fait voir être bon , ce n'est pas eux , mais c'est Dieu qui voit qu'il est bon.

Il se trouve donc en cela trois choses différentes. La premiere est , lorsque quelqu'un estime que ce qui est bon soit mauvais , comme sont ceux dont j'ai parlé. La seconde est , lorsqu'un homme voyant par lui-même ce qui est bon , en reconnoît la bonté , comme il y en a plusieurs à qui vos créatures plaisent , à cause qu'elles sont bonnes , tant que vous leur plaisez néanmoins en elles , parce qu'ils aiment mieux jouir d'elles que de vous. Et enfin la dernière est , lorsqu'un homme voyant qu'une chose est bonne , c'est Dieu même qui le voit en lui , parce que c'est Dieu même que l'on aime dans son ouvrage.

te ; & que nous ne le saurions aimer que par le Saint-Esprit qu'il nous a donné , puisque , comme dit l'Apôtre , la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné , & par lequel nous voyons que tout ce qui est , en quelque maniere que ce puisse être , est bon , d'autant qu'il procede de celui qui n'est pas en quelque maniere , mais qui est absolument l'être même.

CHAPITRE XXXII.

Il fait un abrégé de tous les ouvrages de Dieu dans la création du monde.

JE vous rends grace , mon Dieu , de tous les ouvrages merveilleux que vous avez faits. Nous voyons le ciel & la terre , soit que l'on entende par-là les deux parties du monde corporel , la supérieure & l'inférieure , ou que l'un nous marque la nature spirituelle , & l'autre la corporelle. Nous voyons que pour l'ornement de ces deux parties qui composent , ou toute la machine de cet univers , ou généralement toutes les créatures , la lumière a été créée & divisée des ténèbres. Nous voyons le firmament du ciel , soit que ce firmament soit le premier corps du monde , & qu'il soit placé entre ces eaux supérieures qui sont toutes spirituelles , & ces eaux inférieures qui sont toutes corporelles ; ou bien que ce soit cet espace & cette étendue de l'air qui porte aussi le nom de ciel , dans laquelle volent les oiseaux , & qui est comprise entre les eaux que les vapeurs élèvent au-dessus d'eux , & qui forment ces douces rosées qui tombent durant la nuit , lors même que le temps est serein & sans nuages , & entre ces autres eaux qui étant plus grossières & plus pesantes coulent & flottent sur la terre.

Nous voyons dans les campagnes de la mer la beauté de cette grande multitude d'eaux ainsi rassemblées. Nous voyons la terre ferme , soit qu'elle

soit encore informe, ou que déjà elle soit formée afin d'être rendue visible & capable de produire des herbes & des plantes. Nous voyons les astres briller sur nos têtes. Nous voyons que le soleil suffit seul à former le jour : que la lune & les étoiles éclairent la nuit dans ses ténèbres, & que tous ensemble ils distinguent & marquent les temps. Nous voyons cet humide élément dont j'ai parlé, être fécond en poissons, dont il y en a d'une grandeur prodigieuse, & en diverses sortes d'oiseaux, parce que la vapeur de l'eau épaissit le corps de l'air, afin de le rendre plus capable de soutenir le vol des oiseaux du ciel.

Nous voyons que toute la surface de la terre est parée de ce grand nombre d'animaux qu'elle nourrit ; & que l'homme, comme ayant été créé à votre image, regne sur eux par le pouvoir que lui donne cette divine ressemblance, qui n'est autre chose que l'intelligence & la raison. Et que tout de même que dans notre ame il y a une partie dominante qui agit par jugement & par délibération, & une autre qui est soumise & qui obéit ; ainsi la femme ayant été créée pour l'homme, quoiqu'elle ait dans l'esprit une intelligence raisonnable pareille à la sienne ; néanmoins en ce qui est du corps, son sexe l'affujettit à l'homme, comme la partie qui nous porte à agir, & où se forment les passions, doit être soumise à la raison ; & emprunter d'elle la lumière qui la règle dans ses actions. Nous voyons, dis-je, toutes ces choses. Nous voyons que chacune d'elles est bonne, & que toutes ensemble sont très-bonnes.

C H A P I T R E X X X I I I .

Que Dieu a créé le monde d'une matiere qu'il avoit créée au même temps.

Que vos ouvrages vous louent donc, Seigneur ; afin de nous exciter à vous aimer ; & faites que nous vous aimions, afin que vos ouvrages vous

Tout , ces ouvrages qui ont dans le temps leur commencement & leur fin , leur naissance & leur mort , leur accroissement & leur défaillance , leurs beautés & leurs défauts ; & ainsi ils ont tous leur matin & leur soir , quoique cela paroisse moins clairement dans les uns , & plus clairement dans les autres. Car ils ont tous été faits de rien par vous , mais non pas de vous ni d'aucune autre substance qui vous fût contraire ou qui eût été auparavant ; mais d'une matière que vous aviez créée en même-temps , puisque d'informe qu'elle étoit , vous lui aviez donné une forme , sans qu'il y ait eu le moindre intervalle de temps entre la création de l'une & la formation de l'autre.

Ainsi encore qu'il y ait de la différence entre la matière du ciel & de la terre , & la beauté de ce même ciel & de cette même terre , vous avez néanmoins fait l'un & l'autre en tirant cette matière d'un pur néant , & en tirant la beauté de cet Univers de cette matière , qui étoit informe , & vous l'avez fait en telle sorte , que sans qu'il y ait eu un seul moment de retardement , la forme a suivi la matière.

CHAPITRE XXXIV.

Allégories de tout ce qui s'est passé dans la création du monde.

J'Ai aussi considéré que vous aviez voulu figurer , lorsqu'il vous a plu que toutes choses fussent faites , ou écrites en la manière que j'ai dit , & j'ai connu qu'étant bonnes séparément , elles sont très-bonnes toutes ensemble , & qu'elles subsistent dans votre Verbe , dans votre Fils unique ; & qu'avant la naissance des temps , avant qu'il y eût ni matin ni soir , le ciel & la terre étoient , parce que le chef & le corps de votre Eglise étoient dans votre prédestination éternelle. Mais lorsque vous avez commencé d'accomplir dans le temps ce que vous aviez ordonné avant tous les temps , (afin de rendre ma-

manifeste ce que vous avez tenu caché , & réformé nos désordres lorsque nous étions accablés sous le poids de nos péchés ; & que nous étant éloignés de vous pour nous précipiter dans un abyme de ténèbres , votre Esprit-Saint étoit comme suspendu au-dessus de nous , pour nous secourir dans le temps que vous aviez ordonné ;) vous avez justifié les impies : vous les avez séparés d'avec les pécheurs ; vous avez fondé & affermi l'autorité de vos saintes Ecritures , en l'établissant entre ceux qui , par leur docilité à vos saintes instructions , seroient capables d'enseigner les autres par la supériorité que vous leur donneriez sur eux , & ceux qui leur seroient assujettis , & vous avez rassemblé en un même corps , par une conspiration dans les mêmes desseins , toute la multitude des infidèles , afin de faire paroître les saintes affections des fideles qui produisoient pour vous plaire des œuvres de miséricorde , en distribuant aux pauvres leurs biens terrestres pour acquérir les célestes.

Vous avez aussi fait reluire vos Saints comme des astres dans le firmament : vous avez mis des paroles de vie en leur bouche , & les avez fait éclater par les dons spirituels dont vous les avez favorisés , & par cette autorité si élevée que vous leur avez donnée sur tout le reste des hommes. Vous vous êtes servi pour instruire les Nations infidèles d'une manière corporelle , avec laquelle vous avez opéré tant de mystères , tant de miracles visibles , & fait former , en gardant toujours la soumission à l'autorité de vos saintes Ecritures , tant de paroles sensibles dont la bénédiction s'est même répandue sur les fideles.

Vous avez , par des affections chastes & pures , & par une parfaite continence , formé dans ces mêmes fideles une ame vivante , & avez de telle sorte assujetti leur esprit à votre seule volonté , & l'avez rendu si indépendant de l'autorité des hommes , & si affranchi du besoin de les imiter , que vous l'avez renouvelé à votre image & à votre

resemblance. Vous avez assujetti à cette haute intelligence toutes les actions raisonnables, comme la femme est assujettie à son mari : & parce que les fideles avoient nécessairement besoin du secours de vos Ministres pour avancer dans la vertu, & arriver à la perfection, vous avez voulu que ces mêmes fideles les assistassent dans leurs besoins temporels par des œuvres de miséricorde qui leur fussent utiles pour l'éternité. Nous voyons, Seigneur, toutes ces choses, & elles sont sans doute très-bonnes : nous les voyons, parce que vous les voyez dans nous, vous qui nous avez donné l'esprit par lequel nous sommes capables de les voir & de vous aimer en elles.

CHAPITRE XXXV.

Il demande à Dieu sa paix.

ENsuite de tant de faveurs, donnez, s'il vous plaît, mon Dieu, votre paix, une paix tranquille, une paix du jour du Sabbat, qui est un jour de repos, une paix qui soit comme un clair midi, toujours permanent & toujours fixe, sans être suivi d'aucun soir. Car tout cet ordre si merveilleux & si admirable de tant de choses excellentes, passera après avoir accompli ce à quoi il a été destiné, parce que, comme il a eu un matin, il aura aussi un soir.

CHAPITRE XXXVI.

Pourquoi le septieme jour n'a point eu de soir.

OR le septieme jour n'a point eu de soir ni de couchant, parce que vous l'aviez sanctifié pour le faire subsister éternellement, afin que le repos que vous avez pris en ce jour, après avoir fait tant d'admirables ouvrages, quoiqu'en les faisant, vous soyez toujours demeuré dans un plein repos, nous

CONFESIONS

fit entendre par l'oracle de votre Ecriture sainte ; qu'après avoir accompli nos bonnes œuvres , qui ne sont bonnes que parce que ce sont en nous des dons de votre grace , nous devons aussi nous reposer en vous dans ce glorieux jour du Sabbat d'une vie éternelle & bienheureuse.

CHAPITRE XXXVII.

De quelle sorte Dieu se repose en nous.

CE sera alors que vous vous reposerez en nous ; mon Dieu , de la même sorte que vous opérez maintenant en nous : & ce repos dont nous jouirons sera votre repos , parce que ce sera vous qui nous ferez jouir , comme les bonnes œuvres que nous faisons sont vos œuvres , parce que c'est vous qui nous les faites faire. Car pour ce qui est de vous , Seigneur , vous agissez sans cesse , & vous vous reposez sans cesse. Ce n'est pas seulement durant quelque temps que vous voyez ce que vous voyez ; ce n'est pas seulement durant quelque temps que vous agissez ; ce n'est pas seulement durant quelque temps que vous prenez du repos. Et cependant c'est vous qui nous faites voir ce que nous voyons dans le temps : c'est vous qui formez le temps même , & c'est vous qui nous faites avoir ce repos qui nous affranchira des loix du temps.

CHAPITRE XXXVIII.

De la différence qu'il y a entre la connoissance de Dieu & celle des hommes.

Nous voyons donc toutes ces choses que vous avez créées , parce qu'elles sont. Et au contraire , mon Dieu , c'est parce que vous les voyez qu'elles sont. Nous voyons au-dehors ce qu'elles sont , & au-dedans qu'elles sont bonnes. Mais vous , vous les voyez dans vous-même lorsqu'elles sont

aites, comme c'est dans vous-même que vous avez vu qu'il étoit à propos de les faire. Nous sommes maintenant portés à faire le bien après que notre cœur en a conçu le dessein par le mouvement de votre esprit : mais auparavant nous ne nous portions qu'au mal en nous éloignant de vous ; au lieu que vous , mon Dieu , qui êtes la souveraine & unique bonté , n'avez jamais cessé de bien faire. Nous faisons par votre grace quelques bonnes œuvres ; mais elles ne sont pas perpétuelles : & après cela nous espérons de jouir d'un parfait repos dans cette admirable sanctification de vos élus. Mais vous qui êtes le bien , qui n'avez besoin de nul autre bien , vous êtes toujours dans le repos , parce que vous êtes vous-même votre repos.

Qui est l'homme qui puisse donner l'intelligence de ces grandes vérités à un autre homme ? Qui est l'Ange qui la puisse donner à un autre Ange ? Et qui est l'Ange qui la puisse donner à un homme ? C'est à vous qu'il la faut demander , mon Dieu ; c'est en vous qu'il la faut chercher , & c'est à votre porte qu'il faut frapper. C'est ainsi qu'on la recevra , c'est ainsi qu'on la trouvera , & c'est ainsi que l'on entrera. Ainsi soit-il.



Extrait du Livre premier des Rétractations.

JE fis ce Livre *de la Vie heureuse*, non pas après ceux des Académiciens, mais pendant que je les faisois. Le jour anniversaire de ma naissance en fut l'occasion : il fut fait en trois jours, & par ce Livre il demeura constant entre nous, qui recherchions en quoi consiste la vie heureuse : que ce n'étoit autre chose que la parfaite connoissance de Dieu. Je suis fâché d'y avoir donné de trop grands éloges à Manlius Theodorus, à qui je l'adresse, quoiqu'il fût un homme savant & Chrétien. J'y ai aussi trop souvent nommé la fortune. De plus, je me repens d'avoir dit que durant la vie présente le bonheur ne réside que dans l'ame du Sage, en quelque disposition que soit son corps, quoique l'Apôtre n'espere avoir une parfaite connoissance de Dieu, c'est-à-dire, la plus parfaite que l'homme puisse avoir, que dans la vie future, qui seule doit être appelée la vie heureuse, lorsque le corps incorruptible & immortel sera soumis à l'esprit-Saint sans nulle peine & sans nul combat. J'ai trouvé ce Livre interrompu dans mes papiers, & j'avoue qu'il y manque quelque chose ; mais il est tel que quelques-uns de nos freres l'avoient écrit, & je n'en avois pas encore trouvé de copie pour le corriger quand j'ai commencé mes livres des Rétractations. Celui-ci commence par ces paroles : *Si pour arriver au port de la philosophie, &c.*





AVERTISSEMENT.

NOus lisons dans les *Confessions* de saint Augustin, que peu de jours après sa conversion, il quitta la ville de Milan pour s'aller retirer à la campagne, dans une maison que le Grammairien Verecundus lui avoit prêtée. Sa mere & ses plus intimes amis l'y accompagnerent ; & durant le séjour qu'ils y firent, ils ne s'y occuperent qu'à nourrir leur esprit des vérités les plus heureuses & les plus capables de cultiver les sentimens de piété dont ils étoient pénétrés.

Il nous apprend que dans cette retraite, bien-loin d'employer leur temps à des spéculations vaines & frivoles, ils avoient entr'eux des conversations solides, & que tout ce qui s'y disoit s'écrivoit exactement, sans en perdre même un seul mot. De cette sorte rien n'étoit oublié. D'ailleurs, les infirmités survenues à saint Augustin ne lui permettant pas de parler beaucoup de suite ; ni trop précipitamment, cette pratique convenoit à la foiblesse de sa poitrine, & de plus les engageoit tous à mieux observer leurs propres discours, pour ne rien laisser échapper qui ne méritât d'être écrit.

Le petit ouvrage dont nous donnons la traduction, fut un des fruits de ces entretiens. Le Saint, au jour anniversaire de sa naissance, ayant pris l'occasion de régaler frugalement ses amis durant trois jours, leur proposa d'examiner ensemble, après leurs repas, en quoi consistoit la Vie heureuse.

Ils avoient auparavant conféré sur les dogmes des Philosophes Académiciens ; mais Alipe étant allé faire un tour à Milan, ils interrompirent ce sujet, & traitèrent celui-ci pendant son absence.

Tout y est rapporté d'une maniere libre, naïve & assaisonnée d'enjouement. Chacun expose simplement ses pensées, quoiqu'avec beaucoup de lumière & de précision. Mais de tous les interlocuteurs, il n'y

296 A V E R T I S S E M E N T.

*en a point qui disent des choses plus excellentes que
sainte Monique, mere de saint Augustin, & son fils
Adéodat.*

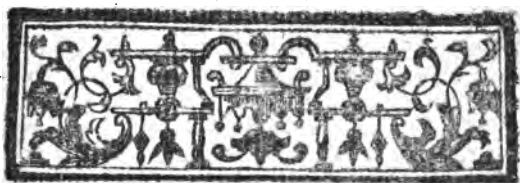
*Tout le dessein de ces conférences est de montrer que
la Vie heureuse consiste dans la parfaite connoissance
de Dieu. Le Saint n'étoit pas encore assez familia-
risé avec la lecture des divins Livres, pour en avoir
tiré ses preuves capitales. Aussi dans l'article de ses
Rétractions, qui regarde cet opuscule, il se re-
prend lui-même de n'y avoir pas assez fait valoir les
vérités de la Religion Chrétienne pour appuyer ses
raisonnemens, & de les avoir trop établies sur les prin-
cipes de la philosophie.*

*Ce Théodore à qui l'ouvrage est dédié, se trouvoit
dans une étroite liaison d'amitié avec saint Augustin:
c'étoit un homme versé dans les sciences sublimes,
célèbre par ses grands emplois, sur-tout par le con-
sulat qu'il avoit exercé sous Honorius, & très-di-
gne d'être choisi pour paroître à la tête d'une disserta-
tion de cette nature.*

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu cet avertissement. Le 27 mai
1715.

BRILLON.



L I V R E
D E
SAINT AUGUSTIN,
De la Vie heureuse.

S I pour arriver au port de la philosophie , d'où l'on aborde aussi-tôt au pays de la vie heureuse , nous n'avions que nos lumieres & nos desirs pour nous faire tenir la route qui peut y conduire , le dirai-je sans témérité ? grand Théodore , beaucoup moins de gens y arriveroient , quoiqu'il y en arrive déjà très-peu. Car soit que Dieu , ou la nature , ou la nécessité , ou notre choix , ou quelques-unes de ces choses ensemble , ou toutes enfin réunies , (& c'est une question assez obscure que vous avez entrepris d'éclairer) nous aient dispersés çà & là , & confusément dans cet Univers , comme sur une mer orageuse ; combien peu y en a-t-il qui connoitroient où ils doivent tendre , & d'où ils doivent revenir , si dans le temps qu'ils s'égarent & qu'ils l'ignorent , une tempête , que les insensés prennent pour ennemie , ne les jettoit quelquefois , malgré toute leur résistance , sur cette terre tant souhaitée ?

II. Je m'imagine donc voir de trois sortes d'hommes qui font voile pour arriver à la philosophie. Les uns, aussi-tôt que l'âge a développé leur raison , se trouvent en cet état si près du port , que du moindre glancement & d'un seul coup de rame ils s'y

refugient ; & s'étant mis à couvert dans cet asyle , ils élèvent de loin le signal éclatant de quelques-unes de leurs victoires , pour inviter du mieux qu'ils peuvent les voyageurs à s'efforcer de venir à eux. Les autres sont bien contraires aux premiers ; séduits par le calme trompeur de la mer , ils s'abandonnent au caprice des ondes , & s'éloignent hardiment de leur patrie , jusques-là même que souvent ils ne s'en ressouvienent plus ; que si quelque vent arriere , & qui leur paroît favorable , vient insensiblement à les pousser , ils pénètrent bientôt fièrement & pleins de joie jusques dans les gouffres de la misere ; parce que de flatteuses impostures ne leur montrent le plaisir & l'honneur que sous de riantes images. Que peut-on souhaiter de mieux à de telles gens , au milieu des vains objets qui les agitent , qu'une tempête soudaine & furieuse , & quelque impétueux tourbillon qui , malgré leurs gémissements & leurs larmes , les portent dans la région des biens solides ? Cependant , il y en a parmi eux qui ne s'écartent pas si loin , & qui par conséquent reviennent sans essuyer de si violentes secousses ; ce sont ceux que les pitoyables décadences de leur fortune , & les obstacles épineux de leurs entreprises ont jettés , faute d'occupation , sur les livres & les écrits des Sages : alors ils se réveillent , pour ainsi dire , au port , où le faux calme de la mer ne leur fait plus rien espérer qui leur donne envie d'en sortir. Entre les uns & les autres il y a un troisieme genre d'hommes , qui dès le commencement de leur jeunesse , ou même après avoir été long-temps & violemment agités , ne perdent jamais de vue quelques signes , & n'oublient point au milieu des flots les douceurs de la patrie. Quelquefois , sans que rien les trompe & les retarde , ils y reviennent par le droit chemin. D'autres fois aussi , soit que leurs yeux s'égarerent dans les nuages en contemplant les astres qui s'y plongent , soit que de fausses joies les amusent , ils laissent échapper les momens d'une heureuse

Navigation ; & après avoir erré long-temps , ils se trouvent en grand péril , à moins que quelque malheur imprévu ne vienne comme une tempête au milieu de leur prospérité flottante les pousser malgré leurs efforts sur ces rives tranquilles où ils souhaitent tant de parvenir.

III. Mais à toutes ces différentes personnes qui prétendent voguer vers la région de la vie heureuse , se présente une montagne excessivement élevée , & située à l'embouchure du port , dont elle rend l'entrée très-difficile aux voyageurs , qui ne sauroient que trop la craindre , ni trop adroitement s'en détourner. Car par son éclat & par la fausse lumière qui l'environne , elle les invite à s'y arrêter , & promet à leurs desirs de les satisfaire autant que la terre fortunée où ils aspirent. Ceux mêmes qui se reposent déjà dans le port s'y laissent tellement éblouir , que souvent elle les enlève , & les retient ensuite enflés de joie sur cette élévation , d'où ils se plaisent à regarder les autres de haut en bas. Cependant ils avertissent ceux qui approchent , de crainte qu'ils n'aillent se briser contre les écueils cachés sous les flots , ou qu'ils ne croient qu'il soit aisé de s'élever où ils sont ; & charitablement ils leur enseignent la voie la plus sûre pour atteindre jusqu'à ces rivages qu'ils ont si près d'eux. Ainsi leur montrant le véritable séjour de la paix , ils les écartent de ce fantôme de gloire dont ils sont jaloux. Car quelle autre montagne pourrions-nous imaginer qu'ils auroient à craindre , eux qui sont sur le point d'entrer dans le port de la philosophie , sinon le superbe amour de la vaine gloire ? C'est en effet une montagne mal affermie , & creuse au-dedans , dont le fragile terrain venant à s'entrouvrir , ceux qui se promenoient insolemment au-dessus sont tout-à-coup abîmés , & les ténèbres qui les enveloppent leur dérobent la vue de cette demeure lumineuse qu'ils commençoient d'apercevoir.

IV. C'est-là ce que j'imagine sur ce sujet. Vous , mon cher Théodore , que j'ai uniquement en vue ,

& dont j'admire avec plaisir tous les talens ; vous êtes propre plus que tout autre à mon dessein. Examinez donc ce qui me sera inspiré sur trois sortes de personnes , & voyez en quel rang il m'a semblé que je me devois placer. J'attends infailliblement de vous le secours dont j'ai besoin. (*LIV. 3 & 6.*) Lorsqu'à l'âge de dix-neuf ans j'eus entendu lire dans les écoles de rhétorique l'Hortence de Cicéron , je me sentis tellement enflammé d'ardeur pour la philosophie , que je songeois aussitôt à me mettre sur les voies qui nous y conduisent. Beaucoup de nuages cependant m'en obscurcissoient la route , & j'avoue que les astres que je voyois se précipiter dans la mer me penferent long-temps égarer ; car je ne fais quelle superstition puérile me détournoit avec frayeur de toute recherche. Mais quand je fus devenu plus hardi , je perçois tous ces brouillards , & me persuadant qu'il falloit plutôt s'en rapporter à ceux qui enseignent , qu'à ceux qui commandent , (*LES MANICHÉENS*) je tombai entre les mains d'une sorte de gens qui prenoient cette lumière extérieure que nous voyons pour quelque chose de sublime & de divin , à quoi on devoit un culte religieux. Je n'étois pas à la vérité de ce sentiment ; mais je croyois que sous ces termes enveloppés ils cachoient de grands mystères qu'ils me découvriraient un jour. Mais lorsqu'après les avoir bien étudiés je me suis débarrassé d'eux , sur-tout depuis mon trajet en Italie , les Académiciens me tinrent encore long-temps au milieu des flots , où ma raison , comme le gouvernail du vaisseau , ne savoit à quelle impulsion se laisser conduire.

V. Ensuite j'arrivai sur ces terres heureuses , où j'appris à quel vent je devois me fier. Car souvent par les discours de notre Evêque (*S. AMBROISE* ,) & quelquefois aussi par les vôtres , je reconnus que dans l'idée de Dieu , ni dans celle de l'ame , qui approche de la Divinité plus que toute chose , il ne faut rien concevoir de corporel ; ce

DE LA VIE HEUREUSE. 701

Pendant je vous avouerai que le mariage & la gloire avoient pour moi des attrait qui me séduisirent long-temps, & m'ôtèrent la liberté de me jeter au plus vite entre les bras de la philosophie. J'espérois toujours qu'après avoir satisfait mes desirs, j'irois enfin à pleines voiles & à toutes rames me reposer dans son sein ; mais il a été donné à bien peu de gens de parvenir de la sorte à la béatitude. Je lus quelques livres de Platon, (CONFESS. LIV. 7.) dont je fais que vous aimez beaucoup la lecture ; & après les avoir comparés avec l'autorité de ceux qui nous ont instruits des divins Mystères, je fus tellement embrasé, que j'aurois voulu rompre aussi-tôt tous les liens qui m'arrêtoient, si le jugement qu'en porteroient certaines personnes n'avoit ébranlé ma résolution. Que falloit-il donc de plus pour me détacher des vains amusemens qui me retardoient, que le secours d'une tempête beaucoup plus favorable qu'on ne pensoit ? Ainsi je fus attaqué d'un si violent mal de poitrine, que je renonçai entièrement à une profession dont je ne pouvois plus soutenir le poids incommode, qui peut-être m'eût fait échouer sur les rochers des syrenes. Enfin j'ai fait aborder ma barque, toute brisée qu'elle étoit, à l'heureux séjour de la paix.

VI. Vous voyez donc à quel genre de philosophie ma navigation m'a conduit. J'y suis comme dans un port large & bien ouvert ; mais quoique son étendue le rende moins dangereux, il n'est pas pourtant sans écueils ; car j'ignore absolument à quelle partie de cette terre, qui n'est autre que la Vie heureuse, je dois précisément me fixer. Que puis-je avoir atteint de solide, puisque je suis encore flottant & chancelant sur ce qui regarde l'ame ! Ainsi je vous conjure par toute votre vertu, par votre politesse, par ce commerce & par ces liens qui unissent les cœurs, que vous me tendiez la main ; c'est-à-dire, ayez un peu d'amitié pour moi, soyez sûr aussi de la mienne, & que je vous aime

302 LIVRE DE SAINT AUGUSTIN;

tendrement : si vous répondez à mes desirs , je n'aurai pas grand effort à faire pour arriver à cette région fortunée où je présume que vous êtes déjà établi. Mais afin que vous sachiez de quelle manière je veux rassembler mes amis dans ce port , & que par-là vous jugiez plus aisément du caractère de mon cœur (car je ne sais comment me faire mieux connoître ,) j'ai résolu de vous envoyer ce qui m'a paru entre mes premières conférences de plus régulièrement hasardé , de plus digne de vous être offert , & de paroître sous votre nom. Rien ne vous convient mieux en effet , puisque c'est sur la Vie heureuse , qui mérite d'être appelée par-dessus toute chose un don de Dieu , que nous avons conféré. Votre éloquence ne m'effraye point ; car je ne crains point ce que j'aime , quoique je ne puisse y atteindre. Je crains encore moins l'éclat & l'élévation de votre fortune , puisqu'elle est aussi bienfaisante qu'elle est élevée , & rend heureux tous ceux qui lui sont soumis. Donnez , je vous prie , votre attention à ce que je vous envoie.

VII. Le premier de novembre , jour anniversaire de ma naissance , après un dîner frugal , & qui laissoit l'esprit dans toute sa liberté , j'invitai les conviés de ce jour-là , & qui étoient les mêmes que nous avions tous les jours , à se venir asseoir dans les bains , comme dans le lieu le plus retiré & le plus convenable à la saison. Je fais quelle est votre complaisance ; ainsi je ne balancerai pas à vous les faire tous connoître en vous les nommant. Il y avoit premièrement ma mere , aux prières de qui je dois plus d'une sorte de vie , mon frere Navigius , mes deux hôtes , & mes deux disciples , Trigetius & Licentius ; je ne voulus pas en exclure mes deux cousins , Lastidanus & Rusticus , quoiqu'ils n'eussent aucune teinture des sciences , pas même de la Grammaire : parce que je croyois que leur bon sens ne leur seroit pas inutile au dessein que je me proposois : nous avions aussi avec nous mon fils Adéodat , moins âgé que tous les

autres , mais dont le génie , si la tendresse ne m'a-
veugle point , me semble promettre quelque chose
de grand. Quand je les vis tous attentifs , je com-
mençai de la sorte.

VIII. Ne vous paroît-il pas évident que l'homme
est composé de corps & d'ame ? Tous en convin-
rent , à la réserve de Navigius , qui répondit ne
le pas savoir. Ne savez-vous rien du tout , lui dis-
je , ou mettez-vous cette vérité au nombre des
choses que vous ignorez ? Je crois , reprit-il , ne pas
ignorer toutes choses. Pourriez-vous , lui repliquai-
je , nous dire quelques-unes des choses que vous
savez ? Je le puis sans doute. Si cela , lui repartis-
je , ne vous fait pas de peine , dites-nous-en donc
quelqu'une. Comme je le vis embarrassé , j'ajou-
tai : vous savez du moins si vous vivez ? Oui , dit-
il , je le fais. Vous savez donc aussi , repris-je ,
que vous avez la vie ; car c'est la vie qui vous
fait vivre ? Je fais aussi cela , répondit-il. Savez-
vous aussi , continuai-je , que vous avez un corps ?
Il en convint. Vous savez donc aussi que vous êtes
composé de corps & de vie ? Je le fais sans doute ;
mais je ne fais si je ne suis composé que de cela.
Vous ne doutez donc plus , ajoutai-je , de l'exis-
tence du corps & de l'ame ; mais vous ignorez s'il
faut encore à l'homme quelque autre chose pour
avoir l'accomplissement de son être ? C'est cela ,
répondit-il. Nous examinerons , lui dis-je , une
autre fois s'il entre quelque chose encore dans la
composition de ce tout. Ce que je vous demande
maintenant à tous , puisque nous demeurons tous
d'accord qu'il ne peut y avoir d'hommes sans un
corps & une ame , pour qui des deux cherchons-
nous de la nourriture ? C'est pour le corps , dit Li-
centius. Les autres hésitoient à répondre , & dis-
patoient sourdement entr'eux comment on pou-
voit juger que ce fût pour le corps qu'on eût be-
soin de nourriture , puisqu'on ne la cherchoit que
pour vivre , & qu'assurément la vie appartenait à
l'ame. Alors je leur dis : vous paroît-il que la nour-

niture doit convenir à cette partie de nous-mêmes qui en reçoit les accroissemens & sa force. Tous acquiescerent, hormis Trigetius. Car pour quoidonc, dit-il, ne suis-je pas devenu grand, selon l'étendue de la faim qui me dévorait ? La nature, lui dis-je, a réglé la mesure de chaque corps, qui ne peut en passer les bornes. Cependant ils n'auroient pas tous leur grandeur, si les aliments leur avoient manqué ; ce qui se remarque plus aisément dans les bêtes ; & personne ne doute que la soustraction des aliments ne fasse maigrir les corps. Elle les fait maigrir, dit Licentius, mais non pas décroître. C'est assez pour ce que je prétends ; car il s'agit de savoir, si la nourriture regarde le corps ; elle le regarde bien certainement, puisqu'il tombe dans la maigreur dès qu'on la lui ôte. Tous se rendirent à mon sentiment.

IX. Mais que dirons-nous de l'ame, continuai-je ? n'aura-t-elle point aussi d'aliments qui lui soient propres, & ne vous semble-t-il pas que la science est sa nourriture ? Oui sans doute, dit ma mere, & je suis persuadée que c'est la connoissance & l'intelligence des choses qui nourrit l'ame. Trigetius parut douter de cette opinion. Vous-même aujourd'hui, lui dit ma mere, vous nous avez appris de quelle maniere & de quoi l'ame se nourrit. Car au milieu du dîner, vous nous avez dit, que jusques-là vous n'aviez point remarqué de quels vases nous nous servions, parce que vous pensiez à ce je ne fais pas quoi ; & cela n'avoit pourtant pas empêché que les viandes ne passassent de votre main dans votre bouche. Où donc étoit votre esprit, lorsqu'en mangeant vous ne faisiez pas cette attention ? Ainsi, croyez-moi, le vrai repos de l'ame, ce sont les spéculations & les pensées qui peuvent l'enrichir de quelques connoissances. Comme ils témoignoient par un petit murmure qu'ils en doutoient : n'avouez-vous pas, leur dis-je, que les ames des hommes sages sont, en un sens, plus grandes & plus pleines que celles de

des ignorans ? Ils répondirent que cela étoit clair. Mais disons donc avec raison, repris-je, que les ames de ceux qui n'ont nulle teinture des sciences & des beaux arts, sont vuides & affamées. Je les crois pleines, dit Trigetius, mais de malice & de défauts. Et c'est justement, lui repartis-je, cette plénitude qui fait la faim & la stérilité des ames. Car de même qu'un corps à qui l'on a retranché les viandes, devient souvent rempli de maladies & de corruptions, qui sont les signes de la faim qu'il souffre, de même les ames qui ne reçoivent point de nourriture, sont pleines aussi de maladies. C'est pourquoi les Anciens ont voulu que la dépravation, qui est la source de tous les vices, ait été appelée de la sorte, parce qu'elle est une privation, c'est-à-dire, parce qu'elle n'est rien : aussi la vertu, parce qu'elle lui est contraire, est appelée *frugalité*. (*Nequitia à nequidquam, frugalitas à fruge.*) Comme donc celle-ci a pris son nom des fruits de la terre, à cause de cette fécondité des ames ; ainsi l'autre, parce qu'elle produit leur stérilité, a pris le sien du néant même : car tout ce qui s'écoule, tout ce qui se dissout, tout ce qui se fond, tout ce qui se perd, n'est rien ; & c'est pourquoi de telles gens sont appelés des hommes du néant. Mais ce qui est permanent & solide, s'il est toujours, est véritablement quelque chose, comme la vertu, dont la plus belle & la principale partie s'appelle *tempérance & frugalité*. Que si ces vérités sont trop obscures pour que vous les puissiez bien comprendre maintenant, convenez du moins que si les esprits des ignorans ont aussi leur plénitude comme les corps, les ames ont aussi deux sortes d'éléments, dont l'un est utile & salutaire, & l'autre mortel & empoisonné.

X. Puisque cela est ainsi, & que nous convenons que l'homme est un composé de corps & d'ame, je crois qu'au jour de ma naissance je dois aux ames, aussi bien qu'aux corps, un repas un peu meilleur qu'à l'ordinaire. Si donc vous vous sentez

affamés , je vous dirai quel est ce repas. Car entreprendre de nourrir des gens rassasiés , c'est faire en vain de la dépense. Formons plutôt des vœux ; afin que vous ayez plus d'ardeur pour cette nourriture que pour celle du corps ; si vos âmes sont saines , cela ne manquera pas d'arriver : car il en est de même que dans les infirmités corporelles , & l'on fait qu'il n'y a point de maladie qui n'ait du dégoût pour ce qu'on lui peut donner. Ils m'assurèrent tous par leur air & par leur réponse , que volontiers ils prendroient & dévoreroient tout ce que j'avois préparé pour eux.

XI. Je recommençai donc , & leur dis : ne voulons-nous pas tous être heureux ? A peine avois-je achevé , qu'unanimement ils en convinrent. Mais , repris-je , celui qui n'a pas ce qu'il veut , vous paroît-il être heureux ? Ils le nient. Quoi ! continuai-je , quiconque a ce qu'il veut est heureux ? Il est heureux , répondit ma mère , si ce qu'il veut est un bien ; mais s'il est un mal , il a beau l'avoir , il est misérable. Alors lui marquant l'excès de ma joie en souriant : Ah ! ma mère , m'écriai-je , vous voilà parvenue jusqu'au centre de la philosophie , & sans doute il ne vous a manqué que les termes pour vous exprimer comme Cicéron , qui pensoit comme vous sur cette matière. Car dans son livre de l'Hortense qu'il a fait à la gloire & pour la défense de la philosophie , voici comme il parle : les mauvais Philosophes , & ceux qui examinent les choses trop légèrement , disent que tous ceux qui vivent comme ils veulent sont heureux ; mais c'est une erreur : car rien n'est plus misérable que de vouloir ce qui n'est pas bon ; & l'on n'est pas si malheureux de ne point obtenir ce qu'on veut , que d'obtenir ce qu'on ne doit pas vouloir. La dépravation de la volonté cause plus de mal aux hommes , que la fortune ne leur sauroit faire de bien. A ces mots ma mère fit une exclamation si à propos , que ne nous souvenant plus de son sexe , nous crûmes avoir vu un des plus grands hommes de

monde assis au milieu de nous. Pour moi, selon la mesure de mon intelligence, je compris quelle étoit la divine source d'où couloient ces vérités. Mais vous, me dit alors Licentius, vous devez donc nous expliquer ce que l'homme doit vouloir pour être heureux, & ce qu'il faut qu'il désire. Quand le jour de votre naissance viendra, lui répondis-je, daignez m'inviter à dîner, & je prendrai tout ce que vous me présenterez. A cette condition, aujourd'hui que vous dînez chez moi, je vous prie, ne me demandez pas ce qui n'est peut-être pas apprêté. Il se repentit de son avertissement, qui n'avoit pourtant rien que de prudent & de modeste. Enfin, continuai-je, nous demeurons donc du moins tous d'accord que personne ne peut être heureux quand il n'a pas ce qu'il désire, & que tous ceux qui l'ont ne sont pas heureux. Ils y acquiescerent.

XII. Vous convenez, je m'assure, leur dis-je, que celui qui n'est pas heureux est misérable. Aucun d'eux ne contredit. Ainsi celui qui n'a pas ce qu'il désire est misérable. Tous en convinrent. Que doit donc acheter l'homme pour devenir heureux? car peut-être on nous le serviroit à ce repas que nous faisons ici: & de cette sorte nous aurons égard au bon appétit de Licentius. Pour moi je crois qu'il ne doit tâcher d'acquérir que ce qu'il lui est libre d'avoir. Cela leur parut à tous évident. Ainsi, dis-je, il faut que ce soit quelque chose de permanent, d'indépendant de la fortune, & d'inaccessible à ses coups; car nous ne pouvons avoir quand nous voulons, & aussi longtemps que nous le voulons, rien de ce qui est fragile & mortel. Tous étoient de ce sentiment. Mais Trigetius prit la parole, & dit: il y a grand nombre de gens chéris de la fortune, qui jouissent avec beaucoup d'abondance & de joie dans cette vie de ces choses que vous appelez fragiles & périssables; & il ne leur manque rien de ce qu'ils désirent. Celui qui craint, lui dis-je, vous semble

t-il être heureux ? Non , il ne me le semble pas , répondit-il. Et celui qui peut perdre ce qu'il aime , peut-il être exempt de crainte ? Non , dit-il , cela est impossible. Or , toutes ces choses , repris-je , dépendantes du hazard , peuvent se perdre ; tout homme donc qui les aime , quoiqu'il les possède , ne sauroit pas être heureux. Il ne répondit plus rien. Quand même , dit ma mere , il seroit sûr de ne les pas perdre , elles ne pourroient le rassasier ; de sorte qu'il seroit d'autant plus misérable , qu'il sentiroit toujours la même indigence. Mais , dis-je , si dans l'abondance de tous ces biens où il se verroit plongé , il savoit donner des bornes à ses desirs , & si , satisfait de ce qu'il auroit , il en savoit jouir avec un plaisir honnête , ne vous sembleroit-il pas heureux ? Il le seroit , dit-elle , non pas pourtant par la jouissance de ces choses , mais par la modération de son ame. Fort bien , repris-je , on ne pouvoit mieux répondre à une question pareille , & telle que vous êtes , vous n'y devez pas répondre autrement. Ainsi nous voyons donc véritablement que celui qui veut être heureux doit tâcher de ne rien acquérir que de solide , & qu'il ne soit à l'épreuve des plus violentes secousses de la fortune. Il y a long-temps , dit Trigerius , que nous en sommes persuadés. Dieu , dis-je alors , vous paroît sans doute éternel & toujours immuable ; & c'est une vérité si certaine , qu'il n'est pas besoin d'en faire une question : leur religion & leur piété leur firent dire à tous la même chose. Ainsi , leur ajoutai-je , celui qui possède Dieu est heureux.

XIII. Ils avouerent cette conséquence avec un acquiescement plein de joie. Nous n'avons donc plus , leur dis-je , rien à examiner , sinon quel est l'homme qui possède Dieu ; car assurément il sera heureux. Dites-moi sur cela vos sentiments ? Licentius dit alors : celui qui vit bien possède Dieu. Celui-là , dit Trigerius , possède Dieu , qui fait ce que Dieu veut qu'il fasse. Lastidianus dit qu'il étoit de cette opinion. Et notre jeune homme ,

DE LA VIE HEUREUSE. 109

moins âgé que les autres , nous dit : celui-là possède Dieu , qui n'a point d'impureté dans le cœur. Ma mere approuva toutes ces réponses , mais sur-tout cette dernière. Comme mon frere Navigius ne disoit mot , je lui demandai ce qu'il pensoit ; il dit aussi qu'il étoit du dernier sentiment. Je ne crus pas devoir négliger sur une question si grave le sentiment de Rusticus , qui me paroissoit se taire , moins par incertitude que par modestie , & qui dit qu'il pensoit comme Trigetius.

XIV. Je fais , dis-je , maintenant tous les sentiments de chacun de vous sur cet important sujet , au-delà de quoi il n'y a rien à chercher , ni rien à trouver. Continuons seulement à approfondir cette matiere avec la même bonne foi & la même tranquillité que nous avons commencé de faire : mais cela nous meneroit trop loin. Les repas de l'esprit ont aussi leur intempérance ; & en se jettant sur les viandes imprudemment & avec excès , on se met quelquefois en état de les digérer plus mal. Si vous m'en croyez , nous reviendrons demain avec plus d'appétit sur notre question ; car il ne faut pas songer avec moins de précaution à la foible portée des ames , qu'à leur faim. Je vous permets néanmoins volontiers de vous amuser au ragoût qu'il me vient tout-à-coup dans l'esprit de vous présenter. Il est , si je ne me trompe , composé & assaisonné de ce miel qui plaît tant aux jeunes gens , & tel que d'ordinaire on le sert à la fin du repas. A ces mots , tous se redresserent comme pour mettre la main à un plat trop éloigné d'eux , & me presserent de leur apprendre au plutôt de quoi il s'agissoit. Qu'en pensez-vous , leur dis-je , la question que nous avons entrepris d'éclaircir ne le seroit-elle pas déjà , si nous n'avions affaire aux Académiciens ? Les trois d'entre nous qui savoient les dogmes de ces Philosophes , n'eurent pas plutôt entendu prononcer leur nom , qu'ils se leverent avec joie , & ayant tendu les mains comme on fait pour aider un officier qui sert un plat sur une table.

ils témoignèrent dans les termes les plus éloquens qu'ils purent, que rien ne leur seroit plus agréable à entendre.

XV. Alors je leur proposai la chose ainsi : S'il est évident que celui qui n'a pas ce qu'il désire n'est pas heureux ; comme la raison vient de nous le démontrer , & que d'ailleurs personne ne cherche ce qu'il ne veut pas trouver , les Académiciens qui cherchent toujours la vérité veulent la trouver par conséquent , & veulent en avoir la découverte ; mais ils ne la trouvent point : donc ils n'ont point ce qu'ils veulent , donc ils ne sont pas heureux. Or , n'y a que l'homme heureux qui soit sage ; donc l'Académicien n'est pas sage. Aussi-tôt tous se récrièrent comme ayant saisi ce raisonnement. Mais Licentius fit sa réflexion , & retenu prudemment par la crainte d'acquiescer trop vite : j'ai senti la force de l'argument comme vous , nous dit-il ; frappé par la conclusion , je me suis récrié comme les autres ; mais je n'avalerai encore rien. Je veux garder ma part pour Alype : car ou il la goûtera avec moi , ou il m'apprendra pourquoi je ne dois pas en goûter moi-même. Navigius , lui dis-je , à cause de son mal de rate , devoit plus craindre les douceurs que vous. Nullement , dit Navigius en souriant , ces fortes de ragoûts me guériront ; & ce raisonnement hérissé & entortillé que vous venez de faire , est comme ce miel du mont Hymette , dont la douceur piquante ne gonfle point les entrailles. Ainsi , quoique j'aye le palais mal affecté , je le fais volontiers passer le plus avant qu'il m'est possible ; car je ne vois pas comment on voudroit s'opposer à cette conséquence. On ne le peut pas absolument , dit Trigetius ; ainsi je me fais bon gré de m'être depuis si long-temps déclaré l'ennemi de ces Philosophes. Je ne sais même par quel mouvement de la nature , ou pour mieux dire , par quelle inspiration divine , j'ai toujours eu de l'aversion pour eux , sans savoir comment il les falloit réfuter.

XVI. Pour moi, dit Licentius, je ne les abandonne point encore. Ainsi, repartit Trigetius, vous n'êtes pas de notre sentiment. Vos sentiments, lui dit Licentius, sont-ils différents de ceux d'Alipe ? Je suis assuré, lui dis-je, que si Alype étoit ici, mon petit raisonnement le persuaderoit ; car il ne pourroit pas raisonner assez de travers pour s'imaginer, ou qu'un homme qui souhaiteroit avec ardeur d'avoir le souverain bien de son ame, & ne l'auroit pas, seroit heureux néanmoins, ou que les Académiciens ne veulent pas trouver la vérité, ou qu'on peut sans être heureux être sage. Cest trois propositions sont le fruit, le froment & le miel dont est composé ce ragoût, où vous craignez tant de toucher. Quoi ! vous croyez, dit-il, qu'il se rendroit à ces minuties puériles, & qu'il abandonneroit les Académiciens avec la profusion de leurs arguments, dont l'inondation est capable d'engloutir ce je ne fais quoi de succinct & de ramassé ? Ne diroit-on pas, lui repartis-je, que nous ayons quelque longue discussion à faire, & particulièrement avec Alype, comme si en lui-même il ne trouveroit pas suffisamment de quoi le convaincre de ce qu'il y a de solide & d'utile dans ce qui vous paroît si frivole ? Mais vous qui prenez le parti de déférer à l'autorité des absents, que désapprouvez-vous dans nos trois propositions ? Niez-vous que celui qui n'a pas ce qu'il désire n'est pas heureux ? Est-ce que les Académiciens ne souhaitent pas de trouver la vérité qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ? Vous semble-t-il que le Sage ne soit pas heureux ? Assurément, dit-il avec un souris mêlé de dépit, on peut être heureux sans avoir ce qu'on désire. J'ordonnai qu'on écrivit ; mais il s'écria : Je n'ai pas achevé. Et comme je fis signe que cela s'écrivit encore, il ajouta : Eh bien ! oui, j'ai tout dit, qu'on écrive. (C'est que j'avois réglé qu'il ne se diroit aucune parole qu'on pût dérober à notre mémoire.) De cette sorte je faisois flotter notre jeune homme entre l'opiniâtreté & la honte,

XVII. Mais tandis que par ces petites railleries nous l'excitons à prendre sa part du repas, je remarquois que tous les autres n'étoient point au fait de ce que nous agitions , & qu'ils nous regardoient sérieusement dans l'attente de savoir ce qui causeroit entre nous d'eux une dispute si enjouée. Cela me parut à peu près semblable à ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui se trouvant dans un repas avec des conviés prompts à prendre & après à manger, s'abstiennent de toucher à rien , ou par sagesse ou par pudeur. Mais comme je les avois tous invités, & que je faisois-là , puisqu'il faut tout dire , le personnage d'un homme d'importance , & de l'un de ces gens qui font bien les honneurs d'un grand repas , je fus touché de voir à notre table tant d'inégalité & de différence ; & ne le pouvant souffrir davantage , je regardois ma mere avec un souris. Alors comme si la générosité lui eût fait ordonner de tirer d'un lieu de réserve de quoi nourrir ceux qui n'en avoient pas assez : apprenez-nous donc , me dit-elle , qui sont ces Académiciens , & déclarez-nous leurs principes. Après que je les eus expliqués en peu de paroles , & assez clairement pour les renvoyer tous bien instruits : ces philosophes , ajouta-t-elle , sont de vrais épileptiques. (CADUCARII.) C'est le terme dont on appelle parmi nous ceux qui tombent du haut-mal. En disant ce mot , elle se leva pour s'en aller. Et tous bien contents , nous finîmes ainsi la dispute , & en riant nous nous en retournâmes au logis.

XVIII. Le lendemain après dîner nous allâmes , mais plus tard , nous asseoir tous dans le même endroit. Vous avez un peu différé , leur dis-je , de vous rendre à notre repas ; ce n'est pas , je crois , par indigestion : mais prévenus du petit nombre de mets qu'on vous serviroit , il vous a paru qu'il ne falloit pas vous assembler de si bonne heure , & que vous auriez bientôt tout dévoré. Aussi ne deviez-vous pas penser qu'il restât beaucoup de choses à vous offrir , puisque le jour même de la

fête on vous en avoit présenté si peu. Peut-être avez-vous jugé sainement ; mais en vérité je ne fais pas mieux que vous ce qui vous a été préparé ; c'est un autre que moi qui prépare à tous incessamment tout ce qui les doit nourrir , & particulièrement dans ces sortes de repas ici ; mais nous, soit par débilité , soit par réplétion , soit par trop d'affaires , nous manquons souvent à prendre cette nourriture capable de rendre heureux tout homme qui ne la rejette pas , comme nous en demeurâmes hier tous d'accord , & très-sincèrement , si je ne me trompe. Car la raison nous ayant convaincu que celui qui possède Dieu est heureux , & personne de vous ne s'étant opposé à cette démonstration , on demanda ensuite quel homme nous paroïssoit posséder Dieu ? On avança , si je m'en souviens , trois sentiments. Les premiers dirent , que celui-là possédoit Dieu , qui en faisoit la volonté ; les seconds , qu'il ne falloit que bien vivre pour posséder Dieu ; & les derniers , que l'esprit de Dieu leur paroïssoit résider en ceux en qui l'esprit des démons ne résidoit point.

XIX. Mais peut-être n'avez-vous tous qu'une même opinion exprimée diversement : Car , si nous considérons les deux premiers , nous verrons que faire ce que Dieu veut , c'est bien vivre , & que bien vivre , c'est faire ce que Dieu veut. Un homme qui vit bien vous paroît-il faire autre chose qu'obéir à la volonté de Dieu ? Ils en convinrent. Il faut, leur dis-je , un peu plus examiner la troisième proposition. L'esprit impur , autant que je le conçois , se prend en deux manières ordinairement , dans l'usage de nos saints Mystères. Tantôt on entend celui qui s'empare extérieurement des hommes , qui trouble leurs sens , & les met en telle fureur , que les Ministres ecclésiastiques sont obligés de leur imposer les mains pour les chasser , ce qu'on appelle exorciser ; c'est-à-dire en vertu de la parole de Dieu le faire sortir dehors en le conjurant. L'esprit impur se prend encore pour toute ame souillée de quelque

114 LIVRE DE SAINT AUGUSTIN ;
impureté, c'est-à-dire assujettie aux vices & aux
erreurs. Ainsi , jeune homme , vous à qui le déga-
gement & la pureté de votre cœur ont fait peut-être
avancer ce sentiment , je vous demande quel hom-
me vous semble n'avoir pas l'esprit impur ? Est-ce
celui en qui n'habite pas le démon , qui d'ordinaire
fait faire aux hommes tant d'extravagances ; ou
bien, est-ce celui qui a purifié son ame de toutes
sortes de vices & de péchés ? Celui-là , dit-il , qui
vit chaste ment me paroît n'avoir point l'esprit im-
pur. Mais : qui appelez-vous chaste , repris-je ? est-
ce celui qui ne peche point , ou seulement qui , s'ab-
stenant de tout commerce impudique , tombe dans
des autres péchés ? Celui-là , dit-il , est chaste qui a
toujours Dieu en vue , & qui lui est toujours uni.
Je pris plaisir à faire écrire les paroles de ce jeune
homme , comme il les avoit proférées ; & j'ajoutai
ensuite : il est donc nécessaire qu'il vive bien , & qui-
conque vit bien , est nécessairement tel que vous di-
rez : que vous en semble ? Il en convint , & les
autres aussi. Tout se réduit donc , conclusai-je , à
une seule & même opinion ?

XX. Mais , je vous demande en passant : Dieu
veut-il que l'homme le cherche ? Ils dirent qu'oui.
Je vous demande encore : pouvons-nous dire que
celui qui cherche Dieu , vive mal ? Nullement ,
répondirent-ils. Répondez encore à une troisième
interrogation. L'esprit impur peut-il chercher Dieu ?
Ils le nièrent tous , à la réserve de Navigius , qui
douta un moment , & se rendit ensuite au sentiment
des autres. Si donc , repris-je , celui qui cherche
Dieu fait ce que Dieu veut , il vit bien , & l'esprit
impur n'habite point en lui. Or , celui qui cherche
Dieu , ne le possède pas encore ; il ne faut donc pas
croire que celui , ou qui vit bien , ou qui fait ce que
Dieu veut , ou en qui n'est pas l'esprit impur , pos-
sède Dieu tout aussi-tôt. A cet endroit , comme ils
se moquoient tous les uns des autres , de s'être laissé
séduire à nos questions , & de me les avoir trop vite
accordées , ma mere , après avoir été long-temps

Surprise, demanda que je lui étendisse un peu plus cet argument, que la nécessité des conséquences m'avoit fait resserrer en si peu de paroles. Quand je le lui eus bien développé : mais, dit-elle, personne ne peut parvenir à la possession de Dieu, qu'après l'avoir cherché auparavant. Fort bien, lui répondis-je ; cependant celui qui cherche encore Dieu ne le possède pas encore, quoiqu'il vive bien. Ainsi, tous ceux qui vivent bien ne possèdent pas Dieu. Il me semble, dit-elle, qu'il n'y a personne en qui Dieu ne soit. Il est favorable dans celui qui vit bien ; & contraire dans celui qui vit mal. Ainsi, lui dis-je, nous avons mal fait hier d'accorder que celui en qui Dieu réside est heureux, puisqu'il réside dans tous les hommes, & que tous ne sont pas heureux. C'est qu'il faut, dit-elle, qu'il y réside comme favorable.

XXI. Du moins donc, lui dis-je, il demeure certain entre nous que celui à qui Dieu est favorable est heureux. Je voudrois bien, dit Navigius, être de votre sentiment ; mais je crains toujours pour le bonheur de celui qui cherche encore, surtout afin que vous ne soyez pas obligé d'appeler heureux l'Académicien à qui, dans le discours de hier, on donna le nom d'épileptique, selon moi, fort à propos. Car je ne saurois dire que Dieu soit contraire à un homme qui le cherche ; que si ce seroit un blasphème, il faut donc dire qu'il lui est favorable. Or, selon vous, celui à qui Dieu est favorable est heureux ; donc celui qui le cherche est heureux. Mais tout homme qui cherche, n'a pas encore ce qu'il veut. Ainsi l'homme, sans avoir ce qu'il veut, pourra être heureux. Cela nous paroïsoit néanmoins hier bien absurde, & nous nous imaginions avoir par-là dissipé les ténèbres des Académiciens. De sorte que Licentius va présentement triompher de nous ; & comme un sage Médecin, il m'avertira sans doute, que pour avoir pris témérairement ces douceurs nuisibles à ma santé, je dois en porter la peine, qui sera la honte de me dédire.

XXII. Ma mere à cet endroit se mit à rire aussi.

bien que nous. Pour moi , dit Trigetius , je ne demeure pas si-tôt d'accord que Dieu soit contraire dès qu'il n'est pas favorable ; & il peut , ce me semble , y avoir un milieu entre ces deux extrêmes. Mais cet homme , lui dis-je , à qui Dieu n'est ni favorable ni contraire , de quelle maniere convenez-vous qu'il ait Dieu ? Comme il s'arrêtoit à ces mots : autre chose est , dit ma mere , d'avoir Dieu , & autre chose de n'être pas sans Dieu. Quel est donc le meilleur , repris-je , ou de l'avoir , ou de n'être pas sans lui ? Autant que je le puis concevoir , dit-elle , voici quelle est ma pensée : Celui qui vit bien , a Dieu , mais favorable ; celui qui vit mal , l'a aussi , mais contraire ; à l'égard de celui qui le cherche encore , & qui ne l'a pas trouvé , il ne l'a ni contraire ni favorable ; mais il n'est pas néanmoins sans Dieu. Est-ce là , continua-t-elle , votre sentiment ? Ils en convinrent tous. Dites-moi , je vous prie , leur repliquai-je , vous paroît-il que Dieu soit favorable à celui qu'il favorise ? Tous acquiescerent. Dieu favorise-t-il celui qui le cherche ? Il le favorise , répondirent-ils. Ainsi , ajoutai-je , celui qui cherche Dieu l'a favorable ; & celui qui a Dieu favorable , est heureux ; donc celui qui le cherche est heureux. Or , celui qui cherche n'a pas encore ce qu'il veut ; donc que celui qui n'a pas ce qu'il veut sera heureux. Franchement , dit ma mere , je ne saurois croire qu'on soit heureux quand on n'a pas ce qu'on veut.

Ainsi , lui répliquai-je , tout homme qui a Dieu favorable n'est pas heureux. Si la raison , reprit ma mere , m'a forcé à l'avouer , il faudra bien en convenir. Voici donc , continuai-je , quel ordre on peut donner à tous ces raisonnemens. L'homme qui a trouvé Dieu , a Dieu favorable , & est heureux ; celui qui le cherche l'a favorable , mais n'est pas encore heureux ; & celui que les vices & les péchés séparent de Dieu , non-seulement n'est pas heureux , mais n'a pas de plus Dieu favorable.

XXIII. Cette distinction leur plut à tous. Voilà qui va bien , leur dis-je ; mais je crains encore que

Vous ne soyez ébranlés par la proposition dont nous étions convenus auparavant, que quiconque n'est pas heureux est misérable; car il s'ensuivra de-là qu'un homme à qui Dieu est propice, est misérable, puisque nous avons dit que celui qui cherche encore Dieu n'est pas heureux. Faudra-t-il, dit Cicéron, que nous appellions riches des gens qui possèdent sur la terre de grands héritages & de grands domaines, & que nous appellions pauvres ceux qui possèdent toutes les vertus? Mais je vous prie d'examiner s'il est aussi vrai que tout misérable est dans l'indigence, comme il est vrai que tout indigent est dans la misère; car alors il sera vrai de dire que la misère n'est autre chose que l'indigence; ce que vous avez bien remarqué que j'approuvois quand on l'a dit; mais cela seroit trop long pour disputer aujourd'hui: ainsi je vous conjure qu'aucun dégoût ne vous empêche de vous trouver encore demain à cette même table. Quand ils eurent tous promis de s'y trouver volontiers, nous nous levâmes & nous en allâmes.

XXIV. Nous nous aperçûmes le troisieme jour de nos conférences, que les nuages du matin qui nous avoient obligés les autres jours à nous tenir dans les bains, se trouvoient entièrement dissipés, & l'après-dinée nous parut si belle, qu'elle nous invita de descendre dans la petite prairie voisine. Après que nous nous y fûmes tous assis à l'endroit le plus commode, nous continuâmes ainsi ce qui nous restoit à examiner. Maintenant, leur dis-je, me voilà parfaitement éclairci de presque tout ce que je voulois que vous répondissiez à mes questions. Afin donc que nous puissions distinguer ce repas ici de quelques jours d'intervalle, je crois qu'il ne sera pas nécessaire que vous me répondiez rien davantage; ou ce sera du moins très-peu de chose. Ma mere avoit dit, ce me semble, que la misère n'étoit autre chose que l'indigence, & nous convinmes tous qu'à la vérité tout indigent étoit misérable; mais de savoir si tout misérable est indigent;

c'est une petite question que nous n'eûmes pas hier le loisir de bien discuter. Que si la raison nous peut démontrer que cela est ainsi , nous aurons trouvé quel est l'homme heureux ; car ce sera celui qui n'est pas indigent , puisque tout homme qui n'est pas misérable est heureux : c'est donc être heureux que de n'être pas dans l'indigence , supposé que la misère & l'indigence soient la même chose , sous différents noms.

XXV. Pourquoi dès-à-présent , dit Trigetius , ne peut-on pas conclure que tout homme qui n'est pas dans l'indigence est heureux , puisqu'il est clair que tout indigent est misérable ? Car je me souviens que nous sommes convenus qu'il n'y a point de milieu entre l'homme misérable & l'homme heureux. Mais , lui dis-je , vous paroît-il un milieu entre un homme mort & un homme vivant ? Tout homme n'est-il pas ou vivant ou mort ? Je l'avoue , dit-il. Il n'y a plus de milieu , lui dis-je , outre ce que nous disons. A quoi sert tout cela , continua-t-il ? Vous avouerez , je m'assure , lui repliquai-je , qu'un homme enterré depuis plus d'un an est mort. Cela est vrai. Et celui qui est enterré depuis moins d'une année , est-il en vie ? Cela ne s'ensuit pas. Donc , repris-je , il ne s'ensuit pas que si tout indigent est misérable , celui qui n'est pas indigent soit heureux ; quoiqu'entre l'homme heureux & l'homme misérable on ne puisse pas trouver plus de milieu qu'entre un homme vivant & un homme mort.

XXVI. Comme quelques-uns d'eux me parurent avoir peine à comprendre ce raisonnement , je pris soin de le rendre plus clair , & me proportionnai du mieux que je pus à leur indigence. Personne de vous , continuai-je , ne doute que celui qui est indigent est misérable ; & nous ne sommes point embarrassés par certains besoins où le Sage est assujetti ; car cela ne regarde point son ame , où réside la félicité de sa vie. Le Sage est l'homme parvenu à toute sa perfection. Or , l'homme en cet état n'a besoin de rien. Si ce qui semble nécessaire au

corps lui est offert, il le prend; & s'il ne l'a pas, cette privation ne peut l'émouvoir. Tout homme sage est intrépide, & tout intrépide ne craint rien. Ainsi le Sage ne craint ni la destruction de son corps, ni les douleurs; car pour les éviter, ou pour les suspendre, il se feroit des nécessités de plusieurs choses dont la privation peut lui arriver. S'il les a néanmoins, ces choses, il ne laisse pas d'en faire un usage honnête, puisque c'est une maxime indubitable, qu'il y a de l'extravagance à souffrir un mal qu'on peut éviter. Il évitera donc la mort & la douleur, autant qu'il pourra le faire avec bienséance; de crainte, s'il ne les évitoit pas, qu'il ne devînt misérable, non parce que ces maux lui seroient arrivés, mais parce qu'il n'auroit pas voulu les éviter; ce qui seroit une folie manifeste: de sorte qu'il seroit misérable en n'évitant pas ces maux, non pas à cause qu'il les souffriroit, mais à cause de sa folie. Que si, malgré ses précautions & ses soins, il n'est pas en sa puissance d'éviter les maux quand ils viendroient tous fondre sur lui, il ne seroit pas pour cela misérable. Ainsi la maxime du Poète est encore vraie: (*Terent. in Eunuc.*) quand vous ne pouvez faire ce que vous voulez, il ne faut vouloir que ce que vous pouvez. Comment seroit misérable celui à qui il n'arrive que ce qu'il veut, & qui ne peut vouloir ce qui lui paroît impossible? Car il ne désire que des choses dont il est sûr de jouir; & comme il ne veut rien que ce que la vertu prescrit, & ce que la sagesse ordonne, on ne peut jamais le lui enlever.

XXVII. Voyez maintenant s'il vous semble que tout misérable est dans l'indigence. Ce qui fait que mal aisément on accorde cette proposition, c'est qu'il y en a beaucoup qui jouissent abondamment des faveurs de la fortune, & à qui tout réussit si bien qu'ils n'ont qu'à vouloir pour posséder aussi-tôt tout ce qu'ils désirent. Il est difficile néanmoins de parvenir à ce genre de vie. Mais supposons un homme tel que Cicéron nous dépeint un certain

Aratus ; comment s'imaginer quelque indigent dans le plus riche , le plus agréable , le plus voluptueux de tous les hommes , & à qui jamais rien ne manqua , ni pour le plaisir , ni pour le crédit , ni pour la santé ? Car il trouvoit tout ce qu'il vouloit dans la fertilité de ses terres , dans l'abondance de ses revenus , & dans l'agrément de ses amis , sans faire de tout cela nul usage qui pût l'incommoder ; & pour tout dire en un mot , tous ses desseins & tous ses desirs eurent toujours d'heureux succès. Peut-être quelqu'un vous dira qu'il voulut encore avoir plus qu'il n'avoit : nous n'en savons rien ; mais ce qui suffit à notre question , supposons qu'il s'en contentât pleinement , vous paroît-il avoir été dans l'indigence ? Quand je conviendrois , dit Licentius , qu'il ne desiroit rien davantage , ce que j'ai assez de peine à concevoir d'un homme qui n'est pas Philosophe , puisqu'on nous dit néanmoins qu'il avoit un esprit juste , il n'étoit donc pas sans crainte que quelque coup d'une disgrâce imprévue ne lui enlevât tout ce qu'il avoit. Car il ne faut pas faire un grand effort pour comprendre que toutes ces choses , en telle abondance que nous les supposions , étoient soumises aux divers accidens de la vie. Ainsi , mon cher Licentius , lui dis-je en riant , vous voyez que la bonté d'esprit de cet homme heureux l'empêchoit de jouir de la vie heureuse ; car plus il avoit de prudence , plus il prévoyoit qu'il pouvoit perdre tous ses biens : cette crainte le tourmentoît donc , & confirmoit en lui cette maxime commune : qu'un homme sans confiance n'a d'esprit que pour se rendre malheureux.

XXVIII. Cela le fit sourire , & les autres aussi. Prenons-y garde pourtant , leur ajoutai-je ; nous voyons bien qu'il craignoit , mais non qu'il fût dans l'indigence. Or , c'est la question ; car l'indigence consiste à n'avoir pas , & non pas à craindre de perdre ce qu'on a. Or , cet homme étoit misérable par la crainte qu'il avoit , & nullement par son indigence ; ainsi tout homme misérable n'est pas indigent.

DE LA VIE HEUREUSE. 377

Ma mere , de qui j'examinois le sentiment , ayant approuvé mon raisonnement , hésita néanmoins un peu. Je ne fais , dit-elle , & je ne comprends pas trop bien comment on peut séparer la misere de l'indigence , & l'indigence de la misere : car cet homme si riche & si opulent que vous voudrez , & qui ne desiroit rien , à ce que vous dites , puisqu'il craignoit pourtant de perdre ce qu'il avoit , étoit dans l'indigence ; car pouvons-nous dire , quand l'or & l'argent lui manquent , qu'il est indigent , & que quand il manque de sagesse , il ne l'est pas ? Cette réflexion fit que tous se récrierent avec surprise , & ne me donna pas peu de plaisir à moi-même , de voir que ma mere eût trouvé plutôt qu'un autre ce que j'avois recueilli de plus solide des livres des Philosophes , & ce que je m'étois proposé de ne dire qu'à la fin. Voyez , leur dis-je , quelle différence il y a entre l'étude de toutes les sciences , & un esprit uniquement attentif à Dieu. Car de quel autre principe pourroit venir ce qui nous étonne ici ? A ces mots , Licentius avec une exclamation pleine de joie : on ne pouvoit , dit-il , rien avancer de plus vrai ni de plus divin ; car la plus grande & la plus misérable indigence , c'est la privation de la sagesse ; mais quiconque aussi n'en est pas privé , ne peut souffrir aucune indigence.

XXIX. Ainsi , ajoutai-je , l'indigence de l'esprit n'est autre chose que la folie , qui est l'opposé de la sagesse , & qui lui est aussi contraire que la mort l'est à la vie , & la béatitude à la misere ; il n'y a point de milieu : comme tout homme qui n'est pas heureux est misérable , & que celui qui n'est pas mort est vivant ; de même il est clair que celui qui n'est pas fou doit être sage. Donc vous pouvez voir que Sergius Aratus n'étoit pas seulement misérable , parce qu'il craignoit de perdre tout ce qu'il avoit reçu de la fortune , mais parce qu'il y avoit de la folie à le craindre ; de sorte que ces richesses fragiles & flottantes , qu'il regardoit comme de grands biens , le rendoient encore plus misérable.

que s'il n'eût rien du tout appréhendé. Car l'assoupissement de son esprit l'eût mis dans une plus grande sécurité que la vigilance , qui le rendoit misérable , en le plongeant dans un plus grand abyme de folie. Si donc l'homme privé de sagesse souffre une extrême indigence ; & si le sage n'a besoin de rien , il s'ensuit que l'indigence est une folie ; & comme il n'y a point de fou qui ne soit misérable , il n'y a point de misérable qui ne soit fou. Comme donc toute indigence est une misère , de même toute misère est une indigence.

XXX. Trigetius témoigna qu'il ne comprenoit pas bien cette conséquence. De quoi , lui dis-je , sommes-nous convenus par nos raisonnemens ? Que celui , répondit-il , qui n'a pas la sagesse est dans l'indigence. Et qu'appellez-vous , lui repartis-je , être indigent ? C'est , dit-il , n'avoir pas la sagesse. Mais qu'est-ce , continuai-je , que de n'avoir pas la sagesse ? Comme il se taisoit ; n'est-ce pas , ajoutai-je , avoir la folie ? C'est cela même , répondit-il. Ainsi , lui dis-je , être indigent n'est autre chose que d'être fou. D'où il s'ensuit nécessairement que ce qu'on appelle folie est l'indigence sous un autre nom. Je ne fais pourtant pas bien encore ce que veut dire avoir de l'indigence & avoir de la folie ; car c'est comme si nous disions qu'un lieu privé de la lumière a de l'obscurité ; ce qui signifie seulement n'avoir pas de lumière. Car l'obscurité n'est pas un être qui vienne & qui s'en retourne ; mais la privation de lumière est précisément ce qu'on appelle *obscur* ; comme manquer d'habits , c'est ce qu'on appelle être nud , puisque quand on prend un habillement , la nudité n'est pas un être mobile qui s'en aille. Ainsi , nous disons qu'un homme est indigent , dans le même sens que nous disons qu'il est nud. Car l'indigence est un terme qui signifie une privation. Ainsi , pour m'expliquer du mieux qu'il m'est possible , quand on dit : cet homme a de l'indigence , c'est comme si l'on disoit : il a de ne point avoir. Si donc on a fait voir que la folie est une in-

Indigence véritable & formelle, voyez s'il vous paroît à présent que la question que nous avons entrepris d'éclaircir le soit assez. Car il étoit douteux entre nous, si par le nom de misere nous entendions autre chose qu'indigence. Nous vous avons prouvé que le nom d'indigence se donnoit, avec raison, à la folie. Comme donc tout homme insensé est misérable, & que tout misérable est insensé, de même il faut nécessairement avouer que non-seulement tout indigent est misérable, mais que tout misérable est indigent. Que si, parce que le misérable & l'insensé ne sont qu'un, il faut conclure que la folie est une misere, pourquoi ne conclurons-nous pas, puisque le misérable & l'indigent ne sont qu'un, que la misere aussi n'est autre chose que l'indigence?

XXXI. Comme ils en demeurèrent tous d'accord : maintenant, leur dis-je, nous avons à voir quel est celui qui n'est pas indigent ; car il sera le sage & le bienheureux. La folie, comme nous avons dit, est l'indigence même ; & c'est son véritable nom : car ce terme signifie ordinairement je ne sais quoi de stérile & de pauvre. Faites, je vous prie, beaucoup d'attention avec quel soin les premiers hommes ont donné des noms à toutes ces choses, & particulièrement à celles dont la connoissance nous étoit plus nécessaire. Déjà nous sommes convenus que tout homme insensé est indigent, & que tout indigent est insensé : je crois que vous conviendrez aussi que tout esprit insensé est vicieux, & que sous le nom de folie sont renfermés tous les vices de l'esprit. Le premier jour de nos conférences, nous avons dit que le mot de dépravation tire son origine de privation : (*nequitia à nequidquam.*) Comme au contraire, le mot de bonté vient de fécondité. (*Homo frugi à fruge.*) Ainsi, ce qui paroît le plus essentiellement dans la bonté & dans la malice, c'est proprement l'être & le néant. Mais que croyons-nous qui soit proprement contraire à l'indigence dont il est ici question ? Comme ils s'arrêtoient en cet endroit, je disois bien, répondit Trigetius.

LIVRE DE SAINT AUGUSTIN ;

que c'est les richesses : mais je vois que les richesses sont le contraire de la pauvreté. Cela s'approche assez , lui dis-je , car d'ordinaire on prend pour une même chose la pauvreté & l'indigence. Cependant , il faut trouver une autre expression , & ne pas laisser manquer d'un mot le meilleur parti : car si celui de la misère est assez riche pour en avoir deux , qui sont l'indigence & la pauvreté , il n'est pas juste que celui de la béatitude n'en ait qu'un , qui est les richesses. Et rien ne seroit plus déraisonnable que de voir une indigence de termes dans la chose même la plus opposée à l'indigence. Le mot de plénitude , s'il est permis d'en user , dit Licentius , me paroît opposé à l'indigence.

XXXII. Par la suite , leur dis-je , nous cherchons le terme avec plus de soin ; & il ne faut pas beaucoup s'en soucier quand on cherche la vérité. Car quoique Saluste , le plus habile homme du monde à bien définir les choses par leur nom , ait opposé à l'indigence les richesses , j'aime encore mieux le terme de plénitude que vous avez trouvé. Ne nous inquiétons point de ces bagatelles ; n'appréhendons point de déplaire aux Grammairiens en négligeant un peu nos termes. (*Il veut parler de Verecundus , qui lui avoit si obligeamment prêté sa maison. Verecundus étoit Grammairien.*) Ceux qui nous ont ici donné l'usage de leurs domaines ne nous en puniront pas. Cela les fit rire , & je leur dis ensuite : comme vous voilà très-attentifs à ce que Dieu inspirera , & que loin de mépriser vos pensées , je les regarde comme des oracles , voyons ce que signifie cette expression ; car je n'en trouve point qui s'accommode mieux à la vérité : la plénitude & l'indigence sont donc les deux contraires , & peuvent s'appeler l'être & le néant , aussi-bien que la malice & la bonté. Si donc l'indigence est la folie , la plénitude sera la sagesse. Aussi c'est avec raison que plusieurs ont appelé bonté la mère de toutes les vertus : & c'est le sentiment de Cicéron dans une de ses harangues. (*Oraison pour*

Le Roi Dejotarus.) Qu'on le prenne, dit-il, comme on voudra; pour moi, je soutiens que la tempérance est la plus grande de toutes les vertus. On ne pouvoit parler plus judicieusement & plus sagement. Et il avoit bien remarqué que cette bonté, qu'il appelle *frugalité*, & à qui nous donnons le nom d'être, est ce qu'il y a de contraire au néant. Mais parce que selon la maniere commune de parler, la frugalité le plus souvent est prise pour la seule sobriété, il a éclairci sa pensée par les deux mots suivans, *tempérance* & *modération*. Approfondissons un peu plus ces deux termes.

XXXIII. Il est certain que *modération* vient de *mode*, & que *tempérance* vient de *temps*. * Or, dans toute chose qui a son temps & sa mode, il n'y a ni trop ni trop peu. C'est donc-là cette plénitude que nous avons opposée à l'indigence, & qui y convient beaucoup mieux que si nous avions employé le terme d'*abondance*, qui signifie proprement *affluence*, & pour ainsi dire une profusion trop excessive de quelque chose. Or, tout être où il y a du trop n'a plus sa modification ni sa forme: & dès qu'il y entre de l'excès, l'indigence y entre aussi-tôt. Ainsi l'indigence & l'abondance peuvent se trouver ensemble: mais le plus & le moins ne se trouvent jamais où la modification est parfaite. Si même vous examinez bien ce que c'est que l'opulence, vous verrez qu'elle consiste dans cette modification dont nous parlons: car *opulence* vient d'*assistance*. (*Opulentia ab ope.*) Or, comment le trop pourroit-il être un secours, puisque souvent il incommodé encore plus que le trop peu? Comme donc il manque quelque chose par-tout où il y a du trop ou du trop peu, il y a aussi de l'indigence. (*Sapientia est modus animi.*) Ainsi la sagesse est proprement la forme & la vraie modification de l'ame. Nous convenons tous que la sagesse est le

* *Modestia à modo, temperantia à temperie.* Ces termes ont leur allusion & leur analogie dans le latin; ce qui en fait le rapport & l'application.

contraire de la folie ; que la folie est une indigence ; que l'indigence est le contraire de la plénitude , & qu'en cette plénitude consiste la modification & la forme de chaque être. C'est donc dans la sagesse que consiste la modification de l'ame ; & c'est avec raison qu'on vante tant cette belle maxime , rien de trop (*Térent. in Andr.*) comme un abrégé de toute la morale.

XXXIV. Nous avons dit au commencement de notre conférence d'aujourd'hui , que si nous reconnoissions que la misère n'est autre chose que l'indigence , nous avouerions que celui qui ne manque de rien est heureux. Or nous l'avons reconnu. Donc être heureux , n'est autre chose que de n'avoir besoin de rien : & c'est l'état d'un homme sage. Que si maintenant vous demandez ce que c'est que cette sagesse , dont nos raisonnements nous ont développé l'idée autant qu'il nous a été possible , je vous répondrai que ce n'est autre chose que cette juste situation d'une ame qui se tient dans l'équilibre , sans que rien l'élève ou l'abaisse , ni la répande ou la resserre. L'ame se gonfle & se répand dans ces intempérants malheureux , qui par leurs dépenses outrées , par leur domination dédaigneuse , par leur faste & par les autres excès de cette nature , s'imaginent se procurer un grand crédit & de grands plaisirs : & elle se resserre , lorsque pressés par l'avarice , par la crainte , par la tristesse , elle est accablée de misère , selon l'aveu même des misérables. Mais quand elle contemple cette sagesse qu'elle a trouvée , & que , pour user du terme de ce jeune homme , elle l'a saisie sans que nulles vanités l'en détachent , & la tournent vers ces idoles séduisantes ; dont le poids en les embrassant , a coutume de les faire tomber loin de Dieu , & de les replonger dans l'abyme ; alors elle n'a rien de trop ni de trop peu , ni par conséquent de l'indigence & de la misère. Quiconque donc est heureux , a l'ame dans cet équilibre , c'est-à-dire est en possession de la sagesse.

XXXV. Mais quelle autre sagesse que celle de

DE LA VIE HEUREUSE 377

Dieu peut mériter un si beau nom ? Les divines Ecritures nous apprennent que la sagesse de Dieu est son Fils ; le Fils de Dieu est Dieu lui-même. Ainsi quiconque est heureux , possède Dieu. C'est une conséquence indubitable que nous avons goûtée tous dès le commencement de ce repas. Mais cette sagesse est-elle autre chose que la Vérité ? Je suis la Vérité , dit Jesus-Christ. Or , cette Vérité n'existe que par quelque forme primitive & quelque principe qui l'a produite. De plus , ce principe n'en peut avoir d'autre au-dessus de lui ; car s'il est le premier de tous les principes , il est nécessairement par lui-même : d'ailleurs il ne peut être premier , qu'il ne soit aussi véritable. Comme donc c'est de ce principe que procède la Vérité , c'est aussi par la Vérité qu'on remonte à ce principe : jamais donc il n'y eut de principe sans vérité , ni de vérité sans principe. Qu'est-ce que le Fils de Dieu ? C'est la Vérité , nous l'avons dit. Quel est celui qui n'a point de principe au-dessus de lui ? C'est le principe souverain : ainsi quiconque est parvenu à ce souverain principe par la vérité , est nécessairement heureux : c'est avoir Dieu dans son ame : en un mot , c'est en jouir : tout le reste des créatures est en Dieu , mais ne jouit pas de lui.

XXXVI. Cette inspiration que nous sentons , & qui nous avertit de nous souvenir de Dieu , de le chercher , de rejeter tout ce qui nous en dégoûte , & d'en être uniquement altérés , est un écoulement de cette source de Vérité qui vient à nous. C'est un éclat que ce soleil intérieur répand dans nos esprits. Tout ce que nous disons de vrai vient de lui. Lors même que nos yeux malades s'ouvrent tout-à-coup , nous n'osons encore le regarder fixement : & il paroît bien alors que Dieu se découvre , & guérit les affoiblissements de notre vue. Dès que le Tout-Puissant est quelque part , tout y est parfait & dans l'ordre : néanmoins tant que nous cherchons , comme cette divine source , ou , pour user de ce terme , comme cette plénitude ne nous a pas encore rassasiés , nous ne devons pas nous

croire encore parvenus à notre véritable forme & notre pleine modification. Et quoique prévenus du secours de Dieu, nous ne sommes pas encore parfaitement sages & parfaitement heureux : ainsi, l'entier rassasiement des âmes, leur véritable vie heureuse, c'est de bien connoître par quelle voie l'on est conduit à la vérité, de quelle vérité l'on jouit ensuite, & ce qui tient l'âme unie à cette forme primitive de tous les êtres. Celui qui comprend bien ces trois choses, bannit toutes les vaines idées des différentes idolâtries, & ne voit plus que Dieu qui subsiste éternellement. A cet endroit ma mère s'étant profondément tracée dans sa mémoire, & sa foi se réveillant, elle dit avec joie ce verset de notre Evêque : *Trinité sainte, soyez favorable à ceux qui vous prient.* (HYMNE DE SAINT AMBROISE.) Puis elle ajouta : c'est-là sans doute cette bienheureuse vie qui nous rend parfaits, & où nous espérons de pouvoir arriver si nous y tendons avec une foi ferme, une espérance animée & une ardente charité. (*Deus creator omnium.*)

XXXVII. Ainsi, leur dis-je, puisque les loix de la modération nous avertissent de mettre un intervalle de quelques jours à notre repas, du mieux qu'il m'est possible, je rends grâces au Dieu véritable, Père, Seigneur & Libérateur des âmes. Je vous remercie aussi vous tous que j'avois rassemblés, & qui m'avez comblé de tant de biens ; car vous avez fait entrer dans ce discours un si grand nombre de bonnes choses, que je ne puis désavouer que je n'aye été rassasié moi-même par ceux que j'avois conviés. A ces mots tous firent paroître leur joie, en donnant mille louanges à Dieu, & Trigetius s'écria : que n'êtes-vous d'humeur à nous nourrir ainsi tous les jours de cette Vérité suprême ! Il faut, lui dis-je, la consulter par-tout, & l'aimer en-tout, si notre retour à Dieu nous tient véritablement au cœur. Après ces paroles nous terminâmes nos conférences, & nous nous retirâmes en paix.



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. <i>Il admire comment Dieu étant si grand ; & l'homme si bas & si misérable , il ose entreprendre de le louer ,</i>	Page 1
II. <i>Il prie Dieu de venir en lui , & montre que Dieu est en l'homme , & l'homme en Dieu ,</i>	2
III. <i>Dieu est par-tout , & tout entier en chaque chose ,</i>	3
IV. <i>Il décrit d'une manière admirable la grandeur & la toute-puissance de Dieu ,</i>	4
V. <i>Il demande à Dieu son amour & le pardon de ses péchés ,</i>	6
VI. <i>Il décrit le commencement de son enfance , & parle ensuite d'une manière très-haute de la Providence & de l'éternité de Dieu ,</i>	8
VII. <i>Il montre que l'enfance même est sujette à divers péchés ,</i>	12
VIII. <i>Il décrit de quelle sorte les enfants apprennent à parler ,</i>	16
IX. <i>Il parle de l'aversion pour l'étude , de l'amour du jeu , & de la crainte des châtimens , qui sont ordi- naires aux enfants ,</i>	17
X. <i>Il explique de quelle sorte l'amour du jeu , des fables & des spectacles le rendoit paresseux dans ses études ,</i>	20
XI. <i>Il décrit de quelle sorte étant tombé malade dans son enfance , il désira d'être baptisé ; & ce qui porta sa mere à différer son baptême ,</i>	21
XII. <i>Combien Dieu faisoit tourner à son bien la contrainte , dont on usoit envers lui pour le faire étudier ,</i>	24
XIII. <i>De la vanité des fables & des fictions poéti- ques</i>	27

<i>ques, qu'il aimoit avec passion,</i>	27
XIV. <i>Son aversion pour l'estude de la langue Grecque,</i>	28
XV. <i>Priere à Dieu,</i>	29
XVI. <i>Contre les fables impudiques,</i>	30
XVII. <i>Il se plaint de la vanité qu'on lui donnoit en l'exercant à imiter en prose les pensées des Poëtes, & à les réciter en public,</i>	32
XVIII. <i>Que les hommes ont plus de soin d'observer les loix des Grammairiens que celles de Dieu,</i>	34
XIX. <i>Des dérèglements des enfans, qui passent ensuite dans les âges plus avancés,</i>	36
XX. <i>Il rend grace à Dieu des biens qu'il avoit reçus de lui dans son enfance,</i>	38

L I V R E S E C O N D.

I. <i>Il commence à raconter les désordres de sa jeunesse,</i>	39
II. <i>Qu'à l'âge de seize ans il se laissa emporter dans les débauches,</i>	40
III. <i>Qu'étant retourné chez lui, il se laissa emporter dans les débauches, nonobstant les remontrances de sa mere. Des fautes qu'on avoit faites dans son éducation,</i>	43
IV. <i>D'un larcin qu'il fit avec quelques-uns de ses compagnons,</i>	48
V. <i>Que les péchés & les crimes ne se commettent d'ordinaire que par le desir d'acquérir les biens de ce monde, ou par la crainte de les perdre,</i>	49
VI. <i>Il montre excellemment qu'il se trouve dans les péchés une fausse imitation de Dieu; & il la cherche dans son larcin,</i>	51
VII. <i>Il loue Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il a commis, & l'a empêché d'en commettre plusieurs autres,</i>	55
VIII. <i>Qu'il avoit aimé en ce larcin le plaisir de le commettre en compagnie,</i>	56
IX. <i>Combien l'exemple & la compagnie font commettre de péchés que l'on ne commettrait point</i>	

DES CHAPITRES. 531

- seul,* 57
X. Il déteste ses péchés, & desire de se reposer en Dieu, 58

LIVRE TROISIEME.

- I.** **E** Tant allé à Carthage pour y achever ses études, il se laissa emporter à l'amour déshonnéte, 59
II. Il déplore l'amour qu'il avoit pour les comédies, & le plaisir qu'il sentoit d'y être ému de douleur, 61
III. Il parle encore de ses amours, & de l'éloignement qu'il avoit de l'insolence des jeunes gens de Carthage, 64
IV. Qu'à l'âge de dix-neuf ans la lecture d'un livre de Cicéron lui inspira un violent amour pour la sagesse, 66
V. Que son orgueil lui donna du dégoût pour l'Ecriture Sainte, à cause de la simplicité de son style, 68
VI. Comme il tomba dans l'hérésie des Manichéens, *ibid.*
VII. Il réfute les erreurs des Manichéens touchant la nature de Dieu, & la vertu des anciens Patriarches, 72
VIII. Que ce qui est contre la nature ne peut être permis; mais ce qui est contre la coutume & les loix des hommes devient permis quand Dieu le commande, 76
IX. Que les jugemens de Dieu sont souvent différens de ceux des hommes, touchant les actions bonnes ou mauvaises, 79
X. Réveries des Manichéens touchant les fruits de la terre, 81
XI. Prières & larmes de sainte Monique pour la conversion de son fils. Révélation qu'elle en eut en songe neuf ans auparavant qu'elle arrivât, 82
XII. Belle parole d'un Evêque à sainte Monique, touchant la future conversion de son fils, 84

LIVRE QUATRIEME

- I. **D**urant neuf ans il étoit trompé & trompoit les autres, ne suivant que l'erreur & la vanité, 85
- II. Il enseigne la rhétorique. Il entretient une femme durant tout ce temps, & se moque d'un devin qui lui promet de lui faire gagner un prix, 87
- III. Sa passion pour l'Astrologie judiciaire dont il ne peut être détourné que par les sages remontrances d'un très-savant Médecin, 88
- IV. Enseignant la rhétorique à Thagaste, il perd un de ses amis intimes, & ressent une douleur incroyable de sa mort, 91
- V. Il demande à Dieu pourquoi les larmes sont douces aux affligés, 94
- VI. Il exprime les extrêmes douleurs qu'il ressentit de la mort de son ami, 95
- VII. L'impatience de sa douleur lui fait quitter son pays, & passer à Carthage, 96
- VIII. Il décrit de quelle sorte le temps & la conversation de ses amis adoucirent sa douleur, 97
- IX. De l'amitié humaine; & qu'il n'y en a point d'heureuse que lorsqu'on aime son ami en Dieu, 99
- X. Que les créatures étant passagères, l'ame n'y peut trouver son repos. *ibid.*
- XI. Que les créatures sont changeantes, & qu'il n'y a que Dieu immuable, 101
- XII. Qu'il faut aimer les ames en Dieu, en qui seul est le véritable repos, & vers qui Jesus-Christ nous appelle pour son Incarnation, 103
- XIII. D'où procede l'amour. Et de deux livres qu'il avoit faits de la bienfaisance & de la beauté, 105
- XIV. Qu'il avoit adressé ces Livres à un Orateur Romain nommé Iquere. D'où procede l'estime qu'on a des personnes absentes, 106
- XV. Comme son esprit étant obscurci par les images des choses corporelles, ne pouvoit comprendre

DES CHAPITRES. 533

- les spirituelles , & croyoit que l'ame étoit une partie de Dieu ,* 109
XVI. *Qu'il avoit entendu de lui-même les Catégories d'Aristote , & tous les Livres des Arts libéraux ,* 113

LIVRE CINQUIEME.

- I.** *Il excite son ame à louer Dieu ,* 117
II. *Que les méchants ne sauroient fuir la présence de Dieu , & qu'ils doivent plutôt retourner à lui ,* 118
III. *De Fauste , Evêque Manichéen ; & de l'aveuglement des Philosophes à qui la connoissance de la nature n'a point servi pour adorer Dieu ,* 119
IV. *La seule connoissance de Dieu nous rend heureux ,* 122
V. *Que les faussetés de Manès touchant les astres le rendoient indigne de toute croyance dans les autres points de sa doctrine ,* 123
VI. *De l'éloquence de Fauste , & de son ignorance dans les Sciences ,* 125
VII. *Il se dégoûte de la secte des Manichéens , après avoir reconnu l'ignorance de Fauste ,* 128
VIII. *Il va à Rome contre la volonté de sa mere ,* 130
IX. *Etant à Rome il tombe dans une grande maladie , dont il attribue la guérison aux prieres de sa mere ,* 133
X. *Que se dégoûtant peu-à-peu de la doctrine des Manichéens , il en retenoit encore néanmoins beaucoup d'erreurs ,* 136
XI. *Ridicule réponse des Manichéens au passage du nouveau Testament qu'on leur proposoit ,* 140
XII. *Que les Ecoliers de Rome quittoient leurs Maîtres pour les priver des récompenses qu'ils leur devoient ,* 141
XIII. *Symmaque l'envoie à Milan pour y enseigner la rhétorique , & il y est reçu favorablement par saint Ambroise ,* 142
XIV. *Ayant oui prêcher saint Ambroise , il quitte*

TABLE

*les Manichéens , & se résout de demeurer cathé-
cumene dans l'Eglise , jusqu'à ce qu'il ait trouvé
la vérité ,* 144

LIVRE SIXIEME.

- I. *Sainte Monique va le trouver à Milan , & ayant
su de lui qu'il n'étoit plus Manichéen , l'assure
qu'il seroit bientôt Catholique ,* 146
- II. *Comme sainte Monique se rendit à l'ordre de S.
Ambroise , de ne point apporter de viande aux
tombeaux des Martyrs ,* 148
- III. *Que les occupations & les études de saint Am-
broise l'empêchoient de l'entretenir autant qu'il eût
bien voulu ,* 150
- IV. *Il apprend des sermons de saint Ambroise que
l'Eglise n'enseignoit pas ce que les Manichéens lui
imputoient ,* 152
- V. *Qu'il est nécessaire de croire ce que l'on ne com-
prend pas encore ; & comment il commença à recon-
noître l'autorité des Ecritures ,* 154
- VI. *Devant réciter un panégyrique de l'Empereur ,
il reconnoît la misère des ambitieux , en se com-
parant à un pauvre que le vin a rendu gai ,* 157
- VII. *De son ami Alipe. Comme il l'avoit retiré de
la passion pour les spectacles du Cirque , & l'a-
voit depuis engagé dans l'hérésie des Manichéens ,* 160
- VIII. *Alipe se laisse emporter à la passion pour les
spectacles des gladiateurs , qu'il abhorroit aupara-
vant ,* 163
- IX. *Comme Alipe étant encore à Carthage , fut ar-
rêté sur le soupçon d'avoir commis un larcin ,* 165
- X. *Exemple mémorable de l'intégrité d'Alipe ,
& de l'ardeur qu'avoit un autre de ses amis
nommé Nébride , pour la recherche de la vérité ,* 167
- XI. *Il décrit excellemment quelles étoient ses irrésolutions
& ses diverses pensées touchant la vérité*

DES CHAPITRES. 439

- qu'il embrasseroit , 170
- XII.** Divers sentimens de lui & d'Alipe touchant le mariage & le célibat , 173
- XIII.** Sa mere se disposant à le marier , ne peut obtenir de Dieu aucune révélation sur ce mariage , 175
- XIV.** De la proposition qu'il avoit faite avec quelques-uns de ses amis de vivre tous en commun , 176
- XV.** La femme qu'il entretenoit s'en étant retournée en Afrique , il en prend une autre , 177
- XVI.** Sa crainte de la mort & du jugement à venir , & que la vie bienheureuse ne se trouve point dans les voluptés charnelles , 178

LIVRE SEPTIEME.

- I.** **Q**ue s'efforçant de connoître Dieu , il n'avoit pu se le figurer que comme une substance infiniment étendue , ce qui étoit encore le concevoir en la maniere des corps , 180
- II.** Raison de Nébride pour confondre les Manichéens , 182
- III.** De la peine qu'il avoit à comprendre d'où pouvoit venir le mal , quoiqu'il reconnût déjà qu'il ne pouvoit venir de Dieu , mais du libre arbitre , 184
- IV.** Que Dieu étant le souverain bien , il est nécessairement incorruptible , 186
- V.** Il continue à représenter ses doutes touchant l'origine du mal , 187
- VI.** Des vaines prédictions des Astrologues , 190
- VII.** Il souffre de grandes peines en son esprit en recherchant la cause du mal , & ne pouvant concevoir les choses spirituelles , 194
- VIII.** Que Dieu le tenoit toujours dans l'inquiétude & dans la peine , jusqu'à ce qu'il connût la vérité , 196
- IX.** Qu'il avoit trouvé la divinité du Verbe éternel dans les livres des Platoniciens , mais non

par l'humilité de son Incarnation ,	197
X. Il commence à reconnoître que Dieu étant la vérité même , il ne devoit point être conçu comme une chose corporelle ,	200
XI. Que les créatures sont & ne sont pas ,	202
XII. Que toute nature est bonne , même celle qui est corruptible.	ibid.
XIII. Qu'il n'y a rien que de bon dans les ouvrages de Dieu.	204
XIV. Comment il passa de diverses erreurs à la vraie connoissance de Dieu ,	205
XV. Que toutes les choses participent de la vérité & de la bonté de Dieu ,	206
XVI. Que toutes les choses naturelles sont bonnes , & ce que c'est que le péché ,	207
XVII. Par quels degrés il s'étoit élevé à la connoissance de Dieu ,	ibid.
XVIII. Qu'il ne connoissoit pas encore l'Incarnation de J. C. qui est l'unique voie du salut ,	209
XIX. Qu'en ce temps-là il croyoit que Jesus-Christ n'avoit été qu'un excellent homme ,	211
XX. Que les Livres des Platoniciens l'avoient rendu plus savant , mais aussi plus vain ; & qu'il lui avoit été avantageux de les lire avant l'Ecriture ,	213
XXI. Qu'il trouva dans les Ecritures saintes l'humilité & la vraie voie du salut , qu'il n'avoit point trouvée dans les Livres des Platoniciens ,	214

LIVRE HUITIEME.

- I. **S**aint Augustin se résout d'aller trouver un saint vieillard nommé Simplicien , pour conférer avec lui touchant le genre de vie qu'il devoit embrasser , 217
- II. Simplicien raconte la conversion d'un célèbre Professeur de rhétorique à Rome , nommé Victorin , 220
- III. D'où vient que l'on ressent tant de joie de la

DES CHAPITRES. 537

- conversion des Pécheurs , 214*
- IV. *Pourquoi on se doit davantage réjouir de la conversion des personnes célèbres & illustres dans le monde , 226*
- V. *Il décrit excellemment la force & la tyrannie que l'habitude du péché exerçoit sur lui. 228*
- VI. *Potitien lui raconte la vie de S. Antoine ; & comme deux Officiers de l'Empereur ayant lu la vie de ce Saint , avoient renoncé au monde , 231*
- VII. *Il décrit les agitations de son esprit durant le discours de Potitien , 235*
- VIII. *Dans cette violente agitation , il se retire dans un jardin avec Alipe , 237*
- IX. *Du combat qui se passe dans la volonté d'un homme qui veut se convertir à Dieu , 240*
- X. *Il réfute l'erreur des Manichéens qui croyoient que les deux valontés contraires venoient de deux natures contraires qui étoient en l'homme , 241*
- XI. *Comme d'un côté les voluptés tâchoient de le retenir , & que de l'autre la chasteté l'attiroit à elle , 244*
- XII. *Comme après avoir entendu une voix du Ciel , il fut miraculeusement converti par la lecture d'un passage de saint Paul , 247*

LIVRE NEUVIEME,

- I. *IL loue Dieu de l'avoir fait renoncer avec joie à tous les vains plaisirs de la terre , 250*
- II. *Ayant résolu de quitter sa profession , il diffère d'exécuter son dessein jusqu'aux vacances qui étoient proches , 252*
- III. *De l'heureuse mort de deux de ses amis , Véréconde & Nébride , dont le premier lui avoit prêté sa maison des champs pour s'y retirer , 254*
- IV. *Il se retire en la maison des champs de Véréconde ; des livres qu'il fit alors ; des mouvements de piété qu'il ressentit en lisant les Pseaumes , & comme il fut guéri par miracle d'un grand mal de dents , 257*

- V. Il renonce à la profession d'enseigner la rhétorique. S. Ambroise lui conseille de lire Isaïe , 263
- VI. Il reçoit le Baptême à Pâque , six ou sept mois après sa conversion , avec Alipe & son fils Adéodat. Admirable esprit de cet enfant , 264
- VII. D'où vient à Milan la coutume de chanter à l'Eglise. Saint Ambroise trouve par la révélation les corps de saint Gervais & de saint Protas. Miracles faits par ces corps , 266
- VIII. Retournant en Afrique , il perd sa mere à Ostie. Il rapporte quelle avoit été l'éducation de cette sainte femme , 268
- IX. De la conduite admirable de sainte Monique envers son mari , & dans tout le reste de sa vie , 272
- X. Discours de saint Augustin avec sa mere touchant l'éternelle félicité. 273
- XI. Mort de sainte Monique , qui demande à ses enfants des prieres pour elle après sa mort , 278
- XII. De l'affliction qu'il ressentit à la mort de sa mere , quoiqu'il fit tous ses efforts pour la modérer , 280
- XIII. Il prie pour sa mere morte , 284

LIVRE DIXIEME.

- I. **N**'Avoir point de joie ni d'espérance qu'en Dieu , 287
- II. Ce que c'est que se confesser à Dieu , ibid.
- III. Du dessein qui le portoit à découvrir dans cette dernière partie de ses Confessions , non plus ce qu'il avoit été avant sa conversion & son baptême , mais ce que la grace de Dieu l'avoit fait être depuis , 289
- IV. Suite des avantages de cette sorte de confession , par laquelle il rend compte de tout ce qui pouvoit être en lui de bon & de mauvais , 291
- V. Que l'homme ne se connoît pas entièrement soi-même , 293
- VI. Qu'il n'étoit point en doute qu'il aimât Dieu

DES CHAPITRES. 539

- & qu'on apprend à le connoître en considérant toutes les choses créées , 294
 VII. Dieu ne peut être connu par les sens , 297
 VIII. De la force & de l'étendue de la mémoire , 298
 IX. De la mémoire que nous avons des sciences , 302
 X. Que les sciences sont dans la mémoire sans y être entrées par les sens , 303
 XI. Que les sciences s'acquierent en rassemblant les notions qui étoient comme dispersées dans notre esprit , 304
 XI. De la mémoire que nous avons des Mathématiques , 305
 XIII. De quelle sorte la mémoire retient les choses , & comment elle conserve le souvenir des passions de l'esprit , 306
 XIV. De quelle sorte l'esprit se souvient avec joie des choses tristes , 307
 XV. Des diverses manières dont les choses qui sont absentes sont représentées dans la mémoire , 309
 XVI. La mémoire se souvient même de l'oubli , 310
 XVII. Que la mémoire est une chose admirable. Mais qu'il faut encore chercher Dieu au-dessus d'elle , 312
 XVIII. Que pour retrouver une chose que l'on a perdue il faut en avoir conservé la mémoire , 314
 XIX. Comment on retrouve ce que l'on a oublié , 315
 XX. Que chercher Dieu , c'est chercher la vie bienheureuse , & que tous les hommes la désirant , il faut qu'ils en aient quelque connoissance , 316
 XXI. De quelle sorte la vie bienheureuse peut être dans la mémoire , 318
 XXII. Que la félicité consiste dans la véritable joie , qui ne se trouve qu'en Dieu , 320
 XXIII. Que tous les hommes aimant sincèrement la vérité , leurs intérêts & leurs passions font qu'ils la haïssent lorsqu'elle leur est contraire , 321
 XXIV. Que la connoissance que nous avons de Dieu se conserve aussi dans notre mémoire , 323
 XXV. Dans quelle partie de notre mémoire Dieu se rencontre , *ibid.*

XXVI. Dieu est la vérité que tous les hommes consultent,	324
XXVII. De quelle sorte la beauté de Dieu nous ravit le cœur,	325
XXVIII. De la misère de cette vie,	326
XXIX. Ne s'appuyer que sur la grace de Dieu,	327
XXX. Il s'examine sur les trois tentations de la volupté, de la curiosité & de l'orgueil. Il commence par celle de la volupté, & traite premièrement de ce qui regarde la chasteté,	328
XXXI. De la volupté qui se rencontre dans le boire & dans le manger, & des bornes que la tempérance chrétienne y prescrit,	330
XXXII. Des odeurs, & qu'il n'y a rien d'assuré en cette vie,	334
XXXIII. Du plaisir de l'ouïe, & de l'unité du chant de l'Eglise,	335
XXXIV. Du plaisir de la vue,	337
XXXV. De la seconde tentation, qui est la curiosité,	340
XXXVI. De la troisième tentation, qui est l'orgueil. Comment on peut désirer légitimement d'être craint & aimé des hommes,	344
XXXVII. Il déclare quelle étoit la disposition de son ame touchant le blâme & la louange,	346
XXXVIII. Combien la vaine gloire est dangereuse,	349
XXXIX. De la complaisance en soi-même,	350
XL. Il reprend tout ce qu'il a traité dans ce livre, & premièrement comme il a recherché Dieu dans toutes les créatures & dans soi-même,	ibid.
XLI. Qu'on ne doit chercher que Dieu seul,	352
XLII. Des Platoniciens, qui ont recours aux démons, comme à des médiateurs entre Dieu & les hommes,	353
XLIII. Que J. C. est notre seul véritable médiateur. De la pensée qu'il avoit eue de se retirer dans le désert,	354

DES CHAPITRES. 341

LIVRE ONZIEME.

- I. Pourquoi nous nous confessons à Dieu, qu'il nous connoît mieux que nous-mêmes, 356
- II. Il demande la lumière à Dieu pour entrer dans l'intelligence de ses saintes Ecritures, 357
- III. Il prie Dieu de lui faire entendre ce que Moïse a écrit de la création du ciel & de la terre, 360
- IV. Les créatures reconnoissent Dieu pour leur Créateur, 361
- V. Que le monde a été créé de rien, 362
- VI. De quelle sorte Dieu a parlé pour créer le monde, 363
- VII. Le Verbe divin, qui est le Fils de Dieu, est éternel comme son Pere, 365
- VIII. Le Verbe éternel est le principe des choses corporelles, & l'unique maître qui nous instruit de la vérité, 366
- IX. De quelle maniere le Verbe parle à notre cœur, 367
- X. De ceux qui demandent ce que faisoit Dieu avant qu'il eût créé le ciel & la terre, 368
- XI. Réponse à cette objection : Que l'éternité de Dieu ne se mesure pas par le temps, 369
- XII. Ce que Dieu faisoit avant la création du monde, 370
- XIII. Qu'il n'y a point eu de temps avant la création du monde, ibid.
- XIV. Des trois différences qui se rencontrent dans le temps, 372
- XV. En quoi consiste la mesure du temps. 373
- XVI. Quel temps se peut & ne se peut pas mesurer, 376
- XVII. Où sont le passé & l'avenir. ibid.
- XVIII. En quelle sorte le temps passé & l'avenir sont présents, 377
- XIX. Il prie Dieu de lui faire comprendre en quelle maniere les hommes connoissent les choses à venir, 379

T A B L E

- XXIV.** Qu'il est difficile de déterminer entre plusieurs sens véritables quel est celui que Moïse a eu dans l'esprit, 425
- XXV.** Contre ceux qui déterminent trop hardiment qu'entre plusieurs sens qui ne contiennent rien que de véritable, c'est le leur, & non pas celui des autres, qui est le vrai sens de l'Ecriture. 426
- XXVI.** Qu'il est digne de l'Ecriture sainte d'enfermer sous les mêmes paroles plusieurs sens, 429
- XXVII.** Abondance de l'Ecriture sainte dans les divers sens qu'elle renferme, 430
- XXVIII.** Des divers sens que l'on peut donner à l'Ecriture Sainte, 431
- XXIX.** En combien de sortes une chose peut être avant l'autre, 434
- XXX.** Que ceux qui expliquent l'Ecriture-Sainte le doivent faire en esprit de charité, 436
- XXXI.** Que l'on peut croire que Moïse a entendu tous les sens véritables qui se peuvent donner à ces paroles, 437
- XXXII.** Que tous les sens véritables que l'on peut donner aux paroles de l'Ecriture ont été prévus par le Saint-Esprit, 438

L I V R E T R E I Z I E M E.

- I.** **D**ieu nous prévient par ses bienfaits, & n'agit en nous que par sa pure bonté, 440
- II.** Que les créatures tiennent leur être de la pure bonté de Dieu, 441
- III.** Tout procede de la pure grace de Dieu. 443
- IV.** Dieu a fait les créatures dans la plénitude de sa bonté, & non pas par le besoin qu'il eût d'elles, ibid.
- V.** De la Trinité, 444
- VI.** Pourquoi il est dit que l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux, 445
- VII.** Des effets du Saint-Esprit, 446
- VIII.** L'unique bonheur des Anges & des hommes vient de leur union avec Dieu, 447
- IX.**

DES CHAPITRES 545

- IX.** Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit, qu'il étoit porté sur les eaux. 448
- X.** Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu, 449
- XI.** Qu'il y a dans l'homme quelques marques de la Trinité, 450
- XII.** Dieu fait en formant l'Eglise ce qu'il a fait en créant le monde, 452
- XIII.** Que notre renouvellement n'est point parfait tant que nous sommes en cette vie, 453
- XIV.** L'ame est soutenue par la foi & par l'espérance, 455
- XV.** Il compare l'Ecriture sainte au firmament, & les Anges aux eaux qui sont au-dessus du firmament, 456
- XVI.** Nul ne connoît Dieu aussi parfaitement comme il se connoît lui-même, 459
- XVII.** De quelle sorte on peut entendre la création de la mer & de la terre, ibid.
- XVIII.** Que les justes se peuvent comparer à des astres, & de la différence des dons de Dieu, 461
- XIX.** Moyens d'arriver à la perfection, 463
- XX.** Sens mystique de ces paroles de la Genèse : Que les eaux produisent les reptiles & les oiseaux, 465
- XXI.** Interprétation allégorique des animaux terrestres, 467
- XXII.** Une ame renouvelée par la grace tire sa conduite de Dieu, 470
- XXIII.** De quelles choses l'homme spirituel peut juger, 472
- XXIV.** Pourquoi Dieu a béni l'homme, les poissons, & les oiseaux, & non pas les autres créatures, 475
- XXV.** Les fruits de la terre se doivent entendre allégoriquement des œuvres de piété, 478
- XXVI.** Que le fruit des œuvres de miséricorde est dans la bonne volonté, 479
- XXVII.** Ce qui est signifié par les poissons & par les baleines, 482

346 **TABLE DES CHAPITRES.**

XXIX. Pourquoi Dieu dit que toutes les créatures qu'il avoit faites étoient au commencement bonnes ,	483
XXXI. Comment Dieu a vu huit fois que ce qu'il avoit fait étoit bon ,	484
XXX. Contre les réveries des Manichéens ,	485
XXXI. Les gens de bien approuvent tout ce qui est agréable à Dieu ,	ibid.
XXXII. Il fait un abrégé de tous les ouvrages de Dieu dans la création du monde ,	487
XXXIII. Que Dieu a créé le monde d'une manière qu'il avoit créée au même temps ,	488
XXXIV. Allégories de tout ce qui s'est passé dans la création du monde ,	489
XXXV. Il demande à Dieu sa paix ,	491
XXXVI. Pourquoi le septième jour n'a point eu de soir ,	ibid.
XXXVII. De quelle sorte Dieu se repose en nous ,	492
XXXVIII. De la différence qu'il y a entre la connoissance de Dieu & celle des hommes ,	ibid.
Livre de saint Augustin, de la vie heureuse ,	497

Fin de la Table des Chapitres.

62632257

